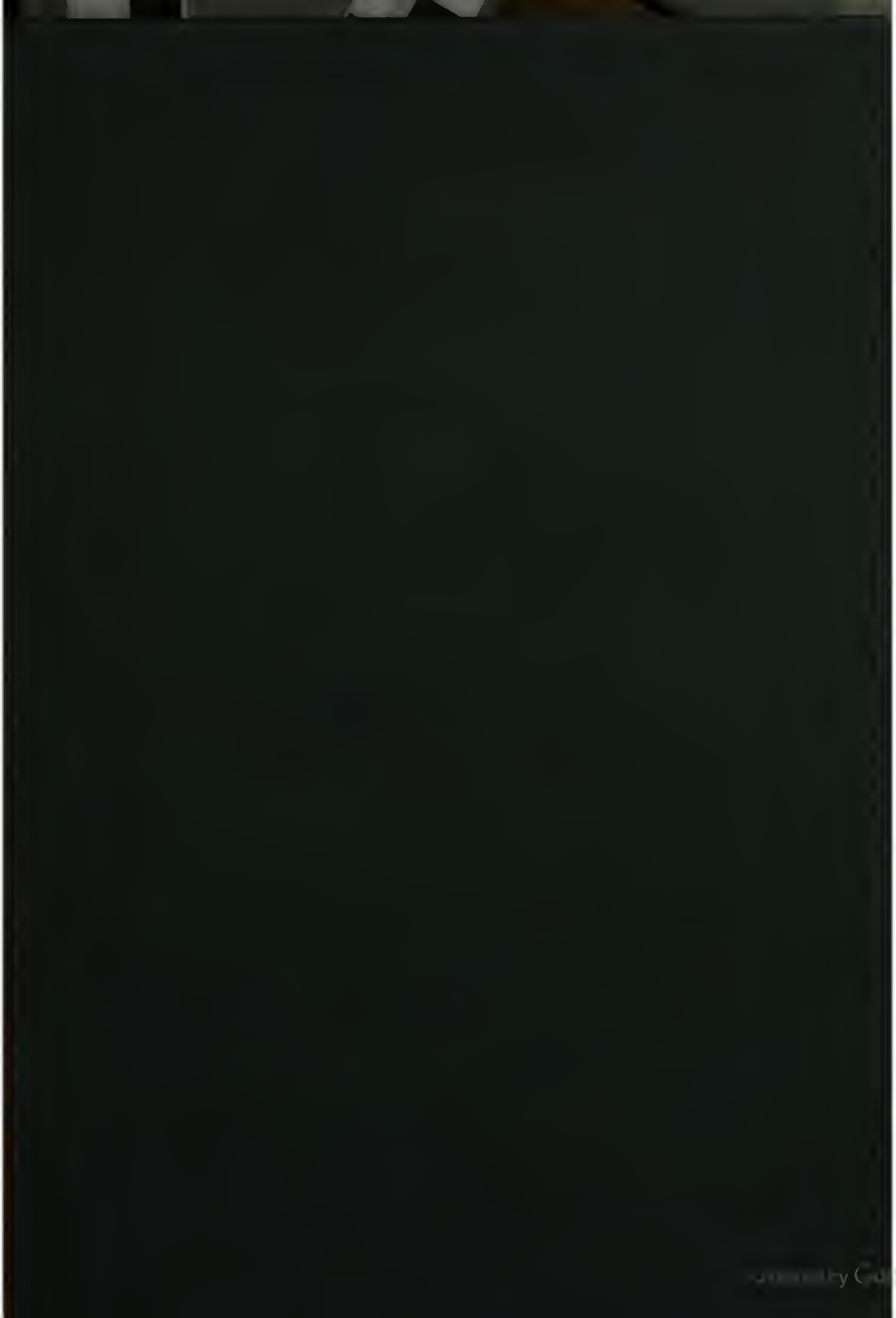

9. 2. 13

[redacted]

Digitized by Google

VOYAGE
EN NUBIE
ET EN ABYSSINIE.

TOME PREMIER.

Digitized by Google

TITRE de propriété de M. PANCKOUCKE du Voyage de Nubie & d'Abyſſinie, par M. le Chevalier BRUCE.

« M. le Chevalier BRUCE, Auteur d'un Voyage en Nubie, & en Abyſſinie, dont » le manuſcrit doit former pluſieurs volumes *in*-4°, avec nombre de Planches & » Cartes, a cédé, comme en effet il cede à M. Panckoucke, ce acceptant, pour en » jouir, lui & ſes ayans cauſe, tous ſes droits ſur ledit manuſcrit, pour en faire » une ou pluſieurs Editions, en françois, en tel format qu'il jugera convenable. »

Kirnnaird, 10 Février 1788. *Signés* JAMES BRUCE & PANCKOUCKE.

Regiſtré la préſente ceſſion ſur le Regiſtre 23 de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 562, fol. 503, &c. Paris, 1er Avril 1788.

Signé, KNAPEN, *Syndic.*

Le Privilege ſe trouvera à la fin de l'Ouvrage.

Digitized by Google

VOYAGE

EN NUBIE ET EN ABYSSINIE,

ENTREPRIS

POUR DÉCOUVRIR LES SOURCES DU NIL,

Pendant les années 1768, 1769, 1770, 1771, 1772 & 1773.

PAR M. JAMES BRUCE.

Traduit de l'Anglais, par M. CASTERA.

TOME PREMIER.

A PARIS,

HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. XC.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

AU ROI D'ANGLETERRE.

SIRE,

L'ÉTUDE du globe ſemble avoir été, dès les premiers âges, un des principaux objets de l'application des grands Princes; & c'eſt à cette étude qu'ils ont dû quelquefois leur grandeur.

Mais, il faut l'avouer, l'orgueil, l'ambition, l'ardente ſoif des conquêtes, furent preſque toujours les motifs qui dirigèrent ceux qui cherchoient à connoître la Terre ; & de tels principes ne pouvoient avoir aucun avantage réel pour le genre humain.

Dans les temps modernes, qu'on regarde comme plus éclairés, un motif encore plus coupable ſuccéda à celui de l'ambition. L'avarice ouvrit la route aux Voyageurs ; l'oppreſſion & la cruauté s'y précipitèrent ſur ſes pas. Découvrir & détruire ſemblèrent n'avoir qu'une même ſignification ; &, choſe étrange ! l'innocent & malheureux vaincu fut flétri du nom de barbare, tandis que l'uſurpateur injuſte & ſanguinaire ſe qualifioit du nom de Chrétien !

C'eſt ſous le règne de VOTRE MAJESTÉ, SIRE, règne qui, à tant de titres, doit être regardé comme une époque glorieuſe dans les Annales de la Grande-Bretagne, que les découvertes ont commencé à être exemptes de crimes.

Sous ce règne, qu'on peut nommer un nouvel âge d'or, la bienfaiſance s'eſt jointe au ſavoir; & des hommes non moins généreux qu'inſtruits, ſe ſont conſacrés à la plus noble de toutes les entrepriſes, celle de découvrir les contrées les plus lointaines, les plus inacceſſibles du globe, ſans jamais ſe dégrader, ſans courir riſque d'être placés au rang des Flibuſtiers & des Pirates, que leurs prédéceſſeurs avoient trop ſouvent imités.

L'on ſait que juſqu'alors la forme préciſe de la terre, ainſi que ſon étendue, reſtoit incertaine; & cette incertitude embarraſſoit les Philoſophes dans beaucoup de calculs & de recherches utiles. Mais la munificence qui diſtingue ſi éminemment VOTRE MAJESTÉ, vous fit régler la manière & fournir les moyens de réſoudre les doutes & de triompher des difficultés qu'on éprouvoit à cet égard; & c'eſt à vous ſeul que le genre humain doit un ſi grand bienfait.

Pour exécuter vos heureux projets, SIRE, vous envoyâtes, dans des mers inconnues, vos flottes

chargées d'hommes, ſinon ſupérieurs, au moins égaux pour le courage & l'habileté, à tous ceux qui juſqu'alors avoient cinglé ſur l'Océan.

Mais que dis-je ? ils poſſédoient encore de bien plus grands avantages. Dédaignant ces faux principes d'honneur, ces trompeuſes notions de gloire, qui excitent toujours à verſer le ſang humain, leur cœur étoit rempli de cette douce & conſolante vérité, que les hommes ſont tous non-ſeulement égaux, mais frères. Ils penſoient que le bonheur qu'ils avoient d'être plus inſtruits que le Sauvage, leur faiſoit un devoir de lui donner l'exemple de la modération, de la bonté, de l'indulgence ; ils ſavoient que ſi le Sauvage manquoit d'éducation, ce n'étoit point ſa faute, & que le haſard ſeul, en le rendant le plus foible, le ſoumettoit à leur pouvoir.

Ainſi, ſans s'abandonner à de barbares excès, ſans bouleverſer des Royaumes, ſans répandre du ſang, ſans fouler aux pieds les loix de l'hoſpitalité, les Sujets de VOTRE MAJESTÉ, plus braves, plus

puiſſans, plus éclairés que les anciens Conquérans, & ſur-tout plus juſtes, plus humains, plus généreux, ont, en découvrant des Nations lointaines & en gagnant leur affection, fondé un empire parfaitement conforme aux principes de paix & de bienfaiſance, avec leſquels VOTRE MAJESTÉ a toujours régné; un empire plus ſûr, plus durable que celui qu'on établit par la force, & par ces moyens cruels & tyranniques, dont le nom même eſt oublié dans vos heureux Etats.

Mais tandis que ces grands travaux s'achevoient avec le courage & l'habileté qu'exigeoient leur importance, les encouragemens du Public, & la juſteſſe des meſures avec leſquelles ils avoient été conçus, il reſtoit encore à exécuter une entrepriſe, vainement deſirée depuis long-temps par les Philoſophes de toutes les Nations.

Il ne falloit pour cela ni des flottes, ni des armées. Tout le pouvoir de la Grande-Bretagne n'y eût été d'aucun ſecours; & les lieux qu'on devoit parcourir avoient ſi peu de rapport avec le reſte du monde,

que les vertus, le nom même de VOTRE MAJESTÉ n'y étoient jamais parvenus.

On ne connoiſſoit qu'à peine la ſituation de ce pays. Placé ſous un ciel inclément, borné d'un côté par d'impénétrables forêts, où les bêtes féroces jouiſſent d'un empire que l'homme n'a jamais pu leur diſputer, & de l'autre, par d'immenſes déſerts de ſable mouvant, où rien n'offre l'image de la vie, il renferme des hommes plus ſauvages, plus ſanguinaires que les bêtes des forêts, & plus terribles aux Voyageurs que la ſolitude des déſerts. Auſſi, livrés ſans ceſſe à eux-mêmes, ces hommes ſont devenus chaque jour plus barbares, & leur cruauté rend exceſſivement dangereuſe la curioſité de quiconque oſe les approcher.

Cependant, SIRE, quoique je ne ſois qu'un de vos Sujets les moins conſidérables, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de concourir à l'exécution des projets de VOTRE MAJESTÉ, & à étendre les découvertes de ma Nation, autant que le pouvoit un homme mal ſecondé, ſouvent ſeul, quelquefois

forcé de s'aſſocier à des vagabonds, à des brigands. J'ai entrepris ce difficile & pénible voyage, & je ne me ſuis pas un inſtant détourné de la carrière que je n'aie atteint le but. Cette découverte fut même la première commencée ſous le règne de VOTRE MAJESTÉ. D'Egypte je pénétrai en Abyſſinie, en traverſant d'abord l'Arabie, puis d'horribles déſerts déſolés par des vents peſtiférés, embraſés par un ſoleil dont rien ne tempère les ardeurs, effrayans par leur étendue, & dont les noms ſont auſſi inconnus à la Géographie que ceux du monde antidiluvien. Dans les ſix années qu'a duré mon voyage, j'ai parcouru une circonférence, dont le diamètre comprend 22 degrés du méridien, eſpace où l'on rencontre tout ce qui peut rebuter le courage, nuire à la ſanté, & menacer la vie de l'homme.

En vous offrant, SIRE, la relation de mon Voyage, j'eſpère fournir une nouvelle preuve de ce que peuvent les efforts de ceux qu'anime un vrai zèle pour le ſervice de VOTRE MAJESTÉ; j'eſpère montrer qu'un grand nombre d'hommes n'eſt pas toujours néceſſaire pour achever d'illuſtres travaux, & qu'il n'y a ni obſtacles, ni dangers qui arrêtent

un cœur plein d'affection pour ſon Souverain, non moins jaloux de l'honneur de ſon Prince, que de la gloire de ſa Patrie, de cette Patrie qui, ſous le règne ſage, juſte & bienfaiſant de VOTRE MAJESTÉ, peut être conſidérée comme la reine des Nations.

Je ſuis,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-fidèle & très-reſpectueux Sujet,
JAMES BRUCE (*).

(*) M. Bruce, d'une très-ancienne famille deſcendante des Rois d'Ecoſſe, vient d'être créé Chevalier Baronnet par le Roi d'Angleterre.

INTRODUCTION.

POUR peu qu'on ſoit verſé dans l'Hiſtoire ancienne, on n'ignore pas que la découverte des ſources du Nil, principal objet de l'Ouvrage que je publie, a, dès les premiers ſiècles du Monde, intéreſſé toutes les Nations ſavantes. Rien ne fut alors épargné pour l'exécution d'un ſi grand projet. Les hommes les plus renommés par leurs connoiſſances, par leur ſageſſe & par leur courage, l'une des qualités les plus eſſentielles dans une pareille entrepriſe, s'attachèrent avec ardeur à trouver les ſources de ce fleuve fameux; mais les obſtacles ſuccédèrent rapidement aux obſtacles, les conſéquences produiſirent d'autres conſéquences ſi funeſtes, qu'ils renoncèrent à un deſſein qui ſembla, même d'après les efforts les plus hardis, abſolument impraticable. On vit des Conquérans, à la tête d'armées nombreuſes, après avoir découvert & ſoumis une grande partie du globe, obligés de s'humilier ici, & de borner preſqu'à des vœux ſtériles l'ambition qu'ils avoient de parvenir à cette découverte nouvelle. Enfin, ſi elle ne fut point oubliée totalement, elle paroiſſoit du moins abandonnée, & avec elle s'arrêtèrent auſſi toutes les recherches topographiques qui en dépendoient.

Lors de la renaiſſance des Lettres en Europe, la curioſité ſe reporta avec une nouvelle vigueur vers cet intéreſſant objet. Mais les tentatives modernes éprouvèrent les mêmes

obſtacles qui avoient exiſté autrefois. Ce n'eſt qu'au commencement du règne de notre Monarque, que le courage de la Nation ſe trouvant élevé au plus haut degré, par les travaux d'une guerre longue & glorieuſe, ſe changea naturellement, au retour de la paix, en cet eſprit aventureux, qui a beſoin d'entreprendre; & un de ſes premiers ſuccès fut la découverte de ces *pudiques* (1) fontaines, qui, juſqu'alors, demeuroient ignorées du monde entier.

Les difficultés & les dangers d'un tel voyage étoient bien connus; mais on ſavoit pourtant qu'il venoit d'être exécuté complétement & heureuſement. On ſavoit qu'il y avoit été employé un appareil de livres & d'inſtrumens, qui rarement accompagne les voyages d'un ſimple particulier. Cependant ſeize ans ſe ſont écoulés, ſans qu'on en ait vu paroître aucune relation; & le Voyageur ſembloit par-là montrer à la fois une exceſſive indifférence pour ſa propre gloire & pour les vœux du Public.

Pluſieurs perſonnes cherchèrent, d'après leur différent génie & leurs diſpoſitions particulières, à pénétrer la cauſe de ce ſilence. Les gens ſages, les gens inſtruits, cette claſſe

(1) Cette épithète donnée aux ſources du Nil, eſt empruntée d'un poëme Anglois très-élégant, qui parut au mois de mai 1786, dans le *Review* du Docteur Maty. Il me fut envoyé alors par mon ami M. Barrington, à qui on l'attribua, bien qu'il eût la modeſtie de ne pas l'avouer. Cependant, quel que ſoit le poëte qui l'a compoſé, je le prie d'en recevoir mes remercîmens. Cet Ouvrage fut reçu avec une approbation générale, & on fut obligé d'en tirer un grand nombre d'exemplaires pour ſatisfaire le Public. Le haſard ſembla l'avoir placé très-heureuſement dans le Journal du Docteur Maty, par rapport à un fragment de l'Arioſte, auquel il ſe trouva joint. Au reſte, ce poëme a été depuis attribué à M. Maſon, célèbre auteur de *Caractacus*.

d'hommes enfin pour qui ſeuls on doit voyager ou écrire, ſuppoſant, & peut-être non ſans quelque fondement, que cette cauſe provenoit d'un peu trop de négligence de la part de ceux qui auroient dû m'encourager, employèrent, pour la faire ceſſer, un moyen qui ſembloit le plus propre à réuſſir, parce qu'il étoit le plus noble. Ils s'efforcèrent de me préſenter ſous un point de vue plus favorable, les diſpoſitions des nouveaux Miniſtres, quand je leur montrerois le droit que me donnoit à leur bienveillance l'honneur d'avoir étendu la gloire de la Nation. Mais d'autres hommes, dont je ne parle ici que pour mieux faire ſentir la généroſité des premiers, & qui, à tout autre égard, ſont indignes d'être cités, eſſayèrent de piquer mon amour-propre par des lettres anonymes & des paragraphes dont ils chargèrent les Gazettes; & ils crurent follement pouvoir réuſſir de cette manière à me faire publier la relation d'un Voyage, qu'ils affectoient en même temps de croire que je n'avois point achevé.

Cependant je m'empreſſe de déclarer que ce n'eſt ni pour avoir été trop négligé, ni par aucun caprice de ma part, ni ſur-tout par indifférence pour le jugement du Public, que j'ai retardé ſi long-temps à faire paroître cette relation. Je regarde, au contraire, l'impatience qu'on m'a témoignée, comme infiniment honorable pour moi, & comme un gage de l'approbation qu'on daignera accorder à mon Ouvrage; & ſi j'ai eu quelques motifs pour en différer l'impreſſion, ils n'ont pu être fondés que ſur le deſir de le polir davantage, & de le rendre plus digne des Lecteurs. Le Public honnête & éclairé, & les étrangers impartiaux compoſent le Tribunal auquel on

doit naturellement en appeller, quand on prétend à quelque mérite. L'homme qui en a, eſt sûr d'y être défendu contre l'influence des cabales & les atteintes de la malice, de l'envie & de l'ignorance.

Plein du deſir de ſatisfaire, autant qu'il eſt en mon pouvoir, ceux qui liront cette relation, je vais leur expoſer ici les divers motifs qui m'ont fait entreprendre mes voyages, & la manière dont ils ont été exécutés; & je dirai en même temps un mot de l'Ouvrage même, tant par rapport au ſujet, que par rapport à la manière dont il eſt diſtribué.

Tout le monde ſe rappelle les dernières années du Miniſtère du Comte de Chatam, époque à jamais glorieuſe pour l'Angleterre. Je revenois alors de voyager dans la plus grande partie de l'Europe, & principalement en Eſpagne & en Portugal, Etats entre leſquels la guerre éroit déjà au moment d'éclater. J'allois me retirer dans le petit héritage que j'ai reçu de mes ancêtres, & je voulois conſacrer ma vie à l'étude & à la réflexion, parce qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de choiſir des occupations plus actives: mais dans le temps où je m'y attendois le moins, le haſard me procura un moment de converſation avec Lord Chatam.

Peu de jours après M. Wood, l'un de mes plus ſincères amis, & alors ſous-Secrétaire d'Etat, m'apprit que Lord Chatam deſiroit de m'employer d'une manière particulière; & il me dit en même temps que je pouvois aller paſſer quelques ſemaines en Ecoſſe pour arranger mes affaires; mais que je m'y tinſſe prêt au premier avis. Rien ne pouvoit être plus flatteur

pour moi qu'un pareil diſcours. Dans ma première jeuneſſe, me voir jugé digne par Lord Chatam d'être chargé de ſa confiance, c'étoit ſans doute un double avantage. Je ne perdis donc pas une minute; mais au moment où je venois de recevoir l'ordre de retourner à Londres, Lord Chatam quitta ſa place, & partit pour Bath.

Ce contre-temps fut d'autant plus ſenſible pour moi, qu'il étoit le premier que j'euſſe éprouvé dans la carrière de l'ambition. Lord Egremont & M. George Greenville me promirent de m'en dédommager. Le premier étoit mon ami dès long-temps; mais malheureuſement il ſe trouvoit attaqué d'une maladie léthargique, qui bientôt le conduiſit au tombeau, & à ſa mort mes nouvelles eſpérances s'évanouirent. De plus longs détails à ce ſujet deviendroient ſuperflus; mais ils reſteront à jamais dans mon cœur; & je croirai toujours que n'être pas tout-à-fait oublié, c'eſt ne pas demeurer au moins ſans récompenſe.

J'avois déjà employé ſept ou huit mois à Londres à faire une cour très-diſpendieuſe, & qui ne m'avoit rien produit, lorſque Lord Halifax voulut bien non-ſeulement me propoſer d'entreprendre un voyage très-important, & qui devoit durer pluſieurs années, mais encore en tracer lui-même le plan. Il me repréſenta en même temps que rien ne ſeroit plus ignoble que d'aller, à l'âge où j'étois, encore tout frais de mes études, plein de vigueur & de ſanté, devenir un Campagnard, & m'enſevelir dans une vie oiſive & obſcure; que quoique la guerre fût prête à ſe terminer, il reſtoit encore de grandes reſſources aux hommes de courage qui voudroient ſe diſtinguer

dans l'utile & dangereuſe carrière des aventures & des découvertes. Il m'obſerva que les côtes de Barbarie, qu'on pouvoit regarder comme étant à notre porte, n'avoient encore été découvertes qu'en partie par le Docteur Shaw, qui s'étoit borné à vérifier & à faire connoître très-judicieuſement les travaux géographiques de Samſon (1); mais que ni le Docteur Shaw, ni Samſon n'avoient pu prétendre à donner au Public aucun détail de ces vaſtes & magnifiques ruines d'Architecture; que l'un & l'autre ont dit pourtant être pleines d'élégance & de perfection, & répandues en grande quantité dans tout ce pays-là. Lord Halifax ajouta qu'à la vérité leur genre d'étude ne comportoit point ce travail, mais que le gout actuel l'exigeoit; & que pour lui il deſiroit que je fuſſe le premier, qui, au commencement du nouveau règne, ajoutât de pareilles richeſſes à la collection royale. Il s'engagea en conſéquence à me ſervir d'appui & de patron, & à faire remplir, pour prix des nouvelles obligations qu'on m'auroit, les promeſſes que les anciens Miniſtres m'avoient faites pour d'autres ſervices.

La découverte des ſources du Nil fut auſſi le ſujet de notre converſation: mais Lord Halifax ne m'en parloit jamais qu'avec une ſorte de défiance, & comme s'il avoit dû attendre une pareille entrepriſe d'un Voyageur plus expérimenté que moi. Il m'eſt impoſſible de dire ſi c'étoit un moyen qu'il prenoit pour m'exciter mieux à tenter cette découverte; mais mon cœur en fut plus enflammé, & j'eus le juſte orgueil de penſer

(1) Samſon fut long-temps eſclave du Bey de Conſtantine; & on voit par ce qu'il a fait, qu'il avoit beaucoup de capacité.

que ce projet ſeroit accompli par moi, ou qu'il reſteroit, comme il étoit reſté depuis les vingt derniers ſiècles du monde, & l'effroi des Voyageurs, & la honte de la Géographie.

La fortune ſembla favoriſer le plan de Lord Halifax. M. Aſpinwall, indignement traité par le Dey d'Alger, venoit de réſigner le Conſulat de la Nation Angloiſe, & M. Ford, Négociant & anciennement lié avec le Dey, fut nommé à la place de M. Aſpinwall; mais peu de jours après M. Ford mourut, & laiſſa de nouveau le Conſulat vacant. Lord Halifax me preſſa auſſi-tôt de l'accepter, me repréſentant que par ce moyen, l'entrepriſe que nous avions projettée deviendroit bien plus facile.

Il n'en fallut pas davantage pour achever de me déterminer. Toute ma vie je m'étois appliqué, avec peut-être plus d'amour que de talent, à l'étude du Deſſin. J'avois auſſi conſtamment pratiqué les Mathématiques, & particuliérement la partie qui a le plus de rapport à l'Aſtronomie. Le paſſage de Vénus ſur le diſque du Soleil ne pouvoit pas tarder. Il étoit certainement connu qu'il ſeroit une fois viſible à Alger, & il y avoit grande raiſon de croire qu'il pourroit l'être deux fois. Je m'étois muni d'un très-grand appareil d'inſtrumens les plus propres à faire des obſervations aſtronomiques. J'avois été aidé dans ce choix par mon ami, l'Amiral Campben, & par M. Ruſſel, Secrétaire de la Compagnie Angloiſe du Levant; & je me pourvus également de tous les autres objets dont je prévoyois avoir beſoin. Ce fut une ſatisfaction pour moi, je l'avoue, de ſavoir que ce n'étoit point de deſſus la pointe d'un rocher, ou du milieu d'un bois, mais bien de ma propre

maiſon à Alger, que je pourrois tout à mon aiſe travailler à me placer dans la liſte des Savans de toutes les Nations, qui ſe préparoient alors à obſerver le paſſage de Vénus.

Je partis donc dans le deſſein de traverſer la France & de me rendre en Italie. Quoique la guerre durât encore, & que le Miniſtère François eût refuſé pluſieurs paſſe-ports particuliers, ſollicités par le Gouvernement Anglois, M. de Choiſeul fit très-obligeamment une exception en ma faveur; & il m'aſſura, dans une lettre polie qui accompagnoit mon paſſe-port, que les difficultés qu'on faiſoit ſur cela ne me regardoient en aucune manière, & que j'étois parfaitement libre, ainſi que toutes les perſonnes qui m'accompagneroient, & dont il ne fixoit pas le nombre, de voyager en France, & même d'y ſéjourner, auſſi peu ou auſſi long-temps que je le trouverois agréable.

A mon arrivée à Rome, je reçus une lettre qui m'enjoignoit de me rendre à Naples, pour y attendre de nouveaux ordres du Roi. Sir Charles Saunders, qui commandoit alors une flotte en ſtation devant Cadix, étoit chargé de viſiter l'iſle de Malte, avant de retourner en Angleterre. Le Grand-Maître s'étoit, diſoit-on, conduit, au commencement des hoſtilités de l'Eſpagne, d'une manière ſi étrange envers M. Hervey, depuis Lord Briſtol, & il avoit montré tant d'injuſtice & de partialité durant tout le cours de la guerre, qu'une explication de notre part étoit devenue indiſpenſable. Mais le Grand-Maître ne fut pas plutôt inſtruit de mon arrivée à Naples, que devinant ma commiſſion, il fit partir le Chevalier Mazzini pour Londres, où il fit ſa paix, & préſenta ſes complimens à Sa Majeſté ſur ſon avénement au trône de la Grande-Bretagne.

Il

Il ne me reſtoit alors plus rien à faire qu'à me mettre en poſſeſſion de mon Conſulat. Je retournai à Rome ſans perdre de temps. De-là je paſſai à Livourne; & m'étant embarqué dans ce port ſur le vaiſſeau de guerre *le Montréal*, je me rendis à Alger.

Tandis que j'étois à Naples, je reçus, par des eſclaves qui avoient été rachetés dans la province de Conſtantine, beaucoup d'informations ſur les magnifiques ruines qu'ils avoient vues en divers endroits, quand ils ſuivoient le camp du Bey leur maître. Je ſentis alors que, ſans le ſecours de quelques collaborateurs, il étoit impoſſible à l'homme le plus laborieux & le plus habile d'exécuter tout le travail qui alloit s'offrir à moi. Cependant tous mes efforts avoient été juſques-là inutiles pour perſuader aux Italiens de s'expoſer à tomber entre les mains des Algériens, qu'ils ne pouvoient s'accoutumer à regarder que comme un peuple de pirates.

En choiſiſſant à Londres mes inſtrumens, j'avois ſongé à une choſe qui, bien que fort petite & dans un état imparfait, m'avoit été tout enſemble agréable & utile dans mes premiers voyages; c'étoit une chambre obſcure, dont la première idée m'étoit venue en liſant le *Spectacle de la Nature* de Pluche. Mais je la fis conſtruire d'après mes propres principes. Je confiai la taille des verres à MM. Nairne & Blunt (1), ouvriers fameux pour les inſtrumens de mathématiques, & dont, par ma propre expérience & pluſieurs

(1) Ils demeurent à Londres, vis-à-vis le Change.

épreuves réunies, j'ai droit de louer les talens & l'exactitude.

Cette nouvelle chambre obſcure me revint fort cher, & formoit un aſſez gros volume lorſqu'elle étoit montée : mais le bas pouvant être ſéparé du haut & ſe replier par le moyen de charnières, elle n'étoit ni peſante, ni embarraſſante, & ce qu'il en coûtoit pour les additions & les changemens ſe trouvoit plus que compenſé par les avantages qui en réſultoient. La chambre même formoit un exagone de ſix pieds de diamètre, dont le ſommet étoit en cône. Là le deſſinateur s'aſſeyoit ſans être vu, comme dans un cabinet de jardin, & il travailloit à ſon aiſe. Il y a maintenant une de ces machines faites, je crois, d'après les mêmes principes que la mienne, & ayant les mêmes dimenſions, qu'on montre dans les rues de Londres, & qu'on appelle un *Délinéateur.*

Par le moyen de cette machine, une perſonne d'un médiocre talent, mais habitué aux effets de la chambre obſcure, peut, en deſſinant des ruines d'architecture, faire plus d'ouvrage & d'un meilleur goût, en une heure, que le plus habile deſſinateur n'en pourroit faire en ſept heures, ſans un pareil ſecours. Avec un peu d'attention & de patience, non-ſeulement l'élévation de l'objet qu'on deſſine & toutes les autres proportions ſont rendues avec la plus grande vérité, mais le jour & les ombres, les brèches que le temps ou la main des hommes y a faites, les vignettes, les plantes même qui en ſont un des ornemens, & qui croiſſent ordinairement ſur les projections & ſur les bords des ruines, y ſont parfaitement exprimées, & de plus on y apprend à les

changer de place & à les mettre dans les endroits où elles peuvent produire encore plus d'effet.

Un plus grand & plus précieux avantage eſt encore dû à la chambre obſcure. Tous les payſages, tous les points de vue qui conſtituent le fond du tableau, ſont réels & d'une vérité frappante; & c'eſt d'autant plus utile, que dans un pays tel que l'Afrique, la nature offre ſans ceſſe des ſcènes pittoreſques, bien ſupérieures à tout ce que peut enfanter l'imagination la plus brillante. Les nuages paſſagers, ſur-tout ceux qui ſont les plus épais & qui couvrent un ciel orageux, peuvent être fixés par deux ou trois coups de crayon ſans art. Les figures, dans leurs vêtemens & leurs attitudes les plus agréables, s'y préſentent de manière qu'une main ordinaire peut les bien ſaiſir très-promptement; & ce qui vaut encore mieux, avec ces eſquiſſes on eſt à même d'employer enſuite les meilleurs artiſtes, & alors il eſt aiſé de donner la plus grande perfection à ce qu'on veut rendre, ſans le dénaturer en rien; c'eſt-là même ce que j'ai toujours préféré & accompli avec ſuccès.

Il eſt pourtant vrai que la chambre obſcure a un défaut d'optique fondamental: mais il eſt frappant, & on le reconnoît immanquablement tout de ſuite; & il faudroit avoir bien peu de capacité & être bien borné dans la théorie & dans la pratique, ſi l'on ne trouvoit pas le moyen d'y remédier ſans peine & en très-peu de temps.

F Je fus ſi ſatisfait des premiers eſſais que je fis de ma chambre obſcure à Julia Cæſarea, maintenant Shershell, à

ſoixante milles d'Alger, que j'en demandai une plus petite en Italie. Celle-ci fut exécutée avec aſſez d'ignorance & d'incapacité; mais elle me devint cependant utile, parce qu'elle fut cauſe que la première, n'étant point perdue dans mon malheureux naufrage (1) à Bengazi, l'ancienne Bérénice, ſituée ſur la côte du Cyrénaïque, je fus à même d'accomplir tout ce que je deſirois lors de mon voyage à Palmyre.

Je m'étois donc procuré toutes les choſes qui m'étoient néceſſaires, ou du moins toutes celles dont j'avois prévu avoir beſoin; mais malgré cela, il m'en manquoit encore beaucoup. Indépendamment des ruines d'Architecture que je voulois faire connoître au Public, il y avoit pluſieurs autres objets non moins dignes de ſon attention. L'Hiſtoire naturelle du pays, les mœurs & le langage des habitans, ainſi que tout ce qui avoit rapport à la Phyſique & à l'Aſtronomie, & qui pouvoit ſervir à faire tracer une Carte intelligible & utile de cette partie de l'Afrique, étoient ſans doute de la plus grande importance.

Le temps qu'il falloit pour plier & replier mes divers inſtrumens, pour les monter & les rectifier, auroit preſque ſuffi pour occuper un ſeul homme, s'il avoit eu beſoin de s'en ſervir ſouvent, & qu'il n'eût pas été très au fait. C'eſt pourquoi je voulus me procurer un certain nombre d'aides, c'eſt-à-dire, trois ou quatre au moins, qui puſſent chacun ſe charger d'une partie différente. Je m'étois engagé, & mon orgueil ſe trouvoit intéreſſé à montrer combien il étoit facile de tromper les prophéties oiſeuſes

(1) Ceci ſera expliqué par la ſuite.

Digitized by Google

des ignorans, qui prétendoient qu'un pareil voyage étoit un objet de plaiſir pour celui qui l'entreprenoit, & non d'utilité publique. J'écrivis à pluſieurs de mes amis, tels que M. Lumiſden, M. Strange, M. Byers, & quelques autres perſonnes, en différentes parties de l'Italie, pour les inſtruire de mon deſſein, & leur demander leur ſecours. Ces Meſſieurs n'épargnèrent point leurs peines; mais ce fut long-temps en vain.

Le ſeul Artiſte qui ſe préſenta fut M. Chalgrin, jeune Architecte François, qui me fit paſſer des deſſins d'Architecture rectiligne fort bien faits. Il m'eût ſans doute pu être fort utile, s'il ne s'étoit pas dédit. L'honneur de l'entrepriſe le flattoit; mais il eût voulu l'obtenir ſans éprouver les fatigues du voyage. Enfin M. Lumiſden entendit parler, par haſard, d'un jeune Bolonois, nommé Luigi Balugani, qui étudioit l'Architecture à Rome. J'en appelle à M. Lumiſden lui-même, qui eſt maintenant en Angleterre; il peut rendre témoignage des connoiſſances & de la pratique que ce jeune homme acquit bientôt, quoiqu'il sût très-peu de choſe quand il vint me joindre. Son application & les inſtructions que je lui donnai pendant les vingt premiers mois qu'il fut à Alger, me le rendirent d'un très-grand ſecours. Auſſi fut-il le ſeul que j'employai jamais, ſoit pour m'aider dans quelques momens, ſoit pour lever quelque plan d'Architecture particulier. Mais malheureuſement il fut attaqué en Paleſtine d'une maladie incurable, & après avoir ſouffert conſtamment depuis notre départ de Sidon, il mourut en arrivant en Ethiopie.

Dans le temps de mon voyage en Eſpagne, j'avois ſouvent ſongé au peu de notions qu'on a ſur l'hiſtoire de ce Royaume.

Ce qui concerne même les Maures n'eſt guère connu que d'après quelques romans, quoique ces conquérans ſe ſoient rendus doublement célèbres par leurs richeſſes & par leur ſcience. Il me ſembloit donc que c'étoit une entrepriſe digne d'un homme de Lettres, que de retirer du ſein de l'oubli cette époque trop long-temps négligée. Les matériaux ne manquent point; car il y a un nombre conſidérable d'ouvrages qui y ont rapport, dans la Langue Arabe, qui, à la vérité, eſt preſque inconnue. Je cherchai à pouvoir viſiter les Manuſcrits Arabes, dont l'immenſe collection périt tous les jours dans la pouſſière de l'Eſcurial, & j'eus, en conſéquence, pluſieurs entretiens avec M. Wall, alors Miniſtre; mais tout ce qu'il me dit ne ſervit qu'à me convaincre que les objections qu'on faiſoit à ce que je demandois, étoient appuyées ſur des préjugés ſi fortement enracinés, qu'il ne lui étoit pas poſſible à lui-même de les détruire.

Tous les ſuccès que j'obtins à cet égard, en Europe, ſe bornèrent à l'acquiſition de quelques livres Arabes imprimés, que je trouvai en Hollande, encore ces livres étoient-ils plutôt biographiques, qu'ils ne traitoient de l'Hiſtoire en général; & ils ne fourniſſoient donc qu'une inſtruction fort partielle. Cependant l'étude de ces Ouvrages & du Koran de Maracci m'avoit rendu la Langue Arabe aſſez familière; & lorſque l'Afrique m'offrit un champ plus vaſte pour l'acquiſition des Manuſcrits, je ne manquai pas d'en profiter.

Après un an de ſéjour à Alger, les converſations continuelles que j'avois avec les gens du pays, dès que je ſortois, & la lecture de mes Manuſcrits, tant que je me tenois dans ma

maiſon, me mirent à même de parcourir tout le Continent d'Afrique, ſans avoir beſoin d'Interprète. Ludolf (1) aſſure que la connoiſſance de quelque langue orientale que ce ſoit, facilite ſinguliérement l'étude de l'Ethiopien; auſſi ne me manquoit-il que d'avoir le même nombre de livres, pour faire marcher d'un pas égal l'étude de la Langue Ethiopienne & celle de l'Arabe. Le projet que j'avois de partir bientôt pour viſiter l'intérieur de l'Afrique, me faiſoit redoubler de zèle. Je travaillois nuit & jour ſans relâche; quoique je puiſſe dire, ſans vanité, qu'aucune des Langues que j'ai appriſes ne m'a jamais coûté beaucoup de temps, ni ne m'a offert de grandes difficultés.

Cependant lorſque je fus prêt à commencer mon voyage, au lieu d'obtenir la permiſſion de partir, ainſi que je l'avois ſollicitée, le Roi me fit mander d'attendre ſes ordres à Alger, & de ne point ſonger à en ſortir, juſqu'à ce que la querelle occaſionnée par les paſſe-ports fût terminée. Je n'avois pourtant d'autre part dans cette affaire, que l'intérêt que j'y pouvois prendre, comme étant au ſervice de l'Angleterre; car elle provenoit entiérement de la négligence de mon prédéceſſeur, qui n'avoit point écrit ce qu'il falloit au Secrétaire d'Etat, avant que j'arrivaſſe à Alger.

Les François avoient conquis Minorque; & quand le fort S. Philippe ſe rendit, il fut ſtipulé, par un article commun à toutes les capitulations, que les papiers qui étoient dans le fort ſeroient livrés aux vainqueurs. Il ſe trouva que parmi ces

(1) Ludolf, lib. I, cap. 15.

papiers il y avoit un grand nombre de paſſe-ports en blanc pour la Méditerranée, & ces blancs furent remplis par les François, qui naturellement deſiroient de nous brouiller avec les Etats barbareſques. Ils vendirent les paſſe-ports aux Eſpagnols, aux Napolitains, & à tous les autres ennemis des Africains. La paraphe (1), qui eſt la ſeule preuve qu'ont ces Pirates qu'un vaiſſeau ſoit leur ami, ſe trouvoit parfaitement bien dans les paſſe-ports remplis par les François : mais le Capitaine Algérien, qui voyoit que les équipages avoient un teint baſanné, portoient des mouſtaches, & ne parloient point Anglois, conduiſoit le vaiſſeau à Alger, où le Conſul de la Nation Britannique découvroit bientôt la fraude, & ſe trouvoit dans la dure néceſſité d'abandonner une foule de Chrétiens à l'eſclavage.

Deux ou trois aventures pareilles firent croire aux Pirates que les paſſe-ports de tous les vaiſſeaux qu'ils rencontroient, même de ceux qui ſortoient de Gibraltar, étoient faux, & ne ſervoient qu'à protéger leurs ennemis. Cette idée excita la violence de la ſoldateſque, que pluſieurs Conſuls neutres ne manquoient pas d'échauffer pardeſſous main. J'avois profité de toutes les occaſions pour mander la cauſe du déſordre en Angleterre, mais en vain. Auſſi le Dey ne vouloit point croire qu'elle fût telle que je le lui diſois, parce qu'il ne voyoit point de réponſe. Notre Gouvernement s'occupoit alors des moyens de terminer la guerre, & le peu de ſoin qu'on eut de répondre à mes lettres me mit ſouvent en péril. Mais enfin on voulut y

(1) C'eſt une eſpèce de trait qui ſe trouve au milieu, & qui reſſemble à celui d'un billet de banque.

remédier

remédier d'une manière paſſagère. Je n'ai jamais ſu ſi les meſures qu'on prit pour cela, venoient de Londres, de Gibraltar ou de Mahon; mais il n'y en eut certainement jamais de plus propres à faire maſſacrer tous les Européens qui étoient à Alger.

Des quarrés de papier commun, de la grandeur d'un quart de feuille, furent ſçellés avec les armes du Gouverneur de Mahon, tantôt en cire rouge, tantôt en cire noire, ſuivant que l'exigeoient les circonſtances particulières qui avoient rapport à la famille de cet Officier. Puis ces papiers étoient revêtus de ſa ſignature & de celle de ſon Secrétaire, & certifioient ſeulement que le vaiſſeau du porteur étoit Anglois. On appelloit cela un *paſſavant*. Les Pirates, inaccoutumés à ces paſſavants, demandoient, dès qu'ils abordoient un vaiſſeau, le paſſe-port pour la Méditerranée. Le Capitaine Anglois répondoit qu'il n'en avoit point, & préſentoit ſon paſſavant, qui, ſe trouvant ſans paraphe, étoit cauſe qu'on amenoit le vaiſſeau, comme de bonne priſe, à Alger.

Lorſque je réclamois ces vaiſſeaux, ainſi que mon devoir me l'ordonnoit, j'étois immédiatement appellé devant le Dey & ſon Divan; & ſi ce n'eût été par rapport à quelque conſidération perſonnelle que les Turcs me témoignèrent toujours, je n'aurois certainement point été à l'abri des inſultes de la ſoldateſque, quand je me rendois au palais. Le Dey me demanda, ſur ma foi de Chrétien & d'Anglois, ſi ces certificats étoient conformes aux traités, & ſi le mot de paſſavant ſe trouvoit même dans aucun article de nos accords avec les Régences Maures. Toute équivoque étoit inutile. Je lui répondis que

ces certificats n'étoient point conformes aux traités ; que le mot de *paſſavant* n'étoit, à ma connoiſſance, dans aucun de nos traités avec les Puiſſances barbareſques ; mais que c'étoit un moyen néceſſaire dont on ſe ſervoit, depuis que Minorque étoit tombée entre les mains des François. J'ajoutai que c'étoit la première fois qu'on avoit employé une pareille reſſource, & qu'on y remédieroit auſſi-tôt que la concluſion d'une paix générale donneroit au Miniſtère Anglois le temps de reſpirer. A ces mots, le Dey, me montrant pluſieurs paſſavants qu'il tenoit dans ſa main, prononça ces paroles mémorables : « Le » Gouvernement Anglois n'ignore pas que nous ne ſavons ni » lire, ni écrire, même dans notre propre Langue. Nous ſommes » des ſoldats & des matelots groſſiers, même, ſi vous voulez, » des voleurs, quoique nous ne vous dérobions rien à vous » autres ; mais la guerre eſt notre commerce, & nous ne vi- » vons que par la guerre. Dites-moi comment mes corſaires » peuvent connoître que tous ces différens écrits & ces ſceaux » ſont du Gouverneur Moyſtin, ou du Gouverneur Johnſton, » & non pas du Duc de Sidonia, ou de Don Barcello, Ca- » pitaine des vaiſſeaux garde-côtes d'Eſpagne » ?

Il me fut impoſſible de répondre à un argument ſi ſimple & ſi preſſant. Je touchai à l'inſtant d'être taillé en pièces par les ſoldats, ou de voir tous les Navigateurs Anglois de la Méditerranée conduits dans les ports d'Alger. Mais la manière onverte & franche dont j'avois parlé au Dey, l'eſtime particulière qu'il avoit toujours eue pour moi, & la méthode dont je m'étois toujours ſervi avec les Membres de la Régence, éloignèrent un fatal dénouement, & me firent accorder le temps dont j'avois beſoin. Les paſſe-ports de l'Amirauté revin-

rent enfin, & toute cette affaire ſe termina heureuſement; mais tandis qu'elle dura, elle fut extrêmement déſagréable, & me fit courir un des plus grands dangers que j'aie éprouvés de ma vie.

Pendant tout ce temps, je continuai de me livrer à l'étude; & je me familiariſai encore davantage avec tout ce qui pouvoit m'être néceſſaire dans le voyage que je projettois. M. Ball, Chirurgien du Roi à Alger, homme plein de mérite & de capacité, & qui vivoit dans ma famille, obtint un congé pour retourner en Angleterre; mais avant ſon départ, je tâchai d'apprendre de lui tout ce qui pouvoit m'être utile dans ſon art. M. Ball ne m'épargna ni ſon temps, ni ſes ſoins. Auſſi je devins adroit à ſaigner; car je trouvai qu'il ne falloit pour cela que de l'attention & de la confiance; & je m'exerçai auſſi à faire pluſieurs ſortes de ligatures, & à dreſſer des bleſſures & d'autres plaies. Les leçons multipliées que je reçus enſuite à Alep, de mon ami le Docteur Ruſſel, achevèrent de me rendre aſſez habile dans la Médecine & la Chirurgie.

J'avois une petite malle remplie des remèdes les plus efficaces, & une inſtruction pour apprendre à compoſer les plus uſuels. J'avois auſſi quelques petits traités ſur les maladies aiguës des climats ſitués entre les tropiques. Ainſi endoctriné, je me flatte, ſans offenſer perſonne, j'eſpère, que je ne dus pas occaſionner plus de mortalité parmi les Mahométans & les Payens, loin de chez nous, que quelques-uns de mes confrères, les Médecins, n'en occaſionnent parmi les Chrétiens dans notre patrie.

M. Tonyn, Chapelain du Roi à Alger, étoit abſent par congé, lorſque j'arrivai dans cette Régence. Les Capitaines Proteſtans, qui y venoient & qui avoient beſoin des ſecours ſpirituels du Miniſtre de leur Religion, trouvoient un vuide difficile à remplir. Auſſi je crus que je ſerois obligé de me charger moi-même du déſagréable emploi d'enterrer les morts, & de l'office plus gai, quoique non moins embarraſſant, de marier & de baptiſer les vivans. Cela n'étoit nullement de mon reſſort; mais le Clergé Catholique ne vouloit nous donner aucune aſſiſtance.

Cependant il y avoit à Alger un Prêtre Grec, né dans l'iſle de Chypre. Cet homme vénérable, âgé de plus de ſoixante-dix ans, s'étoit attaché à moi, dès le moment de mon arrivée. Il étoit d'un caractere très-gai & très-ſociable, & il avoit plus de connoiſſance de ſa propre Langue que les gens de ſa nation n'en ont ordinairement. Je le logeai dans ma maiſon, & je le pris pour mon Chapelain. Je liſois du grec tous les jours avec lui, & je parlois même de temps en temps dans cette langue, pour profiter de ſes inſtructions. Ce n'eſt pourtant pas que j'euſſe alors beſoin de commencer à étudier le grec. Il y avoit long-temps que je l'entendois parfaitement; mais il me manquoit la prononciation, & cet accent que les érudits Anglois ignorent parfaitement. Auſſi quand ils prétendent que le grec qu'on parle & qu'on écrit dans l'Archipel, eſt tout-à-fait différent de celui qui eſt dans les Livres, & que quelques ſemaines de ſéjour dans les iſles de la Grèce doivent ſuffire pour l'apprendre, ils ſe trompent beaucoup.

Je n'avois alors d'autre vue, en me fortifiant dans le grec, que de m'en ſervir en traverſant l'Archipel, que je voulois

voir, mais ſans aucun deſſein de m'y arrêter pour étudier. Cependant l'on verra combien la connoiſſance du Prêtre dont je viens de parler, me devint utile dans le cours de mon voyage. Ce bon vieillard contribua plus que qui que ce ſoit au ſuccès de mes projets en Abyſſinie.

A mon départ d'Alger, le Padre Chriſtophoro, ou Chriſtophe (car c'eſt ainſi qu'il ſe nommoit), ne ſe trouvant plus avec aſſez d'agrément en Barbarie, s'embarqua pour l'Egypte; & arrivé au Caire, il fut élu pour remplir la ſeconde place ſous Marc, Patriarche d'Alexandrie. C'eſt au Caire que je le retrouvai.

Une affaire particulière m'obligea alors de me rendre à Mahon, où une perſonne m'avoit promis de ſe trouver. En conſéquence je partis d'Alger, après avoir pris congé du Dey, qui me donna toutes les recommandations que je demandai, avec des ordres très-preſſans pour tous les Officiers qui commandoient dans ſes Etats, ainſi que des lettres pour les Beys de Tunis & de Tripoli, Souverains indépendans, il eſt vrai, du Dey d'Alger, mais ſur leſquels les circonſtances lui donnoient une influence toute puiſſante.

Les diſputes occaſionnées par les paſſe-ports avoient augmenté l'eſtime du Dey pour moi. Auſſi ſes lettres me furent accordées d'une manière très-gracieuſe, & les ordres qu'elles contenoient furent exécutés en tout point, durant le temps que je demeurai en Barbarie. N'ayant point trouvé l'homme que je cherchois au rendez-vous qui m'avoit été donné à Mahon, je demeurai trois jours dans l'iſle de la Quarantaine,

quoique le Général Townſend, alors Lieutenant-Gouverneur, s'efforçât de m'engager à venir à terre, où il deſiroit de pouvoir me donner de plus grandes marques de politeſſe & d'attention.

L'eſprit alors rempli d'idées plus agréables que celles qui m'avoient occupé depuis quelque temps, je m'embarquai dans un petit vaiſſeau, & je fis voile du port Mahon avec un bon vent, qui, en peu de temps, me conduiſit à la côte d'Afrique. Nous découvrîmes bientôt un Cap nommé Ras-El Hamra (1); & nous abordâmes à Bona, ville conſidérable, qui eſt l'ancienne Aphrodiſium (2), bâtie des ruines d'Hippo-Regius (3), dont elle n'eſt éloignée que de deux milles. Cette ville eſt ſituée dans une grande plaine, qui paroît avoir été entiérement couverte par la mer. Son commerce conſiſte dans l'exportation du bled, que le Gouvernement permet dans les années abondantes. Je fis un voyage délicieux le long de la côte, où je vis la petite iſle de Tabarca (4), appartenant naguère aux Génois, qui l'avoient fortifiée, & à préſent entre les mains de la Régence de Tunis; car les Tuniſiens s'en ſont emparés par ſurpriſe, & ont rendu tous les habitans eſclaves. Cette iſle eſt fameuſe par la pêche du corail. Le long de la côte qui eſt vis-à-vis, il y a d'immenſes forêts de chênes, plus que ſuffiſantes pour fournir du bois de conſtruction à toutes les Puiſſances maritimes du Levant, ſi la qualité de ce bois répond à la hauteur & à la beauté des arbres.

---

(1) Hippo. Reg. Ptol. Géog. lib. 4, pag. 109.
(2) Hippo. Reg. *idem. ibid.*
(3) Aphrodiſium, *idem. ibid.*
(4) Tabarca, *idem. ibid.*

Digitized by Google

De Tabarca nous allâmes jetter l'ancre à Biſerte, l'Hippozaritus de l'antiquité (1); & de-là, plein de reſpect pour la mémoire de Caton, j'allai viſiter les ruines d'Utique. J'étois pourtant loin de m'attendre à y trouver rien de bien remarquable; & en effet, je vis que le nom ſeul d'Utique étoit encore digne de mémoire. Il ne reſte plus de ſes murailles qu'un monceau de décombres & de petites pierres; mais les tranchées & tous les travaux de ceux qui en firent anciennement le ſiège ſont parfaitement bien conſervés.

Après avoir doublé le cap de Carthage, nous mouillâmes devant la fortereſſe de Golette, place fort peu redoutable aujourd'hui, mais cependant encore renommée par l'expédition de Charles-Quint en Afrique. En me promenant en canot, entre la baie & le cap, je vis des édifices & des colonnes encore debout, que les eaux couvroient entiérement. Cela me prouva que la mer avoit contribué beaucoup à la deſtruction de l'ancienne Carthage; auſſi peut-on juger combien il eſt abſurde de vouloir repréſenter ſur le papier la ſituation de cette ville fameuſe. En outre, elle a été au moins détruite & relevée dix fois; & la place, où ſes premiers Citoyens périrent en combattant pour leur liberté, eſt profondément enſevelie ſous des décombres & ſous les flots, & eſt bien loin d'être foulée par les pas des indignes eſclaves qui en ſont aujourd'hui les maîtres.

Tunis (2) eſt à douze milles de diſtance de Carthage. C'eſt une ville grande & floriſſante. Ses habitans ſont mieux civiliſés

(1) Plin. Ep. 33, lib. 9.
(2) Liv. Ep. 30, lib. 9.

que ceux d'Alger, & ſon Gouvernement plus doux. Mais le climat n'y eſt pas, à beaucoup près, auſſi ſain. Tunis eſt enfoncé; l'air y eſt exceſſivement chaud, très-humide; & de plus il n'y a point de bonne eau dans la ville, au lieu qu'Alger en voit jaillir mille ſources d'excellente.

Je remis les lettres que m'avoit données le Dey, & j'obtins la permiſſion de viſiter le pays de quel côté que je voudrois. Je pris pour cela avec moi un renégat nommé Oſman, qui me fut recommandé par M. Barthelemy de Saizieux, Conſul de France à Tunis, l'un des hommes que j'ai vus dans mes voyages dont l'entretien & l'amitié me fourniſſent encore les plus agréables ſouvenirs. Avec Oſman je choiſis dix Spahis, qui ſont des Cavaliers bien armés de carabines & de piſtolets; mais autant que je pus le diſtinguer, ceux qui m'accompagnoient n'avoient pas moins de poltronerie que d'adreſſe à manier leurs chevaux. Pour Oſman, il étoit très-brave. Il avoit ſeulement beſoin qu'on prît garde qu'il ne nous embrouillât par trop ſouvent là où il y avoit du vin ou des femmes.

Je reçus une faveur très-diſtinguée d'une des femmes du Bey. Elle me fit fournir deux petites charrettes couvertes, ſemblables à celles dont ſe ſervent les Boulangers en Angleterre. Ces charrettes me ſervirent à mettre mon quart-de-cercle (1) & mon téleſcope à l'abri des injures du temps; & quelquefois les plus foibles de mes compagnons y montoient pour voyager plus à l'aiſe. Indépendamment d'Oſman & des Spahis, j'avois dix domeſtiques, dont deux Irlandois, déſerteurs des régimens

(1) Quart-de-cercle, ou quadrant. Les Anglois ont divers inſtrumens qu'ils déſignent ſous le nom de quadrant, tels, par exemple, que l'inſtrument d'Hadley, qui eſt un ſextant, &c.

Eſpagnols,

pagnols en garniſon à Oran. Quoique eſclaves comme ſoldats de l'Eſpagne, le Dey d'Alger m'en avoit fait préſent à mon départ, parce qu'ils étoient nés dans les Etats du Roi d'Angleterre.

La côte le long de laquelle j'avois navigué, faiſant partie de la Numidie & de l'Afrique propre, je n'y avois point trouvé de ruines. Ainſi je réſolus de diriger ma route à travers les Etats d'Alger & de Tunis. Afin de les parcourir en entier, je commençai par ſuivre la rivière de Majerda, qui arroſe un pays bien cultivé, & habité par un peuple vivant ſous l'inſpection immédiate du Gouvernement. La rivière de Majerda eſt l'ancienne Bagrada (1).

J'arrivai bientôt à Baſil-bab, où je vis un arc triomphal d'un aſſez mauvais goût. Le lendemain je me rendis à Tugga, & peut-être avec plus de propriété Tucca (2), mais que les gens du pays nomment Dugga. Ceux qui liront cette partie de mon Ouvrage, doivent avoir devant eux le livre du Docteur Shaw, parce que ma carte de ce pays-là n'eſt pas encore publiée. J'avoue même qu'elle eſt peu néceſſaire à ceux qui ont celle du Docteur Shaw, & à qui il ne faut qu'un itinéraire, d'autant que les obſervations de M. Shaw ont pour baſe celles de Samſon.

Je trouvai à Dugga de vaſtes ruines, parmi leſquelles il y avoit un édifice fort remarquable. C'étoit un grand temple d'ordre corinthien, & en marbre de Paros, ayant des

(1) Strabon, lib. 17, pag. 1189. — Son nom ſignifie la rivière des vaches. P. Mela, lib. 1, cap. 7. — Sil. It. lib. 6, p. 140.

(2) Ptol. Géog. lib. 4. — Procop. lib. 6, cap. 5, *de ædif.*

colonnes élégamment flûtées, & une corniche ſculptée dans le plus beau ſtyle. Sur le tympan du fronton on voit un aigle qui porte un homme ſur ſon dos, & qui prend ſon vol vers les cieux. Les différentes inſcriptions qu'on lit ſur ce temple, ſemblent être dédiées à Trajan, & annoncer que ſon apothéoſe eſt l'objet de ce monument, qu'Adrien conſacra à la mémoire de ce Prince, ſon prédéceſſeur & ſon ami. J'employai quinze jours à deſſiner ce temple, ſans éprouver ni le moindre dégoût, ni la moindre impatience; & cet ouvrage eſt encore tout entier dans mon porte-feuille.

Ces ſuperbes reſtes du goût & de la magnificence des anciens, qu'on peut ſi aiſément ſe procurer en ſe promenant le long du Bagrada, avec non moins d'agrément & de ſécurité que le long de la Tamiſe, entre Londres & Oxford, ſont pourtant totalement inconnus à Tunis. Le Docteur Shaw a parlé de la ſituation de Dugga, ſans dire un ſeul mot des ruines curieuſes qu'on y trouve.

En quittant Dugga, je continuai à monter vers Keff (1), appellée anciennement Sicca Venerea, ou Veneream ad Siccam; & je traverſai, pour m'y rendre, les plaines charmantes habitées par les Welled Yagoubé. De-là je marchai à Hydra, qui eſt la Thunodrunum de l'antiquité (2). Hydra, ainſi que Keff, ſert aujourd'hui de limite entre les deux royaumes d'Alger & de Tunis. Elle eſt habitée par une Tribu d'Arabes, dont le Chef eſt un Marabou ou Saint; & ces Arabes

(1) Val. Max. lib. 2, cap. 6, § 15.
(2) Ptol. Geog. lib. 4.

portent le nom de Welled-Sidi-Boogannim, c'eſt-à-dire les Enfans du Pere des Troupeaux.

Ils ſont extrêmement riches, & ils ne paient aucun tribut ni à Tunis, ni à Alger. La cauſe de cette exemption eſt vraiment ſingulière. D'après une loi de leur Fondateur, ils ſont obligés de ſe nourrir de la chair des lions qu'ils peuvent prendre à la chaſſe. Ils l'obſervent rigoureuſement; & en conſidération de l'utilité d'une telle coutume, on ne leur a point impoſé des taxes, comme aux autres Arabes de ces Etats. La vie qu'ils mènent continuellement les rend excellens Cavaliers & Chaſſeurs intrépides. Auſſi ces qualités, & l'avantage qu'ils ont de demeurer ſur les frontières, eſt peut-être autant cauſe qu'ils ſont affranchis des tributs, que l'utilité de la loi qui les oblige de faire la guerre aux lions.

L'on voit à Thunodrunum un arc de triomphe, que le Docteur Shaw croit plus remarquable par ſa grandeur que par l'élégance de l'exécution. Mais ſa grandeur n'eſt point extraordinaire; au lieu que le goût qui règne dans ſon exécution eſt admirable. Il eſt avec tous ſes détails dans la collection du Roi; & en le conſidérant dans ſon entier, il offre un des plus beaux deſſins, en noir & en blanc, qui exiſtent. Les diſtances, ainſi que la place qui ſe trouve au-devant, ſont d'après nature, & parfaitement bien calculées pour la perſpective.

Avant que les Voyages du Docteur Shaw euſſent acquis la célébrité qu'ils ont maintenant, une choſe leur fut très-nuiſible, & faillit ruiner entiérement leur crédit. Il s'étoit haſardé

à dire en converſation que les Welled-Sidi-Boogannim étoient léophages ou mangeurs de lion, & ce propos fut regardé à Oxford, où le Docteur avoit étudié, comme un conte de Voyageur. On crut que ce ſeroit une ſubverſion dans l'ordre naturel des choſes, ſi un homme mangeoit un lion, puiſqu'il étoit connu depuis long-temps que l'uſage du lion étoit de manger l'homme. M. Shaw s'humilia ſous la ſévérité de cette critique. Il ne put pas nier préciſément que les Welled-Sidi-Boogannim mangeaſſent des lions, comme il l'avoit pluſieurs fois répété; mais n'ayant pas encore publié ſes voyages, il ôta ce fait de ſa relation, & il ſe contenta d'en faire mention fort légérement dans ſon appendix.

Grace à mon profond reſpect pour la ſavante Univerſité d'Oxford, je ne diſputerai point ſur la coutume qu'ont les lions de manger les hommes; mais comme cette coutume n'eſt point fondée ſur des patentes, rien ne m'empêchera de reconnoître le mérite des Welled-Sidi-Boogannim, qui font la chaſſe à leur ennemi. D'ailleurs, c'eſt une vérité hiſtorique; & je ne veux point que le Public ſoit plus long-temps induit en erreur là-deſſus. Au contraire, je déclarerai, malgré les préjugés qui s'éléveront contre ce fait, que j'ai moi-même mangé ma part de trois lions, ſous les tentes des Welled-Sidi-Boogannim. Le premier étoit un lion maigre, coriace, & ayant une très-forte odeur de muſc. Le goût que je lui trouvai reſſembloit à celui de la chair d'un vieux cheval. Je mangeai la ſeconde fois d'une lionne, qu'on me dit n'avoir point fait de petits cette année. Elle étoit extrêmement groſſe; & ſans l'odeur de muſc qu'elle avoit, quoiqu'elle ſentît bien moins que le premier, & ſans nos ridicules préjugés contre

une pareille viande, je ne l'aurois certainement pas trouvée mauvaise grillée. Le troisième étoit un lionceau de six ou sept mois; & c'étoit assurément le pire des trois. J'avoue que je ne desire pas qu'on me serve à l'avenir de pareils morceaux. Mais j'ai bien peur que les Arabes, qui sont des brutaux & des ignorans, ne continuent à manger des lions aussi long temps qu'ils le pourront, malgré l'incrédulité de l'Université d'Oxford.

D'Hydra je me rendis à l'ancienne Tipasa (1), autre colonie Romaine, qui porte encore son premier nom. On y voit une vaste scène de ruines, parmi lesquelles on distingue un temple immense & un arc de triomphe, dont les quatre côtés présentent la même façade d'ordre corinthien & d'un goût admirable. Les dessins de ces deux édifices sont dans la collection du Roi.

Je traversai en cet endroit la rivière Myskianah, qui tombe dans le Bagrada; & continuant à marcher dans un des pays les plus magnifiques & les mieux cultivés du monde, j'entrai dans une province du Royaume d'Alger, qui est à l'est, & qu'on nomme à présent Constantine, mais qui jadis s'appelloit la Mauritanie Césarienne, dont Constantine, la capitale, est la ville où régna Syphax. Elle portoit d'abord le nom de Cirta (2); & après la conquête de Jules César, on lui donna celui de Cirta Sittianorum, d'après Caïus Sittius, qui la prit le premier. Cette ville est située sur un rocher, haut,

(1) Ptol. Geog. lib. 4, pag. 106.

(2) *Ibid.* lib. 4, pag. 111.

eſcarpé, & ſans ceſſe entouré de nuages. Il ne ſubſiſte plus qu'une partie de ſon aqueduc. L'eau, qui autrefois étoit portée dans la ville, tombe maintenant du ſommet du rocher à plus de quatre cens pieds de profondeur, dans une vallée fort étroite, ou plutôt dans un abîme. Le Roi poſſède un deſſin qui repréſente cette caſcade. On y a mis une bande de voleurs; mais ces figures ne ſont qu'un ornement imaginaire, au lieu que tout le reſte eſt réel.

Le Bey étoit alors dans ſon camp; car il faiſoit la guerre aux Hannéishah, Tribu d'Arabes la plus puiſſante de cette province. Après m'être repoſé dans le palais du Bey, je partis pour Seteef, anciennement Sitifi (1), capitale de la Mauritanie Sitifenſe. Non loin de cette ville je joignis l'armée du Bey, forte de douze mille hommes, & n'ayant ſeulement que quatre pièces de canon. Je demeurai quelque temps avec lui. J'obtins les lettres de recommandation que je deſirois; & enſuite je pris la route de Taggou-Zainah, qui eſt l'ancienne Diana Veteranorum (2), comme on l'apprend par l'inſcription placée ſur un arc triomphal d'ordre corinthien que j'y trouvai.

De Taggou-Zainah, je continuai mon voyage droit au ſud-eſt, & j'arrivai bientôt à Medrashem. Là on voit une ſuperbe maſſe d'Architecture, qui eſt le tombeau de Syphax & des autres Rois de Numidie. Les Arabes croient que les tréſors de ces Princes y ſont auſſi dépoſés. J'ai dans mon porte-

(1) Ptol. lib. 4, pag. 108.

(2) Vide Itin. Anton.

feuille le deſſin de ce monument. En marchant toujours vers le ſud-eſt, à travers une campagne inégale & des vallées ſtériles, qui ne ſont bonnes que pour la chaſſe, j'arrivai au Jibbel-Aurez, l'Auraſius Mons du moyen âge. Ce n'eſt point une ſeule montagne, c'eſt un aſſemblage de pluſieurs monts les plus eſcarpés de l'Afrique.

Je vis en cet endroit, à mon grand étonnement, une Tribu d'Africains, qui, ſi je ne puis pas dire qu'ils étoient beaux comme des Anglois, avoient du moins le teint plus clair que les habitans du midi de la Grande-Bretagne. Ils avoient auſſi les cheveux rouges & les yeux bleus. Indépendans & même ſauvages, ils ne ſe laiſſent approcher ni aiſément, ni ſans danger. Cependant je fus aſſez heureux à cet égard. Les détails ſur la manière dont je m'y pris ſeroient trop longs à raconter ici. Il me ſuffit de dire que j'en fus bien reçu, & qu'ils me laiſſèrent libre de faire tout ce qui me plaiſoit. Cette Tribu porte le nom de Néardie. Les gens qui en ſont portent chacun, entre les deux yeux, une croix grecque qu'ils ſe font avec de l'antimoine. Ils ſont Kabylès. Quoique vivant en troupes, ils ont dans les montagnes des huttes, qu'ils appellent dashkras, & qui ſont conſtruites avec de la boue & de la paille. Ils diffèrent en cela des Arabes, qui n'habitent que dans les plaines & ſous des tentes. J'imagine que ce peuple eſt un reſte des Vandales. Procope (1) parle d'une armée de cette nation, vaincue en cet endroit, après une réſiſtance opiniâtre; & il ſeroit poſſible qu'il en fût reſté une partie dans ces montagnes. Ils m'avouèrent

(1) Procop. Bell. Vand. lib. 2, cap. 13.

avec grand plaiſir que leurs ancêtres étoient Chrétiens, & ils ſembloient bien plus ſatisfaits de cette origine que d'aucun rapport avec les Maures, à qui ils ſont une guerre continuelle. Ils ne paient point de tribut au Bey, & ils vivent ſans ceſſe avec lui dans une extrême défiance.

Comme c'eſt là le Mons Audus de Ptolemée, on doit y placer auſſi ſa *Lambeſa* (1) ou *Lambeſentium Colonia*. D'ailleurs, on y trouve encore cent inſcriptions latines, qui atteſtent le ſéjour de cette Colonie. Le lieu où elle étoit ſe nomme aujourd'hui Tezzoute. Les ruines de l'ancienne Cité ſont très-conſidérables. On y voit encore ſept portes & une grande partie des murailles qui entouroient la ville, ſolidement bâties, avec des quartés de maçonnerie où l'on n'avoit point employé de chaux. Les édifices qui ſubſiſtent dans l'enceinte de ces murailles, ſont de différens âges, depuis Adrien juſqu'à Aurélien, & même juſqu'à Maxime. Un ſeul de ces édifices, ſupporté par des colonnes d'ordre corinthien, paroît d'un bon goût. Le deſſin en eſt dans la collection du Roi. Je ne puis pas deviner à quoi il ſervoit. Je juge pourtant, d'après l'élévation des portes, qu'il étoit deſtiné à quelqu'uſage militaire, & qu'on y mettoit ou les éléphans, ou la catapulte, ou quelqu'autre grande machine de guerre. Mais il n'y a point de traces ſur les murailles qui indiquent rien de tout cela. Sur la pierre qui ſert de clef au ceintre de la principale porte, on a ſculpté un bas relief repréſentant l'étendard d'une légion, & on lit au-deſſous, *Legio tertia Auguſta*. L'Hiſtoire nous apprend en effet,

(1) Ptol. Geog. lib. 4, pag. 111.

que

que cette troiſième Légion étoit en garniſon dans cette partie de l'Afrique.

Le Docteur Shaw (1) dit qu'il y a à Tezzoute un joli temple, de forme ronde & d'ordre corinthien, appellé Cubb-El-Arrouſah, c'eſt-à-dire le Dôme de l'Epouſe. Mais ce n'eſt qu'un bâtiment d'ordre dorique & ſans proportion. Il paroît conſtruit du temps d'Aurélien, & il ne mérite l'attention d'aucun Architecte. Au reſte, le Docteur n'eſt jamais allé juſques au Jibbel-Aurez, & il n'a pu en parler que ſur le rapport des autres.

Au-delà du Jibbel-Aurez, je ne vis aucun monument d'Architecture remarquable. Je laiſſai Hydra à main gauche, & je me rendis à Caſſaréen, l'ancienne Colonie Scillitane (2), où j'eus doublement à ſouffrir & de la faim & de la peur. La campagne étoit plus rude, plus inégale, plus ſtérile & moins peuplée que tout ce que j'avois déjà parcouru. Ce pays eſt habité par les Nemenshah, Tribu rebelle, qui, s'étant ſouſtraite à l'obligation accoutumée de ſuivre le Bey quand il va à la guerre, avoit pris le parti des rebelles Henneishah.

J'avois alors deſſein d'aller à Feriana, la Thala (3) des anciens, que je comptois devoir offrir un vaſte champ à mes recherches. Mais je ne pus pas accomplir ce projet. Trop près des frontières, dans ces temps dangereux où pluſieurs armées cherchoient à combattre, je penſai qu'il valoit mieux tourner mes pas vers l'Eſt, & éviter le théatre de la guerre.

(1) Voyage de Shaw, chap. 8.
(2) *Idem*, chap. 5.
(3) Sal. Bel. Iug. §. 94. — Luc. Flor. lib. 3, cap. 1.

En marchant à l'Eſt j'arrivai à Spaitla (1), & je rentrai dans le Royaume de Tunis. Spaitla ſe dit par corruption pour Suffetula (2), comme s'appelloit probablement cette ville avant qu'elle devint Colonie Romaine; & ce mot dérivoit de *Suffetès*, nom d'une Magiſtrature établie dans tous les pays dépendant de Carthage.

On trouve à Spaitla un grand nombre d'inſcriptions, & pluſieurs monumens d'Architecture très-conſidérables & très-élégans. Il y a trois temples preſque entiers. Deux ſont d'ordre corinthien, & le troiſième eſt d'ordre compoſite. Un chapiteau magnifique d'ordre compoſite, le ſeul qui ſoit maintenant parfait en ce genre, a été deſſiné en grand dans toutes ſes parties. Ce plan, avec le reſte des ruines, eſt dans la collection du Roi, & forme un des plus précieux monumens de l'ordre compoſite.

Le Docteur Shaw, frappé de la magnificence de Spaitla, a eſſayé d'en deſſiner les trois temples: mais ſes eſquiſſes reſſemblent tout au plus à ce qu'on pourroit attendre d'un Charpentier ordinaire ou d'un Maçon. J'eſpère que je les ai un peu mieux repréſentés; & j'oſe recommander l'étude du chapiteau compoſite, comme celle du chapiteau corinthien de Dugga, aux perſonnes qui deſirent de connoître le goût avec lequel ces deux ordres étoient exécutés au ſiècle des Antonins.

Pendant les huit jours que je demeurai à Spaitla, je fus très-inquiété par les Welled Omran, Tribu d'Arabes ſans

(1) Voyage de Shaw, chap. 5.
(2) Itin. Antonin, page 3.

loix & vivant de rapine. Ce fut un combat perpétuel de poltron à poltron. Je me trouvois renfermé, avec toute ma ſuite, dans une place où ſont les trois temples, & qui eſt entourée de hautes murailles. Les aſſaillans auroient voulu venir à moi, mais ils craignoient mes armes à feu; & moi, de mon côté, je me ſerois bien enfui, ſi je n'avois pas eu peur que leur cavalerie me pourſuivît dans la plaine. La faim nous faiſoit déjà beaucoup ſouffrir, quand nous fûmes heureuſement délivrés par l'arrivée des Welled-Haſſan, Tribu amie, qui habite Drééda. Les Welled-Haſſan venant à mon ſecours, m'apportèrent à la fois la liberté & des proviſions.

De Spaitla j'allai à Gilma, *l'Oppidum Chilmanenſe* des Romains. Il y a là une quantité conſidérable de pierres & de décombres; mais on n'y diſtingue plus aucune eſpèce d'édifice.

De Gilma je gagnai Muchtar, appellée ainſi par corruption. On la nommoit anciennement *Tucca Terebinthina* (1). Le Docteur Shaw (2) dit que ſon nom moderne eſt Sbééba; mais je puis garantir que ce nom-là n'eſt ſeulement pas connu dans le pays. De Spaitla je pouvois marcher plus directement au Sud; mais une grande chaîne de montagnes qu'il eût fallu traverſer, & où je n'avois aucune recommandation, me fit préférer la route plus unie & plus ſûre de Gilma.

A *Tucca Terebinthina* il y a deux arcs de triomphe, dont le principal me ſemble préférable, pour le goût, pour l'exé-

(1) Itin. Anton. pag. 3.
(2) Voyage de Shaw, chap. 5, pag. 115.

cution & pour la grandeur, à quelqu'autre monument de ce genre qu'il y ait maintenant au monde. Le plus petit eſt beaucoup plus ſimple, mais très-élégant. Les deſſins détaillés de l'un & de l'autre ſont dans mon porte-feuille.

En partant de Muchtar, je me rendis à Kiſſer (1), que le Docteur Shaw ſoupçonne avoir été la Colonie *Aſſuras* des anciens. Mais cette manière douteuſe de parler feroit croire que M. Shaw n'a point été à Kiſſer; car il y a encore une inſcription ſur un bel arc triomphal, & pluſieurs autres en différentes parties de la ville, qui prouvent que ce n'eſt pas ſeulement une conjecture, mais un fait vrai. Indépendamment de l'arc de triomphe, on voit à Kiſſer un petit temple quarré, où l'on a ſculpté pluſieurs inſtrumens de ſacrifice, leſquels ſont très-curieux, mais dont l'exécution eſt inférieure au deſſin. Ce temple eſt bâti ſur le penchant d'une colline qui domine une grande & fertile plaine, encore appellée la plaine de Surſe, par corruption, ſans doute, d'*Aſſuras*, ſon ancien nom.

Après avoir quitté Kiſſer, j'allai à Muſti, où il y a un arc de triomphe d'un excellent goût, mais tombant tout-à-fait en ruines. Il ne me fut poſſible de raſſembler le mérite de ſes différentes parties, que d'après les fragmens que je trouvai épars ſur la terre.

Je laiſſai Muſti (2), & dirigeant ma route au Nord-Eſt, j'allai à Tuberſoke. Enſuite je repaſſai à Dugga; & en deſcendant le long du Bagrada, je revins à Tunis.

---

(1) Cel. Géog. antique, liv. 4, chap. 4; & chap. 5, pag. 118.

(2) Itin. Anton. pag. 2.

Dans mon troiſième voyage par Tunis, je paſſai à Zowan, haute montagne où l'on voit encore un grand aqueduc qui ſervoit jadis à conduire l'eau à Carthage. De-là j'allai à Jelloula, petit village ſitué au pied des monts qui ſont à l'Occident, & les mêmes que Ptolemée (1) appelle *Montes Vaſſaleti*, comme Jelloula eſt l'*Oppidum Uſalitanum* de Pline. Je repris là ma première route de Gilma, & non content du temps que j'avois employé à deſſiner les ſuperbes reſtes de Spaitla, je leur conſacrai cinq jours de plus, corrigeant & perfectionnant ce que j'avois déjà tracé. Indépendamment de la richeſſe & de l'élégance de ſes monumens, cette ville eſt dans un des plus beaux ſites de toute la côte de Barbarie, couvert de bois de genièvre, & arroſé par un ruiſſeau qui ſe perd là dans la terre, pour ne plus reparoître.

A Caſſaréen j'abandonnai ma première route, & marchant droit au Sud-Eſt, je me rendis à Feriana, où je n'étois point allé la première fois par des motifs de prudence. Feriana eſt, comme je l'ai déjà obſervé, l'ancienne Thala, que le Conſul Metellus prit & détruiſit en pourſuivant Jugurtha. Je m'étois fait, je ne ſais pas pourquoi, une très-haute idée des ruines de Feriana; mais je m'étois bien trompé. Je n'y trouvai rien de remarquable que les bains chauds qui ſont hors de la ville (2). Dans ces bains, je vis une grande quantité de poiſſons, de quatre pouces de longueur, & aſſez ſemblables à des goujons. Je voulus connoître le degré de chaleur de l'eau avec mon thermomètre, & je me rappelle que je fus bien étonné

(1) Ptol. Geog. lib. 4, pag. 110.

(2) Cette fontaine eſt appellée El-Tarmid. Nub. géog. pag. 86.

que ces poiſſons puſſent la ſupporter, ou plutôt qu'ils ne fuſſent pas cuits en y demeurant long-temps. J'étois entré moi-même dans le bain, & comme je marquois les degrés du thermomètre avec un crayon, la feuille de papier ſur laquelle j'écrivois fut mouillée, de ſorte que j'ai oublié quelle étoit préciſément la chaleur du bain, & je ne veux point la donner au haſard. Le bain eſt à la tête du ruiſſeau, qui court à une diſtance très-conſidérable. Je crois qu'il y avoit au moins cinq ou ſix douzaines de poiſſons dans l'endroit où l'on ſe baigne; & l'on me dit que le jour ils ſuivoient le cours du ruiſſeau, mais que chaque ſoir ils ſe rapprochoient de la ſource, où l'eau eſt plus chaude & plus profonde.

Laiſſant Feriana, je marchai au Sud-Eſt pour me rendre à Gaſsa, qui eſt l'ancienne Capſa (1), & de-là à Tozer, autrefois Tizurus (2). A Tozer je tournai au Nord-Eſt, & j'entrai dans un grand lac appellé le lac des marques, parce que dans l'endroit où on paſſe pour le traverſer, il y a un rang de troncs de palmiers, qu'on a planté pour guider les Voyageurs.

Le Docteur Shaw a fort diſtinctement tracé la Géographie de ce lieu & de tout ce qui l'entoure. Le lac eſt, ainſi qu'il l'obſerve judicieuſement, le Palus Tritonidis (3). Ce fut-là la partie de mon voyage en Afrique la plus déſagréable & la plus ſtérile; non-ſeulement ſtérile par la nature du ſol, mais parce que je n'y trouvai aucun monument des Arts, aucun veſtige de l'antiquité.

---

(1) Sal. Bell. §. 94.
(2) Itin. Anton. pag. 4.
(3) Voyages de Shaw, chap. 5, pag. 126.

Bientôt j'arrivai à Gabs ou Tacape (1). Pour m'y rendre il me fallut paſſer par El-Hammah, qui ſont les mêmes bains qu'on nommoit autrefois *Aquas Tacapitanas*, où la fraîcheur que produit la petite rivière Triton, change tout à coup un déſert aride en une plaine couverte de fleurs & de verdure.

J'étois alors à l'entrée du plus petit des Syrtes, & je ſuivis le bord de la mer, en marchant au Nord, juſques à Inshilla, ſans avoir occaſion de rien ajouter à mes obſervations. A Inshilla je retournai encore du côté du Nord-Eſt, & j'atteignis El-Gemmé (2), où je vis un très-ſpacieux amphithéatre, qui ſubſiſteroit encore dans ſon entier, malgré le pouvoir du temps, ſi Mahomet Bey n'en avoit pas fait ſauter quatre arches, afin qu'il ne ſervît point de fortereſſe aux Arabes rebelles. Le plan que j'en ai deſſiné, & qui en contient toutes les parties viſibles dans le plus grand détail, eſt dans la collection du Roi.

J'ai auſſi crayonné le plan de la partie ſouterraine de cet édifice; mais mon eſquiſſe n'eſt point achevée. J'avois forcé une entrée de ce ſouterrain en voyageant le long de la côte de Tripoli. Il étoit pratiqué pour pouvoir être rempli d'eau, par le moyen d'un aqueduc & d'une écluſe qui ſubſiſtent encore ſans dégradation. Toutes les fois qu'il y avoit des combats de Naumachie, l'eau s'élevoit & étoit verſée dans l'arène par une ouverture carrée, qui eſt dans une grande pierre poſée au milieu. Le Docteur Shaw (3) s'imagine que

(1) Itin. Anton. pag. 4.
(2) *Idem. ibid.*
(3) Voyages de Shaw, chap. 5.

cette pierre creuſée étoit faite pour recevoir le poteau de la couverture (1) qui garantiſſoit les ſpectateurs des ardeurs du ſoleil. Elle pourroit avoir été effectivement deſtinée à ces deux uſages ; mais il me ſemble que l'ouverture eût été trop grande pour recevoir un poteau. D'ailleurs, j'avoue que plus j'ai conſidéré la forme & la grandeur de ces amphithéatres, moins j'ai pu me former une idée de cette couverture, ſoit pour la manière dont elle ſervoit aux ſpectateurs, ſoit pour la manière de la placer & de l'ôter.

Cet amphithéatte fut le dernier des monumens de l'antiquité que je vis dans le Royaume de Tunis ; & j'oſe dire avec confiance, qu'il n'y a point dans les deux territoires de Tunis & d'Alger, un ſeul fragment d'Architecture remarquable dont je n'aie emporté le deſſin en Angleterre.

En ſuivant ma route le long de la côte juſques à Suſe, je traverſai une campagne charmante, couverte d'oliviers. Je retournai enſuite à Tunis, ſans avoir éprouvé dans cette dernière excurſion le moindre déſagrément de la part des gens du pays, & ſans avoir été interrompu, ni par des maladies, ni par aucun autre accident. Je pris congé du Bey, & après les témoignages de reconnoiſſance que je lui devois, je repartis de Tunis pour commencer un voyage bien plus ſérieux. Je traverſai d'abord le déſert de Tripoli, & je ſuivis juſques à Gabs la même route, où j'avois paſſé très-récemment. Enſuite je me rendis à l'iſle de Gerba, qui eſt l'iſle Meninx (2) des anciens, ou l'iſle des Lotophages.

(1) *Velum.*

(2) Boch. Chan. lib. 1, cap. 25. — Voyages de Shaw, chap. 4.

Le

Le Docteur Shaw assure que le fruit qu'il appelle *lotus*, est très-commun sur toute cette côte. Je voudrois beaucoup qu'il nous eût expliqué ce que c'est que ce lotus; car dire seulement que ce fruit est le plus commun, ce n'est pas le faire connoître, puisqu'il n'y a là aucune espèce de fruit. On n'y voit même ni arbres, ni buissons, ni verdure, excepté une herbe rase qui borde ces déserts, remplis dans toute leur étendue de sables stériles & mouvans. Le Docteur Shaw n'est jamais allé à Gerba, & il a sans doute appris cette particularité de quelque conteur d'histoires.

Les Wargumma & les Noïlés, deux puissantes Tribus d'Arabes, sont les maîtres errans de ces déserts. Sidi-Ismain, dont le grand-père, étant Bey de Tunis, fut détrôné & étranglé par les Algériens, & qui étoit lui-même prisonnier à Alger, où il jouissoit d'une grande réputation de valeur, & où je vivois avec lui dans une étroite liaison, me dit souvent qu'il regardoit comme la plus pénible de ses entreprises, d'avoir traversé ce désert à cheval.

A quatre journées de marche de Tripoli, je rencontrai l'Emir Hadjé, conduisant la caravane des Pélerins de Fez & de Suze, qui traversoient l'Afrique pour se rendre à la Mecque; c'est-à-dire qu'ils passoient des bords de l'Océan Atlantique, jusques sur le rivage de la mer Rouge, dans le Royaume de Sennaar. C'étoit un homme de moyen âge, oncle de l'Empereur de Maroc, & ayant un air stupide & désagréable. Sa caravane étoit d'environ trois mille hommes, qui conduisoient, dirent-ils, douze ou quatorze mille chameaux, chargés de marchandises & de peaux remplies d'eau, de farine, & d'autres

proviſions pour les Hadjées. Ces Hadjées, ou ces Pélerins, formoient une multitude ſcorbutique, en déſordre, & ſans armes. Dès que mes Cavaliers, qui n'étoient qu'au nombre de quinze, furent apperçus au crépuſcule du matin, toute la caravane donna de grandes marques de terreur & s'enfuit en confuſion. Mais enſuite, les Pélerins voyant ce que nous étions, ceſſèrent d'avoir peur, & ſuivant l'uſage des poltrons, ils devinrent extrêmement inſolens.

Je trouvai à Tripoli M. Frazer de Lovat, Conſul de la Nation Angloiſe, qui s'empreſſa de me témoigner beaucoup d'amitié, & de me rendre tous les ſervices qui dépendoient de lui. J'avois, en vérité, beſoin d'un tel accueil, en arrivant d'un voyage ſi fatigant & ſi rapidement fait, que deux de mes chevaux moururent peu de jours après.

J'eſpérois trouver quelque choſe de remarquable à Lebeda, la *Lepiis magna* (1) des anciens, qui eſt à trois journées de marche de Tripoli. Il y a, en effet, un grand nombre d'édifices; mais la plupart ſont enſevelis dans le ſable; & d'ailleurs ils ſont d'un fort mauvais goût, preſque tous d'ordre dorique, ſans aucune proportion, & du ſiècle d'Aurélien. Sept grandes colonnes de granit furent envoyées en France ſous le règne de Louis XIV. Ce Prince les employa, ſans doute, dans quelqu'un des palais qu'il faiſoit alors bâtir. La huitième fut briſée en route, & reſte encore ſur le rivage d'Afrique.

Cependant, ſi je ne rencontrai point ce que je cherchois à Lebeda, j'en fus amplement dédommagé à mon retour à

(1) Intin. Anton. page 104.

Tripoli. De Tripoli j'expédiai pour Smyrne un de mes domeſtiques Anglois, avec mes livres, mes deſſins & les inſtrumens dont je pouvois me paſſer. Je gardai ſeulement des extraits des Auteurs qui pouvoient m'être néceſſaires dans la Cyrénaïque. Je traverſai alors le golfe de Sidra, jadis connu ſous le nom de *Syrtis major*, & j'arrivai à Bengazi, l'ancienne Bérénice (1), bâtie par Ptolemée Philadelphe.

Le frère du Bey de Tripoli commandoit à Bengazi. C'étoit un jeune homme d'un eſprit très-borné, & d'une ſanté déplorable. Toute la province étoit en confuſion. Deux Tribus d'Arabes, qui occupoient toute la campagne à l'occident de la ville, & qui, en temps de paix, y répandoient la richeſſe & l'abondance, étoient entrées, par la faute du Bey, dans une querelle ſanglante. La Tribu vivant le plus à l'oueſt, & réputée la plus foible, avoit battu la plus nombreuſe & la plus voiſine de la ville; & celle-ci, appellée la Tribu des Velled-Abid, s'étoit retirée dans les murs même de Bengazi. Les habitans reſtoient livrés depuis un an à la famine la plus cruelle; & cette calamité venoit d'être redoublée par l'arrivée déſaſtreuſe de quatre mille perſonnes, de tout ſexe & de tout âge, qui venoient vivre avec eux, au moment où ils manquoient de tout. Chaque matin on trouvoit dix ou douze perſonnes mortes de faim dans les rues, & les autres ne ſoutenoient, dit-on, leur malheureuſe vie, que par une nourriture dont l'idée ſeule fait frémir la nature humaine. Impatient de fuir loin de ces feſtins Thyeſtéens, j'obtins du Bey qu'il m'envoyât à quelque diſtance au ſud de la ville,

(1) Ptol. Géog. pag. 4.

parmi les Arabes, qui ſe reſſentoient un peu moins de la diſette.

Je fis le tour d'une grande partie de la Pentapole (1); je viſitai les ruines d'Arſinoé; & quoique je fuſſe plus foiblement recommandé que de coutume, j'eus le bonheur de ne recevoir aucune inſulte. Ne trouvant rien à Arſinoé, ni à Barca, je dirigeai ma route vers Ras-Sem, où l'on dit qu'eſt la ville pétrifiée, ſur laquelle, au commencement de ce ſiècle, l'Ambaſſadeur de Tripoli, Caſſem Aga, débita les menſonges auxquels toute l'Angleterre ajouta foi, quoiqu'ils portaſſent un caractère de fauſſeté très-évident (2). Ce n'étoit point alors le temps de l'incrédulité; on avançoit vers cette époque célèbre, où un homme perſuadoit qu'il entreroit dans une bouteille d'une pinte. Mais depuis ce temps-là, l'on eſt devenu auſſi incrédule qu'on avoit été facile à croire, & cela avec le même degré de raiſon.

Ras-Sem eſt à cinq journées de diſtance de Bengazi. Il n'y a d'autre eau à boire qu'une ſource fort déſagréable au goût, & qui paroît imprégnée d'alun. C'eſt préciſément ce qui a fait donner à ce lieu le nom de Ras-Sem, c'eſt-à-dire la fontaine du poiſon. Les ſeuls monumens qu'on y trouve ſont les ruines d'une tour ou fortification, qui ſemble avoir été bâtie du temps des Vandales. Il eſt impoſſible de deviner ſi les habitans ſe ſervoient de l'eau amère qui eſt à Ras-Sem;

(1) C'eſt une contrée de la Cyrénaïque, où étoient les cinq villes d'Arſinoé, d'Apollonie, de Bérénice, de Cyrène & de Ptolémaïde. *Note du Traducteur.*

(2) Voyages de Shaw, ſect. 6.

mais ce qu'il y a de bien certain, c'eſt qu'il n'y en a pas à moins de deux journées de chemin.

Je ne fus pas aſſez heureux pour découvrir les pétrifications d'hommes & de chevaux, de femmes qui battoient du beurre, d'enfans, de chiens, de chats & de ſouris, dont ſon Excellence Barbareſque certifia l'exiſtence à Sir Hans Sloane. Cependant, pour rendre juſtice à l'Ambaſſadeur de Tripoli, je dois avouer que quoiqu'il ait propagé ce menſonge, il n'en fut point l'inventeur. Les Arabes qui me ſervoient de guides à Ras-Sem, aſſuroient que l'hiſtoire étoit vraie, & ils ne commencèrent à ſe dédire que deux heures avant d'arriver ſur le lieu même du prétendu prodige. Je vis là des ſouris (1), comme on les nomme, d'une très-ſingulière eſpèce. Elles n'avoient rien de pétrifié; mais elles étoient au contraire vives, leſtes, & tenant plus, par leur agilité, de la nature des oiſeaux que de celle des quadrupèdes.

En me rapprochant de la mer, je vins à Ptolomète, qui eſt la Ptolémaïs (2) des anciens, & l'ouvrage de Ptolemée Philadelphe. Les murailles & les portes de cette ville ſubſiſtent encore dans leur entier. L'on y voit un grand nombre d'inſcriptions; mais il n'y reſte que quelques colonnes du portique, & un temple d'ordre ionique, tel qu'on l'exécutoit dans les premiers temps qu'il fut inventé. Auſſi quoique ces monumens ſoient peu conſidérables, ils ſont précieux dans l'hiſtoire de l'Architecture, & conſéquemment très-dignes d'être conſervés. Le Roi les poſſède dans ſa collection, avec tout ce que j'en ai pu deſſiner.

(1) Voyez dans l'Apendix, la figure du *Jerboa*.

(2) Itin. Anton. pag. 4.

Je rencontrai là une jonque grecque de Lampedoſa, petite iſle voiſine de la Crète. Elle venoit de décharger une cargaiſon de bled, & étoit prête à remettre à la voile. Dans ce temps-là, les Arabes de Ptolomète me dirent que les Welled-Ali, puiſſante Tribu qui occupe tout le pays entre Ptolomète & Alexandrie, étoient en guerre entre eux, & avoient pillé la caravane de Maroc dont j'ai déjà parlé. On m'ajouta que les Pélerins qui compoſoient la caravane, avoient preſque tous péri, diſperſés dans le déſert, & manquant d'eau. Enfin on me dit encore que la famine avoit été à Derna, ville voiſine, où j'avois deſſein d'aller; que la peſte y avoit ſuccédé à la famine, & que la ville, diviſée en haute & baſſe, étoit auſſi livrée aux horreurs d'une guerre civile. Ce torrent de mauvaiſes nouvelles ne me permit pas même d'héſiter; d'ailleurs, la continuation de mon voyage par terre ne ſembloit devoir m'offrir rien qui dût me faire braver de ſi grands périls. Je réſolus de fuir cette côte inhoſpitalière, & de conſerver au moins les monumens des arts que j'avois recueillis pour le Public.

Je m'embarquai donc dans le vaiſſeau grec, qui étoit fort mal gréé, comme je ne tardai pas à m'en appercevoir. Quoiqu'il portât beaucoup de voilure, il n'avoit pas une once de leſt. Une multitude de perſonnes, hommes, femmes & enfans, fuyant la famine, s'y embarqua à mon inſu. Mais le paſſage étoit court, le vaiſſeau léger, & le Capitaine, ce me ſembloit, devoit être accoutumé à ces mers. Cependant il en étoit tout autrement. Le Capitaine n'avoit jamais connu la mer. Propriétaire de ce vaiſſeau, il faiſoit ſon premier voyage; mais malheureuſement je le ſus trop tard.

Nous mîmes à la voile à la pointe du jour, avec le temps le plus agréable que j'aie vu de ma vie à la mer. Nous étions au commencement de Septembre; & quoique le vent ne fût pas très-fort, il nous promettoit un voyage assez court: mais il fraîchit bientôt, & il devint très-froid. Il tomba beaucoup de grêle, & les nuages s'épaissirent & promenèrent sur nos têtes le tonnerre & l'orage. J'observai que nous ne gagnions point le large; & je fis enforte de persuader au Capitaine, si le temps devenoit plus mauvais, d'entrer dans le port de Bengazi. Je crus même cet expédient d'autant plus nécessaire, que notre marin venoit de faire la découverte d'un très-grand inconvénient; c'est que nous n'avions pas à bord pour vingt-quatre heures de provisions.

Cependant le vent nous devint tout-à-fait contraire, soufflant par raffales, & nous menaçant du tonnerre & de la pluie. Le vaisseau étant dans son estive avec ses grandes voiles latines, tomba violemment sous le vent; & à peine il avoit doublé le cap qui est à l'entrée dangereuse du havre de Bengazi, qu'il heurta contre un rocher caché sous l'eau, & y demeura échoué. La Providence permit que le vent calmât en cet instant. Cependant je ne vis pas plutôt le vaisseau échoué, que je songeai à sortir du péril où nous étions. Nous ne nous trouvions pas loin de terre; mais la mer étoit extrêmement grosse. Il y avoit deux canots attachés derrière le vaisseau. Roger Mac-Cormack, mon domestique Irlandois, avoit été matelot à bord du vaisseau Anglois *le Monarque*, avant de passer au service d'Espagne. Son camarade l'avoit été aussi. Tout-à-coup ils démarrèrent le plus grand des canots, & nous nous y élançâmes tous les trois, suivis par une foule de personnes, que

nous ne pûmes pas empêcher d'y entrer. Il y auroit même eu de la cruauté à s'oppoſer à ce que ces pauvres gens uſaſſent des mêmes moyens que nous pour ſauver leur vie. D'ailleurs, à moins de les tuer, il n'étoit pas poſſible de les arrêter; & quand même nous aurions voulu prendre ce parti, il eût été trop dangereux, puiſque nous étions ſur les côtes des Maures. Ce que nous pûmes faire de mieux, fut de nous éloigner promptement, & de ramer vers la terre. Je m'étois mis en veſte & en caleçon de toile. Je n'avois qu'une ceinture de ſoie autour du corps. Mon petit porte-feuille, mon crayon, ma montre, étoient ſur ma poitrine, dans la poche de la doublure de ma veſte. Mes deux domeſtiques Anglois & deux Maures me ſuivirent; les autres, plus ſages, demeurèrent à bord.

Nous n'étions pas éloignés du vaiſſeau de deux fois la longueur du canot, que ce malheureux canot fut preſque rempli par une vague. Un cri de terreur, que firent entendre tous ceux qui y étoient, annonça qu'ils connoiſſoient toute l'horreur d'un danger qu'ils ne pouvoient éviter. Je vis que leur ſort alloit être décidé par une ſeconde vague, qui ſe déployoit en roulant vers nous. Craignant alors que quelque femme, quelque enfant, ou même quelque homme déſeſpéré, ne me ſaiſît, & m'empêchant de me ſervir de mes bras & de mes jambes, ne me fît noyer, je criai à mes domeſtiques, en arabe & en anglois : « Nous ſommes perdus. Si » vous pouvez nager, ſuivez-moi «. Et ſoudain je m'élançai dans la mer. Je ne ſais point ſi ce fut la vague qui venoit vers nous, ou une autre, qui remplit le canot; car je m'en éloignai, autant qu'il me fut poſſible. J'étois nageur vigoureux

vigoureux & exercé dès ma première jeuneſſe, & accoutumé en outre à toute ſorte de fatigue. Cependant tout cela, qui pouvoit me ſervir beaucoup dans une eau profonde, ne me ſuffit pas quand je fus près de terre. La lame, en ſe repliant, me donna ſur l'eſtomac un coup terrible & ſemblable à un coup appliqué avec une branche d'arbre, avec une groſſe corde, ou avec une arme élaſtique. Ce coup me renverſa ſur le dos, & me fit avaler tant d'eau que j'en fus preſque ſuffoqué.

J'évitai le retour de la ſeconde lame, en plongeant, & la laiſſant paſſer par deſſus ma tête; mais j'en fus très-fatigué, & j'en perdis un moment la reſpiration. Cependant la terre étoit devant moi & très-près. Je conſervois l'eſpoir de me ſauver, & je m'efforçai de ne pas être reporté au large. Mon courage ne m'abandonnoit pas, quoique mes forces m'abandonnaſſent, quoique je fuſſe battu malgré moi par le choc des vagues oppoſées; & qu'enfin il ſemblât qu'il ne me reſtât plus d'autre parti à prendre que de ne plus tenter de vains efforts, & de me ſoumettre à ma deſtinée. Mais avant de m'y réſoudre tout-à-fait, je plongeai pour voir ſi je ne pourrois pas toucher le fond; & je trouvai qu'en effet mes pieds atteignoient au ſable, quoique j'euſſe encore de l'eau par-deſſus la bouche. Ce ſuccès me donna dix fois plus de vigueur que je n'en avois; &. j'eſſayai de flotter ſeulement avec la vague qui portoit à terre, afin de réſerver ma force contre le reflux; ce qui m'étoit devenu plus aiſé, depuis que je pouvois toucher le fond. Enfin ayant mes mains & mes genoux ſur le ſable, j'y enfonçai mes ongles, & je m'y tins ſi bien, que je ne fus plus rejetté en arrière, me

traînant au contraire quelques pieds en avant, quand la lame s'étoit retirée. Lorsque je fus tout-à-fait hors de la mer, je perdis presque tout sentiment, & j'imagine que je restai évanoui; car je ne me souviens de rien de ce qui se passa alors autour de moi.

Cependant les Arabes, qui ne vivent qu'à deux milles du rivage de la mer, vinrent en foule pour piller le vaisseau naufragé. Un de nos canots fut jetté sur la plage, & ils en avoient, en outre, plusieurs autres qui leur appartenoient. Pour celui qui étoit resté attaché au vaisseau, les vagues l'avoient presque entiérement rempli. Tous les passagers, tous les gens du vaisseau furent conduits à terre, & il n'y eut de noyés que ceux qui périrent dans le canot où je m'étois embarqué. Ce qui me retira de l'état d'anéantissement dans lequel je demeurois plongé, fut un coup qu'on me donna avec le gros bout d'une lance qui étoit garnie de fer. Ce coup porta préciſément sur la jointure des vertèbres du cou & de l'épine du dos, & il me causa une douleur très-violente. Cependant je fus encore heureux de n'avoir point été frappé avec la pointe même de la lance; car ma petite veste à l'algérienne, ma ceinture, mes longs caleçons, firent croire aux Arabes que j'étois un Turc; & après m'avoir donné bien des coups & des malédictions, ils me dépouillèrent de tout ce que j'avois sur le corps, & me laissèrent. Ils en firent autant aux autres; ensuite ils allèrent du côté de leurs canots pour visiter les noyés.

Après le traitement que je reçus des Arabes, je me traînai comme je pus parmi des monceaux de sable blanc, où je tâchai de me cacher. Il faisoit encore chaud; mais tout sembloit

annoncer que la nuit ſeroit froide, & elle s'approchoit à grands pas. Il y auroit eu beaucoup de danger à aller, tandis que j'étois nud, du côté des tentes où il y avoit des femmes; il étoit même probable que j'aurois encore été mieux roſſé que la première fois. Une choſe qui m'étonnoit moi-même, c'eſt que j'avois été ſi confus, que je ne m'étois pas ſouvenu de parler aux Arabes dans leur propre langue; & ce ne fut même qu'alors qu'il me revint dans l'idée que le baragouin turc dont je m'étois ſervi pendant qu'ils me battoient & me dépouilloient, m'avoit fait prendre pour un vrai Turc, & bien plus maltraiter qu'ils ne l'auroient fait ſans cela.

Tandis que je me livrois à ces penſées, un vieux Arabe, ſuivi d'un grand nombre de jeunes, s'avança vers moi. Soudain je le ſaluai, en lui diſant, *Salam alicum!* Mais ce ſalut ne me fut rendu que par un jeune homme de la troupe; encore le prononça-t-il de manière à me faire croire qu'il étoit ſurpris de mon audace. Le vieillard me demanda alors ſi j'étois Turc & ce que je faiſois là Je répondis que je n'étois point Turc, mais que j'étois un pauvre Chrétien, Médecin, Derviche, qui voyageois, cherchant à faire du bien pour l'amour de Dieu, & que j'avois voulu me dérober à la famine, & aller chercher du pain dans la Grèce. — Il me damande ſi j'étois Crétois. — Non, répondis-je; je ne ſuis même jamais allé en Crète. Je viens de Tunis, & je vais y retourner, puiſque j'ai perdu tout ce que j'avois dans le vaiſſeau qui vient de faire naufrage. Je parlois d'un ton ſi lamentable, qu'il n'y avoit point de doute que l'Arabe ne crût vrai ce que je lui diſois. Alors on me jetta ſur le corps un habit de baracan fort ſale & fort mauvais, & on me conduiſit dans une tente, au bout de laquelle

je vis une longue lance plantée comme une marque de souveraineté.

Je fus préſenté au Sheik de la Tribu, qui me queſtionna beaucoup; & comme il étoit en paix avec le Bey de Bengazi & le Sheik de Ptolomète, il me fit ſervir un bon ſouper, auquel tous mes domeſtiques prirent part; car il n'en avoit péri aucun. Enſuite beaucoup d'Arabes vinrent me conſulter ſur des maladies; & je m'en tirai le mieux que je pus, alléguant la perte de mes remèdes, afin d'engager quelqu'un d'eux à trouver au moins mon ſextant : mais ce fut en vain. Après avoir reſté deux jours parmi ces Arabes, le Sheik me fit rendre tout ce qu'on m'avoit pris, ainſi qu'à mes gens; puis il me fournit des chameaux avec un guide, qui me conduiſit juſqu'à Bengazi, où j'arrivai le lendemain au ſoir.

Quand je fus à Bengazi, je fis faire mes remercîmens au Sheik, & le Bey lui envoya un homme pour le prier d'employer tous les moyens poſſibles, afin qu'on repêchât mes caiſſes pour leſquelles je promis une bonne récompenſe. On me renvoya faire, en retour, beaucoup de complimens & de promeſſes; mais je n'ai plus entendu parler de mes inſtrumens. Tout ce que je pus recouvrer fut une montre d'argent d'Ellicot, dont le mouvement avoit été ôté & briſé, quelques crayons & un porte-feuille dans lequel j'avois quelques eſquiſſes de Ptolomète. Mon porte-feuille de poche me fut auſſi rendu : mais mon crayon, qui étoit dans un étui d'argent, diſparut pour jamais, ainſi que toutes les obſervations aſtronomiques que j'avois faites en Barbarie. Je perdis également dans mon naufrage un ſextant, un inſtrument parallactique, un téleſcope à réflexion, un autre

Digitized by Google

achromatique, pluſieurs deſſins, un exemplaire des Ephémérides de l'abbé de la Caille, pour ſervir juſqu'en 1775, & que je regrettai d'autant plus, qu'il étoit rempli de notes marginales & manuſcrites; une petite chambre obſcure, des fuſils, des piſtolets, un gros mouſquet & divers autres articles.

Je trouvai à Bengazi un petit bâtiment François, dont le Capitaine avoit été ſouvent à Alger pendant que j'y étois Conſul. Il ſe reſſouvint très-bien que je lui avois alors rendu quelque petit ſervice; &, contre la coutume de la plupart des gens qu'on oblige, il ſe montra fort reconnoiſſant. Etant venu porter du bled à Bengazi, il ſe trouvoit prêt à s'en retourner dans l'Archipel, & il alloit même prendre une nouvelle cargaiſon dans la Morée; car celle qu'il avoit apportée ne pouvoit être regardée que comme une miette, en raiſon des beſoins de Bengazi. Ce n'étoit ſeulement qu'un ſecours paſſager pour les ſoldats; & beaucoup de gens de tout âge & de tout ſexe n'en mouroient pas moins de faim tous les jours.

Le port de Bengazi eſt rempli de poiſſons. Mes gens en prenoient une grande quantité avec un petit filet & quelques hameçons; & par ce moyen nous aurions eu de quoi nourrir une troupe encore plus nombreuſe que la nôtre. Nous avions du vinaigre, du poivre, des oignons. Le pain, il eſt vrai, nous manquoit; mais malgré cela notre induſtrie nous empêchoit de nous reſſentir de la famine. Nous eſſayâmes d'apprendre aux malheureux qui étoient autour de nous, à nous imiter. Nous leur donnâmes de la ficelle & quelques hameçons communs, par le moyen deſquels ils auroient pu facilement attraper de quoi ſe ſuſtenter. Mais ils aimoient mieux mourir de faim, en

Digitized by Google

s'efforçant de ramaſſer quelques grains de bled, que l'inattention des matelots ou la crevaſſe de quelques ſacs laiſſoit éparpiller ſur le rivage, que de veiller une heure à la marée montante, pour prendre d'excellens poiſſons; d'autant mieux qu'ils euſſent été ſûrs qu'en ayant une fois le premier, ils en auroient attrapé enſuite tant qu'ils auroient voulu juſqu'au juſſant.

Le Capitaine François dont j'ai parlé tout-à-l'heure, ne perdit pas un moment. Il avoit fort bien fait ſa vente; & quoiqu'il s'en retournât pour acheter une nouvelle cargaiſon, il m'offrit avec beaucoup de franchiſe, une partie de ſon argent. Je m'embarquai dans ſon vaiſſeau. Nous mîmes à la voile avec un vent favorable; & en quatre ou cinq jours de temps, nous arrivâmes à Canée, ville conſidérable, à l'extrémité occidentale de l'île de Crète. Là, je tombai dangereuſement malade de la ſuite des efforts extraordinaires que j'avois faits dans la mer de Ptolomète. Je me reſſentois auſſi des coups que j'avois reçus des Arabes, & j'en ai même porté les marques long-temps après.

De Canée je me rendis à Rhodes, où je trouvai mes livres. Enſuite j'allai à Caſtelroſſo, dans la Caromanie, où j'appris qu'il y avoit des ruines ſuperbes d'architecture ſur la côte oppoſée & à peu de diſtance de la mer. La Caromanie eſt une partie de l'Aſie mineure, encore très-peu connue. Mais comme ma ſanté devenoit de plus en plus mauvaiſe, il me fut impoſſible de la viſiter, & même de pouvoir prendre des meſures pour obtenir la protection néceſſaire; & je fus obligé d'abandonner cette découverte à quelque Voyageur plus heureux.

M. Peyſſonel, Conſul de France à Smyrne, homme non moins diſtingué par ſon caractère aimable, que par les ouvrages politiques & littéraires dont il a enrichi le Public, m'avoit fourni des lettres pour la Caromanie; & il n'y a nul doute qu'elles ne m'euſſent été très-utiles, ſi j'avois achevé ce voyage. Ce qui augmenta la reconnoiſſance que je devois à l'honnêteté & à l'attention de M. Peyſſonel, c'eſt que je ne l'avois jamais vu. Je ſuis bien fâché de n'avoir pas encore eu occaſion de pouvoir le remercier, depuis mon retour en Angleterre : mais j'eſpère qu'il daignera agréer le témoignage de ma gratitude, ainſi qu'un exemplaire de mes Voyages, que j'ai chargé mon Libraire de Paris de lui faire remettre.

Depuis Caſtelroſſo juſqu'à l'Iſle de Chypre, je ne vis rien de remarquable. Je ne demeurai en Chypre qu'une demi-journée, & je me rendis à Sidon, où je fus parfaitement bien accueilli par M. de Clerembaut, beau-frère de M. Peyſſonel, & Conſul de France dans cette ville. M. de Clerembaut étoit un homme rempli de politeſſe & de bienveillance, & portant toutes les qualités ſociales au plus haut degré. Je vécus quelque temps avec lui, parmi une Nation floriſſante, induſtrieuſe & fort inſtruite; & quoique ma ſanté fût toujours très-foible, je fis de loin en loin quelques excurſions dans le continent de Syrie, & dans le Liban & l'anti-Liban. Mais comme je ne portois point d'inſtrumens avec moi, comme je ſuivois à-peu-près les ſentiers que d'autres Voyageurs avoient déjà parcourus & décrits, je leur abandonne ce champ tout entier; & je ne chercherai point à groſſir de détails inutiles cette Introduction déjà trop longue.

Tandis que j'étois à Rhodes, j'écrivis par la voie de Smyrne, comme j'avois écrit de Canée par la voie de France, à quelques amis de Londres & de Paris, pour les informer de mon malheur, & leur demander un quart-de-cercle ou un sextant d'environ deux pieds de rayon, une montre marine, un téleſcope à réflexion, & un téleſcope achromatique de Dolland, avec pluſieurs autres choſes qui me manquoient.

Je reçus preſqu'à la fois de Paris & de Londres, des réponſes qui ſembloient dictées par la même perſonne. L'on me mandoit que tous les ouvriers travailloient pour des Danois, des Suédois, & d'autres Aſtronomes étrangers; que tous les inſtrumens achevés étoient vendus, & qu'on ne pouvoit eſpérer d'en avoir qu'en attendant un temps conſidérable & indéfini. En même temps j'appris, à mon grand regret, qu'on n'avoit reçu d'Afrique aucune nouvelle de moi, excepté ce que portoient quelques lettres extravagantes & malicieuſes, écrites par un homme que je m'abſtiens de nommer ici, & parce qu'il ne vit plus, & parce qu'il tenoit à une famille très-reſpectable.

Mon Nouvelliſte avoit dit dans ces lettres que j'étois allé avec une caravane Ruſſe, dans le Curdiſtan, pour obſerver le paſſage de Vénus dans un endroit où il ne ſeroit point viſible, & que de-là je devois pourſuivre mon voyage juſqu'à la Chine, & m'en revenir par les Indes orientales. Ce conte abſurde fut répandu adroitement dans le monde par des gens non moins dangereux que celui qui l'avoit écrit; & d'autres perſonnes, plus foibles que méchantes, quoique aſſez méchantes pourtant, ont affecté de le croire juſqu'à ce jour.

Je

XXXV

Je conçus un ſi violent dépit de me voir ainſi traité pour prix du voyage que je venois de faire, que je jugeai au-deſſous de moi de ſacrifier encore les plus belles années de ma vie à endurer chaque jour de nouvelles peines & courir de nouveaux riſques, tandis que les foibles ſentimens que je faiſois naître dans le cœur de mes compatriotes, étoient également indignes d'eux & de moi. Une ſeule choſe m'empêchoit de retourner en Angleterre: c'étoit le deſir de remplir la promeſſe que j'avois faite au Roi, & d'ajouter les ruines de Palmyre aux ruines d'Afrique, que j'avois deſſinées & miſes à l'abri du danger.

Dans ma colère, je renonçai à toute idée de tenter la découverte des ſources du Nil; & je ne donnai point de nouveaux ordres pour qu'on m'envoyât ni quart-de-cercle, ni téleſcope, ni montre marine. J'avois du papier & des crayons, ainſi que ma grande chambre obſcure, qui, n'ayant point été embarquée dans la jonque où j'avois fait naufrage à Ptolomète, étoit heureuſement arrivée à Smyrne, & de-là à Sidon. Je commençai en conſéquence à me donner des ſoins, ſuivant ma coutume, pour me procurer les moyens de faire le voyage de Palmyre d'une manière ſûre & commode; & je crus qu'il falloit pour cela m'en rapprocher un peu. M. Abbot, Conſul Anglois de Tripoli en Syrie, m'invita à venir réſider chez lui; & enſuite M. Vernon, ſon ſucceſſeur, me répéta la même offre de la manière la plus obligeante.

A Tripoli on fait un commerce de Varech qu'on envoie aux Marais ſalans qui ſont auprès de Palmyre. Le Sheik de

Cariateen, ville ſituée préciſément à l'entrée du Déſert, avoit fait un marché avec le Bacha de Tripoli, pour une certaine quantité de cette plante néceſſaire aux manufactures de Savon. Je profitai donc de cette occaſion pour lier amitié avec ce Sheik : mais tout ce que j'en obtins fut qu'il entreprit de me conduire imprudemment au milieu d'un danger où il ſavoit bien qu'il ne ſeroit pas en état de me ſecourir.

Deux Tribus d'Arabes également puiſſantes, habitent les déſerts des environs de Palmyre. La plus nombreuſe, qu'on nomme la Tribu des Annecy, eſt renommée pour ſes chevaux, qui ſont les plus beaux du monde entier. L'autre, la Tribu des Mowalli, ne cède guère à la première pour l'excellence de ſes chevaux ; & ſi elle lui eſt inférieure en nombre, ſes ſoldats ſont plus vaillans. Les Annecy poſſèdent la contrée du ſud-oueſt, adoſſée au Mont-Liban, depuis Bozra juſques à Hawran, & enſuite le pays du Sud, qui s'étend des extrémités de l'Arabie Pétrée juſques au Mont-Horeb.

Les Mowalli habitent les plaines qui ſont à l'orient de Damas, le long de l'Euphrate, & au nord juſqu'auprès d'Alep.

Ces deux Tribus ne ſe faiſoient pas ouvertement la guerre, mais elles n'étoient pas non plus en paix : elles en étoient au commencement d'une rupture, moment peut-être le plus dangereux pour les étrangers qui avoient quelque choſe à démêler avec l'une d'entre elles. Je n'appris cela qu'à Haſſia,

où je trouvai un Sheik pour lequel j'avois une lettre de recommandation du Bacha de Damas, ſon ami. Ce Sheik d'Haſſia conſerve ſa puiſſance, non par ſa propre force, mais en épouſant une fille tantôt chez les Annecy, tantôt chez les Mowally; & par ce moyen, les deux Tribus l'aident également à maintenir la ſûreté de ſon Canton. C'eſt lui qui eſt chargé de veiller ſur cette partie de la route où paſſent les couriers qui vont de Conſtantinople en Egypte, route appartenant à ces deux Tribus, qui ſe trouvoient alors à une certaine diſtance l'une de l'autre, mais dont les eſcadrons voltigeoient autour de Palmyre pour veiller ſur la propriété de leurs pâturages reſpectifs. Ces Arabes ſont, je crois, ceux que les Ecrivains Anglois appellent les Arabes ſauvages. Mais quoique véritablement aſſez ſauvages, je ne crois pas qu'ils le ſoient plus qu'aucune autre eſpèce d'Arabes. Ce qu'il y a pourtant de bien certain, c'eſt que les jeunes Arabes qui compoſent les eſcadrons dont je viens de parler, ſont brutaux & féroces quand ils ſe trouvent éloignés de leur camp & de leur Sheik; & l'étranger qui tombe alors entre leurs mains, & qui en réchappe, peut ſe regarder comme un heureux voyageur.

En m'en revenant d'Haſſia, j'aurois prolongé ma courſe au Midi pour voir Baalbec; mais elle étoit aſſiégée par l'Emir Youſef, Prince des Druſes, Nation idolâtre qui habite le Mont-Liban. Je m'en retournai donc à Tripoli de Syrie, & peu de temps après je partis pour Alep, prenant ma route par la plaine du Jeûne, qui s'étend entre le Mont-Liban & le rivage de la mer.

Je viſitai l'ancienne Byblus, & je me baignai avec plaiſir dans l'Adonis. Là tout rappelle la belle Littérature Grecque. J'y vis pluſieurs monumens d'Architecture très-dégradés; mais je n'en parlerai point, parce que M. Drummond en a déjà publié les deſſins, & que je n'ai jamais aimé à aller ſur les briſées de perſonne.

Je paſſai à Latikea, qui eſt l'ancienne Laodicée *ad mare*. De-là j'allai à Antioche, & enfin j'arrivai à Alep. La fièvre, que j'avois eue après mon naufrage de Bengazi, m'avoit repris avec violence, pour avoir paſſé une nuit dans les vergers de mûriers qui ſont derrière Sidon, & depuis elle continuoit toujours à ſe faire ſentir par petits accès. Mais à Alep elle redoubla, préciſément au moment où j'entrois dans la maiſon de M. Belville, Négociant François, pour lequel j'avois des lettres de crédit. Jamais peut-être recommandation ne fut plus heureuſe, jamais le ciel ne créa une ame auſſi bien aſſortie à la mienne que celle de M. Belville: en dire davantage ce ſeroit trop faire mon éloge.

A M Belville ſe joignit le Docteur Patrik Ruſſel, Médecin de la Factorerie Angloiſe. Je puis dire que ſans l'amitié & la tendre inquiétude de l'un, & l'habileté & les ſoins de l'autre, mes voyages auroient été terminés à Alep. Je me rétablis lentement; & quoique je n'euſſe vu perſonne que mes deux amis, leurs rapports furent cauſe que je devins l'objet de l'attention publique; auſſi paſſai-je depuis des heures très-agréables avec M. Thomas, Conſul de France, avec ſa famille, & avec pluſieurs autres Négocians d'Alep. Indépendamment des ſervices que le Docteur Ruſſel me rendit dans

XXXVII

ma maladie, il me donna des Livres & de nouvelles leçons de ſon Art. Perſonne ne connoiſſoit auſſi bien que lui les maladies endémiques de l'Orient ; & peut-être, en me guériſſant de la fièvre à Alep, ce ne fut pas la ſeule fois qu'il me ſauva la vie.

Rendu à la ſanté, ma première idée fut d'accomplir mon voyage de Palmyre. Les Mowalli étoient campés non loin d'Alep. J'obtins ſans peine le moyen de m'expliquer avec Mahomet Kerfan, leur Stheik, & je m'aſſurai de ſa bonne volonté : mais j'appris en même temps de lui que la route que je m'étois propoſé de ſuivre pour me rendre à Palmyre par le côté du Nord, étoit ennuyeuſe, incommode, peu ſûre, & m'occaſionneroit beaucoup de dépenſe. Enfin le Sheik me conſeilla de ne pas l'entreprendre. Il eſt inutile, en pareil cas, de demander des informations plus particulières. Un Arabe qui agit avec précaution, ſait aſſurément bien ce qu'il fait. Il me dit qu'il laiſſeroit un de ſes amis dans la maiſon d'un autre Arabe à Hamath (1), à moitié chemin de Palmyre ; que ſi j'y allois après qu'un mois ſe ſeroit écoulé, je le trouverois, & que je pourrois me fier à lui ſans crainte, parce qu'il me conduiroit en ſûreté à Palmyre.

Je m'en retournai alors à Tripoli. Au temps fixé, je partis pour Hamath ; j'y trouvai mon conducteur, & je me rendis avec lui à Haſſia. En venant d'Alep, je n'avois point ſuivi le chemin d'en bas qui paſſe à Antioche. Le fleuve Oronte arroſe la plaine où l'on cultive d'excellent Tabac. Il étoit

(1) C'eſt la limite nord de la Terre-Sainte.

alors ſi enflé par les pluies qui avoient tombé dans les montagnes, qu'on ne pouvoit pas diſtinguer le gué. Je m'arrêtai à deux miſérables huttes, habitées par quelques infames Turcomans, & je priai un de leurs Chefs de m'indiquer le gué. Il feignit de me l'indiquer en effet, d'un air aſſez complaiſant. Je marchai quelques pas ſur un fonds ſolide : le courant étoit ſi violent devant moi, que je fus pluſieurs fois tenté de rebrouſſer chemin ; mais ne ſoupçonnant aucune trahiſon, je m'avançai toujours, juſqu'à ce que tout-à-coup je tombai avec mon cheval au fond de la rivière.

Je portois un fuſil en bandoulière, & la bandoulière étoit retenue par une agraffe. Tant que cette agraffe tint, elle m'embarraſſa tellement les bras & les jambes, que je ne pus pas nager, & je vis l'inſtant où je me noyois. Mais heureuſement elle échappa, le fuſil alla au fond, & on le repêcha enſuite par ordre du Bacha, & à la prière des Marchands François. Cependant je gagnai le rivage, tandis que mon cheval y arrivoit de ſon côté, & j'entrai pour faire ſécher mes habits, dans un Caphar (1) qui étoit un peu plus loin. L'homme que je trouvai dans le Caphar me dit qu'à l'endroit où j'avois paſſé il y avoit le reſte d'un pont de pierre récemment briſé par les eaux ; & que j'étois tombé préciſément dans le vuide d'une arche emportée ; que les gens qui m'avoient montré ce paſſage étoient une troupe d'exécrables bandits ; & qu'enfin j'étois bien heureux de leur avoir échappé, & d'être rendu de ce

(1) C'eſt un poſte où il y a un parti d'hommes deſtinés à recevoir des Voyageurs, une contribution pour l'entretien & la ſûreté des chemins.

XXXVIII

côté du fleuve. Je priai alors cet homme d'enſeigner à mes domeſtiques où étoit le gué.

D'Haſſia, mon conducteur me mena à Cariateen, où l'on voit une ſource de belle eau, qui coule dans un grand étang. Là, je trouvai, à ma grande ſurpriſe, environ deux mille Arabes Annecy, qui étoient en diſpute avec mon vieil ami Haſſan, le Marchand de Varech. Mais cela n'eut aucun effet dangereux pour nous. La querelle des Annecy & des Mowalli ſembloit être appaiſée; car un vieillard de chacune de ces Tribus nous accompagna à cheval juſqu'à Palmyre. Les deux Tribus nous fournirent même des chameaux pour nous faire voyager plus commodément, & nous traverſâmes le grand Déſert, qui s'étend entre Cariateen & Palmyre, en un jour & deux nuits, marchant ſans ceſſe, ſans dormir un ſeul inſtant.

Un peu avant d'arriver à la vue des ruines, nous grimpâmes ſur une montagne de pierre blanche & graveleuſe, en ſuivant un chemin étroit & tournoyant où notre vue étoit bornée. Mais dès que nous arrivâmes au ſommet de la montagne, il s'offrit à nos regards le plus magnifique, le plus raviſſant ſpectacle qui ait peut-être jamais frappé des yeux mortels. La vaſte plaine qui paroiſſoit au-deſſous, étoit entiérement couverte d'édifices ſuperbes & ſi rapprochés, que l'un ſembloit toucher à l'autre. Tous étoient dans les proportions les plus élégantes, & avoient les formes les plus gracieuſes. Tous étoient conſtruits d'une pierre blanche, qui de loin reſſemble à du marbre. A l'extrémité s'élève le temple du Soleil, édifice digne de terminer une ſcène ſi majeſtueuſe.

Digitized by Google

Il n'étoit pas poſſible que deux perſonnes ſongeaſſent ni à deſſiner les ornemens, ni à relever les proportions de tous ces monumens. D'ailleurs M. Wood l'avoit déjà fait, & je n'avois intention de rien publier concernant Palmyre, puiſque c'eût été une violation de la loi que je m'étois impoſée de ne point me mêler des travaux des autres. J'ai toujours ſuivi cette loi à l'égard des étrangers; & elle doit m'être encore plus ſacrée, quand il s'agit de M. Wood, à qui la reconnoiſſance & l'amitié m'attachent doublement.

J'ai diviſé Palmyre en ſix vues angulaires, portant toutes au premier palais, ou au principal grouppe de colonnes qui m'a paru le mériter. L'état de ces édifices eſt particuliérement favorable à cette manière de les repréſenter. Les colonnes ſont toutes découvertes juſques à leur baſes, & le ſol ſur lequel la ville eſt bâtie eſt ſolide & plane. Ces vues ſont toutes deſſinées ſur du grand papier. Dans quelques endroits les colonnes ont juſqu'à un pouce de long, & quelques-unes des figures qui ſont ſur la place qui eſt devant le temple du Soleil, ont près de quatre lignes de hauteur.

Avant de partir de Palmyre, j'obſervai ſa latitude avec l'inſtrument d'Hadley. Cet inſtrument s'étoit ſans doute déjetté dans la route, car l'index alloit mal, & avoit de petits ébranlemens; ainſi je ne prétends point donner cette obſervation pour très-exacte. Cependant après avoir pris tous les ſoins poſſibles, je trouvai que la latitude étoit de 33° 58′; ce qui me ſemble ſe rapprocher beaucoup de la vérité. Enſuite la diſtance de la mer étant en droite ligne de 160 milles, & ce Cap montueux de la côte de Syrie, qui s'élève entre Byblus

Byblus & Tripoli, & qu'on connoît ſous le nom de *Théoproſopon*, étant preſque directement à l'occident & dans le même parallèle de Palmyre, j'eſtime que la longitude de cette ville eſt de près de 37° 9′ du méridien de Greenwich.

De Palmyre je me rendis à Baalbec, qui en eſt éloignée de cent trente milles. J'y arrivai préciſément le jour que l'Emir Youſef ayant pris la ville, & établi un nouveau gouvernement, décampoit pour s'en retourner dans ſes montagnes. Le moment étoit favorable pour moi, parce que j'étois ami de l'Emir. J'obtins la liberté de faire tout ce que je voudrois; & à cet avantage fut joint celui du départ du vainqueur, de ſorte que je n'eus point l'embarras de faire ma cour, ni l'ennui d'écouter quelquefois des queſtions impertinentes.

Baalbec, ſituée dans une plaine charmante, à l'occident du Mont-Liban, eſt très-bien arroſée & environnée de jardins. Elle ſe trouve à environ cinquante milles de diſtance d'Haſſia, & à trente milles de la côte de la mer la plus proche, c'eſt-à-dire, de l'endroit où étoit l'ancienne Byblus. L'intérieur du grand Temple de Baalbec, qu'on ſuppoſe le Temple du Soleil, eſt plus beau que tout ce qu'il y a à Palmyre, & même qu'aucune autre ſculpture en pierre que je me rappelle avoir vue. Toutes les vues que j'ai deſſinées à Palmyre & à Baalbec, ſont maintenant dans la collection du Roi, & j'oſe dire que c'eſt un des plus ſuperbes préſens qu'on pût offrir à un Prince ami des Arts.

La ſeule curioſité m'engagea à paſſer par Tyr, & j'y devins le triſte témoin de la vérité de cette prophétie,

« qui dit que Tyr, la reine des Nations, ſeroit un rocher, ſur » lequel les Pêcheurs feroient ſécher leurs filets (1) ». Deux miſérables Pêcheurs, après avoir attrapé un peu de poiſſon, venoient d'étendre leurs filets ſur ces rochers de Tyr. Je les engageai, au riſque de déchirer les filets, de les jetter encore dans les endroits où l'on dit qu'on peut prendre des coquillages, & où j'eſpérois qu'ils me rapporteroient un des fameux poiſſons qui recèlent la pourpre tyrienne. Mais je me trompai; & je crois pourtant que je ne fus pas moins heureux en cela, que ne l'étoient les anciens Pêcheurs de Tyr. Le prétendu coquillage où étoit la pourpre, ſervoit vraiſemblablement à cacher la connoiſſance que les Tyriens avoient de la cochenille; car ſi leur pourpre avoit dépendu de ce coquillage, & que toute la ville ſe fût miſe à pêcher, on n'auroit ſûrement pas pris de quoi teindre vingt aunes d'étoffe par an.

Fatigué de mon voyage, mais extrêmement ſatisfait de tout ce que j'avois vu, & plein de ſanté & de bonne humeur, j'arrivai ſous le toit hoſpitalier de M. de Clerembaut à Sidon.

Je trouvai des lettres d'Europe d'un ſtyle bien différent des premières, Mon ami M. Ruſſel me mandoit de Londres qu'il m'avoit expédié d'abord un excellent Téleſcope à réflexion, de deux pieds de rayon, & le dernier qu'avoit fait M. Short, ce qui ſuffiſoit pour en faire l'éloge; enſuite un autre Téleſcope achromatique de Dolland, preſque égal à un Réflecteur de trois pieds; ayant d'ailleurs un ſupport très-ingénieuſement compoſé & des régulateurs fixés avec des écrous. Je crois

(1) Eſéch. chap. 26, verſ. 5.

cependant que cet inſtrument ſeroit plus parfait, ſi les trois pieds du ſupport étoient plus courts ſeulement de ſix pouces. Ce raccourciſſement lui ôteroit le léger vacillement qu'il a quand on s'en ſert & qu'il fait du vent. Mais peut-être auſſi ce léger défaut n'eſt-il point dans les autres Téleſcopes d'une conſtruction pareille. Cet inſtrument eſt d'ailleurs très-agréable, & une fois plié, il tient peu de place & eſt facile à tranſporter.

Au retour de mon voyage, j'ai rapporté chez moi l'un & l'autre Téleſcopes; & ils ſont tous les deux en fort bon état dépoſés dans ma Bibliothèque. Cela doit paroître ſurprenant, car la plupart des Voyageurs ſemblent s'accorder à dire que les miroirs de métal ſe rouillent entre les Tropiques, & deviennent hors d'état de ſervir dès qu'on a fait quelques obſervations auprès du zénith. La crainte de cet inconvénient & la fragilité des verres des Téleſcopes achromatiques m'occaſionnèrent beaucoup de dépenſe; mais j'éprouvai enſuite qu'avec un peu de ſoin, un Réflecteur pouvoit ſuffire pour un long voyage.

En recevant mes inſtrumens de Londres, je reçus auſſi de Paris une montre marine, & une montre à ſecondes de Lepaute, plus chère que celle d'Ellicot, mais d'ailleurs ne lui reſſemblant en rien. La montre étoit fort propre, & faite ſur des principes très-ingénieux & très-ſimples; mais les détails en étoient ſi mal exécutés, ſi peu finis, qu'il eût été facile à l'Ouvrier le plus novice d'appercevoir la cauſe de ſon irrégularité. Je la garde encore telle qu'elle me fut envoyée. Elle m'a fort peu ſervi, & je doute qu'elle puiſſe jamais ſervir davantage à d'autres. Auſſi m'a-t-elle coûté, je ſuis ſûr, dix fois plus cher qu'elle ne vaut.

Cependant les lettres que je trouvai à Sidon étoient loin de me faire eſpérer un quart-de-cercle; & conſéquemment elles me laiſſèrent peu de ſatisfaction. Mais elles me confirmèrent dans la réſolution que j'avois priſe alors de voyager en Egypte. Après avoir vu la plus grande partie des monumens de la belle Architecture des Anciens, depuis ſa plus grande perfection juſqu'à ſa décadence, je deſirois de connoître ce qu'elle étoit dans l'origine. Ainſi j'avois beſoin de voir l'Egypte.

Norden, Pocoke & pluſieurs autres Voyageurs, ont donné des relations très-intéreſſantes de l'Architecture Egyptienne en général, de la diſpoſition & de la grandeur des Temples, de la magnificence des marbres, de leurs hiéroglyphes, de leurs diverſes formes, de leurs dorures, de leurs peintures, & de la manière dont ils ſont encore conſervés. Cependant je crus qu'on pouvoit apprendre quelque choſe de plus ſur les premières proportions de leurs colonnes, & la conſtruction de leurs plans. Dendera, qui eſt la Tentyra des anciens, ſembloit, d'après le récit des Ecrivains dont je viens de parler, offrir un vaſte champ à mes recherches.

J'avois déjà recueilli un grand nombre d'obſervations ſur les progrès de l'Architecture Grecque & Romaine, en différens âges, non d'après des livres & des ſyſtêmes particuliers, mais d'après les modèles que j'avois moi-même meſurés. J'étois depuis long-temps d'une opinion, dans laquelle je me ſuis encore fortifié; c'eſt que le goût de l'Architecture ancienne, fondé ſur les exemples que l'Italie ſeule peut fournir, ne ſuffit pas pour connoître le mérite des anciens Architectes,

Ce qu'on peut apprendre d'après les premières proportions des plans & des élévations, ſemble avoir reſté intact en Egypte.

Après avoir viſité l'Egypte, je me propoſois de me retirer tranquillement dans mon patrimoine, avec une ample proviſion d'études & d'obſervations propres à me ſervir d'amuſement dans ma vieilleſſe. J'eſpère pourtant que ma collection ne ſera point perdue pour le Public, à moins que la gravure n'en reçoive auſſi peu d'encouragement que mes autres travaux.

Tandis que je me préparois à paſſer en Egypte, je reçus, par la voie d'Alexandrie, une lettre que je n'attendois nullement, & qui, ſi elle ne changea point d'abord mes réſolutions, m'ébranla au moins beaucoup. Le Comte de Buffon, M. Guys de Marſeille, & pluſieurs autres perſonnes avantageuſement connues dans le monde littéraire, s'étoient adreſſés au Miniſtre, & par lui au Roi Louis XV, pour lui repréſenter combien il étoit douloureux qu'après qu'un homme avoit fait eſpérer qu'il réuſſiroit à venger l'honneur des Voyageurs & des Géographes, en découvrant les ſources du Nil, un accident malheureux l'empêchât d'exécuter ſon entrepriſe. Ce Prince, diſtingué par ſa munificence & ſa généroſité, & rempli du deſir de protéger les ſciences, donna ordre qu'on choſît un quart-de-cercle de l'Ecole de la Marine, & qu'on me l'envoyât de Marſeille à Alexandrie.

Je reçus en même temps une nouvelle lettre de M. Ruſſel, qui m'apprenoit que les Aſtronomes avoient commencé à perdre l'eſpoir de découvrir avec préciſion la parallaxe du

Soleil, par l'obſervation du paſſage de Vénus, parce qu'ils craignoient que les erreurs des Obſervateurs ne fuſſent plus conſidérables que la quantité de l'équation demandée; & qu'ils deſiroient ardemment qu'on fit un voyage en Abyſſinie, plutôt que de chercher à établir une exactitude, pour l'obtention de laquelle les Savans penſoient que nos inſtrumens étoient trop imparfaits.

En m'envoyant ces lettres, mon correſpondant d'Alexandrie m'écrivoit que le quart-de-cercle du Roi de France, & mes autres inſtrumens étoient arrivés.

L'ouvrage que je donne aujourd'hui au Public, contient le récit du Voyage que je commençai alors. Je crois qu'en rendant compte de ce qui m'étoit arrivé juſques-là, j'ai fait tout ce qui étoit en mon pouvoir pour diſſiper les doutes & les difficultés qui auroient pu embarraſſer les perſonnes qui liront mon Livre; & j'eſpère, en cela, avoir réuſſi.

Il me reſte maintenant à remplir encore une partie de ma promeſſe, en expliquant ce qui a retardé la publication de mon Voyage. Quiconque réfléchira ſur l'éloignement des lieux que j'ai parcourus, ſur les déſerts affreux qui me ſéparoient de ma patrie, ſur les guerres civiles qui déſoloient l'Abyſſinie pendant que j'y étois, ſur les vols & les violences inſéparables d'un Gouvernement tombé dans une anarchie horrible, ne ſera nullement étonné que pendant pluſieurs années il ne ſoit parvenu en Europe qu'une ſeule fois de mes nouvelles. Une lettre, accompagnée d'un billet, pour de l'argent que j'avois emprunté d'un Grec à Gondar,

parvint fort bien au Caire ; mais toutes les autres furent perdues. Mes amis d'Angleterre me crurent mort ; mais comme ma prétendue mort devoit être arrivée dans des circonſtances difficiles à prouver, mes biens devinrent un hérirage vacant, ſans propriétaire, & livré en commun à ceux qui crurent avoir des titres pour s'en arroger la jouiſſance paſſagère.

A mon retour, divers procès ont été la ſuite inévitable de ce déſordre. Un ſeul, ſoutenu avec opiniâtreté pendant dix ans par une Compagnie opulente, vient enfin d'être terminé en peu d'heures à la Chambre des Pairs, grace à la ſagacité & à la ſageſſe du noble Lord, qui, heureuſement pour les trois Royaumes, eſt à la tête de nos Loix. Tel a été l'effet d'un Jugement ſi équitable, que la confiance, l'harmonie, & tout ce qui conſtitue un bon voiſinage, règnent aujourd'hui dans mon canton.

Il me reſte cependant quelques autres procès, qui malheureuſement ne ſont pas encore aſſez près de leur terme. Mais j'eſpère qu'avec de la patience & des ſoins, j'en viendrai à bout. On ne pourra ſûrement pas accuſer le Jugement d'être trop prompt, puiſque les plaidoieries auront duré plus de trente ans.

A ces occupations déſagréables, qui m'ont pris beaucoup de temps, j'en puis joindre de plus malheureuſes. La fièvre, que j'avois attrapée à Bengazi, s'eſt fait ſentir de temps en temps, pendant plus de ſeize ans, quoique j'euſſe employé toutes ſortes de remèdes pour la déraciner ; & ce qui m'a été bien plus ſenſible, c'eſt qu'une maladie de langueur, après

avoir menacé long-temps la vie d'une épouſe chérie, après m'avoir coûté neuf ans d'alarmes, pendant leſquels le devoir & la tendreſſe m'obligeoient à des ſoins continuels, l'a enfin miſe au tombeau à la fleur de ſon âge (1).

L'affliction inſpire toujours le goût de la ſolitude, & la ſolitude porte naturellement à la réflexion & à l'étude. Mes amis s'empreſſèrent unanimement à m'attaquer du côté le plus facile à vaincre quand notre eſprit eſt abattu, du côté de la vanité. Ils me repréſentèrent combien il ſeroit ignoble, après tous les dangers & les obſtacles que j'avois ſurmontés, de me voir accablé par une infortune commune à tous les hommes, & de me livrer à un oubli déraiſonnable, dont les conſéquences ne m'offroient aucun avantage, & qui étoit abſolument contraire à ce que ma patrie avoit droit d'attendre du caractère ferme & intrépide que j'avois autrefois montré. Parmi ceux qui ont daigné me parler ainſi, le plus preſſant eſt un homme avantageuſement connu dans la littérature, & non moins diſtingué par ſes vertus que par ſes talens; c'eſt enfin l'honorable Daines Barrington, dont l'amitié, précieuſe à tant d'égards, a encore pour moi le mérite particulier d'être, pour ainſi dire, née avec nous, & d'avoir été dans notre enfance la compagne de nos études. Ses conſeils, ſes ſoins, ſon zèle ardent, m'ont déterminé à publier mes Voyages; & ſi ma relation a quelque mérite, c'eſt à M. Barrington qu'il eſt dû.

Il n'y a pas long-temps que cette relation a été achevée de mettre en ordre. Les matériaux, recueillis ſur les lieux même,

(1) Madame Bruce eſt morte en 1784.

étoient

étoient en grand nombre, & les événemens dont je parle ont été décrits le jour même où ils ſe ſont paſſés ; & quand j'ai rapporté des diſcours, c'eſt parce que je les ai copiés à l'inſtant même où ils venoient d'être prononcés. Auſſi ces diſcours, bien différens de ceux qu'on trouve ordinairement dans les Livres, n'ont point été fabriqués à loiſir & loin des objets auxquels on les approprie.

L'on peut trouver des défauts dans cet Ouvrage, peut-être même des défauts très-grands; & j'en conviendrai volontiers. Mais je prendrai la liberté d'obſerver que je ne connois point de Livre, dans le même genre, où il n'y en ait autant & d'auſſi graves, quoiqu'ils ne ſoient peut-être pas de la même eſpèce des miens. Diſtinguer les objets avec juſteſſe, les écrire ſimplement, exactement & ſans paſſion, eſt tout ce qu'on peut attendre d'un homme qui ſe trouve, comme moi, ſans ceſſe environné d'obſtacles & de périls.

L'on peut trouver auſſi des fautes dans mon ſtyle, l'on peut trouver que j'aurois dû le travailler davantage; & peut-être aura-t-on raiſon. Cependant je puis aſſurer que j'y ai porté beaucoup d'attention. Mais je ne me ſuis point ſervilement attaché à une délicateſſe, à un puriſme, qui n'eût produit rien qu'une gêne déſagréable dans ma narration. On ne doit pas même oublier que mon amuſement eſt l'un des motifs qui m'ont fait prendre la plume ; & j'aurois mieux aimé renoncer à entrer dans la carrière, que de la parcourir avec des entraves que je me ſerois forgées moi-même. Le ſtyle eſt comme le ſujet, rude & mâle. Les ſentiers que j'ai ſuivis n'étoient point ſemés de fleurs; & ce n'eût été augmenter ni le mérite

de mon Livre, ni le plaiſir des Lecteurs, que de le traiter comme un ouvrage d'imagination & de goût. Je livre donc volontiers les petites fautes de diction à la malice des critiques, qui, ſans ces taches légères, ne trouveroient peut-être aucun plaiſir à la lecture de mes Voyages.

L'on a répandu qu'il s'étoit formé d'avance des partis contre mon Livre. Je ne puis pourtant pas dire que cela ſoit vrai; je n'ai jamais pris la peine de m'en informer. Si j'ai eu de tels adverſaires, ils ont été bien foibles, puiſqu'ils n'ont encore pu me faire aucun mal; & je ne me ſoucie point, en vérité, de ſavoir ſi c'eſt par défaut de volonté, ou par défaut de moyens. S'il falloit même opter, j'aimerois à croire que c'eſt uniquement par défaut de volonté; car il n'y a point d'ennemi ſi foible qu'il n'ait toujours quelque moyen de nuire.

A préſent que j'ai acquitté ma promeſſe en rendant compte des motifs de mes Voyages, & des raiſons qui m'en ont fait différer la publication, il ne me reſte qu'à donner une idée ſommaire de l'Ouvrage même. Il eſt conſidérable & très-coûteux par rapport au grand nombre de gravures qu'il contient. J'étois loin de le vouloir ainſi: mais le Voyage a été long, & le travail s'eſt accru inſenſiblement ſous mes mains. Auſſi peut-il déſormais remplir un grand vuide dans l'hiſtoire du monde. Au lieu de reſſembler en général aux Voyages qui ſont l'amuſement d'un jour d'oiſiveté, il eſt fait pour qu'on s'en occupe long-temps.

Les perſonnes qui connoiſſent le mieux Hérodote, Diodore de Sicile, & quelques autres Hiſtoriens Grecs, trouveront ici

applanies bien des difficultés que ces Auteurs leur préſentoient; & ceux qui n'ont point lu ces Hiſtoriens, & qui prendront ici les premières notions de la géographie, du climat, & des mœurs de l'Orient, n'auront peut-être pas beaucoup de regrets à former de ne les avoir pas puiſées dans des ſources plus anciennes.

Ma relation commence à mon départ de Sidon pour Alexandrie, & au voyage que je fis en remontant le Nil juſqu'à la première cataracte. L'on ne doit pas s'attendre que je m'étende beaucoup ſur l'hiſtoire particulière de l'Egypte. Depuis quelque temps, chaque année nous en a fourni quelques détails bons ou mauvais; & les deux derniers Ouvrages de MM. Savary & Volney ſemblent avoir épuiſé la matière. Ce n'eſt pourtant pas la ſeule raiſon qui m'a arrêté.

Après que M. Wood & M. Dawkins eurent publié les deſſins des ruines de Palmyre, le feu Roi de Danemarck envoya un certain nombre d'Artiſtes, ſupérieurs chacun dans ſon genre, pour faire des recherches en Orient. Ce Prince leur dit en même temps d'une manière très-obligeante, qu'ils pouvoient viſiter, s'ils le vouloient, Baalbec & Palmyre, pour leur ſatisfaction & pour leurs études particulières; mais qu'il leur défendoit de s'immiſcer dans les travaux des Voyageurs Anglois, & de choiſir aucun des ſujets que ces Voyageurs avoient traités. Une pareille attention éprouva de la part des Anglois toute la reconnoiſſance qu'elle méritoit; & comme j'allois partir pour l'Egypte, M. Wood me pria d'avoir pour les Danois, les mêmes égards qu'ils avoient eus pour nous, & de m'abſtenir d'écrire ſur les ſujets traités par M. Nieburh, ou du moins de

ne pas chercher à le critiquer. Voilà pourquoi j'ai moins parlé de l'Egypte & de l'Arabie. Cependant j'en ai peut-être assez dit. Ceux qui penseront le contraire, doivent avoir recours au Voyage de M. Nieburh, qui est très-étendu. Ce savant fut le seul des Voyageurs Danois qui revint dans sa patrie. Ses cinq compagnons moururent en différentes parties de l'Arabie, & aucun ne put pénétrer en Abyssinie, principal objet de leur mission.

Mon départ d'Egypte est suivi de l'examen détaillé du Golphe d'Arabie, jusqu'à l'Océan Indien; de mon arrivée à Masuah; de quelques idées sur le premier peuple qui habita l'Atbara & l'Abyssinie; de conjectures sur le langage de ce peuple; de l'histoire des premiers âges du commerce de l'Inde; de la fondation de l'Empire d'Abyssinie & de ses diverses révolutions, jusqu'à l'usurpation des Juifs, l'an 900 de l'ère Chrétienne. Voilà ce qui compose le premier volume.

Le second commence avec le rétablissement de la race de Salomon, dont l'histoire est puisée dans les annales d'Abyssinie, & paroît ici, pour la première fois, traduite de la langue Ethiopienne. J'ai déposé l'original de ces annales dans le Muséum Britannique, pour servir aux Savans & au Public.

Le troisième renferme le détail de mon voyage de Masuah à Gondar; les mœurs & les coutumes des Abyssiniens; deux tentatives pour remonter aux sources du Nil; la description de ces sources; & généralement tout ce qui a rapport à ce fleuve fameux & à ses débordemens.

Enfin, le quatrième volume contient mon retour des ſources du Nil à Gondar; les campagnes de Sébraxos, & les révolutions qui en furent la ſuite; mon retour par le Royaume de Sennaar & le Béja, c'eſt-à-dire, le déſert de Nubie; & mon arrivée à Marſeille (1).

En revoyant mon Ouvrage, je me ſuis apperçu qu'une choſe, & je crois que c'eſt la ſeule, n'étoit pas aſſez claire, & pourroit faire élever quelques doutes inſtantanés dans l'eſprit des lecteurs, du moins de ceux qui ne le parcourront qu'avec peu d'attention. L'objet de ces doutes eſt qu'on me demandera comment je pus me procurer des fonds pour me défrayer moi & dix perſonnes de ma ſuite, ſi long-temps & ſi aiſément, puiſque j'exerçois l'art utile de la Médecine ſans en retirer de l'argent, ni aucun autre profit? Comment eſt-ce encore que, contre l'uſage des autres Voyageurs, je vécus à Gondar, & ſur-tout à la Cour, dans l'indépendance & l'égalité, au lieu de m'abaiſſer & de me tenir au loin, de peur des Prêtres, ou de rechercher en eſclave la protection de quelque Grand?

Je m'empreſſerai avec plaiſir de répondre à ces doutes, à ces queſtions raiſonnables, ainſi qu'à d'autres ſemblables, ſi je pouvois en prévoir. Il n'eſt nullement extraordinaire qu'un Etranger comme moi, & une troupe de gens tels que ceux qui m'accompagnoient, puſſent ſe ſoutenir, vivre aiſément à Gondar pendant un certain temps. L'homme qui eſt un peu inſtruit, a une ſupériorité infinie ſur des Barbares; & c'eſt alors qu'on ſent tous les avantages de l'éducation. Tous

(1) Depuis, M. Bruce a joint à ſon Ouvrage un cinquième volume, précieux pour l'Hiſtoire Naturelle. *Note du Traducteur.*

les Grecs que nous trouvâmes à Gondar étoient originairement des criminels & des vagabonds. Nul d'eux n'avoit jamais exercé aucune profeſſion honnête, excepté Pétros, le Chambellan du Roi, qui étoit un ancien Cordonnier de Rhodes; ce qu'il eut bien ſoin de cacher à ſon arrivée en Abyſſinie. Cependant tous ces expatriés, non-ſeulement ſubſiſtoient, mais par degrés & ſans prétendre être Médecins, ils parvenoient aux places, aux richeſſes, aux honneurs.

L'hoſpitalité eſt la vertu des Barbares, qui ſont même d'autant plus hoſpitaliers, qu'ils ont plus de barbarie, comme, par pluſieurs raiſons ſenſibles, la même vertu ſe trouve chez les Nations policées dans la même proportion.

Si, à mon arrivée en Abyſſinie, je montrai un caractère indépendant, ce fut par réflexion & par politique. J'avois ſouvent ſongé que les infortunes que d'autres Voyageurs avoient éprouvées dans ces contrées, ne venoient que de l'opinion que les Abyſſiniens s'étoient formée en général du rang & du mérite de ces Voyageurs. D'après cette idée, je réſolus de me conduire autrement qu'eux. J'allois dans une Cour où régnoit un *Roi des Rois*, dont le trône étoit environné d'un grand nombre de Nobles vains & jaloux de leurs droits héréditaires. Il étoit donc impoſſible que beaucoup d'infériorité & d'humilité pût réuſſir à plaire.

M. Murray, Ambaſſadeur d'Angleterre à Conſtantinople, en m'obtenant un firman du Grand-Seigneur, m'avoit fait qualifier de Bey-Adzé, titre qui répond à celui de noble Anglois, & on avoit ajouté que j'étois au ſervice du Roi de la Grande-Bretagne. Toutes les puiſſantes recommandations que je m'étois procurées au Caire & à Jidda, avoient répété

au loin ces qualités. Elles avoient annoncé aux Abyſſiniens que j'étois un homme, non pas comme ceux qui vont ordinairement chez eux chercher à vivre de leurs charités, mais poſſédant de grands moyens qui m'étoient propres; & tous ceux qui avoient écrit en ma faveur, garantiſſoient la vérité de cette atteſtation, en offrant de ſubvenir eux-mêmes à mes beſoins, toutes les fois que je le requerrois.

La ſeule choſe que ces lettres demandoient pour moi, étoit la ſûreté de ma perſonne. Elles diſoient que j'étois Médecin, mais bien au-deſſus de pratiquer mon art pour chercher à gagner, & que tout ce que j'en faiſois, n'étoit que par crainte de Dieu, par charité & par amour du genre humain. Elles ajoutoient encore que j'étois un Médecin dans la ville, un Soldat ſur le champ de bataille, diſtingué en tous lieux, & me conduiſant en homme qui ſavoit bien lui-même qu'il n'étoit point indigne de marcher l'égal des premiers de la Cour d'Abyſſinie, & qui devoit être l'Etranger & l'Hôte du Roi, qualité qui, à Gondar, obtient beaucoup de conſidération, ainſi qu'elle en a obtenu de tout temps chez les anciens peuples de l'Orient.

C'eût été en vain que les Abyſſiniens auroient voulu entrer en comparaiſon pour le ſavoir, puiſqu'ils n'en ont d'aucune eſpèce. Pour la muſique, ils la connoiſſent très-peu. Mais à table ils étoient mes maîtres; & nous n'étions en rivalité que dans l'art de l'équitation; encore leur montrai-je bientôt que je leur étois ſupérieur.

Le long ſéjour que j'avois fait parmi les Arabes, m'avoit accoutumé à bien manier un cheval. Je fis toujours porter

à ma ſuite une bonne ſelle & une bride, & dans les premiers jours de mon arrivée en Abyſſinie, j'achetai du Baharnagash un cheval, que je jugeai en état de faire mon voyage, que je caparaçonnai très-proprement, & que j'étudiai avec ſoin. Les Abyſſiniens ſont en général les plus mauvais cavaliers du monde. Ils ont d'ailleurs, des chevaux qui ne valent pas mieux que nos bidets d'Ecoſſe, & qui ſont fort mal enharnachés. Ils ne ſont point dans l'uſage de ſe ſervir d'armes à feu, lorſqu'ils ſont à cheval. Ils n'avoient jamais vu, avant mon arrivée, de fuſil à deux coups, & loin de deviner, même en le voyant, que ce fuſil étoit limité à deux décharges, ils croyoient qu'il devoit tirer à l'infini. Toutes ces choſes me donnoient donc ſur eux un prodigieux avantage.

J'oſerai encore ajouter qu'étant alors à la fleur de mon âge, d'une figure qui n'étoit point déſagréable, ayant un certain goût de parure, qui vaut bien ſon prix, je cultivai, avec la plus grande aſſiduité, la bienveillance du beau ſexe, par les hommages les plus modeſtes & les plus reſpectueux, & par une ſoumiſſion en public, à laquelle je dérogeois en particulier, autant qu'il le falloit pour me conformer à leur humeur & à leur inclination. La jalouſie n'eſt point la paſſion des Abyſſiniens. Ils portent, au contraire, l'indifférence juſqu'à l'extrême.

Indépendamment de l'argent que je portois avec moi, j'étois nanti d'un crédit de quatre cens livres ſterling ſur Youſef Cabil, Gouverneur de Jidda. J'avois encore un autre crédit ſur un Marchand Turc de la même ville, ainſi que des recommandations très-fortes pour que Métical-Aga,

premie

premier Miniſtre du Shérif de la Mecque, me fournit ce qui me ſeroit néceſſaire. Avec de la prudence, c'en étoit ſans doute aſſez; mais quand je rencontrai à Jidda mes compatriotes, les Capitaines de la Compagnie des Indes, ils renforcèrent beaucoup mes finances; ils auroient volontiers fait pleuvoir l'or ſur moi, pour faciliter un voyage qu'ils deſiroient à beaucoup d'égards. Le Capitaine Thornhill, commandant le vaiſſeau le Marchand du Bengale, & le Capitaine Thomas Price, commandant du Lion, ſe chargèrent d'être mes tréſoriers. Leur Saraf, ou Courtier, tenoit dans ſes mains tout le commerce que produiſoient les revenus de l'Abyſſinie, avec une grande partie des correſpondances de l'Orient; & par un haſard aſſez heureux pour moi, le Capitaine Price paſſa tout l'hiver à Jidda. Il eut même la tendre attention d'envoyer un de ſes domeſtiques en Abyſſinie, pour s'informer ſi j'avois été effectivement maſſacré par l'uſurpateur Socinios, ainſi qu'on l'avoit rapporté à Jidda. Mais Socinios n'ôta la vie qu'à un de mes gens, & à l'Officier de Métical-Aga; & le monſtre les aſſaſſina, dit-on, de ſa propre main. Deux fois M. Price me fit paſſer de l'argent, quoique j'euſſe beaucoup d'or: mais j'avois beſoin d'argent en lingots, pour en faire faire divers ouvrages. Je ne prétends pourtant point cacher que ces reſſources me manquèrent quelquefois; mais ce fut uniquement par ma négligence, parce que je n'eus pas ſoin de demander à propos, ou par l'abſence des Négocians, qui tous étoient Mahométans & conſtamment occupés d'affaires & de voyages. Je parus ſur-tout abandonné dans le temps que le Roi ſe retira dans la province de Tigré, après la bataille de Limjour, & durant l'uſurpation de l'indigne Socinios. Ce fut alors que j'eus recours à Pétros & aux autres Grecs; mais plus encore

peut-être par rapport à eux que par rapport à moi, & rarement par néceſſité. Mon opulence me mit donc à même de traiter les gens de la Cour d'égal à égal, & d'accorder des faveurs comme d'en recevoir.

Le moindre tour de gibecière paſſe dans ce pays-là pour un grand talent. Des fuſées, des pétards y ſont regardés comme des merveilles. Il n'y a point de grade où ces bagatelles n'euſſent pu me faire parvenir, ſi j'avois été aſſez fou pour vouloir paſſer ma vie en Abyſſinie. Je ſuis même certain que j'aurois en vain voulu m'en revenir, ſi une certaine mélancolie que m'inſpiroit le deſir de revoir ma patrie, ne m'eût pas abattu au point de faire craindre pour mes jours; encore ne me permit-on de partir de Gondar qu'après que j'eus fait ſerment d'y retourner.

Cette manière de me conduire eut auſſi, je l'avoue, quelques déſavantages. Le lecteur trouvera ces détails dans la relation de mon Voyage, ſans que je les lui explique d'avance. Il me ſuffira de dire ici que ce qui faillit à me faire maſſacrer à Maſuah, me ſauva la vie à Gondar, en me mettant au-deſſus du pouvoir & des recherches des Prêtres, écueil fatal contre lequel tous les Voyageurs Européens ſe ſont briſés. J'aurois auſſi été mis à mort à Sennaar, ſi je n'avois pas eu la prudence de me contraindre & de mettre de côté mon air de fierté & d'indépendance. Mais pourquoi ne pas dire plutôt ce que je penſe réellement? Pourquoi paroître coupable d'une ingratitude que mon cœur déſavoue? Je n'échappai ſans doute que par le ſecours de cette Providence qui règle nos deſtins; & je dois ſi peu me glorifier de ma conſervation, que ſi

XLVIII

je recommençois le même voyage, mon expérience ne m'empêcheroit peut-être pas de périr triſtement, comme tant d'autres Voyageurs.

J'ajouterai ici que, quoique ma ſanté délabrée ne me laiſſe guère l'eſpoir de voir une ſeconde édition de cet Ouvrage, je recevrai avec reconnoiſſance toutes les remarques judicieuſes qu'on daignera me faire, & que j'en profiterai ſi j'en ai l'occaſion. Mais je déclare ſolemnellement que je ne réfuterai jamais les critiques de mauvaiſe foi, ni ne répondrai aux objections oiſeuſes & malignes, telles que chaque Livre nouveau en fait naître, & qui rempliſſent les paragraphes des Gazettes. Ce que j'ai écrit eſt écrit. Mes Lecteurs ont devant les yeux tout ce que je puis dire directement ou indirectement ſur ce ſujet; & j'oſe, ſans la moindre inquiétude, confier ma défenſe à un Public impartial & éclairé.

VOYAGE
AUX SOURCES DU NIL.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

L'Auteur s'embarque à Sidon. — Il touche à l'Iſle de Chypre. — Il ſe rend à Alexandrie. — Il part pour Roſette. — Il arrive au Caire.

Le 15 de Juin 1768, je m'embarquai dans un vaiſſeau françois, & je partis de Sidon, ville qui fut jadis la plus riche & la plus puiſſante du monde, mais qui ne conſerve pas la moindre ombre de ſon ancienne ſplendeur. Nous fîmes route vers l'iſle de Chypre, avec un vent favorable & un tems très-beau, mais d'une chaleur exceſſive.

L'ISLE de Chypre n'eſt pas préciſément ſur la route de Sidon à Alexandrie. Elle gît un peu au Nord. Je ne me ſentois aucune curioſité de la voir. Mon eſprit ſe portoit vers des lieux plus éloignés, & dont les voyages ſont moins fréquens & bien plus pénibles; mais le Capitaine du vaiſſeau avoit beſoin d'aborder en Chypre; & j'y conſentis avec d'autant plus de facilité que nous n'avions point eu de nouvelles certaines que la peſte eût encore ceſſé en Egypte. Il y avoit quelques jours à attendre pour voir arriver la fête de Saint-Jean, époque qu'on croit, dans le pays, mettre toujours fin à ce fléau terrible (1).

Nous apperçûmes un grand nombre de nuages légers, blanchiſſans & très-élevés, qui couroient du Sud au Nord, c'eſt-à-dire, dans une direction oppoſée à celle du vent, qui pouſſoit notre navire. Il eſt évident que ces nuages venoient des hautes montagnes d'Abyſſinie, où ayant laiſſé tomber la pluie, dont ils avoient été chargés, & ſe trouvant preſſés par l'air plus épais qui couroit du Nord, ils étoient montés dans une région vuide, & ils revenoient pour rétablir l'équilibre au Nord. De-là, chargés de nouveau des vapeurs du Mont-Taurus, ces nuages retournent bientôt vers le Sud, où ſe heurtant contre le ſommet eſcarpé des montagnes, ils verſent périodiquement ces torrens de pluie, qui occaſionnent les débordemens du Nil.

RIEN ne pouvoit être plus agréable pour moi que ce ſpectacle, & les raiſonnemens qu'il me donna occaſion de faire.

(1) La roſée qui tombe la veille de la Saint-Jean, a, dit-on, la vertu de faire ceſſer la peſte.—On trouvera, par la ſuite, les obſervations que j'ai faites là-deſſus.

J'anticipois, avec tranſport, ſur le tems où je ſerois le ſpectateur & l'hiſtorien de ce phénomène, qui, depuis le commencement des ſiècles, a été regardé, juſqu'à préſent, comme un myſtère impénétrable. Je me réjouiſſois des meſures que j'avois priſes pour mon voyage, & qui, ayant été dirigées avec plus de ſoin que celles des Voyageurs, qui m'avoient précédés, devoient me mettre à l'abri des accidens déſaſtreux qui les ont toujours empêché de terminer leur entrepriſe.

Le 16, à la pointe du jour, je découvris une haute montagne, que, d'après ſa forme particulière, décrite par Strabon (1), je reconnus pour le Mont-Olympe (2). Bientôt après le reſte de l'iſle de Chypre, qui eſt très-bas, s'offrit à notre vue. Nous diſtinguâmes à peine Lernica juſqu'à l'inſtant où nous jetâmes l'ancre. Cette Ville eſt, ainſi que celle de Damas, bâtie d'argile, de la même couleur de ſon ſol, & il faut en être très-près pour en appercevoir les maiſons.

Il eſt bien extraordinaire que l'iſle de Chypre ſoit reſtée ſi long-tems ſans être découverte (3). Les vaiſſeaux naviguoient, dans la Méditerranée, 1700 ans avant Jeſus-Chriſt. Cependant, quoique l'iſle de Chypre ne ſoit qu'à une journée du continent d'Aſie, dans ſa partie Nord & Eſt, & guères plus éloignée de l'Afrique dans ſa partie Sud, elle étoit encore inconnue, lorſque Tyr fut bâtie, un peu avant la guerre de Troye, c'eſt-à-dire, plus de cinq cens ans après que les vaiſſeaux eurent fréquenté les mers qui l'environnent.

(1) Strabo, lib. XIV, page 781.
(2) On le nomme à préſent Mamilho.
(3) Chronologie de Newton, page 183.

CETTE Iſle, au moment de ſa découverte, étoit remplie de bois; & ce qui me fait penſer qu'elle étoit peu connue à l'édification du Temple de Salomon, c'eſt que rien ne nous apprend qu'Hiram, Roi de Tyr, qui étoit dans le voiſinage de Chypre, y ait jamais envoyé couper des arbres, quoiqu'aſſurément le tranſport en eût été bien plus aiſé que celui des cèdres qu'il faiſoit prendre au ſommet du Liban.

L'ABONDANCE du bois, qui couvroit l'iſle de Chypre, eſt prouvée par le récit d'Eratoſthènes (1), qui rapporte, que les arbres y étoient ſi multipliés, qu'on ne pouvoit pas d'abord en travailler le bois. Il falloit commencer par les ébrancher, & on brûloit les branches ſous les fourneaux, où l'on faiſoit fondre l'argent & le cuivre; enſuite les arbres ſervoient à conſtruire des vaiſſeaux. Mais comme ces moyens ne ſuffiſoient pas pour dégager le ſol, on permettoit aux étrangers d'y couper tout le bois qu'ils vouloient, & on leur donnoit même la propriété des terreins dont ils avoient enlevé les arbres.

LES choſes ſont triſtement changées. Le bois manque maintenant en Chypre, dans pluſieurs endroits; & cette Iſle n'eſt pourtant pas devenue plus ſalubre par la deſtruction de ſes forêts, comme cela arrive ordinairement.

A CACAMO, qui eſt l'ancienne Acamas (1), dans la partie occidentale de l'Iſle, il y a encore autant de bois, que lors de ſa découverte. On voit beaucoup de grands Cerfs, & des

(1) Strabo, lib. XIV, page 684.
(2) Strabo, lib. XIV, page 780.

ſangliers monſtrueux, qui vivent en paix dans ces forêts natales, & je ne dois qu'au peu de crédulité, dont je ſuis doué, de n'avoir pas été perſuadé qu'un Eléphant y exiſtoit, il n'y a pas encore beaucoup d'années. Pluſieurs familles grecques me l'ont aſſuré; & j'ai enſuite vu à Alexandrie d'autres perſonnes de cette Nation, qui ont cherché à me confirmer ce rapport. Il n'en eſt pas moins vrai que ſi j'avois trouvé, en Chypre, le ſquelette de cet animal, j'aurois penſé qu'il y avoit été avant le déluge. Il n'a été fait autrefois d'invaſion en Chypre, que par Darius Ochus, & je ne me ſouviens pas que ce Prince eut à ſa ſuite des éléphans.

En côtoyant le rivage de Paphos j'avois quelqu'envie de débarquer pour voir s'il ne reſtoit pas encore quelque débris de ſon Temple célèbre. mais le voyage que j'avois entrepris, exigeoit que mes vœux s'adreſſaſſent plutôt à Hercules qu'à Venus; d'ailleurs le Capitaine de mon vaiſſeau craignoit de perdre du tems, ce qui me détermina à continuer ma route.

On a déterré, en Chypre, pluſieurs Médailles de peu de valeur. Il y en a d'argent, trouvées auprès de Paphos, qui ſont bien travaillées, mais dont les Antiquaires ne font pas grand cas, parce qu'elles ne repréſentent guères que des Villes, & qu'elles ſont pareilles à celles qu'on trouve en Crète, à Rhodes & dans toutes les Iſles de l'Archipel. Il y a auſſi quelques pierres gravées à la belle manière grecque, & d'une meilleure qualité de pierre, qu'elles ne le ſont communément dans ces Iſles. J'ai vu quelques têtes de Jupiter, remarquables par l'épaiſſeur de la chevelure & de la barbe, & dont le travail exquis étoit inappréciable

La fièvre règne fréquemment à l'isle de Chypre, & surtout aux environs de Paphos.

Nous partîmes de Lernica, le 17 de Juin, à environ quatre heures de l'après-midi. La journée avoit été assez nébuleuse ; & le vent, qui soufflioit du Nord-Est, renforça dès que nous fûmes en mer. Notre Capitaine, qui avoit beaucoup d'expérience de ces parages, en profita, & mit toutes ses voiles pour courir à l'Ouest. Plein de confiance dans un signe, qu'il apperçut à l'horizon, & qu'il appelloit un banc, signe qui ressembloit parfaitement à un nuage noir, il devina que le vent viendroit de ce côté-là le lendemain.

Effectivement le 18, un peu avant midi, une brise très-favorable se leva au Nord-Ouest, & nous mîmes soudain le Cap sur Alexandrie.

Les côtes de l'Egypte sont très-basses ; & si le tems n'est pas bien clair, on court risque de les toucher, avant de les avoir apperçues.

Un courant très-fort porte continuellement à l'Est. Les Capitaines des vaisseaux, qui ont coutume de naviguer sur ces côtes, prétendent reconnoître, quand ils en sont proche, à un limon noir (1), qui s'attache à la sonde jusqu'à environ sept lieues de distance de la terre.

Notre Capitaine croyoit, à minuit, que sa sonde avoit déjà

(1) C'est un ancien préjugé, voyez Hérodote, lib. 2, page 90, sect. 5.

rapporté ce limon noir ; c'eſt pourquoi, au lieu de profiter du bon vent, il aima mieux s'arrêter juſqu'au matin, imaginant qu'il étoit fort près de terre, quoique le calcul de ſa route ne fût nullement d'accord, avec ce que ſa ſonde lui perſuadoit.

Pour moi, j'étois très-fâché de ne pas avancer, avec le vent favorable que nous avions ; & ayant pris hauteur, je trouvai, par le paſſage des deux étoiles du méridien, que nous étions par les 32° 1′ 45″ de latitude, c'eſt-à-dire, à dix-ſept lieues d'Alexandrie, au lieu de ſept, que ſuppoſoit notre Capitaine.

D'après cela je conclus que cette idée qu'ont les Marins, que le limon du Nil leur annonce l'approche de l'Egypte, eſt aſſez mal fondée. Nous vîmes d'ailleurs que l'endroit où nous nous arrêtions alors, étoit la mer oppoſée au déſert de Barca, & n'avoit aucune communication avec le Nil.

Au contraire les vents qui règnent tout l'Eté dans ces parages, & qui ſoufflent de l'Oueſt & du Nord, & les courants qui vont dans l'Eſt, empêchent abſolument que le limon du Nil puiſſe jamais être porté au vent d'aucune des embouchures de ce fleuve.

Il eſt bien reconnu que l'action de ces vents d'été, & la permanence des courans ont jetté une grande quantité de limon, de gravier & de ſable, dans tous les ports qui ſont ſur la côte de Syrie.

Il ne ſubſiſte plus aucun veſtige de l'ancienne Tyr. Le port de Sidon, ceux de Berout (1), de Tripoli, de Latikéa (2),

(1) Berytus.
(2) Laodicée.

ſont comblés par l'accumulation des ſables. Peu de jours avant mon départ de Sidon, M. de Clerembaut, Conſul de France, me montra le pavé de l'ancienne ville de Sidon, qui eſt maintenant ſept pieds & demi au-deſſous du ſol ſur lequel on a bâti la nouvelle Cité, & d'ailleurs bien plus rapproché du Mont-Liban, & couvert de jardins.

Il n'eſt aucun habitant de ces contrées, qui ne connoiſſe les effets des courants, qui portent de l'Eſt ſur la côte. Comme ils rencontrent le cours du Nil, au moment où il ſe dégorge dans la Méditerranée, par une ſeule de ſes embouchures, ou par toutes à-la-fois, ils entraînent ſur la côte de Syrie tout ce que charroie le fleuve, & l'empêchent de ſe jetter ſur la rive oppoſée, & d'aller accroître, par ſes dépôts, la terre d'Egypte, ainſi qu'Hérodote l'a vainement ſuppoſé (1).

Le 20 juin, au lever du ſoleil, nous vîmes de loin la ville d'Alexandrie, qui ſembloit s'élever du ſein de la mer. Si l'état où eſt maintenant cette ville n'étoit pas généralement connu, un Voyageur curieux des monumens de l'architecture antique, s'imagineroit trouver dans Alexandrie un vaſte champ pour ſes recherches.

En effet, Alexandrie promet de loin un ſpectacle digne d'attention. La vue des anciens monumens, parmi leſquels on diſtingue la colonne de Pompée, avec les hautes tours & les clochers conſtruits par les Maures, font eſpérer un grand nombre de beaux édifices ou de ruines ſuperbes.

(1) Hérodote, lib. 2, page 90.

Mais,

Mais, au moment où l'on entre dans le port, l'illuſion s'évanouit, & on n'apperçoit plus qu'un très-petit nombre de ces monumens d'une grandeur colloſſale & majeſtueuſe, qui diſtinguoient les anciens, & qui ſe trouvent mêlés avec les édifices, auſſi mal imaginés que mal conſtruits, qu'ont élevés les conquérans, qui ſe ſont emparés d'Alexandrie dans les derniers ſiècles.

Alexandrie a deux ports, l'ancien & le nouveau. L'entrée de ce dernier eſt difficile & dangereuſe, parce qu'il eſt défendu par une barre. Il eſt, en outre, plus petit que l'ancien, quoique Strabon l'ait nommé le grand port (1).

Ce n'eſt que dans ce nouveau port que les vaiſſeaux Européens peuvent mouiller, encore n'y ſont-ils pas en ſûreté; car il en périt ſans ceſſe quelqu'un, même à l'ancre.

Lorsqu'au retour de mon voyage, je paſſai à Alexandrie, dans le mois de mars 1773, il y eut plus de quarante vaiſſeaux jetés à terre & mis en pièces. La plupart étoit de Raguſe ou des ports de Provence : mais ceux des Nations accoutumées à naviguer ſur l'Océan n'éprouverent aucun mal.

Il étoit très-curieux d'obſerver, en ce moment terrible, la manière dont on agiſſoit à bord de ces différens vaiſſeaux. Auſſitôt que la tempête ſe fut annoncée avec violence, tous les Capitaines Raguſiens, & les François des ports de la Méditerranée, après avoir mouillé tous leurs ancres, s'embarquerent dans

(1) Strabo, lib, XVII, page 922.

leurs canots, pour gagner promptement le rivage; abandonnant le ſort de leurs vaiſſeaux aux fureurs de la tempête; car ils ſavoient bien qu'ils avoient des agrêts trop foibles pour pouvoir y demeurer en ſûreté.

La plupart de leurs cables étant faits d'une eſpèce d'herbe, appellée ſpartum, ne purent ſupporter ni le roulis du vaiſſeau, ni l'agitation des vagues. Ils ſe furent bientôt caſſés & les vaiſſeaux jetés à la côte.

Cependant les Anglois, les Danois, les Suédois, les Hollandois, tous les navigateurs de l'Océan enfin ne preſſentirent pas plutôt le mauvais tems, qu'ils quitterent leurs magaſins à terre, & ſe rendirent à leur bord. Ils connoiſſoient la bonne conſtruction de leurs vaiſſeaux, & contens de pouvoir, par eux-mêmes, remédier aux accidens imprévus, ils oſoient braver la tempête. Ils ſavoient que leurs cables étoient faits de bon chanvre, & que leurs ancres étoient aſſez forts. Quelques-uns préſenterent au vent la pointe de leurs vergues; d'autres deſcendoient leurs vergues ſur le pont. Enſuite on les voyoit ſe promener tranquillement ſur le tillac, & défier l'orage. Aucun homme de leurs équipages ne ſortit de leurs vaiſſeaux juſqu'à ce que le tems fût calme. Alors ils vinrent à l'aide des infortunés dont les navires avoient été briſés & diſperſés ſur la plage.

L'autre port d'Alexandrie eſt l'Eunoſtus (1) des Anciens, ſitué à l'Occident du Phare. Il étoit auſſi appellé le port d'Afrique,

(1) Strabo, lib. XVII, page 922.

Beaucoup plus grand que le premier, il ſe trouve placé immédiatement au-deſſous d'une partie de la Ville. L'eau y eſt bien plus profonde quoique depuis pluſieurs ſiècles beaucoup de vaiſſeaux y aient verſé une immenſe quantité de leſt. Mais il n'y a point de doute, que ce moyen ne finiſſe par combler le port; & la poſtérité pourra probablement, d'après le ſyſtème d'Hérodote, (ſi ce ſyſtème eſt encore adopté,) nommer cette partie du continent, comme on a nommé le reſte de l'Egypte, *le produit du Nil.*

Les vaiſſeaux des Chrétiens n'ont pas la liberté d'entrer dans ce port; & cela ſeulement parce qu'on veut éviter que les femmes muſulmanes ne ſoient vues, lorſqu'elles prennent l'air le ſoir à leurs fenêtres. Cette conſidération a été jugée aſſez puiſſante par les Princes chrétiens pour les engager à s'y ſoumettre; & elle l'emporte ſur la perte continuelle des richeſſes & des hommes, qui périſſent dans les navires jetés à la côte.

Lorsqu'Alexandre (1) revint de la Lybie en Egypte, il fut frappé de l'heureuſe ſituation & de la beauté de ces deux ports. L'Architecte Dynocharès (2), qui l'accompagnoit, traça ſoudain le plan d'Alexandrie, & Ptolemée I. la fit bâtir.

La campagne qui l'environne, & qui forme en partie le déſert de Lybie, eſt ſtérile, affreuſe, mais ſalubre; & ce fut une raiſon de plus pour faire préférer cette ſituation aux terreins humides & mal-ſains de l'Egypte. Cependant il n'y avoit point

(1) Strabo, lib. XVII, page 920. Quint. Curt. lib. IV, ch. 8.
(2) Plin, lib. 5, ch. 10, page 273.

d'eau à Alexandrie, & Ptolemée fut obligé d'en tirer du Nil, par un canal vulgairement appellé de nos jours, le canal de Cléopâtre, quoiqu'indubitablement il ſoit auſſi ancien que la ville même d'Alexandrie.

Toutefois ſi l'on a remédié dans l'origine à l'eau, qui manquoit à Alexandrie, cet inconvénient ne lui en eſt pas devenu moins fatal par la ſuite; & c'eſt une des principales cauſes de l'état de décadence où elle eſt maintenant.

Sa ſituation la rend ſi importante & ſi favorable au commerce, que, dans toutes les guerres, chaque parti a cherché à s'y établir. Il eſt aiſé de la prendre, parce qu'il n'y a point d'eau; & comme la même raiſon empêche qu'on la conſerve, les vainqueurs ont toujours eſſayé de la détruire, de peur que leurs ennemis, la poſſédant à leur tour, n'en tiraſſent un trop grand avantage.

Nous ne devons peut-être pas ſuppoſer que la campagne, qui environne Alexandrie, fût auſſi ſtérile dans le tems de la proſpérité de cette Ville, qu'elle le paroît maintenant. Nous voyons, par l'exemple de la plupart des anciennes villes répandues dans les déſerts de l'Afrique, que tandis qu'elles ſont habitées, il y a tout autour des plantes & des cultures, qui contiennent les ſables, & les empêchent d'être emportés, çà & là, par les vents.

J'imagine que les lacs qu'on voit en Egypte, en ſi grand nombre, ſont des réſervoirs, creuſés pour conſerver de l'eau, & arroſer les plantations, dans les mois où le Nil décroît. Le grand effet que peut produire un peu d'eau ſur la terre,

s'apperçoit le long du canal de Cléopâtre, par la quantité d'herbes & d'arbuſtes qui y croiſſent, ainſi que par les belles plantations de dattiers. Auſſi je ne doute pas que, du tems des Ptolemées, ces cultures ne fuſſent mieux ſoignées & ne s'étendiſſent bien plus loin.

La colonne de Pompée, les obéliſques & les citernes ſouterraines, ſont à préſent toutes les antiquités qu'on trouve à Alexandrie. Pluſieurs Voyageurs les ont décrites ſavamment, & dans le plus grand détail.

Le feuillage & le chapiteau de la colonne ont été aſſez généralement improuvés. Mais le faîte mérite beaucoup plus d'attention.

La colonne entière eſt de granit, à l'exception du chapiteau, qui paroît d'une pierre moins belle. Je ſoupçonne que les feuilles, groſſièrement taillées, qu'on y voit, étoient deſtinées à ſupporter des feuilles de métal (1), ou des ſculptures plus précieuſes; car le chapiteau a neuf pieds de haut, & les feuilles de pierre proportionnées, auroient dû non-ſeulement être très-larges, mais mieux travaillées, & en état de réſiſter aux injures du tems.

Ce magnifique monument paroît, pour le goût, avoir été fait au ſiècle d'Adrien, ou de Sévère. Mais quoique le premier de ces Empereurs ait fait élever pluſieurs édifices en Orient, on remarque qu'il ne les a jamais chargés d'aucune inſcription.

(1) On voit pluſieurs exemples de ces feuilles de métal à Palmyre & à Balbec.

La colonne de Pompée portoit une inſcription grecque. Auſſi je crois qu'elle a été élevée ſous le règne de Sévère, comme un monument de la reconnoiſſance qu'Alexandrie devoit à ce Prince, pour tous les bienfaits qu'il lui avoit accordés. D'ailleurs aucun des Hiſtoriens, qui ont écrit avant le règne de Sévère, ne parle de ce monument.

Je penſe que la colonne vient de Thèbes dans la Haute-Egypte, & fut portée en bloc par le Nil. Il y a cependant des perſonnes, qui ont imaginé que c'étoit un ancien obéliſque, qu'on a depuis arrondi. Sa longueur, de 80 pieds, auroit dû vraiment en faire un obéliſque prodigieux, & il eût fallu qu'il eût été bien large, pour pouvoir enſuite, dans une forme ronde, conſerver la circonférence qu'il a, & être poli au point de ne pas laiſſer appercevoir une trace des hiéroglyphes, qui devoient avoir été profondément gravés ſur les quatre faces.

Le tombeau d'Alexandre a été cité comme un des monumens de la ville à laquelle ce conquérant célèbre donna ſon nom. Marmol (1) raconte l'avoir vu en 1546. C'étoit, ſuivant lui, un édifice aſſez petit, bâti en forme de Chapelle, dans le milieu de la Ville, & près de l'Egliſe de Saint-Marc. On le nommoit Eſcander.

Ce récit n'eſt nullement probable: car tous ceux qui ont conquis Alexandrie dans les derniers ſiècles, reſpectoient trop la mémoire du vainqueur de Darius, pour n'avoir pas pris le plus grand ſoin de ſon tombeau. Les Sarraſins même n'auroient pas

(1) Marmol, lib. 11, cap. 14, p. 276, tom. 3.

manqué de l'épargner; & Mahomet a parlé d'Alexandre comme d'un grand Roi, & comme d'un grand Prophète. Du tems de Strabon (1) le corps de ce Prince étoit conſervé dans un cercueil de verre, après avoir été enlevé du cercueil d'or dans lequel on le dépoſa à ſa mort.

Les Grecs ſont, pour la plupart, bien mieux inſtruits de l'hiſtoire de ces contrées, que les Cophtes, les Turcs & les Chrétiens; & après les Grecques, la connoiſſance la plus étendue des faits appartient aux Juifs.

Comme j'étois parfaitement bien déguiſé, ayant porté pendant pluſieurs années l'habit arabe, je ne fus ſoumis à aucune gêne. Je me promenai à ma fantaiſie dans les différens quartiers de la Ville, accompagné par toutes les perſonnes de différentes Nations, que je pouvois engager à me ſuivre. Je parlois continuellement la langue arabe, & on ne me prenoit que pour un Bedouin (2). Mais, malgré tout l'avantage que la liberté attachée à mon coſtume me procuroit, malgré toutes mes recherches, je ne pus jamais rien apprendre touchant le tombeau d'Alexandre. Les Grecs, les Juifs, les Maures, les Chrétiens, me parurent; à cet égard, également ignorans.

Alexandrie a été ſouvent conquiſe depuis Céſar. Elle fut pour la dernière fois détruite par les Vénitiens & les Habitans de l'iſle de Chypre, quelque tems après la délivrance de Saint-Louis; & nous pouvons dire d'elle, comme de Carthage, *periere ruinæ*. Ses ruines même ont diſparu.

(1) Strabo, lib. XVII, p. 922.
(2) Arabe qui habite la campagne.

Ses portes & les murailles, qui l'entourent à préſent, & que quelques perſonnes ont cru être fort anciennes ne paroiſſent pas avoir été bâties avant le treizième ſiècle. S'il y en a quelques portions d'une date plus reculée, elles ont pu avoir été élevées par les derniers Califes, qui précédèrent Saladin; mais, à l'exception de ces morceaux d'architecture, & des débris de colonnes, qui ſont placés horizontalement dans divers endroits des murailles, tout le reſte ſemble être fait dans les derniers tems, & même avec beaucoup de précipitation.

Ce ſeroit vainement qu'on deſireroit un plan de ce qu'étoit cette Ville fameuſe, & qu'on eſſaieroit de retracer l'ouvrage du Macédonien Dynocharès. Les débris de ſes anciennes ruines ſont profondément enſevelis ſous le ſable, ou détruits par les dévaſtations des barbares; & ſi Cléopâtre revenoit au monde, il lui ſeroit impoſſible de reconnoître l'endroit où étoit ſitué ſon Palais, dans cette Ville, où elle régna.

La ſeule choſe qui puiſſe plaire maintenant dans Alexandrie, c'eſt une aſſez belle rue, bâtie à la moderne, & habitée par un grand nombre de Marchands, pleins d'intelligence & d'activité, leſquels ſe partagent les reſtes de ce commerce, qui fit autrefois la gloire & la ſplendeur d'Alexandrie.

Cette Ville eſt fort peu peuplée. Les Habitants racontent qu'il a été queſtion plus d'une fois de l'abandonner tout-à-fait, pour ſe retirer à Roſette ou au Caire : mais qu'ils en ont été empêchés par pluſieurs Prophètes arabes, qui leur ont prédit que la Mecque étant détruite, (comme on croit dans le pays qu'elle doit l'être par les Ruſſes,) Alexandrie deviendra

dra la Ville ſainte, le corps de Mahomet y ſera tranſporté. Enſuite, quand Alexandrie ſera détruite à ſon tour, les reliques du Prophète paſſeront à Carouan, dans le Royaume de Tunis; & enfin de Carouan à Roſette, où elles demeureront juſqu'à la conſommation des ſiècles, qui ne ſera pas alors très-éloignée.

PTOLEMÉE place Alexandrie par les 30° 31′ de latitude Nord, & dans ſon Almageſt par les 31.°

NOTRE Profeſſeur Greaves, dont l'un des motifs, dans ſon voyage d'Egypte, étoit de déterminer la ſituation de cette Ville, paroît pourtant s'être trompé dans ſes obſervations. Quoiqu'il eut un ſextant de cinq pieds, il a, d'après le medium de ſes différens calculs, aſſigné à Alexandrie, 31° 4′ de latitude Nord, tandis que les Aſtronomes de l'Académie des Sciences de Paris, l'ont miſe par les 31° 11′ 20″; de ſorte qu'entre le calcul de M. Greaves & celui des François, il y a 7′ 20″ de différence; ce qui eſt beaucoup trop. Il n'y a rien à préſent qui puiſſe excuſer une pareille erreur, comme du tems de Ptolemée. La nouvelle ville d'Alexandrie eſt bâtie de l'Orient à l'Occident; & comme tous les Voyageurs chrétiens font néceſſairement leurs obſervations ſur la même ligne, il ne doit point y avoir de différence dans la ſituation.

M. NIEBUHR donne 31° 12′ de latitude; mais n'a point dit s'il avoit fait une ſeule ou pluſieurs obſervations. Pour moi, j'en ai fait trente-trois, avec un Quadrant de trois pieds, & j'ai trouvé 31° 11′ 16″; de ſorte qu'en prenant le medium de ces trois calculs, il réſulte que la latitude d'Alexandrie eſt 31° 11′ 32″, ou en nombres ronds 31° 11′ 30″, je ne penſe même pas qu'il puiſſe y avoir 5″ de différence.

PAR une éclypſe du premier ſatellitte de Jupiter, que j'obſervai le 23 juin 1769, je trouvai la longitude de 30° 17′ 30″ à l'Eſt du méridien de Gréenvich.

NOUS arrivâmes, le 20 juin, à Alexandrie, & nous apprîmes que la peſte avoit ravagé cette Ville, & les environs depuis le commencement de mars. Il n'y avoit que deux jours que les habitans ouvroient leurs maiſons pour communiquer les uns avec les autres. On ne craignoit plus rien. Le jour de Saint-Jean étoit paſſé; la roſée miraculeuſe tombée, & chacun vaquoit à ſes affaires ſans plus ſonger à la maladie.

J'EUS un extrême plaiſir en recevant tous mes inſtrumens. Je les examinai avec ſoin; & le bon état, où ils étoient, fut pour moi une nouvelle preuve de la reconnoiſſance que je devois à mes correſpondans & à mes amis. Muni alors de tout ce qu'il me falloit pour ſuivre le cours de mes entrepriſes, j'abandonnai le ſentier battu qu'offrent les recherches des triſtes reſtes de la fameuſe Capitale de l'Egypte.

ON ſe rend ordinairement par terre d'Alexandrie à Roſette, parce que l'entrée du bras du Nil, qui conduit dans cette dernière Ville, & qu'on nomme le Bogaz (1), eſt embarraſſée, dangereuſe, & tient ſouvent beaucoup de tems les vaiſſeaux qui veulent y paſſer. D'ailleurs perſonne ne ſe ſoucie de voyager avec des navigateurs égyptiens, toutes les fois qu'il eſt poſſible de s'en diſpenſer.

(1) Ce mot ſignifie l'embouchure étroite d'une rivière.

Le chemin par terre eſt, dit-on, auſſi très-dangereux. Les Voyageurs ne le font que chargés d'armes, quoiqu'ils ſoient, pour la plupart, déterminés à ne pas s'en ſervir.

Pour moi, je mis toute ma ſûreté dans mon déguiſement, & dans la manière de me conduire. Nous portions tous des piſtolets à la ceinture, pour nous en ſervir en cas de beſoin; les fuſils, dont nous avions pourtant une aſſez grande quantité, furent envoyés à Roſette par le Bogaz, avec nos inſtrumens & le reſte de notre bagage. Je tenois à la main une petite lance, appellée Jerid; mais mes domeſtiques eurent ſoin de cacher leurs armes.

Nous partîmes d'Alexandrie dans l'après-midi; & environ trois milles avant d'arriver à Aboukeer, nous rencontrâmes un homme de bonne mine, qui ſe rendoit à Alexandrie.

Comme nous n'avions aucune peur de lui, ni de ſa ſuite, nous ne cherchâmes ni à aller au-devant de lui, ni à l'éviter. Nous paſſâmes cependant aſſez près, pour lui donner le ſalut accoutumé, *ſalam alicum*. Mais le Chef de la Troupe, au lieu de nous ſaluer à ſon tour, ſe tourna vers un de ſes gens, & lui dit, en parlant de nous, & avec un air de dédain, Bedouin! C'eſt le nom qu'on donne aux Arabes du déſert; & je fus bien plus ſatisfait de le voir ainſi deçu que s'il m'avoit cent fois rendu mon ſalut.

On trouve à Aboukeer quelques ruines, peu conſidérables, il eſt vrai, mais qui annoncent que ce fut autrefois une aſſez grande Ville. Il y a auſſi un bras de mer, & ſon peu de

diſtance d'Alexandrie, qui eſt de moins de quatre milles, ſemble prouver que c'eſt là qu'étoit Canope, l'une des plus anciennes Villes du Monde. Ses débris, malgré le voiſinage du bras du Nil, qui porte ſon nom, n'ont pas encore été couverts par l'exhauſſement des terres de l'Egypte.

A MÉDÉE, que, d'après ſa diſtance d'environ ſept lieues; nous jugeons être l'ancienne Héraclée, il y a un paſſage de rivière, où ceſſe le riſque de rencontrer les Arabes de la Lybie. C'eſt auſſi là que le Delta, ou la baſſe Egypte eſt ſuppoſée commencer (1).

LE Docteur Shaw (2) eſt obligé d'avouer qu'entre Alexandrie & le bras du Nil de Canope, il n'y a preſque point de veſtiges qui annoncent que les terres ſe ſoient accrues par l'inondation du fleuve; &, en vérité, s'il y en avoit, ce ſeroit aſſez étonnant.

ALEXANDRIE & ſes environs ſont ſitués dans le déſert de Barca, trop élevé pour avoir jamais été ſubmergé par aucun des bras inférieurs du Nil. Autrement il n'eût pas été néceſſaire de remonter juſqu'au-deſſus de Roſette pour trouver un niveau, & tracer le canal, qui porte de l'eau à Alexandrie.

M. SHAW ajoute que le territoire d'Aboukeer doit avoir été une Iſle. Cela peut être en effet; & il n'y a guères de lieu au monde, dont on ne puiſſe en dire autant: mais à Aboukeer,

(1) Herodot. p. 108.
(2) Voyage de Shaw, p. 293.

rien n'indique qu'il y a eu une Iſle, ni de quelle manière elle pourroit avoir été formée.

D'ALEXANDRIE à Médée, nous n'apperçûmes aucune trace de végétation, excepté quelques racines d'Abſynthe, diſperſées de loin en loin. Ces racines étoient même ſans vigueur, & ne ſembloient pas devoir croître davantage : mais, quoiqu'elles euſſent peu d'odeur, elles étoient extrêmement amères. Leurs feuilles ſembloient imprégnées des parties ſalines, qui abondent dans le déſert de Barca.

Nous vîmes deux ou trois Gazelles ou Antelopes (1), chacune toujours ſeule. Ces animaux ne nous parurent nullement différents de ceux qu'on rencontre dans le Cyrénaïque. Nous vîmes auſſi le Jerboa, autre habitant de ces déſerts; & d'après la multitude de trous, que nous trouvâmes à chaque pied d'Abſynthe, nous jugeâmes que le Céraſte (2), ou Vipère cornue, étoit auſſi en grand nombre dans ces arides contrées.

A MÉDÉE, ou plutôt au paſſage du bras de mer, nous commençâmes à trouver un chemin de ſable très-ſec & très-mouvant; &, pour l'éviter, nous fûmes obligés de marcher dans la mer, ayant de l'eau juſqu'au ventre de nos chevaux. Si le vent porte une ſi grande quantité de ſable dans la Méditerranée, on ne doit pas être ſurpris que les embouchures des divers bras du Nil ſoient ſouvent engorgées.

TOUTE l'Egypte reſſemble à la contrée que nous parcourions

(1) Voyez la figure de cet animal dans l'Appendix.
(2) Voyez l'Appendix.

alors : elle eſt couverte depuis le commencement de mars juſqu'à la ſaiſon des inondations, de cette pouſſière, ou ſable, dans lequel on enfonce profondément ; & c'eſt cette pouſſière fine & ſablonneuſe, qui, rendue mouvante par le ſoleil, par le manque de roſée, par le manque d'aucune herbe, qui puiſſe la contenir, & charriée dans la mer par les débordemens du Nil, a donné lieu à quelques perſonnes d'imaginer qu'elle venoit de l'Abyſſinie, où toutes les rivières roulent dans des lits de rocher.

QUAND on quitte la mer, on ſuit un chemin qui ne va que par angles droits, & on prend ſa route à l'Orient, en tirant un peu vers le Nord. Là on rencontre des monceaux de pierre, & des tronçons de colonnes, qu'on a planté dans ces ſables mouvans, pour diriger les Voyageurs, & qui, diſpoſés ſymétriquement, conduiſent en ſûreté à Roſette, quoique cette Ville ſoit preſque couverte par les montagnes de ſable, qui ſont à côté d'elle.

ROSETTE eſt ſituée à quatre milles de la mer, ſur ce bras du Nil, qu'on appelle le Bolbut. Cette Ville doit, ſans doute, le nom qu'elle porte actuellement aux Génois, ou aux Vénitiens, qui y faiſoient un grand commerce avant la découverte du Cap de Bonne-eſpérance ; mais les Arabes la nomment Rashid, c'eſt-à-dire la ville Orthodoxe.

J'AI déjà expliqué la raiſon de cette dernière dénomination. Les Muſulmans penſent que, tôt ou tard, Roſette doit ſuccéder à la Mecque, & jouir de tous les privilèges céleſtes que la poſſeſſion des reliques du Prophète peut procurer.

Le Docteur Shaw, s'étant bien pénétré de l'opinion d'Hérodore, que l'Egypte a été créée par le Nil, dit que peut-être Roſette fut autrefois un Cap, parce que Rashid a cette ſignification (1). Mais comme le Docteur Shaw entendoit parfaitement l'arabe, il devoit ſavoir que Rashid ne ſignifie un Cap, dans aucune des langues orientales. Ras exprime bien une langue de terre, un promontoire; mais Raſſit ne veut point dire cela, & Rashid a une ſignification toute différente.

Rashid ou Roſette eſt une grande Ville, très-propre & très-jolie, bâtie ſur la rive orientale du Nil. Elle a environ trois milles de long. Les Mahométans ſtudieux & pieux y viennent en grand nombre; & on y voit beaucoup de Négocians, car Roſette eſt l'entrepôt du commerce, qui ſe fait entre le Caire & Alexandrie. Les Marchands de ces deux Villes y envoient auſſi leurs facteurs pour veiller ſur les marchandiſes qui paſſent le Bogaz pour aller au Caire, ou pour en venir.

Il y a autour de Roſette beaucoup de jardins, & la terre eſt couverte preſque par-tout d'une jolie verdure; car elle retient long-tems la fraîcheur que lui procurent les inondations du Nil. On y remarque ſur-tout une grande quantité de plantes curieuſes & de fleurs, que les Marchands & les Fakirs y portent de différens pays. Sans cela, l'Egypte, ſujette à de ſi longues inondations, & ſi riche en végétaux néceſſaires à la nourriture des hommes, ne pourroit guères ſe vanter de la magnificence de ſes jardins; & cependant il n'y a que deux ſiècles, ſi nous en croyons Proſper Alpinus, que cette contrée étoit célèbre, pour ſes arbres & pour ſes fleurs.

(1) Voyage de Shaw, p. 294.

Les ſciences & le goût des choſes utiles & agréables, qui ont toujours été en déclinant dans l'Egypte, ſont enfin totalement tombés dans le mépris & l'oubli, ſous le règne barbare de ces derniers eſclaves (1), dont le nom infâme eſt un reproche aux Souverains.

Tous les Voyageurs Chrétiens, qui vont viſiter l'Egypte, & tous les Négocians, établis dans ces contrées, ſéjournent avec plaiſir à Roſette. Ils croient pouvoir reſpirer là un air de liberté, qui n'eſt pourtant qu'imaginaire, entre les deux ſièges les plus affermis de la tyrannie, de l'injuſtice & de l'oppreſſion, Alexandrie & le Caire.

Rosette a la réputation d'être habitée par un peuple bien plus doux, bien plus traitable, & moins avare que celui des deux autres Capitales de l'Egypte: mais je puis aſſurer, avec vérité, que je n'y trouvai aucune différence.

Il eſt certain que les Marchands, qui commercent à toutes les heures du jour avec des Chrétiens, ſont plus civiliſés, & moins inſolens que la ſoldateſque & la populace. Leur intérêt les y oblige; & c'eſt là tout comme ailleurs. Mais les Prêtres, les Mollahs, les ſoldats de Roſette, & les payſans des environs, ſont tous auſſi groſſiers & auſſi méchants que dans le reſte de l'Egypte.

La latitude de Roſette eſt de 31° 24′ 15″ Nord. C'eſt là qu'on reprend la mer pour ſe rendre au Caire; & en effet, nous nous y embarquâmes le 30 de juin.

(1) Les Mamelucs.

On

On parle beaucoup à Alexandrie du danger qu'il y a à paſſer le déſert pour aller d'Alexandrie à Roſette; &, à Roſette, on ne s'entretient que des riſques qu'on courr dans les voyages du Caire; on ne parle que de Pilotes, de Capitaines de Navires, qui ont débarqué les Paſſagers pour les livrer à des Voleurs, & partager le butin; & on fait une foule d'hiſtoires de ce genre, qui peuvent avoir eu lieu anciennement, mais qui, peut-être auſſi, ne ſont jamais arrivées.

Pourvu que le Gouvernement du Caire ſoit tranquille, & qu'on n'aborde point dans les villages, quand ils ſont en guerre les uns avec les autres, (car alors un Voyageur, de quelque Nation qu'il fût, n'y pourroit être en ſûreté,) on eſt preſque certain de ne pas éprouver de grands accidens dans la route d'Alexandrie au Caire.

Le grand commerce, qui ſe fait continuellement entre ces deux Villes, & les riches cargaiſons qu'on confie à des Capitaines de vaiſſeaux, font que ces Capitaines ſont preſque auſſi connus & auſſi eſtimés que les Patrons, qui font le cabotage de la Tamiſe.

S'ils aſſaſſinoient, ou s'ils pilloient quelque Paſſager, ils ſeroient obligés d'abandonner le Pays; car ſans cela, dès qu'ils arriveroient au Caire, à Fuès, à Roſette, ou à Alexandrie, ils ſeroient infailliblement pendus.

CHAPITRE II.

L'Auteur arrive au Caire. — Il ſe procure des lettres du Bey & du Patriarche. — Il viſite les pyramides. — Obſervations ſur leur conſtruction.

Nous arrivâmes au Caire dans le commencement de Juillet. J'étois recommandé à Meſſieurs Julien & Bertrand, Négocians eſtimables, & obligeans, à qui je fis part du deſſein que j'avois formé de voyager dans l'Abyſſinie.

Un projet ſi haſardeux parut ſingulièrement les étonner. Ils me firent beaucoup de repréſentations pour m'en détourner : mais, voyant que j'y étois abſolument réſolu, ils m'offrirent, avec affection, tous les ſervices qui dépendoient d'eux.

Comme le Gouvernement du Caire s'eſt toujours montré jaloux de s'oppoſer à des entrepriſes pareilles à celle que j'allois tenter, & que la Porte les a régulièrement interdites aux Nations étrangeres, je feignis de vouloir me rendre aux Indes, afin que mon voyage n'inſpirât aucune crainte.

Cette intention ne fut pas long-tems ſecrette ; car on ne peut rien cacher au Caire. Là les hommes de toutes Nations, Juifs, Turcs, Maures, Cophtes & Francs s'occupent ſans ceſſe à ſe ſurveiller mutuellement, & ſont auſſi attentifs à s'informer des intérêts des autres, que de ceux qui leur ſont propres.

J'avois pris le parti de paroître en public, auſſi rarement que je le pouvois, & toujours ſous mon déguiſement. Mais je fus bientôt conſidéré comme un Fakir, ou un Derviche, un peu inſtruit de la magie, & ne ſe ſouciant que de l'étude & des livres.

Cette réputation me fut particulièrement utile pour pouvoir acheter pluſieurs manuſcrits arabes, que la connoiſſance de la langue me mit à même de choiſir, ſans riſquer d'être trompé, comme le ſont communément les Chrétiens.

La partie du Caire, où les François ſont établis, eſt extrêmement commode & fort tranquille. Elle conſiſte en une ſeule rue, où vivent tous les Négocians de cette Nation; & la rue a, dans l'un de ſes bouts, une grande porte, où on entretient une garde, & qui reſte toujours bien fermée pendant le tems de la peſte.

A l'autre bout de la rue, il y a un jardin, aſſez bien tenu; où l'on trouve pluſieurs jolies allées, & des ſièges pour ſe repoſer. Tous les plaiſirs, dont les Chrétiens peuvent jouir parmi l'infâme peuple de ces contrées, ſe bornent à la paix & à la tranquillité. Perſonne n'en recherche davantage. Cependant de lâches Emiſſaires ſont ſans ceſſe occupés à tourmenter ces Commerçans utiles par des menaces, des menſonges & des demandes extravagantes; & ils leur raviſſent ainſi ce repos, dont ils ſe contenteroient, au défaut de la liberté, & du bonheur plus ſolide, qu'ils ont abandonné dans leur Patrie.

J'ai toujours conſidéré les François qui ſont au Caire, comme

des hommes pleins d'honnêteté, de politeſſe & d'eſprit, mais qu'une fatalité cruelle a fait condamner aux galeres; & je puis atteſter que, d'après la conſtance qu'ils montrent en ſupportant des vexations continuelles, je ne connois pas de Nation plus noble & plus courageuſe.

Ils ont ſoin de renfermer dans leur ſein leurs affaires particulières; & quelques craintes que puiſſent leur inſpirer les malheurs dont ils ſont ſouvent menacés, ils n'en font pas moins bonne mine à un étranger, & ils ne cherchent pas moins à l'obliger de tout leur pouvoir, comme ſi ſes demandes indifférentes ou importunes étoient le ſeul objet qui dût les intéreſſer.

L'on voit auſſi au Caire un Conſul vénitien, avec une maiſon de commerce, nommée Pini, l'un & l'autre également honnêtes. Mais il n'y a peut-être pas au Monde des hommes auſſi brutaux, auſſi injuſtes, auſſi tyranniques, auſſi oppreſſifs, auſſi avares que la race infernale qui tient en ſes mains le Gouvernement du Caire.

Quelques perſonnes ont pourtant vanté ce Gouvernement. Peut-être même mérite-t-il des éloges, quand on le connoît à fond : mais comme je n'ai jamais pu le comprendre, je ne chercherai point à l'expliquer.

Il eſt, dit-on, compoſé de vingt-quatre Beys. Cependant ſes Adminiſtrateurs n'ont pas pu me fixer une année, où ce nombre fût complet. A mon paſſage au Caire, il n'y en avoit que ſept, & l'un d'eux commandoit les autres.

Les Beys ſont ſenſés revêtus de la Souveraineté de l'Egypte;

Cependant quelquefois un Kaya leur fait exécuter ſes ordres abſolus, & quoique d'un rang inférieur, il nomme ſes eſclaves, à ſon choix, Beys ou Souverains.

Dans les tems de paix, quand les Beys ſe contentent de conſervet l'égalité entr'eux, & qu'aucun ambitieux ne cherche à commander aux autres, il y a un grand nombre d'Officiers inférieurs, rels que des Kayas, des Schourbatchis & autres, qui, bien que ſubordonnés aux Beys, exercent un empire déſpotique ſur le peuple du Caire, & nomment des Délégués pour tyranniſer les habitans des villages voiſins.

Peut-être y a-t-il au Caire plus de quatre cens perſonnes, qui s'arrogent un pouvoir ſans bornes, & qui exercent ce qu'ils appellent la juſtice, à leur manière, & au gré de leur ſeul caprice.

Heureusement, lorſque j'étois au Caire, cet hydre de Gouverneurs n'exiſtoit pas. Il n'y avoit que le fameux Ali-Bey, qui commandoit par lui-même, ou par ſes Officiers. Mais la paix qu'il maintenoit ne fut pas de longue durée. Pour devenir Bey, il faut avoir été eſclave, & vendu comme tel. Chaque Bey a un grand nombre de ces eſclaves, qui le ſervent, comme il a lui-même ſervi les autres. Ils forment ſa garde, & il les élève en grade, à meſure qu'il eſt content d'eux.

La place la plus importante des Officiers des Beys, eſt celle de Haſnadar, ou Tréſorier. Il a le commandement ſur le reſte de la maiſon; & dès que le Bey meurt, quelque nombre d'enfans qu'il ait, aucun ne lui ſuccède; mais le Haſnadar épouſe ſa veuve, & il hérite de ſon rang & de ſa fortune.

Le Bey eſt vieux, ſa femme eſt jeune ainſi que le Haſnadar, dont elle a ſans ceſſe beſoin, & qu'elle regarde ordinairement comme ſon époux futur; malgré cela ces hommes, qui cachent leurs femmes, qui les renferment, qui ſont exceſſivement jaloux, ne ſoupçonnent jamais ce que doivent néceſſairement produire les rapports qui exiſtent entre leur femme & leur Tréſorier.

Il eſt bien extraordinaire de voir une race d'hommes tout puiſſans, qui, depuis des ſiècles, ont conſenti à laiſſer leur ſucceſſion à des étrangers, préférablement à leurs propres enfans, ſans qu'aucun d'eux ait tenté de faire hériter ſon fils de ſa place, ou de ſes biens, plutôt qu'un eſclave, qu'il a acheté comme une bête de ſomme.

A la vérité il eſt rare que les Beys aient des enfans, & plus rare encore que ces enfans vivent. J'ai entendu dire, comme une obſervation commune, que le Caire étoit très-mal ſain pour les petits enfans en général; & apparemment que la proſtitution, à laquelle ſe livrent les Beys dès leur première jeuneſſe, rend leurs enfans d'une conſtitution plus foible & plus difficiles à conſerver que les autres.

Le moment où j'arrivai au Caire, étoit peut-être le ſeul où, dénué de protections comme je l'étois, je puſſe eſpérer d'exécuter mon projet.

Ali-Bey, connu à préſent en Europe, par tout ce qu'on a raconté de ſes aventures & de ſon courage, avoit déja éprouvé les faveurs & les diſgraces de la fortune; &, après avoir été banni de ſa Capitale, par ſes rivaux, il venoit de jouir de la

ſatisfaction de les en chaſſer à ſon tour, & d'y rentrer tout puiſſant.

La Porte lui avoit été ſans ceſſe contraire, & il portoit dans ſon cœur un reſſentiment implacable. Le plus ardent de ſes vœux étoit de pouvoir contribuer à renverſer l'Empire Ottoman.

La guerre des Ruſſes lui préſenta une occaſion favorable de ſatisfaire ſa vengeance. Auſſi ne manqua-t-il point d'en profiter, réſolu de ſeconder de tout ſon pouvoir les ennemis des Turcs. Il n'y a peut-être jamais eu d'entrepriſe ſi heureuſe, dans un Pays ſi éloigné que celle des Ruſſes dans la Méditerranée; & il n'y a jamais eu des Officiers plus mal dirigés par leur Cour, plus ignorans des lieux où ils alloient combattre, plus accoutumés à une repréſentation vaine, & plus adonnés au plaiſir.

Après la défaite & l'incendie de l'Eſcadre turque, ſur les côtes de l'Aſie mineure, il ne paroiſſoit pas un vaiſſeau dans ces mers, qui ne rendît hommage aux Vainqueurs. Ils s'étoient placés très-avantageuſement à Paros, ou plutôt je crois qu'une Eſcadre qui n'auroit eu que la moitié du nombre de leurs voiles, eût été très-bien placée dans cette Iſle.

Les Bachas, les Gouverneurs de la Caramanie, qui ſont rarement d'accord avec la Porte, ſe ſignaloient alors par une rébellion ouverte. La partie de la Syrie, qui eſt au-deſſous de Tripoli & de Sidon, les imitoit, & le Scheik Daher ſoulevoit tout, depuis Acre juſques aux plaines d'Eſdraélon, & aux frontières de l'Egypte.

DANS de ſi belles circonſtances, & avec des forces ſi ſupérieures, l'Egypte & la Syrie auroient dû reſter à jamais démembrées de l'Empire Ottoman : mais il eſt certain que les Commandans Ruſſes manquoient d'inſtructions, & ne ſavoient ni juſqu'où la victoire pouvoit les mener, ni comment ils devoient en profiter.

ILS n'entretenoient point une correſpondance franche & ſuivie avec Ali-Bey, quoiqu'ils duſſent bien ſe confier à lui en toute ſûreté, comme il devoit ſe confier à eux. Mais ni eux, ni lui n'avoient de bons Interprètes, & ils ne purent s'entendre que lorſqu'il fut trop tard, & que leurs ennemis, profitant de leur lenteur, eurent rendu impoſſible l'exécution de leurs grands projets.

CARLO-ROSETTI, jeune Négociant vénitien, intriguant & plein de capacité, s'étoit emparé, pendant quelques années, de toute la confiance du Bey. Si un tel homme avoit été à bord de la flotte avec une commiſſion & des inſtructions de la Cour de Péterſbourg, c'en étoit fait de l'Egypte pour l'Empire Ottoman.

LE Bey, malgré ſon eſprit & ſon courage, étoit toujours Mamelue, & conſervoit les principes d'un eſclave. Trois hommes de différente religion avoient fini par le gouverner tous trois à-la-fois. L'un étoit Grec, l'autre Juif, & le troiſième, qui lui ſervoit de Secrétaire, Egyptien Cophte. Et certes il auroit fallu beaucoup de diſcernement & de pénétration pour juger lequel des trois étoit le plus ſcélérat, & le plus diſpoſé à trahir ſon Maître.

LE Secrétaire, nommé Riſk, eut l'adreſſe de ſupplanter ſes deux

deux rivaux, au moment même où ils ſe croyoient au comble de la faveur. Après avoir bravé tous les Turcs & volé tous les Chrétiens, le Grec fut banni d'Egypte, & le Juif fut bâtonné à mort. Telle eſt la deſtinée des Miniſtres Egyptiens!

Risk ſe diſoit ſavant en Aſtrologie ; Ali-Bey, ſemblable à tous les autres Mahométans, croyoit tout ce qu'il lui prédiſoit; il ſoumettoit à cette folie ſon eſprit & ſa raiſon ; & Risk, payé, ſans doute, par la Porte, le conduiſit de faute en faute, juſqu'à ce qu'il l'eût perdu, en le faiſant obéir aux étoiles.

La vue de mes inſtrumens, dont les caiſſes furent ouvertes à la douane, quand elles arrivèrent à Alexandrie, perſuada à Risk que j'avois des connoiſſances ſupérieures en Aſtrologie.

Le Juif, qui étoit Intendant de la douane, reçut non-ſeulement la défenſe de toucher à mes inſtrumens, ce qui dût être une grande mortification dans une douane Turque ; où l'on viſite & manie tout ſans exception; mais il eut encore ordre du Bey de m'envoyer mes caiſſes, franches de tous droits, parce que ce n'étoit point des marchandiſes.

Je fus très-ſenſible à cette faveur, non par rapport à l'exemption des droits de la douane, mais parce que mes inſtrumens ne furent point tirés de leurs étuis, & viſités par des mains groſſières, qui m'auroient ſûrement caſſé quelque choſe.

Risk vint me voir le lendemain, & m'apprit à qui j'étois redevable de l'attention qu'on avoit eu pour moi; ce qui nous

fit penſer à tous, que c'étoit une manière de m'avertir, que je devois lui faire quelque préſent. En conſéquence, comme j'avois quelques autres affaires auprès du Bey, je préparai un très-joli cadeau pour le Secrétaire.

CEPENDANT je fus extrêmement étonné, lorſqu'ayant ſollicité le moment de l'offrir, non-ſeulement il fut refuſé, mais Risk m'envoya lui-même quelques bagatelles en préſent, & me fit dire, par un Meſſager : « Que, dès que je ſerois re-» poſé, il me rendroit viſite, pour me prier de faire uſage de » mes inſtrumens devant lui; &, en même-tems, il me préve-» noit que perſonne n'oſeroit m'inquiéter tandis que je reſterois » au Caire, parce que j'étois ſous la protection immédiate du » Bey. »

IL ajouta : « Que ſi j'avois beſoin de quelque choſe, je lui » envoyaſſe mon domeſtique Arménien, Arab-Keer, au lieu » de prendre la peine de m'adreſſer aux Négocians François, » ou de me confier à leur Dragoman. »

QUOIQUE je vécuſſe, depuis pluſieurs années, en bonne intelligence & amicalement, avec des Turcs & des Maures, j'avoue que je n'avois jamais trouvé, en aucun d'eux, tant de politeſſe & de prévenance que dans le Cophte Risk.

JE n'avois pas encore vu le Bey. Je n'avois aucune recommandation particulière, ni aucun des moyens avec leſquels il faut ſe préſenter devant ces ſortes de gens, pour les intéreſſer en ſa faveur. Je ne ſavois même comment m'y prendre pour cela; c'eſt pourquoi je me confiai à M. Bertrand, l'un des Négocians chez qui j'étois logé.

Je lui fis part de mes craintes ſur les premières apparences d'un tems trop beau, qui, dans ces climats, finit ordinairement par la tempête; & je lui dis que je ſoupçonnois quelque ſecret deſſein. M. Bertrand me promit très-obligeamment de ſonder Risk à ce ſujet.

En même-tems il me recommanda de prendre garde d'offenſer ce Cophte, ou de me confier trop à lui, me le repréſentant comme un homme capable des plus noirs deſſeins, & d'une cruauté implacable.

La curioſité de Risk ne tarda pas long-tems à fournir à M. Bertrand l'occaſion qu'il deſiroit. Risk vint s'adreſſer à lui, pour le queſtionner ſur la connoiſſance que j'avois des Aſtres; & mon ami, qui vit alors le motif de ſa conduite, le prévint ſi bien en faveur de ma haute ſcience, que le Cophte lui fit part à l'inſtant de l'eſpoir qu'il avoit conçu de connoître, par mon ſecours, la deſtinée de ſon Maître, le ſuccès de la guerre des Turcs, & en particulier, ſi on prendroit, ou non, la ville de la Mecque, dont Ali-Bey devoit confier le Siège à ſon ancien Eſclave, devenu ſon gendre, Mahomet Abou-Dahab. Mahomet étoit prêt à partir pour cette expédition, à la tête d'une armée, ſuivie d'un grand nombre de Pélerins.

M. Bertrand m'apprit, avec de grandes marques de joie, les projets de Risk : mais moi, je ne fus pas trop content de la profeſſion de diſeur de bonne aventure, dont la baſtonnade ou l'empalement peut, à la moindre mépriſe, devenir le ſalaire.

Cependant j'appris que j'avois à faire à un Peuple exceſſi-

vement crédule; & qu'il ne me reſtoit d'autre moyen que de me ſauver le plutôt qu'il ſeroit poſſible, avant l'iſſue de mes prophéties.

C'étoit d'ailleurs mon deſſein. Je n'ai jamais vu de Ville plus déſagréable, ni qui offre moins d'inſtruction ou d'amuſement que le Caire. Ses antiquités ne répondent en aucune manière aux deſcriptions qu'on en a.

Bientôt je reçus une lettre de Risk, qui me prioit de me rendre à environ trois milles du Caire, au couvent de Saint-George, où le Patriarche Grec m'avoit fait préparer un appartement; & il ajoutoit que je pouvois aſſurer les Négocians François, qu'on m'envoyoit là, par précaution pour ma ſanté, & que j'y recevrois les ordres du Bey.

La providence ſembla me dicter alors ce que j'avois à faire. Je me rendis donc au Couvent de Saint-George, maiſon grande, ſolitaire, paiſible, commode pour l'étude, & ſur-tout propre à exécuter un plan que je crus m'être utile.

Pendant mon ſéjour à Alger, M. Tonyn, Chapelain de la Factorerie Angloiſe, étoit abſent par congé. Les Prêtres Catholiques y ſont des bigots, qui ne marient, ne baptiſent, ni n'enterrent aucun Proteſtant; mais il y avoit un Moine Grec, nommé le Pere Chriſtophe, (1) qui ſe prêta très-honnêtement à remplir ces fonctions toutes les fois qu'on en eut beſoin.

(1) Voyez l'Introduction.

La politeſſe, la douceur, le caractère excellent de cet homme, m'engagerent à le prendre dans ma maiſon de campagne, où je vivois la plus grande partie de l'année ; & ſa ſociété m'étoit non-ſeulement très-agréable, mais utile. Nous nous entretenions & nous liſions enſemble dans la langue Grecque, non comme on le prononce dans nos écoles, mais avec le véritable accent, ſans lequel un étranger, qui parle cette langue, ne peut jamais être entendu des Peuples de l'Archipel.

Quand je quittai Alger pour voyager en Barbarie, le Pere Chriſtophe s'ennuyant, s'embarqua dans un vaiſſeau, qui le porta à Alexandrie, d'où le Patriarche Marc l'appella bientôt au Caire, & l'éleva à la dignité d'Archimandrite, dignité qui eſt, après celle de Patriarche, la ſeconde de l'Egliſe Grecque. Le Pere Chriſtophe étoit en outre fort bien reçu dans la maiſon d'Ali-Bey, dont tous les Officiers & domeſtiques étoient des eſclaves Géorgiens ou Grecs ; & c'étoit à la ſollicitation de ce bon Moine, que Risk avoit prié de me faire arranger un appartement dans ſon couvent.

Je fus donc bien agréablement ſurpris quand, le lendemain de mon arrivée, je reçus la viſite de mon ancien ami. Mais, pour ne pas occuper mes lecteurs du récit de choſes indifférentes, je me bornerai à leur dire que, dans cette viſite & dans pluſieurs autres que me rendit le Pere Chriſtophe, j'appris qu'il y avoit alors beaucoup de Grecs puiſſans en Abyſſinie, & que même quelques-uns d'entr'eux rempliſſoient les premières places. Ces Grecs entretenoient, quand l'occaſion s'en préſentoit, une correſpondance avec le Patriarche, & dans

tous les tems, ils conſervoient tant de reſpect pour lui, que ſa volonté leur paroiſſoit auſſi ſacrée que l'Evangile.

LE Pere Chriſtophe ſe chargea avec zèle de faire écrire des lettres en ma faveur par le Patriarche ; & nous concertâmes enſemble le plan qu'il falloit ſuivre pour cela. Trois lettres furent envoyées ſéparément ; & il y en eut une adreſſée en forme de bulle à tous les Grecs qui étoient alors dans l'Abyſſinie.

LE Patriarche leur enjoignoit comme une pénitence, dont le prix étoit une ſorte de Jubilé, de mettre de côté leur vanité & leur orgueil, péchés dont il les ſavoit très-infectés, & au lieu de prétendre être mes égaux à la Cour d'Abyſſinie, de me ſervir réellement & avec zèle. Il ajoutoit que, ſans qu'on pût ſuppoſer qu'ils euſſent reçu des inſtructions de ma part, ils devoient tous déclarer, devant le Roi, que leur condition n'égaloit point la mienne ; que j'étois un Citoyen libre & ſerviteur d'un grand Roi, tandis qu'eux, nés eſclaves des Turcs, ne pouvoient prétendre qu'au rang de mes domeſtiques ; & qu'en effet, j'avois à mon ſervice un de leurs compatriotes.

LA lettre portoit enſuite qu'après avoir fait publiquement & de bonne volonté cette déclaration, tous leurs anciens péchés leur ſeroient pardonnés.

LE Patriarche conſentit très-honnêtement à écrire & à envoyer cette lettre. Je l'avois déjà vu pluſieurs fois au Caire, & nous avions commencé à nous lier d'une ſincere amitié.

PEU de tems après que je fus au Couvent de Saint-George ;

Risk m'envoya dire un ſoir, à neuf heures, de venir parler au Bey. Ce fut la première fois que je le vis. Je le trouvai beaucoup plus jeune que je ne me l'étois imaginé. Il étoit aſſis ſur un large ſopha, couvert d'une étoffe cramoiſie & or; ſon turban, ſa ceinture & le manche de ſon poignard, étoient ornés d'une grande quantité de pierres très-fines. Le diamant, ſur-tout, placé ſur ſon turban, & qui ſupportoit un grouppe d'autres brillants, étoit l'un des plus gros que j'aie vu.

Le Bey me parla tout de ſuite de la guerre des Turcs & des Ruſſes; & il me demanda ſi j'avois déjà obſervé quel ſeroit le ſuccès de cette guerre? Je lui répondis que les Turcs auroient le deſſous par terre & par mer, toutes les fois qu'ils combattroient.

Constantinople ſera-t-elle brûlée ou priſe? me demanda-t-il encore. — Ni l'un ni l'autre, lui repliquai-je. Mais la paix ſe fera après qu'on aura répandu beaucoup de ſang, & aucun parti n'aura retiré de grands avantages de la guerre.

A ces mots, il frappa ſes mains l'une contre l'autre, & jura en langue Turque. Alors ſe tournant vers Risk, qui étoit de bout, il lui dit: « Ce ſera bien malheureux, ſans doute! » Mais ce qui eſt vrai, eſt vrai; & Dieu eſt miſéricordieux. »

Le Bey m'offrit enſuite du café & des confitures. Il me promit ſa protection, me dit de ne rien craindre, & me recommanda ſi quelqu'un me faiſoit du mal, de le lui faire ſavoir par Risk.

DEUX ou trois jours après cette entrevue, Ali-Bey me renvoya chercher ; & il étoit au moins onze heures du soir lorsque je fus admis en sa présence.

JE rencontrai l'Aga des Janissaires, qui sortoit de son appartement, & un grand nombre de soldats qui étoient à la porte. Comme je ne connoissois point l'Aga, je passai à côté de lui sans cérémonie ; ce que personne n'ose jamais faire. Quand cet Officier monte à cheval, (& il étoit alors prêt à y monter), il a droit de vie & de mort, sans aucun appel, sur tous les Habitans du Caire & des environs.

IL s'arrêta sur le seuil de la porte, & demanda à un des domestiques du Bey, qui j'étois ? « C'est l'Anglois Hakim, » répondit le domestique, c'est-à-dire, le Philosophe ou le Médecin Anglois.

ALORS l'Aga, se tournant vers moi, me demanda en Turc ; très-poliment si je voulois venir le voir ; parce qu'il ne se portoit pas bien ? — « Oui, lui dis-je, en Arabe ; quand tu vou» dras, mais je ne puis pas m'arrêter à présent. Le Bey m'a » envoyé dire qu'il m'attendoit. » « Non, non, pas à présent » repliqua-t-il, dans la même langue. Va, pour l'amour » de Dieu. Tout autre moment me conviendra. »

LE Bey étoit assis & penché en avant, tenant d'une main une bougie, & de l'autre, un petit papier qu'il lisoit & qui touchoit presque son visage. Il sembloit que sa bougie l'éclairoit mal ou qu'il avoit les yeux foibles. Personne n'étoit resté à côté de lui. Tous ses gens avoient été renvoyés hors de l'appartement, ou bien ils accompagnoient l'Aga des Janissaires.

IL

Il parut ne pas me remarquer, juſqu'à ce que je fus près de lui, & que je le ſaluai par le mot *Salam*. Je lui dis que je m'étois rendu à ſes ordres. « Grand merci, me répondit-il : » mais vous ai-je envoyé chercher ? » Et, ſans attendre ma réponſe, il continua : « Oh, oui ; cela eſt vrai. » Enſuite il reprit la lecture de ſon papier.

Après qu'il eut achevé, il ſe plaignit de n'être pas en bonne ſanté, & d'avoir vomi d'abord après dîné, quoiqu'il eût mangé moderément. Il me dit auſſi que ſon eſtomac lui faiſoit encore mal, & qu'il craignoit qu'on ne lui eût fait prendre quelque choſe pour lui nuire.

Je touchai ſon pouls, qui étoit bas & foible, mais qui indiquoit peu de fièvre. Je le priai d'ordonner à ſes gens, d'examiner ſi ſon dîner avoit été préparé dans des uſtenſiles de cuivre bien étamés. Je l'aſſurai qu'il étoit ſans danger : mais je lui fis entendre que je le ſoupçonnois de s'être livré à quelque excès, avant de manger. Alors il ſe mit à ſourire, & dit à Risk, qui étoit venu auprès de lui : « afrite ! afrite ! » ce qui ſignifie : c'eſt un diable ! c'eſt un diable ! « Si votre eſtomac, » repris-je, eſt encore incommodé, faites chauffer de l'eau, » mettez-y un peu de thé verd, & buvez-en juſqu'à ce que » vous ayez bien vomi. Cela vous remettra tout-à-fait à l'aiſe, » Enſuite vous prendrez une taſſe de café très-fort, ou un » verre de liqueur, ſi vous en avez de bonne, & vous vous » mettrez dans votre lit. »

A ces derniers mots, il me regarda d'un air de ſurpriſe, & me dit gravement : « De la liqueur ! ne ſavez-vous pas que

» je ſuis muſulman ?» — « Oui, lui répondis-je, mais moi » je ne le ſuis pas; & je vous indique ce qui eſt bon pour votre » corps, ſans prétendre avoir rien à démêler avec votre religion, » ou avec votre âme. » Ce diſcours le fit beaucoup rire. Il parut ſatisfait de ma franchiſe, & il s'écria : « Voilà qui eſt parler » en homme ! »

Notre entretien ſe borna là. Il ne fut pas dit un mot, ni de la guerre, ni des Ruſſes, & je m'en retournai très-fatigué, & fâché d'avoir été tiré hors de chez moi, pour un ſi léger motif.

Le lendemain matin, le Secrétaire Risk vint me rendre viſite au couvent de Saint-George. Le Bey ne ſe trouvoit pas encore bien, & il conſervoit l'idée d'avoir été empoiſonné. Risk me dit, en même-tems, que ſon maître avoit beaucoup de confiance en moi. Je lui demandai quel avoit été l'effet du thé ? Il me répondit que le Bey n'en avoit pas pris, ne ſachant comment s'y prendre pour le préparer; & qu'il venoit, par ſon ordre, me prier de lui enſeigner la manière de faire cette boiſſon.

Je le lui montrai ſoudain, en infuſant, en ſa préſence, un peu de thé verd dans de l'eau bouillante. Mais il ne ſe contenta pas de cela. Il me pria modeſtement de boire & de vomir, afin d'apprendre au Bey tout ce qu'il falloit faire.

Je m'excuſai en repréſentant que je ne pouvois pas être tout-à-la-fois Médecin & malade ; & je lui dis que j'allois le faire vomir lui-même, ce qui ſeroit la même choſe : mais il n'accepta point ma propoſition.

Au moment même le Pere Chriſtophe vint nous joindre, & nous lui voulûmes perſuader de faire l'eſſai de mon remède. Le bon vieillard n'y conſentit pas ; mais il alla nous chercher un caloyer, ou jeune Moine, que nous engageâmes, un peu malgré lui, à boire l'eau chaude.

Comme ma faveur auprès du Bey étoit maintenant aſſez bien établie par mes entrevues nocturnes, je réſolus de quitter le Couvent ſolitaire, où je demeurois. Je priai Risk de me procurer des lettres de recommandation pour le She'k Haman, & pour le Gouverneur de Syene, d'Ibrim, & de Deir, dans la Haute-Egypte. J'en obtins auſſi des Janiſſaires pour ces trois places, parce que les garniſons en ſont tirées du Caire, que ces Troupes appellent leur Porte. Ali-Bey me donna encore des Lettres pour le Bey de Suès, pour le Shérif de la Mecque, pour le Nayb ou Souverain de Maſuah, & enfin pour le Roi de Sennaar & pour ſon Miniſtre

Dès que j'eus toutes ces Lettres, ainſi que celles du Patriarche, je me préparai à continuer mon voyage.

Le Caire eſt, dit-on, l'ancienne Babylone (1), ou au moins une partie de cette Ville fameuſe. Sa latitude eſt de 30° 2′ 30″ Nord, & ſa longitude de 31° 16′ à l'Eſt du méridien de Gréenwich. Je ne puis pas confirmer ce qu'on a dit du Caire, qu'il étoit bâti en forme de croiſſant ; mais j'obſerverai qu'on peut en faire le tour, ainſi que des jardins qui l'environnent, en trois heures de tems ; au pas de trois milles par heure.

(1) Ptolem. Geograph. lib. 4. Cap. 5.

Le Calish (1), où le fleuve Trajan traverſe le Caire dans toute ſa longueur, & va remplir le lac, appelé Birketel Hadje, le premier endroit où les Pélerins puiſſent trouver de l'eau dans leur pénible voyage de la Mecque.

Au-de-la du Caire, ſur la rive du Nil, eſt Géeza, nommée ainſi ſuivant les Auteurs Arabes, parce qu'il y a eu autrefois un pont. Géeza ſignifie paſſage.

A environ onze milles plus loin, on rencontre les Pyramides, auxquelles Géeza a donné ſon nom, & dont les deſcriptions ſont ſi connues. On les a gravées & publiées à Londres, à très-grand point, deux ans avant mon voyage en Egypte, & j'ai vu de ces gravures chez M. Davidſon, Conſul à Nice, qui en avoit lui-même levé les plans & fourni les deſſeins.

C'est auſſi M. Davidſon qui découvrit la petite chambre, au-deſſus de l'endroit où l'on arrive, quand on monte la longue galerie de la grande pyramide, à main gauche; & il y laiſſa l'échelle, dont il s'étoit ſervi, pour que les voyageurs, qui viendroient après lui, puſſent en profiter. Mais la petite chambre, découverte par M. Davidſon, n'a rien de remarquable, que d'avoir échappé, pendant tant de ſiècles, aux recherches des curieux.

La découverte m'en paroît d'autant plus extraordinaire que ces Pyramides ſont ſi connues, que la plupart des Voyageurs ſe contentoient de ſuivre le rapport des Anciens, au lieu de faire uſage de leurs propres yeux.

(1) Voyage de Shaw, p. 294.

On a toujours cru que les pierres, dont on a bâti les Pyramides, ont été portées des montagnes de la Lybie. (1) Cependant ſi on avoit pris la peine de remuer un peu le ſable, qui eſt à l'Occident de ces Edifices, on auroit trouvé un roc ſolide & creuſé par degrés.

Dans la route de la grande chambre ; où s'éleve le ſarcophage, & dans celle de la galerie, qui conduit à cette chambre, on voit de larges fragmens de rochers, qui prouvent inconteſtablement que les Pyramides n'étoient d'abord que des rocs énormes trouvés au même lieu où on les voit. Les plus convenables furent choiſis pour former le corps de la Pyramide, & on tailla les autres pour le couronnement, & l'extérieur de l'Edifice.

(1) Herod. lib. 2, cap. 8.

CHAPITRE III.

Départ du Caire. — L'Auteur s'embarque ſur le Nil pour la Haute-Egypte. — Il viſite Métrahenny & Mohannan. — Raiſons de croire que c'eſt à Mohannan qu'étoit autrefois Memphis.

POURVU de toutes les choſes néceſſaires pour mon voyage, & ayant pris triſtement congé de mes amis du Caire, qui appréhendoient de ne me voir jamais revenir; craignant d'ailleurs moi-même qu'en laiſſant paſſer le tems des plus grandes chaleurs, je ne couruſſe le riſque de manquer les vents d'Eté, je m'aſſurai d'un petit vaiſſeau pour me porter à Surshout, où réſidoit Haman, Sheik de la Haute-Egypte.

LE vaiſſeau dans lequel je m'embarquai, s'appelle un Canja, dans la langue du pays; & certes il eſt impoſſible d'en trouver ſur aucune autre rivière de plus commode pour naviguer. Ces ſortes de bâtimens ſont tout enſemble très-leſtes & ſolides, quoiqu'à la première vue ils ſemblent fort dangereux.

CELUI où j'étois avoit cent pieds de la poupe à la proue. Il étoit à deux mâts, le grand mât & le mât d'artimon; & il portoit deux voiles latines d'une grandeur énorme. La vergue de la grand-voile avoit au moins deux cens pieds de long.

LA ſtructure de ce vaiſſeau peut aiſément ſe concevoir par

le plan de l'enſemble & des détails que j'en donnerai. Il eſt d'environ trente pieds de large & quatre-vingt-dix pieds de quille.

La quille n'eſt pas droite, mais elle forme une courbe renverſée & preſqu'inſenſible à l'œil. Auſſi a-t-elle l'avantage, en naviguant que dans tous les endroits, où il y a de ces bancs de ſable, qu'on rencontre dans le Nil quand les eaux ſont baſſes, elle touche d'abord ſous la proue, où la courbe eſt plus forte, & elle s'arrête dans le ſable, de manière que le reſte du vaiſſeau reſte à flot. Alors, par le ſecours des avirons, & du courant, & en carguant les voiles, on ſe dégage bientôt; mais ſi la quille étoit droite, le vaiſſeau preſſé par ſon immenſe grand-voile, s'embarraſſeroit ſi fort dans les bancs de ſable qu'il rencontreroit, qu'il ne pourroit plus en ſortir.

La longue vergue & la grand-voile ne ſe baiſſent jamais. Les matelots grimpent & plient la voile, quand il en eſt beſoin; & lorſqu'il faut la tourner au vent, ils ſe ſervent d'une eſpèce de gros bâton, qu'ils nomment un *Noboot*, & qu'ils paſſent entre la voile & la vergue pour la virer comme il eſt néceſſaire.

Quand je dis qu'on ne baiſſe point la vergue ni la voile, j'entends pendant qu'on remonte avec le vent contre le courant; car, dès que le vaiſſeau deſcend le fleuve, on ôte les voiles, les vergues, les mâts, & il va auſſi ras qu'un ponton. Autrement ſi le courant le portoit ſur le ſable, avec la peſanteur de ſa nature, il courroit riſque d'y périr.

Il y avoit dans l'entre-pont du mien une jolie ſalle à manger

d'environ vingt pieds en quarré, où étoient des fenêtres très-commodes, que nous pouvions ouvrir pendant le jour pour faire entrer la fraîcheur de l'air : mais il étoit néceſſaire de les tenir bien fermées la nuit.

Il y a une certaine eſpèce de voleurs, qui ſe tiennent dans le Nil, & qui ſont continuellement occupés à roder autour d'un vaiſſeau, dont ils ſuppoſent que l'équipage n'eſt pas ſur ſes gardes, quand il eſt en calme; ils en approchent ordinairement en nageant entre deux eaux, & quand il fait nuit, ils vont ſur des peaux de Belier. Enſuite ils montent à bord dans le plus grand ſilence, & enlèvent tout ce qu'ils peuvent attraper.

J'ai oui dire qu'ils n'aiment pas les vaiſſeaux où ils voient des Francs ou Européens, parce que quelques-uns d'eux ont été bleſſés par des armes à feu.

Ces voleurs tentent ordinairement leurs coups quand un vaiſſeau eſt à l'ancre, ou qu'il ſe trouve la nuit en calme; mais bien plus ſouvent encore quand il a mis bas ſa mâture & qu'il deſcend au courant. Il faut ſans doute beaucoup de vigueur & d'adreſſe, pour monter à bord d'un vaiſſeau qui eſt emporté par un bon vent; mais ces voleurs en ont toujours beaucoup.

Derrière la ſalle à manger, qui touche la poupe, j'avois une chambre à coucher de dix pieds de long, où j'avois placé mes livres & mes armes. Celles-ci ne nous manquoient pas; car indépendamment de ce qui nous étoit vraiment utile, nous avions de groſſes carabines, qui ne nous ſervoient qu'à inſpirer de

de la terreur. Nous étions auſſi pourvus d'une grande quantité de munition, tant pour notre défenſe que pour notre amuſement.

Nous avions peu de livres ; mais ils étoient tous bien choiſis, & ils nous étoient très-précieux. En voyant combien mes équipages étoient accrus par mon grand quadrant & ſon pied, & par le grand Téleſcope achromatique de Dolland, je commençai à penſer que c'étoit une folie de me charger de tant de choſes, qui ne pouvoient être charriées que par des hommes à travers des montagnes, où il étoit incertain qu'on me permît d'entrer, & plus incertain encore que je puſſe perſuader à leurs ſauvages habitans de porter des fardeaux ſi embarraſſans.

Pour les diminuer autant qu'il étoit poſſible ; après avoir réfléchi bien ſur ce qui ſeroit le plus utile aux recherches que je me propoſois de faire dans les contrées que j'allois parcourir ; je tombai, non ſans remords, ſur mes livres ; j'en enlevai les feuillets que j'avois marqués & qui m'étoient néceſſaires, je ſacrifiai des éditions très-rares ; &, roulant enſemble les différentes feuilles dont j'avois beſoin, je réduiſis ma Bibliothèque à un mince volume.

Nous étions déjà au 12 de Décembre ; quand je m'embarquai ſur le Nil, à Bulac, dans le Canja, dont j'ai fait la deſcription, & dont on aura encore une idée plus juſte, en examinant la planche qui repréſente ce vaiſſeau dans l'appendix de mon Ouvrage.

Nous avions eu la précaution, avant d'entrer à bord, de

recourir au Secrétaire Risk, pour qu'il nous recommandât à Hagi-Haſſan Abou-Cuffi, Capitaine du vaiſſeau ; & nous obligeâmes ce Capitaine à donner en ôtage ſon fils, Mahomet, afin qu'il répondît de ſa conduite envers nous. Le prix de notre paſſage étoit de vingt-ſept patakas, qui valent à-peu-près ſix livres quinze shellings-ſterling.

Nous deſirions ardemment d'être bientôt éloignés du Caire ; car il ſurvient toujours quelques mauvaiſes affaires, on éprouve quelques extorſions au moment qu'on veut quitter ce déteſtable pays.

Le vent nous fut d'abord contraire, & nous étions obligés d'aller contre le courant par le moyen d'une corde, avec laquelle on tiroit le vaiſſeau le long du rivage.

Nous étions un peu étonnés de voir l'extrême joie qui animoit deux jeunes Maures, leſquels nous tenoient lieu à bord de Capitaine, d'Officiers, de Pilote & de Matelots.

Notre Raïs n'avoit pas encore paru ; auſſi n'augurois-je pas trop bien de la joie des deux Maures, qui voulurent partir ſans lui.

Cependant comme nous deſirions auſſi de partir, nous les encourageâmes & nous les cajolâmes autant que nous pûmes. Après avoir fait quelques milles nous arrivâmes dans un endroit, où il y a deux couvents, appellés Déiretur (1).

(1) Ce mot ſignifie les deux couvents.

Nous nous y arrêtâmes pour paſſer la nuit. De-là nous voyions très-bien les Pyramides de Géeza & de Saccara, ainſi qu'un nombre prodigieux d'autres Edifices d'argille blanche, leſquels s'étendent fort loin dans le déſert, du côté du Sud-Oueſt.

Deux de ces Edifices paroiſſent être non moins grands que les Pyramides de Géeza, l'un d'eux eſt d'une conſtruction très-extraordinaire. Il ſemble qu'on en a d'abord voulu faire une Pyramide immenſe; mais qu'enſuite l'architecte ayant manqué de courage ou de moyens, l'a achevé d'une manière difforme & meſquine.

Nous étions aſſez mécontens de voir qu'au lieu de l'exactitude & de l'aſſiduité que notre Raïs nous avoit promis, il s'abſentât ſi long-tems de ſon vaiſſeau. La crainte de nous voir plaindre ſi nous reſtions près du Caire, étoit cauſe que ſes deux domeſtiques nous avoient fait partir ſi joyeuſement; mais, quand ils ſe crurent à l'abri de toute punition, leur conduite changea totalement. A peine daignoient-ils nous parler; &, fumant tranquillement leurs pipes, ils tenoient entr'eux une converſation dériſoire & inſolente.

Sur le bord du Nil, vis-à-vis de notre vaiſſeau, & un peu au-deſſous à l'Occident, on voyoit une tribu d'Arabes qui avoit dr eſſé ſes tentes.

Ces Arabes étoient ſujets du Caire, oudu moins ils vivoient en paix avec Ali-Bey. On les appelloit les Howadat, & ils faiſoient partie des Atouni, grande Tribu, qui poſsède l'Iſthme de Suez, &

s'étend de-là entre la mer rouge & les montagnes ; qui bornent la partie Orientale de la vallée d'Egypte. Elle atteint tout près de Coſſeir aux poſſeſſions d'une autre tribu également nombreuſe, appellée les Ababdé, qui de-là va juſques dans la Nubie.

Ces deux tribus formoient ce qu'on nommoit autrefois les Arabes Paſteurs ; & maintenant elles ſe font continuellement la guerre.

Les Howadat ſont les mêmes ; qui rencontrerent M. Irwine (1), dans les montagnes d'Abyſſinie, & qui le menerent ſi généreuſement au Caire. Cependant, quoiqu'il ne connût ni les mœurs ni le langage de ſes conducteurs, M. Irwine imagina qu'ils ne pouvoient être que des *voleurs* ; & il ne leur donne jamais d'autre nom.

Quelques-uns de ces Arabes vinrent auprès de notre vaiſſeau pour chercher du tabac & du café, & je leur dis que s'il y en avoit d'honnêtes parmi eux qui vouluſſent venir à bord, je partagerois avec eux le tabac & le café que j'avois. Deux d'entr'eux accepterent l'invitation & nous devînmes bientôt bons amis.

Je me ſouvins que lorſque j'étois en Barbarie, vivant parmi les tribus de Noilé & de Wargumma, Peuples très-nombreux & très-puiſſans dans le Royaume de Tunis ; je me ſouvins, dis-je ; d'avoir appris de l'une de ces Tribus que les Howadat, ou

(1) Voyez les lettres d'Irwine.

les Atouni, Arabes de l'Iſthme de Suez, étoient de la même race qu'elle.

J'AVOIS même marqué ce fait ſur mon memorandum; mais mon memorandum étoit dans mes malles; &, comme je n'étois pas certain de laquelle de ces tribus ils étoient alliés, & qu'elles étoient toujours rivales & ennemies, je pris d'abord le parti de ne rien dire de peur d'une mépriſe dangereuſe. Cependant j'eſſayai de découvrir ce qui en étoit, & bientôt je connus par leurs diſcours & par quelques circonſtances que je me rappellai, que les Noilé étoient leurs amis; ainſi nous nous parlâmes familiairement, & comme nous nous reconnûmes mutuellement pour hommes vrais, ils voulurent abſolument aller chercher un de leurs Sheiks.

JE leur dis qu'ils étoient les maîtres de faire venir qui ils voudroient: mais que j'avois avant un ſervice à exiger d'eux; & auſſi-tôt ils m'aſſurerent qu'ils étoient prêts à m'obéir. Je les priai donc de me procurer, pour le lendemain matin, un jeune-homme à cheval, qui portât une Lettre à Risk, Secrétaire d'Ali-Bey, & j'annonçai qu'en recevant la réponſe, je lui donnerois une piaſtre.

LES Arabes me promirent ce que je demandois: mais ils ne furent pas plutôt à terre, que nos deux compagnons maures tinrent conſeil; après quoi, l'un deux partit à pied, & avant le jour, je fus réveillé, par l'arrivée du Raïs-Abou-Cuffi, & de ſon fils Mahomet.

ABOU-CUFFI étoit ivre, quoiqu'il fût un *Sherif*, un *Hagi*, & un demi-ſaint, qui jamais ne touchoit de liqueur fermentée,

m'aſſura-t-il, quand je fis mon marché avec lui. Le fils étoit encore tremblant de peur. Il eût été empalé, à ce qu'il diſoit, ſi mon Meſſager étoit arrivé, & voyant que je m'occupois des moyens d'entretenir une correſpondance avec le Caire, il me dit que puiſqu'il étoit en ſûreté, il ne courroit pas le riſque de retourner à la Ville, pour répondre des fautes de ſon pere, de crainte qu'un jour ou autre, quelque plainte de ma part, ne fût cauſe qu'on l'arracheroit de ſon lit, & qu'on le feroit périr ſous le bâton, ſans qu'il fût pour quelle offenſe.

UNE nouvelle altercation s'éleva. Abou-Cuffi alléguant les mêmes raiſons que ſon fils, refuſa de reſter lui-même au Caire. Je m'apperçus que Risk leur avoit parlé, comme il faut, à l'un & à l'autre, & je vis bien la corde qu'il falloit toucher pour réveiller leurs craintes.

ILS réſolurent donc de faire enſemble le voyage, car aucun d'eux ne ſe croyoit en ſûreté, s'il demeuroit, & je fus aſſez content d'être avec deux hommes de quelque ſolidité, plutôt que de n'avoir avec moi que des vagabons de louage, comme je jugeois qu'étoient les deux Maures.

COMME le Sheik des Howadat & moi nous étions liés d'amitié, il me propoſa de me conduire, par terre, juſqu'à Coſſeir, ſans qu'il m'en coûtât rien; m'obſervant que, d'après ce qui s'étoit paſſé, je devois me défier de mon patron.

JE le remerciai de ſon offre obligeante, quoique je fuſſe perſuadé que je pouvois l'accepter ſans courir aucun riſque: mais j'aimai mieux qu'on envoyât un des Maures, qui ſervoient à

notre bord, pour chercher au Caire les hardes de Mahomet, fils de d'Abou-Cuffi, & je conſentis de donner cinq patakas, en ſus du prix de mon paſſage, à condition que Mahomet feroit le voyage, à la place d'un de ſes Matelots, & que le dévot Abou-Cuffi, *qui ne buvoit jamais de liqueur fermentée*, dormiroit, ſobre comme il l'étoit, juſques à ce que les hardes de ſon fils fuſſent arrivées.

En même-tems, je m'arrangeai avec le Chef des Howadat, pour qu'il me fournît des chevaux pour aller voir Métrahenny ou Mohannan; où il me dit qu'étoit autrefois une immenſe Ville, capitale de toute l'Egypte.

Cet arrangement eut tout le ſuccès poſſible. Le lendemain, à la pointe du jour, le Sheik paſſa le Nil à Miniel, où il y avoit un gué, quoique le fleuve ſoit dans cette partie-là, très-profond. Il étoit accompagné de cinq Cavaliers bien montés, & d'un beau cheval, qu'on avoit préparé pour moi; & alors marchant au Sud de Miniel, nous nous rendîmes à Métrahenny, où nous trouvâmes une grande plantation de palmiers.

Le 15 Décembre, j'étois de retour au vaiſſeau; &, à huit heures du matin, nous hiſſâmes nos immenſes voiles & nous partîmes. Bientôt nous eûmes dépaſſé un village aſſez conſidérable, appellé Turra, ſur la rive orientale du Nil. Enſuite nous vîmes à l'occident, Sheik-Atmant, autre village qui ne contient qu'une trentaine de maiſons.

Les montagnes, qui s'étendent du château du Caire, dans l'Eſt du Sud-Eſt, juſques à cinq milles de diſtance du Nil,

& à l'Eſt quart de Nord, ſe rapprochent enſuite des bords du fleuve, dans une direction Sud quart d'Oueſt, juſques à ce qu'elles ſe terminent ſur le rivage des environs de Turra.

LE Nil à, en cet endroit, environ un quart de mille de large; & les perſonnes, qui ne tiennent point aux préjugés, ne peuvent pas avoir le moindre doute, que cette largeur ne ſoit bien éloignée des autres parties de l'Egypte déjà connues (1). Certainement il y a un demi-mille entre le pied des montagnes & le rivage de Lybie; ce qu'on ne peut dire d'aucun autre endroit de l'Egypte, où nous ſoyons encore allés. D'ailleurs il eſt impoſſible de décrire cette ſituation mieux qu'Hérodote ne l'a fait: « Vis-à-vis de la côte d'Arabie, dit-il, s'étend vers » la Lybie, la montagne pierreuſe d'Egypte, couverte de ſable, » & où l'on trouve les Pyramides (2). »

COMME cette obſervation & pluſieurs autres que j'aurai occaſion de rapporter par la ſuite, devoient néceſſairement exciter un voyageur à chercher, en cet endroit, l'antique ville de Memphis, je quittai le vaiſſeau à Sheik-Atman, & accompagné comme je l'ai déjà dit, par les Arabes, je marchai vers le Sud. Nous entrâmes dans une forêt de palmiers très-vaſte & très-épaiſſe, qui paroiſſoit s'étendre au Sud quart d'Eſt; en continuant notre route, nous vîmes bientôt un village, & enſuite pluſieurs autres, tous bâtis au milieu des palmiers & des dattiers, de maniere qu'ils ne pouvoient guère être vus du rivage.

CES villages portent le nom de Métrahenny, dont il m'a

(1) Herod. lib. 2, p. 99.
(2) Idem, ibid. cap. 8.

été impoſſible

été impoſſible de connoître, ni l'étymologie, ni la ſignification. Quand nous les eûmes paſſés, nous nous écartâmes du fleuve, & nous nous enfonçâmes dans la partie occidentale de la forêt, qui eſt appelée Mohannan; mot ſur lequel mes recherches ne m'ont pas procuré plus de renſeignemens que ſur le premier.

Au Sud de ce déſert, on voit un grand nombre de Pyramides. Autant que j'ai pu le diſtinguer, toutes ſont bâties d'argile; & quelques-unes ſont ſi éloignées qu'à peine je les apperçus à l'horizon.

Après avoir atteint l'extrémité de la forêt de palmiers à Mohannan, nous découvrîmes bien aiſément les Pyramides de Géeza, qui ſont dans le Sud-Oueſt, & dont nous étions éloignés alors d'environ neuf milles. Si ma vue ne m'a point trompé, Métrahenny, Géeza, & le centre des trois Pyramides, font un triangle aſſez régulier.

Je demandai au Sheik-Arabe avec qui j'étois, s'il en ſavoit la diſtance, & s'il croyoit que les Pyramides fuſſent plus ou moins éloignées que Géeza? A quoi il répondit qu'il penſoit que leur diſtance étoit, *Sowah*, *Sowah*; c'eſt-à-dire, à-peu-près égale; que peut-être il y avoit un peu plus loin de Métrahenny aux Pyramides, mais qu'il y ſeroit plutôt rendu qu'à Géeza, parce qu'il n'auroit pas beſoin de ſuivre la côte, où l'on eſt arrêté par les flaques d'eau.

A l'Occident & au Midi de Mohannan nous vîmes pluſieurs grands monceaux de décombres & de ruines qui n'étoient pas très-étendus, mais qu'on avoit alignés avec des pierres, & recouverts en partie avec de la terre.

Au Sud-Oueſt étoient trois grandes Colonnes de granit ; & un reſte de citerne briſée, de la même eſpèce de pierre que les Colonnes. Mais il n'y avoit là, ni obéliſques, ni pierres chargées de hiéroglyphes, & nous jugeâmes que la plupart des ruines devoient ſe trouver plus avant dans la même direction, ou un peu plus encore dans le Sud.

Mon Conducteur me dit que c'étoient là les ruines de Maïmf l'ancienne capitale des Pharaons, Rois d'Egypte ; & qu'il y avoit une autre Maïmf, très-loin dans le Delta : mais je compris qu'il déſignoit Ménouf, au-deſſous de Terrane & de Batn el Baccara (1).

Voyant bien alors que plus de recherches ne m'en apprendroient pas davantage, je revins ſur mes pas ; & arrivé au vaiſſeau, je me ſéparai du Sheik, mon guide & mon ami, que je récompenſai de ſes peines & qui fut très-content de moi.

Je vis dans ces ſables beaucoup de lièvres ; & le Sheik me dit que ſi je voulois aller avec lui à un Village juſqu'au près de Faioume, je pourrois tuer, dans un jour, de quoi charger à moitié un vaiſſeau, tant de lièvres que d'antelopes ; parce qu'il me procureroit des chiens. En même-tems, il m'invitoit à tirer ſur les lièvres, qui paſſoient près de nous : mais je n'y conſentis pas. J'aimai mieux paſſer tranquillement au milieu des palmiers, que de trop exciter la curioſité des habitans des Villages voiſins.

Le peuple, qui vit dans ces palmiers, eſt d'une couleur

(1) Voyez la carte du Nil.

fort jaune, & qui ſemble annoncer une très-mauvaiſe ſanté. Il a d'ailleurs, en général, un air triſte, grave, inanimé, & il paroît plutôt diſpoſé à éviter qu'à rechercher la converſation de perſonne.

Il étoit près de quatre heures après midi, quand nous nous en retournâmes : mais nous rencontrâmes dans le chemin un de nos jeunes Maures, qui venoit nous avertir que le vaiſſeau étoit remonté vis-à-vis de la Pointe-Nord de la forêt des palmiers de Métrahenny.

Le Sheik voulut abſolument m'accompagner juſqu'à ce que je fuſſe rendu à bord ; &, après lui avoir fait un préſent, je pris congé de lui.

Le ſoir, ce bon Arabe m'envoya des dattes ſéches, & des cannes de ſucre, qui ne croiſſent point dans ces cantons, mais qu'il avoit reçues de quelqu'un de ſes amis des Villages ſitués dans le haut du Nil.

Le ſavant Docteur Pococke eſt, autant que je puis me le rappeller, le premier Européen, qui s'eſt haſardé, loin des ſentiers battus, à chercher les ruines de Memphis, à Métrahenny & à Mohannan.

Le Docteur Shaw, dont le jugement, le ſavoir & la véracité ne ſont point inférieurs à ceux du Docteur Pococke, ni d'aucun autre Voyageur, qui ait parcouru l'Egypte, inſiſte beaucoup pour placer ces ruines à Géeza.

Monsieur Niéburh, voyageur Danois, penſe comme le

Docteur Pococke. Mais je crois que ni M. Niébuth, ni M. Shaw, n'ont jamais vu Métrahenny, où le Docteur Pococke & moi ſommes allés. Nous avons viſité également Géeza; & je confeſſe, avec ſincérité, que quelques argumens qu'ait fait M. Shaw, en faveur de Géeza, ils ne me paroiſſent nullement victorieux, tandis qu'au contraire tout ſemble prouver que les véritables reſtes de Memphis ſont à Métrahenny.

Avant d'entrer dans aucun raiſonnement, je dois obſerver que ſi Ptolemée eſt vrai, s'il mérite la centième partie des peines que ſes Commentateurs ſe ſont données pour l'expliquer, ſon autorité doit certainement être de quelque poids dans cette occaſion.

Il s'agit de connoître la véritable poſition de l'ancienne Capitale de l'Egypte, dont Ptolemée n'étoit éloigné que de quarante milles lorſqu'il écrivoit, & avec laquelle il avoit des rapports continuels. Ainſi, dans l'incertitude où nous ſommes ſur cette Ville, je crois qu'on doit avoir beaucoup de confiance en Ptolemée.

Le Docteur Pococke (1) croit que Memphis étoit ſituée à Métrahenny ou à Mehannan, parce que Pline (2) dit que les Pyramides étoient entre Memphis & le Delta; & le rapport de Pline eſt vrai, ſi le Docteur Pococke ne s'eſt point trompé ſur la poſition de Memphis (3).

(1) Pococke, vol. 1, chap. 5, p. 59.
(2) Plin. lib. 5, cap. 9.
(3) Ibid.. lib. 36, cap. 12.

Mais le Docteur Shaw, ſans répondre à cette aſſertion, cherche à la détruire en alléguant un autre ſentiment de Pline. Cet Hiſtorien dit que les Pyramides ſont entre Memphis & le nome d'Arſinoé; & le Docteur Shaw croit que conſéquemment c'étoit à l'occident de Memphis.

Si Memphis étoit à Métrahenny, cette Ville ſe trouvoit placée entre les Pyramides; elle en avoit trois au Nord-Oueſt & plus de trente au Sud.

Quand Pline dit que les Pyramides étoient entre Memphis & le Delta, il entend les trois grandes Pyramides, communément nommées les Pyramides de Géeza.

Mais enſuite, parlant des Pyramides de Saccara, de cette multitude de Pyramides, qu'on voit au Sud, il dit qu'elles étoient entre Memphis & le nome d'Arſinoé; ce qui eſt très-vrai, en mettant Memphis à Métrahenny.

Ptolemé place Memphis par les 29° 50′ de latitude, & le nome d'Arſinoé par les 29° 30′, & dit qu'il y a 8′ de longitude entr'eux. Ainſi, le nome d'Arſinoé ne peut pas être à l'occident de Geeza ou de Métrahenny. Le nome de Memphis s'étend à l'Occident dans cette partie de la Lybie, appellée le Pays des Scythes; & le ſud du nome de Memphis eſt le nome Arſinoite, lequel eſt borné à l'Occident par cette même partie de la Lybie.

Pour prouver que la dernière opinion, qu'on a citée de Pline, doit l'emporter ſur la première, le Docteur Shaw, rap-

porte un paſſage de Diodore de Sicile (1) ; qui dit que Memphis étoit très-avantageuſement ſituée, ſervant de clef au pays dans l'endroit même où le fleuve commence à ſe diviſer en pluſieurs branches & à former le Delta.

Je n'ai jamais rien vu qui prouvât plus fortement combien un homme cherche à s'aveugler pour ſoutenir l'opinion qu'il a embraſſée, que la citation de ce paſſage. Memphis étoit par les 29° 50′ de latitude ; & la pointe du Delta par les 30°. Or cette dernière latitude étant la même que celle de Géeza, elle ne peut appartenir à Memphis. Cette Ville doit avoir été bâtie de dix à onze milles plus loin dans le Sud.

Si elle avoit, comme le Docteur Shaw le ſuppoſe, dix-neuf milles de circonférence, & cinq ou ſix milles de large, certes, dans ſa plus grande largeur, elle devoit s'étendre juſqu'au bord du fleuve. Ainſi 10 & 6 font 16 ; ce qui eſt la latitude de Métrahenny ſuivant la manière de calculer du Docteur Shaw.

Mais alors on ne pourroit pas dire que Géeza fût la clef du pays ; puiſqu'il n'a à l'Occident que de vaſtes plaines & des déſerts, & que, de l'autre côté, la montagne la plus près eſt le château du Caire.

Le Docteur Shaw (2) penſe que ſon opinion eſt encore confirmée par un autre paſſage de Pline, qui dit que Memphis étoit à quinze milles du Delta ; mais ſi ce rapport eſt effective-

(1) Diod. Sic., p. 45, §. 50.
(2) Voyage de Shaw, chap. 4, p. 298.

ment vrai, il fournit une nouvelle raiſon, non pour ſoutenir, mais pour combattre l'opinion de M. Shaw : car Géeza, qui n'eſt éloignée du Delta que de dix milles, ne peut pas être Memphis.

Si quelqu'un, fondant ces raiſonnemens ſur la meſure des diſtances, ſe permet de rejetter à ſon gré un tiers de ces diſtances, il n'aura certainement pas beaucoup de peine de placer les anciennes Villes dans les endroits où il lui plaira.

Le Docteur Shaw a également tort de dire ce qui n'eſt pas. Métrahenny n'eſt qu'à vingt-ſept milles du Delta, & non à quarante, comme il nous l'aſſure. De pareilles libertés embrouillent la queſtion la plus claire.

Il continue enfin par dire que des monceaux de ruines ſeuls ne prouvent pas qu'il y ait eu une Ville dans le lieu même, où on les trouve ; mais que la diſtance de Memphis au Delta, étant connue, & le Delta étant une borne certaine & inébranlable, cette diſtance fournit une preuve ſans replique du lieu où étoit Memphis.

Pour moi, ſi j'avois eu un conſeil à donner au Docteur Shaw, je lui aurois rappellé que celui qui croyoit que toute l'Egypte avoit été créée par le Nil, ne devoit pas ſoutenir à l'immutabilité de la pointe du Delta. L'inconſéquence eſt trop frapante.

La ſituation de Babylone, qu'on nomme à préſent le Caire, eſt bien fixée par le Calish, ou le fleuve Trajan, qui traverſe

la Ville. Ptolemée en parle ; & le Docteur Shaw dit que Géeza placée vis-à-vis du Caire, dans une ligne Eſt & Oueſt, eſt néceſſairement l'ancienne Memphis.

Il eſt certain que Babylone étant par la latitude de 30°, ainſi que Géeza, elles peuvent être l'une vis-à-vis de l'autre, dans une ligne de l'Eſt à l'Oueſt ; mais ſi la latitude de Memphis étoit de 29° 50′, Memphis n'étoit point où l'on voit Géeza, qui eſt vis-à-vis de Babylone. Il étoit deux milles de plus dans le Sud ; ainſi, il ne pouvoit pas être vis-à-vis de Babylone, ou du Caire. De plus, ſi la pointe du Delta eſt par les 30°, & que Babylone ou le Caire, & Géeza ſoient par la même latitude, la pointe du Delta ne peut pas être à dix milles du Caire ou de Babylone, ni à dix milles de Géeza.

Cependant cette pointe n'eſt pas à moins de diſtance, ni de Babylone, ni de Géeza ; & cette diſtance n'eſt nullement conforme à ce que dit le Docteur Shaw. Il ſe trompe également en partant de la pointe du Delta. Cette pointe ne peut pas être regardée comme une borne ſtable, ni elle ne doit pas plus reſſembler toujours aux figures qu'il en a tracées, qu'à celles de Ptolemée ; il eſt plutôt vraiſemblable qu'elle a été emportée & reculée 10′ plus dans le Nord. Babylone, comme l'obſerve le Docteur, eſt une borne fixée par le fleuve Trajan : or ſuppoſé que le Delta eût été de même ſtable, par la latitude de 30°, il y auroit tout juſte les quinze milles, que Pline a dit être entre le Delta & Memphis, ſi nous admettons que cette grande ville fut ſituée à Métrahenny.

Je ne répondrai rien aux argumens du Docteur Shaw, ſur la diſtance

la distance qu'il y a de Géeza aux Pyramides, parce que raisonnant toujours d'après les mêmes suppositions, il se trompe dans cette dernière hypothèse, comme dans la première.

En continuant à vouloir déterminer la situation de Memphis, il s'appuie de l'autorité d'Hérodote (1), qui dit que cette ville étoit au-dessous des montagnes de la Libye, & que ces montagnes étoient de rocher, mais couvertes de sable, & opposées à la montagne d'Arabie.

Cependant, d'après ce passage même, Memphis ne pouvoit pas être à Géeza; car Géeza n'a point de montagnes auprès de lui; & le mont d'Arabie, dont parle Hérodote, est celui qui vient se terminer sur le rivage de Turra.

Diodore de Sicile dit que Memphis étoit placée dans la partie la plus étroite de l'Egypte. Or ce rapport fournit une nouvelle raison de croire que ce n'étoit point à Géeza. Le Docteur Shaw convient lui-même qu'il y a une plaine de douze milles d'étendue au moins depuis Géeza jusqu'aux Pyramides, qui sont élevées à l'extrémité de la Lybie; &, du côté de l'Arabie, il n'y a d'autre montagne, que celle où l'on voit le château du Caire; montagne qui, depuis le Château, s'étend fort au loin dans le désert, & tournant ensuite au Sud-Ouest, vient se terminer au rivage de Turra, où il ne reste qu'un passage très-étroit pour le fleuve. Si la question devoit être décidée d'après cette remarque seule, & que le Docteur Shaw se fût transporté à Turra, j'ai assez de confiance en sa candeur & en sa véracité pour croire qu'il auroit abandonné son opinion.

(1) Herod. lib. 2, p. 141. Ibid. p. 158. Ibid. p. 105. Ibi. p. 109. edit. Steph.

La dernière autorité que le docteur Shaw rapporte, & que je vais examiner, me paroît si décisive, contre lui, que si je n'écrivois que pour ceux qui ont vu l'Egypte & qui connoissent la navigation du Nil, je n'aurois pas voulu en citer d'autre.

Herodote dit (1), en propres termes : « dans le tems des » débordemens du Nil, les Egyptiens ne naviguent pas de Nau» cratis à Memphis, en suivant le cours ordinaire du fleuve, qui » passe à Cercasora & à la pointe du Delta ; mais ils vont à » travers les campagnes, en côtoyant les Pyramides. »

Naucratis étoit située sur la rive occidentale du Nil, par les 30 ° 30 ′ de latitude, c'est-à-dire, aux environs de Terrane, ainsi que je l'ai placée dans ma Carte. Ainsi, les Egyptiens, qui naviguoient à travers la campagne, pendant les débordemens du Nil, devoient passer de l'un ou de l'autre côté des Pyramides pour se rendre de Naucratis à Métrahenny ou à l'ancien Memphis.

Les vents d'Eté, ordinairement très-forts, accéléroient leur course dans cette direction ; car ils soufflent précisément de Terrane à Métrahenny ; & nous devons penser qu'ils faisoient cette route en peu d'heures. Si les Navigateurs avoient eu alors de ces vaisseaux, appellés Canjas, dont j'ai déjà fait la description, & qui ont de si immenses voiles, ils auroient dû encore raccourcir leur voyage & le faire bien plus agréablement.

Mais il en eût été bien autrement si les Canjas avoient eu besoin de se rendre à Géeza.

(1) Herod. lib. 2, §. 97, p. 123.

NON-SEULEMENT ils n'auroient pas pu côtoyer les Pyramides, mais ils en auroient passé à plus de trois lieues; & l'expérience prouve tous les jours qu'en s'en approchant, loin de raccourcir leur voyage, ils l'auroient alongé; car le vent soufflant très-fort du Nord & du Nord-Oueſt, pour se rendre à Géeza, ils n'eussent eu rien de mieux à faire que d'y aller en droite ligne. Mais si, comme le croit le Docteur Shaw, les Navigateurs alloient d'abord reconnoître les Pyramides, je voudrois savoir comment ils faisoient ensuite pour revenir vers Géeza.

LEURS vaisseaux ne pouvoient aller que vent arrière, & en prenant la route des Pyramides pour aller à Géeza, ils auroient eu vent debout.

LE courant ne les eût pas non-plus favorisés; car les eaux étoient alors stagnantes; & si les Canjas n'eussent pas abattu leurs grandes voiles, & leurs pesantes vergues, ou bien même quand ils les auroient abattues, le vent auroit eu tant de prise sur eux, qu'il les eût entraînés dans la haute Egypte, & là, entrant dans le premier canal qui se seroit présenté, ils eussent, malgré eux, suivi son cours.

LE danger ne se fût pas borné là; car si les Canjas, emportés par la rapidité du fleuve, avoient gardé leur immense voilure ils auroient couru risque de heurter quelque côté du rivage, & d'être renversés & mis en pièces.

LEUR sûreté auroit donc obligé d'abattre les mâts comme on le fait à présent, lorsque les Canjas descendent le fleuve, ils se mettent en travers. Tandis que le courant les entraîne d'un côté, un vent violent

les repouſſe de l'autre; & ils demeureroient ainſi ſans avancer, ſi un homme, avec un très-long aviron, qui paſſe à la poupe du vaiſſeau, n'en preſſoit pas la marche, malgré les efforts du vent.

TEL eut donc été, ſans doute, le moyen qu'on eût pris, dans ce voyage de Naucratis, à moins qu'on n'eût tenté de louvoyer, manœuvre à laquelle les Canjas ne ſont nullement propres; car elles ne pourroient manquer de les faire chavirer & périr.

SI Memphis étoit à Métrahenny, je penſe que tous ceux qui le pouvoient, s'y rendoient de Naucratis à travers la plaine. Ils alloient directement du Nord au Sud. Mais le Docteur Shaw ſe trompe beaucoup en croyant qu'il y a un moyen plus prompt que de faire voile contre le courant de la rivière. Je me rappelle que, depuis dix heures du matin juſques à quatre heures après midi, nous ne faiſions jamais moins de huit milles par heure, contre un courant qui en faiſoit bien ſix. Ce courant rapide venoit droit à notre vaiſſeau; mais notre énorme voile en domptoit la violence & nous emportoit avec facilité.

LE Docteur Shaw voulant rendre encore plus probable l'opinion qu'il a adoptée ſur la ſituation de Memphis, dans la plaine de Géeza, dit qu'il ne reſte plus maintenant aucune trace de l'ancienne capitale de l'Egypte, parce que ſa décadence commença dès qu'on eut jetté les fondemens d'Alexanderie; que les digues & les remparts, qui l'empêchoient d'être inondée, furent inſenſiblement détruites, & que Memphis qu'il ſuppoſe être

(1) Voyage de Shaw, chap. 4.

dans l'ancien lit du Nil, au tems des Ptolemées fut tellement abandonnée, que le fleuve la couvrit & cacha le reſte de ſes ruines, dont les meilleures avoient déja ſervi à bâtir Alexandrie; de ſorte que perſonne ne peut plus connoître, où étoit ſa vraie ſituation. Cette opinion eſt auſſi celle du Docteur Pococke & de M. Maillet.

En penſant que les reſtes de Memphis ſont maintenant difficiles à connoître, les Voyageurs, que je viens de citer, ont abſolument raiſon; & tout ce que j'ai dit plus haut le prouve aſſez.

Mais je ne puis pas ſupportet qu'on avance que Memphis fut détruite preſqu'au moment, où l'on bâtit Alexandrie, ou du tems des Ptolemées; puiſque Strabon (1) rapporte que, lorſqu'il étoit en Egypte, Memphis, ſituée non loin d'Alexandrie, étoit la Ville la plus magnifique de ce Royaume.

Elle étoit encore la Capitale de toute l'Egypte (2). On y voyoit un Temple d'Oſiris, où l'on entretenoit & adoroit le Bœuf Apis. Il y avoit auſſi un appartement réſervé pour la Mere de ce Bœuf ſacré; un Temple de Vulcain d'une grande magnificence; un vaſte cirque, deſtiné aux combars des Taureaux (3); & un grand coloſſe à l'entrée de la Ville, lequel étoit déjà renverſé; on voyoit auſſi, hors des murs, un Temple de Vénus, & un de Sérapis, dans une place très-ſablonneuſe, où le vent accumuloit des monceaux de ſable, dangereux pour

(1) Strabo, lib. 7, p. 914.
(2) Ibid.
(3) Ibid.

les Voyageurs ; & cette place contenoit, en outre, un grand nombre de Sphinx (1), dont quelques-uns n'avoient que la tête de visible, & les autres paroissoient jusqu'au milieu du corps.

A l'entrée de la Ville (2), il y avoit un grand nombre de réservoirs & de Palais déjà tombés en ruine. Ces édifices, dit Strabon, avoient été bâtis sur une éminence de la montagne, & ils s'étendoient le long des étangs & des bois, jusques à quarante stades de la Ville, où l'on trouvoit une colline sur laquelle étoit élevées plusieurs pyramides. Les pyramides servoient de tombeaux aux Rois d'Egypte ; trois d'entr'elles étoient remarquables, & deux sur-tout faisoient l'étonnement de l'Univers.

Tel est le récit d'un témoin oculaire, d'un Historien très-accrédité, qui écrivoit sous le règne de Néron. J'ajouterai encore trois observations, qui, j'ose le dire, n'auroient pas dû échapper à un homme, qui a autant de savoir & de pénétration que le Docteur Shaw.

Premierement, la Description que Strabon fait de Memphis, prouve que cette Ville ne pouvoit pas être abandonnée au tems des Ptolemées.

Secondement, entre la fondation d'Alexandrie & le tems des Ptolemées, le fleuve n'avoit pas submergé la Ville & caché la place où elle étoit.

Troisiemement enfin ; une grande partie de Memphis

(1) Strabo, lib. 7. p. 914.
(2) Ibid.

ayant été bâtie ſur une éminence au pied de la montagne, & principalement les vaſtes & ſuperbes édifices, dont parle Strabon, cette Ville ne devoit pas ſe trouver dans le lit du fleuve, comme l'a dit le Docteur Shaw; car, ſi elle avoit eu une pareille ſituation, la moindre breche à ſes remparts l'auroit fait ſubmerger.

Mais ſi Memphis a été ſubmergée, elle n'étoit donc pas ſituée à Géeza; & cet accident doit être arrivé depuis le tems, où Strabon écrivoit, à quoi le Docteur Shaw n'a pas pris garde. En raiſonnant trop négligemment, il dit que Memphis fut détruite par un violent débordement du Nil; & enſuite il prétend que la place de cette Ville eſt à Géeza, où jamais le Nil n'eſt venu.

La montagne, où ſont les pyramides, le nombre de ces monumens, dont trois ſont très-remarquables, la campagne ſablonneuſe, & les monceaux de ſable, que le vent accumule, & qui ſont fort dangereux pour les Voyageurs; tout cela reſſemble ſingulièrement à ce qu'on voit à Saccara, dans le voiſinage de Métrahenny & de Mohannan: mais il n'y a, au contraire, aucun rapport, avec les environs de Géeza.

On demandera peut-être, où ſont tous ces Temples, de Serapis, de Vulcain, de Vénus, & ce cirque immenſe? Les trouve-t-on auprès de Métrahenny.

Mais je répondrai, en demandant à mon tour, ſi on les trouve à Géeza? non. Mais s'ils avoient été à Géeza, leurs ruines y ſubſiſteroient encore, comme on voit celles de Thèbes,

de Diospolis, de Syene; parce que ces différens endroits sont environnés d'une terre noire, que le vent ne soulève jamais.

CEPENDANT une immense quantité de ruines de Memphis subsistent au milieu du Caire. Les murailles, les écuries, les abreuvoirs des chevaux du Bey, ne sont que de superbes débris qu'on a tirés de Métrahenny. — Le reste a, sans doute, été couvert par les sables mouvans de Saccara, ainsi que les Sphinx, & les édifices abandonnés l'étoient déjà au tems de Strabon, parce qu'il n'y avoit déjà plus dans ces endroits des plantes dont la racines continssent la terre, comme on a soin d'en entretenir dans ces pays, autour des lieux qu'on habite. Les sables du Désert n'ont point trouvé d'obstacle, & vraisemblablement couvrent pour jamais, les restes de la Capitale de l'Egypte.

L'HOMME sent son cœur défaillir quand il jette les yeux au Sud & au Sud-Oueſt de Métrahenny. Ses regards se perdent dans l'immensité du désert qu'il contemple devant lui, & où subsistent encore tant de Pyramides. Frappé d'étonnement à l'aspect de l'étendue immense, qu'on découvre par-delà les palmiers, & à laquelle il n'est point accoutumé, il commence à se décourager, & il redoute les effets de ces brûlans climats.

L'HABITUDE de l'indolence qu'il a contractée au Caire, les tristes récits qu'il a entendu faire du mauvais Gouvernement & de la barbarie des Peuples de ces contrées, l'ignorance de la langue, le manque de plan, tout enfin l'empêche de tenter des découvertes dans les sables mouvans de Saccara; & il aime

aime mieux s'en rapporter tranquillement à ce qu'en diſent ceux qu'il croit avoir été plus curieux & plus hardis que lui.

AINSI, l'on ne crée point de nouvelles erreurs; mais en adoptant les erreurs des autres, on leur prête plus de force; & quoique le même nombre de Voyageurs ſe ſuccède dans ces pays, les ſciences n'en retirent preſqu'aucun avantage.

DANS la matinée du 14 Décembre, au moment où je venois de faire la paix avec Abou-Cuffi, qui m'avoit fait beaucoup d'excuſes ſur ſes fautes paſſées, & des promeſſes de ſe bien conduire à l'avenir; tandis que nous prenions le café, nous préparant à partir de Métrahenny & à pourſuivre notre voyage avec ardeur, un Arabe arriva, & me remit, de la part de mon ami le Sheik des Howadat, une lettre & une centaine de dattes.

L'ARABE, porteur de la lettre, étoit malade depuis longtems, & avoit beſoin de ſe rendre à Kemé dans la Haute-Egypte. Le Sheik me prioit, dans ſa lettre, de le prendre avec moi, pour lui faire faire un petit voyage de deux cens cinquante milles, de le ſoigner dans ſa maladie, de le guérir, & de lui fournir de quoi vivre durant la route.

LE ſeul parti qu'il y ait à prendre dans ces occaſions, c'eſt d'accéder aux demandes d'un ami. Le Sheik m'avoit offert de me faire faire par terre le même chemin, & de me porter moi, mes gens & mon bagage, ſans qu'il m'en coûtât rien. Il m'avoit accompagné avec beaucoup d'honnêteté dans le déſert de Saccara; ainſi je répondis ſans héſiter à l'Arabe, qu'il me

confioit : « mon ami, ſois le bien venu. Je réponds de toi » ſur ma tête. » A ces mots le malheureux à demi-nud, me préſenta un petit haillon aſſez ſale, où il y avoit une dixaine de dattes, & le domeſtique du Sheik, qui l'avoit accompagné, s'en retourna avec une ſorte de triomphe.

Je ne rapporte cet exemple que pour montrer combien les préſens ſont, dans toutes les occaſions, regardés comme eſſentiels en Orient. — Que ce ſoit des dattes ou des diamans, il faut toujours qu'on en offre. Sans cela, un inférieur ne ſeroit jamais tranquille au fond de ſon ame, parce qu'il croiroit n'avoir aucun droit à la bienveillance de ſon ſupérieur.

CHAPITRE IV.

Départ de Métrahenny. — Arrivée dans l'Iſle d'Halouan. — Fauſſe Pyramide. — Motifs qui ont fait bâtir ces édifices. — Cannes de ſucre. — Ruines d'Antinopolis. — Accueil que reçoit à Antinopolis le Chevalier Bruce.

Le vent étoit très-favorable & ſouffloit avec force, lorſque pleins du deſir de continuer notre voyage, nous mîmes à la voile, & nous nous éloignâmes de la pointe de Métrahenny, où mes lecteurs trouveront peut-être que je les ai retenus trop long-tems. Nous découvrîmes les Pyramides de Saccara au Sud-Oueſt de notre vaiſſeau. Nous appèrçûmes pluſieurs villages ſur les deux rives du fleuve, mais ils n'annonçoient que la triſteſſe & la pauvreté. Du côté du Levant une partie de la terre avoit été inondée, mais elle n'avoit reçu aucune eſpèce de ſemences; preuve inconteſtable de la miſere des cultivateurs, qui ſont ſans ceſſe accablés par l'avarice & l'oppreſſion des différens Officiers de l'incompréhenſible Gouvernement du Caire.

Après avoir fait environ deux milles, nous rencontrâmes trois hommes, qui pêchoient d'une manière bien extraordinaire. Ils étoient ſur un radeau, fait avec des branches de palmier, & ſupporté par pluſieurs jarres d'argile bien bouchées & attachées très-près l'une de l'autre. La forme de ce radeau étoit un triangle iſoſcèle, & reſſembloit à la façade d'une pyramide.

Deux hommes dont un, à chaque angle des côtés, tenoient des filets en épervier, & les lançoient en même-tems au courant de l'eau; le troiſième, placé à l'autre angle, qui alloit en avant, ne jettoit ſon filet qu'au moment, où ſes camarades levoient les leurs; cet exercice ſe répétoit avec une régularité étonnante. Notre Raïs, croyant que nous deſirions d'acheter du poiſſon, laiſſa tomber ſa grand-voile, & appella les pêcheurs avec le ton d'une haute ſupériorité.

Au même inſtant ils furent le long de notre vaiſſeau, & l'un d'entr'eux monta à bord après avoir attaché ſon frêle radeau à un de nos cordages. Pour les dédommager de leur peine, nous leur fîmes préſent de quelques rouleaux de tabac à fumer, & ils en furent ſi enchantés, qu'auſſi-tôt ils nous apporterent un panier plein de poiſſon. Ce poiſſon étoit de différente eſpèce, & très-petit, excepté un ſaumon, d'une couleur brillante, & argentée ſur les côtés, avec le dos d'un très-beau bleu (1). Il peſoit environ dix livres, & il étoit d'un goût excellent, ayant, lorſqu'il fut cuit, la fermeté & la blancheur de la perche. On en voit, dit-on, de la même eſpèce, du poids de 70 livres. J'examinai les filets des trois Pêcheurs. Ils me parurent plus petits que les éperviers dont nous nous ſervons en Angleterre : mais, dans leur proportion, ils me ſemblerent, par leur plomb, plus peſans que les nôtres, & ils étoient faits d'un fil plus fin. Il me fut impoſſible de bien juger de la bonté de ces filets: car, dans l'endroit où ils pêchoient, le Nil avoit au moins douze pieds de profondeur, avec un courant d'eau extrêmement rapide.

Les Pêcheurs m'offrirent de me mettre ſur leur radeau, pour

(1) Nommé *Binny*, dans la langue du Pays. *Voyez* l'Appendix.

m'apprendre la manière dont ils lançoient leurs filets : mais j'avoue que ma curioſité ne s'étendit pas juſques-là. Ils me dirent en même-tems qu'ils ne pêchoient que par occaſion ; parce que leur commerce ordinaire étoit de vendre les jarres d'argile qu'ils tiroient d'auprès d'Ashmouncin. Quand ils les ont deſcendues ainſi juſqu'au Caire, ils les détachent, les charrient au marché, & en rapportent chez eux le produit en argent, ou en marchandiſes, qu'ils chargent ſur leurs épaules. C'eſt-là, ſans doute, un aſſez pauvre commerce : mais il ſuffit cependant, me dirent-ils, pour occuper deux mille perſonnes, tant pour préparer l'argile, & fabriquer les jarres, que pour les charrier dans les marchés du Caire, & des différentes Villes du Delta. Ainſi, il y a, dans cette manufacture, quatre fois plus de monde employé que dans aucune des plus grandes forges d'Angleterre. Toutefois je prie mes lecteurs d'obſerver que je ne leur garantis ce fait que d'après le témoignage ſur lequel je l'ai reçu moi-même.

A deux heures après midi, nous atteignîmes la pointe d'une Iſle, & nous découvrîmes pluſieurs villages, avec des plantations de dattiers, de chaque côté du fleuve. Le ſol avoit été inondé par le Nil & paroiſſoit bien cultivé. Le courant étoit très-rapide en cet endroit. Nous paſſâmes devant deux villages, ſitués ſur la rive orientale, dont l'un ſe nomme Regnagie, & l'autre Zaragara. De-là nous vînmes à Caphat el Hayat, nom qui veut dire le Péage du Tailleur. Ce village eſt environné de beaucoup de dattiers, & eſt, ſans contredit, le plus grand que nous euſſions encore rencontré.

Vers les quatre heures le vent nous manqua, & nous nous

arrêtâmes pour paſſer la nuit à la pointe Sud-Oueſt de l'Iſle, entre Caphar el Hayat & Gizier Azali. C'eſt dans cet endroit que commence le nome d'Héraclée, dont la ſituation prouve évidemment que Memphis étoit placé à Métrahenny.

L'ISLE s'appelle l'iſle d'Halouan. Elle eſt maintenant diviſée en une multitude de petits Iſlôts au moyen de pluſieurs canaux que le Nil s'eſt ouverts & dans leſquels les eaux la traverſant irrégulièrement, viennent ſe réunir avec rapidité au courant du fleuve. Les divers canaux portent chacun un nom différent.

J'ABORDAI dans l'Iſle pour examiner s'il reſtoit quelques traces de l'olivier, dont parle Strabon (1): mais toutes mes recherches furent vaines. Cependant nous devons croire qu'il y a eu là quelque choſe d'approchant, puiſqu'il y reſte encore un village nommé Zeïtoon, c'eſt-à-dire, l'olivier.

LE 15 Décembre, ayant un temps aſſez calme, nous nous éloignâmes de l'extrémité Nord de l'Iſle, ou du territoire d'Héraclée. Nous faiſions route au Sud, en remontant le cours du fleuve: &, après avoir marché trois milles, nous trouvâmes Woodan, avec un grand nombre d'autres petits villages du même nom, ſemés ſur la rive orientale du Nil. A l'occident, nous vîmes quelques petites Iſles, autrefois compriſes dans le nome d'Héraclée.

LA terre étoit bien cultivée dans la plaine des environs de Woodan, qui depuis le bord du fleuve au pied de la montagne,

(1) Strabo, lib. 17, p. 936.

a tout au plus quatre milles d'étendue: mais, à l'occident, elle en a au moins huit, & elle avoit été par-tout inondée & ſemée. Le Nil, en cet endroit, n'a guère, qu'un quart de mille de large & trois pieds de profondeur; ce qui vient j'imagine de la réſiſtance que lui oppoſe l'Iſle, qui, placée au milieu de ſon cours, arrête le ſable que les eaux charrient.

L'INCLINAISON des montagnes ne ſe termine qu'à deux milles de Suf el Woodan, car c'eſt-là le nom entier du village, dont je viens de parler. On nous dit qu'il y avoit quelques ruines à l'occident de ce village, mais que ce n'étoit plus que des décombres, & qu'on n'y voyoit ni arcs, ni colonnes encore debout. Je penſe que c'étoit les reſtes d'Aphroditopolis, ou la ville de Vénus, dont le nome s'étendoit dans l'Eſt.

BIENTÔT le vent renforça & nous paſſâmes devant pluſieurs villages, répandus ſur les deux côtés du fleuve, & tous entourés de palmiers verdoyans, d'abord agréables, mais enſuite inſpirans l'ennui d'une triſte uniformité; ſentiment qu'on éprouve de même en voyageant dans les canaux tranquilles & bourbeux de la verte Hollande.

CEPENDANT le Nil avoit, en cet endroit, un grand mille de large, l'eau étoit profonde & le courant rapide. Le vent ſembloit irrité de la réſiſtance du courant, il ſouffloit avec plus de force, & j'ai remarqué que cela arrivoit preſque toujours là où les eaux avoient plus de pente & de profondeur.

NOUS atteignîmes Nizelet Embarak, c'eſt-à-dire, l'heureux débarquement. M. Norden appelle cet endroit Giéziret Bar-

rakaed, ce qui veut dire, à ce qu'il prétend, l'aiguade de la Croix. Il ſe trompe; car ſi le nom étoit, en effet, Giéziret Barrakaed, il faudroit le traduire par l'Iſle fortunée. Mais, quand on n'entend pas la langue des pays où l'on voyage, on a tort d'en vouloir écrire les noms.

Les Navigateurs, qui vivent dans le Delta, au Caire, ou dans les grandes Villes de la Haute-Egypte, & qui conduiſent toujours des marchandiſes, ou des paſſagers, s'arrêtent fort peu dans ces petits villages, parce qu'en deſcendant le Nil, ils ſont favoriſés par un courant rapide, & en le remontant par un vent ordinairement très-fort; &, quand les débordemens du Nil arrivent; & que le vent paſſe au Sud, ils ſe tiennent dans le Delta, parce que le fleuve ceſſe d'être navigable dans les hauteurs, juſqu'à la ſaiſon prochaine.

Ces Navigateurs ſe ſoucient donc fort peu en général de connoître les noms des villages ou les habitans répandus le long du Nil; & les habitans des villages ont des barques & font par eux-mêmes leur commerce particulier. A la vérité quelques-uns d'entr'eux, qui ſont employés par les Négocians Turcs & par les Cophtes, peuvent mieux ſavoir les noms des lieux où ils paſſent; mais, s'il en eſt autrement, ils ſe gardent bien de confeſſer leur ignorance devant les gens qui n'entendent pas la langue du pays. Ils leur diront plutôt les premiers noms, qui leur viendront dans l'idée, quelques ridicules ou indécents qu'il puiſſent être; & enſuite quand nous liſons les relations des Voyageurs, nous nous étonnons que des villes ou des villages portent de pareils noms.

Mes lecteurs

Mes Lecteurs ſe reſſouviendront de ce que je viens de dire s'ils comparent le voyage de M. Norden & le mien. Ils verront que les mêmes villages où nous avons paſſé l'un & l'autre, ont rarement les mêmes noms. Au commencement de notre navigation, lorſque mon patron Abou-Cuſſi ne ſavoit pas bien comment s'appelloient les lieux ſur leſquels je l'interrogeois, il cherchoit à me tromper : mais, dès qu'il vit que j'écrivois tout, il m'avoua la vérité ; il ceſſa d'avoir l'air de connoître ce qu'il ne connoiſſoit pas ; & il me dit franchement qu'il avoit voulu en uſer avec moi, comme lui & ſes camarades en uſent avec les paſſagers, qui ignorent leur langue, principalement avec les Moines catholiques.

Nous paſſâmes, avec une extrême rapidité, devant Nizelet Embarak, Cubabac, Nizelet, Omar, Racca Kubeer, Racca Séguier, & nous arrivâmes à la vue d'Atfia, grand village bâti à quelque diſtance du Nil. Là, le fleuve étoit très-profond, la plaine tapiſſée d'une verdure charmante, & les plantations de palmiers d'une rare beauté.

Mais tout ce qu'on voit autour d'Atfia n'eſt pas auſſi agréable à la vue. Car la plaine, qui eſt ſi bien cultivée juſques au pied ſablonneux des montagnes, n'a pas plus de trois quarts de mille de large ; & les montagnes qui commencent à paroître plus hautes, & qui bornent cette étroite vallée, ſont blanchâtres, ſablonneuſes, triſtement inégales, & dépouillées de toute eſpèce de verdure.

Le petit village de Racca Séguier eſt remarquable, en ce que les maiſons y ſont fort rapprochées, & qu'il eſt environné

d'arbres très-différens des palmiers. Je ne puis pas bien dire l'eſpèce de ces arbres; mais je crois que ce ſont des grenadiers. Ce qui m'a donné lieu de penſer ainſi, c'eſt qu'en les regardant avec ma lunette d'approche, je vis que le fruit étoit rouge; &, bientôt après, nous paſſâmes devant un village, appellé Rhoda, nom qu'on donne aux grenades en Egypte.

Saleah eſt ſitué vis-à-vis de Rhoda, ſur la rive orientale du Nil. Le cours du fleuve eſt très-paiſible dans l'endroit où il ſépare ces deux villages; & c'eſt-là, que nous mouillâmes pour paſſer la nuit du quinze.

Notre Raïs Abou-Cuffi me prévint qu'il deſiroit d'aller juſques à Comadreedy, petit village à l'occident du Nil, & placé, comme preſque tous les autres, au milieu d'une plantation de palmiers. Il m'annonça en même-tems que ſa femme demeuroit là. Mais, comme je ne lui en avois pas encore entendu parler, j'imaginai que c'étoit un prétexte, dont il ſe ſervoit pour aller ſe divertir de la même manière qu'il avoit fait la veille de notre départ du Caire. Il s'étoit déjà revêtu d'une robe noire, d'un turban d'écarlate, & d'un shaul (1), également d'écarlate, parure neuve, qu'il me dit avoir portée pour me faire honneur dans mon voyage.

Je le remerciai de ſon attention; & je lui demandai pourquoi étant Shérif, il ne portoit pas le Turban verd de Mahomet? « Bon! me répondit-il. Ce n'eſt qu'une manière d'en impoſer aux » étrangers. Il y a beaucoup de gens, qui portent le Turban » verd & qui ne ſont que de vrais ſcélérats. En même-tems

(1) C'eſt un mot indien, que les Anglois ont adopté, & qui ſert à déſigner une eſpèce de mouchoir ou une pièce d'étoffe, que les femmes portent ſur leurs épaules & que les hommes mettent autour de leur turban.

» il m'ajouta que pour lui, il valoit mieux qu'un Shérif, parce » qu'il étoit un *Saint*, & qu'il étoit connu de tout le monde comme » tel, ſoit qu'il eût un Turban verd ou rouge, ſoit qu'il n'en eût » point du tout, mais qu'il s'étoit paré pour me faire honneur; qu'il » ſeroit de retour le lendemain de bon matin, & qu'il m'amè- » neroit un bon vent. »

« Haſſan, lui dis-je, il vaut mieux que vous m'apportiez un » peu d'eau-de-vie, ſi vous ne la buvez pas toute. » Et il me promit de faire en ſorte de m'en procurer, puiſque la mienne tiroit vers la fin. Il me dit alors que le Prophête n'avoit jamais recommandé de ne pas boire de l'eau-de-vie, mais ſeulement de ne pas boire de vin, & que comme il n'y avoit pas de vin en Egypte, la défenſe n'étoit pas pour ce pays: « Mais, Bouza, ajouta- » t-il, Bouza, je veux boire auſſi long-tems que je pourrai me pro- » mener ſur le tillac d'un vaiſſeau. » En achevant ces mots, il partit; & je ne doutai nullement qu'il ne tînt la promeſſe qu'il faiſoit de boire, ſoit qu'il revînt à bord ou non.

PENDANT la nuit, nous fîmes bonne garde ſuivant notre coutume, & il ne nous arriva rien de fâcheux. La matinée du 17 fut extrêmement brumeuſe juſques à dix heures que le tems commença à s'éclaircir. Cet exemple, & pluſieurs autres pareils que nous avons eu dans le cours de notre voyage, prouvent qu'Hérodote s'eſt trompé quand il a prétendu que le Nil n'étoit jamais chargé de brouillards (1).

L'APRÈS-MIDI nos gens deſcendirent à terre pour tuer des pigeons, dont la chair étoit noire & fort mauvaiſe; ce qui pro-

(1) Herodot., lib. 2, cap. 19.

venoit, ſans doute, de ce que la ſaiſon du grain étoit paſſée. Je me mis à arranger mon Journal, quand je vis, avec ſurpriſe, l'Arabe Howadat entrer dans ma chambre & s'aſſeoir très-près de moi. Cependant je ne fus point effrayé ; j'avois un coutelas à ma ceinture & deux piſtolets à côté de moi.

« QU'EST-CE, ami, lui dis-je, qui t'amène ici? » — En même-tems il me baiſa la main, en diſant *fiarduc*, je ſuis ſous votre protection. Puis il tira un petit paquet de deſſous ſa ceinture, & il me confia qu'il alloit à la Mecque, où il portoit ce qu'il tenoit dans ſa main ; qu'il trembloit que notre patron ne le dépouillât & ne le jettât enſuite dans le Nil, ou qu'il n'apoſtât quelqu'un pour le dérober & l'aſſaſſiner ; & qu'enfin un des jeunes Maures de l'équipage, le croyant endormi la nuit d'auparavant, étoit venu tâter s'il n'avoit point d'argent.

JE lui fis compter ſa ſomme, qui conſiſtoit en ſept ſequins & demi, & une pièce d'argent de la valeur d'environ un écu de trois livres. Ces pièces ſe nomment en Syrie Abou-kelb, c'eſt-à-dire, le vieux chien ; parce que ce ſont des pièces de monnoie de Hollande, ſur leſquelles il y a un Lion rampant, que les Arabes, qui tronquent tous les noms, appellent un chien. Enfin le petit tréſor de l'Howadat valoit un peu plus de trois guinées, & il me pria de le lui garder. « N'en parlez pas aux » gens du vaiſſeau, me dit-il ; parce que je quitterai, devant eux, » mes vêtemens & ma ceinture, & je me baignerai dans le » fleuve ; & quand ils verront que je n'ai rien de caché ſur » moi, ils ne chercheront point à me faire du mal.

» MAIS qui eſt-ce qui vous aſſure, lui répondis-je, que je ne

» volerai pas moi-même ce que vous me confiez, & que quel-» qu'une de ces nuits je ne vous jetterai pas dans le Nil ? »

« Non, non, s'écria-t-il ; je ſais que cela eſt impoſſible. Cepen-» dant je n'ai pas fermé l'œil depuis l'inſtant que je ſuis entré » à bord juſqu'au moment où je vous parle. Faites de moi & » de mon argent, ce que vous voudrez. Mais délivrez-moi des » inquiétudes que me cauſent ces ſcélérats. » « Fort bien ! repris-je, » mon ami. Maintenant que vous n'avez plus d'argent ſur vous, » reſtez en ſûreté, & ſoyez au nombre de mes domeſtiques. » Vous pourrez coucher à la porte de ma ſalle à manger ; cer-» tainement ils n'oſeront pas toucher un cheveu de votre tête, » pendant que je ſerai envie. »

Les Pyramides, que nous avions toujours apperçues à notre droite & à différentes diſtances, depuis que nous étions partis de Saccara, offroient ici un ſpectacle très-ſingulier. A environ deux milles du Nil, entre Suf & Woodan, il y a une Pyramide qui, au premier coup-d'œil, paroît toute d'une pièce. Elle eſt de brique, qui n'a point été cuite, bien entière, & les gens du pays l'appellent la fauſſe Pyramide. La baſe eſt formée d'une montagne, taillée en Pyramide juſques à une grande élévation ; enſuite le haut a été bâti dans les mêmes proportions & terminé comme la pointe d'une Pyramide ordinaire. Il eſt très-difficile de diſtinguer la différence dans un certain éloignement ; car la couleur du roc reſſemble beaucoup à l'argile, qui compoſe les Pyramides de Saccara.

Hassan Abou-Cuffi me tint parole à certains égards. Il revint le ſoir, & il ne paroiſſoit pas avoir beaucoup bu. Mais il n'avoit pas pu trouver de l'eau-de-vie ; ce qui vraiſemblablement l'avoit fait revenir plus vîte.

J'avois veillé une grande partie de la nuit, pour tâcher de faire quelques obſervations aſtronomiques : mais les brouillards m'en empêcherent, & depuis que nous étions partis du Caire, j'avois éprouvé le même obſtacle.

Le 18, à huit heures du matin, nous nous préparâmes à continuer notre route. La briſe étoit au Sud & n'avoit que très-peu de force. Je demandai alors à notre Raïs, où étoit ce bon vent, qu'il nous avoit promis ? Et il me répondit que ſa femme ſe diſputant avec lui toute la nuit, l'avoit empêché de ſe mettre en prière. C'eſt pourquoi, ajouta-t-il avec une mine plaiſante, je vais tenter pour vous, tout ce qu'un Saint peut faire. « Qu'eſt-ce donc, lui dis-je ? » — « Tirer le vaiſſeau » avec une corde, juſques à ce que le vent ſe leve, me répli- » qua-t-il, avec le même air. » Je louai beaucoup ſa ſage précaution ; & le vaiſſeau commença à marcher, mais très-lentement.

En parcourant le voyage de M. Norden, je fus frappé du paſſage ſuivant que je trouvai dans ſon ſecond volume (1). « Nous vîmes ce jour-là une grande abondance de chameaux ; » mais ils ne vinrent pas à la portée de nos fuſils, ce qui fit » que nous n'en tuâmes pas. » — Je réfléchis alors que ſi on tuoit des chameaux en Egypte, on ne ſeroit gueres mieux traité que ſi on tuoit des hommes ; & qu'il avoit été très-heureux pour M. Norden, que les chameaux ne vinſſent pas près de lui, ſi c'étoit la ſeule raiſon qui l'eût empêché de leur tirer des coups de fuſils. Mais, en jettant les yeux ſur une note que

(1) Voyage de Norden, vol. 2, p. 17.

je vis au bas de la page, je m'apperçus bientôt qu'il y avoit une mépriſe du Traducteur, qui dit que, dans l'original, il y a des chameaux d'eau, mais qu'il ne ſait pas ſi c'eſt un animal d'une eſpèce particulière ou de l'eſpèce ordinaire des chameaux.

Mais l'Auteur n'a voulu déſigner aucun animal, qui ait rapport avec le chameau. Il parle d'un oiſeau nommé en françois le Pélican, & que les Arabes appellent Jimmel el Bahar, c'eſt-à-dire, le chameau de rivière. L'autre oiſeau ſemblable à une perdrix, que les gens de M. Norden tuerent, dont il ne put pas apprendre le nom, & qu'il trouva meilleur qu'un pigeonneau, eſt le Gooto. On en voit beaucoup dans tous les déſerts de l'Afrique. J'en ai deſſiné *de diverſe couleur*. Ceux de Tripoli & du Cyrénaïque, ſont extrêmement beaux. Ceux de l'Egypte ſont tachetés de blanc, comme la pintade : mais le fond de leur plumage eſt brun & non pas d'un bleu cendré. En général, le Gooto eſt un aſſez mauvais manger. Il n'eſt point de l'eſpèce des perdrix. Ses jambes & ſes pieds ſont tous couverts de plumes, & il n'a que deux ergots devant. Les Arabes imaginent qu'il ſe nourrit de petites pierres : mais le fait eſt qu'il vit d'inſectes.

Au-dessus de Comadreedy le Nil eſt encore diviſé par un fragment d'Iſle, & il ſe jette un peu vers l'occident. Sur la rive orientale, on voit le village de Sidi Ali el courant. Il n'y avoit à côté que deux ſeuls palmiers, d'après quoi on auroit pu juger qu'il devoit être déſert : mais tout à l'entour le bled avoit cinq pouces de hauteur & étoit conſéquemment bien plus avancé que celui que nous avions vus juſque-là. Les montagnes, qui ſont au-deſſus & du même côté, viennent preſque juſques au bord

du fleuve, & n'offrent qu'un aſpect blanchâtre, ſablonneux & d'une nudité horrible. On n'y apperçoit d'ailleurs aucune apparence d'habitation.

LE Nil a, en cet endroit, un peu plus d'un quart de mille de large. Il me ſembla que là pourroit être la place de la ville d'Angyrorum dont parle Ptolemée. Mais ni la nuit, ni le jour, il ne me fut poſſible de déterminer la latitude. Des nuages blancs, qui paſſoient ſans ceſſe, n'obſcurciſſoient pas préciſément le ciel, mais ils l'embrouilloient de manière à interrompre toutes mes obſervations.

BIENTÔT nous vîmes un couvent de Cophtes, auprès duquel il y avoit une petite plantation de palmiers. Le bâtiment eſt fort mal conſtruit, ſurmonté d'une eſpèce de dôme qui repréſente eun moine debout, & ſans aucune autre décoration.

A quatre milles de-là, on rencontre le village de Nizelet el Arab, conſiſtant ſeulement en quelques miſérables huttes. Il eſt environné de grandes plantations de cannes de ſucre, les premières que nous euſſions encore vues ſur la route; & il y en avoit alors pluſieurs bateaux chargés & prêts à partir pour le Caire. Les cannes croiſſent en cet endroit de la groſſeur d'environ un pouce & un quart de diamètre. Les Egyptiens les coupent par morceaux de trois pouces de long, & après avoir fendu ces morceaux, ils les mettent dans des vaſes de bois remplis d'eau. Cette eſpèce de liqueur eſt très-agréable & très-rafraîchiſſante. D'ailleurs, pendant que les morceaux de canne ſaturent l'eau, ils s'imbibent eux-mêmes de cette eau, & perdent cette douceur pâteuſe qui altere quand on les mâche. Je fus vraiment

ſurpris

ſurpris de voir que cette plante pût ſi bien réuſſir, dans une latitude ſi avancée dans le Nord, nous n'étions gueres que par les 29 degrés, & les plantations paroiſſoient de la plus grande beauté.

Je penſe que la canne de ſucre eſt originaire de l'ancien Continent, & a été tranſportée, par les Européens, dans le nouveau. En Egypte, elle vient de graine. J'ignore s'il en eſt de même au Bréſil; cependant je ne doute pas que l'Egypte ne l'ait ainſi cultivée dans tous les tems. Il m'a été impoſſible, juſqu'à préſent, de ſavoir où l'on a d'abord trouvé cette plante; mais il faudroit que quelque perſonne ſavante dans l'hiſtoire de la Botanique, diſtinguât enfin les productions du vieux & du nouveau monde, avant que ce qu'on peut en connoître n'acheve de ſe perdre dans les ténèbres des ſiècles.

L'origine du ſucre, du tabac, du rocou, du coton, de quelques eſpèces de ſolanum, de l'indigo, & d'une multitude d'autres plantes n'eſt pas encore bien connue.

Le Prince Henri de Portugal, ardent à mettre toutes les découvertes à profit, tranſporta, dans chaque partie du monde, les plantes dont elle manquoit & qui enrichiſſoient les autres. Auſſi ſera-t-il bientôt très-difficile de dire de quel pays viennent les plantes, même les plus communes.

Le bled même, cultivé depuis ſi long-tems en Egypte, y a été apporté. Il croît très-bien ſous la ligne, entre les topiques & juſqu'aux extrémités du Nord & du Sud. Les rigueurs de l'hiver ſemblent même le favoriſer, & il a une nouvelle vigueur

dans la neige & ſous la gelée ; cependant nous ignorons encore d'où il vient originairement.

Nous avions vu des champs de bled verdir le long des bords du Nil, excepté du côté du couvent des Cophtes, où il y avoit une interruption de culture d'environ un demi-mille de chaque côté. Ces malheureux ſavent que s'ils ſemoient, les Arabes ne leur permettroient jamais de recueillir. Auſſi laiſſent-ils en friche le terrein qui eſt autour d'eux.

Sur le rivage, qui eſt vis-à-vis de Sment, les champs de bled continuent de Sment juſques à Mey-Moom, & de Mey-Moom à Shenuia, qui ſe trouve à un mille plus loin. Dans toute cette côte, qui n'a guères qu'un quart de mille de large, on voit non-ſeulement du froment, mais du trèfle que les Egyptiens nomment Berſine. J'ignore s'il vaut celui que j'ai vu en Angleterre, mais on le ſeme & on l'entretient de la même manière.

Derrière cette plaine étroite, qui borde le Nil, s'élèvent preſque perpendiculairement des montagnes blanchâtres, dont le ſommet eſt plane & taillé comme une table quarrée. Ces montagnes ſemblent être poſées ſur la ſurface de la terre, & non ſorties de ſon ſein ; car leurs différens degrés paroiſſent nivellés comme ſi on les avoit placés à la règle & au compas, d'ailleurs elles ne ſont pas d'une exceſſive hauteur.

Bientôt nous atteignîmes Boush, village ſitué ſur la rive occidentale, à deux milles de Shenuiah ; & un peu plus loin, nous trouvâmes Beni-Ali, où nous vîmes, pendant une minute,

les montagnes à la droite du Nil, s'étendre dans une direction preſque Sud, & s'élever exceſſivement. A environ cinq milles de Boush eſt le village de Maniareish, à l'orient du fleuve; & là finit, de chaque côté, la chaîne des montagnes.

Boush eſt éloigné des bords du fleuve d'environ deux milles un quart. Beni-Ali eſt un très-grand village, & Zeytoon, qui l'avoiſine, encore plus grand. Ils ſont, l'un & l'autre, ſur la rive occidentale. Je crois que Zeytoon faiſoit autrefois partie du diſtrict d'Héraclée, le ſeul endroit de l'Egypte, où Strabon dit que les oliviers croiſſoient (1): mais je ne vis cependant nulle trace des monumens, qui illuſtroient jadis cette contrée.

Un peu au Sud de Zeytoon eſt Baiad, devenu fameux par le combat qui ſe donna entre Huſſein-Bey & Ali-Bey. Ce dernier étoit alors en exil, & la victoire qu'il remporta ſur ſon rival, le rétablit dans le Gouvernement du Caire.

De Maniareish à Beni-Suef, dans l'eſpace de deux milles & demi, on découvre de nouveau des montagnes, très-élevées, à environ douze milles de diſtance. Quoique Beni-Suef ne fût pas mieux bâti que les autres villages, il nous parut plus intéreſſant par ſon étendue. C'étoit, ſans contredit, le lieu le plus conſidérable que nous euſſions vu depuis que nous avions quitté le Caire. Il y a un Cacheff & une moſquée, avec trois grands clochers, & on y tient marché.

La campagne des environs eſt parfaitement bien cultivée &

(1) Strabo, lib. 17, p. 936.

d'une grande fertilité. Les habitans y ſont mieux vêtus, & ſemblent moins malheureux, moins opprimés, que ceux qui vivent près du Caire.

Le Nil a fort peu de profondeur & un courant très-rapide vis-à-vis de Béni-Suef. Nous touchâmes pluſieurs fois, quoique nous tinſſions le milieu du fleuve. A un quart de mille au-deſſus, dans un endroit nommé Baha, nous jetâmes l'ancre pour paſſer la nuit.

Nous fûmes avertis de faire une bonne garde; parce qu'il y avoit à l'orient du Nil des troupes de voleurs, qui avoient récemment pillé quelques vaiſſeaux, & le Cacheff n'avoit pas oſé ou n'avoit pas voulu venir au ſecours. En conſéquence, nous veillâmes très-attentivement toute la nuit; mais nous ne vîmes aucun voleur, & il ne nous arriva rien de fâcheux.

Le 18, le tems fut beau & le vent très-favorable. Les villages aſſez triſtes & les plantations de palmiers toujours verdoyans, que nous apperçûmes, ne compenſoit pas la ſatisfaction que nous aurions eue à contempler des champs mieux cultivés, une plaine moins étroite & des montagnes moins arides.

Nous paſsâmes devant Manſura, Gadani, Magaga, Malatiah, & divers autres villages, dont quelques-uns n'avoient qu'une quinzaine de maiſons. Nous vîmes enſuite à l'occident du fleuve, Gundiah & Kerm, auprès deſquels il y avoit beaucoup de dattiers. Quatre milles plus loin eſt Sharuni. De Boush à Sharuni, il ne paroît point de montagnes du côté du

couchant; mais, en revanche, il y a des forêts de palmiers, qui s'étendent depuis Gundiah jusques à quatre milles au-dessus.

En remontant le fleuve pour arrivet à Abou-Azéeze, il y avoit beaucoup de plantations de cannes de sucre, qu'on coupoit; & de ce dernier village jusques à Kafoor, nous ne vîmes des deux côtés de l'eau, qu'un terrein sablonneux & stérile. Bientôt après, on trouve Etfa, à l'occident. Le Nil, qui se partage en cet endroit, y forme une Isle. Là, toutes les maisons ont des colombiers dans leur grenier; & les habitans en retirent beaucoup de profit. Ces colombiers sont garnis de pots de terre placés les uns sur les autres & fort bien arrangés; & les murs en dehors sont faits avec une sorte d'élégance.

Le soir, nous vînmes à Zahota, qui est àun mille au-dessus d'Etfa. Zahota a trois belles plantations de dattiers, & est éloigné de Miniet d'environ cinq milles. Là, nous nous attêtâmes pendant la nuit du 18 Décembre.

Le lendemain, nous n'apperçûmes rien de remarquable jusques à Barkaras, village bâti sur le penchant d'une montagne & environné d'une épaisse forêt de palmiers.

Le vent étoit si haut qu'à peine pouvions-nous porter la voile: mais quand nous fûmes à Sheik Témine, où le fleuve étoit extrêmement rapide, nous le remontions avec une force terrible. Notre Raïs me dit alors qu'il cargueroit bien un peu les voiles; mais que, sachant que j'étois très-curieux de voir comment son vaisseau manœuvroit, & que d'ailleurs il n'y avoit point de

danger d'être ſubmergé, quoique le courant de l'eau fût effrayant, il vouloit me montrer tout ce qu'un Canja pouvoit faire.

Je le remerciai de ſon attention, nous étions déjà devenus très-bons amis. « Ne craignez jamais les rivages, lui dis-je ; » car s'il s'en rencontroit quelqu'un, qui voulût accrocher vos » larges voiles, vous n'auriez qu'à lui ordonner de ſe ranger de » côté, & ſoudain il vous obéiroit. » « J'ai eu des paſſagers, » me répondit-il, qui auroient cru ce que vous dites-là, & plus » que cela, ſi je le leur avois affirmé : mais je vois bien que » je perdrois mon tems, avec vous, ſi je vous parlois de mira- » cles. »

« Vous vous trompez beaucoup, mon Raïs, lui repli- » quai-je. J'aime ſingulièrement à entendre raconter des mira- » cles nouveaux. Il y a toujours quelque choſe d'amuſant dans » ces récits. » — « A bord de vos vaiſſeaux chrétiens, me » dit-il, vous faites toujours une prière à midi ; enſuite vous » buvez un coup d'eau-de-vie. Je voudrois donc bien que puiſ- » que vous ne voulez pas être un Turc, comme moi, vous fuſſiez » au moins bon chrétien. » — « Fort bien, mon cher Haſſan, » répondis-je, laiſſez votre vaiſſeau profiter du vent tant qu'il » n'y aura point de danger ; & j'aurai ſoin de me pourvoir d'une » proviſion d'eau-de-vie pour tout le voyage, dans le premier » village où nous pourrons en acheter. »

Nous apperçûmes pluſieurs villages à l'occident du Nil : mais la rive orientale nous parut abſolument déſerte. Le premier de ces villages eſt très-grand & ſe nomme Feshné. Enſuite nous vîmes Miniet ou l'ancienne Phylæ, lieu bien plus conſidéra-

ble encore, qui a été fortifié du côté du fleuve, & où l'on voit quelques canons (1); un Bey, rebelle, s'étoit emparé de cet endroit, & les vaiſſeaux ſont obligés de s'y arrêter, d'autant que le fleuve y eſt étroit & rapide: mais notre Raïs étant très-animé, réſolut de profiter du vent, comme je le lui conſeillois; & nous paſſâmes ſans qu'on nous fît aucun ſignal.

Nous découvrîmes bientôt Rhoda, d'où nous contemplâmes les ſuperbes ruines de l'ancienne ville d'Antinoüs, bâtie par Adrien. Malheureuſement je ne ſavois point à mon départ du Caire, que ces ruines exiſtoient, & je n'avois pris aucune lettre de recommandation pour cet endroit; ce qu'il m'eût été très-aiſé de faire. Peut-être auſſi qu'il m'y ſeroit arrivé quelque déſagrément, & qu'il valoit mieux que les choſes fuſſent comme elles étoient.

Je demandai au Raïs quelle eſpèce de gens on trouvoit-là? & il me répondit que ce lieu n'étoit peuplé que de mauvais Turcs, de mauvais Maures, & de mauvais Chrétiens; qu'il y avoit réſidé pluſieurs diables, & qu'on ne les avoit découverts que parce qu'ils étoient doux & plus honnêtes que le reſte des habitans.

Le Géographe de Nubie nous apprend que c'eſt de-là que Pharaon fit venir ſes magiciens, lorſqu'il voulut comparer leur pouvoir à celui de Moïſe; & cette anecdote eſt vraiment digne d'un ſi grand Hiſtorien.

(1) Miniet ſignifie un paſſage étroit, comme philæ, en latin.

Je dis au Raïs qu'il étoit indiſpenſable pour moi d'aller à terre; & je lui demandai ſi les habitans de Rhoda ne reſpectoient pas les Saints? J'ajoutai que je penſois que s'il vouloit ſe parer en mon honneur de ſon turban rouge, comme il l'avoit fait à Comadreedy, il paroîtroit être un Saint, puiſqu'il m'avoit déjà dit qu'il étoit connu pour tel par-tout le monde. Il ne parut pas trop content de cette expédition: mais il gouverna auſſi-tôt au Sud-Sud-Eſt, & nous voguâmes à pleines voiles droit aux ruines. En peu de tems nous arrivâmes au lieu de débarquement; la côte étoit très-baſſe, & nous entrâmes dans une petite Baye, où il y avoit une eſpèce de barre, où notre vaiſſeau toucha un peu, mais ſans danger.

Mahomet, fils d'Abou-Cuffi, & l'Arabe Howadat deſcendirent à terre, ſous prétexte d'acheter quelques proviſions, & d'examiner le rivage: mais, d'après l'idée que nous avions du caractère malfaiſant des habitans, nous étalâmes toutes nos armes à feu ſur le tillac. Pendant ce tems-là, tantôt avec ma lunette d'approche, tantôt avec mes yeux ſeulement, j'obſervai les ruines de manière à deſirer vivement de les contempler de plus près.

J'apperçus les colonnes de l'angle du portique debout & faiſant face au nord. Une partie du tympanum, la corniche, la friſe, l'architrave, paroiſſoient bien conſervées & élégamment ornées. Le reſte m'étoit dérobé par des arbres épais. Les colonnes étoient très-hautes, & très-flûtées. Les chapiteaux de l'ordre Corinthien demeuroient tout entiers. Ils étoient probablement de marbre de Paros; mais ils avoient perdu cette blancheur éclatante, ce poli que conſerve encore l'Antinous Romain, & leur couleur reſſembloit au jaune brillant du gladiateur. J'entrevis auſſi un monument

monument du même ſtyle que le premier, qui me parut être un arc triomphal, ou une porte de ville; &, à côté, il y avoit pluſieurs blocs d'une pierre très-blanche & ſemblable à de l'albâtre; mais il me fut impoſſible de deviner à quoi ils avoient ſervi.

Personne n'avoit encore remué à terre, quand tout-à-coup nous entendîmes un bruit, qui nous avertit que Mahomet & le Maure étoient attaqués. Auſſi-tôt le Raïs ſe dépouillant de ſa robe ſauta à terre, & détacha la corde avec laquelle nous étions amarrés, tandis qu'un autre de nos Maures planta une longue perche dans l'eau, & roula la corde tout autour. Nous étions dans un endroit très-calme; de ſorte que le vaiſſeau demeuroit immobile.

Nous n'avions encore pu qu'entendre Mahomet & le Maure: mais bientôt nous les apperçûmes. La populace s'étoit emparée du turban de Mahomet, qui ſe défendoit aſſez vivement, & qui nous cria que toute la ville venoit nous attaquer. Dès qu'il fut près du vaiſſeau, il s'élança dans l'eau ainſi que le Maure, & ils monterent à bord avec beaucoup d'agilité. Cependant un grand nombre d'habitans s'étoient déjà raſſemblés ſur le rivage, & on nous tira trois coups de fuſils qui ſe ſuivirent de très-près.

Je leur criai auſſi-tôt en Arabe: « infidèles, voleurs, ſcélérats; » retirez-vous, ou vous ſerez à l'inſtant punis. « En même-tems je fis partir un coup de mouſquet, chargé avec des balles de piſtolets, mais je dirigeai le coup aſſez haut pour qu'il paſſât pardeſſus leur tête ſans les toucher. Les trois ou quatre hommes, qui étoient le plus près de nous tombant, ſoudain la face contre

terre, ſe gliſſerent en rampant comme des couleuvres pardertière les buiſſons, & bientôt nous n'en vîmes plus aucun.

ALORS nous revirâmes de bord, nous hiſsâmes notre petite voile, & nous ſortîmes du port. Cependant Mahomet crioit aux habitans : « prenez garde à vous. Si vous êtes des hommes, » nous ſommes des ſoldats de Sanjack, & nous reviendrons » ce ſoir chercher le turban. » Mais perſonne n'étoit plus là pour lui répondre.

NOUS ne fûmes pas plutôt hors de danger, que notre Raïs, prenant ſa pipe, me dit d'un air fort grave de remercier Dieu de ce que j'étois embarqué avec un homme tel que lui, parce que c'étoit là l'unique raiſon qui m'avoit empêché d'être maſſacré à terre. « Certes, lui répondis-je, Haſſan, grace à Dieu, le » moyen de n'être jamais maſſacré à terre, c'eſt de ne pas » ſortir du vaiſſeau : mais ne penſez-vous pas que mon mouſ- » queton vous a été auſſi utile que votre ſainteté ? Mahomet dites- » nous à préſent d'où eſt venue votre querelle. » Mahomet me dit alors que les habitans de Rhoda ne nous avoient pas vu arriver ; mais qu'ils avoient entendu parler de nous depuis notre ſéjour à Métrahenny, & qu'ils nous attendoient dans l'intention de nous piller & de nous aſſaſſiner ; qu'à l'inſtant, où ils avoient appris que nous venions d'aborder, ils étoient accourus dans leurs maiſons pour chercher leurs armes & pour venir fondre ſur le vaiſſeau ; qu'alors lui & le Maure s'étoient enfuis, & qu'ils avoient rencontré trois hommes & un enfant qui heureuſement n'étoient point armés, mais qui, malgré cela, lui avoient enlevé ſon turban. Il ajouta que la ville étoit diviſée en deux partis, dont l'un tenoit pour Ali-Bey, & l'autre pour

le Bey rebelle, qui s'étoit emparé de Miniet; qu'ils avoient déja combattu deux ou trois fois pour cette querelle, & qu'ils étoient encore prêts à en venir aux mains, chaque parti ayant appellé des Arabes à ſon ſecours. « Mahomet Bey, l'Arabe » Howadat, doit venir bientôt avec ſes ſoldats, & amè- » nera avec lui notre Sheik & ſes guerriers, pour brûler » les maiſons de ces miſérables, détruire leurs cultures, & les » réduire à toutes les horreurs de la famine. »

Cependant Haſſan & ſon fils Mahomet étoient extrêmement irrités; &, pour les ſatisfaire, il eût fallu nous approcher du rivage & tirer contre nos aſſaillans toutes les armes à feu, que nous avions à bord. Mais indépendamment de ce que cette vengeance étoit étrangere à mon caractere, j'aurois craint en m'y livrant, de nuire aux tentatives des Voyageurs, qui viendront après moi, & qui pourront joindre les tableaux de ces belles ruines à ceux des grands monumens de l'architecture ancienne, qui nous ont été conſervés.

C'est aſſurément un ouvrage bien digne de nous être tranſmis par la gravure. J'en puis garantir l'importance & la beauté. L'Artiſte qui voudra aller le deſſiner peut s'y rendre en quatre jours de navigation aſſez agréables & ſans aucun danger; &, dans les tems de paix, il lui ſera aiſé de ſe procurer à peu de frais la protection néceſſaire des Chefs.

CHAPITRE V.

Continuation du voyage dans la Haute-Egypte. — Ruines d'Ashmounein. — Ruines de Gawa Kibeer. — Mépriſe de M. Norden. — Achmim. — Couvent de Catholiques. — Dendera. — Ruines ſuperbes. — Aventure avec un Saint du pays.

LA CURIOSITÉ de notre Raïs le fit eſſayer de me déterminer à relâcher à Reremont, qui étoit à trois milles & demi de Rhoda, & préciſément vis-à-vis de nous. Il m'apprit en même-tems que c'étoit une ville de Chrétiens Coptes, & comme pluſieurs habitans du village de Sheik-Abadé étoient auſſi Chrétiens, je crus qu'ils étoient trop voiſins pour me mettre dans le cas d'avoir rien à démêler avec eux.

A Reremont, on voit une grande quantité de roues à la Perſanne, qui élèvent l'eau du Nil & la verſent dans des canaux par où elle va arroſer les plantations des cannes à ſucre, appartenant aux Chrétiens. L'eau qu'on conduit ainſi paſſe au-deſſous de la ville, & eſt priſe au-deſſus; preuve qu'en cet endroit la pente des montagnes n'eſt pas une erreur d'optique, comme l'a prétendu le Docteur Shaw.

Nous fûmes bientôt à Ashmounein, qui vraiſemblablement doit être l'ancienne Latopolis. Ashmounein eſt une grande

ville qui donne ſon nom à la Province, & où l'on voit de magnifiques ruines de l'architecture Egyptienne. De-là nous nous rendîmes à Melawé, ville encore plus grande, mieux bâtie & mieux habitée qu'Ashmounein. C'eſt-là que réſide le Cacheff; Mahomet Aga s'y trouvoit alors avec ſes troupes. Il venoit de prendre Miniet, & par l'amitié du Sheik Haman, Gouverneur de la Haute-Egypte, il retenoit tous les habitans de ce côté du fleuve dans le parti d'Ali-Bey.

Je l'avois déjà vu au Caire, & à la prière de Risk, il avoit promis de me rendre ſervice s'il me rencontroit pendant ſon expédition. Ainſi, j'allai lui rendre viſite à Melawé pour me plaindre du traitement que j'avois reçu à Sheik-Abadé; & comme il n'avoit alors rien à faire, je voulois le prier de vouloir bien faire un tour pour l'amour de moi dans un endroit où l'on reſpectoit ſi peu les droits de l'hoſpitalité. J'étois bien ſûr que Mahomet Aga ne me refuſeroit point: mais il étoit abſent avec ſes troupes. Je ne trouvai qu'un vieux Grec, qui étoit à ſon ſervice, & qui, par bonheur, me reconnut pour un ami d'Ali-Bey & du Patriarche.

Il me procura environ quatre pintes d'eau-de-vie, & une jarre de limons & d'oranges confites dans du miel; ce qui me fit grand plaiſir. Il me procura auſſi un agneau, avec quelques légumes. Mais, parmi ces diverſes proviſions, il ſe trouvoit des raiforts, préparés comme du gingembre, & qui, quelques ſalubres qu'ils puſſent être, me parurent la choſe la plus déteſtable dont j'aye jamais goûté. J'en donnai un morceau bien trempé dans du miel, à mon Raïs, qui touſſa & cracha pendant une demi-heure, en criant qu'il étoit empoiſonné.

Je vis bien qu'Abou-Cuffi ne ſe ſoucioit pas que je reſtaſſe à Melawé. Il avoit peur que les troupes du Bey ne l'obligeaſſent à les porter quelque part. Auſſi partit-il volontiers; & très-ſatisfait de mon emplette d'eau-de-vie, il m'aſſura qu'il feroit voile autant que le vent le lui permettroit.

Nous paſsâmes devant Mollé, petit village où les plantations de palmiers ſont entre-mêlées d'un grand nombre d'Acacias. Cette variété plaît beaucoup, non-ſeulement par rapport à la forme des arbres, mais par la différence du verd.

L'ACACIA paroît être le ſeul arbre indigène de la Thébaïde, comme le ſycomorre l'eſt de la Baſſe-Egypte. Cet Acacia eſt l'*Acacia vera* ou la *Spina Egyptiaca*, portant une fleur ronde & jaune. Le mâle eſt diſtingué par le nom de Saïel; & c'eſt de lui que découle la gomme Arabique. Cette gomme vient principalement de l'Arabie Pétrée, où les Saïels ſont très-multipliés: mais ces arbres croiſſent depuis la partie la plus au nord de l'Arabie, juſqu'aux extrémités de l'Ethiopie; & leurs feuilles ſont la ſeule nourriture que trouvent les chameaux, qui traverſent ces vaſtes déſerts. La gomme Arabique eſt appellée Sumach dans l'oueſt de l'Afrique, & les Yalofs, peuples du Sénégal, en font un aſſez grand commerce.

APRÈS avoir paſſé Mollé, on trouve une grande plantation de palmiers, qui s'étend, ſur la rive occidentale du Nil, juſques au village de Maſara. Là, le fleuve, quoique très-large, eſt rempli d'écueils; & nous allions avec tant de vîteſſe, que nous donnâmes ſur un banc de ſable, d'où nous ne pûmes pas nous retirer, avant le coucher du ſoleil. Alors nous gagnâmes

la rive oppoſée à Maſara, où nous mouillâmes, pendant la nuit du 19 Décembre.

Le 20, nous remîmes à la voile de grand matin. Bientôt après nous vîmes deux villages, dont le premier ſe nomme Wellet Behi, & le ſecond Salem. Ils ſont ſitués à l'occident du fleuve, & à environ un mille & demi l'un de l'autre. Les montagnes de ce même côté paroiſſent éloignées du rivage de près de ſeize milles, & elles forment une chaîne très-exhauſſée, qui s'étend au Sud-Eſt. Mais celles qui ſont à l'orient du Nil, ſuivent la même direction que le fleuve, & ne ſont pas à plus de trois milles de ſes bords.

Nous paſſâmes devant Deirout, & enſuite devant Zohor, l'un & l'autre ſitués ſur la rive orientale, & environnés de palmiers. Peu après nous vîmes toujours, du même côté, Siradé, où il y a une petite forêt d'Acacias. Ces arbres nous parurent pleins de vigueur, & quoique nous fuſſions au mois de Décembre, où les matinées ſont très-froides, ils étoient tous couverts de fleurs. En nous éloignant de Siradé, nous ne tardâmes pas à découvrir ſur la rive oppoſée, la ville de Montfalout. Elle eſt encore aſſez vaſte : mais elle fut jadis bien plus conſidérable, & les anciens Egyptiens y faiſoient un grand commerce. Ruinée par les Romains, c'eſt aux Arabes qu'elle a dû ſon rétabliſſement.

Un Auteur Arabe (1) raconte qu'en creuſant à Montfalout parmi les fondemens d'un ancien temple Egyptien, on trouva un crocodile de plomb chargé d'hiéroglyphes; & il croit que

(1) Meſſoudi.

c'étoit un taliſman pour empêcher les crocodiles de remonter plus avant dans le Nil. En effet, nous ceſſâmes d'en voir dans cette partie du fleuve. Mais comme ces animaux aiment extrêmement la chaleur & que les matinées ſont là très-froides, ils n'ont pas beſoin d'autre taliſman pour les retenir dans le Sud. La vallée d'Egypte a, du côté de Montfalout, environ huit milles d'étendue du pied d'une montagne à l'autre.

En ſuivant notre route, nous appercûmes Siout, autre ville aſſez grande, bâtie des débris de l'ancienne cité d'Iſiu (1). Elle eſt à quelques milles de diſtance du Nil, & placée ſur le bord d'un canal, où l'on voit un ancien pont. C'eſt là que ſe repoſoit autrefois la caravane, qui ſe rendoit à Sennaar. Ceux, qui la compoſoient, ſe raſſembloient à Siout & à Monfalout, & ſe mettoient ſous la protection du Bey, qui y réſidoit. Enſuite, entrant par le Sud-Eſt dans le déſert de la Libye, ils paſſoient à el Wah, qui eſt la grande Oaſis des Anciens, & de-là ils traverſoient l'immenſe déſert de Selima.

A-peine nous avions fait trois milles au-delà de Siout que le vent tourna tout-à-coup au Sud; ce qui nous obligea de paſſer le reſte du jour à Tima. Là je deſcendis à terre, car j'étois déjà très-ennuyé du vaiſſeau. Tima eſt une petite ville environnée d'une plantation de palmiers, comme toutes celles que nous avions déjà vues. Au-deſſous de Tima, à trois milles de diſtance de la rive orientale, eſt Bandini. Là le Nil a formé un grand nombre de petites Iſles de ſable. Les premières, que les débordemens laiſſent à découvert, ſont cultivées, & elles ſont principalement du côté du levant. Celles qui ſont au couchant demeurent ſtériles & n'ont aucune trace de culture.

(1) Itin. Anton., p. 14.

J'allai

J'allai me promener dans le déſert, qui eſt au-delà du village. J'y tuai beaucoup d'oiſeaux de l'eſpèce qu'on nomme Gooto, ainſi que pluſieurs lièvres; & j'en chargeai un de mes domeſtiques pour les porter à bord. En allant plus loin, je trouvai un petit village, appellé Nizelet el Himma, & je m'en revins par un autre encore plus petit, nommé Shaka, ſitué à un quart de mille de Tima. J'étois exceſſivement fatigué à cauſe du ſable mouvant dans lequel j'avois marché au pied de la montagne, & à cauſe de la chaleur qu'occaſionnoit le vent de Sud (1). Je commençois alors un apprentiſſage que j'ai bien achevé depuis.

Les habitans de ces villages me ſemblerent un peu moins miſérables que ceux des autres villages que j'avois déjà vus. Je leur trouvai d'abord un air de réſerve & d'aigreur; mais, après que j'eus cauſé avec eux, ils ſe montrerent aſſez doux. Ils me vendirent quelques médailles de peu de valeur; & comme ils apprirent de mes gens que j'étois Médecin, ils me préſenterent divers malades auxquels j'enſeignai des remèdes: cela les diſpoſa très-bien en ma faveur. Ils m'apporterent de l'eau fraîche & des cannes de ſucre qu'ils dépécerent & mêlerent à l'eau. Auſſi ne fus-je pas moins ſatisfait d'eux, qu'ils l'étoient de moi. Ils m'apprirent alors qu'il y avoit beaucoup d'anciennes ruines, à quatre milles de leur village, & ils m'offrirent de me donner un guide pour m'y conduire ſoudain; mais je n'acceptai point leur offre, parce que je devois paſſer près de ces ruines le lendemain.

Le 21 Décembre, nous nous rendîmes de bon matin à

(1) On l'appelle hamſéen, parce qu'il a coutume de ſouffler à la Pentecôte.

Gawa, où, après être partis du Caire pour remonter le Nil, on trouve le second théâtre des débris de l'architecture Egyptienne. Je descendis aussi-tôt à terre, & je vis un petit temple de trois colonnes de front, dont les chapiteaux étoient bien conservés, & les colonnes séparées en plusieurs morceaux. Ces colonnes sembloient par la légèreté de leurs proportions être du style le plus moderne de ces sortes d'édifices: mais elles n'en étoient pas moins couvertes d'hiéroglyphes, & d'emblêmes de l'ancienne myrhologie. On y voyoit l'épervier & le serpent, l'homme assis avec la tête de chien, & avec une verge ou baguette à mesurer; dans une de ses mains étoient une hémisphère & des globes avec des ailes, & dans l'autre des feuilles, qu'on croit être de Bananier.

Le temple étoit rempli de décombres & du fumier des bestiaux que les Arabes y conduisent pour les abriter contre la chaleur.

M. Norden prétend que ces ruines sont celles de l'ancienne Diospolis parva. Mais, quoique je sois très-fâché de n'être point d'accord avec lui, & que je sois sur-tout bien éloigné d'avoir envie de le critiquer, il m'est impossible d'adopter son opinion. Ptolémée place la petite Diospolis par les 26° 40′, & Gawa est par les 37° 20′; & cette différence est certainement trop grande pour croire que ce soit le même endroit. En outre Diospolis & son nome s'étendoient au Sud de Panopolis; & je démontrerai évidemment que Gawa est au Nord de cette Ville.

Il y a à Gawa deux villages, qui portent le même nom & qui sont vis-à-vis l'un de l'autre. Le premier, & le plus grand, est

Gawa Shergieh, c'eſt-à-dire, le Gawa de l'Eſt, & l'autre eſt Gawa Garbieh. Pluſieurs Auteurs, qui ne connoiſſoient pas la ſignification de ces mots, ont appellé le petit Gawa, Gawa Gébery; mais Gébery ne veut rien dire du tout, au lieu que Garbieh ſignifie l'Oueſt ou l'Occident.

J'eus quelque plaiſir en voyant là, pour la première fois, deux chiens de berger qui buvoient au courant du fleuve, & qui ſe couchoient fort tranquillement dans l'eau. Cet exemple réfutoit l'opinion fabuleuſe qu'on a que les chiens, qui vivent ſur les bords du Nil, ne boivent jamais qu'en courant de peur des crocodiles.

Tout à l'entour du village de Gawa Garbieh, & de ſes plantations, ainſi qu'auprès de Meshta & de Raany, c'eſt-à-dire, ſur toute la rive occidentale du fleuve, le terrein eſt cultivé depuis le pied de la montagne juſques au bord de l'eau; car on ſeme du grain ſur la vaſe auſſi-tôt que le Nil baiſſe. Le bled avoit, à mon paſſage, environ quatre pouces de hauteur.

Nous rencontrâmes plus haut trois villages, Shaftour, Commawhaia, & Zinedi, nous jetâmes l'ancre au-deſſus de Shaftour & à la vue de Taahta. Taahta eſt un grand village, où il y a pluſieurs moſquées. Du côté de l'Orient s'élève une montagne nommée Jibbel Héredy, d'après un ſaint Turc, qui, ſuivant la tradition du pays, vécut pluſieurs années, fut métamorphoſé en ſerpent, & doit vivre à jamais. Comme les Maures, les Turcs, les Chrétiens, croient dévotement cette fable, on écrit tous les jours à ſon ſujet des volumes d'extravagances. M. Norden

l'a diſcutée très-longuement, & enſuite il nous a dit, avec gravité, qu'il ne falloit pas y croire. Je ſuis, en cela, parfaitement d'accord avec lui ; & j'adreſſe à mes Lecteurs la même exhortation, ſans qu'ils aient beſoin de lire aucun des livres qui en traitent.

DANS la ſoirée du 22, nous arrivâmes à Achmim. Là, je fis mettre à terre mon quadrant & les inſtrumens, qui m'étoient néceſſaires, pour obſerver une éclipſe de lune ; mais à peine la lune ſe leva que des nuages & d'épais brouillards couvrirent tellement les cieux, qu'il me fut impoſſible de voir une ſeule étoile paſſer au méridien.

ACHMIM eſt un endroit très-conſidérable. Il appartenoit autrefois à un Prince Arabe, qui lui donna ſon nom, & qui le poſſédoit ſous la protection du Grand-Seigneur, à qui il payoit un revenu annuel. La famille du Prince Achmim eſt éteinte ; & maintenant un autre Prince Arabe, Haman Sheik de Furſhout poſsède, aux mêmes conditions, la ville & tout le pays, depuis Siout à Luxor, à l'exception du Bourg de Girgé.

LES habitans d'Achmim ſont très-jaunes & ont un air malſain ; ce qui provient, ſans doute, en grande partie des mauvaiſes exhalaiſons d'un canal fort bourbeux qui traverſe la Ville. Il y a en outre beaucoup d'arbres, de buiſſons, jardins, aux environs de ce canal, qui l'embarraſſent & en augmentent l'inſalubrité.

ON a établi à Achmim un Hoſpice ou Couvent de l'ordre des Franciſcains, deſtiné à recevoir les Chrétiens perſécutés de la Nubie, quand on peut les découvrir. Je parlerai dans la ſuite

plus en détail de cette inſtitution. Je me bornerai ici à remarquer qu'un des Princes de la maiſon de Médicis, ces protecteurs renommés des Sciences, propoſa aux moines du Couvent d'Achmim de leur faire conſtruire un obſervatoire, & de leur fournir tous les inſtrumens qui leur ſeroient néceſſaires : mais ils le refuſerent ſous prétexte qu'ils donneroient de l'ombrage aux habitans. Pour moi, je crois que leur ignorance & leur pareſſe entrerent pour beaucoup dans les motifs de ce refus.

Ces Moines nous accueillirent aſſez civilement : mais ce fut tout. Je n'ai jamais vu enſemble un certain nombre de Prêtres, qui euſſent auſſi peu d'eſprit & de ſavoir. A peine poſſédoient-ils quelques notions ſcholaſtiques ; & ils étoient doués d'une ignorance profonde ſur toute autre matière. Je ceſſai de m'en étonner quand j'appris par la ſuite que c'étoient des Italiens de la plus baſſe claſſe. Les uns avoient été barbiers à Milan, les autres tailleurs. Ils affectoient tous d'être oppoſés au ſyſtême de Copernic, ſur la foi des ſaintes Ecritures : mais le fait eſt qu'ils n'en ſavoient pas plus en Aſtronomie.

Ces Prêtres vivoient tranquilles & à leur aiſe, parce qu'ils étoient fort aimés de l'Arabe, Sheik Haman ; & comme ils ſe mêloient un peu de Médecine, le peuple les conſidéroit. Ils me dirent qu'il y avoit huit cent Catholiques dans la ville : malgré cela je ſuis certain qu'on n'y auroit pas trouvé la cinquième partie de ce nombre. Le reſte des habitans ſont des Coptes & des Maures ; mais ceux-ci forment le plus petit nombre. Auſſi, comme je l'ai déjà remarqué, les Miſſionnaires Chrétiens ne ſont nullement inquiétés.

Il y a à Achmim une grande manufacture d'étoffes de

coton fort groſſières. De plus, on y élève beaucoup de volaille; qu'on envoie au Caire, & qui paſſe pour la meilleure de toute l'Egypte. La raiſon en eſt facile à deviner; c'eſt parce qu'Achmim fournit une grande quantité de froment. Toute la campagne d'alentour eſt bien cultivée & produit du bled d'une extrême beauté. Trente-deux grains tirés d'un ſeul épi, formoient un volume égal à quarante-neuf grains du plus beau bled de Barbarie, recueilli dans la même ſaiſon. On ſent combien cette diſproportion ſeroit conſidérable ſi tous les épis étoient de même. Le jeune bled n'avoit pourtant gueres plus de hauteur dans cette partie de l'Egypte que dans le bas, c'eſt-à-dire, peut-être un peu plus de quatre pouces; mais tout le terrein étoit ſemé juſqu'à toucher le Nil.

Les habitans plus ſages là qu'ailleurs, & conſacrant tous leurs ſoins & toutes leurs terres à la culture du bled, n'ont que quelques palmiers autour de leurs maiſons, & très-peu de cannes de ſucre à côté de leurs jardins. Auſſi-tôt que leurs bleds ſont coupés, ils enſemencent de nouveau leurs champs pour recueillir une ſeconde récolte, avant que le ſoleil ait deſſéché l'humidité, occaſionnée par les débordemens du Nil.

On pêche à Achmim du poiſſon excellent & en grande quantité. Il y en a un ſur-tout, d'une eſpèce particulière, appellée Binny, dont on trouvera la figure dans mon appendix, & qui a quelquefois juſqu'à quatre pieds de long & un pied de large.

Les habitans de cette Ville ſont doux & paiſibles, & paroiſſent fort peu curieux. Ils ne témoignerent pas le moindre étonnement

à la vue de mon grand quadrant & de mes téléſcopes. Nous avions dreſſé une tente ſur le rivage, & nous y paſſâmes la nuit, ſans trouble, quoiqu'on nous eût dit qu'il y avoit beaucoup de voleurs dans la ville. Peut-être auſſi que jugeant, par la lumière que nous avions, qu'ils nous trouveroient éveillés, ils n'oſerent pas tenter de nous ſurprendre.

Il eſt fort rare, dans ce pays-là, qu'on attende que les filles aient ſeize ans pour les marier. Nous en vîmes pluſieurs qui avoient déjà des enfans, & qui nous dirent n'être pas âgées de plus d'onze ans. Malgré cela, je remarquai que les hommes n'étoient pas moins hauts de taille, moins forts, moins vigoureux, moins agiles, que dans les autres villes d'Egypte: mais on n'en jugeroit pas ainſi, ſi l'on ne conſidéroit que l'air foible & ſouffrant qu'ont toutes les jeunes femmes. Elles ſont extrêmement pâles; & à ſeize ans elles ont l'air plus caſſées, que beaucoup d'Angloiſes à ſoixante. De ſorte que ſi on cherchoit la beauté parmi elles, on ne pourroit la trouver que dans l'enfance.

Achmim eſt, je crois, la Panopolis des anciens; & j'en juge non-ſeulement par ſa latitude, mais par une inſcription que je vis ſur un grand arc-de-triomphe, à quelques cens pas du couvent. Cet arc fut élevé par l'Empreur Néron. Il eſt de marbre & la dédicace greeque contient ces deux mots, ΠΑΝΙ ΘΕΩ. Les colonnes du frontiſpice ſont briſées & diſperſées. L'arc lui-même eſt déjà enfoncé dans la terre, ou renverſé ſur un côté; mais les différentes pièces qui le compoſent, ne ſont pas encore tout-à-fait disjointes.

Le 24 Décembre, nous partîmes d'Achmim, & à deux milles

au-delà, ſur la rive occidentale, le village de Sheik Ali s'offrit à notre vue. Deux milles encore plus loin nous trouvâmes Hamedi. Aboudarat & Salladi ſe montrerent à l'orient du fleuve; puis Salladi Garbieh, & Salladi Shergieh, l'un au levant & l'autre au couchant, comme leurs noms le déſignent; & enfin nous continuâmes à trouver un grand nombre de villages ſur les deux bords du Nil, & preſque toujours vis-à-vis les uns des autres.

A trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes à Girgé, la ville la plus conſidérable que nous euſſions vue depuis notre départ du Caire; & où, ſuivant la juſte latitude que Ptolémée lui a aſſignée, devoit être l'ancienne Dioſpolis parva, & non point à Gawa, comme l'a cru M. Norden. Nous ſavons d'ailleurs que c'eſt-là que commence le nome de Dioſpolis, & le Nil y fait encore, comme autrefois, un coude très-remarquable. Girgé eſt auſſi ſur la rive occidentele du fleuve comme l'étoit Dioſpolis, & à une diſtance juſte de Dendera, qui eſt l'ancienne Tentyra; preuve qui ne peut pas permettre de ſe tromper.

Le Nil a à Girgé une eſpèce de renflement. Il eſt très-large & ſon cours très-rapide. Nous paſsâmes là avec un vent de Nord; & alors les vagues s'élevoient comme celles de l'Océan.

Toute la campagne, après qu'on a paſſé Girgé, ne forme des deux côtés du fleuve qu'une forêt de palmiers, parmi leſquels ſont ſemés des villages de diſtance en diſtance, tels que Doulani, Conſaed, Deitout & Berdis, au couchant; Welled Hallifi, & Beni Haled au levant.

Ces villages, qu'on voit à travers les arbres, forment un ſpectacle très-pittoreſque,

très-pittoresque, sur-tout à cause des colombiers, qui sont placés au faîte des maisons. Les montagnes du côté du levant commencent là à s'écarter du fleuve, & celles de l'autre côté s'en rapprochent. Il me semble que bientôt la plus grande partie de l'Egypte, entre Achmim & le Caire & à l'orient du Nil, ne sera qu'un désert; non à cause de la vase du Nil, comme on l'imagine, mais par rapport à l'immense quantité de sable, qui tombe des montagnes, & qui couvre déjà la terre de plusieurs pieds. Nous jetâmes l'ancre, le 224, entre le village de Béliani & celui de Mobanniny, & nous y passâmes la nuit.

Le 25, impatiens de visiter les plus considérables, les plus superbes ruines de la Haute-Egypte, nous partîmes très-bon matin de Béliany, &, à dix heures avant midi, nous arrivâmes à Dendera. Quoiqu'on nous eût prévenus que les habitans fussent les plus dangereux de tout le pays, cela ne nous inspira pas beaucoup de crainte. Je m'étois muni de deux lettres d'Ali-Bey, pour les deux principaux habitans du pays; & ils étoient avertis dans ces lettres, que leur vie & leur fortune, répondoient du mal qui pourroit nous arriver. J'avois de plus une autre lettre très-pressante pour le Sheik Haman, qui résidoit à Furshout, & dans le territoire duquel nous étions alors.

Je plantai ma tente sur le bord du fleuve, un peu au-dessus de notre vaisseau, puis j'envoyai un messager au principal habitant, & ensuite à l'autre, les priant de m'envoyer une personne sûre pour que je pusse lui remettre les ordres du Bey. Je ne voulus point confier ces lettres à un Matelot, parce que Dendera est bâtie à près d'un demi-mille du rivage, les deux hommes vinrent au bout d'un certain

tems; & m'apporterent chacun un mouton. Je leur remis les lettres du Bey. Ils s'en retournerent très-promptement; &, bientôt après, ils revinrent avec un cheval & trois ânes, pour me conduire aux ruines de Tentyra.

DENDERA eſt encore une ville conſidérable, environnée de forêts de palmiers, & telle que Juvenal l'a décrite. Juvenal devoit l'avoir vu une fois en paſſant; puiſqu'il alla mourir dans un honorable exil à Syene, dont on lui avoit donné le commandement.

> Terga fugæ celeri, præſtantibus omnibus inſtant,
> Qui vicina colunt umbroſæ Tentyra palmæ.
>
> *Juv., Sat. 15, V. 75.*

LA Ville eſt gouvernée par un Cacheff, nommé par le Sheik Haman. A un mille de Dendera on trouve les ruines de deux Temples, l'un deſquels eſt ſi fort enſeveli dans la terre, qu'il eſt aſſez difficile de le voir : mais l'autre, bien plus magnifique, reſte encore tout entier, & eſt acceſſible de toutes parts. Il eſt couvert d'hiéroglyphes, en relief, tant au-dehors qu'au dedans; & on y trouve tous les emblèmes, ſimples & compoſés, qui ont été juſques à préſent publiés, & mis au rang des hiéroglyphes.

LA forme de cet édifice eſt un quarré long, à chaque bout duquel eſt un grand veſtibule, ſupporté par d'énormes colonnes, remplies de figures hiéroglyphiques. Quelques-unes de ces figures reſſemblent à des hommes, d'autres à des animaux. Pluſieurs ont la forme des inſtrumens qui ſervoient aux ſacrifices, pendant que d'autres, plus petites, paroiſſent être des

inſcriptions dans l'écriture ordinaire des hiéroglyphes, ainſi que je l'expliquerai par la ſuite. Toutes ces figures ſont du plus beau fini.

Les chapiteaux ſont tout d'une pièce, & repréſentent quatre grandes têtes d'homme, tournées l'une à l'oppoſé de l'autre, avec des oreilles de chauve-ſouris: mais ce qu'il y a de bien mal imaginé, & plus mal exécuté, c'eſt un pli de draperie qui les ſépare.

Ces têtes ſont ſurmontées d'un grand bloc, formant un quarré long, plus large encore que le chapiteau, avec quatre fronteaux applatis & diſpoſés comme des panneaux, & ayant une bordure arrondie ſur les angles, & beaucoup d'hiéroglyphes ſur la façade & ſur les côtés. Les murailles & la voûte ſont également remplis d'hiéroglyphes. Entre les deux veſtibules, qui ſont aux extrémités, il y a trois autres appartemens, qui ne diffèrent des premiers que par leur petiteſſe.

Tout l'édifice eſt d'une eſpèce de pierre blanche, tirée des montagnes voiſines, à l'exception cependant de deux pierres, où l'on avoit mis les gonds, pour ſuſpendre les portes, (car on voit encore qu'il y a eu des portes,) leſquelles deux pierres ſont de granit, ou de porphire bleu & noir.

Le deſſus du Temple eſt applati. Les bouts des conduits, pour rejetter l'eau, repréſentent des têtes monſtrueuſes de ſphinx. Les globes avec des ailes, les deux ſerpens avec un bouclier ou cuiraſſe qui les ſépare, ſont fréquemment répétés, & reſſemblent parfaitement à ceux que nous voyons dans les médailles Carthaginoiſes.

Les hiéroglyphes avoient été ſculptés & peints, & il reſte encore ſur les pierres une partie de la couleur. Il y a du rouge dans toutes ſes nuances, & principalement de ce rouge foncé, qu'on appelloit la pourpre tyrienne; du jaune très-frais; du bleu de ciel, ſemblable à ce bleu diaphane, que nous voyons au ſoleil levant, de pluſieurs teintes, & plus légères que les nôtres; & enfin du verd de différentes nuances. Les autres couleurs, s'il y en a eu, ne ſe ſont point conſervées.

Il me fut impoſſible de découvrir à Dendera aucune trace des maiſons qu'habitoient les Anciens. Il n'en reſte pas plus là que dans les autres Villes de l'Egypte. J'imagine que les premiers habitans de ces brûlantes contrées ſe bâtirent des maiſons fort peu ſolides, après qu'ils eurent abandonné les cavernes où ils ſe retiroient dans les montagnes. Qu'avoient-ils en effet beſoin d'autre choſe? Ne connoiſſant pas la régularité des inondations du Nil, ils ne devoient jamais ſe croire en ſûreté contre cette eſpèce de déluge. Auſſi c'eſt vraiſemblablement la coutume de bâtir très-légerement les maiſons particulières, qui eſt cauſe qu'on trouve ſi peu de reſtes, des nombreuſes Villes qui ont jadis couvert l'Egypte. S'il y a encore d'autres monumens, ils ſont enſevelis dans le ſable blanc, qui tombe ſans ceſſe des montagnes; car des bords du fleuve au pied de ces montagnes, la plaine eſt toujours inondée dans le tems des débordemens, & enſuite miſe en culture.

Il n'entroit ni dans mon plan, ni dans mon goût de parler en détail des reſtes extraordinaires de Dendera. La quantité & la ſolidité y ſont réunis; & l'on y voit auſſi une vengeance.

Ce monument en impoſe ſingulièrement au premier aſpect : mais l'impreſſion qu'il produit eſt ſemblable à celle qu'on éprouve à la vue d'une très-haute montagne. On ne peut en conſerver qu'une idée confuſe. Je ſuis sûr qu'un artiſte très-actif, en travaillant du matin au ſoir, demeuretoit au moins ſix mois à copier les hiéroglyphes, qui ſont dans l'intérieur du temple. Il y en a pluſieurs dont l'arrangement ne reſſemble point à celui qu'on voit dans la collection des Hiéroglyphes déjà connus. Je fus étonné de ce qu'étant là dans le voiſinage de Lycopolis, il n'y eût pas dans tous ces emblêmes un ſeul loup. Nous n'y vîmes que ce qui avoit quelque rapport avec l'eau. Cependant le loup eſt ſur toutes les médailles ; & cela me fait croire que l'adoration de cet animal eſt une ſuperſtition moderne.

Dendera eſt placée à l'extrémité d'une plaine étroite, mais très-fertile : le bled y avoit treize pouces de hauteur, & nous n'étions qu'à Noël. La récolte s'y fait à la fin de Mars. Là, nous vîmes, pour la première fois, des arbres appellés dooms. Ils croiſſent en grande quantité parmi les palmiers, & ils leur reſſemblent tellement qu'il eſt difficile de les diſtinguer à une certaine diſtance. Cet arbre eſt le même que les Naturaliſtes ont nommé Palma Thebaïca Cuciofera (1). Sa noix a parfaitement l'air d'un noyau de pêche, & eſt recouverte d'une pulpe noire & très-amère, ſemblable à l'enveloppe d'une noix très-mûre.

Un peu avant d'arriver à Dendera, nous apperçûmes le premier crocodile. Après quoi nous en vîmes ſur toutes les Iſles, ſe promenant par centaines. Malgré cela les habitans de Den-

(1) Teophraſt. hiſt. plan., lib. 3, cap. 8, — lib. 4, cap. 2.

dera font baigner dans le Nil leur bétail de toute eſpèce, & ils l'y laiſſent même quelquefois des heures entières. Les femmes, même les filles, qui vont puiſer de l'eau dans leurs cruches, entrent dans le fleuve, & y reſtent aſſez long-tems ; & ſi nous en jugeons par ce qui leur arrive, elles ne courent pas plus de riſque qu'elles n'ont de peur ; car je n'ai jamais entendu dire qu'une ſeule d'entr'elles eût été mordue par un crocodile. Cependant ſi le peuple de ces contrées étoit maintenant auſſi habile chaſſeur de crocodiles, qu'il le fut autrefois, au rapport des Hiſtoriens (1), il n'y a ſûrement aucun endroit du Nil, où ils puſſent mieux exercer leur talent que devant leur Ville même.

Lorsque j'eus témoigné ma reconnoiſſance aux guides, qui m'avoient conduit aux ruines des Temples, je repris le chemin du vaiſſeau, ou plutôt de la tente, que j'avois dreſſé ſur le rivage. Pendant que je m'en retournois, je vis, à une certaine diſtance, un homme bien vêtu, & coëffé d'un turban blanc, recouvert d'un shaul jaune, avec une foule de bas peuple, qui l'entouroit. Je crus que c'étoit quelque querelle ſurvenue entre les habitans. Je n'y fis nulle attention, & je me hâtai d'arriver dans ma tente pour arranger mon quadrant, & achever mes obſervations.

Mais à peine mon Raïs m'apperçut qu'il courut à moi, & me dit d'un air indigné. « Que vous ſert-il d'être l'ami du Bey, » d'avoir des lettres de recommandation, & de vous trouver » aux portes de Furshout, puiſqu'il y a ici un homme qui veut » vous enlever votre vaiſſeau. »

(1) Strabo, lib. 7, p. 94.

« DOUCEMENT, doucement, lui répondis-je, Haſſan. Si Ali-» Bey, Sheik Haman, ou quelqu'autre perſonne a beſoin d'un » vaiſſeau pour le ſervice public, je dois lui prêter le mien. » Voyons. »

« SHEIK Haman & Ali-Bey ! s'écria-t-il. Non, non ; » aucun d'eux ne veut votre canja. C'eſt un fou, un imbécille, » un drôle, qui va mendier de tous côtés, & qui ſe dit un Saint ; » c'eſt un extravaguant, auſſi ſot, & auſſi lâche qu'on puiſſe » l'être ; c'eſt enfin un voleur, que je connois bien pour tel. »

« SI c'eſt un Saint, comme vous, mon cher Hagi-Haſſan, » lui dis-je, un Saint connu par tout le monde, je ne vois pas » pourquoi je me mêlerois de cette querelle. Saint contre Saint, » la partie eſt égale. » — « C'eſt le Cadi, répliqua-t-il ; c'eſt le » Cadi lui-même. »

« SUIVEZ-MOI, lui dis-je alors, Haſſan. Allons voir ce Cadi. » Si c'eſt le Cadi, ce n'eſt pas le fou, mais c'eſt peut-être le » frippon. »

IL étoit aſſis ſur un tapis, étendu à terre, branlant la tête d'un côté & d'autre, tenant une eſpèce de chapelet dans ſa main, & marmotant des prières. Sa vue ne me donna pas bonne opinion de lui ; cependant je l'abordai, en diſant fièrement, *ſalam alicum*. Ce ton parut l'offenſer. Il me regarda avec un grand air de dédain, & ne fit aucune réponſe : mais bientôt il parut déconcerté de mon audace.

« Etes-vous le *Caſre*, dit-il, à qui appartient ce vaiſſeau ? »

« NON, lui répondis-je. Il appartient à Hagi-Haſſan. »

« CROYEZ-VOUS répliqua-t-il, que j'appelle *Cafre*, Hagi-» Haſſan, qui eſt un Shérif ? »

« CELA dépend, lui dis-je, de votre prudence, dont aucune » preuve ne me met encore à même de juger. »

« ETES-VOUS le *Chrétien*, qui eſt allé ce matin voir les » ruines, reprit-il ? »

« OUI, répondis-je, je ſuis ce matin allé voir les ruines, & » je ſuis *Chrétien*. Ali-Bey appelle les Chrétiens *Nazarani*; c'eſt » le nom qu'on leur donne en arabe, au Caire & à Conſtan-» tinople, & je n'en entends pas d'autre. »

« J'AI beſoin d'aller à Girgé, dit-il. Ce Saint doit faire la » même route, & j'ai promis de le prendre avec moi dans votre » vaiſſeau, parce qu'il n'y en a point d'autre, qui aille du même » côté. »

PENDANT ce tems-là le Saint entra dans le vaiſſeau, & s'aſſit ſur le devant du tillac. C'étoit un homme d'une mine baſſe, & déſagréable, ayant l'air malade & preſque aveugle.

« VOUS ne devez point faire de promeſſes téméraires, dis-je » au Cadi ; car vous ne pouvez pas les accomplir. Je ne vais » point à Girgé. Ali-Bey dont vous êtes l'eſclave, m'a donné » ce vaiſſeau : mais il ne m'a pas dit d'embarquer des Saints ni » des Cadis. Voilà mon vaiſſeau. Entrez-y, ſi vous l'oſez. Et

vous

» vous, Hagi-Haſſan, prenez garde que je ne vous voie remuer » un aviron, ou hiſſer une voile pour un Cadi, ou pour un ſaint, » pendant que je ne ſerai pas avec eux. »

Alors je repris le chemin de la tente, & mon Raïs me ſuivit. « Hagi-Haſſan, lui dis-je, il y a un proverbe dans mon » pays, qui nous enſeigne qu'il vaut mieux flatter les foux, que » de les combattre. Allez trouver le fou, ou le ſaint, & offrez-lui » une demi-piaſtre. Croyez-vous qu'à ce prix-là il ne renonce » point au voyage de Girgé? après cela, moi je m'arrangerai » avec le Cadi. »

« Le ſaint prendra la demi-piaſtre de tout ſon cœur, » s'écria Haſſan; & il vous baiſera la main par-deſſus le mar- » ché. »

» Presentez-lui donc cette demi-piaſtre, lui dis-je, pour » qu'il ſe retire. Faites-lui entendre que je la lui donne par » charité; mais qu'en retour je m'attends qu'il aura la complaiſance » de ſe conformer à mes volontés. »

Au même inſtant, un Chrétien Cophte entra dans la tente, & me dit: « Seigneur, ignorez-vous, ce que vous faites? le Cadi » eſt un homme très-puiſſant. Offrez-lui un préſent, & délivrez- » vous de lui. »

» Quand il ſe conduira mieux, je lui ferai des préſens, » répondis-je.—Si vous êtes de ſes amis, conſeillez-lui de reſter » tranquille, de peur qu'il n'arrive bientôt un ordre, qui le faſſe

» traîner au Caire.—Votre compatriote Risk ne me donneroit » ſûrement pas un avis tel que le vôtre. »

« Risk! dit-t-il. Eſt-ce que vous connoiſſez Risk?» — « N'eſt-» ce point là l'écriture de Risk, répondis-je, en lui montrant une » lettre du Bey? » — Wallah! (1) s'écria-t-il; & ſoudain il ſe retira, ſans ajouter une ſeule parole.

Il étoit déjà nuit. Le ſaint avoit pris la demi-piaſtre, que le Raïs lui avoit offerte, & il s'étoit retiré en chantant. Le Cadi s'en alla auſſi; le peuple ſe diſperſa; & nous fîmes crier, par un des maures du vaiſſeau, que ſi quelqu'un s'approchoit de la tente durant la nuit, on lui tireroit des coups de fuſil. Peu après, on nous lança deux ou trois pierres, mais on ne nous atteignit point.

Après avoir fini mes obſervations, & déterminé la latitude de Dendera, je renvoyai mes inſtrumens à bord.

M. Norden ſemble s'être bien trompé ſur la poſition de cette Ville, qui non-ſeulement eſt célèbre par ce qu'en ont dit les anciens Auteurs, mais encore eſt un des objets principaux de l'attention des Voyageurs modernes. M. Norden, qui ne daigne pas même la décrire, la place, dans ſa carte, vingt ou trente milles au ſud de Badjoura, tandis qu'elle eſt neuf milles au nord de cette derniere Ville. Badjoura eſt par le 26° 3′ de latitude, & Dendera par le 26° 10′.

(1) C'eſt-à-dire, Bon-Dieu!

Il eſt, en vérité, inconcevable que l'Ecrivain, dont je viens de parler, lui, qui avoit du goût pour le genre d'architecture, qu'on trouve à Dendera, y ait paſſé en allant & en revenant ſans s'arrêter. Cependant c'eſt l'endroit de toute la Haute-Egypte le plus propre à ſatisfaire les regards d'un curieux.

Tandis que nous abattions notre tente, une foule de peuple s'avança de notre côté, mais ſans être accompagnée du Cadi. J'ordonnai auſſi-tôt à mes gens de prendre leurs armes, & alors la populace ſe tint à une certaine diſtance, mais le ſaint, ou plutôt le fou, monta à bord; il tenoit un pavillon jaune dans ſa main, & il s'aſſit au pied du grand mât, en diſant avec un rire niais, que nous pouvions faire feu, parce qu'il étoit hors de notre portée. Cependant on nous lança quelques pierres ſans pouvoir nous toucher.

J'ordonnai alors à deux de mes domeſtiques, qui tenoient chacun un gros mouſqueton de cuivre, très-brillant, de monter par-deſſus la grand'chambre. Puis, je pointai un autre fuſil ſuédois par la fenêtre, & je criai de toute ma force au Peuple. « Prenez garde à vous. La première pierre qu'on nous » jettera, je fais partir un coup de fuſil, qui balayera trois » cens d'entre vous de deſſus de la face de la terre. » Je ne crois pourtant pas qu'ils fuſſent en tout plus de deux cens.

Je dis à Hagi Haſſan de lever auſſi-tôt l'ancre; & comme au premier aſpect des mouſquets, la populace s'étoit diſperſée, notre vaiſſeau fut au milieu du fleuve, avant qu'elle pût ſe reconnoître pour revenir vers nous. Le vent nous favoriſoit bien, quoiqu'il ne fût pas très-fort, nous hiſsâmes nos deux voiles, & nous allâmes d'un bon train.

Le ſaint, qui s'étoit mis à chanter pendant tout le tems de la diſpute, commença alors à craindre pour lui. Il demanda à Hagi-Haſſan, ſi nous prenions la route de Girgé ? & il n'eut d'autre réponſe que ces mots : « Oui, c'eſt la route que les » foux prennent pour aller à Girgé. »

Nous lui fîmes ainſi remonter le fleuve environ un mille de chemin. Enſuite voyant un endroit propre à le débarquer, je lui demandai s'il avoit reçu mon argent, ou non, la veille ? « Il dit qu'il en avoit reçu pour la veille, mais non pas pour » le lendemain. » — « Eh-bien ! maintenant, repris-je, ce que » j'ai à vous propoſer, c'eſt d'aller à terre de bonne volonté ou » de vous réſoudre à être jetté dans le Nil. » — « Quoi ! me » répondit-il, avec un air de confiance, ne ſavez-vous pas qu'un » mot de ma bouche peut arrêter pour jamais votre vaiſſeau, » le plonger au fond du Nil, & le faire ſoudain croître comme » un arbre ? — » Fort bien ! dit Hagi-Haſſan ; & de plus porter » des limons & des oranges. Mais ſi vous ne faites pas ce mi- » racle, vous êtes un frippon. » — « Allons, mes Amis, dis-je, » aux gens de l'équipage, ne perdez point de tems, jettez le » dehors. » Le vaiſſeau n'étoit pas à plus de trois pieds du rivage, le ſaint m'avoit paru malade & aveugle ; mais plaçant un de ſes pieds ſur le bord du navire, il ſauta très-leſtement à terre.

Alors nous regagnâmes le large, & nous profitâmes du vent à pleines voiles. Auſſi-tôt le ſaint entra dans une colere affreuſe, blaſphémant, nous maudiſſant, frappant la terre, avec ſon pied, & criant à tout inſtant, « Shar Ullah ! » C'eſt-à-dire, que Dieu me faſſe juſtice.—Sur cela les gens du vaiſſeau ſe mi-

rent à le plaiſanter. Ils lui demanderent s'il vouloit fumer une pipe de tabac pour ſe réchauffer, parce que la matinée étoit très froide. Mais je leur ordonnai de le laiſſer en paix. Il étoit aſſez curieux de voir ce pauvre diable, d'auſſi loin que nous pûmes le diſtinguer, tantôt s'aſſeyant à terre, tantôt ſe relevant, ſautant, remuant ſon pavillon, & courant une centaine de pas comme s'ils nous avoit pourſuivis; mais ſe reculant enſuite d'un pas grave.

AUCUN autre habitant de Dendera ne nous avoit ſuivis. Le ſaint étoit ſans doute l'inſtrument dont le Cadi s'étoit ſervi pour nous jouer un tour, & quand celui-ci ſe vit fruſtré de ſes eſpérances, tout le monde abandonna l'autre. On le laiſſa dans l'oubli, comme on laiſſe toujours ſes pareils, quand les frippons n'en ont plus beſoin.

CHAPITRE VI.

Arrivée à Furshout. — Aventure du Pere Chriſtophe. — De Thèbes. — De Luxor & de Carnac. — Ruines d'Edfu & d'Eſné. — Continuation du Voyage.

DANS la matinée de ce même jour, 26 Décembre, nous arrivâmes heureuſement à Furshout ; & je me rendis auſſi-tôt au couvent des Moines Italiens, qui comme ceux d'Achmim, ſont de l'ordre des Franciſcains réformés. J'aurai occaſion, par la ſuite, de parler de leur miſſion.

JE fus mieux reçu par ceux-ci que par ceux d'Achmim. Mais le pere Antonio, Supérieur du couvent d'Achmim, & dont celui de Furshout dépend auſſi, arriva bientôt après moi, & fut cauſe qu'on ſe refroidit un peu à mon égard ; en un mot, ces bons Peres ne voulurent pas nous laiſſer acheter de la viande, parce qu'ils nous dirent que cela leur mériteroit des reproches, & ils ne voulurent pas non plus nous en donner de peur de mériter auſſi des reproches ſi on ſavoit en Europe qu'ils vivoient bien.

AU bout de quelque tems, je pris la liberté de faire mes proviſions, à quoi les Moines ſe ſoumirent avec une dévote patience. Cependant ces couvens ne ſont fondés que pour donner l'hoſpitalité aux Voyageurs, qui ſe rendent d'Egypte en Ethio-

pie, & j'avois certainement droit à être bien traité par eux. Mais ces inſtitutions ſont fort peu utiles dans la Haute-Egypte. Il y a là de riches Arabes, qui ſont infiniment plus humains & plus charitables envers les chrétiens que ne le ſont les Moines.

FURSHOUT eſt ſitué dans une plaine bien cultivée, & qui a neuf milles d'étendue des bords du Nil au pied des montagnes. Elle étoit à-la-fois couverte de champs de bled, & de plantations de canne de ſucre. La Ville contient, dit-on, dix mille habitans : mais je crois que cette évaluation eſt exagérée.

J'ALLAI faire viſite au Sheik Haman, homme d'une taille haute, d'une forte corpulence, très-bien fait, & âgé d'une ſoixantaine d'années. Il avoit en ce moment une ample peliſſe, garnie en peau de renard, par-deſſus ſes autres vêtemens, & un shawl jaune des Indes, roulé autour de la tête, en forme de turban. Il me reçut avec beaucoup de politeſſe, me fit aſſeoir à côté de lui, & me fit beaucoup cauſer ; mais ſes queſtions ſe portoient plus ſouvent ſur le Caire que ſur l'Europe.

LE RAÏS lui avoit déjà appris notre aventure avec le ſaint, dont il avoit beaucoup ri en diſant que j'étois un homme ſage, & qui ſavois me conduire ; quant à moi, il me dit que les habitans de Dendera étoient de la canaille, ſur quoi je lui répondis qu'il y avoit bien peu de Ville au monde, où l'on ne trouvât quelque canaille. — « Votre obſervation eſt juſte, me » repliqua-t-il : mais à Dendera il n'y a pas autre choſe. Re» poſez-vous ici : c'eſt un lieu fort tranquille, quoiqu'il y ait » quelques perſonnes un peu moins honnêtes, qu'elles ne de» vroient l'être. »

Ce Sheik étoit un homme exceſſivement riche. Peu-à-peu il avoit ſu mettre ſous ſa ſeule domination tous les Diſtricts de la Haute-Egypte, qui auparavant avoient toujours été ſoumis à des Princes particuliers. Mais Sheik Haman avoit des relations directes à Conſtantinople, où ſon crédit étoit ſi bien établi, qu'il inſpiroit beaucoup de jalouſie aux Beys du Caire. Il payoit une redevance au Grand-Seigneur pour tout le pays, qui s'étend entre Siout & Syene ou Aſſouan. Je crois que c'eſt le même Prince de la Haute-Egypte, dont M. Irwine parle avec tant de reconnoiſſance. Peu de tems après mon paſſage, il fut trahi & maſſacré par un de Beys à qui il avoit donné l'hoſpitalité dans ſes Etats.

Tandis que nous étions à Furshout, nous fûmes témoins d'un phénomène. Il plut beaucoup toute la nuit, & juſques au lendemain à neuf heures du matin ; de ſorte que le peuple craignit que la Ville ne fût entièrement détruite. La pluie eſt regardée comme un prodige, quand elle tombe à Furshout ; les Prophêtes diſent qu'elle annonce un changement dans le Gouvernement; cette fois-ci tout rendoit la prophétie extrêmement probable ; &, en effet, elle ne tarda pas à ſe vérifier.

Furshout eſt par les 26° 3′ 30″ de latitude. Au-de-là de Furshout dans la même plaine, en tirant vers le Sud, il y a une autre Ville dépendante du Sheik Iſmaël, neveu du Sheik Haman. C'eſt un endroit conſidérable, bâti d'une pierre argileuſe, comme Furshout, & environné de forêts de palmiers & de plantations de cannes. On y fabrique même du ſucre.

Le Sheik Iſmaël étoit un homme très-gai & très-aimable, mais

mais fort valétudinaire, attaqué d'un aſthme violent, & ſujet à des pleuréſies, dont on ne le guériſſoit qu'à force de le ſaigner. Il avoit fait préſent aux Moines de Furshout d'une maiſon pour établir un couvent à Badjoura : mais, comme ils n'en avoient pas encore pris poſſeſſion, il m'invita à y venir demeurer.

L'un des Moines, nommé frere Chriſtophe, qu'on me dit avoir été Barbier à Milan, ſervoit de médecin au Sheik : mais, en vérité, il en ſavoit moins en chirurgie que le plus ignorant de nos Barbiers Anglois. Il ne ſavoit ſaigner qu'avec une ſorte d'inſtrument ſemblable à ceux dont nous nous ſervons pour ventouſer, mais qui n'avoit qu'une ſeule lame. Malgré cela, il avoit été aſſez heureux pour ne pas eſtropier ſes malades. Cet inſtrument s'appelle un tabange, ainſi que celui auquel je l'ai comparé. Je ne pouvois jamais m'empêcher de frémir, en voyant l'air de confiance avec lequel le frere Chriſtophe plaçoit une eſpèce de boîte de cuivre ſous le bras des malades & pouſſoit la pointe de ſon inſtrument au haſard de ce qui en pourroit arriver.

Le Sheik Iſmaël aimoit ſingulièrement ce Chirurgien, & le frere paroiſſoit également très-attaché au Sheik. Tout auroit donc été aſſez bien, ſi le frere Chriſtophe n'avoit pas voulu auſſi paſſer pour un Aſtronome. Sa manie étoit ſur-tout de ſe montrer grand ennemi du ſyſtême de Copernic, ſyſtème que, malheureuſement il prenoit pour une héréſie chrétienne. Et tant d'après ſes idées & ſes connoiſſances bornées, que d'après ſes Almanachs de Milan, il s'aviſoit de prédire le tems. Le Ciel étoit alors nébuleux, il y avoit changement de lune, & nous allions entrer dans le mois du Ramadan, qui eſt le carême des Sectateurs de Mahomet.

Il arriva que les habitans de Badjoura & leur Sheik Iſmaël, étoient alors dans une ſorte de rivalité de ſavoir avec le Sheik Haman & ſon peuple ; &, ſe flattant d'obtenir l'avantage ſur eux par le moyen du frere Chriſtophe, ils continuerent à manger, boire & fumer, deux jours après le commencement de la nouvelle lune.

Cependant la lune avoit été vue la ſeconde nuit, dans le déſert, par un Faquir, qui en avoit fait avertir le Sheik Haman. Celui-ci commença auſſi-tôt ſon jeûne : mais le Sheik Iſmaël, à qui frere Chriſtophe ſoutenoit que la lune ne pouvoit avoir encore paru, ne fit aucun cas des avis du Faquir.

Les habitans du Furshout voyant leurs voiſins chanter, danſer & fumer leurs pipes, furent très-ſcandaliſés & leur demanderent, avec étonnement, s'ils avoient abjuré leur religion ? Des paroles on en vint bientôt aux coups ; & il y eut, de chaque côté, ſept ou huit bleſſés, dont par bonheur aucun ne le fut mortellement. Haman alla, dès le lendemain, voir ſon neveu, pour s'inſtruire des vrais motifs de cette diſpute, & pour ſavoir le parti qu'il y avoit à prendre ; car les deux villages s'étoient réciproquement déclarés infidèles.

J'étois en ce moment, avec tous mes domeſtiques, à Badjoura, où je vivois fort tranquille ſous la protection du Sheik Iſmaël, qui me témoignoit la plus grande confiance. Malgré cela, au bruit que j'entendis dans les rues, je barricadai les portes d'entrée de ma maiſon. Une haute muraille fermoit l'avant-cour. Ainſi, je demeurai en repos & à l'abri de toute atteinte.

Bientôt j'appris que le ſujet de la querelle étoit l'obſervation du Ramadan. J'avois des proviſions, & de quoi m'occuper chez moi. D'après cela je réſolus de ne pas ſortir juſques à ce que la guerre fût terminée, me ſouciant peu, d'ailleurs, que la victoire demeurât à un parti plutôt qu'à l'autre. Cependant, vers midi, Iſmaël m'envoya chercher, & je trouvai ſon oncle Haman, avec lui.

Il me dit qu'il y avoit eu pluſieurs perſonnes bleſſées à la ſuite d'une diſpute, qui s'étoit élevée pour le Ramadan, & il me pria d'en prendre ſoin. « Pour le Ramadan, lui dis-je, » votre grand jeûne! Eh, quoi! ne l'avez-vous pas encore com» mencé? » — Mais, ſans répondre à ma queſtion, il me demanda ſoudain. — « Quand eſt-ce qu'il y aura nouvelle lune? » — Je ne ſavois rien de ce qu'avoit dit frere Chriſtophe; & je fixai au Sheik, les heures, les minutes, les ſecondes de la nouvelle lune, ſelon qu'elles étoient marqués dans les éphémérides.

« Voyez-vous, dit Haman, voilà une excellente parole! » Et s'adreſſant à moi, il ajouta quand eſt-ce que nous verrons la lune? « Seigneur, repondis-je, il m'eſt impoſſible de vous » le dire, parce que cela dépend du tems qu'il fera; mais ſi » le ciel n'eſt pas trop chargé de nuages, vous la verrez ce » ſoir; ſi vous y avez fait attention hier, vous avez pu l'apper» cevoir très-baſſe à l'horizon & auſſi mince qu'un fil. Elle a » maintenant trois jours. » — A ces mots, il ſe leva, & me raconta les prédictions de frere Chriſtophe, & les ſuites qu'elles avoient eu.

Ismael honteux, maudit le frere & jura qu'il s'en vengeroit. Il étoit trop tard pour me retracter. D'ailleurs la lune parut,

& parla elle-même ; ainſi, le pauvre frere diſgracié fut banni de Badjoura, heureuſement pour lui que le Sheik eut une nouvelle pleuréſie. Il m'envoya chercher pour le ſaigner ; ce que je fis avec une lancette. Mais il fut ſi effrayé du brillant de la lame, du baſſin, de la bande, de tous mes préparatifs enfin, qu'il ne put pas s'y accoutumer, & il ſe reconcilia avec frere Chriſtophe & ſon tabange.

BADJOURA eſt par le 26° 3′ 16″ de latitude ; & bâti, ainſi que Furshout, ſur la rive occidentale du Nil.

LE 7 Février 1769, nous partîmes très-bon matin de Furshout. Ce n'eſt que juſqu'à cette Ville que j'avois freté mon vaiſſeau ; mais la bonne intelligence, qui ſubſiſtoit entre mon Raïs Abou-Cuffi, & moi, fut cauſe que nous nous arrangeâmes aiſément pour qu'il me portât plus loin. Il conſentit pour quatre livres ſterling de me porter à Syene, & de me ramener à Furshout, eſpérant, dit-il, que s'il ſe comportoit bien, il auroit une gratification. — « Et ſi vous vous comportez » mal, repris-je, Haſſan, qu'eſpérez-vous ? — » D'être pendu, » me répondit-il, & je ne demande pas mieux. »

Nous eûmes d'abord aſſez peu de vent. Mon Raïs me dit que ſon vaiſſeau n'alloit pas comme il avoit coutume d'aller, & qu'il commençoit, ſans doute, à être métamorphoſé en arbre. Cependant le vent augmenta, vers l'heure de midi, & ſes craintes furent diſſipées. Nous paſſâmes devant une grande ville, appellée How, & ſituée à l'Occident du Nil ; à environ quatre heures après midi, nous arrivâmes vis-à-vis du petit village d'el Gourni, qui eſt à un quart de mille des bords du

fleuve. On y a conſervé un temple des anciens Egyptiens ; & je crois que ce temple & les deux monceaux de ruines, qu'on voit à la diſtance du Nil, ſont des reſtes de la fameuſe ville de Thèbes.

Shaamy & Taamy ſont deux ſtatues coloſſales, aſſiſes & couvertes d'hiéroglyphes. Celle qui eſt au Sud, eſt d'une ſeule pierre, & bien conſervée dans ſon entier; mais l'autre eſt fort mutilée. C'eſt ſans doute Cambyſes qui la briſa ; & l'on voit qu'on a depuis eſſayé de la réparer. La première a les cheveux ſingulièrement bien arrangés. Ils ont préciſément la forme de nos perruques les plus modernes. Ces deux ſtatues placées dans la campagne fertile de Thèbes, ſervoient ſans doute à marquer les accroiſſemens du Nil : les traces que les eaux ont laiſſées ſur leur baſe, le démontrent ſuffiſamment. Cette baſe reſte encore découverte juſques au bas de la plinthe du piedeſtal, de manière qu'il n'y en a pas la huitième partie d'un pouce, cachée par le limon du fleuve, quoiqu'elles ſoient dans le milieu de cette plaine depuis plus de trois mille ans. Certes, depuis ce tems-là, ſi le Nil exhauſſoit l'Egypte comme on l'a fauſſement prétendu, la terre auroit déjà couvert la moitié de ces ſtatues.

Ces coloſſes ſont chargés d'inſcriptions grecques & latines, qui ſignifient à-peu-près toutes, que quelques Voyageurs ont entendu la ſtatue de Meumon rendre des ſons harmonieux, quand le ſoleil la frappoit de ſes rayons.

Ce ſeroit peut-être ici l'occaſion de parler de la fondation & de la chûte de la première Thèbes : mais je ſerois obligé pour cela de remonter à des ſiècles trop reculés & d'interrompre

trop long-tems le fil de ma narration. D'ailleurs ces objets ont des rapports plus directs, avec l'origine de quelques Peuples, dont je traiterai par la ſuite, & conviennent mieux aux diſcuſſions d'un hiſtorien, qu'aux eſquiſſes rapides d'un Voyageur. Je n'en parlerai que quand j'écrirai l'hiſtoire, & plus particulièrement encore quand je ferai connoître l'origine des Paſteurs, & que je retracerai les maux qu'a fait à l'Egypte cette nation puiſſante & terrible, que tant d'Ecrivains ont célébrée & dont l'hiſtoire reſte encore preſqu'inconnue.

Il ne reſte maintenant de l'ancienne ville de Thèbes, que quatre temples immenſes, qui paroiſſent plus antiques, mais qui ſont moins magnifiques, & moins bien conſervés que ceux de Dendera. Les temples de Medinet-Tabu ſont plus élégants que ceux d'el Gourni. Les hiéroglyphes en ſont ſculptés dans quelques parties à un demi-pied de profondeur; mais ils repréſentent les mêmes figures que ceux de Dendera, & avec encore moins de variété.

Les hiéroglyphes ſont de quatre ſortes. Les premiers ont un contour qui n'eſt qu'indiqué & à peine tracé dans la pierre; les ſeconds ſont creuſés, & dans le milieu s'élève une figure en relief, dont la partie la plus haute eſt de niveau avec la pierre même, tandis que tout autour il y a une petite bordure, qui ſemble avoir été faite pour préſerver l'hiéroglyphe d'accident; les troiſièmes ſont en bas-relief, la figure eſt proéminente ſur la pierre & n'eſt défendue d'aucune manière; les quatrièmes ſont enfin ceux dont j'ai parlé au commencement de cette deſcription, & dont les figures ont été profondément taillées dans la pierre.

Tous les hiéroglyphes, excepté ceux de la dernière eſpèce,

ſont peints à el Gourni, comme à Dendera, en rouge, bleu & verd, ſans mêlange d'aucune autre couleur.

Malgré les diverſes manières, dont les hiéroglyphes ſont ſculptés, malgré la quantité prodigieuſe que j'en ai vu dans tous les anciens monumens de l'Egypte, je n'en ai pu compter que cinq cens quatorze, dont les figures different les unes des autres; encore dans ce nombre y en avoit-il, ſans doute, beaucoup dont la différence ne venoit que d'une mauvaiſe exécution. Je conclus donc de cela que les hiéroglyphes ne doivent pas former ſeuls toute une langue; car il n'y a point de langue qui pût être bornée à cinq cens mots. Probablement ils ne ſont pas non plus un alphabet de ſimples lettres, car cinq cens lettres feroient un alphabet beaucoup trop étendu. Il eſt vrai que les Chinois ſe ſervent d'un grand nombre de lettres, ſans avoir d'alphabet: mais auſſi qui eſt-ce qui entend parfaitement la langue Chinoiſe?

J'ai remarqué qu'il y avoit eu dans le même tems en Egypte, trois ſortes d'écritures, l'hiéroglyphique, celle des momies, & l'Ethiopienne. Je les ai vues toutes les trois employées dans la même momie: mais je crois que la dernière ſeule formoit une langue ſuivie.

Les montagnes qui s'élèvent derrière Thèbes, laiſſent encore appercevoir les nombreuſes cavernes, qui ſervirent d'abord de demeure à la Colonie d'Ethiopiens qui jetta les fondemens de cette fameuſe Ville. J'imagine qu'elle habita long-tems les cavernes; car vraiſemblablement les Temples n'ont jamais été deſtinés qu'à des fêtes publiques & ſolemnelles; & dans aucune

des villes anciennes de l'Egypte, je n'ai pu découvrir ni les murailles, ni les fondemens d'une maiſon particulière. On n'y voit que des monumens des Temples & des tombeaux; & les Temples & les tombeaux étoient peut-être alors la même choſe. Pour des reſtes de maiſons il n'en reſte plus la moindre trace. Quoiqu'en diſe Diodore de Sicile (1), des édifices en pierre euſſent été trop coûteux pour de ſimples particuliers. Les maiſons des premiers Egyptiens étoient probablement d'argile, paliſſadées avec des branches de palmiers, comme celles des Egyptiens de nos jours; & c'eſt pour cela qu'il ſe trouve ſi peu de reſtes des nombreuſes Villes, qui ont jadis été bâties le long du Nil.

THÈBES, à ce que dit Homère, avoit cent portes. Cependant il eſt impoſſible d'appercevoir le moindre veſtige des murs, qui formoient ſon enceinte; & quant au grand nombre d'hommes qui, ſuivant le même Poëte, en ſortoient à cheval & ſur des charriots, la Thébaïde entière couverte de froment, n'eût pas pu en nourrir la moitié.

LES ruines des Temples de Thèbes, qu'on nomme Medinet-Tabu, ſont placés dans une eſpace d'environ un mille d'étendue, & dans le ſable, qui s'accumule au pied des montagnes ſur les jardins ſuſpendus, ou horti penſiles, comme les appelle Pline (2), étoient, ſans doute, pratiqués ſur les flancs de ces montagnes; on y élevoit l'eau par le moyen de quelques machines. L'on avoit fait tout cela pour ménager la plaine, & on avoit eu

(1) Diod. Sic. lib. 1.
(2) Plin. lib. 26, cap. 14.

grande raiſon;

grande raiſon; car toute la campagne que poſſédoit Thèbes, pour nourrir ſes millions d'hommes & de chevaux, n'avoit pas plus de trois quarts de mille de large entre la Ville & le fleuve, & les eaux s'y élevoient pendant les inondations du Nil, juſques à quatre & cinq pieds de hauteur, comme nous pouvons encore en juger par les marques qu'on voit ſur les ſtatues Shaamy & Taamy. Auſſi je crois que toute cette immenſe population de l'ancienne Thèbes eſt fabuleuſe.

Il y a une choſe très-remarquable dans la façon dont les anciens temples ſont bâtis; c'eſt qu'on ne voit pas de piliers dans ceux dont les murs extérieurs ſont ſolides. Mais les uns ont la façade & les côtés élevés perpendiculairement, & les autres ſont inclinés de manière à former un angle très-conſidérable; & l'on peut juger, par les hiéroglyphes, & les divers ornemens, qui les couvrent, que ces derniers Temples ſont de la plus haute antiquité. De-là je ſuis porté à croire que cette ſingulière conſtruction étoit un reſte du goût de ceux qui les ont bâtis, pour leurs premières habitations. Ils imitoient l'inclinaiſon des montagnes (1); & c'eſt cette inclinaiſon, & cette manière de bâtir, qui leur donna enſuite la première idée des Pyramides (2).

Il ſe retire dans les cavernes, qui ſont au-deſſus de Thèbes, un grand nombre de voleurs, ſemblables à ces troupes d'Egyptiens, ou de Bohémiens, que nous voyons en Europe. Ils ſont

(1) Voyez dans Norden les Temples d'Eſné & d'Edfu, vol. 2, planche 6, p. 80.

(2) Cette inclinaiſon des côtés ſe voit fréquemment dans les petites boîtes, qu'on trouve dans les caiſſes des Momies.

toujours, ſans autre forme de procès, punis de mort dès qu'on les attrape. Un ancien Gouverneur de Girgé, Oſman Bey, indigné de tous les excès, auxquels s'abandonnoient ces gens-là, s'empara des hauteurs des montagnes, y fit porter une immenſe quantité de fagots, en fit remplir toutes les cavernes, & enſuite on y mit le feu; de ſorte que la plupart de ces malheureux furent brûlés: mais depuis, leur troupe s'eſt recrutée, & elle n'a point changé de mœurs.

A environ un demi-mille au Nord d'el Gourni, on voit les ſuperbes & majeſtueux ſépulchres de Thèbes. Les montagnes de la Thébaïde ſont immédiatement derrière la Ville. Elles ne s'élèvent point par degrés les unes au-deſſus des autres, mais elles ſont chacune iſolée ſur la baſe, de ſorte qu'on peut en faire ſéparément le tour. Il y en a, dit-on, cent où l'on a creuſé des tombeaux, & une infinité d'autres appartemens. Je parcourus, avec beaucoup de fatigue, les excavations de ſept de ces montagnes; elles ſont très-ſolitaires, & mes guides, impatiens & ennuyés peut-être du chemin que je leur faiſois faire, ou ayant réellement peur des bandits, qui habitent les cavernes des environs, m'importunoient pour me faire retourner au vaiſſeau, avant même que j'euſſe commencé mes recherches, & pénétré dans les vaſtes appartemens que je voulois voir.

Le premier endroit où j'entrai, eſt l'immenſe ſarcophage, que pluſieurs perſonnes prétendent être celui de Menès, & d'autres, celui d'Oſimandyas, & qui peut-être n'appartient ni à l'un ni à l'autre. Il a ſeize pieds de haut, dix de long, & ſix de large; il eſt fait d'un ſeul bloc de granit rouge, & je ne doute pas que ce ne ſoit le plus beau vaſe qu'il y ait au

monde. Son couvercle décoré d'une figure en relief, eſt encore poſé deſſus, & a un côté briſé. Ce n'eſt point-là vraiſemblablement le ſarcophage d'Oſimandyas; puiſqu'il ſe trouve parmi les tombeaux des Rois, & que Diodore de Sicile dit que celui d'Oſimandyas en étoit éloigné de dix ſtades (1).

Il y a eu autrefois des ornemens ſur les piliers, qui ſont en dehors de l'entrée du caveau : mais ils ont été briſés, & jettés de côté. De-là on trouve un paſſage incliné, d'environ vingt pieds de large; c'eſt du moins ce qu'il me parut avoir, car je n'en pris pas la meſure. Les côtés & la voûte de ce paſſage ſont revêtus de ſtuc, dont le grain eſtégal à celui du plus beau ſtuc que j'aie vu en Europe. Mon crayon ne s'uſoit pas plus en y écrivant, que ſi j'avois écrit ſur du papier.

Du côté gauche, on voit le crocodile, qui ſaiſit le bœuf Apis, & le plonge dans le Nil. En face, à droite, eſt le ſcarabée Thébain (2), le premier animal qu'on trouve vivant, après que le Nil s'eſt retiré de deſſus les terres, qu'il a inondées, & qui, d'après cela, eſt regardé comme un emblême de la réſurrection. Suivant mes conjectures, le bœuf Apis repréſente les terres cultivées de l'Egypte; le crocodile eſt le Typhon, ou l'être mal-faiſant, type des trop grands débordemens du Nil; le ſcarabée déſigne les champs qui ont été inondés, mais d'où les eaux ſe ſont trop tôt retirées. Cet inſecte ne peut, ce me ſemble, avoir aucun rapport, ni avec l'immortalité, ni avec la réſurrection, puiſqu'au tems où ces emblêmes ont été

(1) Diod. Sic. lib. 1.

(2) Scarabæus Thebaïcus. Voyez la figure de cet inſecte dans Paul Lucas.

inventés, l'immortalité & la réſurrection n'étoient point l'objet des eſpérances humaines.

PLUS loin, à la droite après ce paſſage, les panneaux, ou compartimens ſont auſſi revêtus de ſtuc. Mais au lieu de figures en relief, il y en a qui ſont peintes à freſque. Le côté gauche eſt ſans doute de même : mais je ne l'ai point vérifié. Cette découverte ineſpérée me frappa tellement, & je croyois d'abord avoir ſi bien le tems de tout examiner à loiſir, que je m'arrêtai aux premières peintures, & qu'enſuite il fut trop tard pour aller plus avant.

SUR un panneau, on a peint divers inſtrumens de muſique, poſé à terre. On y voit ſur-tout pluſieurs hautbois, avec un chalumeau de roſeau & des flûtes ordinaires ; des jattes, dont l'ouverture paroît recouverte d'un parchemin, & qui, cordées ſur les côtés comme un tambour, étoient, ſans doute, cette eſpèce d'inſtrument, nommé *tabor* (1), qui, dans les premiers ſiècles, s'accordoit avec la harpe, & dont on ſe ſert encore en Abyſſinie, quoique la harpe n'y ſoit plus en uſage.

LES trois panneaux ſuivans ſont également décorés d'une freſque, repréſentant trois harpes, qui ſont dignes de la plus grande attention, tant pour l'élégance qu'on a donnée à la forme de ces inſtrumens, qu'à la perfection de toutes leurs parties. En les conſidérant, on ne peut s'empêcher de refléchir ſur les progrès étonnans que la muſique devoit avoir déjà faits, pour qu'un Artiſte pût inventer un pareil inſtrument.

(1) Gen. 31. v. 27.—Iſa. cap. 30, v. 32. Cet inſtrument ſe nomme auſſi Tabret.

Comme la première des trois harpes que nous examinion ſembloit la plus parfaite, & celle dont la peinture étoit la moins gâtée, je m'attachai à la deſſiner, priant mon Secrétaire de ſe charger de la ſeconde. Par ce moyen, j'eſpérai que je pourrois copier aiſément toutes les peintures de ce caveau, & étendre mes recherches juſques dans les autres : mais je ne tardai pas à m'appercevoir que je m'étois déſagréablement trompé.

Le premier deſſin, que je traçai, repréſente un homme jouant de la harpe. Il eſt de bout ; & la harpe étant fort large, avec une baſe plate, il la ſupporte aiſément, quoiqu'elle ſoit penchée ſur ſon bras. La tête du Muſicien eſt entièrement raſée, ſes ſourcils ſont très-noirs, & il n'a ni barbe ni mouſtaches. Il eſt vêtu d'une eſpèce de tunique, ou de chemiſe flottante, pareille à celles qu'on porte de nos jours, en Nubie, excepté qu'elle n'eſt pas de couleur bleue. Ses manches flottent auſſi, & il a les bras & le cou nuds. La chemiſe paroît être de groſſe mouſſeline, & elle a ſur la bordure, une raie cramoiſie d'environ une ligne & demie de large ; ce qui prouve, ſi cette étoffe eſt de manufacture Egyptienne, que ces peuples ſavoient dès-lors peindre le coton en cramoiſi, art qu'on n'a pu trouver que depuis peu d'années en Angleterre ; mais ſi elle eſt de fabrique indienne, elle fait voir juſques à quelle époque remonte le commerce, qui ſe faiſoit entre l'Egypte & les Indes.

La tunique du joueur de harpe lui tombe juſques à la cheville du pied. Il paroît avoir une ſoixantaine d'années. Il eſt d'une forte corpulence & d'une couleur un peu plus noire que la couleur ordinaire des Egyptiens. Quant aux détails du tableau, le peintre ſemble avoir eu à-peu-près le même degré de

talent que nos bons peintres d'enſeigne. Le Muſicien a cinq pieds dix pouces de haut, & la harpe, dans ſa plus grande longueur, a un peu moins de ſix pieds & demi.

Cet inſtrument eſt bien plus avantageux, par ſa forme, que la harpe triangulaire des Grecs. Il a treize cordes: mais il lui manque le bout d'en haut, qui doit être vis-à-vis de la corde la plus longue. La table, ou la partie reſonnante, eſt compoſée de quatre pièces de bois minces, & jointes en forme de cône, qui s'élargit vers le pied; de ſorte qu'à meſure que les cordes ſont plus longues, le quarré de la partie reſonnante qui y répond, croît à proportion, & doit mieux en renvoyer les vibrations. Les principes d'après leſquels on a fait cette harpe, paroiſſent très-ingénieux & très-ſages; & les ornemens qui l'accompagnent, ſont de la plus grande élégance.

Le pied & les côtés de l'inſtrument ſemblent incruſtés avec de l'ivoire, de l'écaille & de la nacre de perle, productions des déſerts & des mers, qui ſont dans le voiſinage de l'Egypte. Il ſeroit, ſans contredit, impoſſible à nos meilleurs ouvriers de faire une harpe avec plus de goût & de grace. Indépendamment de la fineſſe du travail, on voit combien elle approche de la perfection, puiſqu'il ne lui manque que deux cordes pour avoir deux octaves complètes; mais il eſt indubitable que ces deux cordes ont été omiſes exprès & non par manque de ſavoir, ſi on juge par ce que je vais rapporter.

Je n'eus pas plutôt achevé de deſſiner la première harpe; que je me rendis auprès de mon Secrétaire pour examiner ſi ſon ouvrage avançoit. Je trouvai, à mon grand étonnement,

que la harpe, qu'il copioit, différoit eſſentiellement de la mienne, tant pour l'enſemble que pour les détails, & malgré cela, loin d'avoir moins d'élégance, elle étoit finie avec plus de ſoin que la première. Le bois paroiſſoit comme dans l'autre incruſté avec de l'ivoire & de l'écaille ; mais les cordes en étoient différemment diſpoſées ; les trois plus longues ſe trouvoient à l'endroit où elles ſont jointes en bas à la partie reſonnante, effacées par un trou qu'on avoit creuſé dans la muraille ; pluſieurs autres étoient également gâtées en différens endroits, où l'on avoit graté la muraille avec un couteau : mais tout le reſte paroiſſoit bien conſervé. Cette harpe avoit dix-huit cordes, & elle étoit pincée par un homme, plus âgé que le premier ; mais vêtu de la même manière, ayant le teint d'une couleur auſſi noire, les pieds nuds & la tête raſée. Il jouoit avec ſes deux mains, tenant la harpe vers le milieu, & paroiſſant moins animé que l'autre.

Je revins enſuite à ma première harpe pour vérifier ſi j'en avois rendu le deſſin fidèlement. C'eſt avec une extrême plaiſir qu'en le donnant au public, je puis y joindre celui de la ſeconde, qui ſe trouvoit égaré parmi une multitude de papiers ; quand je donnai le premier pour ſervir à l'hiſtoire de la muſique, publiée il y a quelque tems par le Docteur Burney. Je ſuis bien fâché que ce ſavant n'ait pu faire ſes remarques ſur cet inſtrument, que je n'ai retrouvé que depuis peu & par haſard : mais j'eſpere qu'à préſent il lui fournira de nouvelles réflexions ſur l'art de la muſique, & qu'il voudra bien nous en faire part ; c'eſt pourquoi je n'anticiperai pas ſur ſes droits, perſuadé d'ailleurs comme je le ſuis que perſonne n'eſt plus capable que M. Burney de traiter cette matière.

A la ſuite de ces deux harpes, il y en avoit une troiſième à dix cordes ſeulement. Je ne me rappelle pas préciſément de ſa forme, parce que je n'y jetai qu'un coup d'œil en entrant dans le caveau, & que je me propoſois de la copier comme les autres. Je ne me ſouviens pas bien non plus, s'il y avoit un homme qui en jouât. Je crois plutôt qu'elle paroiſſoit pendue à une muraille, qu'il y avoit une eſpèce de draperie à l'un de ſes bouts, & qu'elle étoit la plus petite des trois. L'incertitude où je ſuis à cet égard ne me permet pas d'en donner une deſcription particulière : mais on peut compter ſur l'exactitude de ce que j'ai dit des deux autres.

Je penſe que ces inſtrumens étoient les harpes Thébaines, dont on ſe ſervoit au tems de Séoſtris, qui ne rebâtit point l'ancienne Thèbes, mais qui y ajouta ſeulement pluſieurs embelliſſemens. Quand ces harpes ſeroient les ſeuls monumens, qui nous reſteroient en ce genre, je les regarderois comme une preuve inconteſtable que tous les arts qui ont ſervi à leur conſtruction étoient portés au plus haut point de perfection, & probablement que les autres arts des Anciens avoient le même avantage.

Nous voyons auſſi que ces Peuples poſſédoient un art relatif à l'architecture, celui de ſculpter, avec la plus grande aiſance, les pierres les plus dures; art qui nous eſt encore preſque étranger. Nous n'avons pas des outils d'une aſſez bonne qualité pour faire auſſi facilement qu'eux des bas-reliefs ſur du granit & du porphire; & notre impuiſſance, à cet égard, eſt d'autant plus frappante que nous avons toutes ſortes de raiſons de croire que les outils, dont ces Peuples ſe ſervoient pour ces

étonnans

étonnans travaux, étoient d'airain, métal, dont, après mille expériences, nous n'avons pas pu faire un bon couteau. Cependant il eſt bien certain que les Anciens l'employoient même pour leurs raſoirs.

Les harpes, que j'ai décrites plus haut, détruiſent ce me ſemble tout ce qu'on a dit ſur l'état où étoit la muſique, en Orient, dans les premiers tems. Elles prouvent, en outre, par la régularité de leur forme, par l'élégance de leurs ornemens, elles prouvent, bien mieux qu'une infinité de paſſages grecs, que dès-lors la géométrie, la peinture, la muſique avoient fait les plus grands progrès, & que le tems, que l'on a depuis dit être celui de l'invention de ces arts, n'eſt que le tems de leur renouvellement. Tel étoit d'ailleurs le ſentiment de Salomon, qui écrivoit à-peu-près à la même époque, où les harpes des caveaux de Thèbes furent peintes. « Y a-t-il une ſeule choſe, dit Salomon, dont » on puiſſe dire : cela eſt nouveau ! tout ce que nous voyons » a déjà été de même dans les premiers tems (1). »

Ces mêmes contrées nous ont offert, quand les Arabes les ont conquiſes, un ſecond exemple de l'ignorance où les Peuples peuvent retomber. Le Caliphe Omar, en brûlant la fameuſe Bibliothèque d'Alexandrie, porta un coup terrible aux ſciences, que nous avons enſuite vu refleurir, plantées par les mêmes mains qui les avoient déracinées.

Les effets les plus terribles de la révolution, qu'occaſionna

(1) Eccléſ. chap. 1, verſ. 10.

l'invaſion des Paſteurs, furent la deſtruction de Thèbes; la ruine de l'architecture, & la perte de l'aſtronomie en Egypte. Cependant il ſubſiſta encore quelques notions des ſciences & des arts, parmi les colonies Thébaines, & dans les Villes qui avoient eu des rapports avec Thèbes. Ezéchiel dit que Tyr étoit dès long-tems fameuſe par le goût du tabret & de la harpe (1); & c'eſt vraiſemblablement à Tyr que la muſique fut cultivée, à l'abri du mépris & de la perſécution des Barbares Paſteurs, qui, bien qu'ils forment une Nation très-nombreuſe, n'ont poſſédé juſques à ce jour, aucune eſpèce de muſique, ni d'inſtrument propre à être perfectionné.

Quoiqu'il ſoit, ſans doute, très-curieux & très-digne d'attention d'avoir trouvé des harpes auſſi parfaites & auſſi variées dans les ruines de l'Egypte, nous ne devons pas en être extrêmement étonnés. L'ancienne Thèbes, comme nous allons bientôt le voir, avoit été détruite; & enſuite elle fut, non pas rebâtie, mais ornée & embellie par Séſoſtris. Ce fut à-peu-près entre le règne de Menès, premier Roi de Thèbes, & la première guerre des Paſteurs, que ces embelliſſemens & ces peintures furent faits, ce qui les fait remonter à une haute antiquité. Mais, en ſuppoſant que la harpe fût en uſage, lors de la fondation de Tyr (2), 1320 ans avant Jeſus-Chriſt, & que Séſoſtris ait vécu du tems de Salomon, comme le prétend Newton, dans ſa Chronologie, il y avoit 320 ans que cet inſtrument étoit porté

(1) Ezech. Chap. 28, Verſ. 13.

(2) Avant ce tems-là même, il eſt parlé de la harpe comme d'un inſtrument très-connu du tems d'Abraham, 1370 avant Jeſus-Chriſt. Voyez la Geneſ., chap. 32, Verſ. 27.

à une certaine perfection, & il n'eſt pas ſurprenant qu'on en variât la forme.

Dès que mes guides virent que je me propoſois de pouſſer plus loin mes recherches, ils perdirent toute patience. Ils avoient peur que je ne vouluſſe paſſer la nuit dans ce caveau & viſiter les autres le lendemain, ce qui étoit effectivement mon intention. Pleins de mécontentement & de mauvaiſe humeur, ils éteignirent leurs torches en les frappant contre la première harpe, & ils ſortirent du caveau, me laiſſant dans les ténèbres moi & mes gens. Ce ne fut pas tout; pendant qu'ils s'en alloient, ils nous annonçoient les événemens les plus tragiques, qui ne pouvoient pas, diſoient-ils, manquer de nous arriver, dès qu'ils nous auroient abandonnés.

Il ne me fut donc pas poſſible d'aller plus loin. Envain je leurs offris beaucoup plus d'argent qu'ils ne devoient en eſpérer. La peur de voir fondre ſur eux les habitans des cavernes de Medinet Tabu les avoit atterrés; &, penſant enfin moi-même que leurs craintes n'étoient pas ſans fondement, je les ſuivis; car il eſt certain que ſi les brigands nous avoient attaqués, nous n'aurions pu obtenir aucune juſtice du mal qu'ils nous auroient fait.

Fâché de ce contretems, je remontai à cheval pour me rendre au rivage. Le chemin, où nous paſsâmes étoit pratiqué dans une étroite vallée, entre deux montagnes ſtériles & pierreuſes. Je ne fus pas plutôt au fond de la vallée, que j'entendis parler très-haut des deux côtés; &, au même inſtant, je fus

assailli par un déluge de grosses pierres, que j'entendois tomber; mais que la nuit m'empêchoit de voir; ce qui redoubloit ma terreur.

JUGEANT par l'impatience de mon cheval que les pierres qu'on jettoit, le frappoient, & pensant aussi que c'étoit le bruit qu'il faisoit en marchant qui aidoit nos assaillans à diriger leurs coups, je mis pied à terre, & je fis monter à cheval un Maure, qui m'avoit suivi, & qui, en galoppant, se mit bientôt hors de tout danger. C'est ce que j'aurois fait moi-même, si j'y avois bien pensé; mais j'avois en ce moment l'esprit préocupé des peintures, que je venois de dessiner. Cependant je résolus de me venger avant de m'éloigner de ces bandits, & écoutant attentivement, j'entendis bien leurs voix, sur le côté droit de la montagne. En conséquence, je les couchai en joue, aussi-bien qu'il me fut possible sans les voir, & je leur tirai un coup de fusil. Un profond silence suivit ce coup: mais bientôt il partit un grand cri, pousse par trente ou quarante personnes à-la-fois. Je pris alors le mousqueton de mon domestique & je le tirai sur cette troupe, qui se mit aussi-tôt à parler très-confusément, mais qui ne jetta plus de pierres. Comme je jugeai que c'étoit le moment le plus favorable pour me sauver, je marchai dans l'obscurité aussi vîte qu'il me fut possible le long de la montagne, jusqu'à ce qu'enfin j'arrivai à l'entrée de la plaine. Là, nous rechargeâmes nos fusils, nous attendant bien à être encore attaqués, avant d'arriver au vaisseau, vers lequel nous marchions avec rapidité.

NOUS trouvâmes notre Raïs très-inquiet de ce qui nous arriveroit. On lui avoit dit que, dès qu'il feroit nuit, tous les Ban-

dits, habitans des cavernes, devoient venir pour piller & détruire le vaiſſeau.

Mais, pour ce ſoir-là, il n'y eut que l'eſcarmouche de la montagne. L'aſſaut général étoit réſervé pour le lendemain. Nous tînmes conſeil là-deſſus, & nous fûmes de la même opinion, comme nous l'avions été pendant tout le voyage. Nous penſâmes que puiſque l'ennemi nous laiſſoit tranquilles cette nuit, ce ſeroit bien notre faute, s'il nous attrapoit le lendemain. Auſſi nous dénouâmes, ſans le moindre bruit, la corde, qui nous attachoit au rivage, & nous allâmes nous placer de l'autre côté du fleuve. A minuit, la briſe commença à ſouffler, & nous prîmes la route de Luxor, où il y avoit un Gouverneur pour lequel j'avois des lettres de recommandation.

Convaincu, par l'examen des ruines de Thèbes, que cette Ville n'avoit jamais été entourée de murailles & que les cent portes, dont Homere parle, n'étoient qu'une invention des Poëtes, je me mis à réfléchir ſur ce qui pouvoit avoir donné lieu à cette fable.

Il n'y a nul doute, je crois, que les habitans de Thèbes n'aient vécu dans les cavernes des montagnes; il eſt également probable que les cent montagnes, qu'on voit auprès de cette Ville creuſées & remplies de monumens des arts, faiſoient l'admiration du ſiècle d'Homere. Juſqu'à nos jours même ces montagnes ſont nommées, Beeban el Meluke, c'eſt-à-dire, les portes des Rois; c'eſt donc là peut-être ce qui a donné lieu à la fable des cent portes, que les Grecs ont rendue ſi célèbre. Homere n'avoit jamais vu Thbèes. Cette Ville étoit détruite avant le ſiècle

des premiers Ecrivains profanes, que nous connoiſſons, tant en proſe qu'en vers ; & l'imagination du Chantre d'Achille ajouta ſans doute beaucoup à la vérité.

Tout ce que les Hiſtoriens & les Poëtes, venus après Homère, ont dit de Thèbes, doit s'appliquer à Dioſpolis, que les Grecs bâtirent long-tems après que Thèbes fut détruite, comme ſon nom le prouve. Diodore de Sicile (1) s'eſt trompé quand il a avancé que cette Ville fut fondée par Buſiris. Elle étoit ſituée ſur la rive orientale du Nil, & Thèbes ſur la rive occidentale, quoique l'une & l'autre fuſſent conſidérées comme une même cité. Auſſi (2) Strabon dit que le Nil (3) paſſe dans le milieu de Thèbes; ce qui ſignifie au milieu de l'ancienne Thèbes & de Dioſpolis, ou de Minet Tabu & de Luxor.

Lorsque je fus à bord du vaiſſeau, je ne pus m'empêcher de regretter le tems que j'avois perdu dans la matinée précédente à chercher dans la petite vallée, les traces de ce fameux cercle d'or, que M. Norden prétend avoir vu, mais je n'en apperçus aucune ; & certes s'il y en reſtoit, elles ne devroient pas avoir une forme circulaire. Ce magnifique inſtrument étoit ſans doute poſé perpendiculairement & non pas horizontalement ſous le méridien. Ainſi, la place où il étoit ne pouvoit être reconnue par aucune trace particulière. D'ailleurs on ne l'avoit point élevé, ainſi que je l'ai déjà obſervé, parmi les cent montagnes Thébaines, mais bien à dix ſtades de ces montagnes ; ce n'eſt

(1) Diod. Sic. Bib. lib. 1, p. 42, §. d.
(2) Strabo, lib. 17, p. 943.
(3) Nah. chap. 3, Verſ. 8 & 9.

donc point-là qu'on peut en découvrir des veſtiges (1). Il eſt bon d'obſerver auſſi que la dernière édition de M. Norden n'en fait pas mention ; ce qui ſemble prouver que ce Voyageur n'étoit pas trop aſſuré que ces veſtiges exiſtaſſent.

Nous fûmes très-bien accueillis par le Gouverneur de Luxor, qui étoit auſſi grand partiſan de l'aſtrologie judiciaire. Je lui fis un petit préſent, & il me fournit des proviſions, parmi leſquelles il y avoit un peu de ſucre brut. Nous avions vu d'excellens limons à Thèbes : auſſi nous réſolûmes de nous rafraîchir avec du punch, en commémoration de l'Angleterre. Mais, comme après ce qui nous étoit arrivé la nuit précédente, aucun de nous n'oſa ſe haſarder à la rencontre des brigands, nous chargeâmes un des domeſtiques du Gouverneur de monter ſur une peau de Belier remplie de vent, & de naviguer ſur le Nil de Luxor à El Gourni pour aller chercher les fruits dont nous avions beſoin ; ce qu'il fit très-promptement.

Il nous informa à ſon retour que les habitans des cavernes étoient deſcendus le matin dans le deſſin de piller notre vaiſſeau ; qu'il y en avoit eu pluſieurs de bleſſés par les coups de fuſil que je leur avois tirés, & qu'ils menaçoient de nous pourſuivre juſques à Syène. Le domeſtique du Gouverneur avoit fait, de ſon côté, tout ce qu'il avoit pu pour les épouvanter. Il leur avoit dit que le projet de ſon Maître étoit de marcher contr'eux avec ſes troupes, d'eſſayer de les exterminer, comme l'avoit fait Oſman,

(1) Un inſtrument ſemblable, mais de cuivre, élevé par Eratoſthènes, à Alexandrie, ſervit à Hipparque & à Ptolémée. — Alm. lib. 1, cap. 2, lib. 3, cap. 2. Voyez les Remarques ſur la Pyramidographie de M. Gréaves, p. 134.

Bey de Girgé ; & que nous l'aiderions de nos armes à feu.— Je ne ſais pas ce qu'ils devinrent : mais nous n'en entendîmes plus parler.

Luxor & Carnac, éloignés l'un de l'autre d'environ un quart de mille, ſont les lieux où l'on voit les ruines les plus magnifiques de l'Egypte. Elles ſont bien plus conſidérables que celles de Thèbes & de Dendera réunies.

Il y a deux Obéliſques de la plus grande beauté. Ils paroiſſent à la vérité un peu moins grands que ceux de Rome ; mais ils ne ſont point mutilés. Le pavé ſur lequel porte l'ombre de ces obéliſques eſt encore ſi bien de niveau, qu'il peut ſervir pour faire les obſervations auxquelles il étoit deſtiné. Le bout des obéliſques eſt de forme demi-circulaire ; expérience qu'on a fait, j'imagine, à la ſollicitation de quelqu'Obſervateur, parce qu'en variant ainſi la pointe de l'obéliſque, on eſpéroit être délivré de la pénombre.

A Carnac, nous vîmes deux vaſtes rangées de ſphinx, l'une à droite, & l'autre à gauche. Les têtes des ſphinx étoient très-endommagées ; un peu plus bas il y avoit un grand nombre de termes. Ces ſphinx étoient en baſalte, avec une tête de chien ou de lion, de ſculpture Egyptienne. Ils étoient auſſi placés ſur deux lignes, & ſembloient former une avenue qui conduiſoit à quelque grand monument.

Ils ont été long-tems couverts de terre : mais dernièrement le ſignor Donati, ſavant antiquaire vénitien, en acheta un fort cher, qu'il dit être deſtiné pour le Roi de Sardaigne. Cela eſt cauſe

cauſe qu'on en a découvert beaucoup d'autres ; mais il ne s'eſt plus préſenté d'acquéreur.

Sur la partie extérieure des murailles de Carnac & de Luxor, il y a une ſuite de faits hiſtoriques gravés, au lieu d'hiéroglyphes ; ce que je n'avois encore vu nulle part. Ces ſculptures repréſentent des hommes, des chevaux, des charriots, des combats. Quelques figures ſont très-hardies & bien deſſinées, mais groſſièrement taillées ſur la pierre, comme les hiéroglyphes de Thèbes. Les armes, que les guerriers tiennent en main, ſont de courtes javelines, telles que celles dont ſe ſervent encore de nos jours les habitans de l'Egypte ; la ſeule différence qui eſt entr'elles, c'eſt que les premières ont des eſpèces d'ailes garnies de plumes. Cependant, parmi tous ces tableaux, il y a un perſonnage très-remarquable. Il eſt à cheval & combat contre un lion furieux, ainſi que Diodore de Sicile rapporte qu'Oſimandyas étoit repréſenté à Thèbes (1). Toutes ces ſculptures méritent une attention particulière.

J'ai déjà dit que Luxor étoit la Dioſpolis des Anciens ; & je penſe que cette ville & celle de Carnac réunies faiſoient la *Jovis Civitas magna* de Ptolémée, quoiqu'il y ait 9′ de différence entre la latitude qu'il lui aſſigne, & celle que j'ai trouvée ; mais, comme mes obſervations ont été faites au Sud de Luxor, s'il avoit fait les ſiennes au Nord de Carnac, cette différence ſeroit bien diminuée.

Le 17, nous prîmes congé du Sheik bienveillant de Luxor ;

(1) Diod. Sic. Bib. lib. 1, cap. 45. §. c.

&, pleins d'une ardeur nouvelle, nous fîmes voile avec un bon vent. La généroſité du Gouverneur s'étoit étendue juſques à mon Raïs, & il lui avoit bien recommandé d'aborder encore chez lui au retour de notre voyage. Il eſt vrai que je ne lui avois pas été inutile pour quelques maux, dont il ſe plaignoit : je lui avois procuré du ſoulagement. Auſſi vit-il notre départ avec non moins de chagrin que notre arrivée en cauſoit dans beaucoup d'autres endroits.

A l'orient du Nil, on voit Hambdé, Maſchergarona, Tor, Senimi & Gibeg. M. Norden s'eſt beaucoup trompé ſur la ſituation qu'il a aſſignée aux divers villages qui ſont dans le voiſinage de Luxor. Il place Erment vis-à-vis de Carnac, & Thèbes plus dans le Sud qu'Erment, ſur la rive orientale ; & il met Luxor également plus dans le Sud qu'Erment. Mais Erment eſt quatorze milles plus dans le Sud que Thèbes, & Luxor environ un quart de mille, comme je l'ai déjà dit, & ſur la rive de l'Eſt, comme Thèbes eſt ſur la rive de l'Oueſt.

Il a poſé un village, qu'il nomme Démegeit (1), à la place même où l'on voit Thèbes, & il dit que c'étoit Crocodilopolis ; mais, en vérité, j'ignore où il peut avoir pris cela. Toute ſa géographie de cette partie du Nil eſt ſi confuſément diſtribuée dans ſes cartes & dans ſes deſcriptions, qu'on n'y reconnoît plus rien.

Le ſoir, nous jettâmes l'ancre ſur la rive orientale, preſque vis-à-vis d'Eſné. Quelques-uns de nos gens étoient deſcendus

(1) Voyez, dans Norden, la carte du Nil.

pour chaſſer, s'imaginant qu'ils nous joindroient facilement à cauſe d'un coude que faiſoit le fleuve : mais ils n'arriverent qu'à ſoleil couché ; ils étoient chargés de lièvres, de pigeons, de gootos, &, malgré cela, toute leur chaſſe ne valoit pas grand choſe. Pour moi, qui étois reſté à bord, j'avois tué, pour ma part, deux oies, dont le plumage étoit magnifique, mais qui étoient un auſſi mauvais gibier que le reſte.

Le lendemain matin, nous paſſâmes devant Eſné. C'eſt l'ancienne Latopolis. Elle conſerve d'aſſez grands monumens, parmi leſquels on diſtingue un temple, dont l'enſemble eſt très-antique, mais qui ſemble avoir été bâti à diverſes époques, ou plutôt avec les ruines de pluſieurs anciens édifices. Les hiéroglyphes en ſont fort mal ſculptés & point peints.

Il réſide à Eſné un Sheik Arabe, & les habitans y ſont nombreux & fort méchants : mais j'étois habillé moi-même en Arabe, & ils ne chercherent point à me faire du mal, parce qu'ils ne me reconnurent pas.

Le 18, nous partîmes d'Eſné & bientôt nous fûmes à Edfu où l'on voit auſſi beaucoup de reſtes de l'architecture Egyptienne. Edfu eſt l'ancienne Appollinis Civitas magna.

Le vent nous manqua tout-à-coup, & nous fûmes obligés de nous arrêter dans un des endroits du Nil, dont l'aſpect eſt le plus miſérable & le plus affreux. On nomme ce lieu Jibbel el Silſelli. Le fleuve étoit traverſé autrefois par une chaîne qu'on avoit miſe, dit-on, pour empêcher les bateaux Nubiens de commettre des pirateries en Egypte. Les pierres où cette chaîne

étoit attachée des deux côtés du Nil, subsistent encore: mais j'imagine que cet établissement avoit pour objet quelque péage, plutôt que la guerre. Syène renferme une bonne garnison, & il n'y a nulle apparence que les bateaux de la Nubie osassent passer devant cette Ville pour entrer en Egypte. La chaîne pouvoit aussi être mise pour empêcher les querelles entre les deux Etats coadjacents.

Nous apprenons de Juvenal (1), qui résida long-tems à Syène, qu'il y avoit, aux environs de cette Ville, une Tribu, appellée Ombi, qui eut de violentes querelles avec les habitans de Dendera, à cause du crocodile. Il est bien singulier que ces deux Peuples fussent encore antropophages au tems de Juvenal. Aucun Historien ne parle de ce fait; cependant il ne peut pas être révoqué en doute, puisque le Poëte en fut témoin oculaire.

Maintenant les deux Nations, qui se faisoient jadis la guerre, ont entr'elles plus de cent milles de pays, habité par des Peuples neutres. Si elles vouloient encore combattre, elles ne pourroient choisir que le Nil pour champ de bataille; & si l'une possédoit la chaîne qui traversoit le Nil, elle arrêteroit aisément les entreprises de l'autre. Comme la chaîne étoit placée dans le territoire d'Hermès, ainsi que la capitale des Ombi, j'imagine que c'étoit la barrière que cette Nation opposoit aux habitans de Dendera, pour empêcher qu'ils ne vinssent les manger.

A midi, nous vîmes Coom-Ombo, grand bâtiment rond qui ressemble à un château, & où l'on dit qu'étoit autrefois la ville des Ombis. Bientôt après, nous arrivâmes à Daroo (1),

(1) Idris Valled Hamran, qui nous conduisit à travers le grand désert demeuroit dans ce village.

village fort pauvre. Nous étions loin de prévoir alors que, quelques années après, nous aurions l'obligation à un habitant de ce malheureux village, de nous guider à travers les déserts où nous serions égarés, & de nous rendre à notre patrie & à nos amis.

Le premier endroit que nous trouvâmes ensuite fut Sheik-Ammer, où campent les Arabes (1) Ababdé, les mêmes, je pense, que M. Norden appelle Ababuda, & qui s'étendent depuis Cosséir jusqu'à une grande distance dans le désert. Comme j'avois connu à Badjura un Arabe de cette Tribu, & que je lui avois donné des remèdes pour son pere, en lui promettant d'aller le voir, quand je passerois à Sheik-Ammer, je ne manquai pas de le demander. Je jugeai bien par l'accueil que je reçus, qu'on ne s'attendoit pas que je tiendrois ma parole; & peut-être qu'en effet je ne l'aurois pas tenue, si je n'avois réfléchi que prêt à m'engager dans ces immenses déserts, dont les Ababdé dominent une grande partie, je ferois bien de me ménager la bienveillance de cette Nation.

Sheik-Ammer n'est pas un village, mais une collection de villages composés de misérables huttes, & renfermant à-peu-près un millier d'hommes. Ces Arabes ont peu de chevaux, parce que la plupart montent des chameaux.

Les Abadés étoient liés d'amitié avec le Sheik Haman, Commandant de la Haute-Egypte, ainsi qu'avec le Gouvernement Turc de Syène, & avec les Janissaires de Deir & d'Ibrim; & ils servoient de barrière contre les invasions des

(1) Anciennement Adei.

multitudes innombrables d'Arabes, les Bishareens & autres dépendans du Royaume de Sennaar.

IBRAHIM, ce jeune Arabe que j'avois rencontré à Fursbout & à Badjura me reconnut dès que je me préſentai; &, après avoir averti ſon pere de mon arrivée, il courut au-devant de moi avec une eſcorte d'une douzaine de ſes compagnons nuds & armés de lances. A peine fus-je entré dans ſa tente, que, ſuivant la coutume du pays, on ſervit un grand dîner; &, après que nous eûmes mangé, ils me répéterent mille fois au moins, combien peu ils s'étoient flattés que je leur rendrois jamais viſite.

JE fus préſenté au Sheik, lequel étoit alors malade & couché ſur un tapis dans le coin d'une hutte. Ce Chef des Ababdé, appellé Nimmer, c'eſt-à-dire, le Tigre, encore que ſa fureur & ſon activité fuſſent cruellement abattues par la maladie, me fit beaucoup de queſtions ſur la Baſſe-Egypte. Je me preſſai de le ſatisfaire. Après quoi je lui conſeillai, d'après le mauvais état de ſa ſanté, de fixer ſes penſées autour de lui, & non de s'inquiéter des contrées lointaines.

NIMMER paroiſſoit âgé d'environ ſoixante ans. La maladie, qui le tourmentoit ſi horriblement, étoit la gravelle; ce qui ſembloit d'autant plus extraordinaire, qu'il demeuroit au bord du Nil. La gravelle attaque ordinairement ceux qui vivent dans le déſert, & qui boivent de l'eau de puits. Auſſi ce Chef me dit que, juſqu'à l'âge de vingt-ſept ans, il n'avoit vu le Nil, que lorſqu'il s'en étoit approché avec ſes compagnons pour y chercher du pillage; qu'il avoit été conſtamment en guerre avec les habitans des plaines de l'Egypte qui ſont en culture, & qu'il les avoit réduits ſouvent

à mourir de faim. Mais que maintenant qu'il étoit vieux, ami du Sheik Haman, & réſident au bord du Nil, il buvoit de l'eau du fleuve, & ſe trouvoit un peu ſoulagé de la maladie, qui le faiſoit ſouffrir depuis long-tems. Je lui avois envoyé deBadjoura des pillules ſavonneuſes, qui lui avoient fait grand bien. Je lui donnai alors de l'eau de limon; & je lui promis qu'à mon retour j'enſeignerois à ces gens à faire cet eau.

Nous cauſâmes enſuite très-amicalement, & on me répéta encore bien des fois, qu'on n'avoit jamais eſpéré de me voir venir !

Cette fréquente exclamation ſembloit annoncer deux choſes; la première, que quand je donnois ma parole, je n'étois pas exact à la tenir; la ſeconde que je n'eſtimois pas aſſez ces Arabes pour prendre quelque peine par rapport à eux; ainſi, je crus qu'il étoit néceſſaire de répondre à cela.

« Sheix-Nimmer, lui dis-je, je ne puis m'empêcher de » vous obſerver, que ces mots que vous répétez ſi ſouvent me » ſont pénibles à entendre. Je ſuis chrétien, & je vis, depuis » pluſieurs années, parmi vous autres Arabes. Pourquoi donc » pouvez-vous penſer que je ne tienne pas ma parole, moi » qui ſais que c'eſt un principe inviolable, parmi les Arabes, » de tenir la leur? Quand votre fils Ibrahim me vint voir à » Badjoura, & m'apprit les maux que vous ſouffriez nuit & » jour, la crainte de Dieu & le deſir de faire du bien, même » à ceux que je n'avois jamais vus, m'engagea à vous envoyer » les remèdes qui vous ont ſoulagé. Après cette preuve de » mon amour pour l'humanité, qu'y a-t-il donc de ſi extra- » ordinaire à me voir vous rendre viſite, lorſque je paſſe

» chez vous? Je ne vous connoiſſois point, il eſt vrai; mais » ma religion m'apprend à faire du bien à tous les hommes, » même à mes ennemis, ſans en avoir de récompenſe, & » même ſans conſidérer ſi je les reverrai jamais. »

« MAINTENANT pour prix des remèdes que je vous ai en- » voyés par votre fils Ibrahim, dités-moi, mais avec vérité » & ſur la foi d'un véritable Arabe, ſi les gens de votre Tri- » bu me rencontrent dans le déſert, chercheront-ils à me » nuire, me feront-ils plus de mal qu'à cette heure, que je viens » de manger & de boire avec vous? »

LE vieux Nimmer ſouleva alors ſa tête de deſſus le tapis, où il étoit couché, & ſe mettant ſur ſon ſéant, il m'offrit le ſpectacle d'une des plus hideuſes, des plus horribles figures que j'aie jamais vu. — « Non, dit-il, Sheik. Maudit ſoit » l'homme de ma Nation, ou tout autre, qui oſera jamais » lever la main contre vous, tant dans le déſert que dans » le *Tell*; c'eſt-à-dire, dans la partie cultivée de l'Egypte. » Tandis que vous demeurerez dans cette contrée ou dans le » pays, qui s'étend d'ici à Coſſeir, mon Fils vous accompa- » gnera & vous ſervira avec zèle. Une ſeule des nuits de » douleur, que vos remèdes m'ont épargnée, ſeroit encore » payée trop peu, quand je vous ſuivrois moi-même à pied » d'ici juſques à Meſſir, c'eſt-à-dire, juſques au Caire. »

JE jugeai alors que je devois ſaiſir l'occaſion de leur faire part du deſſein que j'avois formé de pénétrer par ce côté-là dans l'Abyſſinie; & nous commençâmes là-deſſus une diſcuſ-

ſion

ſion dans laquelle ils s'expliquerent d'une manière très-amicale & avec beaucoup d'eſprit & de raiſon.

« Nous pourrions, dit le Vieillard, vous conduire à El » Haimer (1); » (je crus alors qu'El Haimer étoit un puits creuſé au milieu du déſert, mais je l'ai mieux connu depuis pour mon malheur.) « Nous pourrions vous conduire juſque » là, avec l'aide du ciel, ſans qu'il vous arrivât aucun mal, » ni que vous euſſiez rien à craindre. Tout ce Pays étoit » autrefois Chrétien, & nous étions Chrétiens nous-mêmes » auſſi bien que vous. »

» Les Sarraſins n'ont-là aucun pouvoir, & nous vous dé» poſerions en ſûreté aux portes de Suakem. Mais nous ne » pourrions pas aller plus loin. Les Bishary ſont des hommes » qui ne méritent aucune confiance; nous ſerions obligés de » vous laiſſer au milieu d'eux; ils vous mettroient à mort; » & ils vous inſulteroient encore par des railleries en vous » tourmentant (2). Ainſi, puiſque vous avez envie de voir l'Abyſ» ſinie, entrez-y par Coſſéir & Jidda, où vous autres, Chrétiens, » vous êtes les maîtres. »

Je lui dis que je craignois que les Kennouſs, qui habitent aux environs de la ſeconde cataracte au-deſſus d'Ibrim, ne fuſſent un peuple méchant & dangereux. Il me répondit qu'effectivement les Kennouſs étoient aſſez mauvais au fond du cœur;

(1) C'étoient les Paſteurs *Indigènes*, non pas *Arabes*.

(2) Il y a long-tems qu'ils ſont connus par ce caractère :
Qui ludit in hoſpite fixo. *Hor. Oda.*

mais que c'étoient des ſerviteurs avilis, des eſclaves qui n'avoient aucune force en main, & qui n'oſoient jamais faire du mal à quelqu'un qui étoit avec ſa Nation : « S'ils l'oſoient, ajouta-» t-il, je les exterminerois tous en un ſeul jour. »

Je lui témoignai combien j'étois ſatisfait qu'il me parlât avec vérité ; & je lui demandai enſuite quel étoit le meilleur chemin pour me rendre à Coſſéir. « Le meilleur chemin, me répon-» dit-il, eſt celui qui part de Kenné ou de Cuft. « Je fais » charrier par-là, en ce moment, une grande quantité de bled » de la Haute-Egypte, pendant que le Sheik Haman en ex-» pédie un autre convoi du pays qui lui eſt ſoumis. Les deux » envois ſe rendront à Coſſéir, & là on les changera pour » Jidda. »

« Tout cela eſt fort bien, Sheik, lui dis-je. Mais ſuppoſons » que votre peuple nous rencontre dans le déſert, en allant à » Coſſéir ou autrement, quel parti prendrons-nous ? Faudra-t-il » combattre ? » — « Je vous ai déjà dit, Sheik, me répondit-il, » que maudit ſoit l'homme qui levera ſa main contre vous » » ou même qui ne vous traitera pas en ami & ne vous défen-» dra au péril de ſa vie, fût-ce Ibrahim mon propre fils ! »

Je lui dis alors que j'étois décidé à aller à Coſſéir, & que ſi je me trouvois dans quelqu'embarras, j'eſpérois qu'en m'a-dreſſant à ſon peuple, il me protégeroit. Je le priai de faire dire par-tout que j'étois un *Yagoube*, un Médecin, qui loin de vouloir du mal à perſonne ne faiſoit que du bien ; que je me trouvois obligé, par un vœu & par la crainte de Dieu, à errer

pour un certain tems dans les déſerts, & qu'on ne devoit pas ſe permettre de me nuire en aucune manière.

Le Vieillard tint à ſes enfans quelques diſcours que je ne compris point, parce qu'il les prononça dans la langue des Paſteurs de Suakem. Comme c'étoit la première fois qu'il parloit ſans que je puſſe l'entendre, je n'y fis pas grande attention ; mais je m'amuſai à mêler un peu de jus de limon avec de l'eau, dans une grande bouteille vénitienne, qu'on m'avoit donnée au Caire, remplie de liqueur. Un moment après, je vis une foule d'Arabes entrer dans la cabane.

C'étoient les Prêtres & les Moines de leur Religion, avec les Chefs des familles ; mais la cabane ne put pas en contenir la moitié. Les principaux d'entr'eux s'avancerent, &, en joignant les mains, ils répéterent une ſorte de prière, qui duroit deux minutes (1), dans laquelle ils déclaroient qu'ils ſeroient maudits, eux & leurs enfans, ſi jamais ils levoient la main contre moi dans le *Tell*, dans les champs du déſert, ou dans le fleuve ; ou ſi moi, ou aucun des miens, s'adreſſoit à eux pour leur demander du ſecours, ils ne me défendoient pas, au péril de leur vie, de leur famille & de leur fortune, ou plutôt comme ils l'exprimoient eux-mêmes avec plus d'emphaſe, juſques à la mort du dernier enfant mâle de leur race.

Lorsque j'eus diſtribué des médecines & des avis, & qu'on m'eut promis amitié & ſecours, le bon Sheik fit porter dans

(1) Cette eſpèce de ſerment étoit en uſage parmi les Arabes, ou Paſteurs, du tems même d'Abraham. — Geneſ. ch. 21, verſ. 22 & 23, ch. 26, verſ. 28.

mon vaiſſeau deux boiſſeaux de froment & ſept moutons. Il m'étoit bien difficile de ne pas recevoir cette marque d'affection dans un pays, où le refus d'un préſent eſt un affront non point ſenſible, que de ne porter aucun préſent lorſqu'on a recours à un Supérieur.

CEPENDANT j'obſervai au Sheik que j'allois voyager parmi les Turcs; qui étoient obligés de me défrayer; & qu'en conſéquence ils épargneroient ce qui leur appartenoit, & emploieroient ſes moutons au repas qu'ils me donneroient. « Vous & » moi ſommes Arabes, ajoutai-je, & vous connoiſſez les » Turcs. » Au nom des Turcs, le Sheik & tous ceux qui étoient préſens, prononcerent entre leurs dents quelques malédictions, & nous convînmes qu'ils garderoient les moutons juſques à mon retour, à condition qu'ils pourroient ajouter alors à ce préſent tout ce qu'il leur plaîroit.

CETTE affaire ainſi arrangée, nous nous ſéparâmes très-ſatisfaits les uns des autres. Mon Raïs, qui avoit appris l'hiſtoire des moutons, fut le ſeul qui n'en parût pas content; d'autant que comme il ſavoit que nous arriverions le lendemain à Syène, où nous ne manquerions pas de viande, il les regardoit déjà comme ſa propriété. Cependant, pour bannir ſon chagrin, je lui dis qu'il ne devoit pas faire attention à ce qui venoit de ſe paſſer à Sheik Ammer, & que je l'en dédommagerois à notre retour.

CHAPITRE VII.

Arrivée à Syène. — Le Chevalier Bruce va voir la Cataracte. — Tombeaux remarquables. — L'Aga propoſe au Chevalier un voyage à Deir & à Ibrim. — Retour à Kenné.

NOUS fîmes voile, le 20, avec un vent favorable qui dura juſques au matin une heure avant le lever du ſoleil; à neuf heures, nous jetâmes l'ancre à l'extrémité Sud d'une forêt de Palmiers & au Nord de la ville de Syène, preſque vis-à-vis d'une Iſle, ſur laquelle il y a un petit temple Egyptien, très-joli & très-bien conſervé. C'eſt le temple de *Cnuphis* (1), où étoit jadis le Nilomètre.

TOUT auprès de la forêt de palmiers nous vîmes une aſſez belle maiſon, appartenant à Huſſein Schourbatchie, celui qui avoit coutume d'aller recevoir au Caire, la paie des Janiſſaires, qui ſont en garniſon à Syène, & ſur lequel j'avois pris une lettre de crédit pour une petite ſomme.

L'ON a trois raiſons principales pour ſe munir de lettres-de-crédit, quand on voyage dans ces contrées; la première, c'eſt qu'on peut tomber malade, ou avoir beſoin d'acheter des an-

(1) Strabo, lib. 17, p. 944.

tiques ; la ſeconde, & la plus utile peut-être, c'eſt qu'il eſt bon que le peuple chez lequel on paſſe, ſache qu'on n'a point d'argent ſur ſoi ; & la troiſième enfin, c'eſt que les eſpèces changent de valeur, & n'ont même pas de cours au-delà d'Eſné.

HUSSEIN n'étoit point chez lui. Il étoit ſorti pour affaires. Mais j'eus l'eſpérance de le voir dans le cours de la journée. Jamais, dans ces contrées, l'hoſpitalité ne ſe refuſe, & on peut la réclamer ſous le plus léger prétexte. Auſſi ayant des lettres pour Huſſein, & ſachant qu'il n'y avoit perſonne dans ſa maiſon, j'y envoyai mes gens & mon bagage. A peine fus-je arrivé qu'un Janiſſaire, revêtu d'une longue robe à la Turque, & ne portant pour toute arme qu'un bâton blanc à la main, vint à moi pour me dire que Syène étoit une Ville de garniſon, & que l'Aga étoit au Château prêt à me donner audience.

JE lui répondis que je ſavois bien que mon devoir, comme étranger, étoit de me rendre auprès de l'Aga, qui commandoit dans une Ville de garniſon : mais qu'étant chargé d'un firman du Grand-Seigneur, de lettres du Bey du Caire, & d'autres lettres de la porte des Janiſſaires pour *l'Aga* en particulier, & me trouvant, en ce moment, fatigué & indiſpoſé, j'eſpérois qu'il voudroit bien me permettre d'attendre mon hôte ; que, pendant ce tems là, je me repoſerois un peu, je changerois de vêtemens, & je ſerois plus en état de lui préſenter mon reſpect.

BIENTÔT après je reçus un nouveau meſſage, par deux Janiſſaires, qui inſiſterent pour me voir, & qu'on fit entrer en conſéquence, dans l'appartement où je repoſois. Ils me dirent que

Mahomet Aga avoit reçu ma réponſe; qu'il ne m'avoit point envoyé le premier Janiſſaire, ni pour me preſſer; ni pour me déranger, mais pour ſavoir plutôt quel ſervice il pourroit me rendre; qu'il avoit eu une lettre particuliere d'Ali-Bey, d'après laquelle il avoit envoyé à Eſné l'ordre de me bien recevoir; mais que comme je n'avois point été voir le Cacheff, il n'avoit pas été inſtruit de mon paſſage.

Je fis ſervir du café à ces Janiſſaires très-polis. Enſuite je me repoſai environ deux heures; mon hôte arriva, & après midi, nous allâmes enſemble rendre viſite à l'Aga.

Le Fort de Syène eſt bâti d'argile, & on y a monté quelques petits canons; ce qui ſuffit pour tenir dans la crainte les habitans du Pays.

Je trouvai l'Aga dans un petit Kioosk ou cabinet, où il étoit aſſis ſur un banc de pierre couvert de tapis. Je n'avois rien à craindre de lui, ainſi je réſolus de profiter de tous mes privilèges; & comme le dernier des Turcs pourroit le faire devant le premier homme d'Angleterre, je me plaçai ſur un couſſin, qui étoit à terre, après avoir mis la main ſur mon ſein, & dit d'une voix très-haute, & cependant avec de grandes marques de reſpect, *Salam alicum*! à quoi l'Aga répondit ſans la moindre difficulté, *Alicum ſalam*! ce ſalut veut dire, que la paix ſoit entre nous! & la réponſe ſignifie, la paix eſt entre nous.

Lorsque j'eus été aſſis pendant deux minutes, je me levai, & me tenant debout au milieu de la chambre & en face de

l'Aga, je lui dis: « je ſuis porteur d'un Hatiſhériff, qui vous eſt adreſſé: » & tirant le firman de mon ſein, je le lui préſentai. Alors il ſe leva, ainſi que tous ceux qui étoient aſſis autour de lui; il inclina ſa tête juſques ſur le tapis, porta le firman à ſon front, l'ouvrit & fit ſemblant de le lire: mais il étoit déjà bien inſtruit de ce qu'il contenoit; & je crois d'ailleurs qu'il ne ſavoit ni lire ni écrire dans aucune langue. Je lui remis enſuite les autres lettres, que j'avois portées du Caire pour lui; & il ordonna à ſon Secrétaire de les lui lire tout bas.

APRÈS cette cérémonie, il demanda une pipe & du café. Je refuſai la pipe comme ne m'en ſervant jamais; mais je pris une taſſe de café. Enſuite je lui dis qu'Ali-Bey m'avoit confié des choſes ſecrètes pour lui, & que je ſouhaitois de les lui dire ſans témoins, lorſque cela lui feroit plaiſir. Auſſi-tôt tout le monde ſortit, excepté le Secrétaire de l'Aga qui s'en alloit auſſi: mais je le retins par la robe, en lui diſant: « demeurez, vous, » s'il vous plaît, nous aurons beſoin de vous, pour écrire la réponſe. « Nous ne fûmes pas plutôt ſeuls que je dis à l'Aga qu'étant étranger & ne connoiſſant point les diſpoſitions des autres Officiers, ni de quelle manière il vivoit avec eux & ayant demandé d'être adreſſé à lui ſeul par le Bey & nos amis communs, je voulois le laiſſer le maître d'avoir des témoins, ou non, quand je lui offrirois le petit préſent que je lui avois porté du Caire. L'Aga parut très-ſenſible à cette délicateſſe, & il me pria ſur-tout de ne parler de rien de ce que je portois pour lui à mon hôte de Schourbatchie.

TOUT cela étant terminé, & m'étant mis en bonne intelligence

gence avec le Gouvernement, j'envoyai mon préſent le ſoir à l'Aga par un de ſes domeſtiques, ſous prétexte de demander des chevaux pour aller voir la Cataracte. Le Meſſager revint me dire que les chevaux ſeroient prêts le lendemain à ſix heures du matin; &, en effet, le 21, l'Aga m'envoya ſon propre cheval, avec des mulets & des ânes pour monter les gens de ma ſuite.

Nous paſſâmes par la porte de la Ville du côté du midi; & nous entrâmes dans une petite plaine ſablonneuſe, qui ſe préſenta la première devant nous. Un peu à notre gauche, nous vîmes un grand nombre de tombeaux de pierre, chargés d'épitaphes en langue & en écriture Cufienne (1), que quelques Voyageurs ont appellé mal-à-propos une langue & des caractères inconnus. Cette langue & ces caractères étoient les ſeuls dont ſe ſervit Mahomet; &, de ſon tems, les Savans de ſa ſecte n'en ont pas employé d'autres.

L'ÉCRITURE Cufienne ſemble être toute en lettres capitales. Auſſi peut-on apprendre à la lire plus aiſément que l'Arabe moderne, & elle reſſemble ſingulièrement à l'écriture ſamaritaine.

Nous lûmes ſur les tombeaux de la plaine de Syène; — « Abdullah El Hejazi El Anſari.—Mahomet Abdel Shems el Taiéfy El Anſari.—La première de ces épitaphes Abdullah El Hejazi, ſignifie Adullah né dans l'Arabie Pétrée; & la ſeconde Mahomet eſclave du ſoleil, né à Taief. Enſuite tous les deux

(1) Il y a dans l'Anglois *cufic*.

ſont qualifiés d'*Anſari*, ce qui veut dire littéralement, ſuivant pluſieurs Auteurs, qui ont écrit ſur l'hiſtoire des Arabes, *né à Médine*; parce que quand Mahomet s'enfuit de la Mecque, la nuit de l'hégire, les habitans de Médine l'accueillirent favorablement, & méritèrent par-là le nom d'Anſari (1), ou de ſecoureurs. Ce nom glorieux fut donné par la ſuite à tous ceux qui firent la guerre ſous le Prophête, & enfin à ceux même qui vécurent de ſon tems.

Les tombeaux, qu'on voit auprès de Syène, ſont ceux des Guerriers, qui périrent en combattant dans l'armée d'Haled Ibn El Waalid, que Mahomet avoit ſurnommé Saif Ullah, c'eſt-à-dire, l'épée de Dieu, &qui, ſous le Califat d'Omar s'empara de Syène & la détruiſit, après avoir perdu une grande quantité de ſon armée en faiſant le ſiège de cette Ville.

Syene fut rebâtie dans la ſuite par les Arabes paſteurs du Beja, qui alors étoient chrétiens. Elle fut conquiſe de nouveau dans le tems de Saladin, avec le reſte de l'Egypte, & depuis elle eſt demeurée ſous la dépendance du Caire. En 1516, Syène ſe rendit avec tout le pays à Selim, Empereur des Turcs, qui fit conſtruire deux poſtes avancés, Déir & Ibrim, juſques au-delà de la cataracte de Nubie. On mit en même-tems dans ces poſtes une petite garniſon de Janiſſaires, qu'on a eu ſoin d'entretenir juſqu'à ce jour.

L'on tire leur paie du Caire. Ceux qui ſe marient épou-

(1) Le mot improprement employé, & écrit par M. de Volney, n'a rien de commun avec les Anſaris.

ſent les filles de leurs camarades, & rarement des femmes du pays ; &, à la mort d'un d'entr'eux, il eſt remplacé par ſon fils, par ſon neveu, ou par ſon plus proche parent. Ces Janiſſaires ont oublié leur langue naturelle ; & ils ne conſervent guères du caractère Turc, qu'un grand penchant à la violence, à l'injuſtice & à la rapine, à quoi ils ont joint la perfidie des Arabes, dont ils peuvent, comme je l'ai obſervé, quelquefois hériter par leur mere. Un Aga, qui réſide dans le fort, commande ces troupes, conſiſtant à-peu-près en deux cens hommes de cheval, armés de carabines, & qui, avec le ſecours des Ababdé, campés à Sheik Ammer, ſuffiſent pour maintenir dans l'ordre, les Biſharéens & toutes ces nombreuſes tribus d'Arabes répandus dans les déſerts de Sennaar.

Les habitans de la ville de Syène, les marchands, & le peuple en général, ſont gouvernés par un Cacheff.

Il n'y a à Syène ni beurre ni laitage, ſi ce n'eſt le lait qu'on fait venir de la Baſſe-Egypte. On peut en dire autant des volailles. Les dattes n'y mûriſſent pas ; & celles qu'on vend au Caire ſous le nom de Syène, viennent d'Ibrim & de Dongola ; mais en revanche, le Nil fournit à Syène d'excellent poiſſon, & on le pêche facilement, ſur-tout du côté de la Cataracte, où les eaux ſont briſées. Il y a deux eſpèces de poiſſon très-gros, le binny & le boulty. On a déjà vu, dans un des chapitres de cet Ouvrage, la deſcription du premier.

Lorsque nous eûmes paſſé les tombeaux de pierre ; qui ſont en-dehors de la porte du midi, nous entrâmes dans une plaine, qui a environ cinq milles de long, bornée du côté gauche

par une montagne peu élevée, mais ſablonneuſe comme la plaine : on voit ſur cette montagne quelques ruines, qui paroiſſent bien moins anciennes que les autres monumens de l'Egypte, dont j'ai déjà parlé. Ce n'eſt, je crois, qu'un mêlange bizarre de l'architecture de divers ſiècles.

De la porte de la ville à Termiſſi ou à Marada, qui ſont des petits villages ſitués auprès de la Cataracte, il y a préciſément ſix milles Anglois. Un Voyageur, qui a lu ce que certains Ecrivains ont dit de cette Cataracte, & qui arrive ſur ſes bords, doit être un peu ſurpris, en voyant que des vaiſſeaux la remontent, & que conſéquemment ſa chûte n'eſt pas aſſez bruyante pour occaſionner, comme on l'a prétendu (1), une ſurdité à ceux qui en approchent.

Le lit, que rempſit le fleuve, lorſque j'y allai, n'avoit pas plus d'un demi-mille de large. Il forme pluſieurs petits canaux, que ſéparent de très-gros blocs de granit, de trente à quarante pieds de haut. Les eaux contenues pendant un aſſez long eſpace entre les montagnes de rocher de la Nubie, ſemblent ici eſſayer de s'épandre avec violence. Leur choc contre les obſtacles qu'elles rencontrent, la réunion bruyante de leurs courants oppoſés à l'iſſue des canaux, tout forme un bouillonnement, une confuſion un déſordre, qui porte dans l'âme plus de ſurpriſe que de terreur.

Nous vîmes les pauvres Kennouſs, Peuple qui habite ſur les bords du Nil, au-delà de la ſeconde cataracte de Nubie.

(1) Cicero, de ſomnio Scipionis.

Pour ſe procurer leur nourriture journalière, ils ſe tiennent derrière les rochers, un ameçon à la main, cherchant à attraper un peu de poiſſon; & ils ne nous parurent ni très-adroits ni très-heureux à ce métier. Les Kennouſs ne ſont pas noirs, mais très-bruns; & leur tête eſt couverte de cheveux & non de laine. Ils ſont petits, minces, agiles, & ſemblent toujours affamés. Je fis ſigne à l'un d'entr'eux que je voulois lui parler; mais me voyant environné de gens à cheval & d'armes à feu, il n'eut pas aſſez de confiance pour s'approcher. Alors je laiſſai mes gens & mes armes, & je marchai ſeul vers eux. Celà ne les retint point; ils ſe reculerent toujours; & comme je perſiſtois à les ſuivre, ils prirent la courſe & ſe cacherent parmi les rochers.

Pline (1) dit que, de ſon tems, la ville de Syène étoit ſituée préciſément ſous le tropique du cancer, & qu'il y avoit un puits ſur lequel les rayons du ſoleil tomboient ſi perpendiculairement, que le fond étoit éclairé par cet aſtre. Strabon (1) a rapporté la même choſe. Cependant l'ignorance, ou la négligence, qui paroît dans la meſure géodéſique de cette obſervation, eſt extraordinaire. La ſituation de l'Egypte a été déterminée depuis les ſiècles les plus reculés, & la diſtance, entre Syène & Alexandrie, devroit avoir été parfaitement connue. Mais, d'après cette inexactitude, je ſoupçonne que les autres obſervations attribuées à Eratoſthènes, & par leſquelles on a fixé le parallaxe du ſoleil à 10 ſecondes & demie, ne ſont pas réellement de lui; mais bien que ce ſont d'anciennes obſervations Chaldéennes ou Egyptiennes, faites par des Aſtronomes plus ſavantes, & dont il a profité.

(1) Plin., lib. 2, cap 73.
(2) Strabo, lib. 17, p. 944.

Les Arabes appellent Syène, Aſſouan, c'eſt-à-dire, l'éclairée, par alluſion ſans doute au puits dont le fond étoit éclairé par le ſoleil, lorſqu'il paſſoit directement deſſus, dans le mois de Juin. Dans le langage du Beja, le nom de Syène ſignifie un cercle, ou une portion de cercle.

Syène eſt fameuſe par les premières tentatives que firent les Géomètres Grecs pour déterminer la meſure de la circonférence de la terre. Eratoſthènes, né à Cyrene, environ deux cens ſoixante ſeize ans avant Jeſus-Chriſt, fut appellé d'Athènes à Alexandrie par Ptolémée Evergètes, qui lui confia ſa grande & magnifique bibliothèque. Dans les obſervations qu'on fit alors, on détermina bien deux choſes, l'une c'eſt que de Syène à Alexandrie il y a exactement cinq mille ſtades de diſtance, & l'autre c'eſt que ces deux Villes ſont ſous le même méridien. Il fut encore vérifié que, dans le ſolſtice d'été, à midi, le ſoleil étant dans le tropique du cancer, & dans ſa plus grande déclinaiſon au nord, le puits ſe trouvoit totalement & éclairé (1), & aucun corps élevé perpendiculairement & ſur une ſurface plate, ne pouvoit donner de l'ombre à cent cinquante ſtades autour du puits; d'où l'on conclut juſtement que ce jour-là le ſoleil paſſoit ſi verticalament ſur Syène, que le centre de ſon diſque correſpondoit immédiatement au centre du puits; & ces obſervations préliminaires étant bien déterminées, Eratoſthènes commença ſes nouvelles expériences.

Le jour même du ſolſtice d'été, au moment où le ſoleil étoit au méridien de Syène, il plaça perpendiculairement une

(1) Strabo, lib. 2, p. 133.

baguette de fer dans le fond d'une ſphère à demi-concave, & il l'expoſa en plein air à Alexandrie. Si cette baguette n'avoit point donné d'ombre à Alexandrie, elle eût été préciſément comme celle qu'on auroit planté dans le milieu du puits de Syène ; & la conſéquence, c'eſt que le ſoleil auroit paſſé verticalement deſſus. Mais Eratoſthènes trouva, au contraire, que la baguette donnoit de l'ombre à Alexandrie, & en meſurant la diſtance de l'extrémité de l'ombre au pied de la baguette, il jugea que puiſque le ſoleil étant au Zénith, & ne laiſſant point d'ombre autour des corps qu'il frappoit, à Syène, & qu'il en produiſoit à Alexandrie, cette dernière Ville étoit éloignée du point vertical ou Zénith de $7^\circ \frac{1}{5} = 7^\circ\ 12' —$ ce qui étoit $\frac{1}{50}$ de la circonférence de tous les Cieux, ou d'un très-grand cercle.

D'après cela il conclut qu'Alexandrie étoit éloignée de Syène d'un cinquantième de la circonférence du globe.

On avoit déjà trouvé qu'il y avoit cinq mille ſtades de diſtance de l'une à l'autre de ces Villes, & on n'eut qu'à multiplier cinq mille ſtades par cinquante, ce qui produiſit 250,000 ſtades, qu'on jugea être la meſure juſte de la circonférence de la terre. En attribuant aux ſtades Egyptiennes l'étendue que les François leur ont donné, 250,000 ſtades feroient 11,403 lieues ; &, comme les dernières meſures de la terre n'ont porté la circonférence qu'à 9000, il réſulte qu'il y avoit une erreur de 2403 lieues de plus, c'eſt-à-dire, plus d'un quart de ſa juſte meſure.

Ces eſſais géométriques ne devroient ſûrement pas être rap-

portés, si ce n'étoit pour prouver l'insuffisance d'une pareille méthode ; & ils sont bien loin de mériter les éloges qui leur ont été donnés (1) par quelques Ecrivains modernes. Mais, si on a dit vrai, en parlant d'Eratosthènes, ce que je ne garantis en aucune manière, il paroît que sa mesure de l'arc du méridien fut faite avec bien plus de justesse & de succès que celle de la circonférence du globe.

Les 22, 23, & 24 de Janvier, me trouvant à Syène, logé dans une maison située à l'Orient de la petite Isle, où subsiste encore presqu'entier le temple de Cnuphis, que Strabon (2), qui lui-même visita ces lieux, dit avoir été bâti dans l'ancienne Ville, & vis-à-vis du puits destiné à réfléchir le soleil dans le tems du solstice ; je fis, pendant que le soleil étoit au méridien, trois observations différentes, avec un quadrant de trois pieds, fait par l'Anglois & décrit par M. de Lalande (3), & je trouvai que la latitude de Syène étoit par les 24° 0′ 45″ Nord.

Et comme la latitude d'Alexandrie est fixée, d'après les diverses observations des Académiciens François, celles de M. Niébuhr, & les miennes, à 31° 11′ 33″ sans qu'on puisse en contredire la justesse, la différence du méridien entre Syène & Alexandrie doit être de 7° 10′ 48″ ou 1′ 12″ moins qu'Eratosthènes n'avoit trouvé ; &, malgré cela, sa précision est vraiment étonnante quand on considere l'imperfection de l'instru-

(1) Spectacle de la Nature.
(2) Strabo, lib. 17, p. 944.
(3) Histoire de l'Astronomie, Tom. I, liv. 2.

ment

ment dont il ſe ſervit, & la difficulté preſqu'inſurmontable qu'il dut avoir à diſtinguer la diviſion de la pénombre.

Les Géomètres Grecs commirent certainement une erreur en plaçant Syène & Alexandrie ſous le même méridien ; car ſi je n'eus pas, ainſi que je le deſirois beaucoup à mon premier paſſage à Syène, occaſion de déterminer la longitude, comme la latitude, je la déterminai à mon retour en 1772, d'après une éclipſe du premier ſatellite de Jupiter, & je trouvai que cette Ville étoit par les 33° 30′, tandis que la longitude d'Alexandrie eſt par 30° 16′ 7″, c'eſt-à-dire, que Syène eſt 3° 14′ plus dans l'Eſt qu'Alexandrie, & fort loin d'être ſous le même méridien.

Il eſt impoſſible de fixer le tems de la fondation de Syène. Après avoir examiné très-attentivement les hiéroglyphes & les divers monumens, qui y ſont, j'ai penſé qu'elle avoit été bâtie un peu plus tard que Thèbes, mais avant Dendera, Luxor & Carnac.

Il ne ſeroit pas moins curieux de ſavoir ſi le puits, dont Eratoſthènes ſe ſervit, pour obſerver le ſoleil avoit été creuſé exprès pour ſes obſervations, ou s'il étoit fait depuis le tems qu'on fonda Syène. Je ſuis porté à croire qu'il étoit auſſi ancien que la Ville, & qu'en plaçant cette Ville & ce puits directement ſous le tropique, on avoit eu en vue de régler la longueur de l'année ſolaire. En un mot, ce point ſi important à déterminer, fut l'objet de l'attention conſtante des premiers Aſtronomes, & c'eſt pour cela qu'on fit le cadrant ſolaire d'Oſimandyas, & qu'on éleva tant d'obéliſques dans les anciennes Villes de l'Egypte.

Nous ne pouvons assurément point nous méprendre sur cela, si nous considérons les manières différentes, dont on a taillé la pointe des obélisques. Quelquefois elle est très-aiguë; quelquefois elle forme une portion de cercle, & on la faisoit ainsi pour tâcher d'éviter le grand inconvénient, qui tourmentoit les Astronomes, la pénombre.

Les pavés à l'entour des obélisques dont la projection est constamment vers le nord, bien nivellés, formés de grands carreaux de granit parfaitement unis, & joints avec un art infini, ont été si solidement construits, qu'ils peuvent encore, jusques à ce jour, servir pour faire des observations.

Il est probable que Syène & son puits ont été construits dans le même tems, & que l'un & l'autre furent l'ouvrage des premiers Astronomes, peu après la fondation de Thèbes. Mais si cela est ainsi, nous devons conclure que ce qu'on disoit encore du tems d'Eratosthènes, que tout le puits étoit éclairé par le soleil, ne pouvoit être qu'une ancienne tradition; car le changement périodique de l'angle que forme l'équateur & l'écliptique n'étoit pas alors connu; & l'étendue de l'arc du méridien, entre Alexandrie & Syène, pouvoit être erronnée d'après toute autre cause, comme sa base l'a été en comptant une fausse distance, au lieu d'une distance exactement mesurée.

L'on voit, à Axum, un obélisque, érigé par Ptolémée Evergètes, le même qui fut le protecteur d'Eratosthènes. Cet obélisque est sans hiéroglyphes, faisant face directement au Sud, son sommet est très-aminci, & ensuite le bout s'élargit en forme demi-circulaire. Le pavé est nivellé d'une manière très-curieuse,

& on y diſtingue, autant qu'il eſt poſſible, l'ombre véritable de la pénombre.

Cet obéliſque fut probablement érigé pour vérifier les calculs d'Eratoſthènes ; car on ne doit pas ſuppoſer que Ptolémée ſe propoſât d'obſerver à Axum l'obliquité de l'Ecliptique. Quoiqu'il ſoit bien certain qu'Axum, par ſa ſituation, ſemble très-convenable à ces expériences, puiſque le ſoleil paſſe verticalement deux fois l'année ſur la Ville & ſur l'obéliſque, il eſt également vrai qu'un obſtacle, qui ne devoit point être ignoré de Ptolémée, & qui ne permettoit point qu'on vît le ſoleil toutes les fois qu'il étoit vertical à Axum, l'auroit empêché de dépenſer autant de tems & d'argent à conſtruire ſon obéliſque ; cet obſtacle eſt que, vers le 25 d'Avril & le 20 d'Août, où le ſoleil ſe trouve verticalement ſur l'obéliſque, le ciel eſt ſi nébuleux & il tombe tant de pluie, principalement vers le milieu du jour, que ce n'eût été que par une eſpèce de prodige que Ptolémée auroit pu faire ſes obſervations une ſeule fois durant tout le cours du mois.

Quoique le ſéjour de Syène ne paroiſſe pas devoir être malſain, les maux d'yeux y ſont très-communs ; & cette maladie n'eſt pas ordinairement paſſagere, mais elle ſe termine par une cecité abſolue, ou au moins par la perte d'un œil. On rencontre rarement, dans les rues, un homme qui voie bien de ſes deux yeux. Les habitans de Syène attribuent ce fléau au vent brûlant du déſert ; & je crois qu'ils ont raiſon, ſur-tout ſi j'en juge par l'inflammation & la douleur violente que nous reſſentîmes dans nos yeux, lorſqu'à notre retour nous traverſâmes le grand déſert pour revenir à Syène.

Nous avions déjà terminé toutes nos affaires ; & nous nous préparions à redeſcendre le Nil. Tranquilles & bien traités pendant tout le tems que nous avions ſéjourné dans la Ville, nous étions fort ſatisfaits des habitans, nous penſions qu'ils devoient être également ſatisfaits de nous, & nous étions loin de prévoir aucune altercation à notre départ. Mais, malheureuſement pour nous, mon hôte le Schourbatchie, ſur lequel j'avois des lettres-de-crédit, & qui s'étoit montré très-ſerviable & très-obligeant, ſe trouvoit être propriétaire d'un bateau, qu'il ne ſavoit à quoi employer en ce moment ; & il vouloit abſolument exiger que je le frétaſſe, au lieu de m'en retourner dans celui qui m'avoit porté juſques-là.

Mais je ne pouvois y conſentir, ſans rompre mon marché avec mon Raïs Abou-Cuffi, qui s'étoit toujours très-honnêtement conduit, & auquel j'étois bien réſolu de ne manquer de parole ſous aucun prétexte. Les Janiſſaires prirent le parti de leur camarade, & ils menacerent Abou-Cuffi de le tailler en pièces & de le donner à manger aux crocodiles.

Malgré cela Abou-Cuffi n'eut point peur. Il dit hardiment aux Janiſſaires, qu'il étoit au ſervice d'Ali-Bey, & que s'ils lui faiſoient aucun mal, leur paie ſeroit arrêtée au Caire, juſqu'à ce qu'on eût livré les coupables pour être punis. Il ſe moqua même d'eux très-finement ſur la menace de le tailler en pièces ; il les aſſura que s'il s'en plaignoit à ſon arrivée dans la Baſſe-Egypte, il n'y auroit pas un ſeul Janiſſaire de la garniſon de Syène qui ne courût plus de riſque que lui d'être mangé par les crocodiles.

J'allai le ſoir voir l'Aga, & je me plaignis à lui du procédé

de mon hôte. Je l'aſſurai poſitivement, mais avec de grandes marques de reſpect, que j'aimerois mieux deſcendre le Nil ſur un radeau, que de mettre le pied dans aucun autre vaiſſeau que celui qui m'avoit apporté. Je le priai de bien prendre garde à ce qu'il feroit; parce que ce ſeroit mon rapport & non le ſien, qui iroit à l'oreille du Bey. Mon air grave & réſolu eut ſon effet. L'Aga envoya chercher le Schourbatchie & lui fit une vive réprimande, ainſi qu'à tous ceux qui avoient voulu ſoutenir ſa cauſe. Enſuite, moi je pris le Schourbatchie en particulier & pour écarter la rancune qu'il pouvoit conſerver contre mon Raïs, je lui promis une pièce de drap vert, que je ſavois qu'il deſiroit; ce moyen réuſſit, & nous fûmes tous ſi bien réconciliés, que le lendemain le Schourbatchie donna ordre à ſes domeſtiques d'aider Abou-Cuffi à charrier nos bagages à bord.

L'Aga me dit, en cauſant avec moi, qu'il étoit étonné de mon départ, puiſqu'il avoit appris que j'avois eu l'intention de voir, avant de m'en retourner, Ibrim & Déir. Je lui répondis que les garniſons de ces poſtes avoient une très-mauvaiſe réputation; qu'il y avoit quelques années qu'un Voyageur Danois y étoit allé avec des lettres du Gouvernement du Caire, & qu'il avoit été pillié & preſque aſſaſſiné par Ibrahim, Cacheff de Déir. Il fut étonné, ſecoua la tête, & ne parut pas croire ce récit. Mais je perſiſtai dans mon aſſertion, d'après les propres expreſſions de M. Norden (1); & je lui dis que le frere de l'Aga de Syène accompagnoit alors ce Voyageur. «Y a-t-il » quelqu'un, dit l'Aga, qui puiſſe avancer qu'un homme que je

(1) Voyez le voyage de Norden.

» tiens dans mes mains une fois par mois, qui n'a pas une » once de pain que je ne la lui fourniſſe, & dont la paie, » comme l'a très-bien obſervé votre Raïs, ſeroit arrêtée ſur » les premières plaintes qu'on porteroit au Caire, pût aſſaſſiner » une perſonne chargée des ordres d'Ali-Bey, & ayant mon » frere avec elle? J'enverrai demain au Cacheff de Déir un » de mes eſclaves, qui me l'amenera par la barbe, s'il refuſe » de venir volontairement. »

« Les tems ſont heureuſement changés, répondis-je. Ce ne » fut pas toujours comme à préſent. Il n'y eut pas toujours » au Caire un Souverain ſemblable à Ali-Bey, ni à Syène un » Commandant qui eût autant de prudence & de capacité » que vous. Mais comme je n'ai point d'affaires à Déir & à » Ibrim, je ne veux pas m'expoſer à y trouver la garniſon » de mauvaiſe humeur, & exerçant un tout autre emploi que » celui pour lequel on l'a miſe là. »

Le 26 de Juin, nous rentrâmes à bord, à l'extrémité nord de la ville de Syène, & préciſément dans le même endroit où je me rembarquai trois ans après. Nous ne pûmes point, en deſcendant le Nil, profiter de nos immenſes voiles. Non-ſeulement nos vergues furent deſcendues, mais nos mâts même abattus; & nous nous abandonnâmes au courant, notre vaiſſeau ayant vraiment l'air de ſortir d'un naufrage. Le courant pouſſant le flanc du bâtiment d'un côté, le vent directement contraire, nous repouſſant de l'autre, nous allions en travers & faiſions route, mais d'une manière ſi inſenſible, qu'on ne s'appercevoit pas que le vaiſſeau fût en mouvement.

Le ſoir, nous arrivâmes à Sheik-Ammer, & j'allai rendre viſite

à mon malade Nimmer, Sheik de la Tribu des Ababdé, que je trouvai en bien meilleure ſanté que la première fois, mais non moins reconnoiſſant. Je lui renouvellai mes ordonnances, & lui me renouvella ſes offres de ſervice.

TANDIS que je deſcendois le Nil, je voulus m'amuſer à tirer ſur des crocodiles, mais il me fut impoſſible d'en ajuſter aucun d'aſſez près; & je n'attrapai à cette chaſſe qu'une fièvre très-forte.

LE 31 de Janvier, nous arrivâmes à Négadé, où eſt le quatrième couvent des Moines Franciſcains de la Haute-Egypte, pour leurs prétendues miſſions en Ethiopie.

JE déterminai la latitude de Négadé, par les 25° 53′ 30″. C'eſt un petit village très-joli, environné de palmiers, & habité par des Cophtes. Les Franciſcains n'en ont encore converti aucun, ni ils n'en convertiront jamais: mais ils donnent quelques charités aux plus pauvres habitans, afin d'être reſpectés des autres.

VIS-A-VIS de Négadé, ſur la rive oppoſée, & à environ trois milles du fleuve, on trouve Cus, grande ville qui eſt l'Apollinis civitas parva des anciens. Il n'y ſubſiſte aucun monument: mais elle eſt aſſez fameuſe, parce que c'eſt-là que ſe raſſemble la caravane, qui tranſporte à travers le déſert, juſques à Coſſëir, le bled deſtiné pour la Mecque.

CELLE qui devoit partir quand j'arrivai à Cus n'étoit pas encore prête. Les Arabes Atouni avoient annoncé qu'ils

iroient à ſa rencontre & ne la laiſſeroient pas paſſer. Il falloit faire venir de Furshout une garde pour l'eſcorter dans le déſert. Ainſi, je ne pouvois manquer d'être averti à tems de ſon départ.

Le 2 de Février, je retournai à Badjoura & j'allai m'établir dans la maiſon, où j'avois logé la première fois, au grand contentement du Sheik Iſmaël, qui, bien qu'il fût raccommodé avec le frere Chriſtophe, n'avoit pas tout-à-fait oublié qu'il avoit eu cinq hommes bleſſés par le mécompte du frere, au ſujet du Ramadan; & qui n'étoit pas ſans quelques craintes que tôt ou tard, une plus fâcheuſe inadvertence ne lui devînt funeſte dans ſes attaques d'aſthme, ou ce qui étoit encore plus vraiſemblable dans les opérations du Tabange.

Comme j'étois alors à la veille de commencer cette partie de mes voyages, où je ne pouvois avoir aucun rapport avec l'Europe, je me mis à repaſſer mes obſervations; & j'ajoutai à mon journal des notes explicatives, afin que mon travail ne fût pas totalement perdu pour le public, ſi je venois à périr dans le cours d'une expédition où les remarques que j'avois déjà faites deviennent chaque jour plus difficiles.

Ayant donc mis mes écrits en ordre & en état d'être bien compris, je les envoyai au Caire à mes amis, Meſſieurs Julien & Roſa, pour qu'ils les gardaſſent juſques à mon retour, ou juſqu'à ce qu'ils euſſent des nouvelles que je n'exiſtois plus.

CAP. VIII.

CHAPITRE VIII.

Départ de Kenné. — Voyage à travers le déſert de la Thébaïde. — Montagnes de marbre. — Arrivée à Coſſéir, ſur la mer rouge. — Séjour à Coſſéir.

LE JEUDI, 16 de Février 1769, nous joignîmes la caravane, qui alloit partir de Kenné, la Cœne Emporium des Anciens. De Kenné nous marchâmes à l'orient pendant une demi-heure, en ſuivant le pied des montagnes qui ſont bordées par un terrein bien cultivé. Enſuite nous tournâmes au Sud-eſt; &, à onze heures avant midi, nous traverſâmes un petit mauvais village, appellé Seraffa. Durant toute cette route, on ne voit à gauche que des montagnes inhabitées, & ſur leſquelles on ne diſtingue d'autre verdure que quelques plantes de l'eſpèce du grand ſolanum, & qu'on nomme, dans la langue du pays, Burrumbuc.

A deux heures après midi, nous arrivâmes à un puits, appellé Bir ambar, le puits des épiceries, auprès duquel il y a un chétif village du même nom, appartenant aux Azaizi, Tribu d'Arabes pauvre & peu nombreuſe. Ces Arabes ne vivent que du prix qu'ils retirent de leur bétail, qu'ils louent aux caravanes, qui vont à Coſſéir, & qu'ils accompagnent quelquefois eux-mêmes.

LE nom de Bir-ambar a, ſuivant moi, été donné au puits,

parce qu'apparemment c'étoit-là que s'arrêtoient autrefois les caravanes qui venoient de la mer rouge, & qui conduiſoient les épiceries qui venoient des Indes.

Les Azaizi ſont logés dans des maiſons ſingulièrement conſtruites, ſi tant eſt qu'on doive leur donner le nom de maiſons. Elles ſont faites en entier d'argile, & ont la forme d'une ruche d'abeilles. La plus grande n'a pas dix pieds de haut & ſix pieds de large.

Il n'y a là aucun veſtige du canal, qu'on dit avoir été autrefois creuſé pour communiquer du Nil à la mer Rouge. La terre cultivée le long du fleuve, n'a pas plus d'un demi-mille de largeur, mais les inondations du Nil vont plus haut; &, quand il déborde, il ne laiſſe pas à découvert la moindre apparence de plaine.

Quand nous eûmes quitté Bîr-ambar nous arrivâmes à quatre heures après midi à Gabba, qui eſt à un mille de Cuſr, le long du déſert. Nous plantâmes nos tentes à Gabba & nous y paſſâmes la nuit.

Le 17, à huit heures du matin, je fis monter tous mes domeſtiques à cheval, nous prîmes nous-mêmes la conduite de nos chameaux & nous nous avançâmes lentement à travers le déſert. Il y avoit dans notre caravane, un déſordre, une confuſion, qu'il eſt impoſſible de décrire, & nous n'ignorions pas que les gardes qui nous eſcortoient, n'étoient qu'une troupe

(1) Gabba n'eſt point un village, mais un aſſemblage de ſable & de buiſſons.

de voleurs. Ils étoient au nombre de deux cens, tous à cheval, armés de carabines & ayant l'air de vrais lions: mais, malgré cela, cinquante Arabes auroient fait fuir ces héros, à la première vue, ſans répandre une ſeule goutte de ſang.

A peine avions-nous fait deux milles, que je fus joint par l'Arabe Howadat, que j'avois reçu dans le vaiſſeau, à mon départ du Caire. Il m'offrit ſes ſervices avec de grandes marques d'affection & de reconnoiſſance, & il me dit qu'il eſpéroit que je voudrois bien encore me charger de ſon argent, comme la première fois que nous avions fait route enſemble. Ce fut alors qu'il me dit ſon nom, que je ne ſavois pas encore. Ce nom étoit Mahomet Abdel Gin, c'eſt-à-dire l'eſclave du diable, ou de l'eſprit. Une Tribu conſidérable s'appelle ainſi, & beaucoup d'Arabes de cette Tribu viennent du Royaume de Sennaar au Caire; mais mon compagnon de voyage étoit né parmi les Howadat, vis-à-vis de Métrahenny, où je l'avois trouvé.

Le chemin que nous ſuivions étoit par-tout très-couvert. Il y avoit, de chaque côté, des monceaux de ſable & de gravier fin, mais qu'on ne diſtinguoit pourtant pas de loin, au-deſſus de la ſurface unie de la plaine. A près de douze milles de diſtance, on trouve une chaîne de montagnes, qui ne s'élèvent pas très-haut; mais qui ſont peut-être les plus arides qu'il y ait au monde. Quand nous eûmes atteint ces montagnes, nous marchâmes dans une petite plaine d'environ trois milles de large, qui les ſépare & où il n'y a pas l'apparence d'un arbuſte, ni d'un brin d'herbe. On n'y apperçoit non-plus nulle trace d'aucun être vivant, ni antelopes, ni autruches, ni ſerpens, ni lézards; qui ſont les habitans ordinaires des déſerts les plus horribles.

Les oiſeaux même ſemblent fuir un ſéjour auſſi déſaſtreux. Nous n'y en vîmes pas voler un ſeul. La ſurface de la terre y eſt abſolument dépoùrvue de toute eſpèce d'eau douce ou ſaumache. Le ſoleil y darde ſes rayons & y répand une chaleur brûlante. Nous eſſayâmes de frotter deux morceaux de bois l'un contre l'autre, & en moins de demi-minute ils furent en feu; ce qui prouve combien dans ce pays tout eſt deſséché & prêt à s'enflammer.

A trois heures & demie de l'après-midi, nous dreſsâmes nos tentes, auprès de quelques puits, dont l'eau nous parut plus amère que de la ſuie. Heureuſement que nous avions porté ſur les chameaux des outres remplie d'autre eau. Celle de ces puits avoit un ſeul avantage, elle étoit froide & elle ſervit à nous rafraîchir extérieurement.

L'ENDROIT déſagréable où nous nous étions arrêtés, ſe nomme Légeta. Nous fûmes obligés d'y paſſer la nuit, & toute la journée du lendemain, pour attendre l'arrivée de la caravane de Cus & d'Eſné, & une partie de celle de Kenné & d'Ebanout, qui étoient demeurées de l'arrière.

TANDIS que nous étions aux puits de Légeta, l'Arabe Abdel Gin vint me porter ſon tréſor, qui s'étoit accru juſques à la ſomme de dix-neuf ſequins & demi. « Eh ! quoi ! lui » dis-je, Mahomet, n'êtes-vous jamais en ſûreté parmi vos » Compatriotes, ſoit ſur terre, ſoit ſur mer ? » — « Non, me » répondit-il. La ſeule différence qu'il y ait, c'eſt que quand » nous étions à bord du vaiſſeau, nous n'avions à craindre que » trois voleurs, & quand nous ſerons tous raſſemblés ici, il y

» en aura peut-être trois milles. Mais j'ai un conſeil à vous » donner ? » — « Mahomet, repliquai-je, mon oreille eſt tou- » jours attentive aux conſeils, ſur-tout en pays étranger. » — « Ces gens-là, reprit alors Mahomet, craignent la rencontre » des Arabes Atouni ; & ſi nous étions attaqués, ils s'enfui- » roient & vous abandonneroient à ces Atouni, qui pilleroient » vos bagages. Mais comme vous n'avez aucun intérêt à défen- » dre le bled de la caravane, ſi les Atouni ſurviennent, n'en » tuez aucun ; ce qui ſeroit fort dangereux pour vous. Con- » tentez-vous de vous mettre à l'écart ; &, laiſſez-moi le ſoin » d'arranger les choſes. Je vous réponds, ſur ma vie, que quand » toute la caravane ſeroit dépouillée & miſe en tièrement à nud, » & que vous paroîtriez chargé d'or, on ne toucha à rien » de ce qui nous appartiendra. »

Je lui fis beaucoup de queſtions relativement à cet avis, parce que l'affaire étoit de très-grande conſéquence ; & je fus ſi ſatisfait de ſes réponſes, que je réſolus de me conformer exactement à ce qu'il me diſoit.

L'APRÈS-MIDI il nous arriva vingt Turcs, qui venoient de la Caramanie qui eſt cette partie de l'Aſie mineure, ſituée ſur les bords de la méditerranée, vis-à-vis des côtes d'Egypte. Ils étoient tous très-bien vêtus à la Turque, montés ſur des chameaux, ayant le ſabre au côté, des piſtolets à leur ceinture & portant en outre une jolie carabine, avec des munitions dans des gibernes. Quelques-uns d'entr'eux parloient Arabe, & mon domeſtique Grec, Michaël, ſervit d'interprête aux autres. Dès qu'ils eurent appris que la grande tente appartenoit à un Voyageur Anglois, ils y vinrent ſans cérémonie. Ils me dirent

qu'ils étoient tous voiſins & amis, & qu'ils étoient partis enſemble pour aller à la Mecque en pélerinage. Mais qu'ignorant le langage & les coutumes des Egyptiens, ils avoient été traités aſſez mal depuis qu'ils avoient débarqué à Alexandrie, & particulièrement dans un certain endroit, que je ſoupçonnai être Achmim ; qu'un des owam, c'eſt-à-dire, un de ces voleurs qui plongent dans le Nil, étoit monté à leur bord pendant la nuit & leur avoit enlevé un petit porte-manteau contenant deux cens ſequins en or ; qu'ils s'en étoient plaints au Bey de Girgé & qu'ils n'en avoient obtenu aucune ſatisfaction. Qu'enfin ils venoient d'apprendre qu'il y avoit dans la caravane un Anglois, qu'ils reconnoiſſoient pour leur *Compatriote*, & qu'ils venoient lui propoſer de faire cauſe commune avec eux, & de ſe défendre mutuellement contre leurs ennemis.

Voici ce qu'ils entendoient par leur Compatriote.

Il y a dans l'Aſie mineure entre la Natolie & la Caramanie, un diſtrict appellé Caz Dagli, & par corruption Caz Dangli ; & les Turcs croient que c'eſt de-là que les Anglois tirent leur origine. Auſſi ne manquent-ils jamais de réclamer ſur ce titre l'alliance des Anglois, & principalement quand ils ont beſoin de leurs ſecours.

J'appris à nos nouveaux compagnons l'arrangement que j'avois fait avec l'Arabe Abdel Gin. Ils trouverent d'abord que je portois trop loin ma confiance : mais je leur perſuadai que c'étoit le vrai moyen de diminuer le danger ; &, au pis aller, j'étois très-content, que nous fuſſions un aſſez grand nombre de gens bien armés, pour battre les Atouni, après qu'ils

auroient vaincu la caravane des payſans d'Egypte, dont on ne devoit certainement eſpérer aucune réſiſtance.

Je ne puis diſſimuler le ſecret plaiſir que j'eus alors, en voyant le nom & le caractère Anglois, en ſi bonne réputation parmi des Peuples éloignés, qui ſont ennemis de notre Religion & étrangers à notre Gouvernement. Dès Turcs, venant du Mont-Taurus, & des Arabes ſortant de la Libye, ne ſe croyoient pas en ſûreté au milieu de leurs Compatriotes; mais ils confioient leur vie & leur fortune à la parole d'un Anglois, qu'ils voyoient pour la premiére fois.

Ces Turcs paroiſſoient être un peu au-deſſus de la claſſe ordinaire du Peuple. Tous avoient leur porte-manteau fort bien arrangé, & ils me firent entendre qu'il y avoit de l'argent dedans. Ils les placerent dans la tente de mon domeſtique, en les attachant l'un à l'autre, autour du poteau du milieu; précaution néceſſaire, car il avoit été aiſé de s'appercevoir que depuis le premier moment de l'arrivée des Turcs, les Arabes de la caravane n'avoient ceſſé d'avoir les yeux ſur ces porte-manteaux.

Nous ſéjournâmes, le 18, à Légeta, pour attendre la réunion des caravanes; & nous en partîmes, le 19, à ſix heures du matin. Nous fîmes route ce jour-là dans une plaine, qui dans ſa moindre largeur, n'avoit pas moins d'un mille, ni dans la plus grande plus de trois milles. Les montagnes que nous voions à droite & à gauche, étoient plus élevées que les premières & d'une couleur noire & calcinée. Les rochers qui les hériſſoient, étoient ſemblables aux pierres qu'on trouve ſur les flancs du

Mont-Véſuve. Mais, ſur le Véſuve, il y a des arbres & des plantes; au lieu que ſur ces montagnes, on n'en apperçoit d'aucune eſpèce.

A dix heures & demie, nous paſsâmes auprès d'une montagne de marbre verd & rouge; &, à midi, nous entrâmes dans la plaine d'Hamra, où nous obſervâmes d'abord que le ſable étoit rouge, & tirant ſur la couleur pourpre du porphyre, d'où l'on a donné le nom d'Hamra à la vallée. Je deſcendis de cheval pour examiner la qualité des rochers; & je reconnus avec grand plaiſir, que là commençoient les carrières de porphyre, ſans mêlange d'aucune autre pierre; mais il étoit imparfait, mou & caſſant.

A peine y avoit-il une heure que je m'amuſois à cet examen, que je fus averti que les Arabes avoient fondu ſur l'arrière-garde de la caravane, dont nous formions l'avant-garde. Les Turcs & mes domeſtiques s'étoient tous rangés au pied de la montagne & placés le plus avantageuſement poſſible. Mais nous apprîmes bientôt que le danger n'étoit pas grand. Il n'y avoit que quelques voleurs, qui avoient tenté d'enlever la charge de bled des chameaux, qui ne pouvoient pas marcher auſſi vîte que les autres. Peut-être même que ce vol ſe faiſoit d'accord avec quelques perſonnes de la caravane.

Le reſte de l'après-midi, toutes les montagnes que nous vîmes étoient de porphyre & de la plus belle couleur de pourpre; & on peut obſerver que Ptolémée (1) ne s'eſt que fort peu trompé ſur leur poſition.

(1) Ptol. Amag., lib. 4, Geograph., p. 104.

A quatre

A quatre heures, nous campâmes dans un endroit nommé Main El Mafareck, où le ſable étoit de la même couleur que dans la vallée d'El Hamara; & nous remarquâmes que les fourmis, les ſeuls êtres vivants, qui habitent dans ces déſerts, étoient d'une ſuperbe couleur rouge, comme le ſable.

Le 20, à ſix heures du matin, nous partîmes de Main El Mafareck, & à dix heures nous fûmes rendus à l'entrée du défilé. A onze heures, nous commençâmes à deſcendre. Nous avions monté juſques-là depuis Kenné, mais preſque inſenſiblement.

Alors nous fûmes dédommagés de l'uniformité des objets, que nous avions vus la veille. De chaque côté de la plaine nous trouvâmes pluſieurs ſortes de marbre, & j'en ramaſſai des échantilions de douze eſpèces différentes que j'emportai avec moi.

A midi, nous entrâmes dans une plaine remplie d'acacias, plantés à égale diſtance. Des arbres iſolés étendent leurs branches bien davantage, comme ſi la nature les faiſoit croître à proportion du beſoin que les Voyageurs ont de rechercher leur ombrage. C'eſt ſous ces acacias que ſe rendent les Arabes Atouni après la pluie.

Depuis notre départ de Legeta, nous n'avions pas trouvé d'eau. Nous n'en rencontrâmes pas davantage le jour ſuivant.

A droite de la vallée d'acacias, nous vîmes du porphyre & du granit d'une extrême beauté; & dans toute la route que nous

fîmes ce jour-là; les montagnes, qui bordoient notre chemin des deux côtés, étoient de porphyre, à l'exception de très-peu d'endroits, où nous apperçûmes de la pierre commune.

A quatre heures un quart, nous dreſſâmes nos tentes à Koraim, petite plaine preſque abſolument ſtérile; le ſol en eſt de gravier très-fin, & de ſable mêlé de quelques pierres; & l'on n'y voit que peu d'acacias, ſemés de loin en loin.

Le 21, nous partîmes de grand matin de Koraim; &, à dix heures, nous paſſâmes dans divers défilés, étant continuellement inquiétés par la nouvelle que les Arabes approchoient. Cependant nous n'en vîmes aucun. Les défilés que nous avions ſuivis, nous conduiſirent dans une longue plaine, qui tourne à l'Eſt, enſuite au Nord-eſt, & puis au Nord; de ſorte qu'elle forme une portion de cercle. Au bout de cette plaine, nous trouvâmes une montagne dont la plus grande partie étoit de marbre, *verde antico*, comme on l'appelle à Rome, & le plus beau que j'aie vu de ma vie.

Lorsque nous eûmes paſſé cet endroit, nous vîmes preſque continuellement des montagnes des deux côtés de notre chemin, & ſur-tout à droite. Les ſeules que j'examinai étoient d'une eſpèce de granit, avec des veines rougeâtres, & des taches noires, en forme quarrée & triangulaire. Ces montagnes s'étendent juſques à Meſſag El Terfowey, où nous campâmes à midi. Là, nous fûmes obligés d'aller chercher de l'eau à plus de cinq milles au Sud-Eſt. Cette eau ne vient point de ſource; on la trouve dans des grottes & dans les cavités des rochers, leſquelles ſont au nombre de douze; & il m'eſt impoſſible de

dire ſi elles ont été creuſées par la nature, ou par la main des hommes, ou par tous les deux enſemble. La pluie tombe très-abondamment dans cette partie en Février, parce que les nuages, pouſſés vers l'Abyſſinie, ſe briſent contre le ſommet des montagnes. Alors les cavités ſont remplies, & les rochers ſuſpendus, qui les couvrent, empêchent les évaporations.

C'étoit la première eau fraîche que nous avions bue depuis que nous avions quitté les bords du Nil; & la ſeule que nous euſſions trouvée depuis Legeta: mais telle avoit été la prévoyance de notre caravane, que peu de gens eurent beſoin de ce ſecours. Preſque tous avoient pris une abondante proviſion d'eau du Nil; quelques-uns même en avoient aſſez pour leur retour. Pour nous, nous n'étions pas dans ce cas-là. Nous avions pris, à la vérité, de l'eau du Nil: mais nous ne crûmes jamais que nous puſſions en avoir aſſez, tant qu'il y auroit de la place dans nos outres pour en mettre davantage. Les conducteurs de mes chameaux allerent donc en chercher dans la ſoirée; & je les accompagnai, dans l'eſpérance de voir quelques antelopes qui vont boire la nuit dans les citernes, quand elles n'ont pas pu y aller le jour.

Il y avoit une demi-heure que j'étois à l'affût au-deſſus du ſentier, qui conduit à la principale grotte, lorſqu'une antelope parut ſeule, marchant fort tranquillement; puis quatre autres vinrent ſur ſes traces. Quoique je demeuraſſe caché & tranquille, la première antelope parut m'avoir découvert, dès l'inſtant que je l'apperçus moi-même. J'aurois imaginé que c'étoit ſon odorat, qui l'avertiſſoit que j'étois-là: mais j'avois eu ſoin de porter un morceau de tourbe allu-

mée, avec moi, & j'en avois laiſſé un autre à côté de mon cheval. Peut-être auſſi étoit-ce cette odeur, qui lui paroiſſoit étrange, & qui l'effraya. Quoi qu'il en ſoit, cette antelope avoit un air craintif, & ſembloit veiller pour celles qui la ſuivoient, & qui, au lieu de témoigner quelqu'inquiétude, s'amuſoient à jouer entr'elles. La première ralentit donc ſon pas, & eut l'air de plus en plus ſoupçonneux : mais, comme elle étoit bien à ma portée, je ne voulus pas attendre plus long-tems à lui tirer mon coup de fuſil, & riſquer de n'avoir rien pour obtenir beaucoup. Je l'ajuſtai ſi bien, qu'elle ne fit qu'un ſaut d'environ ſix pieds de haut, & tomba roide morte, la tête en bas. Je tirai auſſi-tôt un autre coup aux quatre, qui s'étoient raſſemblées en grouppe; j'en tuai une ſeconde, & j'en bleſſai une troiſième, qui ſe ſauva dans l'obſcurité des montagnes. La difficulté de pénétrer dans ces endroits, ne nous permit pas de la ſuivre. Nous étions, d'ailleurs, contens de notre proie; & nous aidâmes nos compagnons à puiſer de l'eau, devoir que la néceſſité nous impoſe à tous en pareil cas.

Il étoit près de minuit, quand nous nous en retournâmes avec notre proie & notre eau. Nous apperçûmes de loin nos tentes toutes éclairées, ce qui n'eſt pas d'uſage à cette heure de la nuit. Cependant je crus que c'étoit par rapport à mon abſence; je crus qu'on avoit voulu que cette clarté me guidât de loin. Dès que nous fûmes à une certaine diſtance de notre tente, on nous cria pour nous demander le mot de paſſe; je répondis ſoudain, *charlotte*. Je vis, en arrivant, que les Turcs, armés, montoient la garde autour de la tente. Bientôt après, l'Arabe Howadat vint à moi

avec un meſſager de Sidi Haſſan, qui m'invitoit à me rendre immédiatement auprès de lui: mais, d'un autre côté, mes domeſtiques me prièrent d'entendre auparavant ce qu'ils avoient à me dire.

Je m'apperçus tout de ſuite qu'il étoit arrivé quelque fâcheuſe aventure; je fis faire mes complimens à Haſſan, en ajoutant que, s'il avoit beſoin de me dire quelque choſe, à une heure ſi avancée de la nuit, il feroit bien de venir lui-même, ou d'envoyer quelqu'un à ſa place, parce qu'il étoit trop tard pour moi, pour faire des viſites dans le déſert, ſur-tout ayant beſoin de manger & étant fatigué de ma courſe aux citernes. Je donnai ordre à mes domeſtiques d'éteindre les flambeaux, que nous n'avions pas coutume de tenir allumés, & de ne laiſſer brûler que ceux dont nous avions beſoin; parce qu'autrement, c'étoit annoncer de la crainte: mais je défendis en même-tems que perſonne dormît, excepté les conducteurs des animaux, qui avoient été chercher de l'eau.

L'on m'apprit, en me rendant compte de ce qui s'étoit paſſé, que, pendant que mes gens étoient plongés dans leur premier ſommeil, deux hommes s'étoient gliſſés dans leur tente, & avoient eſſayé de dérober un porte-manteau. Mais comme tous les porte-manteaux étoient attachés l'un à l'autre autour du poteau, qui ſoutenoit le milieu de la tente, le bruit éveilla mes domeſtiques, qui ſaiſirent un des voleurs. Les Turcs voulurent auſſi-tôt ſe défaire à coups de ſabre de ce miſérable: mais cependant mes domeſtiques obtinrent, avec beaucoup de difficulté, qu'on l'épargnât, conformé-

ment à mes ordres ; car je voulois toujours éviter, autant qu'il étoit poſſible, en pareille occaſion, d'en venir aux dernières extrémités. A la vérité, je permettois à mes gens de ſe ſervir de leurs bâtons, autant que leur prudence le leur conſeilloit ; mais cette fois-ci ils avoient paſſé les bornes de la modération, & ſur-tout l'Arabe Abdel Gin, qui avoit le premier arrêté le voleur. En un mot, les coups avoient été ſi libéralement diſtribués, que celui qui les avoit reçus, ne donnoit plus aucun ſigne de vie, que par quelques gémiſſemens ; & on l'avoit jetté à quelque diſtance de la tente pour que ceux à qui il plaîroit le reconnoître le ramaſſaſſent. Il paroiſſoit que c'étoit un domeſtique de Sidi Haſſan, Egyptien, eſclave ou domeſtique lui-même du Sheik Haman, par l'ordre de qui il conduiſoit & commandoit la caravane, ſi tant eſt pourtant qu'il y eût là une conduite & un commandement.

J'AVOIS avec moi dix domeſtiques bien armés ; vingt-cinq Turcs, ſur leſquels il ſembloit qu'on pouvoit compter, & quatre Janiſſaires du Caire, qui s'étoient joints à nous ; de ſorte que nous étions quarante hommes en état de combattre ; ſans compter les conducteurs de nos chameaux. Comme nous avions parmi nous des gens, qui connoiſſoient les puits du déſert, & en outre un ami, qui n'étoit point étranger aux Arabes Atouni, rien ne pouvoit nous alarmer.

Nous arrachâmes, avec beaucoup de peine, un vieux acacia, & nous nous procurâmes quelque fiente de chameau, bien ſèche, avec quoi nous fîmes rôtir nos deux antelopes. Malgré cela, elles furent mal cuites, & la viande nous en pa-

rut exécrable, quoique d'ailleurs elle eût été aſſez bien préparée & que la ſauce qu'on y joignoit fût excellente. Cependant nous étions dans le deſert; & là on profite de tout. Nous bûmes un coup d'eau-de-vie, qui acheva notre repas; & enſuite nous nous reſſerrâmes en cercle auprès du feu, car la nuit étoit exceſſivement froide.

CINQ hommes armés de carabines & un grand nombre d'Arabes la lance à la main s'avancerent vers nous. La ſentinelle leur demanda le mot de paſſe, & comme ils ne ſurent pas le dire, elle leur ſignifia de s'arrêter ou qu'elle alloit faire feu ſur eux. Ils crièrent alors tous à-la-fois *ſalam alicum!* Je leur fis dire que trois d'entr'eux pouvoient s'avancer, mais qu'ils tinſſent les Arabes à l'écart. Trois vinrent, en effet, & bientôt ils furent ſuivis des deux autres. Ils me rapporterent de la part de Sidi Haſſan, que mes gens avoient tué un homme; & qu'il me prioit de lui faire livrer le meurtrier & d'aller moi-même à ſa tente pour être témoin de la juſtice qu'il vouloit rendre. Je répondis : « qu'aucun des gens de ma » ſuite, même quand il ſeroit provoqué, ne donneroit la mort » à perſonne, en mon abſence, à moins que ce ne fût pour » défendre ſa propre vie; & que ſi j'avois été là, lorſqu'on » étoit venu dérober dans ma tente, j'aurois certainement fait » tirer ſur le voleur; mais que puiſqu'il étoit mort, j'en étois » bien-aiſe, & que je comptois ſeulement que Sidi Haſſan » me remettroit celui qui s'étoit ſauvé; qu'il alloit être bien- » tôt jour, & que je le verrois au départ de la caravane, » pour entendre ce qu'il avoit à dire pour ſa juſtification. » En même-tems je défendis que qui que ce fût s'approchât de ma tente, juſqu'à ce qu'il fît jour, ſous aucun prétexte que ce pût être.

Les cinq Envoyés ſe retirerent en murmurant ; mais il me fut impoſſible de comprendre ce qu'ils diſoient. Ils ne revinrent plus. Cependant aucun de nous ne dormit. Nous nous répétâmes la promeſſe de nous ſoutenir tous mutuellement ; & nous reconnûmes depuis qu'on avoit voulu nous traiter comme on traite ordinairement ces pauvres étrangers, les Turcs, qui ſont dépouillés, tous les ans, en allant à la Mecque.

A la pointe du jour la caravane fut très-alarmée. On avoit été informé que trois cens Arabes Atouni étoient venus puiſer de l'eau à Terfowey ; & en effet nous avions vu beaucoup de traces, qui indiquoient qu'il y avoit eu récemment du monde à la citerne, où nous étions allés le ſoir. Nous réſolûmes, mes camarades & moi, de ne pas charger un ſeul de nos chameaux ; de laiſſer partir la caravane pour qu'elle rencontrât la première les Atouni ; qu'au moment du départ, je m'avancerois ſeul à cheval juſqu'à deux cens pas de ma tente, & que tout le reſte de ma troupe me ſuivroit à pied, & les armes à la main.

Hassan étoit auſſi monté à cheval avec une centaine de ſes ſoldats & une multitude d'Arabes qui les ſuivoient à pied. Il m'envoya dire de m'avancer avec deux de mes gens ſeulement : mais je répondis que je n'avois pas intention de m'avancer du tout ; que cependant s'il vouloit avoir affaire à moi, il n'avoit qu'à parler ; que j'irois le joindre un contre un, ou trois contre ſix, comme il lui plaîroit. Alors il me renvoya un meſſage pour m'annoncer ſeulement qu'il deſiroit de me communiquer ce qu'il ſavoit des Atouni, afin que je me tinſſe ſur mes gardes. Je lui fis rendre une ſeconde réponſe qui portoit

toit que je me tenois toujours ſur mes gardes contre toute eſpèce de voleurs, & que je ne diſtinguois point les gens, qui étoient voleurs eux-mêmes, de ceux qui encourageoient les autres à l'être, ſoit Atouni, ſoit Ababdé.

Pour toute replique, Haſſan me fit dire que la matinée étoit froide & qu'il me prioit de lui donner une taſſe de café, & de faire éloigner les Turcs. Je fis auſſi-tôt prendre la cafetière par un de mes domeſtiques, & je dis à mes compagnons de s'aſſeoir. Après quoi j'allai joindre Haſſan, & comme il deſcendoit de cheval, je mis auſſi pied à terre, au milieu de vingt ou trente de ſes vagabonds, qui s'aſſirent auprès de nous. Il me dit alors qu'il étoit extrêmement ſurpris que m'ayant envoyé chercher la veille, je ne me fuſſe point rendu à ſa tente; que tout le camp murmuroit de la manière dont un homme avoit été battu par mes gens; qu'il avoit eu beaucoup de peine à empêcher ſes ſoldats de tomber ſur nous & de nous exterminer tous; & qu'enfin j'avois tort de protéger ces Turcs, qui portoient continuellement de l'argent à la Mecque pour acheter des marchandiſes & les paſſer en fraudant les droits.

Mon domeſtique venoit juſtement de verſer une taſſe de café, qu'il lui préſentoit. Mais je lui dis. « Attendez, juſqu'à » ce que nous ſachions, ſi nous ſommes en paix, ou non. Sidi » Haſſan, ſi le moyen que vous employez de lever les droits, » qui vous ſont dûs par les Turcs, eſt d'envoyer des voleurs » pour leur prendre leur bagage dans ma tente, vous auriez dû » m'en avertir d'avance; & je me ſerois arrangé là-deſſus. » Quant à la peine que vous dites avoir priſe d'empêcher vos

» ſoldats de m'exterminer, c'eſt une vanterie ſi ridicule que je » ne puis qu'en rire. Ces pauvres diables, à face pâle, qui » ſont autour de vous, le nez emmitouflé dans leur manteau » (1), de peur du froid, ſont-ils capables de regarder, entre » les deux yeux, des Janiſſaires comme les miens ? Parlez » bas, & en Arabe, quand vous tenez de pareils propos ; car » autrement il ne ſeroit peut-être pas en mon pouvoir de faire » pour vous, ce que vous dites avoir fait pour moi la nuit der- » nière : je ne ſerois pas le maître d'empêcher qu'on ne vous » exterminât ſur la place. »

« PARLA-T-ON jamais ainſi ? dit un de ceux qui étoient der- » rière lui. Dites-moi, maître, êtes-vous un Roi ? » — « Si, » Sidi Haſſan eſt ton maître, répondis-je, & que tu oſes me » parler en ce moment, tu es un inſolent. Sors de devant moi. » Je jure que ſi tu reſtes ici, je ne boirai pas une ſeule goutte » de café, & je vais auſſi-tôt remonter à cheval. »

JE me levai & mon domeſtique recula ſa cafetière. Mais Haſſan ordonna à ſon homme de ſe retirer, en diſant : « Non, » non. Donnez-moi du café, ſi nous ſommes en paix. Et il but ſa taſſe. « Maintenant, ajouta-t-il, ce qui eſt paſſé, » eſt paſſé. Mais les Atouni vont nous attaquer au paſſage (2) » de Béder. Vos gens ſont mieux armés que les miens. Ils ſont

(1) Burnooſe.

(2) Les Arabes appellent ces paſſages étroits des montagnes *Fum*, comme les Hébreux les appelloient pi, la bouche. Fum el Beder, ſignifient la bouche de Beder ; Fum el Terfowey, la bouche ou le paſſage de Terfowey. Piba Hhiroth, la bouche de la vallé traverſée par des ravines.

» Turcs & accoutumés à combattre. Je deſirerois que vous vou-
» luſſiez marcher en avant ; nous nous chargerions de conduire
» vos chameaux, quoique mes gens en conduiſent quatre mille
» des leurs, & qu'ils ſoient aſſez embarraſſés de veiller ſur leur
» bled. »

« Moi, répondis-je, ſi j'avois manqué d'eau ou d'autres
» proviſions, je ſerois allé en demander aux Atouni, qui m'en
» auroient donné. Ne ſavez-vous donc pas à qui vous parlez ?
» Ne ſavez-vous pas que les Atouni ſont des Arabes, amis d'Ali-
» Bey ? Et que je ſuis moi-même chargé de ſa confiance & en-
» voyé par lui vers le Shérif de la Mecque ? Les Atouni ne nous
» feront point de mal à nous. Mais, comme vous dites que
» vous êtes le Commandant de la caravane, nous avons tous juré
» de ne pas tirer un coup de fuſil, juſqu'à ce que nous vous
» voyions bien engagé au combat ; & alors nous ferons de notre
» mieux pour empêcher les Arabes d'enlever le bled du Shérif
» de la Mecque, par rapport au Shérif ſeulement. » A ces mots, ils s'écrièrent tous, El Fedtah ! El Fedtah ! & je prononçai auſſi les paroles de paix pour mes compagnons ; car aucun Turc ne voulut s'approcher d'Haſſan.

Vis-a-vis de l'endroit où nous avions campés, étoit Terſowey, grande montagne compoſée en partie de marbre verd, & en partie de granit, d'une couleur rougeâtre ſur un fond gris, & tacheté de marques longues & quarrées. A environ quarante pas, en dedans de la vallée étroite, qui ſépare Terſowey de la montagne, qui lui eſt oppoſée, il y avoit le fût ou la tige d'un immenſe obéliſque de marbre, preſque quarré. Sa baſe & ſon ſommet étoient briſés ; malgré, cela il avoit encore trente pieds

de long & dix-neuf pieds de face. Environ deux pieds de la baſe étoient parfaitement ſéparé de la montagne, & tout le reſte n'étoit détaché que par un côté. L'entrée de la carrière avoit été élargie & nivellée, & le chemin pratiqué au-deſſous du bloc.

Nous trouvâmes auſſi pluſieurs morceaux de jaſpe, ſemés dans la plaine. Ils avoient des marques vertes, blanches & rouges, & étoient de l'eſpèce qu'on nomme en Italie *Diaſpoo ſanguine*. Les chaînes de montagnes des deux côtés de la plaine paroiſſoient être d'un bout à l'autre de la même qualité; mais je ne veux point l'aſſurer, parce que je ne pus pas les examiner aſſez long-tems.

Le 22, à une heure du matin, notre caravane ſe remit en route, pleine de terreur de l'approche des Atouni. Nous marchions du côté de l'orient; &, à trois heures, nous arrivâmes aux défilés. Mais il faiſoit encore ſi obſcur qu'il nous étoit impoſſible de diſtinguer les côtés du chemin que nous ſuivions; & lorſque le jour commença à paroître, nous nous trouvâmes au pied d'une montagne de granit, ſemblable à celle que nous avions vu la veille.

Nous apperçûmes une immenſe quantité de petits morceaux de granit de différente qualité, ainſi que des morceaux de porphyre, répandus dans la plaine. Ils ſortoient probablement des anciennes carrières & ils avoient été charriés là par les torrens. Il y en avoit de blancs tachetés de noir, & de rouge avec des veines vertes & des taches noires.

A la ſuite de cette plaine, toutes les montagnes que l'on trouve à main droite, ſont de marbre rouge. Il y en a immenſément : mais il n'eſt pas très-beau. Il nous parut que ces montagnes de marbre avoient à-peu-près la même étendue que celles de granit que nous avions rencontrées auparavant ; & tandis qu'à notre droite le marbre étoit rouge, le côté gauche ne nous offroit que du marbre d'un verd terne, qu'on dit être du marbre ſerpentine.

Ce ſpectacle eſt un des plus extraordinaire que j'aie jamais vu. Les premières montagnes d'une hauteur conſidérable, n'avoient pas un arbre, pas un buiſſon, pas même un ſeul brin d'herbe. Celles-ci étoient moins hautes, mais il ſembloit qu'elles avoient été couvertes, les unes de tabac d'Eſpagne, les autres de tabac du Bréſil.

Les montagnes de marbre rouge s'étendent le long de la Mer, & les vaiſſeaux qui fréquentent la côte d'Abyſſinie pouvant les obſerver par la latitude de 26°, je fus étonné que l'on n'eût pas imaginé que c'étoit là la raiſon, qui avoit fait donner à cette Mer le nom de mer Rouge, plutôt que de l'attribuer à une foule de cauſes invraiſemblables.

A huit heures, nous commençâmes à deſcendre rapidement, & une demi-heure après, nous entrâmes dans un défilé ſemblable à ceux que j'ai déjà décrits, & ayant de chaque côté des montagnes de marbre verd. A neuf heures, nous vîmes à notre gauche les hautes montagnes, que nous venions de paſſer. Nous les examinâmes attentivement, & nous reconnûmes qu'elles étoient en effet de marbre ſerpentine, & qu'à environ

un tiers de leur épaiſſeur, il y avoit une grande veine de jaſpe verd tacheté de rouge. Ce jaſpe étoit ſi dur, qu'il nous fut impoſſible d'en détacher des morceaux à grands coups de marteau. Cependant il portoit les antiques empreintes de la main des hommes, plus qu'aucune autre partie du reſte des montagnes, que nous avions déjà vues. On apperçoit encore très-facilement, les canaux creuſés jadis pour conduire l'eau au travers de la montagne & qui venoient ſe terminer à la carrière de jaſpe; preuve indubitable que l'eau étoit pour les anciens Peuples, un des moyens de couper & de détacher ces pierres ſi dures.

A dix heures, nous deſcendions encore par un chemin très-rapide, ayant de chaque côté du jaſpe & du marbre verd, mais non aucune autre eſpèce de verdure, lorſque nous eûmes la première vue de la mer Rouge. Une heure un quart après nous arrivâmes à Coſſéir.

J'AVOIS d'abord été étonné, comme tous les Voyageurs, qui m'ont précédé, en voyant la prodigieuſe quantité de marbre magnifique, qu'on trouve dans tous les monumens de l'ancienne architecture des Egyptiens: mais mon étonnement à cet égard, ainſi qu'à bien d'autres, ceſſa quand j'eus traverſé, en quatre jours, un pays, où il y a plus de granit, de porphyre, de marbre, de jaſpe, qu'il n'en faudroit pour bâtir Rome, Athènes, Corinthe, Syracuſe, Memphis, Alexandrie, & une demi-douzaine d'autres Villes pareilles. Il eſt vraiſemblable que les chemins creux des montagnes, qu'on nomme défilés, ne ſont point l'ouvrage de la nature, mais des hommes; & qu'on a pratiqué tous ces paſſages de cette manière, afin de rendre la deſcente vers le Nil auſſi aiſée qu'il étoit poſſible. J'ai jugé que, dans ces paſſages, il n'y avoit

guères qu'un pied de pente, par cinquante pieds de chemin. De ſorte que de l'endroit où l'on prenoit les plus peſants blocs, juſques au Nil, ils devoient être tirés avec le moins d'efforts poſſibles, & en même-tems aſſez retenus par le frottement pour qu'ils ne roulaſſent pas plus vîte qu'il n'eût fallu, & qu'ils ne fuſſent pas emportés avec une vélocité contre laquelle on prenoit ſans doute encore d'autres moyens.

Comme après mon arrivée à Coſſéir, j'entrepris une nouvelle excurſion dans les montagnes de marbre, je vais rapporter ici toutes les obſervations minéralogiques que j'ai pu y faire.

On reconnoît le porphyre à un ſable très-fin de couleur pourpre, ſans luſtre, ſans brillant, mais très-agréable à la vue. Il eſt ordinairement mêlé au ſable blanc & au gravier naturel des vallées. On trouve en général, dans les montagnes où eſt le porphyre, une eſpèce de marbre verd, ſans aucune bigarrure; & toutes les fois que ces deux veines différentes ſe rencontrent, le marbre eſt fragile, mais le porphyre conſerve ſa ſolidité ordinaire.

Le granit eſt couvert de ſable, & a l'air d'une pierre de couleur brune & ſale. Mais cette apparence ne lui eſt donnée que par l'impreſſion du ſoleil & le contact immédiat de l'air; car, dès qu'on en caſſe un morceau, on apperçoit ſon beau gris, mêlé de marques noires, & orné d'une ſorte de vernis rouge. Cette couleur rouge ſe fane bientôt à l'air; mais, quand on polit le granit, elle reparoît de nouveau dans tout ſon luſtre. Le granit eſt là en bien plus grande quantité & plus près de

la mer Rouge que le porphyre ; & c'eſt ſans doute de cette carrière qu'on a tiré la colonne de Pompée.

Non loin du granit eſt le marbre rouge. Cependant j'ai obſervé que l'un & l'autre ne ſe trouvoient jamais dans la même montagne. Le marbre rouge eſt recouvert d'un ſable de ſa propre couleur, & on croiroit de loin, que toute la montagne eſt chargée de pouſſière de brique. Il y a auſſi, dans le même endroit, un autre marbre rouge, parſemé de veines blanches, tel que j'en ai vu ſouvent à Rome, mais non pas employés dans les beaux ouvrages antiques. J'en ai vu auſſi de pareil en Angleterre.

Le marbre vert, appellé ſerpentine, ſemble être parſemé de tabac du Bréſil. Auprès de ce verd, je vis deux échantillons de ce magnifique marbre, qu'on nomme Iſabelle. L'un étoit embelli par un luſtre tirant ſur le jaune & de cette couleur que nous appellons en Angleterre, couleur de quaker ; (1) l'autre par un luſtre bleuâtre, ou plutôt gorge de pigeon. Ces deux eſpèces de marbre forment à-peu-près la moitié de la montagne, dont le ſerpentino compoſe le reſte. Dans la partie du ſerpentine ou marbre vert, j'apperçus auſſi une veine de jaſpe : mais comme je n'eus pas le tems de l'examiner attentivement, il m'eſt impoſſible d'aſſurer s'il étoit de la qualité de celui qu'on nomme jaſpe ſanguin ou du jaſpe plus commun.

Je devrois d'abord avoir parlé du *verde antico*, de ce marbre d'un verd foncé & orné de marques blanches & irré-

(1) C'eſt une eſpèce de couleur, ventre de biche, un peu foncée.

gulières ;

gulières; car il ſe trouve plus près du Nil que les autres, & il eſt, d'ailleurs, le plus précieux de tous. Ce marbre eſt, comme le jaſpe, au milieu des montagnes de marbre verd, ou ſerpentine, & il n'eſt point recouvert par un ſable particulier, dont la couleur puiſſe le faire reconnoître. On trouve avant une pierre bleue, d'un grain très-uni, très-ſolide, & ſans aucunes taches différentes. Quand on la briſe, elle eſt un peu plus légere que l'ardoiſe, & plus belle que beaucoup de marbres; &, dès qu'elle eſt polie, elle eſt ſemblable à la lave des volcans. Après avoir enlevé cette couche de pierre, nous découvrîmes les lits de *verde antico*, & là, la carrière eſt bien facile à ſuivre, car elle a été découverte en différens endroits, dans l'eſpace de 24 pieds quarrés. Dans une autre partie, la pierre a été ôtée & on y a fait un grand creux.

En divers endroits de la plaine, il y avoit pluſieurs petits morceaux de marbre Africain diſperſés : cependant je ne découvris aucune montagne, ni même aucune veine de cette eſpèce de marbre. J'imagine que les morceaux que je vis, ſortoient du cœur de quelqu'autre marbre coloré, & placé par degrés comme le *verde antico* & le jaſpe. Je crois même que c'eſt dans les montagnes de marbre Iſabelle, & ſpécialement dans celles de la couleur la plus jaune : mais ce n'eſt pourtant qu'une ſimple conjecture. Ces immenſes carrières de marbre ſont placées dans une chaîne de montagnes, d'où l'on deſcend également à l'orient & à l'occident, vers le Nil & vers la mer Rouge. Le terrein en plaine eſt rempli d'un gravier ſolide, propre à ſupporter le charroi des plus peſants fardeaux; & on peut aiſément les conduire juſques au lieu de l'embarquement ſur le Nil. Cette remarque

fit encore ceſſer un de mes étonnemens, celui que m'avoit cauſé le tranſport de ces énormes blocs de marbre, que les Anciens conduiſoient à Thèbes, à Memphis, à Alexandrie.

Cosseir eſt un petit village, entouré de murailles de boue ſur le bord de la mer Rouge & au milieu de ces amoncelemens de ſable, que le vent raſſemble & diſperſe alternativement. Il eſt défendu par un château quarré conſtruit en pierres de taille, avec des tours quarrées dans les angles, où il y a trois petits canons de fer & un de bronze, tous en fort mauvais état. Ces canons ne ſervent abſolument qu'à épouvanter les Arabes & à les empêcher de piller le village, quand on y a dépoſé le bled qu'on veut tranſporter à la Mecque dans les tems de famine. Les murs ne ſont pas très-élevés & ils n'auroient point, en effet, beſoin de l'être ſi les canons étoient bien en ordre; mais, comme il en eſt tout autrement, on a exhauſſé les remparts avec de l'argile ou de la boue, pour empêcher que les ſoldats, qui défendent Coſſéir, ne ſoient ſous la portée des armes à feu des Arabes, leſquels pourroient ſans cela les commander du haut des montagnes de ſable des environs.

Il y a au Nord-oueſt du château pluſieurs puits d'eau ſaumache, que je rendis potable, en la faiſant filtrer à travers du ſable; & cela ſeulement pour en faire l'épreuve. L'eau qu'on boit ordinairement à Coſſéir, vient de Terſowey, qui en eſt à une bonne journée de chemin.

Ce qu'on appelle le port de Coſſéir ſe trouve au ſud-eſt. Il n'y a rien qu'un rocher, qui s'étend à environ quatre cens pas dans la mer & abrite les vaiſſeaux, qui ſont à l'oueſt,

contre les vents de nord & de nord-eſt, comme les maiſons de la Ville les défendent du vent d'Oueſt.

Il y a, dans la Ville, un grand enclos, entouré de hautes murailles de terre, où chaque commercant a un magaſin pour renfermer ſon bled & ſes autres marchandiſes, qui ne conſiſtent guère qu'en toiles des Indes pour la conſommation de la Haute-Egypte. C'eſt-là tout ce qu'on porte à Coſſéir, depuis que le commerce de Dongola & de Sennaar a été interrompu.

J'avois des ordres du Sheik Haman pour loger dans le château. Mais quelques heures avant mon arrivée Huſſein Bey Abou Kersh, avoit débarqué venant de la Mecque & de Jidda, & il s'étoit emparé des appartemens qu'on m'avoit deſtinés. C'étoit un des Beys errants, qu'Ali-Bey avoit vaincus & chaſſés du Caire. On l'avoit ſurnommé Abou Kersh, c'eſt-à-dire, le Pere au gros ventre, à cauſe de ſon extrême groſſeur : mais, depuis ſes revers, il étoit devenu un peu moins gros. Mes gens, qui me précédoient, croyant qu'un ami du Bey victorieux devoit jouir de plus de conſidération qu'un Bey banni, dépoſerent une partie de mon bagage dans le château, au moment où ce Potentat en prenoit poſſeſſion. Soudain le ſabre fut tiré, & on menaça de mort mes pauvres domeſtiques, qui s'enfuirent & ſe cacherent juſques à mon arrivée.

Dès qu'ils vinrent ſe plaindre à moi, je leur dis qu'ils avoient eu tort; qu'un Souverain devoit jouir par tout de ſes droits, & que ce n'étoit point à moi à juger s'il en avoit le pouvoir ou non. Je me procurai facilement une maiſon, & j'envoyai faire

mes complimens au Bey par un des quatre Janiſſaires du Caire, qui s'étoient joints à nous. Je lui fis dire en même-tems, que je le priois de me rendre mes effets, & d'excuſer l'ignorance de mes domeſtiques, qui ne ſavoient point qu'il étoit à Coſſéir; mais que d'après le Firman du Grand-Seigneur & les lettres du Bey & de la porte des Janiſſaires du Caire, dont j'étois muni, ils avoient penſé que j'avois droit de me loger dans le château, s'il n'avoit pas déjà été occupé par lui.

Il ſe trouva, par haſard, qu'un de mes intimes amis, Mahomet Topal, capitaine d'un des grands vaiſſeaux du Caire, qui font le commerce d'Arabie, étant le compagnon d'Huſſein Bey, l'avoit mené voir à Jidda le capitaine Thoenhik, & quelques autres de nos capitaines Anglois, dont la précieuſe coutume eſt de faire beaucoup de civilités à ces ſortes de perſonnages.

Hussein Bey fit beaucoup de queſtions au Janiſſaire, qui lui dit que j'étois Anglois, protégé du Grand-Seigneur, du Bey & de la porte du Caire, & que, par humanité, par charité, j'avois fourni de l'eau & d'autres proviſions à des étrangers Turcs, avec qui nous avions traverſé le déſert. Huſſein parut alors très-fâché de la conduite de ſes gens, qui avoient tiré le ſabre contre mes domeſtiques & taillé en pièces mon tapis & quelques cordes. Il ordonna de ſon propre mouvement à ſon Kaya, ou premier Lieutenant, de quitter ſon logement, & au lieu de me renvoyer mon bagage, il le fit porter dans l'appartement du Kaya. Mais je refuſai abſolument de profiter de ſa politeſſe. Je lui fis dire que je ſavois qu'il n'étoit-là que pour quelques jours, & que comme j'y ſerois moi-même pour plus

long-tems, je me contenterois de prendre ſon logement à ſon départ pour mettre mes effets à l'abri des Arabes ; mais qu'il n'y avoit aucun riſque à courir pendant qu'il étoit dans la Ville. J'ajoutai que j'irois lui préſenter mon reſpect dans la ſoirée, quand la chaleur ſeroit moins forte. J'y allai en effet ; & je lui portai un petit préſent, auquel il ne s'attendoit ſûrement pas. Nous nous fîmes réciproquement beaucoup de civilités. Les Turcs, qui avoient été mes compagnons de voyage, étoient tous chez lui ; & il me donna, à pluſieurs repriſes, beaucoup de louanges ſur la charité, la généroſité, l'humanité, que j'avois exercées envers eux.

Les Turcs trouvant une occaſion d'être favorablement écoutés, ne manquerent pas de porter des plaintes contre l'Arabe, qui avoit tenté de les voler dans le déſert. Huſſein Bey me demanda ſi cela étoit arrivé dans ma tente ? Je répondis que c'étoit dans celle de mes domeſtiques. « Pour quelle raiſon, me » dit-il, vous autres Anglois, qui connoiſſez ſi bien ce que c'eſt » qu'un bon Gouvernement, n'avez-vous pas donné ordre qu'on » fît tomber devant la porte de votre tente, la tête du coupable, tandis qu'il étoit en vos mains ? » — « Bey, repliquai-je, je ſais » ce que c'eſt qu'un bon Gouvernement ; mais étranger & » chrétien, je n'ai aucun titre pour exercer le pouvoir de vie & » de mort dans ce pays. Il n'eſt qu'un ſeul cas, où je me le » permettrois ; ce ſeroit celui, où un homme attenteroit à ma » vie. Alors je crois que je ſerois en droit de me défendre, » quelles qu'en puſſent être les conſéquences pour l'agreſſeur. » Mes gens prirent l'Arabe ſur le fait. Ils ſavoient de moi que, » dans ces ſortes d'occaſions, il falloit châtier le voleur de ma» nière à le mettre hors d'état de dérober pendant deux mois.

» Ils le firent ; & cette punition exercée de ſang-froid étoit » ſuffiſante. » — « Pour moi, reprit le Bey, je ne ſuis jamais » de ſang-froid avec de pareils coquins. Va, dit-il, en parlant » à un de ſes ſoldats ; dis de ma part à Haſſan, le chef de » la caravane, qu'à moins que l'Arabe, qui a voulu dérober, » ne ſoit pendu demain avant le lever du ſoleil, je le chargerai » de fers lui-même, & je le traînerai ainſi juſqu'à Furshout. »

Au moment qu'il eut donné cet ordre, je pris congé de lui, en lui diſant. « Huſſein Bey, profitez de mes conſeils. Ayez » un vaiſſeau, & faites partir ces Turcs pour la Mecque, avant » que vous ne quittiez vous même la Ville : autrement, ſoyez » certain qu'ils répondront tous de la mort de l'Arabe, & que » peut-être ils ſeront dépouillés & maſſacrés dès que vous aurez » tourné le dos. » — C'étoit tout ce que je pouvois faire pour les mettre à l'abri du reſſentiment qui les menaçoit. Mes avis furent ſuivis, & les pauvres Turcs s'embarquerent le lendemain matin avec beaucoup de ſatisfaction. Le voleur ne fut point puni ; on ne lui fit rien ſous prétexte qu'il s'étoit évadé.

Divers Auteurs ſe ſont trompés à l'égard de Coſſéir. Le ſavant Huet, Evêque d'Avranches, a prétendu que cette Ville étoit le Myos Hormos de l'antiquité, d'autres ont ſoutenu au contraire que c'étoit le Philoteras Portus de Ptolémée. Mais, dans le fait, ce n'eſt ni l'un ni l'autre de ces endroits. Ils étoient beaucoup plus enfoncés dans le Nord. Bien plus ; la Ville actuelle de Coſſéir n'a jamais été un ancien port ; & le vieux Coſſéir étoit ſitué cinq ou ſix milles de plus au ſeptentrion. Il ne peut plus y avoir aucun doute que ce ne fût le Portus albus, ou le port blanc. Nous trouvons que la deſcente rapide de Ter-

fowey, & les montagnes de marbre appellées encore, jusques à ce jour, l'Accaba, ce qui en Arabe signifie une descente ou une montée fort roide, sont placées par Ptolémée, dans le même endroit & sous le même nom, quoiqu'en grec ce mot n'ait aucune signification. Ptolémée place également le Mont-Aias (1) précisément au-dessus de Cosséir; & cette montagne porte jusqu'à présent le même nom. C'est sur l'Aias & sur la montagne voisine que sont deux rochers calcaires, remarquables par leur blancheur, & qui vus de très-loin à la mer, avoient fait appeller Cosséir le port blanc, nom sous lequel cette Ville a été connue dans toute l'antiquité.

Le résultat de plusieurs observations solaires, faites dans le château de Cosséir, m'a donné sa latitude par les 26° 7′ 51″ Nord; &, d'après trois observations des satellites de Jupiter, j'ai trouvé que sa longitude étoit de 34° 4′ 15″ à l'Est du méridien de Greenwich.

Tandis que j'étois à Cosséir la caravane de Syène y arriva, escortée par quatre cens Arabes Ababdé, tous montés sur des chameaux & armés chacun de deux courtes javelines. Leur manière d'aller sur leurs montures me parut très-singulière. Il y avoit, sur chaque chameau, deux petites selles, sur lesquelles étoient deux hommes adossés l'un contre l'autre. Cela peut être commode pour eux: mais je suis sûr que s'ils nous avoient livré un combat, chacune de nos balles auroit tué deux cavaliers. J'ignore pourtant quel eût été leur avantage.

(1) Ptolem. Geog., lib. 4, p. 103.

Toute la Ville fut épouvantée à l'arrivée de tant de barbares, qui ne connoiſſent d'autre loi que leur caprice. Ils conduiſoient mille chameaux, chargés de bled deſtiné pour la Mecque. Tous les habitans fermerent leur porte, & je fis comme eux. Le Bey m'envoya dire de venir m'établir dans le château. Mais je n'avois point peur ; & apprenant que les Arabes étoient de la nation du Sheik *Nimmer*, je téſolus d'éprouver ſi je pourrois me fier à eux ou non dans le déſert. Je me contentai de faire mettre en ſûreté dans une chambre du château, mes inſtrumens, ma pharmacie, mes papiers, mon argent, & mes autres effets les plus précieux. On en ferma la porte, ſur laquelle le Bey fit clouer des pièces des bois en travers ; on m'en remit la clef, & on y mit une ſentinelle pendant le jour & deux pendant la nuit.

Le lendemain, matin j'étois allé me promener ſur le port, & je m'amuſois à chercher des coquillages, quand j'apperçus un de mes domeſtiques, qui couroit vers moi d'un air effrayé. Il m'avertit que les Ababdé avoient reconnu qu'Abdel Gin étoit un des Atouni, leurs ennemis, & qu'ils l'avoient déjà égorgé, ou que du moins ils étoient prêts à le faire ; car il le leur avoit vu ſaiſir avec tant de fureur qu'il étoit impoſſible, dit-il qu'ils l'épargnaſſent une minute.

Mon domeſtique avoit eu la précaution de me mener un cheval ſur lequel je montai immédiatement, voyant bien qu'il n'y avoit pas de tems à perdre ; &, en habit de pêcheur & avec un turban rouge ſur la tête, je traverſai la Ville au grand galop. Si j'étois alarmé moi-même, je ne manquai pas d'alarmer

met beaucoup d'autres perſonnes. Loin de penſer que je courois où étoit le danger, on croyoit que le danger me pourſuivoit & occaſionnoit ma vîteſſe. Je dis ſeulement en paſſant à mon domeſtique de m'envoyer deux de mes gens, à qui le Bey feroit prêter des chevaux.

CEPENDANT à peine eus-je fait un mille au milieu des ſables, que je commençai à réfléchir ſur la témérité de ma démarche. J'allois m'aventurer au milieu du déſert, parmi une troupe nombreuſe de ſauvages, dont tout le métier eſt le pillage & le meurtre, & où il y avoit apparence que je ne ſerois pas moins maltraité, que l'homme que je voulois ſauver. Mais, voyant une foule à un demi-mille au-devant de moi, penſant que c'étoit-là qu'on maſſacroit peut-être ce pauvre, honnête & bon Abdel Gin, je ne m'occupai que de lui, & j'oubliai ma propre ſûreté.

A mon approche, ſix ou ſept Arabes à cheval m'environnerent, & commencerent à parler entr'eux dans leur langage particulier. J'avoue que je ne fus pas alors très-content de ma ſituation. Il ne leur en auroit pas beaucoup coûté de me donner un coup de lance parderrière, d'enlever mon cheval, & après m'avoir dépouillé de tous mes habits, de m'enterrer dans un tas de ſable, s'ils étoient encore aſſez humains pour prendre cette peine.

CEPENDANT je raſſemblai tout mon courage; & je leur demandai d'un ton plein d'aſſurance: « Quels étoient les hom-» mes que je voyois en avant? » — Après un moment de ſilence, ils me répondirent: « Ce ſont des hommes. » Enſuite ils ſe regarderent entr'eux, en faiſant une mine aſſez ſingulière, & comme

s'ils avoient voulu ſe dire: « voilà un étrange perſonnage! » — « ſont-ce des Arabes? repris-je. Viennent-ils de Sheik Ammer? » —l'un d'eux fit un ſigne de tête, & murmura plutôt qu'il ne dit: « oui, ce ſont des Ababdé de Sheik Ammer. » — « Alors » dis-je, Salam Alicum! nous ſommes freres. Comment ſe » porte Nimmer? Qui vous commande ici? où eſt Ibrahim?

Au nom de Nimmer, au nom d'Ibrahim, leur contenance changea; non qu'ils priſſent un air plus doux & plus poli, mais ils me regarderent avec une grande ſurpriſe. Ils ne m'avoient pas encore rendu mon ſalut: la paix ſoit entre nous! mais un d'eux me demanda qui j'étois? — « Apprends- » moi plutôt, lui dis-je, qui eſt-ce que je vois là-bas? » — « C'eſt un Arabe, notre ennemi, répondit-il, coupable d'avoir » répandu notre ſang. » — « Non repliquai-je, c'eſt un de » mes domeſtiques, un Arabe Howadat. Sa Tribu vit en paix » aux portes du Caire, comme la vôtre vit à Sheik Ammer; » aux portes d'Aſſouan. Mais je vous demande encore où eſt » Ibrahim, le fils de votre Sheik? » — « Ibrahim, me répondit- » il, eſt à notre tête. C'eſt lui, qui nous commande ici. Mais » qui êtes-vous? » — « Venez avec moi lui dis-je. Faites-moi » voir Ibrahim. Vous apprendrez qui je ſuis. »

Je laiſſai cette troupe, & j'en traverſai une autre, au milieu de laquelle étoit le pauvre Abdel Gin, attaché par le cou & à moitié étranglé, avec une corde de crin, & me criant de toute ſa force de ne pas l'abandonner. Je marchai promptement vers la tente noire, au bout de laquelle je vis une longue lance plantée, & je trouvai à la porte Ibrahim & ſon frere, avec ſept ou huit autres Arabes. Ibrahim ne me remit

pas tout de ſuite: Mais je deſcendis de cheval, & à peine touchai-je le poteau de la tente en diſant *fiarduc* (1), que les deux freres me reconnurent. «Eh, quoi! me dirent-ils, êtes-vous » Yagoubé, notre médecin, notre ami? » — «Laiſſez-moi plutôt » vous demander, leur répondis-je, ſi vous êtes vous-mêmes les » Ababdé de Sheik Ammer, qui avez prononcé une malédiction » ſur vous & ſur vos enfans, ſi vous leviez la main contre » moi ou contre les miens, ſoit dans le déſert, ſoit dans les » champs labourés? ſi vous vous êtes repentis de ce ſerment, » ou ſi vous ne l'avez fait que pour me tromper, je viens me » remettre en vos mains dans le déſert..»

» De quoi s'agit-il donc? reprit Ibrahim. Nous ſommes les » Ababdé de Sheik Ammer, nous n'avons aucun étranger parmi » nous, & nous diſons encore: « maudit ſoit celui d'entre nos » peres ou nos enfans, qui levera la main contre vous dans » le déſert, ou dans les champs labourables.»

« Ainſi, lui dis-je, vous êtes tous maudits ici, car un grand » nombre de vos Arabes ſont prêts à aſſaſſiner un de mes gens.» Ils l'ont pris à la vérité, dans ma maiſon *enville*, qui peut-être ne ſe trouve pas compriſe dans votre ſerment, car ce n'eſt ni le *déſert*, ni un champ labourable.» — J'étois véritablement irrité en prononçant ces paroles.

« Bon! dit Ibrahim. Que ſignifie cette moquerie? une telle » diſtinction ſeroit une abſurdité. Qui ſont ceux de mes Arabes, » qui ont aſſez d'autorité pour prendre des priſonniers & pour

(1) Ce mot ſignifie, je ſuis ſous votre protection.

» les aſſaſſiner tandis que je ſuis ici? que l'un de vous, ajouta-» t-il: en parlant à ſes gens, monte ſur le cheval du Yagoubé, » & m'amene cet homme.» Alors revenant à moi, il me pria » d'entrer dans ſa tente & de m'aſſeoir. «Que Dieu m'abandonne » moi & les miens, dit-il, ſi l'un d'eux, ayant touché comme » vous le dites, un cheveu de la tête de votre domeſtique, » il boit encore des eaux du Nil.»

PLUSIEURS Arabes, qui m'avoient vu à Sheik Ammer, ſe raſſemblerent alors autour de moi, les uns pour me demander des conſeils ſur quelque maladie, les autres pour me faire compliment, & d'autres auſſi m'importunant de beaucoup de queſtions oiſeuſes. Mais enfin Abdel Gin parut, avec quarante ou cinquante Ababdé. Il n'avoit plus de corde autour du cou. Une violente altercation s'éleva entre Ibrahim & ſes gens. Ils parloient dans leur langage particulier que je n'entendois point. Tout ce qu'il me fut poſſible de comprendre, c'eſt que ceux qui avoient arrêté Abdel Gin furent violemment réprimandés, car tous les autres leur dirent quelques duretés, en déſapprouvant leur action.

PENDANT tout le tems que dura l'explication, j'entendis ſouvent prononcer le nom d'Haſſan Sidi Haſſan. Là-deſſus je commençai à ſoupçonner quelque choſe de la vérité, & ayant demandé en Arabe ce que c'étoit que ce Sidi Haſſan, j'appris tout le ſecret.

L'ON peut ſe rappeller que l'Arabe Abdel Gin, qui fut celui qui ſaiſit le domeſtique du chef de la caravane Sidi Haſſan, lorſque ce domeſtique ſe gliſſa dans ma tente pour dérober

un des porte-manteaux des Turcs ; qu'alors mes gens battirent le voleur juſqu'à le laiſſer pour mort ſur la place, & que depuis Huſſein Bey ordonna, ſur la plainte des Turcs, qu'on pendît ce miſérable. Mais, pour ſe venger de cela, Sidi Haſſan dit aux Ababdé qu'Abdel Gin étoit un eſpion des Atouni ; qu'il avoit été reconnu pour tel dans la caravane ; & qu'il étoit venu pour ſavoir le nombre des Ababdé, & les faire ſurprendre par ſes compagnons. Sidi Haſſan ſe garda bien de dire alors qu'Abdel Gin étoit mon domeſtique, & que j'étois à Coſſéir. De ſorte que les Ababdé crurent pouvoir ſacrifier juſtement ce pauvre Arabe.

Tout ſe termina alors par des aſſurances d'amitié. On me demanda quelques nouveaux remèdes pour Nimmer ; on me fit beaucoup de remercîemens pour ceux que j'avois déja donnés, & une immenſe quantité de viande, fort bien préparée dans des plats de bois, nous fut ſervie, & nous bûmes de l'eau fraîche des rochers de Terfowey.

Pendant ce tems-là deux de mes gens & trois de la ſuite d'Huſſein Bey, vinrent avec beaucoup d'inquiétude pour s'informer de ce qui ſe paſſoit ; mais comme ils ne ſe ſoucioient pas plus de la compagnie des Arabes que les Arabes de la leur, je les renvoyai pour apprendre mon aventure au Bey. Bientôt après je pris moi-même congé des Ababdé, emmenant avec moi Abdel Gin, qui avoit été habillé des pieds juſqu'à la tête par Ibrahim. Ce Scik nous donna auſſi deux de ſes Arabes pour nous accompagner en cas d'accident.

Je ne puis m'empêcher de m'accuſer ici d'une choſe, que

je regarde maintenant comme un grand mal : mais j'étois ſi indigné alors contre Sidi Haſſan, qu'en quittant Ibrahim, je m'oubliai juſqu'à lui dire : « A préſent, Sheik, que j'ai fait tout » ce que vous avez deſiré ſans en attendre jamais aucune ré» compenſe, la ſeule choſe que je vous demanderai & qui » ſera probablement la dernière, c'eſt que vous me vengiez de » cet Haſſan, qui eſt tous les jours en votre puiſſance. » Alors il me tendit la main, en diſant : « Haſſan ne mourra point » dans ſon lit, ou je ne parviendrai jamais juſqu'à la vieil» leſſe. »

Nous retournâmes alors très-ſatisfaits à Coſſëir, ou je remarquai que mes liaiſons imprévues avec les Ababdé me donnoient une conſidération, qui me mettoit à l'abri de tout danger; d'autant qu'on avoit vu en même-tems que j'étois auſſi l'ami des Atouni, puiſque j'avois ſauvé un Arabe de leur tribu.

Le Bey voulut abſolument que je ſoupaſſe avec lui. Je lui racontai alors toute l'hiſtoire ; ce qui parut l'étonner beaucoup; car il s'écria pluſieurs fois : « Menullah ! Menullah ! Muctoub ! » mots qui ſignifient : « c'eſt la volonté de Dieu ! c'eſt la vo» lonté de Dieu ! cela étoit ainſi écrit ! » & quand j'eus fini, il me dit : « je ne veux point laiſſer ici ce traître avec vous » pour vous inquiéter encore. Je veux l'obliger à me ſuivre à » Furshout, comme c'eſt ſon devoir. » Il l'y obligea en effet: mais, à mon grand étonnement, Sidi Haſſan, qui ne pouvoit ignorer ni ce qui venoit de ſe paſſer, ni les plaintes que j'avois portées contre lui au Sheik Hamam, vint à moi avant ſon départ, tandis que je prenois du café avec le Bey, &

me remit un morceau de papier contenant une adreſſe, & une note, avec prière de lui acheter un ſabre à la Mecque. Il paroît que ces ſortes de ſabres ſont fabriqués en Perſe; & comme je ne comprends point les mots dont ſe ſervit Haſſan pour les déſigner, je les copie ici afin qu'on puiſſe connoître le véritable nom de ces ſabres excellens. Ils ſont appellés Suggaro Tabanne Hareſanne Agemmi.

Quoiqu'assez accoutumé à diſſimuler mon reſſentiment, il m'étoit impoſſible d'après le tour que Sidi Haſſan avoit voulu me jouer avec les Ababdé, de me contraindre avec lui. Je jettai le papier aux pieds du Bey, en diſant à Haſſan : « Ce ſabre ſi précieux ſeroit inutile, même déplacé dans les » mains d'un lâche, d'un traître tel que vous; car vous ne » pouvez pas ignorer que je ſais bien que vous l'êtes. »

Il regarda le Bey, comme pour ſe plaindre à lui d'une pareille inſulte : mais le Bey lui dit, ſans aucun ménagement, » cela eſt vrai, Haſſan, cela eſt vrai. Si j'étois à la place » d'Ali-Bey, & que vous en euſſiez uſé avec aucune des per- » ſonnes qui me ſont attachées, ou même avec aucun étran- » ger, comme vous en avez uſé avec lui, je vous ferois » planter ſur un pieu dans le marché, juſqu'à ce que les » enfans vous euſſent aſſommé à coups de pierres. Il s'eſt plaint » de vous dans une lettre au Sheik Hamam, & je veux dépoſer » moi-même que votre conduite n'eſt pas celle d'un vrai Mu- » ſulman. »

Tandis que j'avois été avec les Ababdé, on avoit apperçu un vaiſſeau en détreſſe, & tous les canots de la rade étoient

allés à ſon ſecours & l'avoient toué dans le port. C'étoit préciſément le vaiſſeau qui portoit les vingt-cinq Turcs, & qu'on avoit trop chargé. Rien n'eſt ſi dangereux que de s'embarquer ſur cette côte, car les vaiſſeaux, qui y naviguent, ne ſont point pontés, & on les remplit de bled d'un bout à l'autre, & on met encore une planche dans l'écrancrure qui ſe trouve entre la partie élevée du devant, & celle de derrière, & qui forme à-peu-près tout ce qui reſte au-deſſus des vagues. Des ſacs, des voiles gaudronnées, des nates, ſont étendues ſur le bled; & c'eſt-là que les paſſagers couchent. Lorſque la mer eſt un peu agitée, & qu'elle entre dans le vaiſſeau, le bled gonfle prodigieuſement, & augmente tellement de poids, que le vaiſſeau enfonce, & l'eau entrant dans l'échancrure que l'on a fermée avec une planche, il eſt bientôt ſubmergé.

Quoique chaque jour voie arriver quelque accident ſemblable & provenant de la même cauſe, le deſir de gagner de l'argent dans ces ſortes de charrois, qui n'ont lieu qu'une fois par an, eſt tel que tous les vaiſſeaux partent non moins chargés que ceux qu'un chargement trop conſidérable a fait périr. C'eſt juſtement ce qui arriva à celui où étoient les vingt-cinq Turcs. Impatiens de s'éloigner de Coſſéir, ils ne voulurent pas attendre que le beau tems fût sûr. *Ullah Kerim*! S'écrièrent-ils; Dieu eſt puiſſant & miſéricordieux. Et ſur cela ils entreprirent une navigation, où, en vérité, il ne falloit pas moins d'un miracle pour les ſauver.

Ces Turcs ſe rendirent tous à terre excepté un ſeul, le plus jeune & le plus aimable, qui ayant eu le malheur de tomber

tomber pardeſſus le bord, s'étoit noyé. Le Bey les accueillit avec beaucoup d'humanité, & les défraya de tout; mais la Mer les avoit tellement effrayés qu'ils étoient preſque réſolus de ne plus ſe rembarquer.

Le Bey étoit venu de Jidda, dans un petit vaiſſeau très-ſolide, qui étoit du port de Shéher (1), d'où on l'avoit expédié chargé d'encens, denrée ordinaire qui ſort de ce port. Le Raïs avoit des affaires à Tor dans le fond du Golfe, & il pria le Bey de me le recommander. Je n'avois moi-même nul beſoin d'aller à Tor : mais comme j'avois lié une ſorte d'amitié avec ce Raïs, d'après les fréquentes converſations que nous avions eues enſemble, & qu'il ſe vantoit comme mon dernier patron, d'être un grand ſaint, eſpèce de caractère que je croyois pouvoir ménager à ma fantaiſie, je propoſai au Bey de contribuer, avec moi, à récompenſer ce Capitaine, pour qu'il portât nos amis les Turcs à Yambo, afin qu'ils ne fuſſent pas privés du bonheur qu'ils eſpéroient de leur voyage au tombeau du Prophète, & pour lequel ils avoient déjà pris tant de peine. Je promis en même-tems au Raïs, qu'à ſon retour de Yambo je freterois ſon vaiſſeau pour un mois; & comme j'avois alors formé le deſſein de viſiter la mer rouge juſqu'au détroit de Babel-mandeb, il s'engagea à ſe conformer à mes ordres juſques à ce que je vouluſſe le renvoyer.

Rien ne pouvoit être plus agréable que cet arrangement aux différentes perſonnes qui y étoient intéreſſées. Le Bey promit de ne pas quitter Coſſéir juſques à ce que le vaiſſeau eût mis

(1) C'eſt ſur la côte de l'Arabie heureuſe. Siagrum Promontorium.

à la voile ; moi je m'obligeai de le prendre à ſon retour ; & comme le Raïs, en ſa qualité de ſaint, nous aſſura que ſi quelque rocher ſe rencontroit ſur ſon paſſage, il ſe rangeroit à côté ; où il deviendroit mou comme une éponge, ainſi que cela lui étoit déjà pluſieurs fois arrivé, les Turcs & nous ne redoutâmes plus aucun danger pour ce voyage.

Tout alloit ainſi à notre ſatisfaction, quand malheureuſement les Turcs rencontrerent en allant s'embarquer Sidi Haſſan, qu'ils regardoient, avec raiſon, comme l'Auteur de toutes leurs infortunes. Tous les vingt quatre à-la-fois tirerent leurs épées, & ſans attendre des ſabres de Perſe, comme lui, ils vouloient le tailler en pièces : mais ils portoient de grandes culottes de drap à la hollandoiſe, ce qui les empêchoit de courir, & Sidi, qui n'étoit point embarraſſé par les ſiennes, ſe ſauva avec beaucoup d'agilité. Cependant on lui tira pluſieurs coups de piſtolet, dont un lui attrapa le derrière de l'oreille. Il ſe réfugia ſous la protection du Bey ; & nous ne le revîmes plus.

CHAPITRE IX.

Voyage au Jibbel Zumrud. — Retour à Coſſéir. — Le Chevalier Bruce s'embarque à Coſſéir. — Il viſite les iſles de Jaffateen. — Il arrive à Tor.

Le Bey & les Turcs partirent de Coſſéir pour leurs différentes deſtinations. Je fis embarquer avec les Turcs mon Arabe Abdel Gin, & non-ſeulement je lui fis un préſent, mais je le recommandai à mes généreux Compatriotes, qui étoient à Jidda, ſi, par haſard, il alloit dans cette Ville.

Je me logeai alors dans le château ; &, comme les Ababdé m'avoient raconté des choſes fort étranges de la montagne des Emeraudes, je réſolus d'y faire un voyage en attendant le retour de mon Raïs.

Il étoit impoſſible de ſavoir la diſtance de cette montagne par le rapport des gens du pays. Quelquefois on la diſoit éloignée de vingt-cinq milles, quelquefois de cinquante, enſuite de cent ; puis Dieu ſait combien elle étoit reculée !

Je pris un homme, qui avoit été deux fois à cette montagne des Emeraudes ; je fretai le meilleur vaiſſeau qui fût dans le port ; & le mardi, 14 de Mars, environ une heure avant l'aube nous fîmes voile de Coſſéir, avec un vent de Nord-Eſt. Ce

vent étoit très-modéré, & nous longeâmes la côte, extrêmement récréés par la vue des montagnes de marbre verd ou rouge, qui la dominent.

NOTRE vaiſſeau n'avoit qu'une voile tiſſue avec des feuilles d'une eſpèce de palmier, qu'on appelle *Doom*, & ſemblable à une épaiſſe natte de paille. Elle étoit attachée en haut, & on la tiroit comme un rideau; mais on ne pouvoit pas la baiſſer avec une vergue, comme une voile ordinaire, de ſorte que, dans un mauvais tems, ſi la voile avoit été ferlée elle ſeroit devenue ſi peſante, que le vaiſſeau eût été renverſé, ou le mât briſé & emporté; mais en revanche les planches du vaiſſeau étoient bien couſues enſemble, & il n'y avoit pas un clou, pas un ſeul morceau de fer dans toute la conſtruction du bâtiment. Auſſi quand on frappe contre quelque rocher avec de tels vaiſſeaux, il arrive peu de dommage. Mais, comme je ne m'y fiois point, j'inſiſtai pour que nous allaſſions tout doucement le long de la côte.

LA terre, que nous avions ſous le vent, appartenoit à nos amis les Ababdé. Il étoit aiſé de ramaſſer beaucoup de coquillages ſur tous les hauts fonds, que nous rencontrions. J'avois mis dans le vaiſſeau quatre outres d'eau fraîche, leſquelles étoient groſſes comme des muids, & avoient chacune une bouée, bien attachée avec une corde; de ſorte que ſi nous avions fait naufrage près de terre, nous nous aurions procuré du feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre; & je ne doutois pas que nous ne puſſions recevoir des ſecours, avant d'être à la dernière extrémité. Il n'y auroit eu un grand danger pour nous qu'en périſſant au large, de quoi je n'avois guère peur.

Le 15, à neuf heures du matin, nous vîmes un grand rocher, qui s'élevoit comme une colonne du ſein de la mer. Je le pris d'abord pour une partie du Continent : mais je le reconnus bientôt pour une Iſle. Comme nous nous avancions de ce côté-là, que le ſoleil étoit très-beau, & la mer très-calme, je pris hauteur, & je trouvai que nous étions par les 25° 6′ de latitude ; & l'Iſle paroiſſant à un lieue de diſtance au Sud-Sud-Oueſt de notre vaiſſeau, je conclus que ſa latitude étoit de 25°. 3′ nord. Cette Iſle eſt à environ trois milles du rivage, de forme ovale, & s'élevant tout-à-coup vers le milieu. On la nomme, dans le langage du pays, Jibbel Siberget, ce que nous rendons par montagne des émeraudes. Siberget eſt pourtant un mot de la langue des Paſteurs, qui, je penſe, n'ont jamais vu une ſeule émeraude ; & quoique la traduction Arabe ſoit Jibbel zumrud, & que le mot zumrud s'emploie pour nommer l'émeraude, pierre très-fine, & fort connue depuis la découverte du nouveau monde, je doute beaucoup que ni Siberget, ni Zumrud ait eu cette ſignification dans les premiers ſiècles. La raiſon qui, je crois, a fait donner à l'Iſle le nom de Jibbel Siberget, c'eſt qu'on y trouve, ainſi que ſur le Continent, qui l'avoiſine, beaucoup de morceaux d'une ſubſtance verte, cryſtalline & tranſparente ; cependant, quoique verts, ils ont des veines & des taches, & ne ſont pas à beaucoup près auſſi durs que le cryſtal de roche. C'eſt ſûrement une production minérale : mais elle n'a guere plus de ſolidité que le verre. J'imagine enfin que c'eſt-là ce que les Arabes Paſteurs ou les Peuples du Beja, appelloient *Siberget*, les Latins *Smaragdus*, & les Maures Zumrud.

Le 16, à la pointe du jour, je pris avec moi l'Arabe de

Coſſéir, qui connoiſſoit l'Iſle, & nous débarquâmes dans un endroit parfaitement déſert. Nous trouvâmes d'abord un ſable mouvant, comme celui de Coſſéir, & enſuite un ſol plus ſolide, où il n'y avoit pour toutes plantes que de la rue & de l'abſynthe. Nous nous enfonçâmes à environ trois milles du rivage dans un pays toujours non moins déſert, où on ne voyoit que quelques acacias répandus ça & là; & enfin nous parvînmes juſqu'au pied de la montagne. Je demandai à mon guide le nom de cet endroit; & il me répondit qu'on l'appelloit Saïel. Ces ſortes de gens ne manquent jamais de dire des noms; & les Voyageurs qui n'entendent pas la langue du pays, les croient ſur leur parole. Je me trouvai alors dans ce cas-là. Mon guide ne ſavoit point le nom de cet endroit; peut-être même n'en exiſtoit-il aucun: mais il le baptiſa tout de ſuite Saïel, ce qui ſignifie un Acacia mâle; & cela vraiſemblablement parce qu'il y vit un Acacia. Auſſi, pour la même raiſon, il auroit pu donner le même nom de Saïel, à tous les endroits où il ſe ſeroit arrêté depuis le golfe de Suez, juſque ſous la ligne.

Nous trouvons un pareil abus; dans tous les vieux itinéraires, & particulièrement dans l'Antonin (1). De telle ville à telle ville, il y a tant de lieues. Et quelle eſt la première ſtation? *El Seggera*, à dix milles. Les lecteurs prennent cet El Seggera pour le nom d'une ville, ainſi que le Jeſuite Hardouin & tous les Commentateurs l'ont fait: mais bien loin que Seggera (2) ſoit un nom de ville, il ſignifie au contraire qu'il

(1) Itin. Anton. à Carth., p. 4.

(2) Ainſi la première ſtation après Syéné eſt appellée Hiera Sycaminos; d'après un Sycomore, Ptolem. lib. 4, p. 108.

n'y a point de ville en cet endroit, & que le Voyageur eſt obligé de s'arrêter la nuit ſous un arbre. Saïel veut dire à-peu-près la même choſe.

Au pied de la montagne, ou à environ ſept pas au-deſſus de ſa baſe, il y a cinq trous, ou puits, dont le plus grand n'a pas quatre pieds de diamètre. On les nomme les puits de Zumrud; & c'eſt de-là, dit-on, que les Anciens tiroient des émeraudes. Nous n'avions ni le deſſein d'entrer dans ces puits ni les choſes qu'il nous eût fallu pour pouvoir y deſcendre; d'autant que l'air y eſt vraiſemblablement très-mauvais. Je ramaſſai des chandeliers & quelques fragmens de lampes, pareils à ceux qu'on rencontre par millions en Italie; je trouvai auſſi quelques très-petits morceaux de ce cryſtal verd & fragile, qu'on nomme ſiberget & bilur en Ethiopie, & qui eſt peut-être le zumrud, le ſmaragdus décrit par Pline, mais non l'émeraude connue depuis la découverte de l'Amérique, dont la qualité eſt bien différente. La véritable émeraude du Pérou n'a pas moins de dureté que le rubis.

Pline compte douze ſortes d'émeraudes, & nomme les (1) différens pays, où on les trouvoit. Pluſieurs Auteurs ont cru que le ſmaragdus des Latins, étoit un eſpèce de jaſpe très-fin. Pomet nous aſſure que c'eſt un minéral qui ſe forme dans les mines de fer, & il dit qu'il avoit une émeraude où il y avoit encore du fer attaché. Si cela étoit vrai, les plus belles émeraudes ne viendroient point du Pérou, où juſqu'à préſent on n'a pas pu découvrir du fer.

(1) Plin., lib. 37, cap. 5.

A l'égard des émeraudes orientales qui viennent, dit-on, de l'Inde, elles ſont maintenant bien connues, & leur prix eſt à peu-près fixé : mais toute notre induſtrie, toute notre avarice n'a pas encore pu découvrir dans ce pays-là, une mine de ces pierres. Il n'y a certainement point de doute que les émeraudes ne fuſſent connues dans les Indes orientales, lorſqu'on a trouvé le paſſage du Cap de Bonne-Eſpérance. Il n'y en a pas non plus que les Romains n'en tiraſſent de ces contrées lointaines. Cependant les émeraudes étoient exceſſivement rares dans l'Antiquité, & on en faiſoit un tel cas, que c'étoit un crime pour un artiſte que de graver ſur une émeraude. (1)

Il eſt probable que quelque ancien peuple de l'Orient étoit en communication avec le nouveau monde, bien longtems avant que nous y ſongeaſſions nous-mêmes. Les émeraudes qu'on en avoit tiré, ſont les mêmes, qui paſſerent enſuite en Europe, & qu'on nomma les émeraudes orientales, juſqu'à ce qu'elles fuſſent confondues avec les Péruviennes, (2) dont les Juifs & les Maures porterent une grande quantité dans l'Inde, après la découverte de l'Amérique.

Mais ce qui prouve invinciblement que nous ne ſommes point d'accord avec les Anciens ſur l'émeraude ; c'eſt ce que Théophraſte (3) dit avoir vu dans des livres des premiers Egyptiens, au ſujet d'une émeraude de quatre coudées, ou ſix

(1) Plin., lib. 37, cap. 5.
(2) Tavernier, vol. 2.
(3) Theophraſtas Περὶ λίθων.

pieds

pieds de long, qui avoit été envoyée en préſent à l'un de leurs Rois. Il rapporte également qu'il a vu en Egypte dans un des Temples de Jupiter, un obéliſque de ſoixante pieds de hauteur fait avec quatre émeraudes; & Roderic de Tolède dit que quand les Sarraſins s'emparerent de cette ville, Tarik, leur chef, avoit une table d'une émeraude de 365 coudées, ou 547 pieds & demi de long. Les hiſtoires de l'invaſion des Maures en Eſpagne parlent de beaucoup d'autres émeraudes à-peu-près pareilles.

Après avoir ſatisfait ma curioſité dans les montagnes des émeraudes, ſans avoir rencontré une ſeule créature vivante, je repris le chemin de mon vaiſſeau, où je trouvai un excellent dîner de poiſſon tout prêt. Il étoit compoſé de trois différentes eſpèces de poiſſon, qu'on nomme Biſſer, Surrumbac & Nhoude El benaat. Le biſſer ſemble être de l'eſpèce des huîtres; mais ſes deux coquilles ſont également courbes & concaves, & elles ont ſur le côté une jointure faite comme une charnière ou plutôt comme un gond, par où elles s'ouvrent. Ce poiſſon eſt barbu, comme quelques huîtres, qu'on ne mange pas & qu'on jette. Nous en trouvâmes quelques-uns de deux pieds de long. Mais le plus grand qu'on ait jamais vu eſt celui qui ſert de bénitier dans l'égliſe de Notre-Dame à Paris. (1)

Le ſecond poiſſon dont nous mangeâmes étoit le Concha veneris, armé de longues pointes; & le troiſième dont le nom ſignifie dans la langue du pays, le ſein de la Vierge, avoit

(1) Clamps.

des coquilles d'une extrême beauté, en forme pyramidale d'environ quatre pouces de hauteur & d'une couleur ſuperbement variée de verd & de nacre de perle.

Tous ces poiſſons ont un goût poivré, & on les regarde comme très-ſalubres. Il eſt d'ailleurs d'autant plus commode qu'ils portent avec eux ce goût d'épice, que les Voyageurs comme moi, ſe chargent rarement de pareilles drogues.

INDÉPENDAMMENT d'un grand nombre de beaux coquillages, que nous ramaſſâmes, nous choisîmes auſſi pluſieurs branches de corail, des coralines, des yuſſer, (1) & pluſieurs autres curioſités précieuſes pour l'Hiſtoire naturelle.

Nous étions alors pourvus de tout ce qui nous étoit néceſſaire. Le tems étoit beau. Nous n'avions aucun doute qu'il ne continuât. Pleins d'ardeur pour voyager, nous regrettions ſeulement de n'avoir pas pris, une fois pour toutes, congé de Coſſéir pour nous rendre à Jidda.

DANS cette heureuſe diſpoſition, nous remîmes à la voile à trois heures de l'après-midi; & le vent nous favoriſa tellement que le lendemain, 17, à huit heures du matin, nous nous trouvâmes à environ deux lieues d'une petite Iſle, connue du Pilote, ſous le nom de Jibbel Macouar. Cette Iſle eſt au moins à quatre milles de la terre ferme, & elle eſt très-élevée; de ſorte qu'en mer on peut la voir, je crois, de plus de huit lieues: mais on ne la diſtingue pas ordi-

(1) C'eſt une eſpèce de Keratophite, qui croit au fond de la Mer.

nairement du Continent. Je calculai qu'en faiſant mes obſervations, j'avois dû me trouver à environ 0.° 4′ de diſtance de cette Iſle, & que conſéquemment ſa latitude priſe au centre pouvoit être par les 24.° 2′ nord.

La côte de la grande terre, qui s'étend du Jibbel Siberget à Macouar a une direction preſque Nord-Oueſt & Sud-Eſt, s'alongeant en forme de promontoire ; puis elle change de direction, s'étend au Nord-Eſt & Sud-Oueſt, & ſe termine en une petite baye. Auſſi l'on a bizarrement imaginé qu'elle reſſembloit à un nez d'homme, & les Arabes l'ont nommée *Ras El Anf*, le cap du nez. Les montagnes, qui s'élèvent dans cette partie, ſont d'une couleur ſombre & brûlée; & elles ſont remplies d'eſcarpemens comme ſi des torrens s'étoient ouverts pluſieurs paſſages entre les rochers.

Les vaiſſeaux qui font le cabotage de Maſuah & de Suakem à Jidda, dans le fort de la mouſſon d'été, ont ſoin de ſe tenir le long de la côte d'Abyſſinie, où ils trouvent un joli vent d'Eſt qui ſouffle ordinairement pendant la nuit, & un vent d'Oueſt pendant le jour, s'ils naviguent aſſez près de terre, ainſi que leur conſtruction le leur permet.

Le vent violent de Nord-Eſt ſoufflant droit dans le golfe, pouſſe les vagues par le détroit de Babel mandeb dans l'océan Indien, où ſe trouvant accumulées, elles ſe reportent bientôt en arrière, & encore dans le milieu du canal, elles vont ſe déployer ſur les écueils des deux côtés de la mer Rouge. Quelque long que paroiſſe ordinairement le voyage de Maſuah au Jibbel-macouar, le vent favorable que nous eûmes & les cou-

rants, ſi je puis les nommer ainſi, nous eurent bientôt portés auprès de cette Iſle.

CEPENDANT un grand vaiſſeau ne pourroit pas haſarder de naviguer le long de la côte, où il rencontreroit ſans ceſſe des écueils. Mais les petits bâtimens, bien couſus, qui cèdent, ſans danger, à la violence des flots, & qui gliſſent légèrement ſur des bancs de corail, & quelquefois ſur des rochers plus aigus, peuvent ſeuls ſuivre cette route. Arrivés à cette Iſle, ils tournent leur proüe vers la rive oppoſée, & ils traverſent le canal en une ſeule nuit, pour ſe rendre à la côte d'Arabie, quoiqu'ils aient preſqu'un vent contraire. La route, qu'on ſuit dans une ſi ſingulière navigation, eſt marquée ſur ma carte, (1) avec exactitude, & a été vérifiée de manière qu'aucun Marin ne peut la ſoupçonner d'erreur.

A trois heures de l'après-midi, nous remîmes en mer, & nous continuâmes à parcourir la côte, avec un vent toujours favorable. Nous ne vîmes nulle part aucun indice d'habitation; les montagnes étoient par-tout également eſcarpées & briſées, & ſuivoient toujours la direction de la mer, plus ou moins avancées, ou reculées, comme la côte elle-même. Cette côte eſt très-dangereuſe. Nous ne vîmes ni près de la terre ferme, ni autour des Iſles, d'autre endroit, où l'on pût jetter l'ancre que ſur les bords même; de ſorte que quand nous débarquions, nous courions riſque de rompre notre beaupré contre le rivage.

L'ISLE du Jibbel-macouar a de forts briſants dans tous ſes

(1) Voyez la Carte.

angles. Cependant, quoique nous fussions très-rapprochés de ces brisans, la sonde ne nous rendit point de fond. Nous nous avançâmes alors entre Jibbel-macouar & l'autre petite Isle, qui est au Sud-Sud-Est à environ trois milles, & nous sondâmes sous le vent; mais nous ne trouvâmes encore point de fond à toucher presque la terre.

Presque au coucher du soleil, j'apperçut une petite Isle sablonneuse, que nous avions laissée à environ une lieue à l'ouest. Il n'y avoit ni arbre, ni buisson, ni aucune proéminence, qui pût la faire distinguer. Mon dessein étoit alors de m'avancer jusqu'à la rivière de Frat, qui est marquée sur les cartes comme très-large & très-profonde; mais, considérant que sa latitude étoit indiquée vers les 21.° 50′, c'est-à-dire, au-dessus des pluies du tropique, je ne pus croire à l'existence de cette prétendue rivière.

Il est un fait certain; c'est que nous ne connoissons point de rivière au nord des sources du Nil, qui ne tombe dans le Nil même. De plus, je puis assurer qu'il n'y a point de rivière dans toute l'Abyssinie, qui se jette dans la mer Rouge. Les pluies du tropique ont leurs bornes, & ne tombent point parde-là le 16.° de latitude. Ainsi, il n'y a point-là de rivière ni de fleuve, qui se précipite des montagnes, dans les déserts de la Nubie; & nous n'en connoissons point qui soit tributaire du Nil, & qui ait sa source au-dessus des pluies du tropique. Il seroit donc bien extraordinaire que la rivière de Frat prît naissance, dans une des contrées les plus arides du globe, qu'elle pût être aussi considérable que le Nil; & qu'elle conservât l'abondance de ses eaux dans toutes les saisons; avantage que

le Nil n'a point ; & qu'enfin, dans un pays où l'eau eſt ſi rare & ſi précieuſe, il n'y eût ſur ſes bords point de Ville, point d'établiſſemens anciens ou nouveaux, qu'on n'y vît pas même des campemens d'Arabes, qui le taverſaſſent & fiſſent le commerce de Jidda, qui eſt préciſément vis-à-vis.

Le 18, à la pointe du jour, ne voyant point la terre, j'eus de l'inquiétude, parce que bien que je fuſſe certain de ma latitude, je ne pouvois nullement me confier au ſavoir de mon Pilote. Mais demi-heure après le lever du ſoleil, j'apperçus un rocher très-élevé & très-eſcarpé, que le Pilote me dit, ſur ma demande, être un Jibbel, c'eſt-à-dire, un roc ; & ce fut là tout ce que je pus en tirer. Nous fîmes route vers ce roc, aſſez mal ſecondés par le vent ; &, à quatre heures, nous y jetâmes l'ancre. Comme cette Iſle n'avoit aucun nom connu, & que je ne ſavois qu'aucun Voyageur y eût été avant moi, j'uſai du privilège de ceux qui parcourent des contrées nouvelles, & je lui donnai mon nom. La partie ſud de cette Iſle eſt exhauſſée & remplie de rochers. La partie nord eſt baſſe & ſe termine en queue, c'eſt-à-dire, en un rivage qui a beaucoup de pente. Cependant la Mer y eſt extrêmement profonde juſques au bord, & en ſondant du derrière de notre vaiſſeau, nous ne trouvions point de fond.

Toute cette matinée notre Pilote me pria, comme la veille, de ne pas aller plus loin. Il diſoit que le vent avoit changé ; qu'il y avoit des ſignes au ſud, dont il ne pouvoit pas douter, & qui lui annonçoient infailliblement qu'avant vingt-quatre heures, nous aurions une tempête, qui nous mettroit dans le cas de faire naufrage ; que la rivière que je deſirois de voir

étoit vis-à-vis de Jidda, & que, quand je ſerois à Jidda, je pourrois m'y rendre en un jour & une nuit, ou par terre, ou par le moyen d'une chaloupe Angloiſe, parce que je trouverois des gens, qui connoiſſoient le pays, & qui ne m'expoſeroient à aucun accident; au lieu que, dans le voyage que je faiſois en ce moment, je ne pouvois pas rencontrer un homme, qui ne fût mon ennemi. Quoique je ne ſois pas beaucoup ſuſceptible de crainte, mon oreille ne ſe ferme jamais à la raiſon; & à ce que me diſoit mon Pilote, j'ajoutai moi-même en mon particulier, que nous pouvions très-bien être portés dans la haute mer, & manquer d'eau & d'autres proviſions.

Nous dinâmes donc auſſi promptement qu'il nous fût poſſible, en nous encourageant les uns les autres, autant que nous pûmes. Un peu après ſix heures, le vent tourna à l'Eſt, & devint variable; & il ſe leva un brouillard très-épais, qui couvroit la terre. Cependant à neuf heures du ſoir ce brouillard ſe diſſipa; & enſuite nous eûmes une très-forte briſe & qui nous faiſoit preſque voler ſur les flots en nous pouſſant droit à Coſſéir. Le ciel étoit couvert de nuages paſſagers, & quoique j'eſſayaſſe pluſieurs fois d'obſerver quelqu'étoile au méridien, cela me fut abſolument impoſſible. Le vent renforça encore, & continua à nous être favorable.

Le 19, dès que l'aube nous permit de diſtinguer les objets, nous vîmes la terre, qui s'étendoit à perte de vue, au nord; & bientôt après nous reconnûmes le Jibbel Siberget, ſous le vent à nous. Nous l'avions déjà vu depuis quelque-tems : mais nous l'avions pris pour une partie du Continent.

Après le vent favorable que nous avions eu cette nuit-là;

nous ne pûmes pas nous empêcher de plaiſanter notre Pilote ſur la profonde connoiſſance qu'il diſoit avoir du mauvais tems. Alors il ſecoua la tête, en nous diſant qu'il s'étoit trompé d'autres fois, & qu'il étoit toujours content quand il ſe trompoit de cette manière : mais que nous n'étions pas encore arrivés à Coſſéir, quoiqu'il eſpérât & qu'il crût même que nous nous y rendrions ſans péril. Peu de tems après la girouette, qui étoit à la tête du mât, tourna au nord, puis à l'Eſt, puis au Sud, & enſuite elle fit le tour du compas en ſens contraire. Le ciel devint obſcur, & il tomboit beaucoup de pluie au Sud. Tout-à-coup il partit un grand coup de tonnerre, ſans être précédé d'aucun éclair; & enfin le vent du Sud-Eſt ſouffla de nouveau avec force. Nous nous regardions les uns les autres, en baiſſant à moitié les yeux, & nous gardions un profond ſilence.

Cependant je vis que cela ne remédioit à rien. Nous étions en danger, & il falloit tâcher d'en ſortir le mieux que nous pourrions. Notre vaiſſeau alloit avec une vîteſſe prodigieuſe. La voile, tiſſue de palmier, étoit neuve & peſoit conſidérablement; & ce qui rendoit cet inconvénient encore pire, c'eſt que le mât étoit placé un peu trop en avant. La première choſe que je demandai, fut ſi le Pilote ne pouvoit pas baiſſer ſa grand'voile ? mais cela étoit impoſſible, parce que la vergue étoit attachée fixement au haut du mât. Le ſecond moyen étoit de la plier en la levant en partie, comme un rideau de théâtre : mais notre Pilote nous pria de ne pas le tenter, de peur que nous ne fiſſions chavirer le bâtiment. Malgré cela, je me fis aider par mes domeſtiques, & nous roulâmes une partie de la voile, autour des bâtons, qui la tenoient tendue : mais cela augmenta le pied

le poids du vaiſſeau en haut, & en avant ; & la proue s'enfonça tellement à deux repriſes qu'il paſſa beaucoup d'eau par-deſſus notre tête, & que je crus que nous étions pour jamais enſevelis dans les vagues. Je ſuis bien aſſuré que ſi le bâtiment n'avoit pas été en bon état & bien ſur ſa quille, il étoit perdu ; car le vent continua à être tempétueux.

Je commençai alors à quitter mon habit & mes grandes culottes, afin de pouvoir nager juſques au rivage, ſi le vaiſſeau étoit ſubmergé. Mais mes domeſtiques paroiſſoient avoir renoncé à l'eſpoir de ſe ſauver ou du moins ils ne faiſoient aucun préparatif pour cela. Le Pilote ſe tenoit le plus près de la côte, qu'il pouvoit, dans l'eſpérance de voir quelque petite Baye ; mais nous courions avec tant de violence que je ſuis perſuadé que nous aurions chaviré, ſi nous avions tenté d'entrer dans un port. Toutes les dix minutes au plus nous paſſions par-deſſus quelque banc de corail, que nous briſions par le frottement de notre quille, en faiſant le même bruit qu'une forte lime ſur du fer ; & ce qu'il y avoit de plus terrible encore, c'étoit une lame qui nous ſuivoit & qui beaucoup plus élevée que la poupe de notre vaiſſeau, ſembloit deſtinée, par la providence, à recouvrir l'abyme où nous allions être engloutis.

La frayeur parut avoir aliéné la raiſon du Pilote. Je le priai de prendre courage, & je lui fis boire un coup d'eau-de-vie, en l'aſſurant qu'il ne devoit pas contrarier tout ce que je pourrois faire ou ordonner, ni même douter que ce ne fût à propos, parce que j'avois paſſé des nuits bien plus terribles ſur l'Océan. Je lui promis que tout le mal, que pourroit ſouffrir ſon vaiſſeau, ſeroit réparé à mes frais, quand nous ſerions à Coſſéir, & que je

lui en acheterois un neuf, ſi celui-ci étoit trop endommagé. Il ne me répondit rien, ſinon que *Mahomet étoit le Prophète de Dieu.* « Laiſſez-le prophétiſer auſſi long-tems qu'il » voudra, lui dis-je. Tout ce que je vous demande, c'eſt de » vous tenir ferme à la barre. Regardez bien votre girouette, & » gouvernez droit en tenant le vent; car je ſuis réſolu de couper » en pièces cette grand'voile, & d'empêcher que le mât ne ſoit » emporté & ne nous faſſe chavirer. »

Le vent étoit ſi fort que je ne pus pas comprendre ſa réponſe. J'entendis ſeulement quelques mots ſur la miſéricorde & le mérite de Sidi Ali El Genowi, ce qui me mit en colere. « Au diable ſoit, lui dis-je, votre Sidi Ali El Genowi, imbécille que vous êtes, ne pouvez-vous me faire une réponſe raiſonnable ? tenez bien votre barre. Regardez votre girouette. » Gouvernez droit; car par le Dieu Tout-puiſſant, qui eſt aſſis » dans le ciel, je jure, (ce qui eſt bien autre ſerment que par Sidi » Ali El Genowi), je jure que je vous caſſe la tête d'un coup » de piſtolet, au premier faux mouvement du vaiſſeau, ou au » premier changement de route. » Il me répondit alors, Maloom, c'eſt-à-dire, fort bien.

Ce que j'avois d'abord dit fut auſſi-tôt fait. Je tenois la grand'voile, & avec un grand couteau, je la fendis en pluſieurs bandes; ce qui ſoulagea beaucoup le bâtiment, quoique nous allaſſions encore avec une extrême rapidité.

Vers les deux heures le vent parut ſe calmer; mais, demi-heure après, il ſouffla avec plus de violence qu'auparavant. A trois heures, il tomba tout-à-fait. J'encourageai alors mon Pilote,

qui s'étoit montré très-attentif, & avoit, je crois, invoqué tous les Saints de ſon Calendrier. Je l'aſſurai que je le dédommagerois amplement de la perte de ſa grand'voile. Nous vîmes très-bien, en ce moment, les deux rochers blancs qui ſont ſur les deux montagnes, au-deſſus de l'ancien Coſſéir ; & le même jour, 19, le nouveau Coſſéir nous vit arriver dans ſon port, un peu avant le coucher du ſoleil.

Bientôt après nous apprîmes combien nous avions été plus heureux que quelques autres Navigateurs, qui étoient à la mer dans le même-tems que nous. Trois vaiſſeaux de Coſſéir chargés de bled pour Yambo périrent avec tout ce qui étoit à bord. L'un de ces trois vaiſſeaux étoit celui où les vingt-cinq Turcs avoient été d'abord embarqués. Cette nouvelle fut apportée par Sidi Ali El Meymoum El Shehrié, ce qui ſignifie Sidi le ſinge de Sheher ; car quoique ce fût un ſaint, ſa figure reſſembloit à celle d'un ſinge, & on avoit jugé à propos de le diſtinguer par le nom de cet animal.

Nous étions déja bien mécontents des embarcations de Coſſéir. Mais le vaiſſeau de Sidi Ali El Meymoum, quoique petit, étoit fort & bien fourni d'agrêts. Les voiles étoient de toile, & il avoit navigué dans l'océan Indien. Sidi Ali avoit à ſon bord quatre hommes forts & qui paroiſſoient bien entendus, & lui-même, quoique de petite taille & âgé de près de ſoixante ans, il étoit encore plein de vigueur & d'activité & auſſi bon marin, qu'il ſe vantoit d'être ſaint.

Ce fut donc le 5 d'Avril qu'après avoir fait mes dernières obſervations ſur la longitude de Coſſéir, je m'embarquai

à bord de ce vaiſſeau, & que nous mîmes à la voile. Il m'étoit néceſſaire de cacher à quelques-uns de mes domeſtiques que mon intention étoit d'aller au fond du Golfe, de peur que, ſe trouvant parmi des chrétiens & non loin du Caire, ils ne renonçaſſent à un voyage dont ils étoient fatigués, avant qu'il fût bien commencé.

Les deux premiers jours de notre navigation, nous eûmes un tems brumeux, & peu de vent. Le ſoir le vent ſe calma tout-à-fait. Nous vîmes au Sud-Oueſt une terre élevée & très-inégale qui étoit parallèle avec la côte, & plus haute dans le milieu qu'à ſes deux extrémités. Nous jugeâmes que c'étoit la montagne qui diviſe la côte de la mer Rouge de la partie orientale de la vallée d'Egypte qui répond à Monfalout & à Siout. Nous mîmes en travers pendant la nuit, derrière un petit promontoire aſſez bas, quoique le vent fût aſſez bon. Mais notre Raïs craignoit de donner ſur les Iſles de Jaffatéen, dont il ſavoit que nous n'étions pas loin.

Nous prîmes, avec une ligne pendant la nuit, beaucoup d'excellens poiſſons, dont quelques-uns peſoient juſques à quatorze livres. Les meilleurs avoient le dos bleu comme les ſaumons, & leur ventre étoit rouge & tacheté de bleu. Ils reſſembloient auſſi aux ſaumons pour la forme; mais ils avoient la chair blanche & moins ferme.

Dans la matinée du 6, nous arrivâmes aux Iſles de Jaffatéen. Elles ſont au nombre de quatre, jointes par des hauts fonds & des rochers cachés ſous l'eau. Ces Iſles forment une eſpèce d'arc & ſont dangereuſes pour les vaiſſeaux, qui navi-

guent la nuit; parce qu'il ſemble qu'il y ait un paſſage aiſé entre elles; mais, quand les Pilotes veulent en profiter, ils peuvent rencontrer deux rochers, qui ſont preſqu'au milieu de l'entrée, à peine cachés par l'eau, & environnés d'une mer très-profonde.

Après que nous eûmes paſſé ces Iſles, j'appris de mon Raïs que, ſans quelques ſignes qu'il avoit remarqués relativement au tems, il ne ſe ſeroit pas engagé entre les Iſles de Jaffatéen, mais qu'il auroit fait route directement à Tor, en paſſant entre l'Iſle de Shéduan, & un rocher qui eſt dans le milieu du canal au-delà du Ras Mahomet. Mais nous avions été ſi tranquilles toute la nuit que nous ne pouvions qu'être fort reconnoiſſans envers notre Raïs du ſoin qu'il avoit pris, quoiqu'il n'eût pas eu de grandes raiſons de le prendre.

Le lendemain, 7, nous laiſſâmes, dès le matin, notre paiſible ſtation dans la Baye; & nous gouvernâmes preſque au Sud-Eſt, tout le long des deux Iſles de Jaffatéen, qui ſont le plus au Sud, & nous tînmes le cap directement ſur le centre de Shéduan, juſqu'à ce que nous fuſſions trois milles au moins en dehors de la partie orientale de ces Iſles. Nous paſſâmes alors Shéduan que nous laiſſâmes trois lieues dans l'Eſt; & nous dirigeâmes notre route preſqu'au Nord-Nord-Oueſt par ranger la partie occidentale du Jibbel Zeit, qui eſt une grande Iſle déſerte, ou plutôt un rocher, éloigné d'environ quinze milles du Continent.

Le paſſage entre les Iſles de Jaffatéen n'eſt praticable que pour de petits bâtimens, dont les planches ſont bien

couſues enſemble, & qui prêtent, ſans danger, en heurtant contre des rochers. Ce n'eſt pas, d'ailleurs, le manque d'eau, qui rend cette navigation périlleuſe. Toute la partie occidentale de la côte eſt preſque perpendiculaire, & il y a beaucoup plus d'eau que ſur la côte orientale; mais auſſi il n'y a ni de hauts fonds, ni aucun autre endroit où l'on puiſſe jeter l'ancre. Tout le rivage eſt bordé de rochers; la mer eſt très-profonde, & cependant il s'élève ſous l'eau diverſes pointes de roc, qui ſont exceſſivement dangereuſes, parce qu'on ne peut pas les voir, & que rencontrées par un grand vaiſſeau, elles le fracaſſeroient & rendroient ſon naufrage inévitable.

La nature de cette côte vient, ce me ſemble, d'une cauſe que je vais expliquer. Les montagnes, qui bordent l'Egypte & l'Abyſſinie, ſont toutes, comme je l'ai déjà obſervé, de Porphyre, de Granit, d'Albâtre, de Baſalte, & de pluſieurs autres ſortes de marbre extrêmement durs. Elles ſe trouvent toutes, même dans la partie nord, par la latitude de 16° où il ne tombe jamais de pluie, & le vent ne peut, en paſſant par-deſſus ces montagnes, porter dans la mer que très-peu de ſable & de pouſſière. Du côté oppoſé, c'eſt-à-dire, ſur le rivage de l'Arabie ou de l'Héjas & du Tehama, il n'y a que des ſables mouvans, & dans les mouſſons sèches de l'hiver, quand le vent ſouffle du Sud-Eſt, il porte dans le golfe une immenſe quantité de ces ſables, leſquels s'entaſſent dans les rochers qui ſont le long de cette côte, & s'y trouvent enſuite retenus par la mouſſon d'été, ou par le vent du Nord-Eſt, qui eſt directement oppoſé, & qui empêche qu'ils ne puiſſent être entraînés par le mouvement des eaux, vers les côtes de l'Egypte.

Dela il ſuit que ſur la côte occidentale ou la côte d'Abyſſinie,

l'eau eſt très-profonde, & remplie de rochers, qui n'étant jamais couverts par des ſables, ne peuvent pas devenir inſenſiblement des Iſles, comme cela arrive ailleurs. Ils reſtent toujours dépouillés, ſans qu'aucun ſédiment s'attache à eux, & leurs pointes ſont auſſi aiguës que des lances.

Sur la côte orientale il y a auſſi des rochers : mais ſe trouvant immédiatement ſous le vent de Sud-Eſt, qui porte le ſable dans la mer, où enſuite la mouſſon du Nord-Oueſt le repouſſe & le contient, ces rochers deviennent chacun un Iſle, & deux ou trois Iſles forment bientôt une Baye.

Aux bouts des principales de ces Bayes, on a élevé pluſieurs monceaux de pierres pour ſervir de ſignaux & indiquer la paſſe ; & c'eſt-là que les grands navires qui vont du Caire à Jidda, & qui non-ſeulement ſont auſſi gros que nos vaiſſeaux de guerre de ſoixante-quatorze canons, mais qui ont le double de poids à cauſe des citernes en maçonnerie qu'on y conſtruit pour contenir l'eau, après avoir navigué le jour dans le canal, viennent tranquillement à quatre heures de l'après-midi, pour paſſer la nuit ; & ils ne recommencent leur navigation que le lendemain au ſoleil levant.

Quoique dans mon voyage, j'aie couru de l'Oueſt du Jibbel Zeït, à l'Oueſt-Nord-Oueſt pour me rendre dans le port de Tor, je ne prétends point donner aux Marins, qui commanderont de gros vaiſſeaux, un conſeil auſſi pernicieux que celui de ſuivre ma route. Il y a deux manières d'inſtruire utilement les hommes dans les choſes, qui leur ſont abſolument inconnues. La première c'eſt de ne leur apprendre que ce qu'ils peuvent

faire ſans danger. La ſeconde, c'eſt de leur indiquer ce qu'ils ne doivent point faire ou du moins ce qu'ils ne doivent tenter, que dans des occaſions très-preſſantes, & avec plus ou moins de riſque; & alors en plaçant devant les yeux de ceux à qui on parle, l'étendue de ce riſque, on les met à même de bien connoître tout ce qu'ils pourront entreprendre; d'après cela, j'oſerai dire que la route que j'ai ſuivie de Coſſéir, ou même du Jibbel Siberget à Tor, ne peut être faite par de grands vaiſſeaux. Mon voyage, quelques peines, quelques ſoins qu'il m'ait coûté & à quelques dangers qu'il m'ait expoſé, n'empêchera peut-être pas des milliers de Navigateurs de périr: mais il peut être regardé comme le commencement des examens, que feront ſans doute à l'avenir des perſonnes plus capables que moi & mieux ſecondées. Ce qui, j'eſpere, le rendra un fragement précieux, c'eſt que, malgré toute la crainte que j'avois de faire périr dans la mer des gens à gage, qui s'expoſoient à me ſuivre, je puis dire, avec certitude, que jamais le viſage d'un homme, ni la crainte de mon propre danger, n'a pu m'empêcher de vérifier de mes yeux ce que j'ai voulu décrire.

Dans le tems des Ptolémées, &, comme je le ferai voir par la ſuite, long-tems avant eux, la côte occidentale de la mer Rouge, où il y a le plus d'eau & où ſont les rochers les plus dangereux, étoit la route que ſuivoient les vaiſſeaux Indiens & Africains chargés des plus riches cargaiſons, que jamais navires aient porté depuis. Les Ptolémées bâtirent pluſieurs grandes Villes ſur cette côte; & rien ne nous apprend que les vaiſſeaux aient été obligés d'abandonner cette route, à cauſe d'aucun danger. Au contraire, ils évitoient la côte d'Arabie;

rabie; & parmi les raiſons qu'ils avoient de s'en éloigner, une paroît bien ſenſible. Ils étoient chargés des plus riches marchandiſes, d'or, d'yvoire, de gommes, de pierres précieuſes, & conſéquemment le fret étoit fort cher.

Lorsque ce commerce étoit à ſon plus haut point de perfection, il ſe faiſoit en partie avec des vaiſſeaux à rames. Le Prophète Ezéchiel (1) nous apprend que 700 ans avant Jeſus-Chriſt, ou 300 ans après que Salomon eut fini ſon commerce avec l'Inde & l'Afrique, on ne ſe ſervoit pas toujours de voiles, dans le tems même des mouſſons. Il falloit donc un grand nombre d'hommes pour ramer pendant de ſi longs voyages. Pour un grand nombre d'hommes on avoit beſoin de beaucoup d'eau; ce qui auroit tenu trop de place ſi on l'avoit embarquée toute à-la-fois. Mais, ſur la côte d'Abyſſinie, on ne pouvoit pas naviguer deux jours, ſans trouver à en prendre; au lieu que, ſur la côte d'Arabie, il eût été difficile de s'en procurer une fois en quinze jours. Auſſi la côte d'Abyſſinie ou la côte occidentale a été appellée *Ber El Ajam* (2) & par corruption Azamia, le pays de l'Eau, par oppoſition à la côte orientale, qu'on nomme *Ber El Arab*, le pays où il n'y a point d'eau.

Un examen bien ſûr devint néceſſaire, & les Pilotes ſe rendirent habiles en raiſon des dangers qu'offroit cette navigation. Lorſqu'ils eurent une fois la connoiſſance exacte des rochers & des divers périls qui les menaçoient, ils préférerent la

(1) Ezech., chap. 27, verſ. 6 & 29.

(2) Ajam, dans la langue des Arabes Paſteurs, ſignifie de l'eau de pluie.

côte la plus profonde, parce qu'ils y pouvoient naviguer toute la nuit, & ſe pourvoir d'eau chaque jour. Au lieu que, ſur la côte d'Arabie, ils auroient été obligés de ne voyager que la moitié de la journée, de s'arrêter chaque nuit, & de ſe charger d'une quantité d'eau, qui auroit templi la moitié de leur vaiſſeau.

MAINTENANT je vais entreprendre d'indiquer aux grands vaiſſeaux la route qu'ils doivent ſuivre, pour entrer ſans danger dans le golfe de Suez. Ceux qui les commanderont pourront, par ce moyen, juger eux-mêmes de la marche qu'il leur faudra tenir, même en cas d'accident, ſans ſe confier aveuglément à des Pilotes.

D'ABORD je ſuis certain qu'en prenant leur point de départ du Jibbel El Ourée, les vaiſſeaux peuvent avec ſécurité naviguer toute la nuit dans le milieu du canal, juſques par la latitude d'Yambo.

LA mer Rouge doit être diviſée en quatre parties, dont le canal occupe deux, juſques à la latitude de 26°, & près de celle de Coſſéit. Sur la côte occidentale l'eau eſt profonde, & il y a beaucoup de rochers, ainſi que je l'ai déjà remarqué. Du côté de l'orient ſont, comme je l'ai dit auſſi, pluſieurs petites Iſles ou rochers autour deſquels il s'eſt accumulé beaucoup de ſable; & entre ces Iſles, il y a des canaux profonds & des havres & bayes, où les plus grands navires peuvent ſe mettre à l'abri de tous les vents. Mais, à travers ces Iſles, depuis Moka à Suez, il eſt néceſſaire de prendre un Pilote, & de ne voyager que pendant une partie du jour ſeulement.

Les perſonnes, qui ne connoiſſent que nos contrées civiliſées, ne regarderont point comme un malheur, d'avoir beſoin de naviguer avec un Pilote, quand on peut l'avoir aiſément; &, dans les ports de la mer Rouge, il y en a beaucoup. Mais ce ſont preſque tous des gens ſans aucune habileté, leſquels dictent les manœuvres par occaſion, ſans rien prévoir, & ſans faire attention à ce qu'on leur dit. Dans de grands vaiſſeaux très-chargés, ces Pilotes courent avec toutes les voiles dehors, & tout-à-coup on les entend crier de laiſſer tomber les ancres, de mettre en travers, vis-à-vis d'un rocher ou d'un banc de ſable. Auſſi ſi nos Marins n'avoient pas infiniment plus de vigueur & de promptitude dans l'exécution, que les Pilotes n'ont d'habileté & de prévoyance, je crois que fort peu de vaiſſeaux, qui naviguent dans ces parages, atteindroient le port, pour lequel ils ſont deſtinés.

Cependant ſi l'on va à Suez, ſans la permiſſion du Shériff de la Mecque, c'eſt-à-dire, qu'on ne veuille pas vendre ſa cargaiſon à Jidda, ou y payer les droits, on peut faire route directement par Moka; & ſi quelques raiſons empêchent d'aborder ſur cette côte, on ſe rend en peu d'heures à Azab ou Saba, ſur la côte d'Abyſſinie, dont j'ai déterminé la latitude par les 13.° 5′ Nord.

Azab n'eſt point un port; mais il offre une route commode; & l'on peut y jetter l'ancre & ſe mettre à l'abri, ſous une Iſle baſſe & déſerte, nommée l'Iſle Crab, qui eſt terminée par quelques rochers. Il eſt pourtant néceſſaire de ſe reſſouvenir, que les habitans de ce pays ſont des *Galla*, c'eſt-à-dire, la Nation la plus traître & la plus perfide, qui exiſte ſur la ſurface du

Globe. Quelquefois les Arabes Paſteurs viennent en grand nombre ſur cette côte, & ſe tiennent ſur le derrière des montagnes, qui bordent le rivage, ou dans de miſérables villages compoſés de huttes, qui ſont plantés dans une direction tantôt Eſt, tantôt Oueſt, d'Azab à Raheeta, le plus conſidérable de leurs villages.

Il eſt aiſé de ſe procurer à Azab, beaucoup d'eau, de moutons & de chevreaux. On y trouve auſſi à acheter, dans la ſaiſon convenable, de la myrrhe & de l'encens, ou bien on peut y attendre qu'on les ait recueillis.

J'observe, encore une fois, qu'il ne faut pas avoir la moindre confiance dans le Peuple d'Azab. Les habitans de Moka, qui ne peuvent ſe diſpenſer de ſe ſervir de ce Peuple, dans leurs opérations de commerce, ne font rien paſſer par ſes mains ſans exiger des ſûretés, même ſouvent des ôtages. Peu d'années avant mon arrivée dans ces contrées, le Chirurgien & le Contre-Maître & pluſieurs matelots de l'Elgin, vaiſſeau de la compagnie des Indes Angloiſe, leſquels alloient à Azab, avec un ſauf-conduit du Sheik pour acheter de la myrrhe, furent attaqués par le peuple. Ceux qui étoient reſtés dans la chaloupe purent ſeuls ſe ſauver, encore y en eût-il pluſieurs de bleſſés. Cependant un vaiſſeau, qui ſe tient ſur ſes gardes n'a point à redouter de pareils bandits; & il peut trouver à Azab, comme je l'ai déjà dit, de l'eau & d'autres proviſions en cas de néceſſité.

Si on ne craint point d'être reconnu, on a la facilité de ſe procurer de l'eau en abondance & bien meilleure que celle d'Azab, dans l'Iſle de Camaran ſituée ſur la côte d'Arabie,

par la latitude de 15° 39′. Cette Iſle eſt petite, baſſe, noire, & remarquable par une maiſon blanche, ou fortereſſe, qu'on a bâtie dans la partie occidentale; mais il n'y a là que des proviſions d'une très-mauvaiſe qualité.

Mais ſi l'on ne vouloit abſolument point être apperçu ſur cette côte, parmi la chaîne d'Iſles, qui traverſe preſque le Golfe, & s'étend de Loheia juſques à Maſuah, on trouveroit un ancrage ſûr dans une de ces Iſles, nommée Foosht. Cette Iſle eſt placée ſur ma Carte par les 15° 59′ 43″ de latitude Nord, & par les 42° 27′ de longitude Eſt, d'après les obſervations que j'ai faites ſur l'Iſle même.

Il y a, dans cette Iſle, de l'eau excellente & en grande quantité, dans des puits, qu'un Dervis ou Moine garde & tient très-propres. Ce pauvre malheureux fut ſi épouvanté quand il nous vit débarquer avec des armes à feu, qu'il ſe laiſſa tomber la face contre terre; & il ne voulut point ſe relever juſques à ce que mon Raïs m'eût expliqué la cauſe de ſa terreur, & qu'étant bien aſſuré moi-même que je ne courois aucun riſque d'être ſurpris, j'eus renvoyé mes fuſils & mes piſtolets à bord.

De Foosht à Yambo il n'y a aucun autre endroit ſûr pour faire aiguade. Certes ſi la rivière Frat dont nous avons déjà parlé, exiſtoit réellement, on n'auroit pas beſoin de chercher de l'eau ailleurs.

Avant d'arriver au Ras Mahomet, il eſt important d'avoir un Pilote à bord; parce qu'au-deſſus des montagnes

d'Auche ; du Golfe de l'Elan, & du Ras Mahomet même ; il s'élève ſouvent des brumes, qui durent pluſieurs jours de ſuite ; & il périt beaucoup de vaiſſeaux, qui prennent la Baye orientale ou le Golfe de l'Elan, pour l'entrée du Golfe de Suez. Le Golfe de l'Elan a un banc de rocher qui le traverſe.

APRÈS Shéduan, qui eſt une grande Iſle, à trois lieues de diſtance de celles Jaffatéen, dans une direction preſque Nord, quart d'Oueſt, on trouve un roc nud, lequel les Navigateurs de ces mers, conformément à leur pareſſe, à leur inſouciance ordinaire, n'ont pris la peine de déſigner que par le ſimple nom de Jibbel, qui veut dire en général un rocher, une Iſle, ou une montagne. Il faut ne pas ſe tenir en faiſant route, à moins de trois lieues de ce rocher ; mais bien le laiſſer au loin dans l'Oueſt. On trouve alors pluſieurs hauts fonds, qui forment une eſpèce de canal, où la ſonde rend depuis quinze juſques à trente braſſes. Enſuite, en portant le Cap directement ſur Tor, on rencontre deux bancs de ſable, qui ſont de forme ovale, avec pluſieurs rocs cachés par l'eau, entre leſquels on paſſe. Là, tout le danger eſt à découvert ; l'on peut naviguer ou en dedans, ou à l'Eſt de pluſieurs petites Iſles, qu'on voit le long de la côte, & où ſont les ancrages des vaiſſeaux du Caire, ainſi que je les ai marqués ſur carte, par un ancre noir.

CETTE route eſt celle que font les meilleurs Pilotes de quelque grandeur que ſoient les vaiſſeaux, qu'ils conduiſent. Mais, ſuivant la route tracée par M. Niéburh qui partit de Suez dans un gros vaiſſeau commandé par Mahomet Raïs Tobal, il ſuivit le canal juſques à ce qu'il arrivât à la pointe où Tor portoit un peu au Nord de l'Eſt de cette pointe.

Tor eſt reconnu de loin, à cauſe de deux montagnes, qui s'élèvent très-près du rivage, & que, dans un tems clair, on découvre de ſix lieues en mer. Au Sud-Eſt de ces montagnes ſont la Ville & le havre; les maiſons ſont entourées de quelques palmiers, d'autant plus remarquables qu'ils ſont les ſeuls qu'on apperçoive ſur cette côte.

Il n'y a nul danger à entrer dans le port de Tor. La paſſe eſt claire & aſſez profonde, & en paſſant un peu à bas bord l'endroit où il y a une vigie, on peut gagner un peu au Nord & mouiller l'ancre par cinq ou ſix braſſes.

Le fond de la Baye eſt à environ un mille de la vigie; & à la même diſtance du rivage oppoſé.

La marée n'eſt pas ſenſible dans le milieu du golfe: mais, ſur les côtes, elle a un courant de deux nœuds par heure. Dans les hautes marées, la mer eſt pleine à Tor, un peu avant midi.

Ce fut le 9 que nous arrivâmes à Tor, petit village dont les maiſons ſont diſperſées, & où il y a un couvent de Moines Grecs dépendant du Mont-Sinaï.

Don Juan de Caſtro (1) s'empara de Tor, peu de tems après que les Portuguais eurent découvert un paſſage aux Indes par le cap de Bonne-Eſpérance. Tor étoit alors entouré de murailles & fortifié: mais depuis il a perdu tous ſes

(1) Voyez le Journal publié par l'Abbé de Vertot.]

avantages. Il ne ſert plus qu'à fournir de l'eau aux vaiſſeaux, qui ſe rendent à Suez ou qui en reviennent.

De Tor nous pûmes contempler aiſément les montagnes d'Horeb & de Sinaï, qui s'élèvent pardernière les autres montagnes & dont les ſommets ſont ſouvent couverts de neige pendant l'hiver.

A préſent que je ſuis à l'extrémité de la partie Nord du Golfe d'Arabie, il y a trois choſes dont on s'attend peut-être que je rendrai compte: mais je ſuis fâché d'être obligé d'avouer que mes explications ſeront vraiſemblablement trop peu ſatisfaiſantes pour contenter la curioſité de mes Lecteurs.

La première de ces choſes, c'eſt de répondre à la queſtion par laquelle on demande ſi la mer Rouge eſt plus haute de pluſieurs pieds ou de pluſieurs pouces que la Méditerranée? A cela je dirai que ce fait a été ſuppoſé par l'antiquité, & allégué comme la raiſon pour laquelle Ptolémée fit partir le canal qu'il creuſa du fond du Golfe d'Héroopolis, plutôt que de le faire traverſer l'Iſthme de Suez; attendu qu'en coupant cette Iſthme, il eût pu ſubmerger une grande partie de l'Aſie Mineure. Mais qui eſt-ce qui a jamais entrepris de vérifier cela? Qui peut établir, d'une manière certaine, la différence des niveaux, entre deux points diſtants l'un de l'autre de cent vingt milles, & ſéparés par un déſert, dont la ſurface n'a aucune ſolidité, mais eſt au contraire mobile, & changeante à chaque heure du jour? Dans le fait, toutes les Mers ſont de même. Qui empêche donc que l'océan Indien n'inonde le ſol qui eſt plus bas que lui? Qui eſt-ce qui le retient dans ſes limites?

Juſques

Jusqu'a ce que cette partie de la queſtion ſoit réſolue, je ſoutiendrai qu'il n'exiſte aucune différence entre le niveau de la Méditerranée & celui de la mer Rouge, malgré tout ce que les Ingénieurs de Ptolémée en ont pu dire; car ſuppoſer une telle différence, c'eſt ſuppoſer que la nature a violé une de ſes principales loix.

La choſe dont je dois parler enſuite, pour la ſatisfaction de mes Lecteurs, c'eſt le chemin par lequel les enfans d'Iſraël traverſerent la mer Rouge, quand ils abandonnerent les terres d'Egypte.

Comme l'Ecriture-Sainte nous apprend que ce paſſage, en quelque endroit qu'il ait été effectué, n'a eu lieu que par l'influence d'un pouvoir miraculeux, aucune marque du plus ou moins de largeur ou de profondeur n'en déſigne la trace. Ce n'eſt-il eſt vrai, qu'un ſimple objet de curioſité, qui peut ſervir ſeulement à ajouter à la gloire de l'Ecriture: mais, par cette raiſon même, il n'eſt point à dédaigner.

Je ſuppoſe que mes Lecteurs ont été ſuffiſamment convaincus, par les anciens Ecrivains, que la contrée de Goshen, que les Iſraélites habitoient en Egypte, étoit ſituée à l'orient du Nil, dont les débordemens ne pouvoient pas l'inonder; & que cette contrée étoit bornée au Sud par les montagnes de la Thébaïde, à l'Oueſt & au Nord par le Nil & la Méditerranée, & à l'Eſt, par la mer Rouge & les déſerts d'Arabie. C'étoit-là le territoire d'Héliopolis. Sa capitale ſe nommoit *On*; d'après la prédiction des Hébreux pour la lettre O, ils appellerent cette contrée Goshen; mais ſon vrai nom étoit Geshen, le pays de l'herbe, ou

du pâturage, ou des Paſteurs ; & cela par oppoſition avec les terres voiſines, qui étoient enſemencées d'abord après les inondations du Nil.

Il y avoit trois chemins, par où les enfans d'Iſraël pouvoient entrer en Paleſtine, en fuyant devant le Pharaon. Le premier, le long des côtes de la mer, par Gaza, Askelon & Joppé, étoit le plus court & le plus facile, ſur-tout pour un peuple nombreux, portant ſes proviſions, ſes uſtenſiles, & conduiſant des enfans & du bétail. La côte de la mer étoit remplie de Villes commerçantes ; la terre du centre étoit bien cultivée, & la partie, qui bordoit les montagnes, couverte de troupeaux & de bergers, n'étoit ni moins riche, ni moins puiſſante que les Villes même.

Cette étroite vallée, ſituée entre les montagnes & la mer, s'étend le long du rivage oriental de la Méditerranée & comprend depuis Gaza, qui eſt au Nord, toute la partie baſſe de la Paleſtine & de la Syrie. Sans doute un petit nombre d'hommes euſſent pu traverſer ce pays, en vertu des loix de l'hoſpitalité. On y paſſoit même inceſſamment, puiſque c'étoit la grande route de communication entre l'Egypte & les villes de Tyr & de Sidon. Mais le cas étoit bien différent avec une multitude de ſix cent mille hommes, & des troupeaux immenſes de bétail. Ils auroient couvert la terre entière des Philiſtins, ravagé & détruit tout ce qui ſe ſeroit rencontré ſur leur paſſage, & occaſionné, ſans doute, quelque grande révolution. Comme ils ne devoient pas d'ailleurs entrer de ſuite en poſſeſſion de la terre promiſe, les Nations n'ayant pas encore comblé la meſure de l'iniquité, Dieu les détourna

du chemin le plus court, & leur en fit prendre un autre, de peur « qu'ils ne viſſent la guerre » (1); c'eſt-à-dire, de peur que les autres Peuples ne s'élevaſſent contre eux, & ne les détruiſiſſent.

Un autre chemin, par lequel les Hébreux pouvoient s'enfuir, conduiſoit au Sud-Oueſt, en paſſant par les montagnes de Béershéba & d'Hébron, & entre la mer Morte & la Méditerranée. C'eſt-là la même route qu'Abraham, Loth & Jacob, ſuivirent lorſqu'ils allerent en Egypte: mais de ce côté les Iſraélites n'auroient trouvé, ni eau, ni nourriture pour eux, ni pour leurs beſtiaux. Quand Abraham & Loth s'en retournerent d'Egypte, ils furent obligés de ſe ſéparer d'un commun accord, parce qu'Abraham dit à Loth : « Cette terre ne pourroit pas » nous ſupporter tous deux » (2).

Le dernier chemin qui s'offroit aux Iſraélites, étoit droit à l'Eſt; & c'eſt à peu-près le même que ſuivent les Pélerins, qui vont à la Mecque & les caravanes de Suez au Caire. Par-là ils auroient fait le tour des montagnes de Moab, à l'orient de la mer Morte, & traverſé le Jourdain dans la plaine, qui eſt vis-à-vis de Jéricho, ainſi qu'ils l'ont fait, quarante ans après. Mais on voit clairement, par l'Ecriture, que Dieu vouloit faire du Pharaon, & de ſes Egyptiens, un exemple éternel de ſes vengeances; & comme aucuns des trois chemins, dont nous venons de parler, ne conduiſoit vers la mer Rouge; ils ne pouvoient convenir aux intentions céleſtes.

A environ douze lieues de la mer, l a un étroit ſentier

(1) Geneſ., ch. 13, verſ. 17.
(2) Ibid, chap. 13, verſ. 6.

tournant à droit, au milieu des montagnes & à travers la vallée de Bédéah, qui conduit preſqu'au Sud-Eſt. La vallée ſe termine par un paſſage entre deux montagnes conſidérables, dont l'un, au Sud, eſt appellée *Gewoubé*, & l'autre au Nord, Jibbel Attakah, & enſuite on deſcend ſur la terre baſſe, qui s'étend le long de la mer Rouge. C'eſt-là que les enfans d'Iſraël paſſerent ; & ils reçurent l'ordre de camper à Pihahiroth, vis-à-vis de Baal-Zéphon, entre Migdol & la mer.

Il eſt néceſſaire d'expliquer tous ces noms. Le Docteur Shaw dit que *Bedeah* ſignifie la vallée du miracle. Mais cette interprétation eſt forcée, parce que quand on a nommé cette vallée, il ne s'y étoit point fait encore de miracle, & il ne s'y en eſt même jamais fait depuis. *Bedeah* veut dire au contraire *ſtérile*, *inhabité*, telle que peut être une vallée entre des montagnes pierreuſes, une vallée déſerte enfin.

Ensuite le Docteur Shaw traduit *Jibbel Attakah*, par *montagne de la délivrance*. Mais les Hébreux étoient ſi loin de leur délivrance, en arrivant à cette montagne, que c'eſt-là que les attendoient leurs plus preſſants dangers, leur plus grande détreſſe. *Attakah* ſignifie ſeulement *arriver*, ou atteindre; & les Hébreux ſe ſervirent de ce mot, ſoit parce qu'ils arriverent alors à la vue de la mer Rouge; ſoit plutôt, comme je ſuis porté à le croire, à cauſe que le Pharaon arriva, ou du moins parut à la vue des Iſraelites, tandis qu'ils étoient campés entre Migdol & la mer.

Pihahiroth eſt l'entrée de la vallée, ou de la plaine, qui

s'étend le long de la mer. J'ai déja dit que tous ces paſſages étroits ſe nomment en Arabe *Fum*, qui ſignifie *bouche;* &, dans le chemin que je ſuivis pour me rendre à Coſſéir, j'ai obſervé que l'entrée de la vallée étoit appellée tantôt *Fum El Beder*, la bouche du Beder, tantôt *Sum El Terſowey*, la bouche de Terſowey. *Hhoreth*, la plaine qui s'étend au bord de la mer, eſt ainſi appellée de *Hhor*, une étroite vallée, où ſe précipitent des torrens occaſionnés par des pluies abondantes. Telle j'ai déja décrit la terre qui eſt à l'Eſt des montagnes, & borde la plaine, qui ſe trouve le long de la mer Rouge, où des orages paſſagers verſent de la pluie en abondance, tandis qu'il n'en tombe jamais une ſeule goutte dans la vallée d'Egypte à l'Oueſt des montagnes. Pihahiroth ſignifie donc l'entrée de la vallée de Bédéah, qui eſt jointe à Hhoreth, cette liſière de terre, où tombent des torrens de pluie.

Baal-Zephon, le Dieu de la tour où l'on veille, étoit quelque Temple d'Idole, où l'on entretenoit des ſignaux, ſur le Cap, qui s'alonge au bord de la Baye ſituée vis-à-vis du Jibbel Attakah. On voit encore là une Moſquée, ou le tombeau de quelque Saint. Probablement l'on allumoit des feux, dans ce Temple, pour empêcher les vaiſſeaux, qui alloient dans le fond du Golfe, de ſe tromper en prenant cette Baye pour une autre Baye dangereuſe, qui eſt au-deſſous de la terre haute, & où il y a auſſi le tombeau d'un Saint, nommé Abou Deragé.

La dernière plaie, dont Dieu frappa le Pharaon, en faiſant périr tous les fils ainés de l'Egypte, ſemble avoir fait une

forte impreſſion ſur l'eſprit des Egyptiens. L'Ecriture rapporte qu'ils deſiroient alors vivement que les Iſraélites s'en allaſſent; car ils diſoient: « Nous ne ſommes plus que des hommes » morts (1). » Nous ne devons pas douter que c'étoit pour fournir aux Egyptiens, une nouvelle cauſe de reſſentiment, que Dieu permit que ſon Peuple empruntât leurs vaſes & leurs joyaux & les emportât. S'ils n'avoient pas eu ce dernier motif de vengeance, le châtiment qu'ils avoient éprouvé les auroit empêchés de pourſuivre le Peuple Hébreu. Auſſi, pendant que ce Peuple marcha à l'Orient vers le déſert, les Egyptiens ne l'attaquerent point, parce qu'il y étoit allé pour faire des ſacrifices avec la permiſſion du Pharaon, & qu'il avoit promis de leur rendre à ſon retour, ce qu'il avoit emprunté d'eux. Mais dès qu'il ſe tourna vers le Sud, & qu'il prit le chemin des montagnes, on jugea qu'il n'avoit aucune intention de revenir, puiſqu'il s'écartoit du déſert, & le Pharaon afin de déterminer ſes Egyptiens à ſuivre le Peuple d'Iſraël, leur repréſenta que ce Peuple ſe trouvoit embarraſſé au milieu des montagnes, & n'avoit que des contrées ſauvages derrière lui; ce qui étoit effectivement vrai, lorſqu'il eut campé à Pihahiroth, au Sud de Baal-Zéphon, entre Migdol & la mer. C'eſt donc là, devant Migdol, que la mer Rouge ſe diviſa, & que les Iſraélites paſſerent à pied ſec juſques au déſert de Shur, qui étoit vis-à-vis d'eux. La mer Rouge n'a pas en cet endroit quatre lieues de large & il eût été aiſé aux Hébreux de la traverſer, en une nuit, ſans miracle.

Dans le déſert de Shur ils furent trois jours entiers ſans

(1) Exod., chap. 12, verſ. 33.

eau, ce qui les engagea à tourner vers Korondel, où il y a juſques à ce jour, des ſources d'eaux ſaumaches & amères qui ſont vraiſemblablement les *eaux de Marah.* (1)

Les Arabes nomment encore cette partie de la mer Rouge, Bahar kolzum, ou la mer de la deſtruction ; & préciſément vis-à-vis de Pihahiroth, il y avoit une Baye, dont le Cap Nord s'appelle juſqu'à préſent *Ras Muſa*, c'eſt-à-dire, le Cap de Moïſe. Voilà les raiſons qui me font croire que c'eſt là le chemin que ſuivirent les Iſraëlites. On trouve quatorze braſſes d'eau dans le canal, & environ neuf braſſes ſur les bords, avec un ancrage ſûr par-tout. La rive oppoſée offre une côte baſſe & ſablonneuſe, où l'on peut débarquer très-facilement. Le plan que le docteur Pococke a tracé du fond du Golfe, eſt très-erronné dans toutes ſes parties.

Lorsque M. Niéburh étoit en Egypte, on lui propoſa d'examiner ſur les lieux, s'il n'y avoit point quelques bancs de rocher, où la mer fût peu profonde, & ſur leſquels une armée pût paſſer en certains tems? ou bien, ſi les vents de Nord-Oueſt, qui ſoufflent avec tant de violence pendant tout l'été, ne pouvoient pas repouſſer les eaux & les tenir amoncelées en arrière, de manière que les Hébreux euſſent traverſé la mer ſans aucun prodige ? Une copie de ces queſtions me fut pareillement adreſſée, afin d'en joindre la ſolution à mes autres remarques.

Cependant j'avoue que quelques ſavans que fuſſent ceux

(1) Telle eſt, du moins, la tradition conſervée parmi les Gens du Pays.

qui me propoſerent de ſemblables recherches, je ne crus pas devoir y faire grande attention. L'Ecriture nous apprend que le paſſage des Iſraëlites étoit entièrement miraculeux : ainſi, nous n'avons pas beſoin de lui chercher des cauſes naturelles. Si nous ne croyons pas ce que nous dit Moïſe, nous ne devons croire rien de ce qui a rapport à ce paſſage, puiſque Moïſe ſeul nous en a parlé. Si nous croyons que Dieu a fait la mer, nous devons croire auſſi qu'il peut la diviſer, quand il lui plaît, & que lui ſeul doit juger des cas, où cela eſt néceſſaire. La diviſion de la mer Rouge n'eſt pas un plus grand miracle que la ſéparation des eaux du Jourdain.

Si les vents d'été, qui ſoufflent du Nord-Oueſt, pouvoient élever les eaux de la mer, comme une muraille, du côté du Sud, c'eſt-à-dire, de cinquante pieds de haut, il reſteroit encore une autre difficulté, pour bâtir la muraille du côté du Nord. D'ailleurs il faudroit, pour que l'eau reſtât ainſi toute une journée, qu'elle eût perdu ſa qualité de fluide. D'où pourroit provenir, dans ſes particules, la cohérence qui empêcheroit une telle muraille de s'abattre ? Ce miracle ſeroit plus grand que celui de Moïſe. Si les vents d'été avoient pu opérer cela, une ſeule fois, ils l'auroient, ſans doute, fait ſouvent, & avant & après, puiſque la cauſe en eût été permanente.

Diodore (1) de Sicile raconte cependant que les Troglodites, habitans indigènes de cette contrée, ſavoient par tra-

(1) Diod. Sic., lib. 3, p. 122.

dition

dition de pere en fils, que dans les siècles les plus reculés; cette division de la mer Rouge avoit eu lieu une fois, & qu'après avoir laissé son lit quelque tems à sec, la mer revenant en arrière, y étoit rentrée avec furie. Le passage de cet Auteur est extrêmement remarquable. Nous ne pouvons pas penser qu'un Payen (1) ait cherché à écrire en faveur de la révélation. Il ne connoissoit point Moïse, & il ne dit pas un mot du Pharaon, ni de sa submersion : mais il rapporte le miracle de la séparation des eaux, avec des expressions non moins fortes que celles de Moïse même ; & il ne parle pourtant que d'après des hommes naïfs & impartiaux.

Mais, quand toutes ces difficultés seroient résolues, que dirions-nous de la colonne de feu? La réponse la plus naturelle, c'est que nous ne devons pas y croire. Mais si nous ne croyons pas à cette colonne miraculeuse, pourquoi croirons-nous au passage? L'un n'a pas plus d'autorité que l'autre. Tout cela est absolument contraire à la nature ordinaire des choses, & si ce n'est point un miracle, ce ne peut être qu'une fable.

La cause de divers noms donnés à la mer Rouge est un sujet de recherches plus faciles à satisfaire. Mon opinion est que cette mer a été appellée, mer Rouge, à cause d'Edom, qui en fut très-anciennement & long-tems la maîtresse & dont le nom signifie Rouge en Hébreu; elle fut nommée d'abord mer d'Edom, ou d'Idumée, & depuis mer Rouge.

L'on a remarqué que, non-seulement le Golfe d'Ara-

(1) Diod. Sic., lib. 3, p. 122.

bie (1); mais une partie de l'Océan Indien, portoit le même nom, quoique très-éloigné de l'Idumée. Cela eſt vrai: mais quand on conſidérera, comme nous aurons occaſion de le faire, dans le cours de cet ouvrage, que les Souverains de cet Océan furent les mêmes Edomites qui paſſoient, dans leurs voyages, d'une mer dans l'autre. On ne leur diſputera point le droit qu'ils avoient pris d'étendre leur nom juſques à l'Océan Indien.

QUANT à ce que quelques perſonnes (2), d'une imagination fantaſque, ont dit de la couleur rouge de cette Mer, ou du ſable, qui eſt au fond, on peut être certain que ce n'eſt qu'une fiction. La mer Rouge ne differe nullement par ſa couleur, ni de l'Océan, ni d'aucune autre mer.

IL eſt plus difficile de trouver la raiſon du nom Yam Suph, que les Hébreux donnoient à la mer Rouge. Quelques Savans ont prétendu que c'étoit parce qu'il y avoit dans ſon ſein une grande quantité d'herbes marines. Mais je puis aſſurer, au contraire, que je n'y en ai jamais vu d'aucune eſpèce, quoique je l'aie parcourue d'un bout à l'autre; &, certes il n'eſt perſonne, qui, en y réfléchiſſant un peu, ne voie bien qu'un Golfe étroit, agité par des mouſſons violentes & en ſens contraires, de ſix mois en ſix mois, n'eſt pas ſuſceptible de produire des végétaux, qu'on ne trouve que rarement, ſi ce n'eſt dans des eaux ſtagnantes, & preſque jamais dans l'eau ſalée.

(1) Dionyſii Periegeſis, verſ. 38, & comment. Euſtathii in eundem. Strabo, lib 16, p. 765. Agathemeri Geographia, lib. 2, cap. 11.

(2) Le Pere Labbe, le plus grand menteur des Jéſuites, chap. 4.

Pour moi, je penſe que le nom hébreu d'Yam Suph a été donné à la mer Rouge, à cauſe des grandes plantes de corail blanc, qui en tapiſſent le fond (1), & qui reſſemblent beaucoup, par leur forme, aux plantes qui couvrent la terre. J'avoue même, de bonne foi, que c'eſt la ſeule conjecture que je puiſſe former à cet égard.

Il n'y a, je crois, point de mer, il n'y a point de rivage au monde, qui fourniſſe plus d'objets d'hiſtoire naturelle que la mer Rouge. Les deſſins dans leſquels j'ai repréſenté la plupart de ces curioſités forment un volume auſſi conſidérable que l'hiſtorique de mon voyage. Mais la cherté exceſſive de la gravure, & quelques autres conſidérations, s'oppoſeront vraiſemblablement pour jamais à la publication de ces deſſins.

(1) J'ai vu un de ces coraux, qui, d'une de ſes racines, du centre, juſques à l'extrémité de ſes ramifications, en forme preſque circulaire, avoit vingt-ſix pieds de diamètre de chaque côté.

CHAPITRE X.

Départ de Tor. — Traverſée ſur le Golfe de l'Elan. — Relâche à Raddua. — Relâche & ſéjour à Yambo. — Arrivée à Jidda.

NOTRE RAÏS, ayant terminé ſes affaires, étoit impatient de partir. En conſéquence, le 11 Avril à la pointe du jour, nous ſortîmes du port de Tor. A peine étions-nous à la pointe de la Baye, au Sud du village de Tor, que nous nous trouvâmes en calme, mais vers les huit heures, le vent fraîchit & nous paſſâmes dans le canal, entre quatre grands bancs & un plus petit, qui eſt à la ſuite. Nous vîmes l'entrée d'une petite Baye, formée par le cap Mahomet, & une pointe baſſe & ſablonneuſe, qui eſt à l'Eſt. Notre vaiſſeau étoit excellent voilier, & je ne négligeois rien pour entretenir la bonne humeur de notre Raïs.

A environ un mille de la pointe ſablonneuſe, dont je viens de parler, nous touchâmes ſur un banc de corail, lequel, bien qu'il ne fût pas très-dur, nous occaſionna une ſi violente ſecouſſe que notre mât en fut ébranlé. Comme je regardois en avant quand le vaiſſeau toucha, le Raïs étant à mon côté, je criai de toute ma force ; « Change de route, chien ! » Le Raïs croyant que ces mots s'adreſſoient à lui, parut très-étonné, & me demanda ce que cela ſignifioit ? — « Eh ! quoi ! lui ré-

» pondis-je, ne m'avez-vous pas dit quand je vous ai freté ; » que tous les rochers ſe reculeroient devant votre navire ? Ce » drôle, que nous venons de heurter, ne connoiſſoit pas ſon » devoir ; il dormoit, j'imagine, & il nous a donné un furieux » coup. Auſſi j'ai juré contre lui, en attendant que vous veuilliez le » châtier d'une autre manière. » Alors il ſecoua la tête, & me dit : « A la bonne heure ! Vous ne voulez pas croire : mais Dieu » connoît la vérité, eh-bien ! où eſt le rocher ? ne s'en eſt-il » pas allé ? » Cependant le Raïs eût la prudence de mouiller au premier ancrage, que nous rencontrâmes : mais heureuſement le vaiſſeau n'avoit point été endommagé.

Dans la nuit, j'obſervai deux étoiles au méridien, & je trouvai que la latitude du Cap Mahomet étoit de 27° 54′ Nord ; ce qui doit s'entendre de la montagne, ou de la terre élevée, qui forme le Cap, & non de la baſſe pointe.

La chaîne de rochers qui paſſe parderrière Tor, s'étend le long de cette baſſe pointe de ſable, appellée le déſert de Sin, à l'Eſt, & finit au Cap, que forme la montagne qu'on apperçoit de la mer : mais la terre baſſe, ou l'extrémité du Cap, qui eſt le plus au Sud, s'étend à environ trois lieues au-delà de la montagne & elle eſt ſi enfoncée qu'on ne peut pas la découvrir de deſſus le pont d'un vaiſſeau, quand on en eſt éloigné de plus de trois lieues. Les anciens appelloient cet endroit Pharan (1) Promontorium ; non parce qu'il y avoit ſur le bord une tour, où l'on entretenoit des feux, ce qui pourtant a peut-être eu lieu, & ce qui eût été très-convenable à cauſe de ſa ſituation ;

(1) Anciennement appellé Pharos.

mais à cauſe du mot Egyptien & Arabe Farck (1), qui ſignifie diviſer, & parce que ce cap, ou montagne, ſépare le Golfe de Suez du Golfe de l'Elan.

LA, je deſcendis à terre, pour ramaſſer des coquillages, & je tuai, entre les rochers, un petit animal, qu'on nomme Daman Iſraël, ou l'agneau d'Iſraël. Je ne ſais pourtant pas pourquoi on lui a donné ce nom ; car il n'a aucune eſpèce de reſſemblance avec un agneau. Je crois que c'eſt le véritable Saphan de l'Ecriture, dont on a mal-à-propos traduit le nom par celui de Lapin. On en trouvera la gravure & la deſcription dans l'Appendix (2). Je tuai auſſi pluſieurs douzaines de Gootos, qui étoient les oiſeaux les moins beaux de cette eſpèce, que j'euſſe encore vus. Ils étoient petits, de la couleur du dos d'une perdrix & fort mauvais à manger.

LE 12, au lever du ſoleil, nous remîmes à la voile pour nous éloigner du cap Mahomet. Nous paſſâmes devant l'Iſle de Tyrone, qui ſe trouve préciſément au milieu de l'entrée du Golfe de l'Elan, & la ſépare en deux parties preſqu'égales ; cependant celle qui eſt au Nord Oueſt, eſt un peu plus étroite. La direction du Golfe eſt quaſi Nord & Sud. J'ai jugé que l'entrée avoit environ ſix lieues de largeur.

PLUSIEURS vaiſſeaux du Caire ſe ſont perdus en prenant l'entrée du Golfe de l'Elan, pour l'entrée du Golfe d'He-

(1) C'eſt pourquoi le Koran eſt appellé *El Furkan*, ou le Diviſeur, le Diſtingueur entre la vraie croyance & l'héréſie.

(2) Voyez dans l'Appendix, l'article Ashkoko.

roopolis ou du Golfe de Suez. Vers l'Iſle de Tyrone, qui n'eſt pas à plus de deux lieues de la grande terre ; il y a une ſuite d'Iſles, qui forme une barre demi-circulaire, & qui ſemble traverſer l'entrée, depuis la pointe, par où partent les vaiſſeaux qui font voile avec un vent du Sud ; & cette ſuite d'Iſles ſe termine par un banc, lequel a plus de cinq lieues de long. Il eſt vraiſemblable que c'eſt ſur ces rochers que périt la flotte que Roboam avoit fait partir pour le voyage d'Ophir (1).

Je crois que l'Iſle de Tyrone, eſt l'Iſle Saſpirène de Ptolémée, quoique ce Géographe ſe ſoit un peu trompé ſur la latitude & la longitude de cette Iſle.

Nous paſſâmes bientôt la ſeconde de ces Iſles, à qui on a donné le nom de Senaffer, & qui eſt à environ trois lieues dans le Nord de la grande terre. Nous gouvernâmes alors avec un bon vent du Sud-Eſt ſur une Iſle triangulaire qui a une éminence en pointe ſur chacun de ſes trois côtés. Nous paſſâmes enſuite une petite Iſle, qui n'a point de nom, & qui paroît à-peu-près à la même diſtance du Continent que la première : puis nous rangeâmes trois rochers au Sud-Oueſt d'une autre Iſle, nommée *Sufange El Bahar*, l'éponge de la mer. Comme notre vaiſſeau faiſoit un peu d'eau, & que le vent avoit été très-fort toute l'après-midi, le Raïs eut envie de s'avancer ſous le vent de cette Iſle, ou plutôt entr'elle & un Cap du Continent appellé *Ras Selah* : mais ne pouvant pas trouver le fond, avec la ſonde, il reprit ſa route, doubla le Cap, & mouilla l'ancre dans une jolie Baye qui ſe trouve au-deſſous. Il y a dans cette Baye une

(1) Chroni, chap. 20, verſ. 37.

ſtation de l'Emir Hadjé, laquelle on nomme *Kalaat El Moilah*, le château, ou le Poſte de l'eau.

Nous avions fait ce jour-là environ vingt-une lieues ; &, comme nous avions eu un bon vent & un très-beau tems, je ne négligai point de comparer la ſituation de ces Iſles avec celle qu'on leur a donnée dans une ſuperbe carte, nouvellement publiée, où elles ſont portées trop loin dans le Golfe.

Le 13, notre Raïs ayant remédié à ce qui manquoit à ſon vaiſſeau, remit à la voile à ſept heures du matin. Nous paſſâmes devant une montagne, en forme de cone, qui s'élève ſur le Continent, & qu'on appelle *Abou-Jubbé*, en mémoire d'un Saint de ce nom, dont on y voit le tombeau.

La les montagnes ſont très-éloignées du rivage, & il n'y a point de côte plus ſtérile, plus déſolée que celle-là. Dans l'après-midi nous paſſâmes une Iſle, appellée *Jibbel Numan*, éloignée d'environ une lieue du rivage ; & enſuite nous jetâmes l'ancre dans un endroit qu'on nomme Kella Clarega. Nous prîmes le long du banc de ſable qui s'étend là beaucoup de poiſſons excellens, & un grand nombre d'autres abſolument inconnus & d'une extrême beauté, mais qui, rôtis, diminuoient au point de n'avoir plus que la peau, & bouillis ſe fondoient en une eſpèce de glu bleuâtre.

Le 14, le vent varia juſques à dix heures du matin, qu'il tourna un peu du bon côté ; & à midi, il fut auſſi favorable que nous puſſions le deſirer, quoiqu'il ne ſoufflât pas très-fort. Nous paſſâmes d'abord une Iſle environnée de briſans ; puis

trois

trois autres plus éloignées ; & nous allâmes mouiller près de la côte, dans un endroit, appellé *Jibbel Shekh*, la montagne du ſaint.

La, je réſolus de me promener un peu ſur le rivage ; car j'étois fatigué de ne pas marcher. Je voulois d'ailleurs eſſayer d'attraper quelque gibier pour mettre de la variété dans nos repas. Je tenois mon fuſil chargé à balle, & j'étois à peine à cinq cens pas du bord de la mer, quand une troupe immenſe de Gootos prirent la volée devant moi. Ils n'allerent pas ſe poſer loin. Je me cachai dans l'herbe, ou plutôt dans les joncs, pour décharger mon fuſil, & le rechargeai avec du petit plomb : mais tandis que je m'amuſois ainſi, je vis deux Antelopes, qui marchoient & paiſſoient ſans paroître avoir la moindre crainte ; auſſi-tôt je remis mes balles dans mon fuſil, & je me tins clos dans les joncs, juſques à ce qu'elles fuſſent vis-à-vis de moi.

A peine avois-je été là trois ou quatre minutes, que j'entendis derrière moi quelque choſe, qui reſſembloit à la reſpiration d'une perſonne. Je me retournai, & cette fut pas ſans une extrême ſurpriſe & même ſans quelque crainte, que je vis un homme de bout à mon côté. Je me levai tout-à-coup, & l'homme qui n'avoit qu'un léger bâton dans ſa main, fit quelques pas en arrière, puis s'arrêta. Preſqu'entièrement nud, il portoit ſeulement autour de ſes reins une mauvaiſe ceinture de groſſe étoffe, où étoit attaché un coutelas recourbé. Je lui demandai qui il étoit ? Et il me répondit qu'il étoit Arabe, appartenant au Sheik Abd El Macaber. Alors je le priai de m'apprendre où étoit ſon Maître. Il me dit que le Sheik étoit en ce moment ſur la montagne voiſine, avec ſes chameaux, & qu'il alloit à Yambo.

L'Arabe me demanda enſuite, qui j'étois moi-même ? Je

lui répondis que j'étois un Abyſſinien, eſclave du Shérif de la Mecque, & allant par mer au Caire : mais que je ſerois bien charmé de parler à ſon Maître, s'il vouloit aller le chercher. Ce Sauvage ſe rendit très-volontiers à ma prière ; mais il n'eut pas plutôt diſparu que je me dépêchai, le plus qu'il me fut poſſible, de regagner le vaiſſeau ; & nous nous mîmes en dehors du banc pour paſſer la nuit. De-là nous apperçûmes très-diſtinctement une cinquantaine d'hommes & trois ou quatre chameaux. Ces hommes nous firent pluſieurs ſignes : mais nous étions trop contens de la diſtance qui étoit entr'eux & nous, pour la franchir, & nous ne ſongeâmes plus à tuer des Antelopes dans le voiſinage de Sidi Abd El Macaber.

Si je n'avois point imaginé le ſubterfuge dont je me ſervis pour éloigner l'Arabe, j'étois peut-être abſolument perdu, quoique reconnu pour chrétien, puiſque je tombois entre les mains de ces habitans de l'Arabie déſerte, ou de l'Arabie pétrée, qui ſont regardés comme les Nations les plus barbares du monde, & qui probablement le ſont. Toutefois, dans ces contrées, l'hoſpitalité, & l'exactitude à tenir ſa parole, ſont plus ſacrées à proportion que le peuple eſt plus ſauvage. Les Chrétiens, qui font le commerce de la mer Rouge, depuis Suez à Jidda, ont un moyen aiſé & qui ne les trompe jamais, pour ſe ſauver ſi, par haſard, ils ſont jetés ſur les côtes de l'Arabie. Le voici. Les principaux Chefs des différentes tribus d'Arabes viennent au Caire, donnent leur nom & leur ſignalement aux Navigateurs Chrétiens, & ils en reçoivent un léger préſent, qu'on renouvelle chaque année, ſi les Arabes reviennent auſſi ſouvent ; & en reconnoiſſance de ce preſent les Arabes promettent leur protection aux Chrétiens, s'ils ont jamais le malheur de faire naufrage ſur leurs côtes.

Les Turcs ſont fort mauvais Marins, & ils perdent beaucoup de vaiſſeaux, dont la plus grande partie des équipages eſt compoſée de Chrétiens. Quand un vaiſſeau périt, ſi les Turcs, qui ſe ſauvent à terre, ne peuvent pas s'ouvrir un chemin par force, ils ſont tous maſſacrés ſans pitié: mais les Chrétiens ſe préſentent à l'Arabe en criant, « *fiarduc*, nous ſommes ſous votre protection. » On leur demande alors qui eſt le Gaffeer, ou l'Arabe, avec qui ils ont lié amitié? & ils nomment ou Mahomet Abdel Cader, ou tel autre. Si le Gaffeer n'eſt pas là, on dit qu'il eſt abſent pour tant de jours ou à telle diſtance: mais ſes amis ou ſes voiſins aident les naufragés à ſauver ce qu'ils peuvent du vaiſſeau, & l'un d'eux fait un cercle à terre avec la pointe de ſa lance, où l'on dépoſe tout ce qui doit être reſpecté. Puis il plante ſa lance dans le ſable & dit aux Chrétiens d'entrer dans le cercle tracé. Après quoi, il va chercher leur Gaffeer qui vient avec ſes chameaux, & qui eſt obligé, ſuivant des loix connues des ſeuls Arabes, de porter les naufragés pour rien, ou du moins pour très-peu de choſe, juſques dans l'endroit où ils ont beſoin d'aller, & même de leur fournir des proviſions pendant toute la route.

Au milieu du cercle que l'Arabe a tracé ſur le ſable, dans ces contrées déſertes & ſauvages, on eſt auſſi en ſûreté que dans une citadelle. On ne connoît pas un ſeul exemple de la violation d'un ſi ſimple aſyle.

Il y a beaucoup de Sheiks Arabes, qui vivant auprès des écueils où il périt ſouvent des navires, comme entre le cap Mahomet & le cap Selah, (1) Dar El Hamra, ont ſous

(1) Voyez la Carte dans l'Appendix.

leur protection une cinquantaine, & même une centaine de Chrétiens navigateurs. Auſſi quand ces Arabes marient une de leurs filles, ils lui donnent en dot, le droit de protéger quatre ou cinq Chrétiens, comme une portion de leur revenu.

J'AVOIS, en ce tems-là, un Gaſſéer, nommé Ibn Talil, Arabe de la Tribu d'Harb; mais j'aurois peut-être été retenu là pendant trois jours, avant qu'il ne fût arrivé d'auprès de Médine pour me reconnoître & me porter, ſi, par haſard, j'avois fait naufrage, juſques à Yambo où j'allois.

LE 15, nous mouillâmes l'ancre à *El Har*, (1) d'où nous vîmes des montagnes élevées & couvertes de rochers eſcarpés, qu'on nomme les montagnes de Ruddua. Ces montagnes ſont remplies de ſources. Toutes les eſpèces de fruits, que l'Afrique & l'Arabie peuvent produire, y mûriſſent, & tous les végétaux qu'on veut prendre la peine de cultiver y croiſſent. C'eſt-là le paradis terreſtre des habitans d'Yambo. Tous ceux qui poſſédent quelque fortune, y ont une maiſon de campagne: mais, choſe étrange! ils ne s'y tiennent que très-peu de tems, & préferent le ſéjour des ſables ſtériles & brûlants d'Yambo, à l'un des plus beaux climats, à l'un des pays les plus agréables qui ſoient au monde. Des gens de Ruddua m'ont dit que pendant l'hiver, l'eau gêle ſur leurs montagnes, & que quelques-unes des perſonnes, qui y naiſſent, ont les cheveux rouges & les yeux bleus; ce qu'on ne voit que très-rarement, excepté dans les montagnes de l'Eſt, où le froid eſt exceſſif.

LE 16, nous vînmes, vis-à-vis d'une Moſquée, ou tombe de

(1) El Har ſignifie une extrême chaleur.

Saint, appellée Kubbet Yambo, que nous laiſsâmes à notre main gauche ; &, à onze heures, nous jetâmes l'ancre, à l'entrée du port d'Yambo, dans une eau aſſez profonde.

YAMBO, & par corruption Imbo, eſt une ancienne Ville, qui a tellement déchu qu'elle n'eſt plus qu'un mauvais village. Ptolémée la nomme *Iambia vicus* ou le village d'Yambia ; preuve que c'étoit un endroit peu conſidérable de ſon tems. Mais, après l'invaſion de l'Egypte par le Sultan Selim, Yambo devint une Ville importante, parce qu'elle ſervit d'entrepôt aux munitions de guerre, qu'on fit venir de Suez pour la conquête de l'Arabie, & au bled qu'on tiroit d'Egypte pour nourrir les garniſons Turques, & pour faire paſſer à la Mecque & à Médine.

CE fut pour cela que le Pacha Sinan fit bâtir à Yambo une grande fortereſſe ; car l'ancienne Yambo de Ptolémée n'eſt point celle qui porte aujourd'hui ce nom. Elle eſt même ſituée ſix milles de plus dans le Sud, & on la déſigne par l'épithète d'El Nachel, c'eſt-à-dire, Yambo au milieu des palmiers, parce qu'elle eſt environnée d'une forêt de ces arbres.

YAMBO ſignifie dans le langage du pays, une fontaine ou ſource. Il y en a en effet, au milieu des dattiers, une, dont l'eau eſt excellente. C'eſt encore là une des ſtations de l'Emir Hadjé, dans ſes voyages de la Mecque.

CEPENDANT l'avantage d'un port, & la protection de la Fortereſſe, ont conduit à la nouvelle Yambo tous les vaiſſeaux qui font le commerce, quoiqu'elle n'ait d'autre eau, que celle qu'on ramaſſe dans des marres lorſque la pluie tombe.

Il y a, dans le château d'Yambo, une garniſon de deux cens Janiſſaires, qui ſont les deſcendans de ceux, qu'y conduiſit Sinan Pacha. Ils ont ſuccédé à leurs peres de la même manière que ceux de Syène & de toutes les autres places conquiſes par les Turcs en Egypte & en Arabie.

Les habitans d'Yambo ſont reconnus, avec raiſon, pour les plus barbares (1) des côtes de la mer Rouge; & les Janiſſaires qui ſont dans le Château les égalent au moins pour l'injuſtice & la violence. Nous ne deſcendîmes point à terre le jour de notre arrivée, parce que nous entendîmes tirer pluſieurs coups de fuſil, & qu'on nous apprit que les Janiſſaires & les gens d'Yambo ſe faiſoient la guerre entr'eux depuis une ſemaine. J'étois bien éloigné de vouloir me mêler de les appaiſer; je deſirois plutôt qu'ils puſſent s'exterminer réciproquement; & mon Raïs ſembloit de bon cœur joindre ſes vœux aux miens.

Le Capitaine du port vint le ſoir à bord de notre vaiſſeau. Il étoit accompagné par deux Janiſſaires, à qui je ne permis qu'avec difficulté de monter à bord. La première choſe qu'ils me demanderent, fut de la poudre à feu, que je leur refuſai. Enſuite je m'informai d'eux combien il y avoit eu d'hommes tués dans les huit jours qu'ils s'étoient battus? ils me répondirent avec un air aſſez indifférent: « Pas beaucoup. Une centaine » par jour, plus ou moins, la plupart Arabes. » Cependant nous ſûmes par la ſuite, qu'il n'y avoit eu qu'un ſeul homme, non-pas tué, mais ſeulement bleſſé, encore étoit-ce par une chûte de cheval.

(1) Voyez les lettres d'Irvine.

Ces Janiſſaires vouloient abſolument faire entrer notre vaiſſeau dans le port. Mais je leur dis que, n'ayant point d'affaires à Yambo & n'étant point ſous le canon de leur Forteresſe, j'étois libre de remettre en mer ſans aller du tout à terre; & que s'ils ne s'en retournoient pas tout de ſuite, j'allois profiter du vent favorable qui venoit de s'élever pour faire voile, & les emmener malgré eux à Jidda. Ils commencerent alors à prendre, ſuivant leur coutume, un ton audacieux & menaçant: mais moi, qui ſavois que je ſerois bien ſoutenu à Jidda, moi qui avois la force en main, moi enfin dont le vaiſſeau étoit à flot, & qui pouvois partir en un inſtant, je ne me trouvai jamais moins diſpoſé qu'alors à ſouffrir des bravades. Ils me faiſoient cent queſtions différentes, pour ſavoir ſi j'étois un Mameluk, un Turc, ou un Arabe, & pourquoi je ne leur donnois pas du tabac & de l'eau-de-vie? Mais je leur répondis ſeulement qu'ils apprendroient le lendemain qui j'étois. Puis me tournant vers l'Emir Bahar, Capitaine de port, je lui ordonnai de ramener auſſi-tôt ces inſolens à terre, ſans quoi j'allois m'emparer de leurs armes & les confiner à bord toute la nuit.

Le Raïs tira en même-tems le Capitaine de port en particulier, & lui conſeilla de prendre garde à ce qu'ils diroient, parce qu'ils couroient riſque de perdre la vie; & cet avis interprêté peut être dans un ſens tout différent que celui où on le donnoit, fit un tel effet ſur les Janiſſaires qu'ils ſe retirerent immédiatement. A leur départ, je chargeai l'Emir Bahar de faire mes complimens à leurs chefs, Haſſan & Huſſein, Agas, & de les prier de me faire ſavoir à quelle heure je pourrois leur rendre viſite le lendemain. Je lui recommandai auſſi de laiſſer ſes Soldats à terre, parce que je n'étois point d'humeur à ſupporter leur inſolence.

BIENTÔT après qu'ils s'en furent allés nous entendîmes pluſieurs coups de fuſil, & nous vîmes beaucoup d'illuminations dans la Ville. Le Raïs me propoſa de mettre à la voile & de nous en fuir ſans tarder, à quoi je ne répugnois nullement. Mais, comme il me dit auſſi que nous aurions un meilleur ancrage, au-deſſous de la moſquée de Kubbet Yambo, où d'ailleurs la ſainteté du lieu ſeroit notre ſauve-garde, & où nous pourrions, à notre choix, faire voile ou paſſer la nuit étant en état de repouſſer la force par la force ſi l'on nous attaquoit, nous nous reculâmes de quelques centaines de pas, & nous jetâmes l'ancre ſous les reliques d'un des ſaints les plus fêtés qui ſoient au monde.

LORSQU'IL fit nuit les mouſquetades ceſſerent, les feux diminuerent, & l'Emir Bahar revint à bord. Il fut ſurpris de ne pas nous trouver à la même place; & ſur-tout de nous entendre lui crier, dès que nous fûmes avertis, par le bruit de ſes avirons, qu'il s'approchoit, qu'il n'avançât pas davantage, juſques à ce qu'il nous eût dit combien d'hommes il portoit dans ſon canot, & s'il avoit des Soldats, ou bien que nous allions faire feu ſur lui. Sur cela, il répondit qu'il n'y avoit que lui, ſon mouſſe, & trois Officiers de l'Aga. Je repliquai que c'étoit beaucoup trop de trois Etrangers à cette heure de la nuit: mais que, puiſqu'ils venoient de la part de l'Aga, ils pouvoient avancer.

TOUS nos gens étoient poſtés, les armes à la main, ſur le devant du vaiſſeau; mais je vis bientôt que les perſonnes, qui venoient vers nous n'avoient aucun mauvais deſſein, car ils étoient encore à plus de dix pas, qu'ils nous criérent *Salam Alicum*!

Je leur

Je leur répondis amicalement. Nous les fîmes monter à bord, & nous nous aſsîmes tous ſur le pont.

Les trois Officiers étoient jeunes & aſſez agréables, quoiqu'ils euſſent un air de mauvaiſe ſanté. Ils étoient habillés, comme les habitans des campagnes, avec des eſpèces de capotes ou de manteaux, jetés négligemment ſur leurs épaules, & d'une étoffe à raies rouges & blanches. Leurs turbans étoient mêlés de rouge, de verd & de blanc, & ornés d'une immenſe quantité de franges & de petits glands, qui pendoient parderrière. Ils tenoient chacun dans leurs mains une courte javeline, dont le fût avoit environ quatre pieds & demi de long, armé par le bout d'une pointe de fer de neuf pouces, & de deux ou trois crochets de fer au-deſſous, avec du fil d'archal, qui l'attachoit en divers endroits, & une douille de fer qui le garniſſoit par le bout d'en bas.

Ils me demanderent d'où je venois ? Je dis que je venois de Conſtantinople, & du Caire : mais que je les priois de ne pas me faire d'autres queſtions, parce que je n'étois pas libre de leur répondre. Alors ils m'annoncerent qu'ils avoient ordre des Agas de me dire que j'étois le bien venu, ſi c'étoit moi qui fuſſe le Médecin d'Ali-Bey, & celui-là même qui leur avoit été recommandé pas le Shérif de la Mecque. Je leurs répondis que ſi Metical, Aga, leur avoit effectivement donné cet avis, j'étois celui qu'il concernoit. Je les priai de porter mon reſpect à leurs Chefs : « mais, leur dis-je, quoique je ne doute en » aucune manière de leur protection, je ne penſe pas qu'une pru» dence ordinaire me permît de me haſarder à aller à dix heures du » ſoir au milieu d'une Ville auſſi en déſordre qu'Yambo pa-

» roit l'être depuis quelque tems, & où la diſcipline & le » commandement ſont aſſez peu reſpectés pour que les habi- » tans combattent ſans ceſſe les uns contre les autres. » Ils me repliquerent que j'avois raiſon, & que je pouvois faire tout ce qui me conviendroit. Mais que les coups de fuſil que j'avois entendus ne provenoient point d'un combat, mais d'une réjouiſſance à l'occaſion de la paix.

Enfin nous apprîmes, après quelques diſcuſſions, que la garniſon & les citoyens s'étoient battus les uns contre les autres pendant quelques jours; & que la plus grande partie des munitions avoient été conſommée dans cette guerre civile & déſordonnée: mais que depuis les vieillards des deux partis étoient convenus que perſonne n'avoit tort, & que tout le mal avoit été fait par un *chameau*. En conſéquence, on ſaiſit un pauvre *chameau*; on le mena hors la Ville, & là, on reprocha au *chameau* tout ce qui s'étoit dit ou fait. C'étoit le *chameau*, qui avoit tué des hommes, menacé de mettre le feu à la Ville & d'incendier le palais de l'Aga & le château. C'étoit le chameau, qui avoit maudit le Grand-Seigneur, & le Shérif de la Meeque, comme ſouverains des partis diviſés; &, de plus, il avoit juré de détruire le bled deſtiné pour la Mecque, ce qui étoit la ſeule choſe dans laquelle ce pauvre animal ſe trouvoit intéreſſé. Après avoir employé une partie de l'après-midi à faire des reproches au malheureux *chameau* qui ſembloit avoir comblé la meſure de ſes iniquités, chacun des aſſiſtans lui enfonça ſa lance dans le corps, & on le dévoua *Diis manibus & diris*, par une ſorte de prière, & en prononçant mille malédictions ſur ſa tête: Puis tout le monde ſe retira chez ſoi, complétement ſatisfait des injures qu'il avoit reçues du *chameau*.

On pourra remarquer, dans cette cérémonie, quelques traces du bouc Hazazel (1) que les Juifs renvoyoient dans le déſert chargé de tous leurs péchés.

Le lendemain, je me rendis au Palais, où je vis de très-beaux appartemens. Il y avoit à la porte une garde de Janiſſaires; ces guerriers, revenus depuis peu de la ſanglante bataille du *chameau*, ne manquerent pas de donner diverſes marques d'inſolence, qu'ils deſiroient qu'on prît pour des preuves de courage.

Les deux Agas étoient aſſis ſur un banc élevé, couvert de tapis de Perſe; & environ quarante ou cinquante hommes de bonne mine & la plupart avancés en âge étoient aſſis ſur d'autres tapis étendus ſur le parquet, & formoient un demi-cercle au-devant des Agas.

Les deux Chefs ſe conduiſirent avec moi avec beaucoup de politeſſe & d'attention. Ils ne m'adreſſerent d'abord que des queſtions générales, comme, par exemple, ſi la mer me plaiſoit? s'il y avoit beaucoup d'habitans au Caire? ainſi du reſte. Mais, comme je prenois congé d'eux, le plus jeune me demanda avec une ſorte de timidité, ſi Mahomet Bey Abou Dahab (2) étoit prêt à marcher? Comme je ſavois bien ce que ſignifioit cette queſtion, je répondis que je ne

(1) Levit., chap 16, verſ. 5.

(2) C'eſt le même qui a été nommé dans toutes nos Gazettes, Mehemet Abou Dahab. Mais nous aimons mieux ſuivre, pour tous ces noms, l'orthographe de M. Bruce. (*Note du Traducteur.*)

ſavois point s'il étoit prêt : mais qu'il avoit fait de grands préparatifs. L'autre Aga me dit alors : « j'eſpere que vous ſerez » un meſſager de paix. Je vous conjure de ne point me faire » de queſtions repliquai-je. J'eſpere que, par la grace de Dieu, » tout ira bien. »

Tous ceux qui étoient là préſens applaudirent à ce diſcours, conrents de reſpecter mon ſecret ; car ils imaginoient que j'en avois un, & que j'étois un homme de confiance d'Ali Bey, qui, ſans doute, avoit renoncé à ſes deſſeins hoſtiles contre la Mecque. C'étoit auſſi juſtement ce que je deſirois qu'ils cruſſent ; parce que cela me mettoit à l'abri de tout mauvais traitement pendant le tems que je voudrois demeurer là ; & j'en eus la preuve ſur-le-champ, car l'Aga me fournit une maiſon commode pour mon logement, & il me donna un de ſes gens pour m'y conduire.

J'étois étonné que mon Raïs ne m'eût point ſuivi dans cette maiſon : mais à peine y avoit-il une demi-heure que j'y étois, qu'il vint me joindre, & me dit que quand le Capitaine de port étoit venu à abord, la première fois avec les deux Soldats, il lui avoit remis un papier, appellé *Tiskera*, qui l'obligeoit d'entrer au ſercice du Shérif, pour porter à Jidda du bled & un certain nombre de Pélerins, qui alloient à la Mecque aux frais du Shérif. Cependant que comme nous étions hors du havre, & jugeant par notre conduite envers les Janiſſaires, que nous étions gens à bien ſavoir ce que nous avions à faire, il avoit ramené les deux Soldats fort mal ſatisfaits de leur réception & très-peu diſpoſés à reſter dans une compagnie comme la nôtre. Il faut avouer, en effet, que par

la manière dont nous étions vêtus à bord, des étrangers nous pouvoient croire auſſi aiſément, que nous étions propres à les voler, que nous pouvions croire nous-mêmes, ſur leur mine, qu'ils avoient un pareil deſſein. Le Raïs me dit auſſi qu'après que j'étois ſorti du Palais, l'Aga l'avoit appellé & repris le *Tiskera*, en lui diſant qu'il étoit libre, & qu'il ne devoit obéir à perſonne qu'à moi ſeul. De plus, l'Aga avoit envoyé un de ſes domeſtiques pour garder ma porte, ne laiſſer entrer que les perſonnes qui me plairoient, & empêcher que le Peuple d'Yambo m'importunât.

Jusques-la tout alloit bien. Mais j'avois fait une remarque, qui ne manqua jamais de ſe trouver juſte; c'eſt que, dans ce malheureux pays-là, les commencemens trop proſpères annoncent toujours une fin déſaſtreuſe. Auſſi je réſolus d'uſer de ma proſpérité avec beaucoup de prudence & de modération, & de me rendre auſſi puiſſant que je pourrois, ſans avoir l'air de m'en prévaloir.

Il y avoit un habitant d'Alep, riche & conſidéré, qu'on nommoit Sidi-Ali Taraboloufſi, (1) grand ami du Médecin Ruſſel, qui m'en procura la connoiſſance. Ce Taraboloufſi étoit auſſi intimement lié avec le Cadi de Médine, pour lequel il me donna à mon départ d'Alep une lettre de recommandation très-preſſante. Quand je fus à Yambo, je demandai des nouvelles de ce Cadi, & j'appris qu'il étoit alors dans la Ville, occupé de la diſtribution des bleds qu'on envoyoit à Médine. Mes queſtions lui furent rapportées preſqu'auſſi-

(1) C'étoit un Turc, né à Tripoli.

tôt que j'eus prononcé ſon nom ; & d'après cela deſirant de ſavoir quelle eſpèce d'homme j'étois, il m'envoya un meſſage à huit heures du ſoir, & bientôt après il me rendit viſite lui-même.

J'ÉTOIS occupé alors à mettre en ordre mes téleſcopes & ma montre marine, & j'avois défendu de laiſſer entrer perſonne : mais pour un homme tel qu'un Cadi toutes les portes furent ouvertes. Il me regarda tandis que je travaillois à arranger mon grand téleſcope & mon quadrant, & que j'étois en chemiſe, car il faiſoit une chaleur exceſſive. Il ne me demanda aucune excuſe de s'être ainſi introduit chez moi. Mais il fit une exclamation, en diſant combien il étoit heureux! puis, ſans me regarder, il paſſa du téleſcope à la montre & de la montre au thermomètre, en s'écriant, *Ah! tibe! Ah! tibe!* Que c'eſt beau! Que c'eſt beau! à peine jettoit-il les yeux ſur moi. Il ſembloit, je crois, que je n'étois pas digne de ſon attention. Mais il examina, il toucha tout avec beaucoup de ſoin. Il mania même ſi bien la couverture de cuivre de l'alidade, qui renfermoit le petit plond & le crin, qu'il avoit l'air d'un homme plus verſé qu'on ne l'eſt ordinairement dans la connoiſſance des inſtrumens d'aſtronomie. Enfin, pour ne pas m'étendre ſur des choſes inutiles, il ſe trouva que le Cadi avoit étudié à Conſtantinople ; qu'il entendoit aſſez paſſablement les principes de la géomètrie, & qu'il ſavoit ſon Euclide, dans ce qui concerne la trigonométrie, au point qu'il en répétoit les démonſtrations, avec tant de rapidité, qu'il étoit impoſſible de le ſuivre, d'en comprendre un mot. En revanche, il ne connoiſſoit point les ſphères. Toute ſa ſcience aſtronomique ſe réduiſoit à des maximes d'aſtrologie judiciaire &

à parler de la matche des premières & ſecondes planètes, à peu-près dans le ſtyle des almanachs.

Il demanda que ma porte fût toujours ouverte pour lui, & ſpécialement quand je ferois des obſervations. Comme il connoiſſoit bien la diviſion de nos montres, il me demanda auſſi de pouvoir marquer le tems à meſure que j'obſerverois. Tout cela lui fut accordé; &, en retour, j'obtins de lui une choſe qui me fut plus utile, c'eſt-à-dire, un tableau détaillé du Gouvernement d'Yambo, par lequel j'appris que les deux jeunes Gouverneurs, qui commandoient alors dans la Ville, étoient des eſclaves du Shérif de la Mecque. Auſſi étoit-il impoſſible aux perſonnes même qui les connoiſſoient le mieux, de dire lequel de ces deux eſclaves étoit le plus bas, le plus lâche, le plus débauché. S'ils n'avoient point été retenus par la crainte, ils nous auroient, ſans doute, volé juſques au dernier ſou. Le Cadi m'en prévint, & il me dit, en même-tems, qu'un Voyageur, un Franc, qui alloit aux Indes, avoit été arrêté depuis peu; & que comme on n'en avoit plus entendu parler, il croyoit qu'on l'avoit mis à mort dans la priſon.

Quoique ce récit me fut très-déſagréable, je gardai la meilleure contenance poſſible. « Il eſt vrai, dis-je, qu'ici, dans une Ville » de garniſon, & ſecondés par une indigne ſoldateſque, ces » eſclaves ont pu faire tout le mal qui leur a plû, à cinq ou ſix » étrangers ſans appui: mais, pour moi, je ne les crains pas. » Je puis leur dire, ainſi qu'à tous les habitans d'Yambo en » général & en particulier, qu'il vaudroit mieux pour eux être » dans leur lit malades de la peſte, que de toucher un poil » d'un chien qui m'appartiendroit. » — « C'eſt ce qu'ils ſavent

» très-bien, me répondit-il. Ainſi ſoyez tranquille, amuſez-vous, » & reſtez avec nous auſſi long-tems que vous pourrez. » — « Le moins qu'il me ſera poſſible, au contraire, lui dis-je, » Sidi Mahomet. Quoique je ne craigne point les méchans, je » n'aime point à ſéjourner dans leur voiſinage. » .

Il me pria alors de permettre que mon Raïs portât une cargaiſon de bled à Jidda ; ce que je lui accordai volontiers, à condition qu'il ordonneroit qu'un ſeul de ſes gens s'embarquât pour accompagner le bled. Là-deſſus il me déclara ſolemnellement qu'il ne s'en embarqueroit qu'un ſeul, & même que je pourrois le faire jeter dans la mer, s'il ſe conduiſoit mal. Cependant enſuite il en fit embarquer trois, l'un deſquels auroit mérité ſouvent qu'on le jetât à la mer, comme le Cadi l'avoit permis.

Quand j'eus conſenti à la demande du Cadi : « Ami, lui dis-je, » à préſent que j'ai fait tout ce que vous avez deſiré, quoique » ſuivant vos principes, vous euſſiez dû commencer le premier, » à m'accorder des graces, à moi, qui ſuis étranger ; à préſent, » dis-je, j'ai une choſe à vous demander. — Connoiſſez-vous » le Sheik de Beder Hunein ? Si je le connois ! répondit-il. J'ai » épouſé ſa ſœur, une fille de Harb. Il eſt de la Tribu de » Harb. » — « Harb ſoit, repris-je, ce que j'exige de vous ne » vous coûtera pas beaucoup. Il faut que vous envoyiez un » chameau à votre beau-frere, pour qu'il me procure le pied » le plus grand & le plus parfait qu'il me ſera poſſible d'avoir, » du baume de la Mecque. Il ſera important de n'en briſer ni » la tige, ni les branches : mais il faudra le choiſir entier même avec ſes fruits & ſes fleurs, s'il eſt poſſible, & le bien envelopper

envelopper dans une natte.» — Il me regarda d'un air fin, fit un mouvement d'épaules, alongea les lèvres, appuya ſon doigt ſur ſon nez & me dit: « c'eſt aſſez. J'entends ce que vous » voulezdire. Vous verrez ce que je ſais faire. Je ne ſuis point » un idiot, vous en ſerez convaincu. »

Trois jours après, pendant que j'étois à dîner, je reçus le pied de baume : mais la fleur, s'il eſt vrai qu'il y en eût quand on le cueillit, avoit été emportée. Le fruit, au contraire, étoit à différens degrés de maturité, & bien entier. Le deſſin & la deſcription de cette plante (1) réſoudront, j'eſpere, tous les doutes qu'on a ſouvent élevés à ſon ſujet.

Le Cadi m'envoya auſſi une petite bouteille d'un quart de baume très-pur, & tel qu'il avoit découlé de l'arbre, cette même année, avec lequel j'ai vérifié ce que les anciens Botaniſtes ont dit de ce baume. C'eſt d'ailleurs du Cadi, que je tiens tout ce que j'ai rapporté dans ma deſcription ſur la manière de le recueillir & de le préparer, ainſi qu'une anecdote curieuſe ſur ſon origne. Il me dit que cette plante n'étoit point au nombre des choſes que Dieu avoit faites dans les ſix premiers jours de la création ; mais qu'à la ſuite des trois batailles ſanglantes, que Mahomet livra aux NoblesArabes de la tribu de Harb, & à ſes alliés les Beni Koreish, qui étoient alors payens & vivoient à Beder Hunein, le Prophète pria Dieu, & une forêt d'arbres de baume prit tout-à-coup naiſſance du ſang de ceux qui avoient été tués ſur le champ de bataille ; qu'avec le baume qui découloit de ces arbres, Mahomet toucha les bleſſures de

(1) Voyez l'article Baleſſan dans l'Appendix.

tous les combattans, même de ceux qui étoient morts, & qui cependant étoient tous prédestinés à être Musulmans, & aussi-tôt ils ressuciterent. « J'espere, Ami, lui répondis-je, que les autres » choses que vous m'avez dites de ce baume, ne sont pas moins » vraies que celles-ci, sans quoi on se moqueroit de moi en » Angleterre. » — « Non, non, s'écria-t-il, elles ne sont pas » la moitié aussi vraies, pas même le quart. Il n'y a rien au » monde de si certain que cette origine. » — Mais ses regards & ses éclats de rire me convainquirent en même-tems, qu'il n'en croyoit que ce qu'il falloit; & c'est ainsi qu'ils sont pour la plupart.

La veille de notre départ, à neuf heures du soir, je reçus une visite imprévue du plus jeune des Agas, lequel sous divers prétextes de me consulter sur sa santé, me tira à part; &, après m'avoir beaucoup recommandé le secret, finit par me demander *modestement* quelque poison lent, au moyen duquel il put se défaire tout doucement & sans être soupçonné de *son frere*. Je lui dis que de pareilles propositions ne devoient point s'adresser à un homme tel que moi; que tout l'argent, & tout l'or du monde ne m'engageroient pas à empoisonner le plus pauvre mendiant de la terre, quand bien même personne n'en pourroit avoir le moindre soupçon. Tout ce qu'il répondit à cela fut: « Vos mœurs ne ressemblent donc point aux nôtres. » — « Les *miennes*, grace à Dieu, n'y ont aucun rapport, » lui répliquai-je sèchement; & nous nous séparâmes.

Yambo, ou du moins la nouvelle Ville, qui porte ce nom est, d'après plusieurs observations, que j'y ai faites, du soleil & des étoiles, par les 24° 3′ 35″ de la latitude Nord, & par

ſes 38° 16′ 30″ de longitude Eſt, à compter du méridien de Greenwich.

Le 23 Avril, jour où le baromètre eſt monté le plus haut, il étoit à 27° 8′, & le 27 du même mois, qu'il eſt deſcendu le plus bas, il reſtoit encore à 26° 11′.

Le 24 Avril, à deux heures de l'après-midi, le thermomètre s'éleva à 91°; & le 26, au matin, il deſcendit à 66°, ce qui fut ſa plus grande baiſſe.

Yambo paſſe pour être fort mal-ſain : mais, pendant tout le tems que j'y fus, il n'y eut aucune eſpèce d'épidémie.

Les délais que nous occaſionna le chargement du bled & l'envie de doubler la quantité, que j'avois permis de prendre, & qui excitoit également le Raïs, & mon ami le Cadi, parce que c'étoit leur intérêt mutuel, me retinrent, malgré moi, à Yambo, toute la journée du 27 Avril. Je n'étois nullement tranquille, ſachant que je vivois parmi une foule de ſcélérats, qui ne deſiroient que de pouvoir me voler ou m'aſſaſſiner, & dont le crime n'étoit ſuſpendu que par la crainte. D'ailleurs un quart-d'heure d'ivreſſe, ou une mauvaiſe nouvelle, telle que la mort d'Ali Bey, par exemple, pouvoit les engager à ſe livrer à toutes leurs atrocités. A la vérité, on ne nous laiſſoit manquer de rien. L'Aga nous faiſoit livrer chaque jour un mouton, du pain excellent, & un peu de mauvaiſe bière; & les perſonnes que je viſitois comme Médecin, m'envoyoient du miel, des dattes & une infinité d'autres préſens, qui nous faiſoient trouver le ſéjour un peu moins déſagréable. Nous allions, en

outre, ſouvent à la pêche dans nos canots ; &, comme j'avois apporté trois fouanes de différentes grandeurs, avec des lignes aſſorties, nous revenions rarement ſans prendre quatre ou cinq Dauphins. La pêche à l'hameçon nous étoit également favorable. Des fenêtres de la maiſon même où nous logions, nous prenions une grande quantité de poiſſons très-beaux par leur couleur, & ſouvent d'un goût exquis. Nous avions du vinaigre tant que nous en voulions. Nous tirions de Ruddua des oignons & d'autres légumes ; & enfin, comme nous étions tous cuiſiniers, nous vivions à merveille.

Le 28 Avril, au matin, nous partîmes d'Yambo, avec la cargaiſon de bled du Cadi, & trois paſſagers, au lieu d'un, que je m'étois engagé de prendre. Nous avions un bon vent, & je trouvai que je m'étois au moins procuré un avantage en permettant à mon Raïs de charger ſon vaiſſeau ; c'eſt qu'il faiſoit voile autant qu'il pouvoit, afin de me dédommager un peu du tems qu'il m'avoit fait perdre.

Bientôt la mer devint groſſe, nous fûmes très-fatigués par le roulis, & le vent diminua beaucoup. Un de nos paſſagers ſe trouva fort malade ; &, à ſa prière, nous mouillâmes l'ancre à Djar, petit havre, dont l'entrée eſt au Nord-Eſt. Il y a, dans ce port, trois braſſes d'eau preſque par-tout, excepté du Sud. On y trouve d'ailleurs un abri ſûr contre toute eſpèce de vent. Nous vîmes là, pour la première fois, pluſieurs arbres de *Rack* (1), qui croiſſoient très-avant dans la mer, & qui

(1) Ce mot eſt Anglois. Il m'a été impoſſible de trouver le nom françois qui y correſpond.

même, dans quelques endroits, avoient juſques à deux pieds d'eau au-deſſus du tronc.

J'OBSERVAI la latitude de Djar & je la trouvai de 23° 36′ 9″ Nord. Les montagnes de Beder Hunein étoient au Sud-Sud-Oueſt de nous.

LE 29, à cinq heures du matin, nous remîmes à la voile. A huit heures, nous paſſâmes un petit Cap, nommé Ras El Himma (1); & bientôt le vent fraîchiſſant, nous vînmes vis-à-vis du Havre de Maibeed, où il y a un ancrage qu'on appelle El Horma. Lorſque nous paſſâmes en cet endroit, le ſoleil étoit au méridien. Je pris hauteur, & je trouvai qu'El Horma étoit par les 23° 0′ 30″ de latitude Nord.

A dix heures, nous nous trouvâmes devant une montagne, qui paroît ſur la côte & qu'on nomme Soub. A deux heures après midi, nous paſſâmes le petit port de Muſtura, qui eſt au-deſſous d'une autre montagne, nommée Hajout; &, à quatre heures, nous jettâmes l'ancre dans un endroit, appellé Harar. Le vent fut contraire toute la nuit. Il ſouffloit du Sud Eſt, & étoit même aſſez violent. Nous crûmes remarquer auſſi un courant très-fort à l'Oueſt.

LE 30, nous levâmes l'ancre à huit heures du matin, & nous reprîmes notre route; mais le vent nous étoit contraire, & nous fîmes très-peu de chemin. Nous étions ſuivis par un grand nombre de Requins, dont quelques-uns nous parurent énorme

(1) Cap de la Fièvre.

Nous n'avions d'autre ligne que celle qui garniſſoit une petite fouane pour les dauphins ; malgré cela, je ne pus m'empêcher de lancer un des plus gros de ces monſtres ; car ils venoient ſi près de nous, que nous croyions quelquefois qu'ils avoient envie de ſauter à bord. Je l'atteignis préciſément à la jointure du cou : mais, comme nous n'étions pas aſſez adroits à manier la fouane & à filer la ligne ſans la facader, l'animal ſauta environ deux pieds au-deſſus de l'eau ; puis replongea avec une extrême violence, & la corde portant ſur le côté du vaiſſeau, ſe caſſa, & fut perdue avec le Requin. Tous les autres diſparurent au même inſtant. Mon Raïs m'aſſura que c'étoit pour ſuivre le bleſſé, & que, dès qu'ils avoient flairé ſon ſang, ils n'abandonneroient pas leur compagnon qu'ils ne l'euſſent dévoré.

Je regrettois beaucoup ma fouane parce que les deux qui me reſtoient étoient plutôt des harpons que des fouanes. Mais mon Raïs, que j'avois ſoin d'entretenir en bonne humeur, & dont je me ménageois l'amitié autant que je le pouvois, étoit un vieux harponeur de l'Océan Indien ; & bientôt il m'étala un aſſortiment complet de ſes inſtrumens de pêche. Il avoit non-ſeulement une petite fouane, pareille à celle que j'avois perdue avec le requin, encore plus commode, mais pluſieurs crocs, garnis de chaînes & de lignes, & une eſpèce de rouet avec une ligne de crin, & ſemblable à un petit vindas, auquel il attachoit la corde de ſon harpon, comme celle de ſes crocs. Mon Raïs ſavoit bien que l'honnêteté qu'il me faiſoit, me ſeroit très-agréable, & que je ne manquerois pas de la reconnoître en tems & lieu.

Le vent fraîchit & devint plus favorable, A midi, nous

fûmes à la vue de Rabac. Nous revirâmes pour y entrer &, à une heure, nous y jetâmes l'ancre. Rabac eſt un petit port par les 22.° 35.′ 30.″ Nord. L'entrée eſt Eſt-Nord-Eſt, & a environ un quart de mille de large. Le havre s'enfonce dans l'Eſt, & eſt de près de deux milles de long. Les montagnes ſont à la diſtance de trois lieues dans le Nord ; & la ville de Rabac eſt à quatre milles de l'entrée au Nord quart-d'Eſt.

Nous paſſâmes toute la journée du premier de Mai dans ce port, occupés à en deſſiner le plan. Le ſoir, l'Emir Hadjé, qui conduiſoit les Pélerins de la Mecque, campa à trois milles de nous. Nous entendîmes diſtinctement ſon coup de canon de retraite.

Le paſſager, qui avoit été malade, voulut alors voir l'Hadjé : mais, comme je ſavois que la conſéquence d'une pareille viſite, ſeroit qu'une multitude de Pélerins fanatiques viendroient nous aſſaillir, je lui dis clairement que s'il ſortoit du vaiſſeau, il n'y rentreroit point, & que nous irions tout de ſuite jeter l'ancre le plus loin du rivage qu'il nous ſeroit poſſible. Cette menace le retint ; mais, le lendemain, il fut de mauvaiſe humeur toute la journée, répétant ſouvent en ſe parlant à lui-même, qu'il méritoit tout cela pour s'être embarqué avec des infidèles.

Les habitans de Rabac vinrent nous apporter à bord des melons d'eau, & des outres remplies d'eau fraîche. Les vaiſſeaux peuvent là renouveller facilement leur eau, dans les puits, qui ſont auprès de la Ville, & où elle n'eſt pas mauvaiſe.

La campagne eſt plane, & pourtant mal cultivée : mais elle ne paroît pas, à beaucoup près, auſſi déſerte qu'au tour d'Yambo. Je ſoupçonnai, par le coup d'œuil qu'elle offroit & par la fraîcheur de l'eau, qu'il pleuvoit de tems en tems dans les montagnes. Nous étions alors fort avancés en dedans du tropique; car le cercle du tropique paſſe très-près du Ras El Himma, & Rabac eſt à un demi-degré dans le Sud de ce Cap.

Le 2, à cinq heures du matin, nous fîmes voile de Rabac. Nous avions ſi peu de vent qu'à peine faiſions-nous deux nœuds par heure.

A neuf heures & demie, nous vîmes Deneb, portant à l'Eſt quart de Sud de nous. Cette Ville eſt facile à reconnoître à quelques palmiers qui ſont auprès. Son port eſt petit & très-incommode pendant ſix mois de l'année au moins, parce que la briſe du Sud y donne en plein, & que la lame y eſt alors très-forte.

A une heure après midi, nous vîmes une Iſle, appellée Hammel, que nous laiſſâmes à un mille de diſtance. Dans le même moment, nous apperçûmes une autre Iſle, qu'on nomme El Mémisk, laquelle nous reſtoit à trois milles dans l'Eſt. Cette dernière Iſle a un autre ancrage ſûr.

A trois heures trois-quarts, nous vîmes l'Iſle de Gawad, dont nous paſſâmes à un mille un quart de diſtance, la laiſſant au Sud-Eſt. Le continent portoit également au Sud-Eſt, & nous en étions éloignés d'un peu plus d'une lieue. Nous ne faiſions

ne faiſions plus route directement au Sud, nous avions le Cap à l'Oueſt-Sud-Oueſt ; &, à quatre heures, nous mouillâmes dans la petite Iſle de Lajack.

Le 3, à quatre heures & demie du matin, nous remîmes à la voile, continuant toujours à diriger notre courſe à l'Oueſt-Sud-Oueſt : mais bientôt nous fûmes en calme. Après avoir fait une lieue, nous nous trouvâmes devant le cap Hateba, ou cap Boiſeux qui portoit à l'Eſt de nous.

Après que nous eûmes doublé le Cap, le vent fraîchit. A quatre heures de l'après-midi, nous mouillâmes dans le port de Jidda, tout auprès du quai ; & les Officiers de la douane vinrent immédiatement ſe mettre en poſſeſſion de notre bagage.

CHAPITRE XI.

Détail de ce qui arrive à M. Bruce à Jidda. — Viſite que lui rend le Viſir. — Inquiétudes de la factorerie. — Honnêteté & politeſſe des Anglois qui font le commerce de l'Inde. — Polygamie. — Fauſſe opinion du Docteur Arburnoth. — Preuves que cette opinion eſt contraire à la raiſon & à l'expérience. — Départ de Jidda.

LA RADE de Jidda eſt très-vaſte. Elle renferme un nombre immenſe de hauts fonds, de petites Iſles, de rochers à fleur d'eau, entre leſquels il y a divers canaux. De quel côté que le vent ſouffle, on eſt bien abrité dans le port, parce que les hauts fonds, interpoſés, empêchent que la mer n'éprouve une trop grande agitation; & on peut, ſi on le veut, mouiller vingt ancres différens à la poupe & à la proue. Le ſeul riſque qu'on court, & cela eſt aiſé à concevoir, c'eſt en entrant dans la rade, ou lorſqu'on en ſort. Mais auſſi on a, à Jidda, la preuve d'une obſervation faite depuis long-tems; c'eſt que plus un port eſt dangereux, plus les Pilotes deviennent habiles; & il n'y arrive jamais d'accidens.

LES Marins Anglois poſsèdent, depuis long-tems, un plan de la Baye de Jidda, fort inexact & fort mal deſſiné. Je ne ſais point d'où il leur vient: mais je ſais qu'il a été cri-

tiqué ſouvent, & jamais corrigé. Ils ont auſſi une prétendue carte de la partie du Golfe, qui s'étend de Jidda à Moka, laquelle eſt remplie d'erreurs.

Je fis, à Jidda, un ſéjour de quelques mois, & j'eus beaucoup à me louer des honnêtetés qu'on m'y fit. Comme j'avois beaucoup de tems à moi, le Capitaine Thornhill, & quelques autres Commerçans de notre Nation, me prièrent de ſonder la Baye & d'en lever le plan; ils me promirent, pour cela, le ſecours de leurs canots, de leurs officiers & de leurs équipages. J'y conſentis. Cependant comme je ſus bientôt après que le Capitaine Newland, l'un d'entr'eux, avoit entrepris ce travail, qu'il l'avoit même fort avancé, & qu'il ſeroit fâché, avec raiſon, que je vinſſe ſur ſes briſées, j'abandonnai mon deſſein. Le Capitaine Newland étoit un homme plein de mérite & de capacité, très-poli & qui avoit eu pour moi toute ſorte d'attentions.

Que la miſéricorde divine prenne en pitié ceux qui ont oſé très-récemment charger de nouveaux ſondages, c'eſt-à-dire, de nouvelles erreurs, cette miſérable carte du fond du Golfe, de Jidda à Moka, laquelle court la mer Rouge depuis vingt ans & par-delà! Depuis mon retour en Europe, on m'en a envoyé une copie, qui, comme une nouvelle mariée, étoit rhabillée à neuf & portoit ſur ſa tête tous ſes péchés mortels & originels.

Je prie qu'on me permette d'obſerver qu'il n'y a pas un homme au monde, qui ait plus de répugnance que moi à offenſer qui que ce puiſſe être, même un enfant. Ce n'eſt

pas par eſprit de critique que je parle de cette carte. En toute autre occaſion, je me ſerois tû. Mais, quand la fortune & la vie d'une foule de perſonnes ſont expoſées, tous les jours, ce ſeroit une ſorte de trahiſon que de cacher ſon ſentiment, ſi, en le faiſant connoître, on peut contribuer à ſauver ces perſonnes, quelque fâcheux d'ailleurs que ſoit un pareil aveu pour des gens déraiſonnables.

De tous les vaiſſeaux, qui étoient à Jidda, deux ſeulement avoient leurs lignes de loc bien diviſées; & cependant tous les Capitaines étoient tellement perſuadés de leur exactitude qu'ils ſoutenoient qu'ils avoient porté leur courſe à cinq lieues en ſe rendant de l'Inde à Babel Mandeb; mais ils n'avoient point eſtimé les courants en dehors du détroit, ni ceux qui ſont encore bien plus forts, après avoir paſſé Socotra. Leurs petites horloges de ſable de demi-minute s'écouloient en 57 ſecondes. Ils n'avoient pas non plus fait attention au flux de la mer Rouge, ſoit dans le canal, ſoit en dedans du paſſage : toutefois il y a ſur la carte, dont je parlois tout-à-l'heure, une route pointée par le Capitaine Newland, dans laquelle il a ſuivi le milieu du canal, & qui eſt remplie d'angles aigus & d'étranglemens du détroit. On croiroit, à voir cela, qu'on a exactement ſondé & meſuré la mer à chaque pas.

Aux ſondages erronnés, qui ſurchargent dès long-tems cette mauvaiſe carte, on a joint une plus grande quantité de ſondages nouveaux, qui ſont tout auſſi faux, & dont on ne connoît pas l'Auteur. De ſorte que depuis Moka, juſques au 17° de latitude, il y a des profondeurs marquées à chaque mille, &

quelquefois à moins de diſtance. Perſonne ne peut jeter les yeux ſur cette carte, ſans être induit à croire que la mer Rouge eſt un des lieux les mieux connus de l'Univers. Cependant je puis certifier, ſans crainte d'être démenti, que ce qui caractériſe particulièrement cette mer, c'eſt qu'il y a très-peu d'endroits, dans le canal, que l'on puiſſe ſonder; des deux côtés même du rivage, à peine trouve-t-on le fond à ſix pas de terre. Ceci regarde le Continent; & j'ajouterai que nous n'avons pas abordé dans une ſeule Iſle, où tandis que notre beaupré touchoit à terre, la ſonde ne nous rendoit rien à la proue du vaiſſeau. Je dois donc m'élever contre ces anciennes cartes inexactes, afin qu'elles ne ſervent pas de fondement à de nouvelles. Bien loin qu'on puiſſe en tirer aucun avantage, elles ne peuvent, au contraire, qu'être fort dangereuſes.

PLUSIEURS Marins remplis d'habileté & de courage fréquentent la mer Rouge depuis quelques années. Qu'ils diſent, avec ſincérité, de quels inſtrumens ils ſe ſervoient, quelle foule de difficultés ils rencontroient, en quels endroits ils formoient des doutes; combien de fois ils devinoient juſte; combien plus ſouvent ils ſe trompoient. Ces choſes déclarées par l'un d'eux, ſeront bientôt appuyées par les autres, & rectifiées par le ſecours des Géomètres, qui auront fait de bonnes obſervations ſur le rivage.

M. Niébuth a contribué beaucoup, par ſes remarques, à nous mettre à même de réformer la carte, dans ce qui a rapport à la terre. Mais, quoiqu'il ait fait beaucoup à cet égard, il en reſte à faire bien davantage. J'eſpere que quand mon ami, M. Dalrymple, en aura le tems, il voudra bien nous

donner une carte différente de l'ancienne, quelque changée de forme, quelque corrigée que cette ancienne pût être, parce que le fond en eſt trop vicieux. Je ſuppoſe toute fois que, pour nous donner une carte nouvelle, M. Dalrymple ait pardevers lui beaucoup d'obſervations ſur l'exactitude deſquelles il puiſſe compter; car autrement il ne feroit que perpétuer des erreurs dangereuſes.

Si les vaiſſeaux de guerre, que nous envoyons dans la mer Rouge, ſont manœuvrés par de bons équipages, commandés par des Officiers jeunes & intelligens, pourvus de bonnes lignes, & de tous les inſtrumens propres à ces opérations, ainſi que d'un aſſez grand nombre de canots, nous pourrons enfin connoître, en partie, les différens degrés de profondeur de cette mer. L'on aura auſſi la preuve de ce que j'ai avancé; l'on verra que les vaiſſeaux, que l'on a employés juſqu'ici, quelques bons équipages qu'ils euſſent, étoient incapables au milieu des courans & des marées dont on ignoroit le degré de force, & emportés par le ſouffle violent des mouſſons du Nord ou du Sud, de pouvoir jamais connoître à trois lieues près, où ils avoient jeté leur ſonde, à moins qu'ils ne fuſſent auprès d'une Iſle, d'un banc remarquable, ou dans un port.

Jusques-là je conſeillerai à tout homme, qui naviguera ſur la mer Rouge, & principalement dans le canal, où les pilotes n'en ſauront pas plus que lui, de ne s'en rapporter qu'à lui-même dans le moment du danger; de jeter le plomb au moins toutes les heures; d'avoir un homme ſûr en vigie, de porter peu de voiles, avec un vent fort, ſur-tout la nuit, & de conſidérer toutes les cartes que nous avons à cette heure,

du Golfe d'Arabie, comme des objets de ſimple curioſité, ſur la foi menſongere deſquels on ne doit jamais haſarder ſa vie.

UN Capitaine de la compagnie des Indes, qui ſeroit allé depuis Jidda juſques à l'embouchure du Frat & au port de Kilfit, qui en eſt voiſin, ce qu'on pourroit faire chaque année pour dix livres ſterling de dépenſes extraordinaires, rendroit un plus grand ſervice à la navigation de la mer Rouge, que ne peuvent lui en rendre tous les ſondages qu'on a faits depuis le Jibbel Zékir juſques à l'Iſle de Shéduan.

D'YAMBO à Jidda je dormis fort peu, parce que je travaillois à mon journal, autant qu'il m'étoit poſſible ſur les lieux même, où je faiſois des remarques. En outre, j'avois des fièvres qui me dérangeoient beaucoup; & par la forme de mes habillemens & par la négligence, qui étoit dans toute ma perſonne, je reſſemblois ſi fort à un Galiongy, ou matelot Turc, que l'Emir Bahar (1) fut extrêmement ſurpris, lorſque mes domeſtiques charrièrent mes bagages à la douane, de leur entendre dire que j'étois Anglois. Cependant cet Officier m'avoit donné pour m'accompagner à la maiſon de la factorerie Angloiſe, un de ſes valets, qui parloit un mauvais Anglois, & qui me promit dans tout le chemin un agréable accueil de la part de mes compatriotes.

JE me fis nommer par ce valet les différens Capitaines; &, quand je fus informé de leurs noms, je lui dis de me faire

(1) Capitaine de port.

parler d'abord à l'un d'eux, que je reconnus pour Ecoſſois & de mes parens, & qui étoit, par haſard, dans ce moment appuyé ſur la rampe de l'eſcalier, qui conduiſoit à ſon appartement. Je le ſaluai en l'appellant par ſon nom. Mais il ſe mit dans une colere violente, en m'appellant coquin, voleur, frippon de Renégat, & m'aſſurant que ſi j'avançois encore un pas, il me jetteroit en bas des degrés. Je me retirai ſans rien répondre; & il continua à me dire des injures dont je me ſouvins long-tems.

Le valet, qui me ſervoit de conducteur, leva les épaules; & me dit: «qu'il vouloit me conduire chez le meilleur de »tous les Capitaines.» Il me mena, en effet, vers l'eſcalier oppoſé; &, pendant ce tems-là, je penſois en moi-même que ſi telles étoient leurs manières Indiennes, je n'apprendrois à perſonne ni mon nom, ni mon état, pendant que je demeurerois à Jidda. Je n'avois aucun beſoin d'eux, puiſque j'étois muni d'un crédit de mille ſequins & plus ſur Youſef Cabil, Viſir ou Gouverneur de Jidda.

On me conduiſit dans un appartement, où étoit aſſis le Capitaine Thornhill. Il avoit une veſte blanche de callico, un bonnet de coton fort pointu ſur la tête, un grand gobelet d'eau devant lui, & il paroiſſoit occupé à réfléchir très-profondément.

Le valet de l'Emir Bahar me tenoit par la main en me faiſant entrer dans la chambre du Capitaine: mais je ne voulus avancer que deux ou trois pas de peur de recevoir un nouveau ſalut par lequel on me propoſât encore de me faire ſauter les montées. Le Capitaine me regarda attentivement, mais non d'un air

d'un air hautain ; puis il dit au valet de ſe retirer, & il ferma la porte. — « Monſieur, me dit-il, êtes-vous Anglois ? — Je fis une révérence. — « Sûrement, continua-t-il, vous ne vous portez » pas bien, & vous devriez être au lit. — Avez-vous été long- » tems malade ? » — Long-tems, Monſieur », lui répondis-je, & je fis une ſeconde révérence. — « Avez-vous beſoin d'un » paſſage pour les Indes ? « — Je fis encore une révérence. — » Je vois bien, reprit-il, que vous avez l'air d'un homme dans » le malheur. Si vous avez des ſecrets, je les reſpecterai. Mais » ſi vous avez beſoin d'un paſſage pour les Indes, ne vous » adreſſez pas à d'autre qu'au Capitaine Thornhill du Bengale. » Peut-être avez-vous des raiſons de craindre de reſter à terre : ſi, » par haſard, cela eſt, demandez M. Greig, mon Lieutenant, » & il vous fera auſſi-tôt conduire à bord de mon vaiſſeau. » — « Monſieur, lui dis-je, j'eſpere que vous trouverez en moi » un honnête homme. Je n'ai point d'ennemi, que je ſache ; » ni à Jidda, ni ailleurs ; & je ne dois rien à perſonne au » monde. » — « Je vois bien que j'ai tort, reprit le Capitaine, en te- » nant de bout un pauvre homme, qui a beſoin d'être au lit. Philip ; » Philip ! — Philip vint. — » Mon enfant, dit-il en portugais, qu'il crut, ſans doute, que je n'entendois pas, « voilà un pau- » vre Anglois, qui auroit beſoin d'être dans ſon lit, ou plutôt » dans ſon cercueil, mene-le en bas, & dis à mon cuiſinier de » lui donner du bouillon & de la viande autant qu'il en vou- » dra. Le pauvre garçon a l'air d'avoir enduré la faim : mais » j'aimerois mieux en avoir dix à nourrir d'ici aux Indes que » d'en enterrer un à Jidda.

Philippe de la Cruz, fils d'une Dame portugaiſe, qu'avoit épouſée le Capitaine Thornhill, étoit un jeune-homme rempli

de talens & de mérite ; & il me conduiſit au cuiſinier avec beaucoup de politeſſe & d'honnêteté.

JE fis une révérence auſſi gauche que je le pus, en quittant le Capitaine Thornhill, & je lui dis ; « Dieu récompenſera » un jour votre Excellence. »

PHILIP me mena dans une grande cour, où on avoit coutume d'étaler des ballots de marchandiſes des Indes pour ſervir de montres. Il y avoit, d'un côté, une eſpèce de galerie couverte, qui ſembloit avoir été deſtinée à faire une écurie. C'eſt là que Philip me fit entrer, & bientôt après le cuiſinier m'apporta mon dîner.

PLUSIEURS Anglois des équipages des vaiſſeaux, des Indiens & d'autres perſonnages vinrent me regarder ; & j'entendois qu'ils s'accordoient à dire en général que j'avois l'air d'un voleur, que je devois certainement être un Turc, & qu'ils ne ſe ſoucieroient, patbleu pas de tomber entre mes mains.

APRÈS avoir mangé, je m'endormis ſur une natte, pendant que Philip me faiſoit préparer un appartement. En même-tems quelques-uns de mes gens avoient ſuivi mes effets à la Douane, & d'autres étoient reſtés à bord, afin d'empêcher le pillage de ce qui étoit reſté. J'avois mes clefs ſur moi, & le Viſir étoit allé dormir ainſi qu'il avoit coutume de le faire tous les jours à midi. Auſſi-tôt qu'il s'éveilla, il ſe ſentit ſi ſatisfait de ſa proie, qu'il tomba ſur mon bagage, s'étonnant qu'une auſſi grande quantité de choſes, & des boëtes d'une forme ſi curieuſe, appartinſſent à un homme d'auſſi mauvaiſe mine que

moi. Cette raiſon ajoutoit encore à l'eſpérance de pouvoir bien profiter d'une ſi bonne occaſion de voler. Il demanda les clefs des malles. Mon domeſtique répondit, que je les avois, & qu'il alloit les chercher à l'inſtant même. Mais ce délai étoit trop long. On ne pouvoit accorder une ſeule minute. Accoutumés à dérober, ils ne forcerent point les ſerrures : mais ils défirent adroitement les couplets, qui étoient au derrière des couvercles, &, par ce moyen, ils ouvrirent les malles, ſans avoir beſoin de clefs.

La première choſe, qui ſe préſenta aux yeux du Viſir, fut le Firman du Grand-Seigneur, ſuperbement écrit, avec un beau titre, & une ſuſcription parſemée de poudre d'or, & bien enveloppé dans du taffetas verd. Après cela, il y avoit un petit ſachet de ſatin blanc adreſſé au Khan des Tartares, dont M. Peyſſonel, Conſul de France à Smyrne, m'avoit chargé, & que je n'avois point remis, parce que le Khan ſe trouvoit alors priſonnier à Rhodes. Venoit enſuite un autre ſac d'étoffe de ſoie brochée d'or, contenant des lettres adreſſées au Shérif de la Mecque ; puis un quatrième ſac de ſatin cramoiſi, renfermant des lettres pour Métical Aga, Séliétar ou porte-ſabre du Shérif, ſon premier Miniſtre & ſon favori. Le Gouverneur trouva enfin une lettre d'Ali Bey adreſſée à lui, & écrite avec toute la ſupériorité d'un Souverain à ſon eſclave.

Par cette lettre le Bey lui mandoit, ſans ménagement, que les Gouvernemens de Jidda, de la Mecque & des autres Etats du Shérif étoient plongés dans le déſordre ; & que les Marchands qui y voyageoient pour leurs affaires étoient ſans ceſſe épouvantés, pillés, arrêtés. Il le prévenoit, en conſéquence, que s'il m'arri-

voit rien de pareil, il n'écriroit point, il ne ſe plaindroit point; mais il enverroit punir le crime juſqu'aux portes de la Mecque. Ce langage fut d'autant plus déſagréable pour le Viſir, qu'on diſoit publiquement que Mahomet Bey Abou Dahab devoit marcher, l'année ſuivante, contre la Mecque, pour tirer vengeance de quelques inſultes qu'Ali Bey avoit reçues du Shérif.

Il y avoit auſſi dans ma malle une autre lettre pour le Viſir, écrite par Ibrahim Sikakeen, Chef des Marchands du Caire, qui le chargeoit de me compter mille ſequins, à vue, en le prévenant que ſi j'en exigeois davantage, il me les fournît ſur mon reçu.

Toutes ces choſes étoient ſi imprévues, que le Viſir Cabil ſentit bientôt qu'il étoit allé trop loin. Il fit rappeller promptement mon domeſtique, & le gronda beaucoup de ne pas lui avoir dit qui j'étois; mais mon Domeſtique ſe défendit en obſervant que ni le Viſir, ni les perſonnes de ſa ſuite, n'avoient voulu écouter une ſeule parole; & l'un des Gens du Cadi de Médine, qui avoit accompagné le bled, dit fièrement au Viſir qu'il l'avoit aſſez averti; mais que ſon orgueil ne lui avoit laiſſé rien entendre.

Le mal étoit déjà fait. Le Viſir ordonna à mon domeſtique de clouer les couplets de la malle: mais celui-ci déclara qu'il n'en feroit rien; qu'on n'ouvroit jamais des malles de cette manière, lorſqu'on pouvoit avoir les clefs, ſans avoir envie de voler ce qui étoit dedans; que comme la malle contenoit beaucoup de choſes précieuſes deſtinées à faire des préſens au Shérif de la Mecque & à Métical Aga, & qu'on pouvoit les avoir dérobées, puiſque les couplets avoient été forcés, ayant qu'il

vînt, il ne vouloit nullement ſe mêlet de cette affaire, & qu'il s'en lavoit les mains; mais qu'il étoit bien ſûr que ſon Maître s'en plaindroit très-hautement à la Mecque & au Caire, & qu'il ſeroit écouté.

Le Viſir prit auſſi-tôt ſa réſolution en homme d'eſprit. Il reclouà la malle. Il ordonna qu'on lui amenât ſon cheval, & accompagné d'un grand nombre de ſcélérats preſque nus, qu'on nomme des Soldats, il ſe rendit à la maiſon de la factoretie, où à l'inſtant tout le monde fût en alarmes.

Vingt-six ans, avant cette époque, les Marchands Anglois, qui étoient à Jidda au nombre de quatorze, furent tous maſſacrés pendant qu'ils étoient à dîner. Il y avoit eu une inſurrection du peuple infâme de Jidda. On pilla la maiſon de la factorerie; on la démolit, & il n'a pas été permis depuis de la rebâtir telle qu'elle étoit d'abord.

A l'inſtant où le Viſir approcha de la maiſon de la factorerie, on fit beaucoup de recherches pour trouver le Gentilhomme Anglois. Perſonne ne l'avoit vu: mais on dit qu'un de ſes valets étoit alors dans la maiſon. Tranquillement aſſis ſur ma natte, je prenois une taſſe de café, quand on vit entrer le cheval du Viſir, & que la cour fut auſſi-tôt remplie de monde. Un des Commis de la Douane me demanda où étoit mon Maître? — « Dans le ciel, lui répondis-je. » — Le domeſtique de l'Emir Bahar conduiſit alors vers moi le Viſir, qui étoit encore à cheval. Celui-ci me répéta la queſtion du commis de la Douane. Mais je lui répondis que je ne ſavois point ce que ſignifioit une

pareille demande ; que j'étois la perſonne, dont on avoit tranſporté les équipages à la Douane, & en faveur de qui le Grand-Seigneur & Ali Bey avoient écrit. A ces mots, il parut très-étonné, & me demanda comment je pouvois être auſſi mal vêtu ? — « Votre queſtion ne doit pas être faite ſérieuſement, lui dis-je. » Je crois qu'aucun homme ne voudroit paroître mieux habillé » dans le voyage, que je viens de faire. D'ailleurs vous ne m'a-» vez pas laiſſé la liberté de me changer, puiſque tous mes ef-» fets ſont depuis plus de quatre heures de tems à la Douane, » juſqu'à ce qu'il vous plaiſe de me les faire rendre. »

Je me levai, & nous montâmes enſemble dans l'appartement du Capitaine Thornhill, à qui je demandai excuſe de ne lui avoir pas dit d'abord qui j'étois, par rapport au mauvais accueil que j'avois reçu de mon parent. Il plaiſanta beaucoup ſur cela, & nous vêcumes depuis dans les liaiſons de l'amitié & de la confiance intime. Tout fut bientôt arrangé, même avec le Viſir Youſef Cabil ; & on s'employa de tous côtés à me procurer les lettres les plus preſſantes pour le Naïb de Maſuah, pour le Roi d'Abyſſinie, pour Michaël Suhul, ſon Miniſtre, & pour le Roi de Sennaar.

Metigal Aga, grand ami & protecteur des Anglois à Jidda, & même, comme nous pouvons le dire, acheté par les grands préſens qu'il recevoit d'eux, avoit été originairement un eſclave Abyſſinien. Chargé de la confiance du Roi & de Michaël pour les ventes de l'or, de l'yvoire, de la civette, & de tous les objets précieux, qu'on tire d'Abyſſinie, il les leur payoit en autres marchandiſes. Il fourniſſoit auſſi à Michaël des armes à feu ; ce qui avoit déjà mis ce Miniſtre à même

de ſubjuguer l'Abyſſinie, de maſſacrer le Roi ſon maître, & d'en placer un nouveau ſur le Trône.

D'UN autre côté le Naïb de Maſuah, dont l'Iſle appartenoit au Grand-Seigneur, & dépendoit du Pachalik de Jidda, avoit eſſayé de le ſouſtraire à ce pouvoir & de ſe rendre indépendant. Il ne payoit plus aucun tribut; & le Pacha, qui n'avoit point de troupes, ne pouvoit pas le forcer à en payer, d'autant que l'Iſle de Maſuah, eſt ſituée dans la partie de la mer Rouge, qui avoiſine la côte d'Abyſſinie. Cependant Metical Aga & le Pacha conclurent un traité, par lequel ce dernier céda à l'autre l'Iſle & le territoire de Maſuah, pour une redevance annuelle, & Metical Aga, nomma Michaël, Gouverneur de Tigré; Receveur de ſes revenus. Le Naïb n'eut pas plutôt appris qu'il alloit avoir à faire à Michaël, qu'il s'empreſſa de lui payer ſon tribut & même de lui faire des préſens; car Tigré étoit la province dont il tiroit ſes ſubſiſtances, & Michaël auroit pu, s'il l'avoit voulu, ruiner en huit jours de tems, tout le territoire de Maſuah, qui d'ailleurs avoit autrefois appartenu à l'Abyſſinie, comme je l'expliquerai par la ſuite. La puiſſance de Metical étant donc généralement reconnue, il ne s'agiſſoit plus que d'en faire uſage en ma faveur.

ON ſait de quel foible avantage ſont ordinairement les ſimples lettres de recommandation. Ce n'étoit pas la première fois que je voyageois, & je me connoiſſois trop bien en ſtyle Oriental pour me laiſſer duper par des lettres de complimens. Il n'y a pas de Gens, qui mettent plus de civilité, plus de politeſſe dans leur correſpondance que les Orientaux: mais leurs expreſſions ne ſignifient guère plus que celles dont on

ſe ſert en Europe, & qui prouvent ſeulement que celui qui écrit, eſt un homme bien élevé. De pareilles lettres ne ſuffiſoient donc pas pour un voyage, ſi long, ſi périlleux, & ſi important que le mien.

Je cherchai donc à me procurer des lettres, qui euſſent de l'effet; des lettres importantes pour ceux même qui les écrivoient comme pour ceux à qui elles étoient écrites; & j'eſſayai de faire bien comprendre cela à Métical Aga, qui étoit un excellent homme, mais de peu de capacité. Les lettres, que je lui portai de la part d'Ali-Bey, commencerent à fixer ſon attention ſur moi; & le préſent que je lui fis d'une belle paire de piſtolets, le déciderent entièrement en ma faveur. Il fut d'autant plus ſenſible à ce préſent, que j'aurois pu me diſpenſer de lui rien offrir, étant muni d'une lettre très-favorable de ſon ſupérieur.

Les Anglois de Jidda unirent leurs ſollicitations aux miennes. Ils étoient aſſez en crédit pour obtenir des choſes plus difficiles; car chacun d'eux avoit ſes amis particuliers, & tous enſemble deſiroient de me rendre ſervice. A ceux-ci ſe joignoit encore un ami, que j'avois connu à Alep & qui ſe nommoit Ali Zimzimiah, c'eſt-à-dire, gardien du puits ſacré de la Mecque, dignité très-honorable & très-reſpectée. Ali Zimzimiah étoit auſſi mathématicien & aſtronome, ſuivant le degré où ces ſciences ſont portées dans ce pays-là.

Toutes les lettres que j'obtins, étoient écrites du ſtyle que je deſirois. Cependant cela ne parut pas encore ſuffiſant aux yeux d'un très-digne homme, qui avoit conçu un ſincere

ſincere attachement pour moi depuis le moment de mon arrivée. Cet Ami étoit le Capitaine Thomas Price, commandant le Lion de Bombey. Il fut le premier qui propoſa à Métical Aga, de me faire accompagner ainſi que ſes lettres, par un de ſes Officiers; & je crois fermement que c'eſt à cette meſure, qu'avec le ſecours de la providence, j'ai dû la conſervation de ma vie. Le Capitaine Thornhill concourut auſſi de tout ſon pouvoir à faire adopter cette idée; & un Abyſſinien, nommé Mahomet Gibberti fut porteur de lettres parculières, indépendamment de celles que j'avois moi-même, & chargé d'être témoin de la réception qu'on me feroit.

Il me falloit attendre quelque tems, avant que Gibberti fût prêt à faire le voyage; &, comme il me reſtoit encore à viſiter une partie conſidérable du Golfe d'Arabie, je me préparai à le faire ſeul & à quitter Jidda, après y avoir fait un aſſez long ſéjour.

De toutes les choſes nouvelles, que j'avois déjà vues dans mon voyage, aucune ne m'avoit autant ſurpris que la manière dont ſe faiſoit le commerce de Jidda. Il y avoit alors dans le port neuf vaiſſeaux Anglois venant de l'Inde, dont la plupart valoient deux cens mille livres ſterling chacun. Un marchand Turc, qui demeuroit à la Mecque, où l'on ne peut ſe rendre de Jidda que dans trente heures, & où jamais un Chrétien n'oſe mettre le pied, tandis que tout le Continent eſt ouvert aux Turcs, s'ils veulent s'enfuir, offrit d'acheter, lui ſeul, la cargaiſon de quatre des neuf bâtimens Anglois; mais un autre Turc vint tout de ſuite, & dit qu'il n'achetteroit aucune cargaiſon, ou qu'il vouloit les neuf en-

ſemble. Les échantillons furent viſités, & toutes ces riches marchandiſes furent tranſportées à travers les déſerts de l'Arabie, par des hommes, avec qui perſonne ne voudroit ſe trouver ſeul en raſe campagne. Ce n'eſt pas tout; deux couriers Indiens vinrent dans le comptoir pour conclure le marché, l'un traitant pour les Capitaines Anglois, & l'autre pour le marchand Turc. Ces courtiers n'étoient ni Chrétiens, ni Mahométans; mais ils avoient la confiance des uns & des autres. Ils s'aſſirent à terre ſur un tapis, & prirent une pièce d'étoffe des Indes (1) grande comme une ſerviette, qui étoit ſur leurs épaules, & qu'ils étendirent ſur leurs mains. En même-tems ils s'entretinrent de choſes indifférentes, de l'arrivée des vaiſſeaux des Indes, des nouvelles du jour, parlant comme s'ils n'avoient point eu à traiter d'affaires ſérieuſes. Au bout de vingt minutes employées à ſe toucher réciproquement les doigts par-deſſous le Shawl, le marché des neuf cargaiſons fut conclu, ſans qu'ils en euſſent prononcé un mot, ſans qu'ils ſe fuſſent ſervis de plume & d'encre. Il n'y a cependant pas un ſeul exemple de difficultés ſurvenues dans ces ſortes de marchés.

Mais il reſte encore une choſe eſſentielle. L'argent n'eſt pas compté. Un ſimple particulier, qui ne poſſédoit rien que ſa réputation, devint reſponſable du paiement des riches cargaiſons de neuf vaiſſeaux. Son nom étoit Ibrahim Saraf, c'eſt-à-dire, Ibrahim le courtier. Cet homme délivra un certain nombre de ſacs de groſſe toile, remplis de ce que l'on ſuppoſoit être de l'argent. Il avoit marqué ſur chaque ſac ce qu'il

(1) Un Shawl.

étoit ſenſé contenir, & appoſé ſon cachet ſur la ficelle qui le lioit. En conſéquence ces ſacs furent pris pour ce qui étoit écrit deſſus, ſans que perſonne en eût ouvert un ſeul; & de tels ſacs ſont reçus couramment dans toute l'Inde, auſſi long-tems que la toile peut durer.

JIDDA eſt un ſéjour très-mal-ſain, ainſi que tout le reſte de la côte Orientale de la mer Rouge. Preſqu'aux portes de de la Ville, dans un déſert qui s'étend au Levant, il y a un nombre immenſe de cabanes appartenantes aux Arabes Bédouins. Ces cabanes ſont conſtruites avec des paquets de ſpartum, ou d'une eſpèce de jonc, qu'on arrange comme des faſcines. Les Bédouins fourniſſent à Jidda du lait & du beurre.

ON ne peut point ſortir de la Ville, même pour ſe promener, excepté juſques à la diſtance d'un demi-mille vers le Sud, & le long de la Mer, où il y a pluſieurs mares d'eau ſtagnante & corrompue, qui contribue beaucoup à l'inſalubrité de Jidda.

IDÉPENDAMMENT de ce que Jidda eſt ſitué dans la partie la plus mal-ſaine de l'Arabie, il ſe trouve entouré du déſert le plus affreux. Cet inconvénient, & beaucoup d'autres, l'auroient probablement fait abandonner tout-à-fait depuis long-tems, ſi ce n'étoit par rapport au voiſinage de la Mecque, & aux grands avantages que produit le commerce des Indes, dont les marchandiſes arrivent une fois par an à Jidda, pour être tranſportées très-promptement à la Mecque, d'où on les répand enſuite dans tout l'Orient. Cependant Jidda retient peu de profit pour lui-même. Les impôts de la douane ſont auſſi-tôt envoyés à la Mecque à un Souverain, qui manque toujours

d'argent, & à un Miniſtre & à une foule d'Officiers affamés. L'or, qui ſert à payer les marchandiſes, revient à Jidda y paſſer dans des ſacs ou des caiſſons, ſans s'y arrêter davantage, & ſans y laiſſer plus de profits. Mais, pendant le tems périodique de ce commerce, les vivres & toutes les proviſions augmentent conſidérablement, ce qui eſt au détriment des habitans, tandis que tous les bénéfices vont à des étrangers, dont pluſieurs n'y ſéjournent pas plus de ſix ſemaines que dure le marché, puis ſe retirent dans l'Yémen & dans les environs, où tout eſt moins cher & plus abondant.

Je fis, à cette occaſion, une remarque; c'eſt que de tous les pays Mahométans, il n'y en a point où il y ait moins de polygamie qu'à Jidda, ni où il reſte autant de femmes qui n'ont point de mari. C'eſt pourtant là qu'a vécu le Prophète; c'eſt-là qu'il a d'abord recommandé à chaque homme d'avoir quatre femmes; maxime qui a paſſé enſuite dans toutes les autres contrées où l'Iſlamiſme s'eſt établi.

Toutefois Mahomet en recommandant la pluralité des femmes, comme néceſſaire à la ſanté des Muſulmans, ſembla avoir eu conſtamment en vue de l'empêcher, par les conditions qu'il y attacha. Il ne permit à un homme d'épouſer deux, trois ou quatre femmes, qu'autant qu'il auroit de quoi les nourrir. Il défendit les droits & le rang de ces femmes; & l'homme qui vouloit les épouſer, étoit obligé de prouver pardevant le Cadi, ou quelqu'autre Magiſtrat, qu'il auroit de quoi les entretenir d'une manière conforme à leur naiſſance. Il n'en étoit pas de même relativement aux concubines, aux eſclaves qu'on achetoit, ou qu'on faiſoit à la guerre. Chaque homme en

pouvoit prendre autant qu'il lui plaiſoit, ſoit qu'il eût de quoi les nourrir ou non.

La cherté des proviſions, qui réſulte du concours extraordinaire d'étrangers, qui ſe rendent, tous les ans, dans une Ville preſque totalement dépourvue des choſes néceſſaires à la vie, eſt cauſe que peu d'habitans de Jidda peuvent profiter du privilège que leur a accordé Mahomet. Ils n'épouſent qu'une femme chacun, parce qu'ils ne ſont pas en état d'en nourrir davantage. Auſſi la Ville eſt peu peuplée, & il y teſte beaucoup de femmes à marier.

Dans l'Arabie heureuſe, où les proviſions de toute eſpèce ſont à très-bon marché, où la terre produit preſque ſpontanément les fruits & tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, il n'en coûte pas plus d'avoir quatre épouſes que quatre eſclaves, ou quatre domeſtiques. Leur nourriture eſt la même, & on leur donne également une chemiſe de coton bleue, une robe d'étoffe groſſière. Auſſi les femmes ne languiſſent jamais dans le célibat, & la population de ces contrées, où la polygamie eſt toujours en uſage, paroît quatre fois plus conſidérable que celle des pays où l'on n'a qu'une femme.

Je ſais qu'il y a des Ecrivains ſyſtématiques, & aveuglés par leurs préjugés, qui, ſans faire des recherches ſûres & ſans avoir égard aux circonſtances particulières, ſoutiennent que la Polygamie eſt toujours nuiſible à la population. Le ſavant Docteur (1) Arbuthnot a, dans un Mémoire adreſſé à la Société royale,

(1) Tranſactions philoſophiques, vol. 27, p. 186.

défendu cette étrange opinion, par des raiſonnemens encore plus étranges. Il établit, comme un principe certain, que dans la faculté procréatrice (1) de notre premier pere Adam étoit renfermée la néceſſité de produire ſucceſſivement un nombre égal d'êtres des deux ſexes. La manière dont il prouve cela a été très-applaudie, & on a cru que ſes argumens étoient irréfragables. Il démontre qu'en jetant trois dés remués dans un cornet, le nombre des chances en eſt preſqu'infini, & qu'un nombre égal d'enfans mâles & femelles ne pourroit pas naître dans une même année : mais il prétend prouver qu'en examinant les regiſtres des paroiſſes pendant vingt ans, on trouve que chaque année a conſtamment produit un nombre à-peu-près égal d'enfans des deux ſexes, & même un plus grand nombre de mâles que de femelles pour compenſer les pertes occaſionnées par la guerre, les aſſaſſinats, l'ivrognerie, & tous les accidens auxquels les femmes ne ſont point ſujettes.

Il eſt inutile de dire qu'une pareille conſéquence démontre évidemment combien le principe eſt faux : car, s'il y avoit eu une égale proportion dans la faculté procréatrice de notre premier parent, le réſultat en eût été qu'il ſeroit né alternativement un enfant de chaque ſexe depuis le commencement de la création juſques à la fin des ſiècles. C'eſt, ſans doute, une ſuppoſition indigne de la ſageſſe ſuprême, que de dire que quand il créa l'homme, il put faire un calcul en faveur des crimes que ſes préceptes nous défendent. Mais, quelque étrange que ceci paroiſſe, ce n'eſt pourtant pas la partie la plus foible d'un argument artificieux, qui ſemblable à une toile d'arai-

(1) *In ſemine maſculino.*

gnée trop finement tiſſue, ſe briſe de quelque côté qu'on y touche.

Après avoir cru prouver, par les regiſtres de paroiſſe de Londres, que les deux ſexes ſont en nombre égal, il conclut qu'il en eſt de même ſur-tout le reſte du globe; & qu'il n'y a aucun lieu, où il ne naiſſe autant d'hommes que de femmes. Le Docteur Arbuthnot étoit un habile Médecin, ce qui ſuppoſe auſſi un Naturaliſte inſtruit : mais il m'eſt impoſſible d'imaginer juſqu'où ſon raiſonnement pouvoit le conduire. Avouons-le, il devoit ſavoir que, dans l'Orient, les animaux, les oiſeaux, les poiſſons, les fruits, les fleurs, les arbres, les moindres brins d'herbe, ſont différens de ce que nous voyons dans nos contrées; & que l'homme ne differe pas moins dans ſes traits, ſa manière de vivre, ſes exercices, ſes amuſemens, ſon Gouvernement & ſa Religion. Or, vouloir ſtatuer les naiſſances ou les mortalités des Aſiatiques d'après les regiſtres de Londres, c'eſt aſſurément tout auſſi abſurde que de ſoutenir qu'on ne porte point des mouſtaches ou de la barbe en Syrie, parce qu'on eſt raſé en Angleterre.

Je crains bien que ceux qui ſe permettent de tout dire, parce qu'ils ne prennent la peine de rien examiner, n'avancent que le réſultat de ce que je viens d'établir, doit ſervir à défendre la polygamie en général, ou la doctrine des Thélyphthora (1). Mais de pareilles réflexions ne ſont point, j'oſe l'avouer, dignes d'être combattues; & je déclare, en même-

(1) C'eſt le titre d'un ouvrage nouveau du Docteur Madan, lequel ſemble avoir été fort mal entendu.

tems ; que ceux qui ont trouvé dans les Thélypthora de M. Madan, un encouragement à la polygamie, doivent peut-être avoir lu cet ouvrage avec plus de perſpicacité que je n'en ai ; car je ſerai bien trompé ſi, d'après les principes qu'il contient, la polygamie s'établit en Angleterre.

Le Docteur Arbuthnot dit qu'en Angleterre le nombre des deux ſexes eſt le même, ou que du moins la différence eſt ſi peu de choſe qu'elle n'a pu avoir, juſqu'à cette heure, le moindre inconvénient. Il nous reſte à examiner ſi les autres Nations ; ou du moins le plus grand nombre d'entr'elles, ſont dans le même cas, parce que ſi c'eſt d'après cela qu'il nous faut décider la queſtion, & que nous trouvions que, dans d'autres pays, il naît conſtamment trois femmes pour un ſeul homme, nous ſerons obligés dans conclure qu'il devoit y avoir la même proportion de trois à un dans la faculté procréatrice de notre premier parent.

Je ne me ſoucie guere, j'en conviens, de décider de ce qu'étoit le monde avant le déluge. Mais, comme pluſieurs ſavans penchent à croire que la montagne d'Ararat & le fleuve de l'Euphrate étoient connus aux ſiècles antidiluviens, & que c'eſt en Méſopotamie ou dans le Diarbékir, que le paradis terreſtre étoit ſitué, je ne puis mieux favoriſer le ſyſtême du Docteur Arbuthnot qu'en me tranſportant-là, & en recherchant ſur les lieux même où il dit que la loi de ſe reproduire en nombre égal a été impoſée à l'homme & à la femme, quel eſt aujourd'hui l'état de cette réproduction. L'on ne peut pas dire que les tems & le climat étant changés, la proportion ne doit plus être la même, puiſqu'on a avancé que c'eſt d'après les regiſtres de paroiſſe de Londres

Londres qu'il faut juger du reſte de la terre, & que d'ailleurs la loi imprimée dans l'œuvre de la création doit être éternelle.

CEPENDANT, après des recherches profondes dans le Sud & dans cette partie de la Méſopotamie, dont parle l'Ecriture, en Arménie & en Syrie, depuis Mouſul, ou Ninive, juſques à Alep & à Antioche, j'ai trouvé qu'il naiſſoit au moins deux femmes pour un homme. J'ai obſervé même une plus grande différence à Latikéa ou Laodicée & tout le long de la côte de Syrie juſqu'à Sidon; la proportion du nombre des femmes qui naiſſent eſt à celui des hommes comme de trois ou au moins deux & trois quarts à un. Dans la terre ſainte, dans la contrée d'Horan, du côté de l'Iſthme de Suez & dans le Delta, que les étrangers ne fréquentent point, c'eſt à-peu-près la même proportion. Mais de Suez au détroit de Babel-mandeb, pays qui comprend les trois Arabies, il y a toujours quatre femmes pour un homme; & j'ai tout lieu de croire qu'il en eſt ainſi juſques à l'équateur & au trentième degré au-delà de la ligne.

QUAND j'étois dans l'Arabie heureuſe, en 1769, l'Iman de Sana (1) n'étoit pas vieux, & il avoit quatre vingt-huit enfans vivans, dont quatorze ſeulement étoient garçons.—Le Prêtre du Nil en avoit ſoixante-dix & plus, dont plus de cinquante filles.

L'ON peut objecter que le Docteur Arbuthnot, en citant nos regiſtres pour le terme de vingt ans, a appuyé ſon opinion de preuves indubitables, & que le ſimple rapport que je fais

(1) C'eſt le Souverain de l'Yémen, dont la Capitale eſt *Sana*.

de ce qui arrive dans un pays étranger, ne peut pas fournir un témoignage équivalent au ſien. Je ne puis même diſconvenir de cela; car, chez les Levantins, on ne connoît pas l'uſage des regiſtres de naiſſance ou de mortalité. Mais je vais expliquer de quelle manière j'ai obtenu des notions à cet égard.

Toutes les fois que j'arrivois dans une Ville, un Village, ou quelqu'autre lieu habité, que je paſſois quelque tems ſur une montagne, ou que je voyageois avec les Orientaux, je m'informois du nombre d'enfans qu'avoient ceux à qui je parlois, ainſi que leurs patens, leurs amis, leurs voiſins. Comme cette queſtion n'étoit ni captieuſe, ni du nombre de celles auxquelles on auroit pu ſe faire un ſcrupule de ne pas répondre, perſonne ne cherchoit à me tromper; & quand par haſard deux ou trois de ceux que j'ai interrogés, ne m'autoient pas dit la vérité, le menſonge ſeroit de peu de conſéquence relativement à tous les autres.

Je demandai donc à l'homme chez qui je logeois à Sidon lequel étoit, je ſuppoſe, un tiſſerand, combien il avoit d'enfans? il me dit le nombre de garçons, & le nombre de filles. Enſuite je fis la même queſtion à un forgeron, puis à un tailleur, puis à un marchand de ſoye, puis au Cadi, puis à un berger, puis à un chaſſeur, puis à un pêcheur, en un mot, à tous les gens du pays, par le moyen deſquels je pouvois acquérir des lumières certaines. Ainſi, je crois qu'en prenant le médium ſur trois ou quatre cens familles au haſard, l'altération de la vérité, tant ſur le nombre des filles que ſur le nombre des garçons, ſe trouvera juſtement compenſée; & le réſultat prouvera qu'il y a trois femmes pour un homme, dans 50.° ſur 90.° qui partagent le Globe.

Sans croire que Mahomet fût doué de tout le génie, dont quelques perſonnes lui ont fait honneur, nous pouvons penſer qu'il ſavoit au moins ce qui arrivoit dans ſa propre famille, où il pouvoit remarquer cette différence de quatre filles pour un garçon, & d'après cela, nous ne devons pas nous étonner que comme Légiſlateur, un de ſes premiers ſoins fut de remédier à un inconvénient, qui attaquoit juſques dans leurs fondemens ſon Empire & ſa religion. Alors il établit, ou plutôt il remit en vigueur, la Loi qui permettoit à chaque homme d'épouſer quatre femmes, qui toutes devoient jouir du même rang & des mêmes honneurs, ſans autre préférence entr'elles, que celle qu'il plaîroit au mari de leur accorder. Par ce moyen il aſſura les droits civils de chaque épouſe, & il la mit à même de ſe ſauver du reproche de mourir ſans poſtérité; reproche auquel ce ſexe a toujours été infiniment ſenſible, quelle qu'ait été ſa religion & dans quelque partie du Monde qu'il ſoit né.

Bien des gens, qui connoiſſent peu l'hiſtoire des Arabes, ont imaginé que cette loi ſur la pluralité des femmes, a été faite ſeulement pour les hommes, & que les meſures les plus politiques, les plus néceſſaires de leur Légiſlateur, n'ont eu pour but que de flatter & d'encourager la débauche, dont il étoit en effet très-éloigné. Mais s'ils conſidéroient, en même-tems, que les loix Mahométanes admettent le divorce, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'en expliquer les motifs, & toutes les fois qu'il convient au mari, & qu'elles permettent auſſi aux hommes un nombre illimité de concubines, ſoit acquiſes pour de l'argent, ſoit priſes à la guerre, ou obtenues par tout autre moyen, ils verroient bien qu'un Muſulman étoit

ſuffiſamment pourvu d'avance ; & qu'on n'avoit pas beſoin de lui accorder d'épouſer quatre femmes à-la-fois, quand il avoit déjà la liberté d'en prendre, chaque jour, une nouvelle.

Le Docteur Arbuthnot établit, comme un principe certain, que quatre femmes doivent produire plus d'enfans, étant mariées chacune avec un homme différent, que ſi elles n'ont qu'un ſeul mari pour toutes quatre. Cette aſſertion peut être juſtement combattue : mais la queſtion eſt ainſi mal préſentée. Pour ce qui regarde l'Arabie & une grande partie du Monde, il s'agit de ſavoir ſi quatre femmes mariées à un ſeul homme ou vivant avec lui en concubines, produiront plus d'enfans que quatre femmes & un homme, à qui il n'eſt permis que d'habiter avec une ſeule, & qui laiſſe les trois autres languir & mourir dans le célibat ? Ou, en d'autres termes, qui produira le plus d'enfans, un homme & une femme, ou un homme & quatre femmes ? Je crois que cela ne ſouffre pas de diſcuſſion.

Considérons maintenant ſi l'Angleterre ne mériteroit pas de ſervir en cela d'exemple à l'Arabie & à tout l'Orient en général.

Les femmes ſont en Angleterre communément en état d'avoir des enfans à quatorze ans, & elle peuvent en faire juſques à l'âge de quarante-huit : ainſi, elles ont trente-quatre ans de fécondité. A quatorze ou quinze ans, elles ſont l'objet de notre amour ; en nous donnant des rejettons, elles nous deviennent plus cheres, & perſonne n'oſera prétendre, j'eſpere, qu'à quarante-huit & cinquante ans, une Angloiſe n'eſt pas une

compagne très-agréable, peut-être même, qu'aux yeux des hommes ſenſés, elle paroîtra plus aimable dans ces dernières années que dans les premières. Quand nous vivons enſemble, nous eſpérons de mourir enſemble, rien ne peut donc rendre la vie ſociale plus intéreſſante en Angleterre que la Monogamie.

D'UN autre côté, les femmes Arabes commencent à avoir des enfans à l'âge d'onze ans; mais il eſt rare qu'elles engendrent encore à vingt. Le tems où elles font des enfans eſt donc borné à neuf ans; & quatre épouſes priſes enſemble n'ont entr'elles que trente-ſix ans de fécondité. Ainſi, une femme Angloiſe, qui fait des enfans pendant trente-quatre ans, n'a elle ſeule que deux ans de moins que les quatre épouſes enſemble preſcrites par Mohomet; & ſi on admet qu'une Angloiſe peut devenir enceinte à cinquante ans, le terme ſera égal.

MAIS il y a des différences plus conſidérables. Une fille Arabe s'attire dès l'âge d'onze ans, par ſa jeuneſſe & par ſa beauté, l'amour des hommes; mais, comme elle n'a encore que l'eſprit d'un enfant, elle ne peut être pour eux une compagne raiſonnable. Un homme ſe marie à vingt ans, & avant qu'il en ait trente, ſa femme dont le jugement s'eſt perfectionné, & qui devroit lui être plus aſſortie par ſa manière de penſer, ceſſe d'être l'objet de ſes deſirs, & ne peut plus devenir mere. Ainſi, les plus belles années de la vie de cet homme, les jours de ſa vigueur ſe perdront-ils avec une femme qu'il ne peut aimer, & ſera-t-il deſtiné à vivre quarante ou quarante-cinq ans avec elle, ſans accroître ſa famille, pour ſa propre ſatisfaction & les avantage de la ſociété?

L'ON voit que les raiſons qui ont lieu, en Angleterre, con-

tre la polygamie, ne peuvent nullement ſubſiſter parmi les Arabes. D'après cela, il ne ſeroit pas digne de la ſageſſe ſuprême, & des règles de ſa juſtice, que deux Nations ſi différentes à certains égards, par leur nature, fuſſent abſolument ſoumiſes à la même manière de vivre.

Je regarde la prophétie concernant Iſmaël & les Arabes ſes deſcendans, comme une des choſes les plus frappantes que contienne l'ancien teſtament. Ce fut auſſi une des plus anciennes, & elle eſt fondée ſur une ſatisfaction particulière. Agar étoit innocente, quoiqu'elle ſe fût enfui dans le déſert avec Iſmaël ſon fils, pour ſe dérober à la colere de Sara. Dans le déſert il n'y avoit alors aucun habitant. La ſucceſſion d'Iſmaël (1) étoit incompatible avec la promeſſe que Dieu avoit faite à Abraham & à Iſaac : mais Agar ni ſon fils n'ayant point péché, la juſtice exigeoit un dédommagement pour l'héritage qu'Iſmaël venoit de perdre ; & Dieu lui donna ce déſert, qui n'appartenoit encore à perſonne, & où Iſmaël devoit fonder un Empire par les moyens les plus incompréhenſibles. Il étoit deſtiné à lever la main contre tout homme (2), & tout homme devoit lever la main contre lui. Il falloit qu'il vécût de ſon épée, & qu'il plantât ſa tente à la face de ſes freres.

Jamais prédiction n'a été mieux remplie. Connue, dès les premiers ſiécles, elle avoit déjà commencé à ſe vérifier avant le tems de Moïſe; elle a continué ſous David & ſous Salomon. Pendant la vie d'Alexandre, de Céſar, de Juſtinien,

(1) Geneſ., Chap. 15, verſ. 18.
(2) *Idem*, chap. 16, verſ. 12.

à toutes les époques qui ont le moins de rapport entr'elles, elle n'a jamais ceſſé de s'accomplir; & je le demande à tout le monde, y a-t-il d'autre néceſſité apparente, que la ſeule promeſſe de l'Eternel pour qu'elle dure encore de nos jours dans toute ſon étendue?

Cette ſeule prophétie que toutes les Religions admettent, fournit une démonſtration ſuffiſante, ſans qu'on ait beſoin d'autres preuves de la divine autorité de l'Ecriture.

Mahomet défendit le cochon & le vin, dont on faiſoit, ſans doute, très-peu d'uſage, avant lui, en Arabie. Il croît des vignes ſur les montagnes de l'Yémen; mais les raiſins n'acquièrent jamais aſſez de maturité pour qu'on puiſſe en faire du vin. On les deſcend pour cela à Lohéia; & là, la chaleur du climat fait tourner le vin & le rend aigre, avant qu'il puiſſe devenir potable. Nous ſavons donc qu'avant la naiſſance de Mahomet, l'Arabie n'étoit pas un pays de vin. Quant aux cochons, je n'ai jamais entendu dire qu'il y en eût aucun dans toute l'étendue de la Péninſule de l'Arabie, excepté peut-être quelques ſangliers, qui vivent dans les forêts auprès de Sana. — Cette Péninſule fut habitée par les Juifs depuis les premiers ſiècles juſqu'au tems de Mahomet. Auſſi les ſeules perſonnes qui aient mangé du cochon dans ce pays, doivent être les chrétiens; & leur ſecte y eſt comptée pour peu de choſe. A préſent même beaucoup d'entr'eux ne mangent point du cochon; d'ailleurs ils ſont opprimés & mépriſés dans tous ces pays-là, & perſonne n'eſt envieux de chercher à les imiter.

Mahomet défendit donc aux Arabes les choſes qui leur

manquoient ou qui leur étoient indifférentes, & il leur recommanda celles pour leſquelles ils avoient du penchant.

Dans les diverſes converſations, que j'eus avec les Négocians Anglois de Jidda, ils ſe plaignirent beaucoup de la manière dont ils étoient traités par le Shérif de la Mecque & par ſes Officiers. Chaque voyage les droits de la Douane & les taxes qu'on leur impoſoit, étoient augmentées, leurs privilèges mis de côté, & on ſe ſervoit des moyens les plus injuſtes, les plus oppreſſifs pour leur extorquer des préſens. Je leur demandai, ſi en obtenant du Bey du Caire la permiſſion de faire deſcendre leurs vaiſſeaux juſques-à Suez, il ſe trouveroit des Négocians des Indes, qui vouluſſent entreprendre ce voyage? Le Capitaine Thornhill me promit que, pour lui, la ſaiſon qui ſuivroit l'arrivée de cette permiſſion dans l'Inde, il expédieroit, pour ce Port, ſon navire, le Marchand du Bengale, ſous le commandement du Capitaine Greig, dont tous les Anglois connoiſſoient le mérite & l'habileté, & dont je m'étois formé moi-même une excellente opinion par pluſieurs entretiens que nous avions eus enſemble.

Ce plan fut concerté entre le Capitaine Thornhill & moi ſeulement; & quoi qu'il eût tout l'air, je l'avoue, d'un projet imaginaire, puiſqu'il ne devoit être entrepris qu'au retour de mon voyage en Abyſſinie & en Nubie, dans lequel j'avois tant d'obſtacles & de dangers à ſurmonter, il fut cependant exécuté de la même manière que nous l'avions arrêté, ainſi qu'on le verra par la ſuite.

L'amitié & les attentions de mes Compatriotes ne ſe démentirent

mentirent pas un ſeul moment pendant tout le tems que je ſéjournai à terre; & ils me firent l'honneur de m'accompagner tous enſemble juſques au bord de la mer, lorſque j'allai m'embarquer. Si d'autres ont éprouvé de la hauteur & de l'orgueil de la part des Négocians des Indes Orientales, je puis dire que j'ai eu le bonheur de ne pas avoir à m'en plaindre. Je me ſetois même trouvé plus à mon aiſe d'être moins prévenu, moins recherché par eux.

Tout le rivage de Jidda étoit couvert de monde, au moment de mon départ. On vouloit voir le ſalut des vaiſſeaux Anglois; & nous mîmes à la voile, en compagnie d'un autre navire deſtiné pour Maſuah, & dans lequel Mahomet Abdel Cader, Gouverneur de Dahalac, s'étoit embarqué pour ſe rendre dans ſon Gouvernement.

Dahalac, (1) eſt une grande Iſle, dépendante de Maſuah, mais dont le Gouverneur a pourtant un firman particulier, qu'on renouvelle tous les deux ans. Ce Gouverneur étoit un Maure, Officier du Naïb de Maſuah. Il étoit venu à Jidda, pour obtenir de Métical Aga, ſon firman, & il s'en retournoit tandis que Mahomet Gibberti, étoit deſtiné à m'accompagner, & à porter ce firman au Naïb.

Abd El Cader ne fut pas plutôt débarqué à Maſuah, que, ſuivant le goût de ſon pays pour le menſonge, il débita qu'un Grand, ou un Prince, qu'il avoit laiſſé à Jidda, alloit arriver inceſſamment; qu'il avoit porté des préſens conſidérables au

(1) L'Iſle des Paſteurs.

Shérif de la Mecque & à Métical Aga, & qu'en retour il avoit reçu une ſomme immenſe en or de la part du Viſir Youſef Cabil; qu'en outre, il avoit encore tiré tout l'argent qu'il avoit voulu des Anglois de Jidda, leſquels, pendant tout le tems de ſon ſéjour qui avoit duré pluſieurs mois, n'avoient pas ceſſé de le régaler & de lui donner des fêtes; enfin Abd El Cader ajouta qu'à l'inſtant où il quittoit Jidda, ce Prince partoit auſſi pour aller rendre viſite à l'Iman de l'Arabie heureuſe, & que tous les Anglois avoient alors déployé tous leurs pavillons, & tiré des coups de canons pendant trois jours du matin au ſoir: menſonge d'autant plus groſſier, que ſi l'on avoit effectivement fait cela deux jours après ſon départ, il lui auroit été impoſſible d'en être témoin.

Les conſéquences d'un pareil rapport pouvoient me devenir très-funeſtes. Le Naïb de Maſuah s'imagina voir bientôt arriver un homme, qui, chargé d'immenſes tréſors venoit ſe mettre entre ſes mains. Auſſi je crois que le péril qui me menaça alors étoit plus terrible pour moi que tous les autres dangers réunis, auxquels j'ai échappé dans le cours de mon voyage; & tel étoit pourtant l'effet de la plus mépriſable de toutes les armes, la langue d'un menteur!

Jidda eſt par les 28° 0′ 1″ de latitude Nord, & par les 39° 16′ 45″ de longitude Eſt, au méridien de Greenwich.

Il y eut fort peu de changemens dans l'atmoſphère pendant mon ſéjour à Jidda. Le vent étoit ordinairement Nord-Oueſt, quelquefois même plus Nord; & comme en venant de ce côté-là, il ſouffle dans la direction du Golfe, il ap-

porte avec lui beaucoup d'humidité; ce qui augmente toujours avec la mouſſon. Une fois, tous les douze ou treize jours; peut être, nous avions un vent de Sud très-ſec.

Le jour où je vis monter le baromètre à Jidda au plus haut degré fut le 5 Juin, le vent étant au Nord. Il alla juſques à 26° 6′ & le 18 du même mois le vent au Nord-Oueſt, il deſcendit à 25° 7′, ce qui fut ſa plus grande baiſſe.

La plus grande aſcenſion du thermomètre a été de 97° le 12 de Juillet, le vent au Nord, &, ſon plus bas degré de 78° avec le même vent.

CHAPITRE XII.

Route après le départ de Jidda. — Konſoda. — Ras Heli, borne de l'Arabie heureuſe. — Arrivée à Lohéia. — Route vers le détroit de l'Océan Indien. — Arrivée au détroit. — Retour à Lohéia, par la voie d'Azab.

Ce fut le 8 de Juillet 1769 que je partis du port de Jidda. J'étois embarqué dans le même vaiſſeau qui m'avoit emmené de Coſſeïr; & je permis à mon Raïs de prendre un petit chargement pour ſon compte, à condition qu'il ne recevroit point de paſſagers. Le vent étoit très-favorable. Nous paſſâmes au milieu de la flotte Angloiſe, dont tous les vaiſſeaux étoient à l'ancre. Tous les Capitaines comme je l'ai déja dit, m'avoient témoigné leur amitié en m'accompagnant juſqu'à la chaloupe; & mon Raïs fut étonné de voir les honneurs, qu'on rendoit à ſon petit bâtiment, pendant que nous traverſions la flotte. Tous les vaiſſeaux hiſſerent le pavillon d'Angleterre, & tirerent onze coups de canon chacun, excepté celui qui appartenoit à mon parent, qui ſe contenta de mettre ſon pavillon, & lorſque nous paſſâmes à côté de lui un Officier prit un porte-voix & nous cria de deſſus le pont: « le Capitaine..... ſouhaite un bon voyage à M. Bruce. » Alors je pris auſſi un porte-voix, & je répondis « M. Bruce » ſouhaite au Capitaine.... un heureux & prompt retour à

» la raiſon. » Mais ce vœu ne s'eſt malheureuſement point encore effectué; & je crains bien qu'il ne s'accompliſſe jamais pour ce pauvre homme!

Le ſoir, après avoir paſſé un grouppe de hauts fonds appellés les écueils de Safia, nous jetâmes l'ancre dans la petite Baye de Merſa Gedan, qui eſt éloignée de Jidda d'environ douze lieues.

Le 9 de Juillet, nous ſuivîmes une route entre d'autres écueils; dont le paſſage eſt très-étroit & s'appelle *Goofs*. A neuf heures un quart, nous vîmes Ragwan, que nous laiſſâmes à deux milles à l'Eſt-Nord-Eſt, & une heure après, nous fûmes vis-à-vis du petit port de Sodi, portant auſſi Eſt-Nord-Eſt à la même diſtance. A une heure trois quarts après midi, nous paſſâmes à deux milles de Markat, qui nous reſta au Nord-Eſt quart d'Eſt. Puis nous vîmes un rocher appellé *Numan*, à deux milles au Sud-Oueſt. Bientôt nous découvrîmes la montagne de Somma; &, à ſix heures un quart, nous mouillâmes dans un petit havre, peu ſûr, qu'on appelle *Merſa Brahim*, & dont nous avions vu à Jidda, un plan inexact & mal deſſiné, entre les mains d'un Anglois. Je m'étois procuré une copie de ce plan, & je le corrigeai avec ſoin, ſur le lieu même; de ſorte qu'on peut aujourd'hui le regarder comme fidèle.

Le 10, nous remîmes à la voile à cinq heures du matin, avec peu de vent. Nous dirigions notre courſe au Sud quart d'Oueſt; & nous faiſions, je crois, un peu moins de deux nœuds par heure.

A ſept heures & demie, nous dépaſſâmes l'Iſle d'Abeled; & deux petites Iſles élevées, qui nous reſtoient à environ une lieue, dans le Sud-Oueſt quart d'Oueſt. Le vent fraîchit à l'approche du midi, de ſorte qu'à une heure nous faiſions trois nœuds par heure, quoique nous euſſions été obligés de changer un peu notre route à cauſe de la ſituation des Iſles auprès deſquelles nous paſſions. Vers la fin du jour le vent tourna au Sud-Sud-Eſt.

A quatre heures un quart, nous fûmes vis-à-vis du Ras El Askar, nom qui ſignifie, le cap des Soldats ou de l'Armée. Là, nous apperçûmes quelques arbres. Nous découvrîmes auſſi des montagnes très-reculées, ſur le Continent, & dans le Nord-Eſt de nous.

A deux heures, nous paſſâmes dans le milieu du canal entre cinq Iſles ſablonneuſes, & couvertes de varech. Nous en laiſsâmes trois à main droite à l'Eſt, & deux ſur la gauche à l'Oueſt. Ces cinq Iſles ſont nommées *Ginnan El Abiad*, c'eſt-à-dire, les Jardins Blancs; nom qui leur vient, j'imagine, de l'herbe verdoyante, qui croît ſur leurs ſables blancs. A deux heures & demie, nous trouvâmes une autre Iſle portant à l'Eſt. Nous étions alors à une lieue du Continent; & le vent ſouffloit toujours du même côté. A trois heures, nous rangeâmes encore une autre Iſle, portant au Sud-Oueſt de nous & éloignée d'environ un mille de la route que nous ſuivions. Cette Iſle, qu'on nomme *Jibbel Surreine*, eſt peu élevée.

A quatre heures & demie, nous courûmes au Sud-Eſt quart

de Sud, nous vîmes deux Iſles au Sud-Eſt de nous & à deux milles de diſtance, & enſuite une plus petite à l'Oueſt Sud-Oueſt & à un quart de mille. De cette dernière Iſle au Continent il y a cinq milles & même quelque choſe de plus. A quatre heures cinquante minutes, nous arrivâmes vis-à-vis une autre Iſle qui s'étendoit juſques à Konfodah. Nous vîmes alors à l'Oueſt, & à l'Oueſt-Sud-Oueſt de nous différentes petites Iſles, dont nous n'étions pas éloignés de plus d'un demi-mille.

Nous jettâmes alors la ſonde: mais nous ne trouvâmes point de fond, avec trente-deux braſſes de ligne. Je crois que ſi nous en avions trouvé dans les environs de cet endroit ce n'eût été que ſur quelque écueil.

A cinq heures, faiſant route au Sud-Eſt quart de Sud, nous vîmes une Iſle, que nous laiſſâmes à un quart de mille à l'Oueſt de nous. Enſuite nous en vîmes pluſieurs autres formant une chaîne; &, à huit heures & demie, nous mouillâmes dans un endroit nommé *Merſa Hadou*, mais qu'on ne peut pas dire être un port.

Le 11, dès les quatre heures du matin, nous levâmes l'ancre, & nous partîmes de Merſa Hadou. Le vent étoit calme. Nous faiſions très-peu de chemin. Nous avions le cap au Sud-Sud-Eſt, & bientôt après nous le tournâmes un peu plus à l'Eſt. A ſix heures, nous revirâmes pour pouvoir gagner la Baie de Konfondah, très-remarquable par une haute montagne, qui eſt pardertière, & dont le ſommet forme une pyramide, dans les proportions les plus régulières. Nous manquions de

vent pour entrer dans la Baie. De ſorte que nous mîmes à la mer le canot, que j'avois acheté à Jidda pour me promener dans la rade, & dont je me propoſois de faire préſent à mon Raïs, ainſi que je lui avois promis. Par ce moyen, nous nous fîmes touer; &, à huit heures un quart, nous fûmes à l'ancre, dans le port de Konfodale.

Konfodah ſignifie la Ville du Hériſſon, ou du Porc-épic. C'eſt un petit endroit, où il n'y a pas plus de deux cens mauvaiſes maiſons, bâties en branchages & couvertes de nattes de feuilles de Doom, ou de palmier. Le village s'étend autour de la Baie, qui n'eſt qu'un baſſin rempli de hauts fonds, & il a parderrière une plaine vaſte & déſerte. Dans cette plaine s'élèvent cependant quelques monticules de ſable très-blanc. Le ſol qui eſt le long du rivage ne produit rien que du varech, qui eſt d'une extrême beauté, & plein de vigueur : mais plus loin, il y a des Jardins potagers.

Le poiſſon eſt très-commun à Konfodah. On y trouve auſſi du lait & du beurre en abondance. Le déſert, qui environne le village a même un aſpect moins aride que les autres déſerts, ce qui me fit croire au premier abord qu'il y pleuvoit quelquefois, & l'Emir me confirma dans cette idée.

Je levai le plan du port : mais il ne vaut pas la peine que je le publie. Car quoiqu'il ſoit très-probable que ce port fût autrefois profond, ſûr & commode, ce n'eſt plus aujourd'hui qu'une eſpèce de route, abritée par un alongement de terre, qui fait un contour & ſe termine au cap nommé *Ras Mozeffa*. Sur le derrière de la Ville, il y a une petite éminence, ſur

ſur laquelle on a placé trois canons, dont il eſt impoſſible d'imaginer l'utilité.

L'Emir Ferhan, Gouverneur de Konſodah étoit un eſclave Abyſſinien, qui m'invita à deſcendre à terre, & à dîner avec lui. On nous ſervit un repas excellent préparé à la mode du pays. Il me dit que la campagne, qui bordoit le rivage, étoit déſerte : mais qu'en s'éloignant de la mer, là où les herbes & quelque gravier avoient fixé le ſable, il produiſoit toute ſorte de plantes, ſur-tout dès qu'il tomboit quelques ondées de pluie.

Il y avoit ſi long-tems que je n'avois entendu parler d'une ondée de pluie que je ne pus m'empêcher de rire. L'Emir crut avoir mal parlé, & il me demanda ſi poliment de quoi je riois que fus obligé de le lui avouer : « La cauſe, qui me fait » rire, lui dis-je, Emir, eſt un peu folle. Il m'eſt venu dans » l'idée que je voyageois depuis douze mois, que j'avois fait au » moins deux mille milles de chemin, & que je n'avois encore » vu, ni entendu citer juſqu'à préſent une ondée de pluie. Quoi- » que vous deviez vous appercevoir, par ma converſation, que » j'entends aſſez bien votre langue, pour un étranger, je vous » aſſure que ſi vous m'aviez demandé quel étoit le mot Arabe, » qui exprimoit une ondée de pluie, il m'eût été impoſſible de » vous le dire. Je vous donne, en même-tems, ma parole » d'honneur, que j'ai ri de cela & point d'autre choſe. » C'eſt une ſimple réminiſcence. »

« Vous allez, me répondit-il, dans des contrées, où vous » aurez de la pluie & du vent aſſez froid, & où l'eau, qui eſt » dans les montagnes, eſt plus dure que la terre la plus sèche,

» car on y marche facilement deſſus (1). Nous n'avons que » quelques reſtes de leurs ondées de pluie, & ce ſont ces reſtes » qui ſont notre plus grand bonheur. »

JE fus très-ſatisfait de la converſation de l'Emir Ferhan. C'étoit un homme de près de cinquante ans, fort bien mis, ne portant ni arme à feu, ni coutelas, n'ayant même auprès de lui aucun domeſtique Arabe avec des armes, quoique tous ſes domeſtiques fuſſent habillés de manière à annoncer l'aiſance du Maître, & qu'il eût dans ſon écurie ſoixante des plus beaux chevaux, que j'euſſe vu depuis long tems. Nous pouvions les examiner tout à notre aiſe pendant que nous dînions, car on nous ſervit dans un petit ſallon, placé en face de l'écurie. Le parquet de ce ſallon étoit orné de magnifiques tapis de l'Inde, & les murailles étoient couvertes avec des tuiles blanches, que vraiſemblablement l'Inde avoit auſſi fourni; d'ailleurs ſa maiſon étoit aſſez ſimple, & on ne la diſtinguoit des autres maiſons du village que par ſa grandeur.

L'EMIR paroiſſoit avoir une connoiſſance plus profonde des choſes en général & parler avec plus d'élégance, qu'aucun des hommes avec leſquels j'avois converſé en Arabie. Il me raconta que la petite vérole lui avoit enlevé dans le cours d'un mois ſept fils, les ſeuls qu'il eût eus. Lorſque je voulus me retirer, il me pria de reſter quelque tems avec lui, en m'obſervant que je ferois mieux de paſſer la nuit dans ſa maiſon que d'aller coucher à bord, où je n'étois pas en ſûreté. Surpris de ce diſ-

(1) L'Emir parloit de l'Yémen, qui eſt la partie la plus haute de l'Arabie heureuſe.

cours, j'en demandai la raiſon, & il m'apprit que l'équipage d'un navire de Maſcatte dans l'Océan Indien, avoit eu querelle, l'année précédente, avec ſon peuple, qu'il s'étoit livré un combat ſur le rivage, & que pluſieurs Matelots avoient été tués; que d'après cela les Maſcattiens s'étoient obſtinés à croiſer dans les environs pour prendre leur revanche, juſques à ce que le changement de mouſſon les avoit mis dans la néceſſité de reſter ſix mois de plus dans la mer Rouge, avant de pouvoir retourner dans leur pays. Il ajouta que ces Pirates avoient quatre canons, qu'ils appelloient *Patareroes*, & que certainement ils nous attaqueroient, parce qu'ils ne pouvoient pas manquer de nous rencontrer.

Une pareille nouvelle étoit la plus fâcheuſe que nous puſſions apprendre à la mer. Avant d'entendre parler de cela, nous penſions que tous les étrangers Navigateurs étoient nos amis, & nous ne craignions que les habitans des côtes. Mais après ſur un rivage, ſans défenſe, nous nous trouvions prêts à devenir la proie & des naturels du pays & des étrangers.

Notre Raïs, ſur-tout, fut frappé d'une terreur panique. Il étoit préciſément né dans le voiſinage de Maſcatte; & ſes compatriotes & les Maſcattiens ſe faiſoient continuellement la guerre. Il dit qu'il ſavoit très-bien ce qu'étoient ces gens-là; qu'il n'y avoit point de pays en meilleur état que Maſcatte: mais que les habitans étoient une troupe de pirates de la tribu des Baharéens; que leurs vaiſſeaux étoient fort remplis d'hommes; qu'ils venoient vendre de l'encens à Jidda & qu'ils alloient en porter juſques à Madagaſcar; qu'enfin les Maſcattiens ne craignoient perſonne, n'aimoient perſonne, & ne vivoient bien

qu'avec ceux qui les employoient. Mon Raïs imagina, car ce n'étoit ſûrement qu'un effet de ſon imagination, que le matin il avoit vu un vaiſſeau, à larges voiles, & tel qu'on avoit décrit le pirate, & d'après cela nous eûmes beaucoup de peine à l'empêcher de reprendre la route de Jidda.

Je pris alors congé de l'Emir, & je me retirai dans ma tente pour tenir conſeil ſur ce que nous avions de mieux à faire.

Konfodah eſt par les 19° 7′ de latitude Nord. C'eſt un des pays les plus mal ſains, qu'il y ait ſur les côtes de la mer Rouge. Les proviſions y ſont mauvaiſes & fort chères ; &, contre le témoignage de l'Emir, nous y trouvâmes l'eau exécrable. La viande de chevreau eſt la ſeule qu'on y vende ; encore y eſt-elle fort maigre & d'un prix exceſſif.

L'ancrage commence au fort, & s'étend juſqués à un quart de mille dans le Nord-Oueſt ; on y trouve de ſept à dix braſſes d'eau ſur un fond de ſable vaſeux.

Le 14, notre Raïs plus effrayé de mourir de la fièvre, que de la main des Pirates, conſentit volontiers à remettre en mer. Les bons dîners de l'Emir ne s'étoient pas étendus juſques à notre équipage, qui avoit continué à vivre de ſes courtes rations. La fièvre du Raïs l'avoit repris depuis notre départ de Jidda, & je fus obligé de lui faire prendre quelques doſes de quinquina pour l'en délivrer. Mais il ſe plaignoit toujours de ſa faim, qui ne put pas être ſatisfaite par la viande noire d'une vieille chèvre, dont l'Emir nous avoit fait préſent.

Nous mîmes à la voile à ſix heures du matin, après avoir eu la précaution de jeter tout notre leſt à la mer afin de pouvoir naviguer dans les endroits, où il y auroit peu d'eau, ſi nous appercevions l'ennemi. Nous obſervâmes, avec nos lunettes, l'horizon tout autour de nous, & ſur-tout au moment de notre départ, puis je m'apperçus que nos craintes ſe diſſipoient & que nous reprenions tout notre courage à midi; mais, le ſoir, nous ſentîmes revenir notre terreur, ſemblables à des enfans qui ont peur des fantômes. Nous devions pourtant être aſſurés qu'à cette heure là tous les vaiſſeaux étrangers étoient à l'ancre.

Le vent étoit ſans force. Nous paſſâmes entre divers rochers à l'Oueſt, continuant à diriger notre route au Sud-Sud-Eſt, même un tant ſoit peu plus Eſt, & nous tenant à environ trois milles du rivage. A quatre heures après midi, nous paſſâmes le Jibbel Sabéïa, Iſle de ſable un peu plus grande que les autres, mais non pas ſi élevée. C'eſt dans cette Iſle que les Arabes du Ras-Héli envoient leurs femmes & leurs enfans en tems de guerre. Toutes les autres de ces parages ſont à jamais inhabitées.

A cinq heures, nous doublâmes le Ras-Héli, qui eſt la borne, qui ſépare l'Yémen ou l'Arabie heureuſe de l'Héjaz (1), ou de la Province de la Mecque, la première appartient à l'Iman ou Roi de Sana; l'autre au Shérif, dont j'ai parlé dans le chapitre précédent.

Je priai mon Raïs de mouiller cette nuit immédiatement au-deſſous du cap, parce que le tems étoit très-calme & très-

(1) L'Arabie déſerte.

ſerein ; & par le moyen de cinq obſervations que je fis ſur le paſſage d'un pareil nombre d'étoiles, les plus près du méridien, je déterminai la latitude du Ras-Héli, & conſéquemment de la limite des deux Etats, l'Héjaz & l'Yémen, ou l'Arabie déſerte & l'Arabie heureuſe, que je trouvai par les 18° 36′ Nord.

La le pied des montagnes eſt baigné par la mer. Nous jetâmes l'ancre à un mille du rivage, par quinze braſſes d'eau. La côte eſt bordée de ſable & de corail.

A commencer au cap Héli, nous trouvâmes la côte bien mieux habitée. Les principaux Arabes, à qui ce pays appartient, ſont les Cotrushi, les Sébahi, les Hélali, les Mauchlota & les Menjahi. Ils ne ſont point originaires de l'Arabie heureuſe : mais ils ſortent d'auprès d'Azab, ſur la côte oppoſée, & ils deſcendent de ces Arabes Paſteurs, qui furent long-tems les ennemis opiniâtres de Mahomet, mais qui enfin ſe convertirent à ſa loi. Leur peau eſt noire, & leur tête couverte de laine.

Les montagnes & les petites Iſles qui ſont ſur la côte, en tirant vers l'Eſt, ſont occupées par les Habib. Ces Arabes ont la peau blanche, & ils vivent dans une indépendance abſolue, ne payant aucune eſpèce de tribut, ne reconnoiſſant pour rien l'Iman de Sana, ni le Shérif de la Mecque, & pillant de tems en tems les Villes qui ſont ſur la côte.

Le déſert de *Tehama* eſt ſablonneux, & s'étend depuis le pied des montagnes juſques à Moka. Cependant, ſur les cartes, il eſt marqué comme une contrée différente de l'A-

rabie heureuſe: mais ce n'eſt que la partie baſſe de cette Arabie, ou le rivage de la mer, & il eſt ſoumis au même Maître. L'Ecriture-Sainte appelle ce pays *Tema*; nom qui vient du mot arabe *Taami*, qui ſignifie les côtes de la mer.

Il y a ſur cette côte fort peu d'eau, & il n'y pleut jamais. On n'y voit aucun autre animal que la gazelle ou l'antelope, encore s'y trouve-t-elle en fort petit nombre. Il y a auſſi fort peu d'oiſeaux, & tous ſont muets.

Le 15, nous reprîmes notre route, nous avions toujours fort peu de vent, & nous ſuivions la côte, quelquefois à deux milles de diſtance, quelquefois moins. A meſure que nous avancions, les montagnes me parurent plus hautes. Je ſondai à pluſieurs reprîſes, mais je ne trouvai point le fond, avec une ligne de trente braſſes, à un mille du rivage.

Nous paſſâmes devant pluſieurs Ports ou Baies. Nous vîmes d'abord Merſa Amec, où on trouve un bon ancrage, par onze braſſes d'eau, à un mille & demi de terre; puis à huit heures & demie Nohoude, ainſi qu'une Iſle du même nom; puis à dix heures, le Port & le village de Dahaban. Le ciel étoit très-couvert; & il me fut impoſſible de faire aucune obſervation, malgré tout le deſir que j'en avois.

Dahaban eſt un grand village, où l'on trouve de l'eau & des proviſions. Je ne pus point examiner ſon Port; nous le laiſſâmes à trois milles de diſtance, à l'Eſt-Nord-Eſt, de nous.

A onze heures trois quarts, nous arrivâmes auprès d'un rocher fort haut, appellé *Kotumbal*; & je m'y arrêtai pour

prendre la hauteur du ſoleil. Ce rocher a ſa couleur d'un brun foncé, tirant ſur le rouge. Il eſt éloigné de deux milles de la côte d'Arabie, & il ne produit abſolument rien. Je déterminai ſa latitude par les 17° 57′ Nord. Un autre petit rocher s'élève à l'extrémité de la baſe du grand.

Nous mouillâmes dans le Port de Sibt, où je deſcendis à terre, ſous prétexte de chercher des proviſions, & avec l'intention plus réelle d'obſerver le pays, & le Peuple qui l'habitoit. Les montagnes de Kotumbal forment une chaîne le long de la côte, & à peu de diſtance de la mer; & elles ſont ſi élevées, que nous n'en avions pas encore vu d'une ſi grande hauteur.

Sibt eſt trop médiocre, trop petit pour être appellé un Village, même en Arabie. Il ne contient que quinze ou vingt miſérables huttes de paille, autour deſquelles il y a une plantation de palmiers, de l'eſpèce qu'on nomme Dooms, dont les feuilles ſervent à faire des nattes & des voiles de navires; ſeule manufacture qu'il y ait dans Sibt.

Notre Raïs fit là beaucoup d'emplettes. Les *Cotrushi*, habitans de ce Village, ſemblent être un des Peuples les plus brutaux qu'il y ait au monde. Ils ſont très-maigres, mais muſclés, & ayant l'air très-forts. Ils portent tous leurs cheveux, qu'ils ſéparent ſur le ſommet de la tête, & qui, noirs & touffus, ſemblent, quoiqu'aſſez longs, tenir de la qualité laineuſe des cheveux des Nègres. Leur tête eſt entourée d'un cordon de feuilles de palmier, qui reſſemble au diadême des Anciens.

Leurs

Leurs femmes ſont, en général, peu favoriſées de la nature, & vont nues comme les hommes. Celles qui ſont mariées portent, pour la plupart, une eſpèce de pagne, qui leur ceint les reins; mais quelques-unes n'ont rien du tout. Les filles de tout âge ſont entièrement ſans habits; cependant elles ont l'air d'avoir une pudeur naturelle, qui leur fait ſentir la diſconvenance de leur nudité. Leurs lèvres, le tour de leurs ſourcils, leur front, ſont piquetés & marqués avec de l'antimoine, ornement commun aux différentes Nations de Sauvages, qu'on trouve ſur la ſurface du globe. Les femmes de Sibt vivent abſolument comme leurs maris, marchant, s'aſſeyant, fumant avec eux; ce qui eſt contraire aux mœurs de toutes les autres femmes Turques ou Arabes.

Nous ne trouvâmes point de proviſions à Sibt, & l'eau nous y parut très-mauvaiſe. Rentrés à bord de notre vaiſſeau, au coucher du ſoleil, nous allâmes mouiller, par onze braſſes d'eau, à un peu moins d'un mille du rivage. A environ huit heures, deux jeunes filles, d'environ quinze ans, partirent de terre, & nagerent juſques au vaiſſeau. Elles demandoient de l'antimoine pour leurs ſourcils. Comme elles avoient pris tant de peine pour cela, je leur en donnai un peu, qu'elles plièrent dans un chiffon, & attacherent à leur cou. J'avois pris ce jour-là trois requins, dont un très-gros reſtoit encore étendu ſur le pont. Je demandai à ces filles, ſi, en nageant, elles n'avoient pas peur de ces monſtres? Elles me répondirent qu'elles connoiſſoient leur voracité, mais qu'elles ne craignoient pas qu'ils leur fiſſent du mal. Elles nous inviterent, en même-tems, à manger de ce poiſſon, parce qu'il rendoit les hommes forts. Il ne paroiſſoit pas qu'il y eût la moindre jalouſie entr'elles.

Le port de Sibt eſt en forme demi-circulaire, abrité au Nord-Nord-Eſt, & au Sud, mais expoſé du côté du Sud-Oueſt. Auſſi n'offre-t-il un ancrage ſûr qu'en été.

Le 16, à cinq heures du matin, nous levâmes l'ancre, & nous nous éloignâmes de Sibt. Mais le vent nous devenant contraire, nous fûmes obligés de gouverner à l'Oueſt-Sud-Oueſt, & ce ne fut qu'à neuf heures que nous pûmes reprendre la route que nous avions beſoin de faire, qui étoit au Sud-Eſt.

A quatre heures & demie de l'après-midi, nous avions la grande terre à ſept milles, portant à l'Eſt, lorſque nous atteignîmes une Iſle d'un quart de mille de long. On la nomme *Jibbel Foran*, c'eſt-à-dire, la montagne des ſouris. Cette Iſle eſt remplie de roches. Il y a quelques arbres du côté du Sud; & là elle commence à s'élever inſenſiblement, & va ſe terminer au Nord par une pointe tranchée preſqu'à pic, & formant un précipice horrible.

A ſix heures, nous paſſâmes l'Iſle Deregé (1), qui eſt baſſe & couverte d'herbe. Elle eſt auſſi ronde comme un bouclier; & c'eſt de-là qu'elle prend ſon nom.

A ſix heures & demie, nous vîmes le Ras Tarfa, portant à l'Eſt-Sud-Eſt de nous à trois milles de diſtance. Un quart d'heure après, nous paſſâmes pluſieurs petites Iſles, dont la plus grande ſe nomme *Saraffer*. Elle a beaucoup d'herbe, de petits arbres, probablement de l'eau, mais point d'habi-

(1) Ce mot eſt tiré de la langue hébraïque.

tans. A neuf heures du ſoir, nous mouillâmes l'ancre devant Djezan.

Djezan eſt, par les 16° 45° de latitude Nord, & ſituée ſur un Cap, qui forme la pointe d'une grande Baie. Elle eſt bâtie, ainſi que toutes les Villes qu'on trouve ſur cette côte, avec de la paille & de la boue. Jadis ſon commerce fut très-floriſſant: mais depuis que le café eſt très-recherché, comme cette Ville n'en a point, les vaiſſeaux ſe rendent à Lohéia & à Hodéida. Djezan faiſoit partie de l'héritage de l'Iman, & fut uſurpée par un Shérif de la Tribu des Beni Haſſan, appellé Booarish. Les habitans de Djezan ſont tous Shérifs, ou en d'autres termes, des tracaſſiers & des fanatiques ignorans. La fièvre règne preſque continuellement dans cette Ville. Le ver qu'on nomme *Farenteit* (1) y eſt auſſi très-commun.

Mais, en revanche, Djezan poſsède divers avantages. On y trouve beaucoup d'excellent poiſſon, & du fruit en abondance. Ce dernier article vient des montagnes d'où l'on tire auſſi de très-bonne eau.

Nous partîmes de Djezan, le 17, au ſoir. La nuit, nous paſsâmes devant quelques petits Villages, déſignés ſous le nom de *Ducime*, dont je trouvai que la latitude étoit de 16° 12′ 5″ Nord. Le matin, nous ſuivions notre route, à la diſtance de trois milles du rivage, lorſque nous doublâmes le cap Coſſerah, qui forme la pointe Nord d'un vaſte Golfe.

(1) Ce mot ſignifie ver de Pharaon.

Là, les montagnes ne paroiſſent pas très-éloignées de la mer; mais elles ſont d'une médiocre élévation. Tout le pays ſemble être abſolument ſtérile & déſert. Nous n'apperçûmes pas la trace d'un ſeul habitant. On dit pourtant que c'eſt la partie la plus ſalubre de l'Arabie heureuſe.

Le 18, à ſept heures du matin, nous eûmes la première vue des montagnes au-deſſous deſquelles eſt la ville de Lohéia. Elles portoient au Nord-Nord-Eſt de nous, & nous jetâmes l'ancre, par trois braſſes d'eau, à cinq milles de diſtance du rivage. La Baie eſt ſi remplie de haut-fonds, que nous trouvant au moment du reflux de la marée, nous ne pûmes pas nous rapprocher davantage. Lohéia portoit alors à l'Eſt-Nord-Eſt de nous. Cette Ville eſt bâtie ſur le côté Sud-Oueſt d'une péninſule, & elle ſe trouve entourrée par la mer, excepté à l'Eſt. Dans la partie la plus étroite de la péninſule, il y a une petite montagne qui ſert de fortereſſe. On y a élevé des tours, & mis des canons de chaque côté, qui garniſſent tout le terrein juſques au bord de la mer. Parderrière cette montagne eſt une plaine où ſe raſſemblent ordinairement les Arabes, lorſqu'ils veulent attaquer la Ville.

Le ſol, ſur lequel on a bâti Lohéia, eſt noir, & ſemble avoir été abandonné par la mer. Pendant notre ſéjour dans cette Ville, nous éprouvâmes une ſingulière incommodité. C'étoit une eſpèce de picotement, dans les jambes, que nous avions nues, picotement qui étoit ſans doute occaſionné par les particules ſalines, dont l'air étoit imprégné; car, dans tous les environs de la Ville, & ſur-tout en tirant vers le Sud, la terre eſt chargée de ſel.

Le poiſſon, la viande de boucherie, & toutes ſortes de proviſions abondent à Lohéia, & y ſont à bon marché. Mais l'on n'y a que de fort mauvaiſe eau, encore faut-il l'aller chercher juſqu'au pied des montagnes. Elle ſe ramaſſe là, dans les ſables, lorſqu'il a tombé de la pluie, & on la charrie à la Ville dans des outres de peau, & ſur le dos des chameaux.

Les Bédouins, qui vivent dans les environs de Lohéia, y portent beaucoup de fruits, qu'ils vont prendre auſſi dans les montagnes; & ils lui fourniſſent également du bois de chauffage, du lait, des raiſins & des bananes.

Le Gouvernement de l'Iman eſt bien plus doux qu'aucun des autres Gouvernemens des Maures, en Arabie & en Afrique. Le Peuple y eſt auſſi mieux civiliſé, les hommes commençant, dès leur première jeuneſſe, à s'adonner au commerce. Les femmes de Lohéia ne paroiſſent pas moins envieuſes de plaire que les femmes des Nations les plus polies de l'Europe; & quoiqu'elles vivent aſſez retirées, tant après être mariées, qu'avant qu'elles le ſoient, elles ſont toujours très-ſoigneuſes de ſe parer. Dans l'intérieur de leurs maiſons, elles ne portent qu'une longue chemiſe de toile de coton très-fine, & aſſortie à leur rang. Elles teignent leurs mains & leurs pieds avec de l'henna (1), non-ſeulement comme un ornement, mais parce que ſa qualité aſtringente diminue la trop grande moiteur de la peau. Leurs cheveux ſont artiſtement arrangés, & flottent en longues treſſes ſur leurs épaules.

(1) Liguſtrum Ægyptiacum Latifolium.

Les Peuples de l'Arabie regardent les cheveux longs & unis, comme une grande beauté. Les Abyſſiniens préferent ceux qui ſont courts & friſés. Les Arabes ſe parfument le corps & les vêtemens, avec une compoſition de muſc, d'ambre, d'encens & de benjoin, qu'ils mêlent avec les petits ongles crochus du poiſſon *Surrumbac* : mais il m'eſt impoſſible de dire pourquoi ils ajoutent ces ongles à leur parfum; car, quand on les brûle ſéparément, l'odeur ne differe en rien de celle de la corne. Les Arabes mettent ces différens ingrédiens dans un réchaud, & ils ſe penchent de manière à en recevoir toute la fumée. L'odeur en eſt alors très-agréable : mais en Europe ce ſeroit un luxe extrêmement cher.

Les femmes de l'Arabie heureuſe ne ſont point noires. Il y en a, au contraire, de très-blondes. Elles ont, en général, plus d'embonpoint que les hommes : mais elles n'en ſont pas plus aimées. On leur préfere les filles de l'Abyſſinie, qu'on achette pour de l'argent; & une des raiſons de cette préférence, c'eſt qu'elles font des enfans plus tard. Peu de femmes Arabes ſont encore fécondes après l'âge de vingt ans.

Pendant que j'étois à Lohéia, je reçus une lettre de Mahomet Gilberti. Il me mandoit qu'il ne pouvoit me venir joindre que dans dix jours, & il me prioit de me tenir prêt pour ce tems-là. Cette nouvelle m'engagea à me dépêcher beaucoup, parce que je craignois qu'il ne me reſtât pas aſſez de tems, pour parcourir le fond du Golfe d'Arabie, juſques à l'endroit, où il ſe réunit à l'Océan Indien.

Le 27, nous partîmes le ſoir de Lohéia, & nous fûmes obli-

gés de nous faire touer pour ſortir du Port. A neuf heures, nous jetâmes l'ancre entre l'iſle d'Ormook & le Continent. A onze heures, le vent de Nord-Eſt ſe leva, & nous paſſâmes à côté d'un grouppe d'Iſles que nous laiſſâmes à notre gauche.

Le 28, à cinq heures du matin, nous reconnûmes la petite Iſle de Raſab; &, à ſix heures un quart, nous rangeâmes la grande Iſle de Camaran, où il y a une Ville avec garniſon Turque, & de l'excellente eau en abondance. A midi, nous vîmes une Iſle baſſe & ronde, qui paroiſſoit n'être formée que de ſable blanc. Le tems étoit nébuleux. Il me fut impoſſible de prendre hauteur. A une heure, nous étions vis-à-vis du cap Iſraël.

Comme le tems étoit beau & le vent qui ſouffloit du Nord très-favorable, quoique nous n'en euſſions pas beaucoup, mon Raïs me dit que nous ferions mieux de gouverner directement ſur Azab, que de continuer à longer la côte, parce qu'il y avoit un endroit entre Hodéida & le cap Nummel, où la Mer offroit des écueils, parmi leſquels il ne voudroit pas ſe trouver engagé pendant la nuit. Cette obſervation me fut très-agréable; car, quoique je ſuſſe bien qu'il ne falloit pas ſe fier aux habitans d'Azab, il y avoit deux choſes que j'eſpérois de pouvoir accomplir en me tenant ſur mes gardes. La première, c'étoit de connoître le véritable état des ruines dont j'avois entendu beaucoup parler à Jidda & en Egypte, & qu'on diſoit être les reſtes des ouvrages de la fameuſe reine de Saba, dont le Royaume étoit Azab. La ſeconde choſe que je deſirois, étoit de me procurer les arbres d'où découlent l'encens & la myrrhe, qui croiſſent

ſur cette ſeule côte, & qu'aucun Auteur n'a encore décrits ni même connus.

A quatre heures, nous paſsâmes près d'un écueil fort dangereux, que j'imaginois être celui dont mon Raïs m'avoit parlé. S'il en étoit ainſi, il n'avoit pas pu s'y prendre plus mal pour l'éviter que de traverſer directement, durant la nuit du cap Iſraël à Azab; car ſi nous avions déja eu le vent d'Oueſt, qui ne tarda pas à ſe lever, nous étions jetés ſur les rochers. Cependant nous nous en tînmes à un peu moins d'un mille. Le vent, comme je l'ai déjà dit, venoit du Nord & nous allions très-vîte.

Au ſoleil couchant, nous vîmes le Jibbel Zékir & trois petites Iſles au Nord de ce Jibbel. A minuit, le vent nous manqua, pendant que nous étions à environ une lieue à l'Oueſt du Jibbel Zékir. Mais bientôt après il ſe leva de l'Oueſt. De ſorte que le Raïs me demanda la permiſſion d'abandonner le voyage d'Azab, & de reprendre la route de Moka, où nous avions eu d'abord intention d'aller. Pour moi, je ne me ſentois aucune envie de débarquer à Moka. M. Niéburh y étoit déja allé, & j'étois ſûr qu'il y avoit fait toutes les obſervations utiles qu'offroit le pays, parce qu'il y avoit demeuré long-tems, & que d'ailleurs il avoit eu à ſe plaindre des habitans. Malgré cela je cédai aux ſollicitations du Raïs, & nous fîmes route pour Moka.

Le 29 à deux heures du matin, nous rangeâmes ſix Iſles, appelleés Jibbel El Ourée; &, comme nous avions peu de vent, nous jetâmes l'ancre à neuf heures, à la pointe du banc, qui

qui ſe trouve immédiatement à l'Eſt de la fortereſſe Nord de Moka.

La ville de Moka, vue de la Mer, offre un aſpect charmant. Parderriere on découvre une forêt de palmiers, qui n'ont pas la beauté de ceux qui croiſſent en Egypte, peut-être à cauſe qu'ils ſont trop expoſés à la violence du vent du Sud-Oueſt qui ſouffle là. Ce vent eſt auſſi très-incommode pour les vaiſſeaux qui ſont à l'ancre; cependant il leur arrive rarement des accidens. Le port eſt renfermé entre deux pointes de terre & forme un demi-cercle. Sur chaque pointe on a bâti une fortereſſe. La Ville eſt dans le milieu; & ſi elle ſe trouvoit attaquée, ces deux fortereſſes lui ſeroient, ſans doute, plus nuiſibles qu'utiles; car elles ne pourroient pas défendre le port. Le fond de la Mer eſt de la meilleure eſpèce pour l'ancrage, étant compoſé de ſable, ſans aucun mélange de ces coraux, qui raguent les cables dans tous les autres ports de la mer Rouge.

Le 30, à ſept heures du matin, nous profitâmes d'un joli vent d'Oueſt, & nous fîmes route pour l'entrée de l'Océan Indien. Notre Raïs devenoit plus gai & plus courageux, à meſure qu'il approchoit de ſes côtes natales. Il m'offrit de me porter pour rien ſi je voulois aller chez lui à Shéher; mais j'avois déja trop de choſes à faire, pour pouvoir en entreprendre de nouvelles. Un tel voyage ſeroit pourtant digne d'un homme en état d'obſerver le pays & les mœurs du peuple qui l'habite; car l'un & l'autre ſont fort peu connus. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on en tire toutes les gommes précieuſes, toutes les drogues médecinales, l'encens, la myrrhe, le qenjoin, le ſang de Dragon, & une foule d'autres productions, que l'Hiſtoire naturelle ne nous a pas encore pu bien décrire.

LA côte d'Arabie, qui s'étend depuis Moka juſques aux détroits, eſt preſque perpendiculaire, & on peut y naviguer très-près, jour & nuit ſans aucun danger. Nous continuâmes notre route tout le long du rivage, en nous en tenant ſeulement à un mille de diſtance. Nous apperçûmes des boſquets en quelques endroits, & dans d'autres une campagne ſtérile, fort étendue, & bornée par des montagnes.

A meſure que nous avancions le vent fraîchit. A quatre heures après midi, nous découvrîmes la montagne, qui forme un des caps du détroit de Babel-mandeb. A ſix heures, je ne ſais pas trop pour quelle raiſon notre Raïs voulut jeter l'ancre pour paſſer la nuit derrière une petite pointe. Je crus d'abord que c'étoit pour attendre un Pilote.

LE 31, à neuf heures du matin, nous mouillâmes au-deſſus du Jibbel Raban, c'eſt-à-dire, l'Iſle des Pilotes, ſituée au-deſſous du Cap, qui du côté de l'Arabie forme l'entrée Nord du détroit. Nous vîmes alors un petit bâtiment entrer dans un Port, dont nous étions ſéparés par le Cap. Le Raïs me dit qu'il avoit eu deſſein d'ancrer là la nuit précédente; mais que, comme il étoit difficile d'en ſortir le matin avec le vent d'Oueſt, il vouloit courir ſur l'Iſle Périm pour y paſſer la nuit, & me fournir l'occaſion de faire tout à mon aiſe les obſervations que je voudrois.

Nous prîmes là une grande quantité de poiſſon plus beau que tout celui que j'avois déja vu dans ces mers: mais notre Raïs troubla notre plaiſir, en nous diſant que la plupart des poiſſons, qu'on pêchoit dans ces parages, empoiſonnoient. Pluſieurs de nos gens eurent peur & s'abſtinrent d'en man-

ger. J'eus attention en choiſiſſant ceux que je voulois pour moi de les prendre les plus ſemblables que je pus aux poiſſons de nos mers du Nord, & je n'eus aucune raiſon de m'en plaindre.

A midi, j'avois pris la hauteur du ſoleil immédiatement au-deſſous du cap du rivage d'Arabie. Je me ſervis alors d'un quadrant d'Hadley, & je trouvai la latitude de 12° 38′ 30″; mais, d'après l'obſervation de pluſieurs étoiles, faite à l'Iſle Périm avec mon grand quadrant aſtronomique, je trouvai que, toute déduction faite, la vraie latitude du Cap devoit être plutôt de 12° 39′ 20″. Nord.

Périm eſt une Iſle baſſe; qui a un bon port, & qui fait face à la côte d'Abyſſinie. Elle eſt preſque ſtérile, remplie de rochers, & produiſant ſeulement, en quelques endroits, de l'abſynthe & de la rue, & en quelques autres du varech, qui paroît avoir fort peu de végétation. Quand nous le vîmes, il étoit brûlé par le ſoleil.

L'Isle a cinq milles de longueur; peut-être davantage; & deux milles de largeur. Elle ſe retrécit beaucoup aux deux extrémités. Depuis que nous avions mouillé ſous le Cap, le vent ſouffloit conſtamment & violemment de l'Oueſt; ce qui faiſoit appréhender à notre Raïs, qu'il ne tînt dans cette partie au moins une quinzaine de jours, comme cela arrive, nous dit-il, aſſez ſouvent. Cela m'inquiéta beaucoup. Je craignis que manquant Mahomet Gibberti, mon voyage ne fût perdu.

Nous avions du ris, de la farine, du beurre & du miel.

La mer nous fourniſſoit du poiſſon en abondance, & je ne doutois pas que la faim ne l'emportât facilement ſur la crainte d'être empoiſonnés. Nous ne manquions pas non plus de bonne eau. Mais tous ces avantages devenoient preſques nuls, parce que nous étions privés des moyens de faire du feu. En un mot, nous pouvions prendre vingt tortues par jour, & nous n'avions pour les faire cuire que des racines de rue deſſéchées, que nous ramaſſions dans les fentes des rochers, & qui ne pouvoient nous ſuffire que pour faire bouillir notre café.

Le 1.er Août, nous mangeâmes de la bouillie (1) faite avec de la farine, de l'eau froide, du beurre & du miel; mais, ne pouvant pas la faire cuire, je la trouvai fort mauvaiſe; je n'ai jamais autant ſouffert de la faim, avec d'auſſi bonnes proviſions; car, indépendamment des articles dont j'ai parlé, nous avions acheté deux outres de vin, à Lohéia, & une petite jarre d'eau-de-vie, que j'avois expreſſément réſervée pour célébrer une fête & boire à la ſanté du Roi à notre arrivée dans ſes poſſeſſions de l'Océan Indien.

Je propoſai au Raïs de reſter à bord, & de traverſer le Golfe, moi & deux autres perſonnes, pour nous rendre à la côte du Sud, & tâcher de nous procurer, dans le Royaume d'Adel, un peu de bois à brûler. Mais ce projet ne plut pas à mes compagnons. Nous étions plus près de la côte d'Arabie, & le Raïs avoit obſervé à terre des gens, qu'il croyoit être des pêcheurs.

(1) Cette bouillie eſt appellée dans l'original *draqmock*.

Si la côte d'Abyſſinie avoit l'inconvénient d'être un deſert, celle d'Arabie nous offroit le danger bien plus affreux de tomber entre les mains des voleurs. Mais la crainte de manquer même de café étoit ſi terrible & la bouillie crûe à laquelle nous nous trouvions réduits ſi dégoûtante, que nous réſolûmes, le ſoir, d'envoyer un canot avec deux hommes pour parler aux perſonnes que nous avions apperçues à terre.

Cependant le Raïs manqua encore de courage. Il dit que les habitans de cette côte avoient des armes à feu auſſi-bien que nous, & qu'ils pourroient ſe raſſembler un million d'hommes, dans le moment, s'ils en avoient beſoin; qu'ainſi il valoit mieux abandonner pour quelque-tems l'Iſle Périm, &, au lieu de mettre le canot à la mer, nous approcher de la côte d'Arabie avec notre vaiſſeau. Là, ajoutoit-il, armés comme nous l'étions, & ayant des munitions de guerre en abondance, nous pourrions nous défendre tous enſemble, ſi les gens que nous avions vus étoient des pirates.

Pour moi, je n'avois pas la moindre ſuſpicion à l'égard de ces habitans; car nous les avions eus pendant huit heures en vue, ſans qu'ils euſſent fait le moindre mouvement pour ſe rapprocher de nous. Mais j'étois le ſeul, à bord, qui fût auſſi raſſuré.

Lorsque nous voulûmes ſortir du port, nous trouvâmes que le vent nous étoit fort contraire; de ſorte que nous fûmes obligés de touer le vaiſſeau, avec beaucoup de peine & de danger, & nous ne doublâmes la pointe de l'Oueſt qu'aux dépens de pluſieurs chocs très-rudes contre les rochers. Pendant

ce tems-là, le vent avoit beaucoup diminué. Mon quadrant & mes autres inſtrumens étoient à bord. Toutes nos armes à feu, nouvellement chargées & amorcées, étoient dans la grande chambre, bien couvertes avec une toile : mais heureuſement le vent tournant à l'Eſt, qui nous étoit favorable, notre réſolution changea avec lui. Nous n'étions qu'à vingt lieues de Moka & à vingt-ſix d'Azab, & nous jugeâmes qu'il valoit mieux reprendre le chemin de Lohéia, que de demeurer-là pour ne manger que de la bouillie crûe, ou pour combattre contre des pirates, afin d'obtenir un peu de bois à brûler. Vers les ſix heures, nous fûmes en route. Nous avions un très-bon vent, & nous mîmes autant de voiles que notre vaiſſeau put en porter; auſſi les mâts ſemblerent vouloir ſe pencher de nouveau. Mais, avant de commencer l'hiſtorique de notre retour, il eſt néceſſaire de dire quelque choſe de ce fameux détroit, qui ſert de communication entre la mer Rouge & la mer des Indes.

L'ENTRÉE du détroit commence par ſe préſenter entre deux caps, l'un faiſant partie du Continent d'Afrique, & l'autre de la péninſule d'Arabie. Celui qui eſt du côté de l'Afrique eſt très-élevé & forme une chaîne de montagnes, qui ſe prolonge très-avant dans la Mer. Les Portugais, ou les Vénitiens, qui ſont les premiers Chrétiens, qui aient fait le commerce dans ces parages, ont appellé ce cap *Gardefui*, mot qui n'a de ſignification dans aucune langue. Mais, dans le pays même, on le nomme *Gardefan*, ce qui veut dire le détroit des funérailles. J'expliquerai, par la ſuite, la cauſe de cette dénomination.

LE Cap oppoſé eſt appellé Fartack. Il eſt ſitué ſur le rivage

de l'Arabie heureuſe; &, en ligne directe, il n'y a pas plus de cinquante lieues d'un Cap à l'autre. La diſtance, qui ſépare les deux côtes, diminue inſenſiblement, puiſque de 150 lieues, elle finit par ſe réduire à ſix lieues, dans le centre du détroit. Je crois, du moins, qu'il n'a pas plus de largeur.

Après qu'on eſt entré dans le détroit, on trouve que l'Iſle Périm, qu'on appelle autrement Mehun, diviſe le canal en deux parties. Le paſſage, qui eſt du côté du Nord, n'a que deux lieues de large, tout au plus, & de douze à dix-ſept braſſes de profondeur. L'autre canal a trois lieues de largeur & vingt-cinq à trente braſſes d'eau. Les terres des deux côtés de cette entrée ont une direction à-peu-près Nord-Oueſt; & l'on trouve que l'autre s'élargit à meſure qu'on avance vers le vaſte Océan des Indes.

La côte, qui eſt à main gauche, eſt dépendante du Royaume d'Adel, & celle qui reſte à droite appartient à l'Arabie heureuſe.

Le paſſage, qui eſt le plus rapproché de la côte d'Arabie, quoique plus étroit & ayant moins d'eau que l'autre, eſt pratiqué de préférence ſur-tout pendant la nuit; parce que ſi l'on ne double point la pointe Sud de l'Iſle, auſſi près qu'il eſt poſſible, quand on veut gagner l'entrée la plus large, & qu'on ſe laiſſe un peu entraîner au large, par le vent, on tombe au milieu d'un grand nombre de petites Iſles, où il y a beaucoup de danger.

Après que nous fûmes partis de l'Iſle Périm, & que nous eûmes repris la route de Lohéia, nous courions au Nord-Eſt,

avec un vent favorable, lorſque nous apperçûmes trois Iſles de rocher, que nous laiſſâmes à environ un mille à gauche.

Le 2, au lever du ſoleil, nous vîmes devant nous une terre; que nous prîmes pour le Continent; mais, à meſure que nous en approchions & que le jour s'éclairciſſoit, nous reconnûmes que ce n'étoit que deux baſſes Iſles ſous le vent, & nous eûmes beaucoup de difficulté à pouvoir en atteindre une. Nous y trouvâmes un vieux acacia & deux ou trois paquets de bois pourri, que nous ramaſſâmes avec grand ſoin ſur la plage; & nous fûmes tous bien d'acord pour manger un déjeûner, un dîner & un ſouper chaud, au lieu des repas froids que nous faiſions dans le détroit, avec de la bouillie crûe. Nous allumâmes pluſieurs braſiers. L'un ſe chargea de faire le café; l'autre de faire cuire le ris; nous préparâmes quatre tortues & un dauphin; & avec de la bonne bière, du vin & de l'eau-de-vie; nous bûmes avec une extrême joie à la ſanté du Roi d'Angleterre; ce que notre régime ne nous avoit pas permis de faire dans le détroit de Babel-mandeb.

Tandis qu'on préparoit notre bonne chère, j'apperçus, avec ma lunette d'approche, un homme ſeul à pied, qui couroit le long de la côte de l'Oueſt & qui ne s'arrêta point. Un quart d'heure après, j'en vis un autre monté ſur un chameau, qui alloit d'un pas ordinaire, & qui deſcendit préciſément vis-à-vis de nous; je crus même diſtinguer qu'il s'agenouilloit ſur le ſable, comme pour faire ſa prière. Nous avions mis un canot à la mer lorſque nous avions vu l'acacia ſur l'Iſle; ainſi, je pouvois encore m'en ſervir ſans aucun retard, & j'ordonnai à deux de nos matelots de me porter à force de rames du côté où je voyois l'homme, qui étoit à genoux.

Il y avoit

Il y avoit là une Baie peu profonde, auprès de laquelle on voyoit ſur un peu de terrein plane, des arbres diſpercés çà & là. Puis ſur le derrière s'élèvoit non loin de la mer, une chaîne de montagnes de couleur brune & noirâtre.

L'homme reſta aſſis à terre ſans ſe remuer. Quand le canot aborda, je ſautai ſur le ſable, tenant en main mon fuſil à deux coups, & portant à ma ceinture une paire de piſtolets, & un petit ſabre. Auſſi-tôt que le Sauvage me vit à terre, il s'empreſſa de regagner ſon chameau, & il remonta deſſus, mais ſans s'en aller.

Je m'aſſis à mon tour ſur le ſable & je tirai le Turban blanc, que j'avois ſur ma tête, en le remuant pluſieurs fois en ſigne de paix; puis voyant que l'homme m'attendoit, je marchai vers lui une centaine de pas. Il demeuroit toujours. Alors je lui fis ſigne avec la main de s'approcher de moi, & je montrai même que je voulois retourner du côté de mon canot. Il me comprit, marcha quelques pas & s'arrêta. Auſſi-tôt je poſai mon fuſil à terre, parce que je crus entrevoir qu'il en avoit peur; enſuite j'allai vers lui, & je m'approchai juſqu'à ce que je le vis prêt à s'enfuir. Je fis encore pluſieurs ſignes avec mon Turban, & je criai *Salam*, *Salam!* le ſauvage ne répondit rien: mais il me laiſſa approcher juſques à dix pas de lui. Il avoit la peau noire & il étoit preſqu'entièrement nud, portant autour de la tête une eſpèce de bandeau d'une mauvaiſe étoffe noire ou bleue, & ayant, à chaque bras, des bracelets de grains de verres blancs. Il paroiſſoit fort incertain de ce qu'il devoit faire. Je prononçai alors, auſſi diſtinctement qu'il me fut poſſible *Salam Alekum*, & il me répondit quelque mot comme Salam; mais je ne

l'entendis pas bien. « Je ſuis, lui dis-je, un étranger, qui ſort » des Indes. Je viens à préſent de Tajoura dans la Baie de » Zeyla, au Royaume d'Adel. »

Sur cela il remua la tête, & il dit quelque choſe dans une langue inconnue. Je compris ſeulement qu'il répétoit les deux mots de Tajoura & d'Adel. Je lui fis entendre, par ſignes, que je manquois d'eau ; & lui m'indiqua avec la main le côté de l'Eſt, en diſant *Rahééda*, & faiſant comme s'il buvoit, il ajouta *Tybe*.

Je vis alors qu'il comprenoit fort bien ce que je diſois ; & je lui demandai où étoit Azab ? Il me montra une montagne qui paroiſſoit devant nous, en diſant Eh Owah Azab Tybe, & en faiſant de nouveau comme s'il buvoit.

Je fus quelque tems dans l'incertitude pour ſavoir ſi je ne prendrois pas ce Sauvage priſonnier. Il tenoit trois javelines dans ſa main, & il étoit monté ſur un chameau. Moi, j'étois à pied enfonçant dans le ſable juſqu'au-deſſus de la cheville du pied, & n'ayant que deux piſtolets avec leſquels je n'étois pas trop ſûr de pouvoir l'effrayer aſſez pour qu'il ſe rendit. S'il m'avoit réſiſté j'aurois peut-être été obligé de lui tirer deſſus ; & c'étoit ce que je ne voulois pas faire. Après l'avoir invité de la manière la plus engageante à venir à bord du canot, j'en pris moi-même la route, & chemin faiſant je ramaſſai mon fuſil, qui étoit demeuré caché dans le ſable. Le ſauvage ne fit pas un pas pour me ſuivre ; &, dès qu'il vit que je prenois mon fuſil, il partit au grand trot de ſon chameau, en gagnant du côté de l'Oueſt ; & les arbres nous l'eurent bientôt dérobé.

Je rentrai dans le canot, & je me rendis dans l'Iſle, où notre dîner nous attendoit. Nous donnâmes à cette Iſle le nom de l'Iſle du Traître, par rapport à la conduite ſoupçonneuſe du ſeul homme que nous euſſions vu auprès. Cette excurſion me fit perdre le tems de prendre hauteur. Le ſeul avantage que j'en retirai fut de ramaſſer quelque bois ſec & de la fiente de chameau, dont je fis un monceau & que les matelots, qui m'accompagnoient, charrièrent à bord, pour pouvoir nous en ſervir à allumer du feu, ſi, par haſard, nous étions retenus là. Mais le vent étoit très-favorable & nous remîmes à la voile à deux heures.

A quatre heures, nous vîmes une Iſle de rocher, avec des briſans à ſon extrémité Sud. Nous la laiſſâmes à environ un mille au vent de notre vaiſſeau. Le Raïs la nomma l'Iſle de Crabes. A cinq heures, nous mouillâmes tout auprès d'un cap peu élevé, dans une Baie où nous ne trouvâmes que trois braſſes d'eau. Il y avoit une petite Iſle préciſément vis-à-vis de la poupe de notre navire.

A peine y avoit-il dix minutes que nous étions à l'ancre; que nous vîmes venir à nous un vieillard & un enfant. Ils ne portoient point d'armes, & je deſcendis à terre pour leur acheter une jarre d'eau. Le vieillard avoit l'air d'un véritable voleur. Il étoit entièrement nud, & il rioit à chaque parole qu'il diſoit. Il parloit Arabe, mais fort mal. Il m'aſſura qu'il y avoit de tout en abondance dans le pays, & qu'il me ſerviroit de guide ſi je voulois le ſuivre. Il ajouta, pour mieux me déterminer, qu'il y avoit là un Roi & un peuple, qui aimoient beaucoup les étrangers.

LE massacre de l'équipage de l'Elgin, vaisseau de la Compagnie des Indes Angloise, massacre qui avoit eu lieu précisément au même endroit, où cet homme me vantoit ses compatriotes, me revint tout-à-coup dans l'idée. Je portai involontairement la main à un de mes pistolets, & je fus, pour la première fois de ma vie, tenté de commettre un meurtre. Je croyois reconnoître, dans les regards de ce vieux scélérat, un de ceux qui avoient assassiné de sang froid un grand nombre d'Anglois.

D'APRÈS la promptitude avec laquelle il s'étoit rendu au bord de la mer, & d'après son séjour dans l'endroit, où s'étoit commis le crime, il me paroissoit impossible qu'il n'y eût pas trempé; cependant la réflexion que je fis, lui sauva la vie. Je lui demandai s'il vouloit me vendre un mouton, & il me dit qu'on nous en amenoit plusieurs. Ces mots me firent tenir sur mes gardes, parce que je ne savois pas combien il viendroit de gens. Je le priai de charrier l'eau dans mon canot. L'enfant la porta tout de suite, & je le payai avec de l'antimoine, ainsi qu'il le desiroit.

IMMÉDIATEMENT après je leur ordonnai de nous aider à remettre notre canot à flot, leur demandant, pendant ce tems-là, où étoient les moutons? Ils ne m'avoient point encore répondu que nous vîmes paroître quatre jeunes hommes très-vigoureux, qui conduisoient deux chèvres fort maigres, que le vieillard m'assuroit être des moutons. Chaque homme étoit armé de trois javelines; & ils commencerent tous ensemble à disputer beaucoup sur leurs animaux pour soutenir qu'ils étoient des moutons & non pas des chèvres, quoique d'ailleurs ces hommes ne

paruſſent pas entendre ce que nous diſions, excepté les mots Arabes qui ſignifient *chèvres* & *moutons*.

Au bout de cinq minutes, le nombre de ces gens ſe fut accru juſqu'à onze. Alors je penſai qu'il étoit tems pour moi de regagner le vaiſſeau ; car tous ces nouveaux venus paroiſſoient violemment animés, à en juger par leurs geſtes & par l'accent de leurs diſcours, dont il me fut impoſſible de comprendre un mot. Je m'éloignai d'eux & je ſautai promptement à bord du canot. Cependant les Naturels parurent ſe reculer un peu & crièrent tous enſemble *Belled*, *Belled !* en montrant la terre & me faiſant ſigne de revenir. Le vieux hypocrite fut le ſeul qui ſembla n'avoir aucune crainte, & qui me ſuivit juſques auprès de mon canot ; ce qui m'engagea à avoir une explication avec lui.

« Il étoit inutile, lui dis-je, de faire venir treize hommes » pour conduire deux chèvres. Nous avons acheté de l'eau de » gens qui n'avoient point de lances, quoique nous n'euſſions » point beſoin d'eau, & nous aurions acheté de même des mou- » tons. Mais que quiconque tient une lance dans ſa main ſe » retire, ou je vais faire feu ſur lui. »

Tous ces gens-là ſemblerent ne pas entendre ce diſcours ; & au lieu de s'éloigner, ils vinrent plus près de moi. — « Vieux » traître à cheveux blancs, repris-je, penſes-tu que je ne ſache » pas ce que tu projettes en m'invitant à deſcendre à terre ? Que » tous ceux qui ſont armés, s'en aillent chez eux, ou je vais, » en ce moment, les balayer de deſſus la face de la terre. »

ALORS il fauta en arrière avec plus d'agilité que ſon âge ne ſembloit le permettre, pour aller joindre les autres, qui s'étoient aſſis en groupe, & qui au bout de quelque-tems ſe retirerent.

LE vieillard & l'enfant revinrent enſuite, auprès du canot; ſans avoir la moindre crainte. Je leur donnai du tabac, quelques grains de collier & de l'antimoine, & je fis tout ce que je pus pour tâcher de gagner la confiance du vieillard. Mais il continua à rire & à plaiſanter, & je vis bien qu'il avoit pris ſon parti. Tout ſon refrain étoit de me conſeiller de revenir à terre. Il dit & fit tout ce qu'il crut de plus propre à m'y déterminer. « Il faut, lui dis-je, vieux coquin, à préſent que » ta vie eſt en mes mains, il faut que tu ſaches qu'il y a » des gens au monde qui valent mieux que toi. Ils étoient » mes compatriotes ces onze ou douze hommes, qui ont été » maſſacrés, il y a trois ans, par toi & tes camarades, à la » même place où tu es maintenant aſſis. Quoique j'aie pu » aujourd'hui tuer le même nombre d'aſſaſſins, ſans qu'il y » eût aucun danger pour moi, je les ai laiſſés s'en aller. J'ai » plus fait; j'ai acheté & payé les choſes que tu m'as por- » tées, & je t'ai fait des préſens, tandis que ſuivant ta loi, » j'aurois dû t'égorger toi & ton fils. Ceſſe donc de te flat- » ter quand tu vois ce que je fais, que tu pourras m'aſſurer » au point de me faire débarquer. Mais ſi tu veux m'apor- » ter demain matin une branche de l'arbre de myrrhe, & » une branche de l'arbre qui fournit l'encens, je te les paierai » deux fondaclis chacune. »

IL répondit qu'il me les apporteroit le ſoir même. « Le

„ plutôt ſera le mieux, lui dis-je, car la nuit approche. „ Auſſi-tôt il fit partir ſon enfant, qui revint bientôt avec une branche dans ſa main.

A cet aſpect, je ne pus contenir ma joie. Je fis approcher le canot du rivage & je débarquai pour recevoir la branche: mais, à mon grand déplaiſir, je reconnus que c'étoit une branche d'acacia, ou de ſunt, dont nous avions trouvé des arbres dans toutes les parties de l'Egypte, de la Syrie & de l'Arabie. Je lui dis que ce n'étoit pas ce que je demandois, en lui répétant les mots *Gerar*, *Saiel*, *Sunt*. Il me répondit Eh Owah Saiel. Mais quand je lui demandai, où étoit la branche de myrrhe, (*Mour*,) il me dit qu'il falloit la chercher dans les montagnes, & qu'il me l'apporteroit bientôt ſi je voulois aller juſques à la Ville.

Cependant la Providence avoit daigné veiller ſur nous au moment même où nous y penſions le moins. Car comme je débarquois tranſporté de plaiſir d'avoir une branche de myrrhe; j'apperçus à moins d'un quart de mille du rivage, une trentaine d'hommes armés de javelines & aſſis derrière les arbres, & qui ſe leverent auſſi-tôt qu'ils me virent à terre. Je criai aux matelots de tenir le canot à flot, & je retournai tout de ſuite à bord, ayant de l'eau juſqu'à mi-corps. Mais avant, comme je paſſois à côté du vieux traître, je lui donnai un ſi rude coup de la branche d'acacia, que je tenois à la main, que je l'étendis ſur le ſable. L'enfant s'enfuit; & nous nous mîmes à ramer vers le vaiſſeau. Cependant, avant d'être loin de ces perfides, nous les ſalüâmes de trois coups de mouſquets chargés avec du petit plomb, & nous les viſâmes de

manière qu'ils durent porter à l'endroit, où nos ennemis nous regardoient pendant que nous nous en allions.

JE conſeillai au Raïs de partir de l'Iſle des Crabes; & une jolie briſe de terre ſe levant, nous mîmes à la voile & nous gouvernâmes ſur Moka, pour éviter quelques Iſlôts ou rochers, que le Raïs diſoit être dans l'Oueſt.

TANDIS que nous étions à l'Iſle des Crabes, j'obſervai le paſſage de deux étoiles au Méridien, & je déterminai la latitude de cette Iſle, par les 13.° 2′ 45.″ Nord.

LE 3, le vent, qui étoit modéré, tourna un peu au Sud. A trois heures du matin, nous dépaſſâmes le Jibbel El Ourée, puis le Jibbel Zékir. Enſuite la briſe renforça & le tems devint très-beau. Nous paſſâmes à l'Oueſt de l'Iſle de Raſab entre cette Iſle & quelques autres, qui giſſent au Nord-Eſt. Là, le vent nous devint contraire. Malgré cela, nous arrivâmes à Lohéia dans la matinée du 6; c'eſt-à-dire, trois jours après avoir quitté Azab.

NOUS trouvâmes tout bien dans l'ordre à Lohéia; mais nous n'y apprîmes pas la moindre nouvelle de Mahomet Gibberti; ce qui commença à me donner de l'inquiétude. Les pluies devoient ceſſer en Abyſſinie, le 6 du mois de Septembre ſuivant; ainſi, c'étoit le moment le plus propre à faire notre voyage de Gondar.

LA ſeule monnoie qu'il y ait dans le Royaume de l'Iman,

Iman (1); eſt une petite pièce qui vaut moins de ſix pences (2) ou ſous d'Angleterre; &, avec cette pièce, on apprécie la valeur de toutes les monnoies étrangeres. Elle a quatre noms Commeshe, Loubia, Muchſota & Harſ; mais les deux premiers de ces noms ſont les plus fréquemment employés.

Cette monnoie eſt d'un mauvais argent rempli d'alliage, ſi tant eſt même qu'il y reſte quelque argent; car elle a l'air de n'être que d'étain. D'un côté, elle porte le nom de l'Iman, qui eſt *Olmaſſ*; & ſur les revers on lir, *Emir El Moumenéen*, c'eſt-à-dire Prince des Fidèles, ou des vrais Croyans; titre qu'Omar porta le premier, mais qu'il ne prit qu'après la mort d'Abou Becr (3), & qui eſt demeuré depuis à tous les Caliphes légitimes.

Il y a auſſi dans l'Yémen des demi-comeshes, qui ſont les plus petites pièces de ce Royaume.

Un ſequin de Veniſe vaut . . . . 90. Cemeshes.
Un fonducli . . . . . 80.
Un ſequin de Barbarie . . . . . 80.
Un pataka ou ducat Impérial 40.

Quand les vaiſſeaux de l'Inde viennent dans l'Arabie heureuſe

(1) L'Arabie heureuſe ou l'Yémen.

(2) C'eſt une monnoie angloiſe. Six pences valent à-peu-près 12 ſols tournois.

(3) C'eſt le même dont nous écrivons en françois le nom Aboubeker. J'ai déjà dit la raiſon qui me fait préférer l'orthographe de M. Bruce pour les noms propres. (*Note du Traducteur.*)

le fonducli vaut trois comeshes de plus, quoique cette eſpèce de monnoie ſoit preſque toute à preſent dans les Etats de l'Iman. Il y a auſſi une immenſe quantité de patakas, ou ducats d'argent, qu'on y porte pour acheter du café, & dont on ſe ſert dans tous les paiemens. Quand on veut enſuite les changer pour des comeshes, le Courtier n'en paſſe que 39, au-lieu de 40; auſſi gagne-t-il deux & demi pour cent de courtage, ſur tout l'argent qu'il change, parce qu'il ne donne que de la mauvaiſe monnoie pour de la bonne.

La plus longue meſure, dont on ſe ſert dans l'Yémen, eſt le *Peek de Stamboul*. Mais en meſurant une baguette de cuivre, qui avoit été étalonnée, je trouvai qu'elle avoit 26 pouces & $\frac{5}{8}$ de pouce (1); ce qui n'eſt conforme ni au Peek de Stamboul, ni au Peek Handaizi, ni au Peek Belledi. Le Peek de Stamboul n'a que 23 pouces & $\frac{3}{5}$ de pouce: ainſi, celui de Lohéia étant différent, on peut l'appeller Peek Yémani (2).

Les poids de Lohéia ſont appellés Rotolo. Il y en a deux ſortes; un de 140 dragmes, dont on ſe ſert pour les marchandiſes fines & précieuſes; l'autre de 160 dragmes, avec lequel on pèſe les choſes groſſières. Ce dernier eſt diviſé en 16 onces, & chaque once vaut conſéquemment 10 dragmes. Cent de ces Rotolos ſont un *Kantar*, ou un quintal. Le quintal d'Yémen vaut 113 Rotolos, au Caire & à Jidda, parce que là le Rotolo n'eſt que de 144 dragmes.

(1) Ce ſont des pouces anglois, qui ont une ligne de moins que les pouces françois.

(2) C'eſt-à-dire le peek de l'Arabie heureuſe ou de l'Yémen.

Tous ces poids ſemblent avoir une origine Italienne; & probablement ce ſont les Vénitiens, qui les introduiſirent dans ces contrées lorſqu'ils en faiſoient le commerce.

Il y a auſſi un autre poids appellé faranzala, qui, je crois, n'a point été apporté par les Européens. Il vaut 20 rotolos de 160 dragmes chacun.

Les droits qu'on perçoit à Moka, ſur les marchandiſes des Indes, ſont de trois pour cent, & à Lohéia de cinq pour cent, quand elles arrivent directement des Indes. Mais toutes les marchandiſes quelconques qu'y portent de Jidda les marchands Turcs ou Arabes, paient ſept pour cent.

Lohéia eſt par la latitude de 15° 40′ 52″ Nord, & par la longitude de 42° 58′ 15″ à l'Eſt du méridien de Greenwich.

Le jour où le baromètre monta le plus haut, fut le 7 Août. Il étoit à 26° 9′ &, le 30 Juillet, il étoit deſcendu à 26° 1′.—La plus grande hauteur du thermomètre fut le même jour, 30 Juillet, où le vent de Nord-Eſt régnoit, à 99°; & ſa plus grande baiſſe à 81° le 9 Août; que le vent ſouffloit du Sud-quart-d'Eſt.

Le 31 Août, à quatre heures du matin, je vis une comète. Sa forme exacte pouvoit à peine être diſtinguée avec le théleſcope. C'étoit un corps lumineux, mais pâle, dont la bordure étoit peu perceptible. Sa queue avoit 20° d'étendue. Elle n'étoit vraiſemblablement compoſée que d'une vapeur légere, à travers laquelle j'apperçus pluſieurs étoiles de la cinquième

grandeur, qui vues ainſi paroiſſoient s'accroître. L'extrémité de la queue avoit déja perdu ſa couleur foncée; elle étoit plus blanche & plus diaphane. Il me fut impoſſible de diſtinguer dans l'orbe de cette comète, ni le nucleus, ni aucune partie plus rouge que le reſte; car elle paroiſſoit entièrement obſcure & embrouillée. A 4 heures 1 minute 24 ſecondes du matin, elle étoit diſtante de Rigel de 20° 40″, & ſa queue ſe prolongeoit juſques à la troiſième étoile de l'Eridan.

Le 1.er de Septembre, Mahomet Gilberti arriva muni d'un firman pour le Naïb de Maſuah, & de lettres de Métical Aga adreſſées à (1) Ras Michaël. Il portoit auſſi une lettre pour moi, & une pour Achmet, neveu du Naïb, & ſon ſucceſſeur. Ces deux lettres étoient écrites par Sidi-Ali *Zimzimia*; titre qui ſignifie gardien du puits ſacré d'Iſmaël à la Mecque, parce que ce puits s'appelle Zimzim. Sidi-Ali me mandoit, dans ſa lettre, d'avoir peu de confiance dans le Naïb, mais d'agir différemment avec ſon neveu Achmet, qui ſeroit certainement bien aiſe d'être de mes amis.

(1) Gouverneur de la Province de Tigré, dans l'Abyſſinie.

CHAPITRE XIII.

Départ de Lohéia pour Maſuah. — Vue d'un volcan. — Relâche à Dahalac. — Importunités d'un Revenant. — Arrivée à Maſuah.

Tout étant prêt pour notre départ, nous quittâmes Lohéia le 3 Septembre 1769. Mais le vent nous manquant, nous fûmes obligés de ſortir du port en nous halant ſur nos ancres. La rade de Lohéia, qui eſt la plus grande de la mer Rouge, eſt maintenant ſi remplie de hauts fonds & l'entrée tellement engorgée qu'à moins de ſuivre un étroit canal, il n'y a pas trois braſſes d'eau dans la paſſe, & même dans beaucoup d'endroits à peine trouve-t-on la moitié de cette profondeur. Au reſte, tous les ports ſitués ſur la côte orientale de la mer Rouge ſont dans le même cas, tandis que ceux, qui ſont ſur la côte occidentale, reſtent très-profonds & ne ſont embarraſſés à leur entrée ni par des bancs ni par des barres. J'en ai déja expliqué la cauſe: elle provient des vents de Nord-Oueſt, les ſeuls vents violents, qui règnent dans ce Golfe. Ils occaſionnent des courans très-forts qui vont vers l'Eſt, & qui y charrient le ſable & le gravier, quand, des déſerts de l'Arabie, il eſt tombé dans la mer.

La journée entière du 4 fut employée à haler notre vaiſſeau, pour le ſortir de la rade malgré le vent contraire. Le 5, à cinq heures trois quarts, nous profitâmes d'un petit vent

pour mettre à la voile. A neuf heures & demie, Lohéia portoit à l'Eſt-Nord-Eſt de nous à quatre lieues de diſtance; & de-là nous découvrîmes pluſieurs petites Iſles ſtériles & inhabitées. Booarish nous reſtoit au Sud à deux milles; Zébid à un mille & demi, à l'Eſt quart de Nord; Amar la plus petite de toutes à un mille au Sud, & Ormook à deux milles au Sud-Eſt-quart-d'Eſt.

Les Arabes des montagnes, qui avoient tenté de ſurprendre Lohéia au printems, ſe préparoient à renouveller leur attaque, & ils s'étoient avancés juſques à trois journées de chemin de la Ville. Ces diſpoſitions engagerent l'Emir à raſſembler les troupes, qu'il avoit diſperſées dans les environs; & tous les chameaux furent employés à charrier une double proviſion d'eau.

Notre Raïs, qui étoit étranger & n'avoit point de correſpondans à Lohéïa, ſe trouva fort embarraſſé pour ſe procurer de l'eau pour le voyage. Il nous en reſtoit très-peu, & quoique notre vaiſſeau n'eût que ſoixante pieds de long, nous étions quarante perſonnes à bord. J'avois freté le bâtiment pour moi ſeul; mais, malgré cela, je permis au Raïs de prendre d'autres paſſagers, pourvu qu'ils fuſſent connus, car s'il eût été dangereux pour moi de me faire des ennemis dans les endroits où j'allois, en empêchant les gens de profiter de l'occaſion de regagner leur pays, parce que j'avois déjà payé le vaiſſeau, il auroit été bien plus dangereux d'embarquer des perſonnes inconnues, dont le but auroit peut-être été de nuire à mes projets.

Nous réſolûmes donc de nous rendre dans une Iſle, ſituée au Nord, où l'eau diſoit-on, étoit bonne & abondante.

Dans le cours de cette journée, nous rencontrâmes pluſieurs petites Iſles; &, le ſoir, à cinq heures, nous mouillâmes l'ancre par ſept braſſes & demie, auprès d'un banc à quatre lieues de diſtance de Lohéia. Là, nous obſervâmes le giſſement & la diſtance des Iſles au milieu deſquelles nous étions. Foosht portoit à l'Oueſt-quart-de-Nord, à quatre lieues; Baccalan au Nord-Oueſt-quart-d'Oueſt, à trois lieues; Baïda, rocher très-élevé au-deſſus de la mer, dont les bords étoient eſcarpés & blanchiſſans, & ſur lequel il y avoit une grande quantité de gibier marin, Djund & Mufracken, deux autres grands rochers en dehors de la pointe occidentale de Baccalan, à l'Oueſt Nord-Oueſt quart-d'Oueſt, à onze milles. Ces rochers reſſembloient, dans l'éloignement, à d'immenſes monceaux de ruines d'Architecture. Umſegger, très-petite Iſle, preſque de niveau, à la mer, portoit à l'Oueſt-Nord-Oueſt à quatre milles de diſtance; Nachel au Sud-Eſt-quart-d'Eſt à une lieue. Ajerb au Sud-Eſt-quart-d'Eſt & demi-Sud, à deux lieues; Surbat au Sud-Eſt-quart-d'Eſt, trois quarts Sud, à dix milles. Il y a, dans cette dernière Iſle, le tombeau d'un Marabou ou d'un Shéik. Dahu & Dec, deux petites Iſles très-près l'une de l'autre, portoient au Nord-Oueſt-quart-d'Oueſt, à environ onze milles; Djua, petite Iſle de ſable blanc, au Sud-Eſt-deux-quarts-Sud, à quatre lieues & demie; & enfin Sahar à l'Oueſt-quart-de-Nord, à neuf milles.

Le 6, à cinq heures du matin, nous fûmes ſous voile. L'eau nous manquoit ainſi que nous l'avions prévu. Mais, le ſoir, nous jetâmes l'ancre à l'Oueſt de la ville de Foosht, par deux braſſes d'eau; & nous y reſtâmes tout le lendemain, pour remplir nos outres de peau, car on ne connoît point, dans ces mers, l'uſage des bariques.

FOOSHT eſt une Iſle d'une forme irrégulière. Elle a cinq lieues de longueur du Sud au Nord, & environ neuf lieues de circonférence. Le poiſſon y abonde ; auſſi ne fîmes-nous point uſage de nos filets. Nos hameçons ſuffiſoient pour fournir à notre proviſion. Il y a là des poiſſons peints des couleurs les plus brillantes : mais j'ai obſervé que plus ils étoient beaux à voir, moins ils ſe trouvoient bons à manger ; & les ſeuls, dont le goût flatte, ſont ceux qui reſſemblent le plus aux poiſſons des mers du Nord & par leur forme & par leur couleur.

L'ISLE de Foosht eſt baſſe & ſablonneuſe dans la partie du Sud ; &, dans celle du Nord, il y a une montagne noire, qui forme un cap, lequel ſans être fort exhauſſé, peut ſe voir à quatre lieues de diſtance. Foosht a deux endroits où l'on peut prendre de l'eau, l'un dans l'Eſt de l'Iſle, où nous en puisâmes, & l'autre dans l'Oueſt. L'eau nous parut d'abord amère ; mais elle avoit été troublée par les gens de divers petits bâtimens, qui étoient venus en chercher avant nous. La manière dont nos matelots rempliſſoient les outres de peau de bouc étoit très-lente ; & ils prenoient preſque autant de boue que d'eau. En arrivant à bord, elle étoit auſſi noire que de l'encre. Cependant, quand elle fut repoſée deux ou trois jours, nous la trouvâmes excellente ; c'étoit ſans comparaiſon la meilleure que j'euſſe bu depuis que j'avois quitté les bords du Nil.

L'ISLE eſt couverte d'une eſpèce de jonc ; qui manque de pluie ; & les chèvres qui le paiſſent conſtamment, l'empêchent de jamais croître à une grande hauteur. Le terrein de l'extrémité de l'Iſle, du côté du Nord, reſonne ſourdement en deſſous, ainſi qu'à Solfaterra, dans les environs de Naples ; & comme on y

treuve

trouve une grande quantité de pierres ponces, il eſt vraiſemblable que la montagne noire qui forme le cap, fut autrefois un volcan.

Nous vîmes pluſieurs grandes coquilles de Biſſer, dont quelques-unes avoient vingt pouces de long, & qui étoient adhérentes & renverſées à plat ſur des pierres de dix ou douze milliers peſant. Ces coquilles étoient même entrées dans les pierres, comme ſi on les avoit enfoncées dans de la pâte ; & la pierre s'élevoit tout autour de manière à cacher les bords de la coquille ; preuve indubitable que cette pierre a été récemment amollie, ou liquéfiée. S'il y avoit long-tems que cela fût arrivé, le ſoleil & le contact de l'air auroient fait impreſſion ſur le dehors de ces coquilles. Mais elles ſont parfaitement conſervées ; & elles paroiſſent enchaſſées dans les pierres, comme le brillant d'une bague l'eſt dans ſon chaton.

Les habitans de Foosht ſont de pauvres pêcheurs, auſſi noirs de peau que les habitans d'Héli & de Djézan. Ainſi que ces derniers ils vont tous nuds, portant ſeulement une petite pagne autour des reins. Ils ne ſe marquent ni ne ſe peignent le viſage. Ils prennent une grande quantité de poiſſon de l'eſpèce qu'on nomme Seajan, & ils le portent à Lohéia, où ils le troquent pour du bled d'Inde (1) ; car ils n'ont d'autre pain que celui qu'ils ſe procurent de cette manière. Ils ont auſſi une eſpèce de poiſſon plat, qui a une longue queue, & dont la peau eſt comme la peau de chagrin, dont on garnit les fourreaux d'épée & les gaines de couteau. On pêche

(1) Il y a, dans l'original, du bled d'Inde & du *Dora*. (*Note du Traducteur.*)

auſſi des perles dans l'Iſle Foosht; mais elles ne ſont ni groſſes ni d'une belle eau; auſſi ne les vend-t-on pas cher. On les trouve dans diverſes eſpèces de coquillages, tous bivalves(1).

Le village contient une trentaine de cabanes, faites avec des faſcines de jonc ou de ſpartum, qu'on entrelace avec des pieux, puis on couvre ces cabanes avec du même jonc.

Les habitans parurent épouvantés de nous voir tous deſcendre à terre avec des armes. Nous n'avions pas pris la précaution de nous armer à cauſe d'eux; mais comme nous devions paſſer la nuit dans l'Iſle, nous étions bien aiſes de pouvoir nous défendre, en cas que nous fuſſions ſurpris la nuit par quelques canots du Continent. Le Saint ou Marabou de l'Iſle, me voyant paſſer auprès de lui ſe laiſſa tomber la face contre terre, & y reſta pendant un quart-d'heure, ne voulant point ſe relever juſqu'à ce que les fuſils que j'appris être la cauſe de ſa frayeur fuſſent renvoyés à bord.

Le 7, à midi, je pris la hauteur du ſoleil, & je trouvai la latitude de Foosht, par les 15.° 59′ 43″ Nord.

L'on trouve, dans cette Iſle, pluſieurs coquillages d'une grande beauté, entr'autres des concha Veneris, de diverſes couleurs & de diverſes grandeurs, & des ourſins ou œufs de mer. J'en ramaſſai un, ſur-tout, du genre des Pentaphilloïdes & d'une forme très-particulière. Il y a auſſi, le long de la côte, beaucoup d'éponges communes.

Le giſſement & la diſtance des principales Iſles des environs ſont relativement à Foosht.

(1) Voyez l'article des Perles dans l'Appendix.

Baccalan & les deux rochers Djund & Mufracken Eſt-Nord-Eſt. . . . . } 4 milles.

Baida . . . . . E. $\frac{1}{4}$ N. E. . . . . 4 milles.
Sahar . . . . . S. E. . . . . 3 milles.
Ardaina . . . . . O. N. O . . . . . 8 milles.
Aideen . . . . . N. $\frac{1}{4}$ E . . . . . 9 milles.

Baccalan eſt une Iſle baſſe, longue & auſſi large que Foosht. Elle eſt habitée par des pêcheurs. Privés d'eau en Eté ils vont en chercher à Foosht; &, en Hiver, ils ramaſſent de l'eau de pluie dans des citernes. Ces citernes furent conſtruites il y a fort long-tems, lorſque Baccalan étoit regardée comme une Iſle importante à cauſe de la pêche des perles: mais, malgré leur ancienneté, elles ſont très-bien conſervées. Ni le mortier avec lequel on a fait les murailles, ni le ſtuc qui garnit le dedans ne ſont altérés en rien. La pluie tombe là en torrens, mais par intervalles ſeulement depuis la fin d'Octobre juſques au commencement de Mars.

Toutes les Iſles, ſituées du côté Eſt du canal, appartiennent au Shérif Djezan Booarish; mais il n'y a que Foosht & Baccalan, qui ſoient habitées. Foosht eſt l'Iſle la plus commode pour les vaiſſeaux qui veulent prendre de l'eau; mais quand ils vont du Jibbel Téïr dans le fond du canal. Elle gît relativement au Jibbel Téïr, Nord-Eſt $\frac{1}{4}$ & $\frac{1}{4}$ de quart Eſt, & elle en eſt à la diſtance de dix-neuf lieues. On doit ſe reſſouvenir cependant que des deux endroits, où l'on peut puiſer de l'eau dans Foosht, celui de l'Oueſt eſt préférable, parce qu'en y abordant, les Navigateurs n'ont pas beſoin de

s'engager parmi toutes les Iſles, qui ſont à l'Eſt, & où ils trouveroient des profondeurs trop inégales, à plus de deux lieues de terre. Malgré cela, s'ils tomboient à l'Eſt de cette Iſle, ils pourroient encore trouver un bon ancrage, depuis neuf juſques à dix-huit braſſes d'eau, ſur un bon fond de ſable, entre le village & le rocher blanc de Baida.

APRÈS avoir pourvu à notre grand beſoin d'eau; nous nous rembarquâmes tous dans la ſoirée du 7. Nous trouvâmes alors qu'il nous manquoit une autre choſe indiſpenſable, le moyen de faire du feu; & nos Gens commencerent à ſe rappeller combien nos eſtomachs s'étoient mal trouvés de la bouillie crûe à Babel-Mandeb. Le bois à brûler eſt une choſe très-rare, ſur les côtes de la mer Rouge. On ne peut s'en procurer qu'une petite quantité à-la-fois, auſſi le conſomme-t-on avec beaucoup de ménagement. Nous ſavions que nous en trouverions un peu dans l'iſle de Zimmer, ſituée au Nord. Mais, depuis que j'avois débarqué à Foosht, il ſe paſſoit ſur le vaiſſeau une choſe aſſez ſingulière, dont je ne fus inſtruit qu'à mon retour à bord.

UN Abyſſinien, qui étoit mort dans le navire, & qu'on avoit enterré au moment de notre départ de la Baie de Lohéia, fut vu, pendant deux nuits de ſuite, ſur le beaupré, & répandit la terreur dans l'eſprit des Matelots. Le Raïs même en fut très-effrayé; & quoiqu'il ne pût pas dire préciſément qu'il avoit vu le revenant, il vint me raconter cela, le ſoir, lorſque je fus couché, & il me fit part des fâcheuſes conſéquences qui en pouvoient réſulter, s'il ſurvenoit un coup de vent, & que l'eſprit voulût ſe tenir dans les manœuvres.

Il me pria en même-tems de m'avancer vers lui, & de lui parler. « Mon bon Raïs, lui dis-je, je ſuis exceſſivement fa-» tigué, & le ſoleil, qui a été très-chaud aujourd'hui, m'a » occaſionné un violent mal de tête. Vous ſavez que l'A-» byſſinien a payé ſon paſſage : or, s'il ne ſurcharge pas le » bâtiment, (& le pauvre diable eſt vraiſemblablement plus » léger que lorſqu'il s'embarqua avec nous,) je ne penſe pas » qu'il ſoit juſte que ni vous ni moi, devions empêcher l'eſ-» prit de continuer ſon voyage juſqu'en Abyſſinie, puiſque » nous ne pouvons pas juger des affaires importantes qu'il peut » y avoir. »

Le Raïs ſe félicita beaucoup de ce qu'il ne ſavoit rien de ces affaires. « Eh-bien ! repris-je, ſi vous n'avez pas trouvé » que l'Abyſſinien augmentât trop le poids de votre vaiſſeau, » ne le tourmentez point ; parce qu'aſſurément s'il vouloit ſe » placer dans quelqu'autre partie du bâtiment, ou s'il inſiſtoit, » pour s'aſſeoir au milieu de vous, dans les diſpoſitions » où vous êtes tous, il ſeroit bien plus incommode pour » vous, que de ſe tenir dans le poſte qu'il occupe à préſent. » — Le Raïs recommença à ſe féliciter, & il répéta un verſet du Koran. « Biſmilla Shéitan Rejem, » c'eſt-à-dire, Que le nom de Dieu écarte de moi le démon. « Ainſi, mon cher » Raïs, lui dis-je, ſi l'eſprit ne nous fait point de mal, il » faut le laiſſer ſur le beaupré, juſqu'à ce qu'il ſoit las d'y » être, ou juſqu'à ce qu'il arrive à Maſuah ; car je vous jure, » qu'à moins qu'il ne veuille nous tourmenter, je ne me crois » pas obligé de quitter mon lit pour aller le tourmenter moi-» même. Voyez ſeulement s'il ne nous emporte rien. »

Le Raïs parut alors bleſſé de ce que je lui diſois. Il aſ-

ſura qu'il ne ſe ſoucioit pas plus de ſa vie qu'aucune autre perſonne qui fût à bord; que ſi ce n'étoit pas pour éviter un coup de vent, il grimperoit tout de ſuite ſur le beaupré. Mais qu'il avoit toujours entendu dire que les Gens ſavans pouvoient parler aux eſprits. « Voulez-vous me faire le plaiſir, » lui dis-je, Raïs, d'aller lui dire que je vais prendre du café, » & que je ſerois bien aiſe qu'il vînt dans la chambre, pour » me communiquer ce qu'il a à dire, s'il eſt Chrétien; » ou bien pour le communiquer à Mahomet Gibberti, s'il eſt » Mahométan. »

Le Raïs ſortit. Mais mon domeſtique m'apprit qu'il n'avoit pas été parler à l'eſprit, ni pu engager perſonne à lui aller parler pour lui. Cependant il revint prendre du café avec moi. J'étois véritablement malade, & je craignois d'avoir attrapé un coup de ſoleil. « Allez, dis-je au Raïs, trouver » Mahomet Gibberti, qui eſt couché vis-à-vis de nous, & dites-» lui que je ſuis un Chrétien, & que je n'ai aucune juriſdic-» tion ſur les eſprits qui ſont dans ces mers. »

Un Maure, nommé Yaſine, que j'ai bien connu depuis, vint, & me dit que Mahomet Gibberti étoit malade, du mal de mer, depuis ſon entrée à bord, & qu'il me prioit de ne point me moquer de l'eſprit, ni en parler ſi familièrement, parce qu'il étoit poſſible que ce fût le diable, qui paroiſſoit ſouvent dans ces parages. Le Maure me pria auſſi d'envoyer du café à Gibberti, & d'ordonner à mon domeſtique de lui faire cuire du riz avec de l'eau fraîche de Foosht; car juſqu'alors on avoit fait bouillir le poiſſon & le riz dans de l'eau de mer, que je préférois pour cela à l'eau fraîche. Les

fâcheuſes nouvelles, que je recevois de mon ami Mahomet, bannirent toute ma gaieté. Je donnai, à mon domeſtique, les ordres néceſſaires pour qu'il eût ſoin de le ſervir; &, en même-tems, je recommandai à Yaſine, de prendre le Koran, d'aller ſur le devant du vaiſſeau, de lire toute la nuit, ou bien juſqu'à notre arrivée à Zimmer, & de venir me raconter le lendemain matin, tout ce qu'il auroit vu.

Le 8, à la pointe du jour, nous mîmes à la voile de Foosht: Mais le vent devenant contraire, nous n'atteignîmes notre deſtination qu'un peu avant midi, & nous ancrâmes à un demi-mille de l'Iſle, en pleine mer; car il n'y a de port, ni à Baccalan, ni à Foosht, ni à Zimmer. Je pris mon quadrant, & je me rendis à terre, dans le canot, qui alloit chercher du bois. Zimmer eſt une Iſle inhabitée, & beaucoup plus petite que Foosht. Il n'y a point d'eau, quoiqu'à en juger par les citernes qu'on y voit, & qui ont ſoixante pieds en quarré, & creuſées dans un roc ſolide, on puiſſe croire que ce fût autrefois une place importante. Dans certains tems, la pluie y tombe en abondance. L'Iſle étoit couverte de jeunes arbres de Rack, que j'ai déjà dit, avoir la propriété de croître dans l'eau ſalée. Tous les vieux arbres de cette eſpèce avoient été coupés: mais il reſtoit beaucoup de Saiels ou d'Acacias, & c'étoient ceux que nous cherchions de préférence.

Quoiqu'on diſe que Zimmer eſt ſans eau, il y a des antelopes, ainſi qu'un grand nombre d'hyènes; ce qui prouve qu'il y a des ſources dans quelque creux caché, ou dans les fentes des roes, ſources que les pêcheurs Arabes ne connoiſſent point, & ſans leſquelles les hyènes & les antelopes ne

pourroient vivre. Il y a apparence que les antelopes ont été portées-là de la côte d'Arabie, pour le plaiſir du Shérif & de ſes favoris, à moins qu'elles n'y ſoient venues à la nage. Mais les hyènes ne peuvent y avoir été miſes que par un ennemi jaloux qui a voulu troubler l'amuſement des autres. Quoiqu'il en puiſſe être, je ne vis moi-même aucun de ces animaux; mais je diſtinguai la fiente des uns & des autres, ſur le ſable & auprès des citernes: ainſi, ce fait n'eſt pas excluſivement garanti par le témoignage du Raïs.

Nous trouvâmes à Zimmet beaucoup de ces grands coquillages qu'on appelle Biſſer, & ſurrumbac; mais c'étoient les deux ſeules eſpèces que nous vîmes.

D'APRÈS une obſervation du ſoleil, que je fis à midi; je déterminai la latitude de Zimmer par les 16° 7′ Nord; & de-là nous remarquâmes les giſſemens & les diſtances ſuivantes,

Sahaanah. diſt.....	9. milles...	S. $\frac{1}{4}$ d'O.
Foosht.	8.	N. O. $\frac{1}{4}$ de N. $\frac{1}{4}$ d'O.
Aideen.	7.	E.
Ardaina.	2.	E. $\frac{1}{4}$ de S.
Rahha.	6.	N. O. $\frac{1}{4}$ N.
Doohaarab.....	21.	O. N. O. $\frac{1}{4}$ d'O.

Nous partîmes la nuit de Zimmer. A meſure que nous nous avançâmes dans le canal, nous rencontrâmes moins d'Iſles, & nous n'eûmes jamais moins de vingt-cinq braſſes d'eau. Le vent ſouffla continuellement du Nord & de l'Oueſt, & pendant

dant la plus grande chaleur du jour, il fut Nord-Nord-Oueſt. Nous nous apperçûmes alors d'un courant très-fort, qui portoit du Nord.

Le 9, à ſix heures du matin, nous vîmes l'Iſle de Rapha, portant Nord-Eſt-quart-d'Eſt, à la diſtance de deux lieues, &, dans la même direction, nous découvrîmes le ſommet de très-hautes montagnes de l'Arabie heureuſe, que nous imaginâmes être celles des environs de Djézan. Quoique nous en fuſſions à vingt-ſix lieues de diſtance, au moins, je diſtinguai facilement leur ſommet, quelques minutes avant le lever du ſoleil.

A midi, je pris hauteur, & je trouvai que nous étions par les 16º 10′ 3″ de la latitude Nord. Auſſi avions-nous fait fort peu de chemin ce jour-là, le vent ayant été preſque toujours calme. Rapha portoit alors à l'Eſt ¾ Nord, à la diſtance de trois milles, & Doohaarab au Nord-Nord-Oueſt, & à cinq milles. Nous continuâmes à faire voile toute la ſoirée, mais nous avancions fort peu, & la nuit encore moins.

Le 10, à ſept heures du matin, je découvris, le premier, le Jibbel Téir. Juſqu'à ce moment le tems avoit été couvert de brouillards. J'ordonnai au Pilote de gouverner directement ſur le Jibbel. Toute la matinée notre vaiſſeau fut entouré d'une quantité prodigieuſe de requins. Ils étoient de l'eſpèce de ceux qui ont la tête en forme de marteau, & deux des plus gros ſembloient ſe diſputer l'un l'autre à qui s'approcheroit le plus de notre vaiſſeau. Le Raïs avoit préparé un harpon, avec une longue

ligne, pour les gros poiſſons que nous rencontrerions dans le milieu du canal. Je la pris, & j'allai me placer, pour lancer un requin, ſur le beaupré, après avoir toutefois demandé permiſſion au Raïs d'examiner ſi tout étoit-là bien en ordre, & ſi le Revenant n'avoit pas dérangé quelque choſe, en s'y aſſeyant toutes les nuits. Il ſecoua la tête, en riant, & me dit: « Les requins cherchent quelque choſe qui ait plus de conſiſ» tance que des Revenans. » — « Je ſuis bien trompé, lui ré» pondis-je, Raïs, ſi notre Revenant ne cherche pas auſſi » quelque choſe de conſiſtance : vous le verrez. »

Je lançai l'un des gros requins, & je le frappai à un pied de la tête, avec tant de force, que tout le fer du harpon fut enfoncé dans le corps du monſtre. Il trembla comme s'il avoit eu froid, & fit ſortir, par ſes ſecouſſes, le manche du harpon de ſa douille, l'inſtrument étant diſpoſé pour que cela arrivât ainſi. Le manche vint en travers, & tint bon à la ligne; de ſorte qu'il flottoit quand le requin vouloit plonger, & il l'embarraſſoit quand il vouloit nager. Jamais un pêcheur de ſaumon n'eut une pêche auſſi agréable. J'avois trente braſſes de ligne dehors & je pouvois en lâcher encore autant. Le requin ne plongeoit pas, mais il nageoit autour du vaiſſeau, ayant toujours le dos au-deſſus de l'eau. Le Raïs, qui dirigeoit cette pêche, recommanda de ne pas tirer le poiſſon à bord, mais au contraire de lui filer autant de ligne qu'il en voudroit; &, en effet, nous vîmes que c'étoit le poids de la ligne, qui l'incommodoit le plus, & qui l'obligeoit à revenir auprès du vaiſſeau ſans chercher à aller plus loin. A la fin, il ſe rapprocha encore, nous lui retirâmes quelques braſſes de ligne, & peu-à-peu nous l'amenâmes le long du bord;

& nous le saisîmes par la gorge, avec un bon crampon de canot. Un homme se suspendit à une corde pour aller lui couper la queue; mais il étoit déjà sinon mort, au moins hors d'état de faire aucun mal. Il avoit onze pieds sept pouces de long, depuis le bout de la hure jusques à l'extrémité de la queue, & quatre pieds de circonférence dans l'endroit le plus gros de son corps. On lui trouva dans le ventre un dauphin, encore tout entier, & environ une demi-aune d'étoffe bleue. Notre Raïs dit que c'étoit le requin le plus monstrueux qu'il eût jamais vu, tant dans la mer Rouge que dans l'Océan Indien.

Vingt minutes avant midi, nous étions à quatre lieues du Jibbel Téir, autant que je pus en juger par un parallèle. Après avoir pris hauteur & fait les déductions nécessaires, je déterminai la latitude de la pointe du Nord de cette Isle par les 15° 38′ Nord. Et sa longitude à l'Ouest de Lohéia de trente-deux lieues, à l'Est de Masuah de cinquante-trois, & à l'Est du méridien de Jidda de quarante-six.

Le Jibbel Téir, c'est-à-dire, la montagne de l'Oiseau, est appellée par d'autres personnes le Jibbel Douhan, la montagne de la Fumée. J'imagine que ce nom fut dans l'origine celui de notre *Gibraltar*, (1) plutôt que de croire que Gibraltar vient du nom de Tarik, le premier Arabe, qui aborda en Espagne; & une des raisons que j'ai de penser ainsi, c'est qu'une montagne si connue, & située si près des Maures, qui peu-

(1) Jibbel Téir, dont on a fait par corruption Gibraltar.

plent les côtes de Barbarie, doit avoir été désignée par quelque nom, avant que Tarik fît une invasion en Espagne.

CE qui est cause que le Jibbel Téir porte aussi le nom de Jibbel Douhan, la montagne de la Fumée, c'est que, placée comme elle l'est, au milieu de la mer, il y a un volcan, qui a vomi beaucoup de feu, & qui, bien qu'il paroisse presqu'éteint, jette encore de la fumée. C'est probablement à ce volcan, que la plupart des Isles voisines ont dû leur création. S'il étoit encore enflammé, il seroit d'un grand secours pendant la nuit aux vaisseaux, qui naviguent dans ces parages. Cependant les plus anciennes histoires, qui parlent de la mer Rouge, ne font point mention d'aucun embrasement du Jibbel Téir. Ptolémée appelle cette Isle *Ornéon*, ce qui signifie également montagne de l'Oiseau. On lui donne aussi, de nos jours, le nom de Shéban, à cause de la blancheur, qui paroît à son sommet, & qui ressemble à du soufre. On diroit même qu'il en est tombé une partie dans le fond du volcan, & que le crater s'est élargi du côté où cette chûte a eu lieu. L'Isle a quatre lieues de longueur du Nord au Sud. Il y a un pic, en forme pyramidale, dans le milieu, lequel a au moins un quart de mille de haut. Il s'incline également & graduellement de chaque côté vers la mer. Le sommet a quatre ouvertures par lesquelles il vomit de la fumée, & même quelquefois, dit-on, de la flamme, lorsque le vent de Sud règne. A notre passage, nous n'en vîmes pas la moindre étincelle. L'Isle reste absolument déserte, & couverte de soufre & de pierres ponces.

DANS quelques Journaux, que j'ai vu, on a représenté les environs

du Jibbel Téir, comme remplis de courans, de tournoiemens d'eau, & de profondeurs, que la ſonde ne peut meſurer. Je prendrai cependant la liberté d'obſerver, que ceux qui aiment tant à diſtribuer, à leur gré, la meſure des ſondages le long du canal de la mer Rouge, ont eu le malheur de ſe tromper en plaçant auprès du Jibbel Téir des fonds qu'on ne peut ſonder; ce ſont, les convulſions occaſionnées par le volcan qui ont, vraiſemblement produit un effet tout différent. Le ſeul courant que nous vîmes, portoit au Nord avec beaucoup de force, & nous jettâmes la ſonde juſqu'à trois lieues de ce courant, par trente-trois braſſes d'eau, ſur un fond de ſable. Entre le Jibbel Téir & l'Iſle de Raſab, on n'a que de vingt à trente-cinq braſſes d'eau avec un fond de ſable & de rocher; au Nord-Eſt on peut jeter l'ancre depuis une lieue de diſtance juſques à la longueur d'un cable du rivage; & au Sud-Oueſt-quart-d'Oueſt, l'ancrage s'étend juſques à cinq lieues par vingt-cinq braſſes d'eau. Je crois auſſi qu'en ligne directe de Lohéia à Dahalac, le volcan a produit des effets à-peu-près pareils. Voilà du moins ce que j'appris à Maſuah des Pilotes qui fréquentent ces parages pour y aller chercher du ſoufre; voilà auſſi ce que me confirma mon Raïs, qui étoit venu deux fois ſe charger de ce minéral pour le porter à Maſcatte. Il n'y a point d'autre Nation qui aille là. Les Abyſſiniens & les Arabes croient que c'eſt par-là que le diable entre dans ce monde lorſqu'il vient s'y promener.

A ſix lieues, à l'Eſt-quart-de-Sud du Jibbel Téir, il y a un écueil très-dangereux, au milieu duquel ſont pluſieurs gouffres. Un vaiſſeau françois y toucha en 1751, & eut beaucoup de peine à ſe ſauver. C'eſt du Jibbel Téir que tous nos vaiſſeaux

prennent leur point de départ, lorſqu'ils veulent ſe rendre à Jidda, en venant de Moka, & rangeant les Iſles, qui ſont au Sud.

Le 11, nous quittâmes le Jibbel Téir. Nous n'avions qu'un peu de vent d'Oueſt ; mais, vers midi, il fraîchit comme à l'ordinaire, & tourna au Nord-Nord-Eſt. Nous étions alors dans le milieu du canal & nous gouvernions droit ſur Dahalac. A quatre heures & demie, un mouſſe, qui étoit monté au haut du mât, apperçut quatre Iſles au Nord-Oueſt-quart-d'Oueſt, & un quart de quart. Profitant de la forte briſe, nous courions à toutes voiles, lorſqu'un peu avant le coucher du ſoleil, je vis une vague frangée de blanc, qui étoit très-reconnoiſſable pour être occaſionnée par des briſans. Je criai auſſi-tôt au Raïs de diminuer ſes voiles, & je lui dis ce que je venois de découvrir. Il me répondit que je me trompois ; qu'il n'y avoit là rien de pareil, & que je n'avois vu que quelque agitation trompeuſe des ondes. Cependant, à ſept heures du ſoir, nous nous échouâmes ſur un banc de corail. Les Arabes ſont extrêmement poltrons, toutes les fois qu'ils ſont ſurpris par quelques dangers, & ils les regardent comme un avertiſſement, que la providence leur envoie. & qu'il eſt impoſſible d'éviter. Peu de perſonnes, à la vérité, quand elles manquent d'éducation, conſervent aſſez de calme & de ſang froid, pour trouver, à l'inſtant même du péril, les moyens les plus ſûrs de l'éviter. Nos Matelots Arabes, voulurent tout de ſuite prendre le canot, & ſe rendre aux Iſles que le mouſſe avoit vues dans l'après-midi ; les Abyſſiniens crurent qu'il valoit mieux détacher les planches en-dedans du navire & en faire un radeau.

Il s'éleva une violente altercation entre les deux partis ;

puis un combat, qui duroit encore, lorſque la nuit vint nous ſurprendre ſur l'écueil. Cependant le Raïs & Yaſine calmerent un peu la diſpute, & je priai qu'on voulût bien m'écouter. « Vous ſavez tous, dis-je, ou vous devez ſavoir que le canot » m'appartient & que je l'ai acheté de mon argent, pour mon » uſage & celui de mes domeſtiques. Vous ſavez auſſi que moi » & mes gens ſommes biens armés & que vous êtes tous nuds. » Ainſi, ne vous imaginez-pas que nous ſouffrions que vous pre- » niez le canot & que vous conſerviez votre vie aux dépens de » la nôtre. Vous ne devez avoir d'autre eſpoir que dans le » vaiſſeau, c'eſt lui qui doit vous ſauver ou vous faire périr. » Croyez-moi donc, que tout le monde mette la main à l'ou- » vrage. Retirez le vaiſſeau de deſſus l'écueil pendant que le vent » & la mer ſont calmes. S'il avoit été bien endommagé, il » ſeroit déjà coulé à fond. »

Ces dernières paroles ſemblerent leur rendre un peu de courage. Ils me dirent tous qu'ils eſpéroient que je ne les abandonnerois point. Je leur répondis que s'ils vouloient être des hommes, je ne me ſéparerois pas d'eux, tant qu'il reſteroit deux planches du vaiſſeau jointes enſemble.

Le canot fut mis immédiatement à la mer, & un de mes domeſtiques, le Raïs & deux matelots y entrerent. Ils furent bientôt rendus au banc, où les deux matelots débarquerent. Ils commencerent d'abord à avoir de la peine à appuyer les pieds ſur les rugoſités du corail blanc, mais bientôt après ils marcherent plus hardiment. Ils eſſayerent de pouſſer le vaiſſeau en arrière; mais ils ne purent pas le faire remuer. Des perches & des barres de cabeſtan furent employées envain; elles n'étoient

pas assez longues. En un mot, nous n'eûmes d'autre espode dégager le bâtiment que le lendemain matin, quand la brise se leveroit ; mais il y avoit en même-tems à craindre qu'alors il ne fût mis en pièces.

MAHOMET GIBBERTI & Yasine lisoient le koran, à haute voix ; depuis le premier moment où le vaisseau étoit échoué. Je leur dis, en passant : « Messieurs, ne seroit-il pas plus sage que vous quit-» tassiez vos livres, jusqu'à ce que vous fussiez à terre, & que » vous donnassiez la main à ceux qui travaillent ! » Mahomet me répondit qu'il étoit si foible & si malade, qu'il n'avoit pas la force de se tenir de bout. » Mais Yasine ne méprisa point ma réprimande. Il se dépouilla tout nud, passa à la proue du navire, & se jetta à la mer. Il observa d'abord très-judicieusement de quel côté il falloit se placer pour pousser le bâtiment. Il vit que le banc étoit fort large, & que nous étions engagés sur la pointe ; qu'il s'arrondissoit d'abord, qu'ensuite il s'étendoit obliquement, & que la mer paroissoit très-profonde sur ses bords ; de sorte que les gens, qui étoient du côté droit, ne pouvoient pas s'approcher assez du vaisseau, & qu'il n'y avoit que ceux qui se tenoient sur la pointe, qui eussent la facilité de le pousser. Yasine & le Raïs demanderent alors des leviers, qu'on leur donna. Deux hommes de plus descendirent sur le banc. Je priai alors le Raïs de prendre une corde, & de passer à la poupe du vaisseau, avec le canot, afin de le haler à mesure qu'on le pousseroit pardevant.

AUSSI-TÔT qu'on commença à haler le navire du côté de la poupe, il remua & tout le monde jeta un grand cri. Un moment

moment après il ſe leva un petit vent d'Eſt, & le Raïs cria de hiſſer la voile de devant & de la retourner. On exécuta cet ordre, & la briſe rempliſſant auſſi-tôt la voile, & tout le monde à-la-fois pouſſant le vaiſſeau, il ſe trouva immédiatement dégagé de deſſus le rocher. J'avoue que je ne partageai pas auſſi promptement que les autres la joie qui s'empara d'eux. J'avois peur que quelque planche n'eût été briſée: mais je ne tardai pas à voir l'avantage d'un vaiſſeau dont les doublages étoient couſus plutôt que cloués, parce que non-ſeulement il n'eut rien de fracaſſé, mais il ne fit que très-peu d'eau. Tout le monde étoit exceſſivement fatigué, & on ne pouvoit aſſez louer le courage & l'activité d'Yaſine. Depuis ce jour je conçus pour lui une eſtime, qui ne fit que croître juſques à mon départ d'Abyſſinie.

La latitude que nous avions eue à midi étoit de 15.° 52′ 12″. Je rectifiai mon quadrant ou quart de cercle. Voyant la clarté de la lyre non loin du Méridien, je voulus être certain du giſſement du dangereux écueil, où nous nous étions échoués. D'après deux obſervations de la lyre & de l'aigle (1), & d'après la comparaiſon de l'une & de l'autre, je déterminai la latitude du banc par les 15.° 28′ 15″ Nord.

Il y eut une choſe, pendant le tems de notre embarras, qui ſembloit faite pour nous ſurprendre beaucoup, tous tant que nous étions. On crut voir le Revenant ſur le beaupré, pouſſant le vaiſſeau ſur l'écueil. Or comme c'étoit manquer

(1) Lucida Lyræ, & Lucida Aquilæ.

à ce qu'il me devoit perſonnellement comme paſſager, je crus qu'il étoit tems de faire quelqu'attention à lui, d'autant que le Raïs s'en étoit rapporté là-deſſus entièrement à moi. Je demandai d'abord quelles étoient les perſonnes qui avoient vu l'eſprit. Deux Maures d'Hamazen avoient été les premiers qui l'avoient apperçu; puis une grande partie de l'équipage avoit été induite à croire à la réalité de cette viſion. Je fis venir les deux Maures ſur le gaillard de devant pour les interroger devant le Raïs & Mahomet Gibberti, & ils me déclarerent que, pendant la nuit, ils avoient obſervé le Revenant aller & venir pluſieurs fois. Tantôt il pouſſoit le beaupré; tantôt il tiroit la corde, comme s'il avoit eu un ancre à terre; enſuite il tenoit, dans ſes mains, un long levier, qui paroiſſoit auſſi peſant & auſſi roide que s'il eût été de fer. Quand le vaiſſeau avoit commencé à remuer, l'eſprit avoit pris la forme d'une légère flâme bleue, avoit couru le long du navire à bas-bord, & nous voyant dégagés il avoit diſparu: « Maintenant, » dis-je, il eſt clair que puiſqu'il a changé de forme, il nous » a abandonnés pour jamais. Mais voyons s'il nous a fait quelque » mal ou non. Quelqu'un de vous a-t-il ſon bagage ſur le » devant du navire? « les étrangers répondirent: « Oui, tous nos bagages ſont là, » — «Eh-bien! repris-je « allez tous en » avant pour voir ſi chacun a bien ce qui lui appartient.» Ils paſſerent, en effet, ſur le devant ſans perte de tems, & bientôt il s'éleva une vive diſpute & beaucoup de confuſion. Chacun ſe plaignoit qu'on lui avoit dérobé quelque choſe. On trouvoit à dire de l'antimoine, des clous, du fil d'archal, de l'encens & des grains de collier; en un mot, tout ce que les pauvres gens poſſédoient de plus précieux, leur avoit été enlevé.

Tous les paſſagers ſe déſeſpéroient & commencerent bientôt à accuſer les matelots.

« C'est à vous que j'en appelle, dis-je, Yaſine & Mahomet » Gibberti. Dites-moi ſi ces deux Maures, qui ont vu ſi ſouvent » l'eſprit & qui ſont dans une grande intimité avec lui, ne » doivent pas ſavoir où ſont les choſes qu'il a cachées? Dans » mon pays où les Revenants ſont très-communs, ils ſe font » toujours aider dans les vols, qu'ils commettent, par ceux » qui les voient ou qui leur parlent. Ainſi, j'imagine que les » revenants Mahométans agiſſent de même.» — « De même » abſolument, s'écrierent Yaſine & Mahomet Gibberti, autant » que nous pouvons le ſavoir.» Allez donc, Yaſine, conti- » nuai-je, allez, avec le Raïs viſiter l'endroit où les Maures » couchent, tandis que moi je les retiens ici. Prenez auſſi » deux matelots avec vous, afin qu'ils vous indiquent les recoins » les plus ſecrets du bâtiment. »

Cependant, avant que cette recherche commençât un des Maures dit à Yaſine où on avoit dépoſé les choſes dérobées, & en conſéquence tout fut reſtitué. Je ne prétends pas qu'on croie que je veux ici me donner un grand relief, & faire entendre que j'ai eu beaucoup de ſagacité, en ſuppoſant, dès le commencement que l'apparution du Revenant n'étoit qu'une fripponnerie concertée, de quoi je n'avois pourtant jamais douté. Mais tandis que Yaſine & tout l'équipage étoient occupés à pouſſer le vaiſſeau hors de l'écueil, & que je faiſois une obſervation aſtronomique ſur le gaillard de derrière, un domeſtique de Mahomet Gibberti, lequel ſe tenoit à côté de ſon Maître, vit un des Maures aller du côté où étoit dépoſé tout le bagage

des paſſagers, & un moment après revenir avec une boîte & quelques autres effets. Il dit cela en confidence à ſon Maître, qui m'en avertit; & le Revenant, voyant que ſes aſſociés étoient découverts, ne reparut plus dans le vaiſſeau.

Le 12, dès le matin, nous trouvâmes que l'écueil, ſur lequel nous avions porté, étoit un banc de ſable ſurmonté d'une eſpèce de crête de rocher de corail, prenant depuis Selma & allant un peu plus loin du côté du Nord, où il ſe terminoit dans une eau très-profonde. Au ſoleil levant, les Iſles dont nous étions environnés portoient comme il ſuit.

Wowcanà.	5 mille de diſtance.	S. S .E. $\frac{1}{4}$ E.
Selma. ...	3.	S.
Mégaida. .	4.	S. O. $\frac{1}{2}$ S.
Zober. ...	4.	O. $\frac{1}{4}$ de S. & $\frac{1}{4}$:
Racka. ...	5.	N. N. O.
Furſh. ...	4.	N. O. $\frac{1}{4}$ de N. & $\frac{1}{4}$:

Ces Iſles forment un demi-cercle autour du banc. La Mer étoit ſi calme que l'écueil ne paroiſſoit avoir aucun briſant: mais je ſuis ſûr que ſi le vent avoit ſoufflé, il y en auroit eu, parce que j'en avois certainement vu la veille, avant que nous ne fuſſions échoués. Entre Mégaida & Zober on apperçoit un petit roc pointu, qui s'élève au-deſſus de la ſurface de la Mer.

Nous mîmes à la voile à ſix heures du matin; mais bientôt après le vent diminua & il nous laiſſa tout-à-fait en calme. Vers les onze heures la briſe ſe leva, comme à l'ordinaire,

& ſouffla preſque directement au Nord. A midi, je pris hauteur & je trouvai notre latitude de 15.° 29′ 33″ Nord.

Voici comment portoient les Iſles que nous voyons alors.

Selma à	5. milles de diſtance.	S. E. $\frac{1}{2}$ S.
Magaida.....	4.	S.S. E.
Zober.....	2.	S.
Dubia.....	5.	O. $\frac{1}{4}$ de S. & $\frac{1}{2}$.
Racka.	1.	N. O.
Beyoume.	5.	N. O. $\frac{1}{4}$ N.
Cigala.	6.	N.
Furſh.....	3.	N.E. $\frac{1}{4}$ de N.& $\frac{1}{2}$.

Et l'écueil ſur lequel nous étions échoués portoit à l'Eſt, quart-&-demi-Sud, à un peu moins de cinq milles de diſtance.

A quatre heures & demie, nous découvrîmes une terre, que le Pilote nous dit être l'extrémité Sud de Dahalac. Elle portoit à l'Oueſt-quart-de-Sud, à environ neuf lieues de nous. Comme nous gouvernions alors à l'Oueſt-quart-de-Nord, je trouvai que nous allions vers la pointe de l'Iſle, que nous voyions & où je n'avois pas envie d'aborder. Je voulois au contraire toucher à Dahalac El Hiber, le principal port; d'autant que vers la pointe Sud de l'Iſle, où les vaiſſeaux des Indes avoient autrefois coutume de s'arrêter, la Mer eſt très-profonde, & il y a beaucoup de diſtance delà à la grande terre. Mais le fret de quatre ſacs de Dora, lequel ne ſe montoit pas à dix shellings, ſuffiſoit pour engager mon Raïs à me manquer de parole, & à perdre tout le prix des ſervices qu'il m'avoit rendus; tant il eſt vrai que jamais aucun de ces

gens-là n'eſt droit, dès qu'on lui offre la moindre bagatelle pour le détourner de ſon devoir!

A ſix heures du ſoir, nous jettâmes l'ancre près de la petite Iſle de Racka Garbia, ou Racka de l'Oueſt. Nous n'avions là que quatre braſſes d'eau ſur un fond de roc. D'après la hauteur d'une étoile (1), que j'obſervai, notre latitude étoit de 15.° 31′ 30.″ Les Iſles au milieu deſquelles nous étions portoient de la manière ſuivante.

Dallacken. à	3.	milles de diſtance.	N. E. $\frac{1}{4}$ E.
Dalgrousht.	5.	.....	S. E. $\frac{1}{4}$ E. $\frac{1}{2}$ S.
Dellesheb.	6.	.....	E. N. $\frac{1}{4}$ E.
Dubia.	11.	.....	E. $\frac{1}{4}$ S. $\frac{1}{2}$ S.
Racka Garbia.	2.	.....	S. O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{4}$ S.

Le 13, un peu avant le lever du ſoleil, nous reprîmes notre route en gouvernant à l'Oueſt avec une légere inclinaiſon au Sud. Le vent étoit très-foible. A huit heures, nous paſſâmes Dalgrousht, que nous laiſſâmes au Nord-quart-d'Eſt, à une lieue de diſtance; puis nous paſsâmes l'Iſle de Germ Malco que nous n'avions pas encore vue, & qui nous reſtoit à l'Oueſt, quart-de-Nord. A midi, je trouvai notre latitude par les 15.° 33′ 13″ Nord. Nous avions alors les rapports qui ſuivent.

Dallacken. à	6.	milles de diſtance.	E. $\frac{1}{4}$ S.
Racka.	6.	.....	S. E. $\frac{1}{4}$ S.
Germ Malco. ...	6.	.....	S. S. O.

(1) Lucida aquilæ.

Dalgroushr. . . . . 4. milles de diſtance. E. N. E.
Dennifarek. . . . . 7. . . . . N. N. O.
Seide El Arabi. . . 4. . . . . O. $\frac{1}{4}$ S.
Dahal Couſſ. . . . 9. . . . . N. O. $\frac{1}{4}$ N.

Le Cap, qui forme la pointe Sud de l'Iſle de Dahalac, eſt appellé Ras Shouke, ce qui ſignifie en Arabe le cap des Epines, parce qu'il y a en cet endroit une grande quantité d'acacias, arbres épineux d'où découle la gomme Arabique. Nous pourſuivîmes notre route le long de la côte de l'Eſt de Dahalac, & à quatre heures de l'après-midi, nous vîmes le village d'Irwée, qu'on dit répondre préciſément au centre de Dahalac. Irwée portoit au Sud-Oueſt & à quatre milles de nous. Nous vîmes auſſi deux petites Iſles. La première à trois milles & au Nord-quart-d'Oueſt, & la ſeconde au Nord-Eſt-quart-Eſt, & un peu plus éloignée. Après avoir heurté violemment contre les rochers de corail, qui embarraſſent l'entrée de Dobelew, nous mouillâmes dans ce port au moment où le ſoleil diſparoiſſoit de deſſus l'horizon.

Le port de Dobelew eſt d'une forme circulaire, & ſuffiſamment abitré contre tous les vents: mais l'entrée en eſt trop étroite, & l'intérieur du port eſt rempli de rochers. Le fond de la mer y eſt couvert de coraux blancs, dont les ramifications ſont très-étendues, & parmi leſquels il y a çà & là des pierres noires énormes. Enfin, en aucun endroit du du port, je ne vis jamais au-deſſus de trois braſſes d'eau durant la haute mer. Le Pilote me dit pourtant qu'il y en avoit depuis ſept juſqu'à douze à l'entrée: mais le flux de la marée y eſt ſi violent, qu'aucun vaiſſeau, qui voudroit y paſſer dans

ce moment-là, ne pourroit éviter d'être entraîné ſur les rochers. C'eſt ce qui m'a empêché d'en deſſiner le plan.

Le village de Dobelew eſt ſitué au Sud-Oueſt & à trois milles de diſtance de la rade. Il contient environ quatre-vingt maiſons, bâties en pierres, qu'on a tirées du fonds de la mer. Ces pierres fourniſſent à-la-fois & de bons matériaux, & de la chaux excellente, quand on les brûle. Les maiſons de Dobelew ſont couvertes de jonc, comme toutes celles de la côte d'Arabie.

Le 17, je fis deſcendre à terre mon grand quadrant. Je pris la hauteur du ſoleil au méridien, & je déterminai la latitude de l'extrémité Sud-Oueſt du village, par les 15° 42′ 22″ Nord.

Irwée eſt un village encore plus petit que Dobelew, dont il eſt éloigné d'environ quatre milles. D'après l'obſervation que je venois de faire dans ce dernier endroit & les déductions néceſſaires, j'eſtimai que le cap du Sud de Dahalac, appellé Ras Shouke, étoit par les 15° 27′ 30″ de latitude, & le Ras Antalou, ou le cap du Nord par les 15° 54′ 30″ Nord.

L'Isle de Dahalac n'a dans toute ſa longueur, qui va du Nord-Oueſt au Sud-Eſt, que trente-ſept milles; & dix-huit milles dans ſa plus grande largeur. Cette étendue ne s'accorde pourtant point avec le rapport des habitans, qui nous la firent plus conſidérable.

Dahalac

DAHALAC eſt de beaucoup plus grande qu'aucune des Iſles, que nous euſſions vue dans la partie de la mer Rouge, que nous venions de parcourir; car les autres n'avoient pas plus de cinq milles de long. Dahalac eſt baſſe & aſſez égale. Son ſol eſt compoſé de gravier & de ſable blanc, mêlé de coquillages & d'autres productions marines. On n'y voit aucune eſpèce d'herbe, du moins en Eté, à l'exception d'une petite quantité de jonc, qui ſuffit à peine pour nourrir le peu d'antelopes & de chèvres, qui ſont ſur l'Iſle. Il y a, dans cette Iſle, quelques-uns de ces derniers animaux, d'une eſpèce charmante. Leur taille eſt petite, leur poil ras, leurs cornes ſont noires & pointues. Ces chèvres ont une couleur bariolée & elles ſont extrêmement agiles.

PLUSIEURS parties de l'Iſle ſont couvertes de grandes plantations d'acacias. Ces arbres ne croiſſent jamais bien hauts. Ils ont rarement au-deſſus de huit pieds; mais ils étendent beaucoup leurs branches, & leur ſommet eſt preſque applati, ce qui eſt occaſionné ſans doute par le vent qui ſouffle de la Mer. Quoique Dahalac ſoit preſque ſur les confins de l'Abyſſinie, elle n'a point la même température. Il n'y pleut jamais depuis la fin de Mars juſques au commencement d'Octobre: mais dans les autres mois, & ſur-tout en Décembre, Janvier & Février, la pluie y tombe par torrens pendant douze heures de ſuite; l'Iſle en eſt inondée, & on remplit toutes les citernes pour l'Eté ſuivant; car Dahalac n'a ni montagnes ni collines; & conſéquemment point de ſource. Les citernes ſeules y conſervent de l'eau. Il y en a juſques à trois cens ſoixante-dix, toutes creuſées dans le roc ſolide. C'eſt, dit-on, l'ouvrage des Perſes: mais il me ſemble plus

probable que c'eſt celui des premiers Ptolémées; mais, quels que puiſſent être ceux qui ont conſtruit ces magnifiques réſervoirs, ils étoient aſſurément bien différens du Peuple qui les poſsède aujourd'hui, & qui n'a ni aſſez d'énergie, ni aſſez d'intelligence pour tenir propre & réſerver à l'uſage des hommes ſeulement une de ces trois cent ſoixante-dix citernes. Toutes ſont ouvertes aux animaux, qui y boivent, s'y vautrent & les rempliſſent d'ordures. Auſſi l'eau de Dobelew & d'Irwée a une forte odeur de muſc, qui eſt occaſionnée par la fiente des chèvres & des antelopes, & qui paroît encore plus déſagréable avant de boire que quand on boit. Il ſuffiroit pourtant de nétoyer une ſeule de ces citernes, & d'y mettre une porte pour avoir de l'eau claire & ſalubre pendant toute l'année.

Après qu'il a tombé de la pluie à Dahalac, l'herbe pouſſe avec beaucoup de vigueur, & les chèvres donnent abondamment de lait, qui, en hiver, eſt la principale nourriture des habitans; car ils ne labourent ni n'enſemencent leurs terres. Leur ſeule occupation eſt de travailler dans les vaiſſeaux, qui font le commerce en différentes parties de ces Mers. La moitié des habitans de Dahalac eſt conſtamment ſur la côte d'Arabie, & fournit, par ſon travail, du dora (1), & d'autres proviſions à l'autre moitié, qui ſe tient dans l'Iſle, & quand le tems des premiers habitans eſt expiré, ils s'en revienent & leurs compatriotes vont les remplacer, & leur procurent à leur tour les moyens de ſubſiſter. Mais les plus pauvres ne ſe nourriſſent que de poiſſons & de coquillages. Leurs femmes & leurs

(1) C'eſt du Mahis, ou du bled d'Inde.

filles ſont très-hardies & très-adroites à la pêche. Pluſieurs d'entr'elles entièrement nues nagerent juſques à notre vaiſſeau, avant que nous fuſſions à l'ancre, & elles nous prièrent de leur donner une poignée de bled, de riz, ou de dora. Ce ſont des mendiantes très-importunes & très-obſtinées, qu'il eſt difficile de renvoyer avec des refus. Des miſérables qui vivent dans des villages, où il vient rarement des barques d'Arabie, ſont quelquefois une année entière ſans manger un ſeul morceau de pain. Cependant tel eſt leur attachement pour le lieu de leur naiſſance, qu'ils aiment mieux vivre dans un pays ſtérile & brûlé, où ils manquent preſque de tout, même les choſes les plus néceſſaires à la vie, le pain & l'eau, que d'aller habiter les contrées fécondes & heureuſes, qui les bordent des deux côtés. Mais cette préférence ne doit pas nous paroître étrange, puiſqu'elle eſt univerſelle. La Providence par un principe très-ſage, ſans doute, a imprimé dans le cœur de tous les hommes un vif attachement pour leur patrie, quelque pauvre qu'elle ſoit. Depuis les poles juſqu'à l'équateur cet attachement ſe fait par-tout ſentir de la même manière.

Il y a à Dahalac douze Villes ou Villages, de la même grandeur à-peu-pres que Dobelew. Chacun de ces Villages eſt environné d'une plantation de palmiers, de l'eſpèce qu'on nomme Doom, dont les feuilles ſervent à faire les ſeuls ouvrages qu'on fabrique dans l'Iſle. Ces feuilles quand on les a fait ſécher ſont d'une blancheur ſi luſtrée, qu'on les prendroit aiſément pour du ſatin; & les Dahaliens en font des paniers d'une beauté ſurprenante, peignant une partie des feuilles de rouge & de noir & formant des figures, en les treſſant, avec un art infini. J'ai vu quelques uns de ces paniers, qui

reſſembloient à des paniers de paille ; & qu'on gardoit pleins d'eau pendant vingt-quatre heures de ſuite, ſans qu'il s'en échappât une ſeule goutte. Ils vont vendre ces paniers à Jidda & à Lohéia, où les plus grands ne valent que quatre comeshes, ou dix ſols de France.

Ces paniers ſont l'ouvrage des hommes qui reſtent dans l'Iſle, ou plutôt leur amuſement ; car ils y travaillent très-peu, craignant tous, en général, d'altérer leur ſanté par la moindre fatigue & les moindres ſoins.

Les Dahaliens du premier rang, tels que le Sheik & ſa famille, qui ont le privilège de reſter oiſifs & de ne point s'expoſer aux ardeurs du ſoleil, ſont d'une couleur brune, beaucoup moins foncée que celle des habitans de Lohéia. Mais le commun peuple, les gens qui pêchent & qui vont conſtamment à la Mer, ne ſont pas noirs, mais rouges & un peu plus foncés que la couleur du bois d'Acajou nouvellement coupé. En outre, il y a parmi eux des hommes très-noirs, qui viennent d'Arkeeko & du Continent : mais quand ils ſe marient dans le pays, leurs enfans ſont moins noirs qu'eux.

Les habitans de Dahalac paroiſſent être d'un caractère ſimple, confiant & bon. C'eſt le ſeul endroit de toute l'Afrique ou de l'Arabie, comme on voudra l'appeller, où les hommes ne portent point d'armes d'aucune eſpèce. On ne leur voit jamais ni fuſils, ni épées, ni couteaux, tandis qu'à Lohéia, à Yambo, & ſur toute la côte d'Arabie, ils marchent toujours armés. Les porte-faix même, tous nuds qu'ils ſont & accablés des fardeaux qu'ils charrient & de la chaleur,

ont un ceinturon de cuir auquel pend un ſabre ſi énormément long, qu'ils ont beſoin d'avoir une manière de marcher toute particulière, & beaucoup d'adreſſe pour n'en être pas eſtropiés. Cependant les habitans de Dahalac ne furent pas toujours auſſi pacifiques qu'à préſent. Les Portugais, à leur premiere arrivée dans cette Iſle, y eurent pluſieurs de leurs compagnons maſſacrés, & en revanche cette Nation traita ſouvent les Dahaliens avec beaucoup de ſévérité.

Les hommes paroiſſent très-vigoureux à Dahalac. Ils me dirent qu'ils ne connnoiſſoient point les maladies, excepté quelquefois au printems que les vaiſſeaux de l'Yémen & de Jidda, leur portent la petite vérole. Alors peu de ceux qui en ſont attaqués ont le bonheur d'en réchaper. Je jugeai qu'avec l'air de jouir d'une bonne ſanté, ils ne vivoient jamais long-tems; car je ne vis pas un ſeul homme qui parût avoir une ſoixantaine d'années. Leur climat doit pourtant être ſain, & ils ont, pendant l'Eté, le vent de Nord qui tempere beaucoup la chaleur du jour.

De toutes les Iſles que nous avions vues de ce côté du canal de la mer Rouge, Dahalac eſt la ſeule qui fut habitée. Elle dépend, ainſi que les autres, du Gouvernement de Maſuah; & elle eſt conférée au Pacha de Jidda, par un firman du Grand-Seigneur. Le Pacha de Jidda l'avoit alors cédée à Métical Aga, & Métical au Nayb & à ſes Délégués. Le Gouverneur, qui en étoit en poſſeſſion à mon paſſage, étoit cet Hagi Mahomet Abd El Cader, dont j'ai parlé plus haut, qui partit de Jidda dans le même tems que moi, & qui arrivé à Maſuah m'y deſſervit de tout ſon pouvoir, &

fut cauſe que je courus le plus grand riſque d'y être aſſaſſiné. Le revenu de ce Gouverneur conſiſte en une chèvre, que chacun des douze villages de l'Iſle lui préſente tous les mois. Chaque vaiſſeau qui aborde, en ſe rendant à Maſuah, lui paie auſſi une livre de café, & chacun de ceux qui viennent d'Arabie, une piaſtre ou un pataka.

Il n'y a à Dahalac d'autre petite monnoie courante que les grains de verroterie de Veniſe, anciens & nouveaux, de quelque grandeur & de quelque couleur qu'ils ſoient, entiers ou briſés.

Quoique cette Iſle languiſſe maintenant dans une triſte décadence, elle fut jadis célèbre par ſon commerce & par ſa ſplendeur. La pêche des perles y étoient très-abondante aux ſiècles des Ptolémées. Long-tems après, ſous l'Empire des Caliphes, elle produiſoit encore un grand revenu; & elle fut regardée comme très-importante, juſqu'à ce que cette miſérable race d'eſclaves, qui fournit à préſent des Souverains au Caire, commença à ſe ſouſtraire à la dépendance de la Porte. Du tems même de Sélim & de la conquête de l'Arabie par Sinan Pacha, les galeres Turques venoient juſqu'à Suez. Maſuah & Suakem avoient des Pachas, & Dahalac étoit la principale Iſle, qui fourniſſoit des plongeurs pour la pêche des perles. Elle étoit célèbre pour cette pêche dans la partie du Sud de la mer Rouge, comme Suakem dans la partie du Nord; & le Pacha de Maſuah paſſoit l'Eté à Dahalac pour évirer les chaleurs exceſſives qui règnent dans le lieu ordinaire de ſa réſidence.

La pêche des perles s'étendoit depuis Dahalac & les Iſles

voiſines, juſqu'au 20.° de latitude. Les Iſles, où il y avoit des habitans, fournissoient chacune une batque, & un plongeur, & on les payoit en bled ou en farine, de manière qu'ils en euſſent aſſez pour leur nourriture pendant le tems de la pêche, ainſi que pour nourrir leurs familles, qui reſtoient dans leurs Iſles; de ſorte que quelques mois de travail ſuffiſoit à ces gens-là pour gagner ce qui leur étoit néceſſaire pendant le cours de l'année. Dans les derniers tems de cette pêche, on en payoit la rente au Pacha de Suakem. Mais il y avoit un endroit appellé Gungunnah & ſitué par les 21.° 28′ de latitude, entre Suakem & le prétendu fleuve Frat, lequel étoit particulièrement réſervé au Grand-Seigneur, & un Officier étoit envoyé de Conſtantinople pour recevoir les perles ſur le lieu même. Les perles de Gungunnah beaucoup plus groſſes que les autres, ne leur étoient inférieures ni pour la beauté de leur eau, ni pour la rondeur. La tradition rapporte que Gungunnah appartenoit auſſi excluſivement aux Pharaons, qui ſont déſignés dans les manuſcrits Arabes ſous le titre d'anciens Rois d'Egypte avant Mahomet.

Dans les mêmes parages, entre Dahalac & Suakem, il y avoit une autre pêche très-riche; c'eſt celle de ces tortues(1), qui fourniſſent l'écaille la plus précieuſe. On en faiſoit un grand commerce avec les Indes Orientales, & principalement avec la Chine. Cette production coûtoit peu & elle donnoit de très-grands profits, car les tortues étoient fort abondantes entre le 18.e & le 20.e degré de latitude, dans les environs de ces baſſes Iſles de ſable, qui ſont déſignées ſur ma carte.

(1) Voyez l'article des tortues, dans l'Appendix.

Le commerce des Indes fut extrêmement floriſſant à Suakem & à Maſuah, dans les tems proſpères de l'Empire des Caliphes. Les Banians, qui ſeuls de tous les Indiens faiſoient autrefois le négoce, ayant reçu des Mahométans la défenſe d'entrer dans leur terre ſacrée de l'Héjaz, conduiſoient leurs vaiſſeaux à Konfodah dans l'Yémen, & tiroient de Suakem & de Maſuah, de la première main, des perles & de l'écaille qu'ils alloient troquer en Chine, contre la même quantité d'or peſant. Le Tibbar, ou l'or pur de Sennaar, (car celui d'Abyſſinie l'eſt beaucoup moins;) les dents d'éléphant, les cornes de rhinocéros, une grande quantité de gome Arabique, la caſſe, la mirrhe, l'encens & une infinité d'autres articles précieux, ſe vendoient tous à Maſuah & à Suakem pour des marchandiſes des Indes. Mais rien de ce que l'injuſtice & la violence peuvent ruiner, ne ſubſiſte ſous le gouvernement des Turcs. Les Pacha payant leurs places fort chèrement à Conſtantinople, & incertains s'ils les conſerveroient aſſez long-tems pour ſe rembourſer de l'argent qu'ils avoient donné, n'eurent pas la patience d'attendre que le commerce les dédommageât par degrés: mais d'extorſion en extorſion ils devinrent voleurs publics, ſaiſiſſant les cargaiſons des vaiſſeaux, en quelque endroit qu'ils puſſent les prendre, exerçant les cruautés les plus atroces envers les propriétaires de ces vaiſſeaux, & faiſant empaler ou écorcher vifs les Facteurs qui demeuroient entre leurs mains, afin d'obtenir, par la terreur, des préſens des Indes. Ces horreurs firent alors abandonner le commerce de ces contrées. Le revenu ceſſa. On ne vit plus à Conſtantinople d'enchériſſeurs pour cette ferme. Perſonne ne ſongea à aller trafiquer dans un endroit où ſa vie étoit continuellement en danger. Enfin Dahalac tomba ſous la dépendance du

Pacha

Pacha de Jidda, lequel y envoya un Aga (1), qui lui payoit une rétribution modérée, & s'approprioit, en totalité ou en partie, les proviſions & le ſalaire, qu'on allouoit pour la pêche des perles.

L'Aga de Suakem eſſaya vainement d'obliger les Arabes, qui vivoient auprès de lui, à travailler pour rien. Ces Peuples renoncerent bientôt à des occupations qui ne leur produiſoient que des châtimens; &, en même-tems, ils perdirent l'uſage de la pêche & l'habileté, qui les avoient fait long-tems diſtinguer. Ainſi, cette école de Marins fut perdue. Les galeres n'étant plus que mal manœuvrées pourrirent dans les ports ou furent converties en barques de commerce, & charrièrent le café de l'Yémen à Suez, ſans être armées, hors d'état de l'être & d'un mauvais ſervice à cauſe de leur conſtruction. En outre, elles avoient des équipages ſi mauvais, ſi ignorans qu'il ne ſe paſſoit pas d'année que quelqu'une ne périt, non par la tempête, car, dans l'endroit où elles naviguoient, la Mer eſt auſſi tranquille qu'un étang, mais par l'incapacité ou l'inattention de ceux qui les conduiſoient.

Le commerce reprit enfin ſon ancien cours vers Jidda. Le Shérif de la Mecque & tous les Arabes étoient intéreſſés à le rappeller dans l'Arabie, & à reprendre le Gouvernement de leur propre pays. Afin que la pêche des perles ne fût pas long-tems pour les Turcs un motif de reſter dans ces contrées, & d'en opprimer les habitans naturels, ils découragerent tellement les plongeurs que leur art tomba en dé-

(1) Un Commandant ſubalterne.

ſuétude. Tous les Inſulaires ſe jetterent alors du côté du Continent, où ils furent employés ſur les vaiſſeaux, qui naviguoient le long de la côte, & c'eſt encore juſqu'à ce jour leur ſeule occupation.

Cette politique eut tout le ſuccès qu'on en pouvoit attendre. Les Princes Arabes s'affranchirent du pouvoir des Turcs, qui n'eſt maintenant plus qu'une ombre. Dahalac, Maſuah, Suakem, rentrerent ſous les Loix de leurs anciens Maîtres. C'eſt à eux qu'elles obéiſſent; c'eſt par des Skeiks de leur pays qu'elles ſont régies; & elles ne conſervent du Gouvernement des Turcs que le nom, & un aſſaſſin, un voleur, qui prend le vain titre de Commandant.

Il y a déjà près de deux cens ans qu'on laiſſe dans l'abandon ces immenſes tréſors, que la mer Rouge recèle dans ſon ſein, quoique vraiſemblablement ils n'aient jamais été d'un auſſi grand prix qu'à préſent. Perſonne ne pourroit en retirer le même avantage que la Compagnie des Indes Angloiſe, qui malheureuſement ſemble plus appliquée à multiplier le nombre de ſes ennemis, & à s'affoiblir elle-même en diviſant trop ſes forces dans de nouvelles conquêtes, qu'à augmenter ſes profits en employant de nouveaux articles dans ſon commerce.

Un établiſſement ſur le fleuve Frat, qui n'a jamais appartenu à perſonne, & où il n'y a que des Arabes vagabonds, ouvriroit un marché pour les marchandiſes fines & pour les groſſeries, depuis les frontières méridionales de l'Empire de Maroc juſques aux Royaumes de Congo & d'Angola, &

remettroit en vigueur le commerce des perles & de l'écaille de tortue. Je ſais que toute cette partie de l'Afrique, depuis le golfe de Suez, eſt compriſe dans la charte de la Compagnie, & elle peut employer vingt vaiſſeaux au commerce de la mer Rouge, ſans empiéter ſur les droits de perſonne. L'encens, la myrrhe, la canelle, & une grande variété de drogues ſont entre les mains du foible Roi d'Adel, uſurpateur, tyran, idolâtre, ſans alliés, & diſpoſé à faire le commerce avec les premiers dont il ſentira la puiſſance, & qui voudront ſeulement lui aſſurer un médiocre revenu.

Si ce que je propoſe n'a point lieu, je ſuis certain que le tems n'eſt pas éloigné, où ces contrées paſſeront d'une manière ou d'autre au pouvoir d'un nouveau Maître. Qu'un autre Pierre, une autre Eliſabeth, ou ce qui ſeroit mieux encore, qu'une autre Catherine ſuccède à celle qui règne maintenant dans un Empire, qui étend ſes limites juſqu'aux frontières de la Chine; qu'une telle Souveraine n'étant point enchaînée par la politique Européene, pourſuive le projet facile de repouſſer en Aſie, ces charlatans oppreſſeurs, ces ſaltimbanques de Gouvernement, les Turcs; & tous les habitans de ces contrées qui, du fond du cœur, la conſiderent déjà comme leur Souveraine, parce qu'elle eſt le chef de leur Religion, conſentiront, ſans faire la moindre réſiſtance, que les Ottomaux fuſſent confinés au-de-là de l'Helleſpont.

A Dahalac, il n'y a ni chevaux, ni bœufs, ni moutons, ni chiens. Les ſeuls quadrupèdes qu'on y trouve ſont des chèvres, des ânes, quelques chameaux à demi-morts de faim, & des antelopes. Ces dernières ſont en grand nombre. Les

Dahaliens ne connoiſſent point les armes à feu; & il n'y a ni chiens, ni animaux de proie, qui puiſſent leur nuire. Cependant on en prend quelques-unes dans des pièges qu'on leur tend.

A notre arrivée à Dahalac, le 14, nous vîmes des hirondelles, &, le 16, il n'y en avoit plus aucune. Quand nous abordâmes, le 19, à Maſuah, nous y en trouvâmes auſſi quelques-unes; le 21 & le 22, elles s'y raſſembloient en grande quantité, &, le 2 d'Octobre, elles eurent toutes diſparu. Ces hirondelles étoient pour la plupart de l'eſpèce de l'hirondelle bleue à longue queue & à tête plate: mais il y avoit auſſi des martinets, qui ont le dos noir & gris brun, avec la gorge blanche.

Le langage, qu'on parle à Dahalac, eſt celui des Paſteurs. La langue Arabe y eſt auſſi parlée par beaucoup de monde. De cette Iſle nous apperçûmes les hautes montagnes de Hobesh, formant une chaîne unie comme une muraille, parallèle à la côte du Continent, & s'étendant juſques à Suakem.

Avant de quitter Dahalac, il faut que j'obſerve que, dans une mauvaiſe carte, que je vis entre les mains de quelque Anglois à Jidda, il y a des ſondages marqués, tout le long du côté de l'Eſt de l'Iſle, depuis treize juſqu'à trente braſſes, & à la diſtance de deux lieues du rivage. Les Iſles, dont j'ai parlé, occupent un grand eſpace; cependant aucune d'elle n'eſt indiquée ſur la carte; & là où les ſondages ſont marqués à trente, quarante & juſqu'à quatre-vingt-dix braſſes, la Mer eſt remplie de hauts fonds, d'Iſles & de rochers de corail à fleur d'eau, quoiqu'ils n'aient point de briſans, ce

qui provient en partie de ce que les vagues ſont pouſſées avec une ſorte d'uniformité par la force du courant, & en partie de ce que l'Iſle les tient écartées.

Les erreurs dangereuſes, qui abondent dans cette carte, ſont, ſans doute, dûes au mêlange confus de différens journaux, dont on s'eſt ſervi pour la compoſer, & dans leſquels les Pilotes ont meſuré les diſtances de différentes manières, les uns employant quarante-deux pieds pour une horloge de trente ſecondes, & les autres vingt-huit; ce qui étoit regardé par eux comme la diviſion exacte d'un degré (1). Les diſtances ſont auſſi trop courtes, & les ſondages & généralement tout ce qu'elle porte, s'y trouvent hors de place.

Quiconque voudra naviguer dans le canal de la mer Rouge du côté d'Abyſſinie, fera bien de paſſer à l'Eſt de l'Iſle de Dahalac, ou au moins de ne pas trop s'approcher de l'Iſle, qui eſt le plus au large, Wowcan, de plus de dix lieues. Mais, en ſe conſervant à douze lieues de diſtance du méridien du Jibbel Téir, en ſuivant preſque le milieu du canal, entre le méridien & Wowcan, on ne courra aucun riſque. On ſera alors entre les 15° 20′ & les 15° 40′ de latitude. Cette dernière eſt celle que j'obſervai à Saïel Noora, qui eſt l'Iſle la plus au Nord que nous vîmes en-dehors du Ras Antalou, le cap le plus Nord de Dahalac.

Lorsque nous entrâmes, le 14, dans le port de Dobelew, & lorſque nous en ſortîmes, le 16, nous apperçûmes un

(1) Ceci a rapport au lok. Le lok eſt une ficelle diviſée par nœuds, qu'on dévide en tournant un ſablier de demi-minute, pour eſtimer la marche d'un vaiſſeau. (*Note du Traducteur.*)

courant ſemblable au flux de la marée, & nous craignîmes qu'en dépit du vent, qui gonfloit nos voiles, ce courant ne nous entraînât ſur les rochers. Je penſe que la marée étoit dans ſa plus grande force ; car nous approchions du tems de la pleine lune de l'équinoxe. Le canal, qui ſépare l'Iſle de la terre ferme, eſt très-étroit ; & le ſoleil & la lune étant alors près de l'équateur, leur double influence donnoit une violence extraordinaire à la colonne d'eau très-volumineuſe qui ſe trouvoit preſſée dans un eſpace ſi reſſerré.

Le 17, après avoir viſité notre navire, & reconnu qu'il n'avoit point été endommagé, après avoir auſſi fait une proviſion d'eau, toute mauvaiſe qu'elle étoit, nous remîmes à la voile pour nous éloigner de Dobelew. Mais le vent devenant bien contraire, nous fûmes obligés de mouiller l'ancre, à quatre heures trois quarts. Nous avions alors dix braſſes d'eau à trois lieues de diſtance du port que nous venions de quitter, & qui nous reſtoit au Sud-Oueſt. Voici les giſſemens & les diſtances des Iſles que nous voyions.

Derghiman Kibeer, à.	10.	milles.....	O. S. O.
Deleda.....	7.	.....	O. $\frac{1}{4}$ N.
Saïel Sezan.....	4.	.....	S. E.
Zeteban.....	5.	.....	N. E.
Dahalac.....	12.	.....	S. S. O.
Dahalhalem.....	12.	.....	N. O. $\frac{1}{4}$ N.

Le 18, nous levâmes l'ancre & nous louvoyâmes, avec un vent contraire de Nord-Oueſt, & un courant très-fort

qui venoit du même côté. A quatre heures & demie du matin, nous fûmes forcés de mouiller de nouveau. Nous avions rencontré un paſſage fort étroit & fort peu profond, que j'allai ſonder moi-même avec le canot. J'y trouvai à peine une braſſe & demie, c'eſt-à-dire, neuf pieds d'eau; & nous attendîmes la pleine mer. Cet endroit eſt appellé le *Bogaz*; ce qui ſignifie, comme je l'ai obſervé dans l'un des chapitres précédens, un paſſage qui n'a ni largeur ni profondeur. Il ſe trouve entre l'Iſle de Dahalac & la pointe du Sud de l'Iſle de Noora. Il n'a que quarante braſſes de large, & il a, de chaque côté, des rochers très-dangereux. Les Iſles des environs portent comme il ſuit.

Derghiman Segnier. à	3. milles	S. O.
Derghiman Kibeer.	5.	S.
Dahalhalem.	4.	E. N. E.
Noora.	2.	N. E. $\frac{1}{4}$ N.

La marée monta avec une force exceſſive; reſſemblant plutôt au Nil qui ſe déborde, à un torrent qui tombe des montagnes, ou à un canal rapide qui fait tourner un moulin, qu'au flux ordinaire de la Mer. A une heure & demie, nous eûmes aſſez d'eau dans le paſſage, & nous y fûmes bientôt conduits par la violence du courant, qui nous emportoit d'une manière vraiment terrible.

A trois heures & demie, nous paſsâmes entre le Ras Antalou, qui eſt le Cap le plus au Nord de Dahalac, & la petite Iſle de Dahalottom, où il y a quelques arbres. C'eſt

là qu'eſt le tombeau du Sheik Abou Gafar, dont Poncet (1) parle dans ſon Voyage, en prenant le nom du Saint pour celui de l'Iſle. Le détroit entre cette Iſle & le Ras Antalou n'a qu'un mille & demi de largeur.

A quatre heures, nous mouillâmes auprès d'une petite Iſle, appellée Surat. De Dahalac à cette Iſle, on ne trouve pas plus de ſept braſſes d'eau & il en eſt de même juſqu'auprès de Dahalac Kibeer, dont le port peut recevoir de grands vaiſſeaux, mais eſt ouvert à tous les vents depuis le Sud-Oueſt au Nord-Oueſt, & où la lame eſt toujours forte & clapoteuſe.

Tous les vaiſſeaux, qui viennent à l'Oueſt de Dahalac, n'ont rien de mieux à faire que de paſſer entre l'Iſle de Drugerut & le Continent, où l'on trouve beaucoup d'eau & aſſez d'eſpace pour manœuvrer, quoiqu'il y ait des Iſles qui ſe préſentent en avant. Il faut d'ailleurs profiter d'un tems clair pour faire cette route, & avoir continuellement quelqu'un d'expérimenté en vigie.

Le 19 Septembre, à ſix heures trois quarts du matin, nous levâmes l'ancre d'auprès de Surat ; &, à neuf heures quinze minutes, nous vîmes l'Iſle de Dargéli ſur laquelle il y a des arbres, portant au Nord-Oueſt-quart-d'Oueſt, à deux milles & demi de diſtance, & celle de Dugerut au Nord-quart-d'Eſt, & à trois lieues & demie. Nous reſtâmes-là en calme.

(1) Voyage de Poncet.

A onze heures,

A onze heures, nous reconnûmes l'Iſle de Dergaiham, portant au Nord-quart-d'Eſt à trois milles; &, à cinq heures de l'après-midi, nous mouillâmes dans la rade de Maſuah, après dix-ſept jours (1) de traverſée, y compris le jour, où nous nous embarquâmes. Cependant ce voyage ſe fait ordinairement en trois jours, avec un vent favorable, ſouvent même il dure beaucoup moins.

L'on doit obſerver que le nom de beaucoup d'Iſles commence par Dahal, ou Del, qui n'eſt qu'une abréviation de Dahal. Or ces deux mots ſignifient une Iſle dans la langue de Beja, qu'on nomme le *Geez*, ou la langue des Paſteurs. Maſſowa, quoique prononcé de la manière dont je l'exprime ici, doit être écrit, pour conſerver l'orthographe, Maſuah, qui veut dire auſſi, dans la même langue, port, ou eau des Paſteurs.

Il eſt maintenant néceſſaire de faire connoître un peu en détail cette Nation immenſe des Paſteurs, dont j'ai déjà ſi ſouvent fait mention dans cet ouvrage; il faut parler également des autres Peuples moins puiſſans & moins nombreux, qui habitent comme eux les pays ſitués entre les tropiques, c'eſt-à-dire, les frontières de l'Egypte & les contrées qui ſont ſous la ligne. Les rapports que ces Peuples ont tous avec le commerce de la mer Rouge, & leurs rapports entr'eux, m'obligeront de remonter à ces premiers ſiècles où les lettres

(1) La lenteur de notre voyage ne doit pas être entièrement attribuée aux vents contraires, ou au calme. Nous employâmes beaucoup de tems à l'examen des Iſles, & à des obſervations aſtronomiques.

& tous les arts utiles prirent naiſſance dans ces contrées, y furent ſoigneuſement cultivés, & y acquirent, ſans doute, une auſſi grande perfection que celle où ils ont pu parvenir dans aucun autre tems.

VOYAGE
AUX SOURCES DU NIL.

LIVRE SECOND.

Histoire des premiers tems du commerce de l'Inde et de l'Afrique.— Du premier Peuple, qui habita l'Abyssinie et Atbara. — Conjectures sur l'origine de la Langue de ces Pays.

CHAPITRE PREMIER.

Du commerce de l'Inde dans les premiers siècles. — Etabliſſement de l'Ethiopie. — Troglodites. — Edification des premières Villes.

Plus on remonte dans l'hiſtoire des Nations orientales; plus on a lieu d'être étonné au récit de leurs immenſes richeſſes & de leur magnificence. Les perſonnes qui liſent l'hiſtoire de l'Egypte, ſont comme les Voyageurs qui parcourent ſes

Villes antiques & désertes, où tout est palais, ou temple, & où il ne reste pas la moindre trace d'une demeure ordinaire Aussi tous les anciens Ecrivains, qui parlent de ces Villes; aujourd'hui renversées & écrasées, ne font mention que de leur puissance, de leur splendeur, de leur opulence, & du luxe qui en étoit la suite nécessaire, sans nous laisser un fil par le moyen duquel nous puissions pénétrer à la source, d'où découloient ces étonnantes richesses, sans nous mettre seulement à portée d'arriver à une époque, où les Egyptiens étoient foibles & pauvres, ou du moins dans un état de médiocrité, & au même rang que les Nations de l'Europe.

L'ÉCRITURE-SAINTE la plus ancienne, & la plus croyable de toutes les histoires, représente la Palestine, dont elle traite particulièrement, non-seulement comme remplie dans les premiers âges de Nations puissantes & policées, mais aussi comme possédant de l'or & de l'argent (1), en bien plus grande proportion qu'on n'en pourroit trouver de nos jours dans aucun état de l'Europe, quoique l'Europe soit maîtresse des contrées si riches de ce nouveau monde, qui fournit abondamment de l'argent & de l'or à l'ancien. Cependant la Palestine, réduite aux productions de son sol, & à ses propres ressources, n'est qu'une contrée fort pauvre; & elle auroit toujours été de même, sans quelques liaisons extraordinaires avec d'autres pays. Il n'y a jamais eu dans son territoire des mines d'or ni d'argent, & quoiqu'à certaines époques, il paroisse que la population en ait été diminuée,

(1) Exod.—Chap. 38., vers. 39.

les récoltes n'ont jamais ſuffi pour nourrir ſes habitans quelques peu nombreux qu'ils fuſſent.

MONTESQUIEU (1), en parlant des tréſors de Sémiramis, s'imagine que les richeſſes de l'Empire d'Aſſyrie, étoient le fruit du pillage exercé ſur quelque Nation ancienne & opulente, que cette Reine avoit vaincue, & que les Aſſyriens détruiſirent, comme ils furent détruits à leur tour, par un ennemi plus pauvre & plus vaillant qu'eux. Cependant, quelque vrai que pût être ce fait, il ne réſoudroit point certainement la queſtion : elle ſe renouvelleroit relativement à l'opulence de cette autre Nation ſubjuguée par les Aſſyriens, & à laquelle ceux-ci durent leur ſplendeur. Je crois qu'il y a peu d'exemples qu'un grand Royaume ſe ſoit enrichi par la guerre. Alexandre conquit toute l'Aſie, une partie de l'Afrique, & beaucoup de pays en Europe. Il enleva les tréſors des ſucceſſeurs de Sémiramis, & de tous les Rois, qu'il avoit rendu leurs Tributaires. Il pénétra dans les Indes, bien plus avant que Sémiramis elle-même n'avoit pénétré, quoique ſon Empire s'étendît juſqu'aux rives de l'Indus. Malgré cela la Macédoine, ni aucune des Provinces de la Grèce, ne purent jamais être comparées pour l'opulence aux petits Diſtricts de Tyr & de Sidon.

LA guerre diſſipe les richeſſes dans le moment même où elle les acquiert. Mais le commerce bien entendu, ſoutenu avec conſtance & avec droiture, exercé avec exactitude & économie, eſt le ſeul moyen qui puiſſe toujours enrichir un grand Etat ; & cent mains occupées à manier la navette de tiſſerand ſeront d'un plus grand avantage pour leur Pays, que dix mille autres, qui ne ſauront que porter la lance &

(1) Livre 21, chap. 6.

le bouclier. Nous n'avons pas beſoin d'aller bien loin, pour chercher une preuve de cette vérité. Les ſujets de Sémiramis, & les Peuples qui vivoient dans ſon voiſinage, faiſoient venir par terre des épiceries dans le Royaume d'Aſſyrie. Les Iſmaëlites & les Madianites portoient de l'or d'Ethiopie, & plus directement encore de la Paleſtine, dans les Etats de cette Reine, & ce fut, pendant quelque tems, la ſeule route que ſuivit le commerce des Indes. Mais, en exécutant le projet inſenſé d'envoyer une armée dans l'Inde pour s'enrichir tout d'un coup, Sémiramis fit ceſſer le commerce & ruina ſon Empire, qui fut bientôt après anéanti.

Quiconque parcourt l'Hiſtoire des plus anciennes Nations; voit que les richeſſes & le pouvoir ont pris naiſſance dans l'Orient; que delà elles ont fait des progrès inſenſiblement vers l'Occident, en s'étendant, tout-à-la-fois, au Septentrion & au Midi. On verra en même-tems que les richeſſes & la population des Peuples ont toujours diminué, en raiſon de l'abandon du commerce; & ces obſervations doivent rappeller à tous les eſprits judicieux une vérité conſtamment prouvée dans l'arrangement de tout ce qui compoſe l'Univers, c'eſt que Dieu ſe ſert des moindres cauſes & des plus petits moyens pour opérer les plus grands effets. Dans ſes mains un grain de poivre eſt le fondement du pouvoir, de la gloire & de l'opulence de l'Inde. Il fait naître un gland; & par le moyen du chêne qui en provient, les richeſſes & le pouvoir de l'Inde ſont bientôt communiqués à des Nations qu'un eſpace immenſe de mer a ſéparé d'elle.

Mais revenons à l'Egypte. Quelque tems avant l'époque;

dont nous venons de parler, Séſoſtris paſſa avec une flotte compoſée de grands vaiſſeaux, du Golfe d'Arabie dans l'Océan Indien, & ouvrit à l'Egypte le commerce de l'Inde par Mer. Je ne veux point croire tout ce qu'on raconte de la quantité de vaiſſeaux qui compoſoient ſa flotte ; car on ne nous a guere laiſſé rien de croyable concernant les vaiſſeaux & la navigation des Anciens, ou du moins rien qui n'offre des difficultés & des contradictions. D'ailleurs je n'ai beſoin de parler que de ſon expédition & non du nombre de ſes vaiſſeaux. Il paroît que ce Prince renouvella plutôt qu'il ne découvrit cette manière de faire le commerce des Indes Orientales ; commerce qui, interrompu de tems en tems, peut-être même oublié par les Souverains, qui ſe diſputoient l'Empire du Continent d'Aſie, n'étoient pourtant jamais abandonné par les Peuples eux-mêmes, qui partoient des ports de l'Inde & de l'Afrique & du port d'Edom ſur la mer Rouge.

Les Pilotes de ces ports étoient ſeuls inſtruits d'un ſecret, ignoré du reſte des navigateurs, & dont le ſuccès de leur voyage dépendoit ; c'étoit le phénomène des vents-aliſés & des mouſſons (1). Les Pilotes de Séſoſtris en avoient auſſi la connoiſſance, & Néarque ſemble en avoir eu quelqu'idée dans le voyage qu'il fit long-tems après Séſoſtris, & dont nous allons bientôt parler. L'hiſtoire rapporte que les Egyptiens regardoient Séſoſtris comme leur plus grand Bienfaiteur, pour leur avoir ouvert le commerce de l'Arabie & des Indes, pour avoir renverſé l'Empire des Rois Paſteurs, & enfin pour avoir rendu à cha-

(1) Ces termes ſont bien loin d'être ſynonymes, comme on le verra par la ſuite.

que Egyptien les terres, qui lui avoient été ravies par la violence des Paſteurs Ethiopiens, lors de l'invaſion de ces Princes en Egypte.

L'on dit qu'en mémoire de ces événemens Séſoſtris fit bâtir un vaiſſeau de cèdre de cent vingt verges de long, dont le dehors étoit tout couvert de plaques d'or & le dedans de plaques d'argent, & qu'il conſacra ce magnifique ouvrage dans le temple d'Iſis. Je ne veux point entreprendre la défenſe de ce fait, ni prouver que Séſoſtris eut raiſon de conſtruire un vaiſſeau d'une telle grandeur, lorſqu'un beaucoup moindre auroit ſuffi pour l'objet auquel il le deſtinoit. Ce vaiſſeau n'étoit vraiſemblablement qu'un monument hiéroglyphique des actions de ce Prince, à qui l'Egypte devoit le commerce de l'or & de l'argent des mines d'Ethiopie, & l'uſage de naviguer ſur l'Océan dans des vaiſſeaux conſtruits avec du bois; & il montroit par-là que c'étoient les ſeuls qu'on dût employer à cette navigation. Avant le règne de Séſoſtris les vaiſſeaux Egyptiens étoient faits avec cette eſpèce de roſeaux qu'on nomme Papyrus (1) & recouverts de peaux d'animaux ou de cuir; conſtruction avec laquelle perſonne ne pouvoit ſe haſarder ſur l'Océan.

Les hommes, qui réfléchiſſent, voient, par les changemens que fit Séſoſtris, de quels avantages les Egyptiens lui furent redevables. Quand nous comprenons ces avantages, ce qui eſt très-aiſé à tous ceux qui ont voyagé en Egypte & en Arabie, où l'eſprit des Peuples a peu changé juſques à ce jour, on trouve bientôt la ſolution d'un grand problême; c'eſt que c'étoit le commerce, qui, par degrés, poſa les fondemens de l'immenſe grandeur de l'Orient; qui polit les Peuples; qui les

(1) Voyez l'article Papyrus dans l'Appendix.

revêtit

revêtit d'étoffes d'or & de ſoie; & qui porta les Arts & les Sciences parmi eux à un point de perfection, qu'on n'a point encore ſurpaſſé; & cela pluſieurs années avant que les Nations de l'Europe euſſent d'autre habitation que leurs forêts natales, d'autres vêtemens que des peaux de bêtes ſauvages ou domeſtiques, & d'autre Gouvernement que ce premier Empire, que la Nature donne au plus fort.

Cherchons à préſent quels furent les rapports que Séſoſtris établit entre l'Egypte & les Indes; quel fut ce commerce de l'Etiophie & de l'Arabie, par lequel il enrichit l'Egypte; & quelles relations la péninſule des Indes avoit avec ces autres contrées. Rappellons auſſi ces Rois, qui exercerent en même-tems deux métiers ſi oppoſés, celui de Conquérant & celui de Paſteur; & voyons ce qu'étoient ces Paſteurs, aſſez voiſins de l'Egypte, & aſſez puiſſans pour ravir les terres de quatre millions d'habitans.

Il nous faut pour cela entrer dans quelques détails, ſans leſquels les perſonnes qui voudront approfondir l'hiſtoire ancienne ou moderne de cette partie de l'Afrique, ne peuvent en avoir aucune idée préciſe, non plus que des différentes Nations, qui habitent la péninſule de l'Inde; & nous démontrerons que l'unique ſource des richeſſes de l'Orient étoit le commerce très-ancien, mais très-bien établi, entre l'Inde & l'Afrique. Ce qui rend ces choſes plus faciles à expliquer, c'eſt que les travaux & les occupations de ces peuples étoient, dès les premiers âges, ce qu'ils ſont encore aujourd'hui. Les Peuples eux-mêmes ont été, à la vérité, un peu altérés, par les colonies étrangeres, qu'on a introduites parmi eux; mais

leurs mœurs, leurs uſages ſont les mêmes qu'ils étoient dans l'origine. Je ne ferai mention à préſent que de ce qui a rapport à leur ancienne hiſtoire, & je ne parlerai de leurs modernes inſtitutions que dans le cours de mon voyage, & à meſure que je paſſerai ou que je ſéjournerai parmi eux.

La Providence a placé les habitans de la péninſule de l'Inde dans un climat qui a de grands inconvéniens. La partie où l'air eſt pur & ſalubre eſt couverte de montagnes ſtériles & eſcarpées; &, en certains tems de l'année, il y tombe des torrens de pluie, qui viennent inonder les plaines fertiles qui ſont au-deſſous. A peine ces pluies ont-elles ceſſé, qu'un ſoleil brûlant leur ſuccède; & ſes effets ſont tels que les hommes de ces contrées en deviennent foibles, énervés & incapables des travaux qu'exige l'agriculture. Ces plaines unies ſont traverſées par de grands fleuves & des rivières, qui n'ayant que peu de pente, coulent lentement dans les prairies, dont le ſol eſt gras & noir, laiſſent des eaux ſtagnantes en beaucoup d'endroits, charrient abondamment des débris d'arbres & de plantes, & rempliſſent l'air d'exhalaiſons putrides. Le riz même, la nourriture ordinaire des habitans de ces contrées, leur aliment le plus sûr & le plus chéri, ne peut croître que lorſqu'on a inondé les champs où on le ſeme, &, par ce moyen, il les rend pendant pluſieurs mois inhabitables. La Providence a ainſi ordonné les choſes; mais toujours infaillible dans ſa ſageſſe, elle a amplement dédommagé les Peuples de l'Inde.

Ils ne ſont point en état de ſupporter les fatigues du labourage, ni leurs terres ne ſont propres à une culture ordinaire; mais le pays produit une grande diverſité d'épiceries, & ſur-tout

une petite graine, qu'on nomme poivre, & qu'on regarde avec raiſon comme celle de toutes, qui eſt la plus amie de la ſanté des hommes. Le poivre croît ſpontanément, & eſt recueilli ſans peine. C'étoit autrefois un remède excellent pour les maladies du pays, & un grand moyen de richeſſe, par la vente qu'on en faiſoit aux étrangers. Cette eſpèce d'épicerie ne vient que dans l'Inde, quoiqu'elle ſoit également utile dans toutes les régions inſalubres, & malheureuſement ſujettes aux mêmes maladies. La nature n'a pas placé par-tout, comme dans l'Inde, le remède à côté du mal : mais, en forçant un homme d'avoir beſoin de l'autre, elle a ſagement préparé le bonheur du genre-humain en général. Dans l'Inde & dans les climats pareils, on n'emploie pas le poivre en petite quantité, mais on le conſomme preſque comme du pain.

La nature n'a pas été moins favorable aux Indiens pour ce qui concerne les vêtemens. Le ver à ſoie, ſans que les hommes le ſoignent beaucoup, ſans preſque avoir beſoin de leur ſecours, leur fournit une étoffe, qui eſt à-la-fois la plus douce, la plus légere, la plus brillante, & conſéquemment la mieux aſſortie aux climats chauds. Ils ont auſſi le coton, production végétale, qui croît autour d'eux en abondance, ſans exiger aucun travail, & qui peut être conſidérée, comme égalant preſque la ſoie à beaucoup d'égards, & lui étant ſupérieure à quelques autres. Le coton eſt d'ailleurs moins cher & d'un uſage plus général. Chaque arbre de l'Inde produit ſans culture des fruits excellens. Chaque arbre donne un ombrage agréable, ſous lequel avec une légere navette de roſeau à la main, les habitans peuvent paſſer leur vie dans les délices, occupés à jouir raiſonnablement & tranquillement, & fabriquant

leurs étoffes ; pour leur avantage perſonnel ; pour les beſoins de leur famille & pour la richeſſe de leur patrie;

CEPENDANT quelqu'abondante que fuſſent leurs épiceries ; quelque quantité qu'ils en conſommaſſent eux-mêmes, & quelque quantité d'étoffes qu'ils employaſſent pour eux, il leur en reſtoit tant, qu'ils furent naturellement induits à chercher des objets contre leſquels ils puſſent troquer leur ſuperflu. Ils voulurent l'employer à ſe procurer des choſes, que la nature leur avoit peut-être ſagement refuſées, & dont par légereté, par goût de luxe, ou du moins ſans beaucoup de néceſſité, leur imagination leur avoit créé le beſoin.

LOIN d'eux, & à l'Occident de leur pays, mais ſur le même Continent, étoit la péninſule d'Arabie, ſéparée par un long déſert & une côte dangereuſe. L'Arabie ne produiſoit point d'épiceries, quoique la nature ſoumît les habitans aux mêmes maladies, qui régnoient dans l'Inde. Mais le climat étoit abſolument ſemblable, & conſéquemment le grand uſage de ces végétaux échauffans étoit auſſi néceſſaire dans l'Arabie que dans l'Inde, où ils croiſſoient.

IL eſt vrai auſſi que l'Arabie n'étoit point totalement abandonnée à l'inſalubrité de ſon climat. La nature y avoit placé la myrrhe & l'encens, qui, employés en parfums & en fumigations, ſont de puiſſans anti-ſeptiques, mais dont on ſe ſert plutôt comme de préſervatifs, que comme de remèdes propres à combattre une maladie, qui a déjà fait des progrès. Ces productions étoient d'ailleurs montées à un prix qu'aujourd'hui nous

ne pouvons concevoir; mais qui pourtant ne diminuoit jamais, quelque choſe qui arrivât dans le pays, où on les recueilloit.

La ſoie & le coton des Indes étoient naturellement blancs, ſans aucune variété, & très-ſujets à ſe ſalir: mais l'Arabie produiſoit des gommes & des teintures de pluſieurs couleurs qui flattoient ſingulièrement le goût des Aſiatiques. Nous voyons que l'Ecriture-Sainte parle des vêtemens de diverſes couleurs, comme d'une grande marque d'honneur (1). Salomon, dans ſes proverbes, dit auſſi, qu'il para ſon lit avec des tapis d'Egypte (2). Mais l'Egypte n'avoit de manufactures ni de ſoie, ni de coton, ni même de laine. Les couvertures que Salomon en tiroit, y étoient venues des Indes.

Le baume, ou le balſam (3), étoit auſſi une production de l'Arabie. On le vendoit toujours très-cher, & le prix s'en eſt ſoutenu dans l'Orient juſques aux derniers ſiècles. Quand les Vénitiens faiſoient le commerce des Indes par la voie d'Alexandrie, le baume valoit encore ſon poids en or. Il croît toujours dans le même lieu, &, je penſe, dans la même quantité, qu'il croiſſoit jadis: mais, par pluſieurs raiſons (4) connues, il eſt maintenant de peu de valeur.

C'est donc la main de la Providence, qui, dès le commencement de ſiècles, poſa la baſe du commerce & des rapports

(1) Geneſ.—chap. 37, v. 3, & Sam. chap. 13, v. 18.

(2) Proverb., chap. 7, verſ. 16.

(3) Voyez l'Appendix, où l'arbre du baume eſt décrit.

(4) Ce ſont les drogues pareilles que fournit le Nouveau Monde.

que ces deux contrées devoient avoir entr'elles. Les beſoins de l'une étoient remplis par ce que lui fourniſſoit l'autre. Elles n'auroient pas eu un très-long chemin à faire, ſi elles avoient pu ſe communiquer par Mer. Mais des vents violents, opiniâtres, indomptables, ſembloient rendre le paſſage de l'Océan impoſſible, & nous ne devons pas douter que ce ne fût pendant très-long-tems la cauſe, pour laquelle le commerce des Indes ſe faiſant par terre ſeulement, ſe répandit dans le Continent & devint la ſource des richeſſes de Sémiramis.

CEPENDANT les productions de l'Arabie, toutes précieuſes qu'elles étoient, ne pouvoient ni par la quantité, ni par la qualité, balancer celles que lui envoyoit l'Inde. Peut-être pouvoient-elles ſeulement payer ce qu'elle conſommoit elle-même. Mais par-derrière ſa péninſule étoit un vaſte Continent, portant le nom d'Afrique, capable d'acheter pluſieurs centaines de fois autant de marchandiſes que l'Arabie. Placée ſous la même zone que l'Inde, & même en partie plus au midi, les maladies occaſionnées par le climat, & les beſoins de ſes nombreux habitans, étoient les mêmes que dans l'Inde & en Arabie. En outre, elle avoit la mer Rouge & diverſes communications ouvertes au Nord.

MAIS, dans ces contrées diverſes, ni les objets de première néceſſité, ni les beſoins du luxe, n'étoient les mêmes que ceux de l'Europe. Et certes, dans les tems dont nous parlons, l'Europe n'étoit peuplée que de Bergers, de Chaſſeurs & de Pêcheurs, qui ne connoiſſoient aucune eſpèce de luxe, ni n'avoient rien qui pût égaler les productions de l'Inde. Vivant dans les bois & dans les marais, ils ne s'occupoient que des animaux, qui ſervoient à les vêtir & à les nourrir.

Les habitans du vaſte continent d'Afrique avoient donc beſoin de ſe procurer des choſes de néceſſité & de fantaiſie : mais ils ne poſſédoient ni celles dont l'Arabie avoit beſoin, ni celles que demandoit l'Inde. C'eſt du moins ce qu'ils crurent pendant long-tems, & ce qui les empêcha alors de s'adonner au commerce.

Les Abyſſiniens conſervent une tradition, qu'ils diſent avoir eue de tems immémorial, & qui eſt également reçue parmi les Juifs & parmi les Chrétiens, c'eſt que peu de tems après le déluge Cush, petit-fils de Noé, paſſa avec ſa famille par la Baſſe-Egypte, alors inhabitée, traverſa Atbara & vint juſques aux terres élevées, qui ſéparent le pays enfoncé d'Atbara des hautes montagnes d'Abyſſinie.

En jettant les yeux ſur un Planiſphere ; on peut voir une chaîne de montagnes, qui commence à l'Iſtme de Suez, qui ſe prolonge comme une muraile à environ quarante milles de la mer Rouge, juſques à ce qu'arrivant par les 13° de latitude, il ſe diviſe en deux branches. L'une ſuit les frontières du Nord de l'Abyſſinie, traverſe le Nil, & s'étend en coupant l'Afrique juſques au bord de l'Océan Atlantique. L'autre va du côté du Sud, & tourne à l'Eſt conſervant une direction parallèle avec le Golfe d'Arabie ; enſuite elle s'avance encore au Sud tout le long de l'Océan Indien, & de la même manière qu'elle a ſuivi la côte de la mer Rouge.

La tradition Abyſſinienne rapporte que Cush & ſa famille ; épouvantés par l'événement terrible du déluge, toujours préſent à leur mémoire, & appréhendant d'éprouver de nouveau un

pareil malheur ; aimerent mieux habiter des cavernes dans le flanc des montagnes, que de s'établir dans les plaines. Il eſt plus que probable que bientôt après leur arrivée, témoins des pluies du tropique qui excèdent ordinairement en durée celles qui occaſionnerent le déluge, ils obſerverent qu'en traverſant Atbara, cette partie de la Nubie, ſituée entre le Nil & Aſtaboras, & qu'on a depuis appellée Méroë, ils étoient tombés d'un climat très-ſec qu'ils avoient rencontré d'abord dans un climat pluvieux, & que les pluies augmentoient même à meſure qu'ils avançoient vers le Sud ; ce qui leur fit préférer de s'arrêter aux premières montagnes, où le pays étoit fertile & agréable, plutôt que d'aller plus loin riſquer d'être engloutis dans une terre ſubmergée, qui pourroit être auſſi fatale à leur poſtérité, que la terre habitée par Noé l'avoit été à leurs peres.

Ceci n'eſt qu'une conjecture probable que je me permets d'expoſer : car les motifs qui déterminerent la famille de Cush ne peuvent certainement pas être connus. Mais ce qui eſt indubitable, c'eſt que cette race d'hommes, ſe creuſa, avec une induſtrie étonnante, & avec des outils, qui nous ſont abſolument inconnus, des demeures non moins commodes qu'admirables, dans le ſein des montagnes de marbre & de granit ; demeures qui ſont conſervées, en grand nombre, tout entières juſques à ce jour ; & qui ſemblent devoir reſter de même juſqu'à la fin des ſiècles.

Ces maiſons d'une ſi ſingulière ſtructure s'étendirent bientôt dans les montagnes voiſines. Les deſcendans de Cush s'y établirent à meſure qu'ils ſe multiplièrent, & ils porterent leur induſtrie

induſtrie & leurs arts, du côté de la mer Occidentale, comme du côté de la mer de l'Orient; mais, contens de leur premier choix, ils n'abandonnerent jamais leurs cavernes pour réſider dans les plaines.

Il eſt bien ſingulier que Saint-Jérôme n'ait pas ſu; où il devoit chercher les deſcendans de Cush, quoique l'Ecriture en parle auſſi ſouvent & auſſi clairement que d'aucun autre peuple de l'Ancien-Teſtament. En décrivant le caractere particulier de leur pays, qui n'a jamais varié, l'Ecriture indique qu'ils étoient dans le lieu que je viens de leur fixer; & ils ont demeuré depuis, & ils ſont encore à préſent, dans ces mêmes montagnes, dans ces mêmes cavernes, qui ont été creuſées par leurs premiers peres. Cependant Bochard (1), en traitant ce ſujet, y répand encore plus d'obſcurité que ſur l'Egypte. Je laiſſe à ceux qui voudront examiner ſon ouvrage, le ſoin d'en juger par eux-mêmes, plutôt que d'en citer ici des paſſages, qui répandroient la confuſion de ſes idées ſur ma narration.

Les Abyſſiniens diſent encore que les enfans de Cush, bâtirent la ville d'Axum, quelques tems avant la naiſſance d'Abraham. Bientôt après ils étendirent leur colonie juſques à Atbara, où nous ſavons, d'après le témoignage d'Hérodote (2), qu'ils cultiverent les Sciences très-anciennement & avec beaucoup de ſuccès. C'eſt parce qu'ils s'établirent vers le pays d'Atbara, que Joſephe (3) les appelle Méroëtes, ou habitans de l'Iſle de Méroé.

(1) Bochard, lib. 4, cap. 3.
(2) Herod, lib. 2, cap. 29.
(3) Joſeph. Antiquit. Jud.

Les prodigieux fragmens des ſtatues coloſſales de la conſtellation du chien, qu'on voit encore à Axum, prouvent ſuffiſamment combien ils croyoient cet objet digne de leur attention; & *Sé'r*, qui, dans le langage des Troglodytes & dans celui du pays de Meroé, ſignifie *chien*, nous apprend pourquoi cette Province portoit le nom de *Siré*, & le grand fleuve, qui la borde, celui de *Siris*.

Je crois entrevoir la raiſon pour laquelle, ſans abandonner leurs anciennes demeures dans les montagnes, ils choiſirent Méroé pour y bâtir une Ville. Il y a apparence qu'ils remarquerent qu'un déſavantage pour Siré & pour leurs cavernes, qui étoient au-deſſous, réſulroit de leur climat. Ils étoient au-delà des pluies du Tropique, & conſéquemment gênés & interrompus dans leurs obſervations des corps céleſtes, & dans les progrès de l'Aſtronomie, dont ils s'occupoient avec tant d'ardeur. Ils durent ſentir la néceſſité de bâtir Méroé peut-être plus loin d'eux, qu'ils n'auroient voulu, par la même raiſon qu'ils avoient bâti Axum dans les hautes contrées de l'Abyſſinie, c'eſt-à-dire, pour éviter la mouche, (phénomène dont je parlerai par la ſuite), qui les pourſuivit par-tout dans les climats, où les pluies du Tropique tombent, & qui doit avoir réglé impérieuſement dans ces premiers tems, les établiſſemens des deſcendans de Cush. Ils porterent donc leurs pas juſques au ſeizième degré de latitude, dans l'endroit où j'ai vu des ruines, qu'on dit être celles de Méroé (1), & des cavernes dans les montagnes, qui ſont immédiatement au-deſſus, leſquelles ont indubitablement ſervi de demeure précaire aux fondateurs de cette première école des Sciences.

(1) A Gerri, à mon retour par le déſert.

Il eſt probable qu'après leur premier ſuccès à Méroé, ils ne perdirent pas de tems pour s'avancer juſqu'à Thèbes. Nous ſavons que cette Ville fut bâtie par une colonie d'Ethiopiens, ſortie vraiſemblablement de Méroé : mais on n'eſt point ſûr s'ils en venoient directement ou non. Il doit s'être écoulé très-peu de tems entre la fondation de ces deux Colonies ; car on trouve au-deſſus de Thèbes, comme au-deſſus de Méroé, un grand nombre de cavernes, que les nouveaux arrivans creuſoient preſqu'au ſommet de la montagne, pour leurs premières demeures, & qui ſont encore toutes habitées juſqu'à ce jour.

De-là nous pouvons juger que leurs premières craintes d'un déluge ne les avoient pas encore quittés, tandis qu'ils voyoient que toute l'Egypte pouvoit être inondée chaque année, ſans qu'il y tombât un ſeul grain de pluie. Ils ne ſe confioient point abſolument comme à cette heure, à la ſtabilité des Villes, telles que Siré & Méroé, placées ſur des colonnes, ou des pierres l'une ſur l'autre. Ils trouvoient que leurs excavations dans les montagnes ſe faiſoient avec moins de peine, & étoient bien plus commodes, que des maiſons qu'il falloit bâtir. Cependant ils ne tarderent pas à déployer bien plus de courage.

CHAPITRE II.

Premier établiſſement de Saba & du Sud de l'Afrique. — Paſteurs. Leurs occupations particulières, & leur ſituation. — L'Abyſſinie eſt occupée par ſept Nations étrangeres. — Exemples de leurs divers langages. — Conjectures ſur ces Nations.

TANDIS que les deſcendans de Cush étendoient leurs progrès d'une manière ſi heureuſe dans le centre & au nord de leur territoire, leurs freres, placés dans le Sud, ne reſtoient point oiſifs. Ils s'avançoient au contraire dans les montagnes, qui ſe prolongent parallélement au Golfe d'Arabie. Ce pays fut, dans tous les tems, appellé *Saba*, ou *Azabo*, mots qui, l'un & l'autre, ſignifient le *Sud*; & il ne portoit point ce nom, parce qu'il étoit au Sud de Jéruſalem, mais parce qu'il étoit ſur la côte méridionale du Golfe d'Arabie, & qu'en partant d'Arabie & d'Egypte, c'étoit la première terre au Sud, qui ſervoit de frontière au Continent d'Afrique, plus riche alors plus important & plus connu que le reſte du Monde.

EN s'établiſſant dans ce pays, ce Peuple acquit la propriété de tous les parfums & les aromates de l'Orient, de la myrrhe, de l'encens & de la caſſe, qui croiſſent ſpontanément ſur cette liſière de terre qui s'étend depuis la baie de Bilur à l'occident d'Azab, juſques au cap Gardefan, & qui de-là

tournant au Sud le long de l'Océan Indien, va ſe terminer auprès de la côte de Mélinde, où l'on trouve de la canelle, mais d'une qualité inférieure.

L'Arabie ne s'étoit pas probablement alors regardée comme la rivale de cette autre côte de la mer Rouge, ni elle n'avoit point encore tiré d'Abyſſinie, l'encens & la myrrhe, pour les naturaliſer chez elle, comme elle l'a entrepris depuis. Il n'y a nul doute que le principal marché de ces gommes précieuſes ne fût dans l'origine, ſans ceſſe établi auprès de Saba, où on les recueilloit. Mais la conſommation augmentant avec le tems, elles furent tranſplantées en Arabie, où la myrrhe n'a jamais réuſſi.

Les Troglodytes ſe répandirent encore plus avant dans le Sud. Comme Aſtronomes, ils avoient beſoin de s'éloigner des pluies du Tropique, & d'un ciel nébuleux, qui les empêchoit de faire des obſervations correſpondantes avec celles de leurs freres de Thèbes & de Méroé. Mais plus ils pénétroient au-delà du Tropique du Sud, plus ils voyoient que les pluies étoient abondantes ; & ils continuerent à conſtruire leurs maiſons comme la crainte d'un déluge le leur avoit appris. Ils trouverent là de très-hautes montagnes, d'un roc ſolide, & ſituées dans un beau climat. Plus heureux encore que leurs freres, qui s'en étoient allés du côté du Nord, ils découvrirent que leur nouveau Pays recéloit beaucoup d'or & d'argent ; ce qui détermina leur genre de travail, & devint la ſource de leurs richeſſes. Dans ces montagnes, appellées les montagnes de Sofala, on trouve ſouvent de grandes quantités de ces deux métaux, formant des grains purs, ſans aucun alliage, & conſéquemment ſans aucun beſoin de préparation.

La balance du commerce, qui avoit été ſi long-tems défavorable à l'Arabie & l'Afrique, tourna alors à leur avantage, d'après la puiſſante influence, qu'eurent les métaux précieux des montagnes de Sofala, placées préciſément ſous les pluies du Tropique du Sud.

L'or & l'argent avoient été conſidérés dans l'Inde, comme les objets les plus propres à ſervir de retours pour ſes marchandiſes. Il eſt impoſſible de dire, ſi ce fut la qualité ou la beauté de ces métaux, ou quelqu'autre raiſon plus puiſſante, qui détermina les hommes à en faire le ſigne général du commerce. L'hiſtoire des événemens de ce tems-là eſt perdue, ſi tant il eſt vrai qu'elle ait jamais été écrite: ainſi, toutes nos recherches, à cet égard, ſont vaines.

Le choix des Indiens ſemble cependant avoir été très-convenable, puiſqu'il fut maintenu dans leur Pays, pendant un grand nombre de ſiècles, & qu'il a été adopté depuis, par toutes les Nations commerçantes, à peu-près au même taux & dans les mêmes proportions, que l'or & l'argent eurent d'abord. C'eſt dans l'Inde que ces métaux commencerent à être portés dès les premiers tems; & c'eſt la même route qu'ils ſuivent encore, & qu'ils ſuivront probablement juſques à la fin des ſiècles. Qu'eſt devenue la quantité immenſe, que les Indiens en ont reçu? eſt-elle conſommée? eſt-elle cachée? ou par quelle voie s'écoule-t-elle? Voilà des queſtions que je n'ai jamais vu réſoudre d'une manière ſatisfaiſante.

Les deſcendans de Cush, établis dans leurs premières montagnes, y demeurerent, tandis que les Colonies du Nord s'a-

vançoient de Méroé à Thèbes, & s'occupoient, ſans relâche, des progrès de l'architecture, & de la fondation des Villes, pour leſquelles on commençoit à quitter les cavernes. Ainſi, les nouveaux Colons devinrent Laboureurs, Commerçans, Artiſtes, ils furent plus encore; ils furent Aſtronomes pratiques, par l'avantage qu'ils eurent d'être placés ſous un méridien, nuit & jour, exempt de nuages; car tel étoit celui de la Thébaïde. Mais comme il n'en étoit pas de même de leurs freres, que ſix mois de pluie, chaque année, confinoient dans leurs cavernes, nous ne devons pas douter que leur vie ſédentaire ne leur fût utile, en les engageant à s'occuper de la réduction des obſervations multipliées que faiſoient tous les jours, ceux qui vivoient ſous un ciel plus pur. Nous ſavons auſſi que les lettres ou du moins une ſorte de lettres, & les caractères arithmétiques furent inventés par les Cushites du centre, pendant que le commerce, l'aſtronomie, l'hiſtoire naturelle des vents & des ſaiſons occupoient néceſſairement ceux qui s'étoient avancés vers le Sud à Sofala.

La nature des occupations de ces derniers, le ſoin de ramaſſer l'or, & de recueillir & de préparer les épiceries, les retint continuellement chez eux. Mais leur profit conſiſtoit à répandre ces mêmes épiceries ſur la ſurface du Continent, autrement leurs mines & le commerce, qui en ſuivoit la poſſeſſion, ne leur auroient pas été d'un grand avantage.

Un meſſager étoit abſolument néceſſaire aux Cushites pour charrier leurs marchandiſes, & la Providence leur en avoit préparé un chez une Nation voiſine. Cette Nation étoit, à beaucoup d'égards, différente d'eux. Elle avoit les cheveux longs, les traits

Européens, la couleur de la peau d'un brun foncé, mais non pas comme le Maure noir, ou le Nègre. Elle vivoit dans les plaines, avoit des maiſons faciles à tranſporter, ſoignoit des troupeaux nombreux de bétail, & erroit au gré de ſes beſoins & ſuivant les changemens, qui ſurvenoient dans le pays, qu'elle habitoit. Ces hommes étoient appellés en Hébreu *Phut*, & dans toutes les autres langues, *Paſteurs*. On les appelle encore de même, car ils exiſtent encore. Ils ont toujours la même occupation; jamais ils n'en connurent d'autres. Ainſi, on ne peut pas s'y méprendre. Ils ſe déſignent ſous différens noms comme Balous, Bagla, Belowée, Berberi, Barabra, Zilla & Habab (1), qui tous ſignifient *Paſteur*. Le pays, qu'ils habitoient, fut appellé Barbarie, par les Grecs & par les Romains, d'après le mot Berber, qui ſignifioit originairement Paſteur. Les anciens Ecrivains, qui parlent des *Paſteurs*, ſemblent connoître fort peu ceux de la Thébaïde, & encore moins ceux d'Ethiopie : mais ils tombent tout de ſuite ſur les Paſteurs du Delta afin de pouvoir en être plutôt quittes, & les repouſſer dans l'Aſſyrie, en Paleſtine & en Arabie. Ils ne diſent ni quelle fut leur origine, ni par quels moyens ils devinrent ſi puiſſans, ni quelles étoient leurs occupations, ni quel pays ils habiterent d'abord, ni ce qu'ils ſont devenus depuis; & ils ſemblent croire enfin que leur race ſoit entièrement éteinte.

TOUTE l'occupation des Paſteurs fut de répandre dans le Continent, les marchandiſes de l'Arabie & de l'Afrique. C'eſt-

(1) Il eſt vraiſemblable que quelques-uns de ces mots expriment différens degrés parmi eux, comme nous le verrons par la ſuite.

là

là ce qui les fit devenir une grande Nation, parce qu'à meſure que leur commerce augmenta, ils accrurent le nombre de leurs beſtiaux, ils ſe multiplièrent eux-mêmes & ils étendirent leur territoire.

L'on voit, ſur les cartes de Géographie, une chaîne de montagnes, que j'ai déja décrites, & qui, très-élevées, s'étendent preſque droit au Nord, tout le long de l'Océan Indien, parallélement à la côte, & juſqu'au cap Gardefan. Là elles changent de direction, ainſi que la côte, & ſe prolongent vers l'Oueſt, juſques au détroit de Babel-mandeb, renfermant le lieu où croiſſent l'encens & la myrrhe, pays très-conſidérable à l'Occident d'Azab. De Babel-mandeb ces montagnes s'avancent vers le Nord, en ſuivant la côte de la mer Rouge; & elles ſe terminent enfin aux plaines de ſable de l'iſthme de Suez, qui tire probablement ſon nom de Suah, *Paſteurs*.

La longue liſière de terre, qui s'étend ſur les bords de l'Océan Indien & de la mer Rouge, étoit ſans doute néceſſaire aux Paſteurs, pour charrier les marchandiſes dans les ports de ces Mers, & de-là à Thèbes & à Memphis, ſur le Nil. Cependant le principal ſiège de leur réſidence & de leur Empire, étoit cette partie baſſe & unie de l'Afrique, qui ſe trouve entre le Tropique du Nord & les Montagnes de l'Abyſſinie. Ce pays eſt diviſé en pluſieurs Diſtricts. Celui qui s'étend le long de la côte, depuis Maſuah juſqu'à Suakem, & qui enſuite tourne vers l'Occident, & continue à ſuivre cette direction, juſques aux déſerts de Sélima, & aux confins de la Lybie, borné par le Nil au midi, & par le Tropique au Septentrion, ſe nomme le pays de *Beja*. La contrée voiſine eſt ce Diſtrict,

qui a la forme d'un bouclier (1), où Méroé étoit, dit-on, bâtie. Ce nom de Méroé lui fut donné par Cambyſes. On l'appelle aujourd'hui Atbara. Il eſt ſitué entre le Nil & Aſtaboras. Entre le fleuve Mareb, l'ancienne Aſtuſaſpes à l'Orient, & Atbara à l'Occident, eſt la petite plaine de Derkin, autre Diſtrict des Paſteurs.

Toute cette chaîne de montagnes, qui va de l'Eſt à l'Oueſt, renfermant Derkin & Atbara au Sud, & où commencent les contrées montueuſes de l'Abyſſinie, eſt habitée par le Nègre Cushite, aux cheveux laineux, qu'on nomme Shangala, qui loge, comme ſes premiers Peres, dans des cavernes, & qui, après avoir été le Peuple le mieux cultivé, & le plus ſavant de l'Univers, eſt tombé, par un revers étrange, dans une ignorance brutale, & ſe voit maintenant chaſſé par ſes voiſins, comme une bête ſauvage, dans ces mêmes forêts, où il vivoit jadis au ſein de la liberté, de la magnificence & du luxe.

Mais les plus nobles, les plus belliqueux de tous les Paſteurs, ſont, ſans contredit, ceux qui habitoient jadis, & qui habitent encore les montagnes d'Habab, dont la chaîne s'étend depuis les environs de Maſuah juſques à Suakem.

Dans l'ancienne langue de ce Pays *So*, & *Suah*, ſignifient Paſteur, & Paſteurs. Quoique nous ne connoiſſions aucun rang, aucune diſtinction parmi eux, nous pouvons croire que ceux qu'on appelloient ſimplement *Paſteurs*, compoſoient la claſſe ordinaire, qui gardoit les troupeaux. Quelques-uns ſe déſignoient par le titre d'Hicſos, que nous pro-

(1) Diod. Sic., lib. 1.

nonçons *Agſos*, & qui veut dire *Paſteurs armés*, ou Paſteurs qui portent le harnois. Ceux-là étoient ſans doute les Soldats, ou les Paſteurs qui ſe dévouoient à combattre pour leur Nation. La troiſième claſſe, dont on nous a conſervé le nom, s'appelloit *Ag-ag*, que l'on croit être les Nobles, ou les Chefs des Paſteurs armés. C'eſt de-là que vint leur titre de *Roi des Rois*. (1) Le pluriel de ce mot eſt Agagi, qu'on écrit, ſuivant l'orthographe Ethiopienne, Agaazi.

Ce mot a beaucoup embarraſſé Scaliger & Ludolf; car, voyant dans les livres Abyſſiniens, que ce Peuple s'appelloit Agaazi, ils ſe tourmentent eux-mêmes pour en trouver l'étymologie. Ils imaginent que les Agaazi étoient des Arabes des environs de la mer Rouge; & M. Ludolf penſe que ce mot veut dire *hommes bannis* (2). Scaliger forme auſſi diverſes conjectures, à-peu-près pareilles, & qui ſont toutes ſans aucun fondement. Le Peuple, qui prend encore de nos jours le nom d'Agaazi, eſt une race de Paſteurs, qui habitent les montagnes d'Habab, & qui ſe ſont répandus peu-à-peu dans toute la province de Tigré, dont la Capitale ſe nomme Axum, d'après Ag & Suah, la métropole ou principale Ville des Paſteurs armés.

Rien n'étoit plus diamétralement oppoſé que les mœurs & la manière de vivre du Cushite, & celles du Paſteur, ſon Meſſager. Le premier, quoiqu'il eût abandonné ſes cavernes,

(1) Tel étoit le nom du Roi d'Amalec, Arabe Paſteur, mis à mort par Samuël, — livre 1.er de Sam., chap. 15, verſ. 33.

(2) Ludolf, lib. 1, cap. 4.

& qu'il vécût dans les Cités, qu'il avoit bâties, reſtoit néceſſairement confiné chez lui, ramaſſant de l'or, arrangeant les envois de ſes épiceries, & chaſſant, pour ſe procurer de l'yvoire, & de quoi manger pendant l'hiver. Ses montagnes, & les Villes qu'il fonda, étoient placées ſur une terre noire & graſſe; de ſorte que, dès que les pluies du Tropique commençoient à tomber, un phénomène étonnant le privoit de ſes beſtiaux. Des eſſaims innombtables de mouches naiſſoient par-tout où il y avoit de cette terre graſſe. Ce fléau rendoit le Cushite abſolument dépendant du Paſteur; mais le Paſteur étoit auſſi quelquefois incommodé par ce fléau.

Cet inſecte, qu'aucun Naturaliſte n'a encore décrit, s'appelle *Zimb.* Il eſt un peu plus gros qu'une abeille, & d'une forme moins alongée. Ses ailes, plus larges que les ailes de l'abeille, & ſéparées comme celles d'une mouche ordinaire, ſont d'une membrane qui reſſemble à de la gaze, ſans aucune tache, ni variété de couleur. Il a la tête groſſe, la partie ſupérieure de ſa bouche eſt tranchante, & ſe termine par un poil très-fort, & pointu, d'environ un quart de pouce de longueur. La partie inférieure eſt auſſi armée de deux poils ſemblables. Et ces trois poils, joints enſemble, réſiſtent preſqu'autant au doigt qu'une forte ſoie de cochon. Ses jambes ſont inclinées en dedans, entièrement velues, & d'une couleur brune.

Aussi-tôt que cette mouche paroît, & qu'on entend ſon bourdonnement, tous les beſtiaux ceſſent de paître, & courent, égarés, dans la plaine, juſqu'à ce qu'ils tombent morts de terreur, de fatigue & de faim. On ne peut remédier à ce

fléau, qu'en ſe hâtant d'abandonner la terre noire, & de conduire les troupeaux dans les ſables d'Atbara, où on les laiſſe pendant tout le tems de la pluie. Leur cruel ennemi n'oſe jamais les pourſuivre juſques-là.

Ce qui rend le Paſteur capable de faire ſes longs & pénibles voyages, à travers l'Afrique, c'eſt le chameau, que les Arabes appellent pompeuſement, *le navire du déſert*. Il ſemble avoir été créé exprès pour ce commerce, & doué de toutes les qualités néceſſaires pour le travail auquel on l'emploie. Le chardon le plus ſec, le buiſſon le plus dépouillé de feuilles ſuffit pour nourrir cet utile quadrupède; & il ne les mange même, pour ne pas perdre du tems, qu'en avançant dans ſa route, ſans s'arrêter, ſans occaſionner un ſeul inſtant de retard. Comme il a beſoin de traverſer des déſerts immenſes, où l'on ne trouve point d'eau, & où la terre n'eſt jamais humectée, par les roſées du ciel, il a la faculté, quand il arrive à une ſource, de pouvoir prendre une proviſion d'eau, qui le déſaltere pendant trente jours de ſuite. Pour qu'il puiſſe contenir cette grande quantité de fluide, la nature a formé, au-dedans de lui, de larges citernes, qu'il remplit, & dont il tire enſuite ce qu'il veut, pour le verſer dans ſon eſtomac, de la même manière que s'il le tiroit d'une ſource. Par ce moyen, il marche tout le long du jour, avec patience, avec vigueur, portant des fardeaux prodigieux, dans ces contrées déſolées par des vents empoiſonnés, & couvertes d'un ſable toujours brûlant. Mais bien qu'il ſoit d'une grande taille, & d'une force étonnante, bien que ſa peau ſoit très-épaiſſe, & défendue par un poil dur & ſerré, il lui eſt impoſſible d'endurer les violentes piquures de la mouche *Zimb*; &, dès qu'elle paroît,

il ne faut point perdre de tems pour le mener aux ſables d'Atbara. Car, s'il a été attaqué par elle, ſon corps, ſa tête, ſes jambes, ſe couvrent de groſſes tumeurs, qui s'excorient, ſe purtréfient, & font périr le malheureux chameau.

L'ÉLÉPHANT & le Rhinocéros, qui, en raiſon de leur maſſe énorme, ont beſoin, chaque jour, d'une grande quantité de pâture & d'eau, ne peuvent pas ſe ſauver dans le déſert, & dans les endroits arides, quand la ſaiſon le requiert. Mais ils ſe roulent dans la vaſe, ou dans la boue, qui, enſuite deſſéchée ſur eux, forme une eſpèce de cuiraſſe, & les rend capables de réſiſter à leur ennemi ailé. Cependant j'ai trouvé quelques tubercules ſur la peau de preſque tous les Eléphans & les Rhinocéros, que j'ai vus; & je ne puis les attribuer qu'à la piquure du *Zimb*.

LES Peuples du rivage de la mer, depuis Mélinde, au cap Gardeſan, à Saba, & le long de la côte du Sud de la mer Rouge, ſont obligés de quitter leurs demeures, dès que la ſaiſon des pluies commence, & de ſe tranſporter dans les contrées ſablonneuſes les plus voiſines, pour prévenir la deſtruction de leur bétail. Ce n'eſt point une émigration de quelques perſonnes ſeulement. Mais les Habitans de tout le pays, qui s'étend du côté du Nord des montagnes de l'Abyſſinie aux bords du Nil, & à Aſtaboras, ſont obligés, une fois tous les ans, de changer de ſéjour, & de chercher un aſyle sûr dans les ſables de Béja. Il n'y a point d'alternative. Il ne leur reſte aucun moyen d'éviter ce voyage, quoiqu'une bande de voleurs ſoit toujours dans leur chemin, prêts à les dépouiller de la moitié de leur ſubſiſtance. Ces brigands ſont même

aujourd'hui plus dangereux que jamais, comme nous l'expliquerons, en parlant du Royaume de Sennaar.

Parmi tous ceux qui ont parlé de ces contrées, le Prophète Iſaïe eſt le ſeul qui ait fait mention du Zimb, & de la manière dont il agit (1). « Et il arrivera en ce jour que » le Seigneur fera entendre ſa voix, & appellera la mouche, » qui ſe tient ſur les bords des rivières de l'Egypte. » — « Et » elles viendront, & elles ſe tiendront toutes dans les vallées » du déſert (2), & dans les trous des rochers, & ſur les » herbes, & ſur les buiſſons. »

Les montagnes, dont j'ai déjà parlé, & qui traverſent le pays des Paſteurs, diviſent les ſaiſons, ſi exactement, par une ligne, tirée tout le long de leur ſommet, que, tandis que le côté de l'Eſt, faiſant face à la mer, eſt inondé de pluie, pendant les ſix mois, qui ſont notre hiver d'Europe, le côté de l'Oueſt jouit d'un ſoleil toujours pur, & d'une végétation active. Enſuite, pendant les ſix mois, qui ſont notre été d'Europe, Atbara, ou le côté de l'Oueſt de ces montagnes, eſt ſans ceſſe couvert de nuages & d'ondées; & le Paſteur de l'Eſt, vers la mer Rouge, fait paître ſes troupeaux dans de gras pâturages, dans des prairies couvertes de la plus riche verdure, où il jouit d'un tems toujours ſerein, ſans craindre le Zimb, ni aucun autre ennemi. De ſi grands avantages ont naturellement induit le Paſteur à choiſir ſa réſidence

(1) Iſaïe, chap. 7, verſ. 18 & 19.

(2) C'eſt-à-dire, elles empêcheront le bétail de ſe retirer dans le déſert, ſa retraite accoutumée, parce qu'elles s'en empareront elles-mêmes, & que le bétail les rencontrera dans les endroits qui lui ſervent de refuge, quand il veut les éviter.

à Béja & à Atbara, & l'ont ſoumis, en même-tems, à la néceſſité de changer perpétuellement de place. Cependant cet inconvénient eſt ſi peu de choſe, ce voyage ſi court, qu'en fuyant les pluies, qui tombent à l'Oueſt des montagnes, un homme peut, dans quatre heures de tems, jouir d'une autre ſaiſon, & trouver un ſoleil brillant du côté de l'Eſt.

Lorsque Carthage fut bâtie, les charrois de cette Ville commerçante furent confiés aux Lehabim, ou Lubim, payſans de la Libye; ce qui augmenta beaucoup les occupations, la puiſſance & le nombre des Paſteurs. Dans les pays, où les vaiſſeaux ne pouvoient point aller, on ſuppléa à la navigation par des multitudes immenſes de chameaux; & nous voyons que, dès les premiers âges, cette manière de faire le commerce étoit du côté de l'Arabie entre les mains des Iſmaélites, qui de la pointe du Sud de la péninſule, ſe rendoient avec des chameaux en Paleſtine & en Syrie. La Genèſe même nous apprend qu'ils portoient de la myrrhe & des épiceries, ou du poivre, qu'ils troquoient contre de l'argent. Ils avoient auſſi du baume: mais il ſemble que, dans ce tems-là, ils tiroient ce baume de Giléad.

Nous ſommes fâchés, en voyant un fait ſi curieux, que l'Ecriture nous a conſervé, de trouver qu'aux premiers ſiècles même du commerce de l'Inde, on lui avoit joint étroitement un autre commerce, que la philantropie moderne regarde comme déshonorant l'eſpèce humaine. L'on voit clairement, par le paſſage de la Genèſe, que l'uſage de vendre des hommes étoit univerſellement établi. Joſeph (1) eſt acheté auſſi prom-

(1) Geneſ. chap 37, verſ. 25 & 28.

ptement

tement, & vendu enſuite, en Egypte, avec autant de facilité, que le ſeroit de nos jours un bœuf ou un chameau. Trois Nations, Javan, Tubal & Meshech (1) ſont citées pour avoir fait leur principal commerce des hommes, qu'elles alloient vendre à Tyr; & Saint Jean rapporte que, de ſon tems, ce commerce étoit en vigueur à Babylone (2). Malgré cela nulle défenſe de Dieu, nulle cenſure des Prophètes ne l'a taxé d'être impie ou immoral. Au contraire, il en eſt toujours parlé dans les Livres ſaints auſſi favorablement que d'aucune autre eſpèce de trafic. Auſſi cette raiſon & beaucoup d'autres, que je pourrois citer, m'empêchent de croire que l'uſage d'acheter des Eſclaves, ſoit en lui-même cruel & dénaturé. C'eſt certainement une lâcheté, un crime, que d'acheter un être quelconque pour le rendre malheureux; & ce crime devient plus grand quand cet être, deſtiné à ſouffrir, eſt un homme comme nous. Mais, quoiqu'un pareil abus puiſſe être une ſuite accidentelle du commerce des Eſclaves, il n'eſt point néceſſairement inhérent à ce commerce. Ainſi, c'eſt contre l'abus que la ſageſſe des loix devroit être dirigée, & non contre le commerce lui-même.

A l'Orient de la Péninſule d'Afrique, des milliers d'Eſclaves ſont ſans ceſſe vendus à l'Aſie, préciſément de la même manière que ceux de l'Occident de cette Péninſule ſe vendent pour être envoyés en Amérique. Cependant perſonne, que je ſache, n'a encore ouvert la bouche contre l'achat que font les Orientaux des Eſclaves Africains; & il eſt pourtant certain qu'ils leur font ſubir ſouvent une peine, qui devroit nous les faire

(1) Ezech., chap. 27, verſ. 13.
(2) Apocal., chap. 18, verſ. 13.

plaindre bien davantage, que ceux qui ſont achetés pour nos Iſles, & qui ne courent jamais un pareil riſque.

Beaucoup d'Eſclaves vendus à l'Aſie, ſont Chrétiens, & tombent entre les mains des Mahométans. En perdant leur liberté, ils perdent ſans doute leur religion. Mais le traitement que les Aſiatiques leur font éprouver étant, en général, plus humain que celui qui attend les Eſclaves tranſportés en Amérique, on n'a jamais élevé la voix contre ce commerce fait par les Orientaux, parce que la ſeule conſéquence fâcheuſe qu'il ait, eſt l'apoſtaſie. C'eſt donc, à mes yeux, une preuve que la religion n'a point de part à cette diſpute; &, comme je l'ai dit, c'eſt l'abus qui ſuit accidentellement l'achat des Eſclaves, & non cet achat, qu'on doit regarder comme un mal.

Le rapport de tous les Hiſtoriens nous prouve que deux pratiques abominables furent répandues dans toute l'Afrique, l'une eſt ce lle de manger des hommes, l'autre de les ſacrifier au diable. Le commerce de l'Inde, ainſi que nous l'avons vu, établit, dès les premiers âges, la vente & l'achat des Eſclaves. Depuis ce tems, l'uſage de manger des hommes & d'en ſacrifier a tellement diminué du côté de l'Eſt de la Péninſule, que maintenant il eſt fort rare qu'on entende citer quelque exemple de l'une ou de l'autre de ces atrocités. Mais, du côté de l'Oueſt, ſur l'Océan atlantique, où la vente des Eſclaves ne commença que bien plus tard, c'eſt-à-dire, après la découverte de l'Amérique, les Nègres ſont encore antropophages, & font ſans ceſſe des ſacrifices humains, quoique ſuivant ce que j'ai oui dire, ces coutumes ſe ſoient déjà un peu affoiblies vers le Nord.

Un homme, nommé Matthews, qui vit encore, fut témoin

d'un de ces banquets ſanglans, célébré dans l'Oueſt de l'Afrique & au Nord du Sénégal. Il y a cependant apparence que, par la continuation de la traite des Nègres, ces uſages ſeront avec le tems abolis à l'Occident, comme ils l'ont été à l'Orient. J'alléguerois encore bien d'autres raiſons en faveur de ce commerce, ſi le plan de mon ouvrage le permettoit. Je me contenterai ſeulement de dire que j'ai bien peur que ce paroxiſme de philantropie n'ait été occaſionné par trop de molleſſe & des mœurs trop efféminées plutôt que par une vraie ſenſibilité; & que ce ne ſoit également la cauſe de quelques autres meſures nouvellement adoptées, qui ne tendent qu'au relâchement de la diſcipline. Auſſi, je ne doute pas que nous ne nous reſſentions bientôt de la décadence du commerce & de la navigation, ſuite néceſſaire de ces meſures.

Les Paſteurs Ethiopiens porterent d'abord le commerce du côté de la mer Rouge qu'ils habitoient. Ils introduiſirent les marchandiſes, qui venoient des Indes, à Thèbes, & parmi les différentes Nations de Nègres, répandues dans le Sud-Oueſt de l'Afrique, dont ils reçurent en échange de l'or, qui leur revenoit ſans doute moins cher que celui d'Ophir, parce qu'ils avoient moins de chemin à faire, pour tranſporter leurs marchandiſes.

Thèbes devint opulente & ſuperbe, quoique d'après la plus grande enceinte qu'on lui ait donnée, elle ne put jamais être ni très-grande, ni très-populeuſe. Cette Ville n'eſt point déſignée dans l'Ecriture-Sainte par ſon ancien nom. Avant le tems où vivoit Moïſe, elle fut détruite par Salatis, Prince des Agaazi, ou des Paſteurs Ethiopiens. Le nom qu'elle porte aujourd'hui;

veut dire la même choſe, que celui qu'elle avoit déjà porté. La première ſignification de ſon nom de Médinet Tabu eſt, je crois, la Ville de notre pere. L'hiſtoire nous apprend que ce fut en mémoire de ſon pere, que Séſoſtris la nomma. Dans l'ancien langage, cette Ville s'appelloit Ammon-No. La ſeconde interprétation, eſt que ce nom vient de Théba, mot qui, en hébreu, ſignifie l'arche que Noé eut ordre de bâtir. — « Tu te conſtruiras une arche, (Théba), » de bois poli (1). »

En effet, la forme des Temples de Thèbes ne paroît pas très-éloignée de l'idée qu'on nous a donnée de l'arche. Mais enfin la troiſième conjecture, c'eſt que Thèbes étant la première cité ſoutenue par des piliers, & bâtie de différens morceaux de pierre, elle dut ſon nom à la première exclamation de plaiſir ou d'étonnement que laiſſerent échapper les Architectes, Tabu, en voyant qu'elle ſe tenoit de bout, ſeule & ſans appui. C'eſt auſſi, ce me ſemble, la ſignification la plus conforme à la langue Hébraïque & à l'Ethiopienne.

Les Paſteurs, la plupart du tems amis & alliés des Egyptiens, ou Cushites, étoient quelquefois leurs ennemis. Nous n'avons pas de peine à en deviner les motifs. Il y en a pluſieurs très vraiſemblables, pris dans les mœurs oppoſées, & ſurtout dans la différence du régime diététique. Les Egyptiens adoroient la vache, & les Paſteurs la tuoient & la mangeoient. Ces derniers étoient en même-tems Sabéens, ou adorateurs de l'armée céleſte, c'eſt-à-dire, du ſoleil, de la lune & des étoiles.

1) Geneſ., chap. 6, verſ. 14.

Immédiatement après l'édification de Thèbes, & les progrès de la ſculpture, l'idolâtrie & le plus groſſier matérialiſme corrompirent les mœurs pures & la religion ſpéculative des Sabéens. Il y avoit peu de tems que cette Ville étoit bâtie, lorſque, ſuivant l'Ecriture, l'épouſe d'Abraham (1) avoit des Idoles. Nou ne devons pas chercher d'autre cauſe des guerres qui s'allumerent entre ces premiers Peuples, que la différence de religion.

Thèbes fut donc détruite par Salatis, qui renverſa la première dynaſtie du Cushite, ou des anciens Rois Egyptiens, commencée par Menès. Ce fut alors l'époque de ce qu'on appelle le ſecond âge du monde, ou de la première dynaſtie des Paſteurs, qui exercerent une tyrannie ſi cruelle, & qui ravirent les terres à ceux à qui elles appartenoient. Séſoſtris détruiſit cette dynaſtie; enſuite il appella Thèbes d'après le nom de ſon pere, Ammon-No, il fit faire ces embelliſſemens, que nous avons vus dans les ſépulcres de Thèbes, & il fonda Dioſpolis ſur la rive oppoſée du Nil.

La ſeconde fois que les Paſteurs conquirent l'Egypte, ils étoient commandés par Sabaco. On a imaginé que Thèbes fut renverſée par ce Prince, tandis qu'Ezéchias étoit Roi de Juda. Il eſt dit en effet, qu'Ezéchias fit la paix avec le Roi d'Egypte So (2), comme l'appelle le Traducteur, qui prend pour le nom propre du Roi, le nom de So, qui déſigne ſeulement ſa qualité de Paſteur.

(1) Geneſ., chap. 35, verſ. 4.
(2) Second livre des Rois, chap. 17, verſ. 4.

D'APRÈS cela il eſt certain que tout ce que l'Ecriture-Sainte dit d'Ammon-No, doit s'appliquer à Dioſpolis, ſituée ſur l'autre bord du Nil. Dioſpolis & Ammon-No, quoique ſéparées par le fleuve, étoient pourtant regardées comme une même Ville, au milieu de laquelle le Nil couloit, & qu'il diviſoit en deux parties. L'hiſtoire profane nous démontre clairement ce fait, & le Prophète Nahum (1), l'explique auſſi exactement, ſi au mot de *mer*, on ſubſtitue celui de *fleuve*, comme cela doit être.

IL y eut encore une troiſième invaſion des Paſteurs. Alors Memphis étoit déjà bâtie; & l'on dit qu'un Roi (2) d'Egypte (3) renferma dans une Ville, nommée Abaris, deux cent quarante mille de ces barbares, qu'il prit par capitulation, & qu'il bannit dans la terre de Canaan. J'avoue qu'il me ſemble très-peu probable que deux cent quarante mille hommes aient été renfermés dans une Ville, de manière à pouvoir ſoutenir un Siège. Mais, quand ce fait ſeroit vrai, il ſignifieroit ſeulement que Memphis bâtie dans la Baſſe-Egypte, près du Delta, fut en guerre avec les Paſteurs de l'Iſthme de Suez, ou des Diſtricts voiſins, comme Thèbes l'avoit été avec les Paſteurs de la Thébaïde. Cependant tout ce qu'on a écrit de l'expulſion totale des Paſteurs, par quelque Roi d'Egypte, qu'on nomme, & dans quelque endroit qu'on déſigne, eſt abſolument fabuleux, puiſqu'ils ont demeuré juſques à ce jour dans les lieux qu'ils avoient envahi. A la vérité, ils n'y ſont peut-être pas en auſſi

(1) Nahum, chap. 3, verſ. 8.
(2) Miſphragmutoſis.
(3) Manethon, apud Joſ. Apion., lib. 1, p. 460.

grand nombre, que quand le commerce des Indes ſuivoit la route du Golfe d'Arabie : mais leur Nation y eſt encore bien plus conſidérable qu'aucune autre.

Les montagnes habitées par les Agaazi, s'appellent *Habab*, nom dont ils ont eux-mêmes tiré le leur. Habab, dans leur langage, ainſi que dans la langue Arabe, ſignifie un ſerpent; & c'eſt, je penſe, ce qui explique la fable hiſtorique, qu'on trouve dans le livre d'Axum, & qui dit qu'un ſerpent conquit la Province de Tigré & y régna.

L'on demandera peut-être ſi on ne trouve point dans l'Abyſſinie, d'autre Peuple que les deux Nations des Cushites & des Paſteurs? N'y a-t-il pas quelqu'autre race plus blanche, plus belle, vivant au Sud des Agaazi? D'où eſt-elle venue? Dans quel tems s'y eſt-elle établie? Comment la nomme-t-on? A cela je répondrai qu'il y a pluſieurs Nations, auxquelles cette deſcription convient, qui, chacune portent un nom particulier, & qui toutes enſemble ſont connues ſous celui d'*Habesh*, en latin *Convenæ*; ce qui ſignifie un certain nombre de perſonnes différentes qui ſe rencontrent accidentellement dans un endroit. Ce mot a été mal entendu & mal appliqué par Scaliger, par Ludolf, & par beaucoup d'autres Auteurs : mais la ſignification que j'en donne, convient parfaitement à l'hiſtoire du pays, & d'ailleurs il ne peut pas en avoir d'autre.

Suivant la chronique d'Axum, le plus ancien recueil des antiquités de cette partie de l'Afrique, livre eſtimé à un point que je ne puis dire, & dont l'autorité eſt la plus reſpectable après celle de l'Ecriture-Sainte, entre la création du monde &

la naiſſance de Jeſus-Chriſt, il s'écoula 5500 ans (1); l'Abyſſinie ne fut peuplée que 1808 ans avant le Chriſt; & 200 ans après l'époque de ſon établiſſement, c'eſt-à-dire 1608 ans avant celle de la naiſſance du Sauveur, elle fut ſubmergée par un déluge, tout le pays fut ravagé & défiguré, de ſorte qu'on le nomma Ouré-Midre, c'eſt-à-dire, la campagne dévaſtée, ou, comme il eſt dit dans l'Ecriture-Sainte, la terre que le déluge a gâtée (1). Environ 1400, avant Jeſus-Chriſt, un grand nombre d'hommes, qui parloient différens langages en vinrent prendre poſſeſſion. Comme ils étoient amis des Agaazi, Paſteurs qui habitoient les hautes contrées de Tigré, ils s'établirent paiſiblement, & chacun occupa la terre, qui lui convint le mieux. Cet établiſſement eſt appellé dans la chronique d'Axum, *Angaba*, c'eſt-à-dire, l'entrée des Nations, qui finirent de peupler l'Abyſſinie.

La tradition dit encore que ce Peuple venoit de la Paleſtine. Tout cela me ſemble porter un grand caractère de vérité. Quelque tems après l'année 1500, il y eut une inondation, qui fit de très-grands ravages. Pauſanias dit que cette inondation arriva en Ethiopie, pendant que Cécrops régnoit dans la Grèce; & environ 1490 ans avant Jéſus-Chriſt, les Iſraélites entrerent dans la terre promiſe ſous Caleb & ſous Joſué. Nous ne devons point être étonnés de l'impreſſion terrible que fit cette invaſion ſur l'eſprit des habitans de la Paleſtine. Nous voyons, par l'hiſtoire de la femme de mauvaiſe vie, qui reçut les eſpions Hébreux, que

(1) Huit ans de moins que les Grecs, & les autres Auteurs qui ſe ſont conformés à la verſion des Septante.

(2) Iſaïe, chap. 18, verſ. 2.

les différentes

les différentes Nations établies dans le pays, avoient été dès long-tems informées par des Prophéties publiquement accréditées parmi eux, qu'ils devoient être exterminés par les Iſraélites, qui, pendant quelque-tems, menacerent leurs frontières. Ainſi, quand Joſué eut paſſé le Jourdain (1), qu'il ſépara miraculeuſement avant que ſon armée eût conquis le pays de Canaan, & quand il eut fait tomber les murailles de Jéricho, une terreur panique s'empara de tous les Peuples de la Syrie & de la Paleſtine.

Les divers Peuples de ces Etats nombreux, mais foibles, qui parloient chacun un langage différent, voyant un Conquérant ſuivi d'une immenſe armée, déjà en poſſeſſion d'une partie du pays, & qui, loin de ſuivre les loix ordinaires des Vainqueurs, faiſoit périr les vaincus ſous des ſcies & des herſes de fer, exterminoit les hommes, les femmes & les enfans, & ſouvent même le bétail, ces Peuples, dis-je, ne purent pas ſe déterminer à attendre plus long-tems l'arrivée d'un ennemi ſi redoutable, & ils chercherent leur ſûreté dans une prompte fuite. Les Paſteurs de l'Abyſſinie & d'Atbara étoient ceux chez qui ces malheureux devoient le plus naturellement ſe réfugier, le commerce leur avoit depuis long-tems fait connoître réciproquement leurs mœurs; & ils avoient droit de réclamer les loix de l'hoſpitalité, puiſqu'ils avoient ſouvent traverſé le pays les uns des autres.

Procope (2) fait mention de deux colonnes, qui, de ſon tems, étoient encore de bout ſur la côte de la Mauritanie, vis-à-vis de

(1) Joſué, chap. 3, verſ. 16.

(2) Procop. de Bello Vind. lib. 2, cap. 10.

Gibraltar ; & ſur leſquelles on liſoit des inſcriptions en langue Phénicienne. Elles portoient : « Nous ſommes Cananéens, » fuyans devant la face du fils de Nun, Joſué, le *brigand.* (1) » Ils lui avoient ſans doute donné ce titre à cauſe de ſa violence & de ſa férocité. Mais ſi ce que contiennent ces inſcriptions eſt vrai, il eſt très-croyable que les différentes Nations, qui s'enfuyoient alors, chercherent leur ſûreté parmi leurs amis, & non loin de leur Patrie, plutôt que de traverſer un pays immenſe pour aller au fonds de la Mauritanie, courir riſque d'éprouver un mauvais accueil des étrangers qui y étoient, ou peut-être même de la trouver inhabitée.

En obſervant les diverſes contrées où ces Nations ſe ſont placées, il ſemble évident que leurs établiſſemens ſe ſont faits paſiblement & de bon accord. Elles ne ſont point ſéparées entr'elles par de hautes montagnes, ni par de larges rivières ; mais bien par de petits ruiſſeaux, qui ſont à ſec la plus grande partie de l'année ; par des éminences ou des levées de terre ; ou des lignes imaginaires de démarcation, ſont tracées ſur le ſommet de quelque montagnes éloignées. Ces bornes n'ont jamais été ni conteſtées, ni changées. Mais elles ſont affermies par une antique tradition. Les Peuples, dont nous parlons, ont chacun leur langage différent, comme nous apprenons dans l'Ecriture que les petits Etats de la Paleſtine avoient chacun le leur ; mais ils ne connoiſſent tous d'autre caractère ou d'autre écriture, que le *Geez*, qui eſt l'écriture que le Cushite Paſteur

(1) Un Auteur Maure, Ibn El Raquique, dit que cette inſcription étoit ſur une pierre, dans une montagne auprès de Carthage, Marmol, lib. 1, cap. 25.

inventa & employa le premier, comme nous verrons par la ſuite.

Je puis ajouter, pour renforcer encore les preuves que j'ai données de leur origine, que la malédiction de Canaan (1) ſemble les avoir ſuivis. Ils n'ont obtenu aucune ſouveraineté : mais ils ont ſervi les Rois des Agaazi, ou des Paſteurs. Ils ont coupé du bois, ils ont puiſé de l'eau, & ils le font encore.

La première, & la plus conſidérable de ces Nations, occupa la Province d'Amhara. Elle étoit à ſon arrivée auſſi peu connue que les autres. Mais il ſurvint une révolution dans le pays, qui obligea le Roi de ſe retirer à Amhara, & la Cour ſe tint pluſieurs années dans cette Province. C'eſt-là la cauſe que le Géez, ou la langue des Paſteurs, ceſſa d'être parlée, & qu'on la conſerva pour l'écrire ſeulement, comme une langue morte. Les livres ſacrés étant tous dans cette langue, ſauverent le Géez d'un oubli total. La ſeconde de ces Nations étoit celle de Agows; qui s'établirent à Damot; l'une des Provinces du Sud de l'Abyſſinie, ſituée immédiatement au-deſſous des Sources du Nil. La troiſième eſt celle des Agows de Laſta, ou les Tchératz Agows, nom qui leur vient de Tchéra, leur principal établiſſement. Leur langage eſt différent des autres. Ils ſont Troglodites, vivant dans des cavernes; & ils paroiſſent adorer le Siris ou le Tacazzé à-peu-près de la même manière que les Habitans de Damot adorent le Nil.

Je préſume que les anciens noms de ces deux dernières

(1) Geneſ., chap. 9, verſ. 25, 26 & 27.

Nations ſe confondirent dans leur nouvel établiſſement, & que celui qu'ils portent depuis n'eſt qu'un compoſé des deux mots Ag-Oha, qui ſignifient les Paſteurs du fleuve. J'imagine auſſi que l'idolâtrie qu'ils introduiſent dans ces contrées en adorant le Nil & le Siris, eſt une preuve qu'ils ſortent du pays de Canaan, où l'on avoit remplacé, par un matérialiſme abſurde, le pur Sabéïſme des Paſteurs, qui fut long-tems la ſeule Religion de cette partie de l'Afrique.

La quatrième de ces Nations eſt celle qui vit dans la partie méridionale des bords du Nil près de Damot. Elle s'eſt donné le nom de *Gafat*, mot qui veut dire opprimé, arraché, repouſſé, chaſſé par la violence. Si nous ſuivons l'idée que nous préſente le nom des Gafat, nous ſerons portés à croire que cette Nation faiſoit partie des tribus perſécutées par Roboam, fils & ſucceſſeur de Salomon. Je ne donne pourtant point ceci comme un fait digne de foi. L'aſpect ſeul de ce Peuple & la tradition du pays, dénient qu'il ait jamais été Juif, & qu'il ait même eu quelque affinité avec la colonie qui vint s'établir en Afrique ſous les auſpices de Menilek & de la Reine de Saba, & qui y fonda la hiérarchie hébraïque. Les Gafat déclarent qu'ils ſont payens & qu'ils l'ont toujours été. Ils diſent qu'ils partagent avec leurs voiſins, les Agows, le culte qu'ils rendent au Nil, culte dont il m'eſt impoſſible d'expliquer l'étendue & les particularités.

Le cinquième Peuple eſt une Tribu, laquelle ſi nous en croyions la reſſemblance des noms, nous feroit imaginer que nous avons découvert dans ce canton de l'Afrique, une partie de cette grande Nation des Gaulois, qui s'eſt ſi prodigieuſe-

ment étendue en Europe & en Aſie. Une comparaiſon de ſon langage & de ce qui nous reſte de celui des Gaulois, doit être certainement très-curieuſe. Ce Peuple ſe nomme *Galla*; il eſt le plus conſidérable d'entre ces Nations. Je rapporte plus bas des échantillons de leur langue. Dans cette langue, leur nom de Galla ſignifie Paſteur (1). Ils diſent qu'anciennement ils vivoient ſur les bords du pays où tombent les pluies d'été, en dedans du Tropique du Sud; qu'ainſi que les Paſteurs d'Atbara, ils faiſoient les charrois entre l'Océan Atlantique & l'Océan Indien, & qu'ils pourvoyoient des marchandiſes des Indes tout l'intérieur de la Péninſule.

L'HISTOIRE de ce commerce eſt inconnue. Il devoit être un peu moins ancien, mais preſqu'auſſi étendu que celui qui ſe faiſoit en Egypte & en Arabie. C'eſt, ſans doute, à l'époque de l'abandon des mines de Sofala, après la découverte du nouveau monde, qu'il commença à décheoir. Les Portugais le trouverent encore dans un état floriſſant, au tems de leurs premières conquêtes ſur cette côte; & il ſe fait encore de la même manière, mais avec peu de vigueur du côté du Cap Nègre, ſur l'Océan Atlantique. C'eſt de-là, c'eſt des environs du Cap Nègre, qu'il faudroit partir pour commencer les découvertes dans l'intérieur de la Péninſule d'Afrique, & ſur les deux côtés du Tropique du Sud. L'on trouveroit probablement par-tout de la protection & des ſecours dans ce grand trajet, & on n'auroit beſoin que d'un peu d'intelligence du langage.

(1) Ils ſe nomment auſſi Agaazi, ou Agagi. Ils ont envahi le Royaume de Congo, au Sud de la ligne, ſur la mer Atlantique, ainſi que cette partie du Royaume d'Adel & de l'Abyſſinie, qu'ils occupent ſur l'Océan Indien.—Purch., lib. 2, chap. 4, ſect. 8.

QUAND cette multitude d'hommes n'eut plus d'occupation ni pour ſes beſtiaux, ni pour elle-même, elle abandonna ſon pays natal, & ſe jeta du côté du Nord, où elle ſe trouva auprès de la ligne, enveloppée par la pluie, le froid & des nuages qui ne lui laiſſoient preſque jamais voir le ſoleil. Impatiens de cet affreux climat, ces hommes s'avancerent encore plus loin; &, vers l'an 1537, ils ſe déborderent dans la Province de Bali, & quitterent bientôt l'uſage de leurs chameaux pour monter à cheval. A préſent, ils ſont tous Cavaliers. Je ne m'étendrai pas en ce moment davantage ſur ce qui les regarde, parce que je ſerai obligé d'en faire ſouvent mention dans le cours de mon Voyage.

LES Falasha ſont auſſi un Peuple de l'Abyſſinie, qui a ſon langage particulier, dont je donnerai également un échantillon. L'hiſtoire des Falasha paroît très-curieuſe. Cependant je ne peux pas plus dire d'eux que des Galla, qu'ils faiſoient partie des Nations, qui s'enfuirent de la Paleſtine aux approches de Joſué. Ils ont toujours été, & ils ſont encore Juifs. Ils conſervent des traditions de leur origine, & des cauſes qui les obligerent de ſe ſéparer de leurs Compatriotes; traditions que je rapporterai, lorſque je parlerai de la traduction de l'Ecriture-Sainte.

PLEIN du deſir de ſatisfaire ceux qui ſont curieux de l'étude & de l'hiſtoire des langues, je me ſuis procuré, avec beaucoup de peine & de difficulté, le livre entier des Cantiques, traduit dans les différens idiômes de ces Nations, par des Prêtres qui étoient regardés comme les plus capables d'un pareil travail. Comme cette barbare Polyglotte eſt trop volumineuſe pour être inſérée ici, je me contenterai de copier ſix verſets du pre-

mier chapitre, dans chaque langue. Mais l'ouvrage entier ſera à la diſpoſition des Savans, qui voudront conſacrer leur tems à l'étudier ; &, en conſéquence, je l'ai dépoſé dans le Muſæum Britannique, ſous la garde de Sir Joſeph Banks & de l'Evêque de Carliſle.

Ces *Convenæ* ſont appellés ; ainſi que je l'ai déjà dit, *Habesh*, ce qui ſignifie un nombre d'hommes de différentes Nations, qui ſe trouvent dans un même lieu. L'Ecriture leur a donné ce nom, qui, quoique mal traduit, exprime préciſément tant en Ethiopien qu'en Hébreu, le mot *Convenæ*. La traduction Angloiſe les appelle le Peuple mêlé (1) ; ce qui eſt d'autant plus erronné qu'on auroit dû dire plutôt le Peuple ſéparé, cat quoiqu'établis dans le même endroit, ils ne ſe mêlent jamais, ce qu'exprime ſtrictement le mot *Convenæ*.

Parmi les divers habitans, qui poſſédoient l'Abyſſinie depuis ſes limites Méridionales juſques au Tropique du Cancer, ou aux frontières de l'Egypte, il y avoit d'abord les deſcendans de Cush, Peuple policé & demeurant dans des Villes, après avoir été Troglodites & avoir vécu dans des Cavernes ; enſuite les Paſteurs. Après ceux-ci venoient enfin les Nations, que nous croyons être ſorties de la Paleſtine, les Amhara, les Agow de Damot, les Agow de Tchéra, les Gafat.

Les Interprètes, moins inſtruits des détails hiſtoriques de ces contrées que les Prophètes, ont, par ignorance, ou par inatten-

(1) Jerem., chap. 13, verſ. 23. — Ibid, chap 25, verſ. 24. — Ezech., chap. 30, verſ. 5.

tion, répandu ſur leurs traductions, une obſcurité qui n'eſt ſûrement point dans le texte. L'Ecriture, en parlant de tout ces Peuples, les décrit d'une manière caractériſtique & qui auroit dû empêcher qu'on ne les confondît. S'ils ont occaſionné des doutes & des difficultés, c'eſt uniquement la faute des Traducteurs, & ſur-tout des Septante.

QUAND Moïſe revint avec ſa femme Zipporah, fille du Souverain des Paſteurs de Madian, leſquels alloient prendre les marchandiſes de l'Inde, à Saba, pour les porter dans la Paleſtine, & qui étoient établis dans l'Idumée, c'eſt-à-dire, dans l'Arabie, auprès d'Edom, où ils tenoient leur principale foire, Aaron, & Miriam, ſa ſœur, chercherent querelle à Moïſe pour avoir pris une épouſe, laquelle, dit le Traducteur, étoit Ethiopienne (1). Mais ce motif eût été inſenſé. Moïſe n'étoit qu'un fugitif, lorſqu'il épouſa Zipporah; & Zipporah avoit pour pere le Grand-Prêtre de Madian, Chef de tout un Peuple. De plus, elle étoit auſſi Juive (2), & ſûrement plus attentive alors à conſerver les préceptes de la loi des Juifs, que Moïſe lui-même. Il ne pouvoit donc y avoir en cela aucune raiſon qui parlât contre Zipporah, qui ſembloit certainement, à tous égards, ſupérieure à Moïſe. Mais ſi les Traducteurs avoient rendu ce paſſage, en diſant qu'Aaron & Miriam firent une querelle à Moïſe pour avoir épouſé une *Négreſſe*, une *Maure noire*, le reproche eût été fondé. En effet, quelque mérite particulier qu'eût Zipporah, & qu'on pût reconnoître par la ſuite, elle dut paroître au premier abord, une de ces femmes *étrangères*, de ces payennes avec leſquelles

(1) Nomb. chap. 12, verſ. 1.
(2) Exod., chap. 4, verſ. 25.

il étoit

il étoitdefendu de ſe marier. En outre, malgré le déſavantage de leur couleur, les Négreſſes furent, dans tous les tems, recherchées par des hommes qui vouloient des compagnes de plaiſir & de luxure, plutôt que par des Légiſlateurs, des Chefs, qui ne prenoient que des épouſes dignes d'eux.

Je citerai, pour ſecond exemple, Zérah de Gérar (1), qui vint pour combattre Aſa, Roi d'Iſraël, avec une armée d'un million d'hommes & trois cens chariots; & cette querelle ſemble avoir été décidée en un moment.

Gérar étoit un petit Diſtrict, qui ne produiſoit que des Acacias, arbre d'où découle la gomme arabique & dont il a tiré ſon nom. Il n'y avoit, dans ce canton, d'autre eau, que celle de quelques puits, qu'Abraham (2) y creuſa; & qui occaſionnerent pluſieurs débats entre lui & les habitans du pays, qui voulurent le priver de ſes puits, comme d'un tréſor.

Abraham & ſon frere Lot, à leur retour d'Egypte; ne purent, quoiqu'ils ne fuſſent que de pauvres Paſteurs, ſubſiſter enſemble dans le pays de Gérar; parce qu'ils y manquoient d'eau & de pâturage, & ils ſe ſéparerent d'un commun accord (3).

Or on doit avouer que, comme il n'y a point de miracle

(1) Chron., chap. 14, verſ. 9.

(2) Geneſ., chap. 21, verſ. 30.

(3) Geneſ., chap. 13, verſ. 6 & 9.

annoncé, Hérodote ne nous offre pas une fable plus invraiſemblable que ce paſſage de la traduction de la Bible. Les Traducteurs appellent Zérah un Ethiopien, ce qui ſignifie qu'il vivoit en Arabie, où il demeuroit effectivement, ſéjour qui ne lui donnoit pas plus d'avantage, ou bien qu'il étoit étranger & qu'il ſortoit originairement des contrées ſituées au-deſſus de l'Egypte. Mais de quel pays qu'il ſoit, il lui auroit été impoſſible de raſſembler un million d'hommes, c'eſt-à-dire, une des plus grandes armées, qui aient jamais couvert la face de la terre; & il n'eût pas pu les nourrir quand il leur auroit fait manger tous les Acacias, qui croiſſoient dans ſon petit territoire. Il y a plus; il n'auroit pas eu de quoi donner un ſeul coup d'eau à boire par jour à chaque homme en prenant celle qui étoit dans tous ſes puits.

Ce paſſage ſemble fournir un grand triomphe à l'irréligion; parce qu'ainſi que je l'ai remarqué, il n'y eſt point annoncé de miracle. Mais ſi on avoit traduit que Zérah étoit un Maure, un Cushite Nègre, un Prince des Cushites, qui faiſoit le commerce de l'Iſthme, un Paſteur Ethiopien enfin, la difficulté s'évanouiſſoit. Vingt Couriers montés ſur des chameaux, pouvoient faire raſſembler, en très-peu de tems, un million d'hommes; & comme Zérah étoit l'agreſſeur, il étoit le maître de choiſir le moment qui lui convenoit le mieux pour l'attaque. Chacun de ces Paſteurs portant avec lui ſa proviſion d'eau & de farine, ſuivant l'invariable coutume du pays, auroit pu combattre Aſa à Gérar, ſans coûter à Zérah, ni un morceau de pain, ni une pinte d'eau.

Un paſſage dont je ferai auſſi mention eſt celui-ci: « Le

» laboutage de l'Egypte, & les marchandiſes de l'Ethiopie & » des Sabéens, hommes de haute taille, reviendront chez toi, » & t'appartiendront (1). » Ici les différentes Nations ſont très-diſtinctement & ſéparément caractériſées : mais tout le ſens du paſſage auroit été perdu, ſi la ſituation de ces différentes Nations n'avoit pas été parfaitement connue, ou ſi les Sabéens n'avoient pas été mentionnés ſéparément, car les Sabéens & les Cushites étoient certainement Ethiopiens. Ce verſet ſignifie donc que le fruit de l'agriculture d'Egypte, c'eſt-à-dire, le bled, & les productions du Nègre, l'or, l'argent, l'ivoire, & les parfums, ſeroient portés par les Paſteurs Sabéens, Nation très-puiſſante, qui ſe joindroit au Peuple de Dieu.

EZÉCHIEL dit (2) : « Et ils connoîtront que je ſuis le Sei-» gneur, lorſque j'aurai allumé un grand feu en Egypte, & » que tous ſes défenſeurs ſeront conſumés. » — « En ce jour, » j'enverrai des vaiſſeaux avec des Meſſagers pour épouvanter » les inſolens Ethiopiens. » — Alors Nébuchadnezzar étoit prêt à détruire l'Egypte (3), depuis les frontières de la Paleſtine juſques aux montagnes, qui ſont au-deſſus d'Atbara, première réſidence des Cushites. Entre ce pays & l'Egypte, il y a un grand déſert. Le pays qui eſt au-delà, étoit poſſédé par un demi-million d'hommes. Le Cushite, ou Nègre marchand, étoit par conſéquent tranquille, il ne craignoit point d'être attaqué par terre ; mais la mer reſtoit ouverte. Il n'avoit point des

(1) Iſaïe, chap. 45, verſ. 14.

(2) Ezech., chap. 30, verſ. 8 & 9.

(3) Ezech., chap. 29, verſ. 10.

défenſeurs de ce côté-là ; & des Meſſagers venus ſur des vaiſſeaux, pouvoient avoir un accès libre chez lui ; afin de le tenir en alarmes & d'empêcher qu'il ne marchât en Egypte contre Nébuchadnezzar, & qu'il n'interrompît l'exécution des deſſeins pour leſquels Dieu avoit armé ce Conquérant.

Mais rien de tout cela n'eſt exprimé dans la traduction de la Bible, qui rend *Cush* par Ethiopien. Les Ethiopiens les plus rapprochés de Nébuchadnezzar, les plus puiſſans, les plus capables de l'arrêter dans ſes conquêtes, étoient les Paſteurs Ethiopiens de la Thébaïde ; & certainement ils n'avoient point à craindre de vaiſſeaux. Mais ces Paſteurs qui vivoient à côté du Théâtre, où devoient s'exécuter les ſcènes ſanglantes préparées par Nébuchadnezzar, étoient ennemis des Cushites, habitans des Villes. Ils les avoient eux-mêmes vaincus pluſieurs fois. Ainſi, ils n'avoient d'autre envie que de reſter tranquilles ſpectateurs de leur deſtruction.

Le même Prophète parle des Cushites dans pluſieurs autres endroits, comme d'une Nation commerçante ; qui vivoit en bonne intelligence avec les habitans des Villes d'Egypte, & indépendante des Paſteurs, qui étoient réellement leurs ennemis ; tant par rapport à la défenſe de leurs mœurs, qu'à celle de leur religion. — « Et le glaive ſe promenera ſur l'Egypte, & une » grande douleur ſe reſſentira en Ethiopie, quand l'Egypte tom- » bera ſous les coups de la mort. » — C'eſt donc, comme je l'ai déjà dit, l'Ethiopie qui eſt la baſſe contrée des Paſteurs les

(1) Ezech. chap. 30, verſ. 4.

plus près de l'Egypte ; mais ceux-ci n'avoient rien de commun avec les Cushites qui habitoient les Villes Egyptiennes. C'étoient les autres Cushites d'Ethiopie, qui étoient marchands & qui demeuroient dans des Cités, lesquels devoient s'affliger pour le peuple d'Egypte.

Je ne citerai plus qu'un seul passage. « L'Ethiopien peut-» il changer sa couleur, ou le Léopard sa peau mouchetée (1)? » —Ici Cush est rendu par Ethiopien ; & plusieurs Ethiopiens étant blancs, on ne voit pas pourquoi ce Peuple a été choisi plutôt qu'un autre, pour servir d'exemple de ce que le Prophète veut exprimer. Mais si Cush avoit été traduit par Nègre, ou Maure noir, l'idée de Jérémie auroit été bien comprise ; le Nègre peut-il changer sa couleur, ou le Léopard sa peau mouchetée ?

Jérémie (2) parle des Chefs du Peuple mélangé qui demeuroit dans les déserts. Ezéchiel dit aussi (3) qu'ils étoient indépendans de tous les autres, tant Cushites que Pasteurs, ou Libyens leurs voisins, & il les désigne par le nom de Peuple mélangé. Isaïe (4) les appelle « une Nation dispersée, & dé-» pouillée de sa peau ; un Peuple terrible depuis son origine » jusqu'à ce moment ; une Nation rejettée, foulée aux pieds ;

(1) Jérémie, chap. 13, vers. 23.

(2) Ibid, chap. 25, vers. 24.

(3) Ezech., chap. 30, vers. 5.

(4) Isaïe, chap. 18, vers. 2.

» & dont la rivière a gâté les terres. » Voilà assurément une description caractéristique, qui explique qu'ils avoient été chassés de leur Patrie, & que le lieu de leur nouvel établissement avoit souffert peu de tems auparavant les ravages d'un déluge.

CHAPITRE III.

Origine des caractères ou lettres. — L'Ethiopien eſt le premier langage. — De quelle manière, & pour quel deſſein les lettres hébraïques furent formées.

L'on doit obſerver que j'ai déjà dit, en parlant du langage des Habesh, ou des Peuples mêlés d'Abyſſinie qu'ils n'ont point de caractères qui leur ſoient propres; mais que, quand ils écrivent, ce qui eſt très-rare, il faut qu'ils ſe ſervent de l'alphabet Geez. Cependant Kircher dit qu'on trouve deux caractères en Abyſſinie; & il nomme l'un le Syriaque ancien & ſacré, & l'autre le vulgaire, ou le Geez commun, dont je parle à préſent. Mais c'eſt certainement une mépriſe. Je ne ſache pas qu'il y ait jamais eu là plus de deux caractères originaux venant d'Egypte. Le premier eſt le Geez, le ſecond le Saïtique; & tous deux ſont les plus anciens caractères du monde, & derivent des hiéroglyphes.

Quoiqu'il me ſoit impoſſible d'éviter de dire ici quelque choſe concernant l'origine des langues, l'on ne doit pas s'attendre que je veuille me conformer aux opinions à la mode, qu'on a débitées ſur ce ſujet, ni penſer que toutes les anciennes divinités du Paganiſme, ſont les Patriarches du vieux Teſtament. Malgré tout le reſpect que j'ai pour Sanchoniaton, & pour ceux qui ont adopté ſes idées, je ne croirai pas plus qu'Oſiris, le

premier Roi d'Egypte, ait exiſté, & que Tot fut ſon Miniſtre; que je ne puis croire que Saturne étoit le Patriarche Abraham, Rachel, Minerve, & Lia, Venus. Je ne veux point fatiguer mes Lecteurs de raiſons inutiles. Mais ſi Oſiris étoit un perſonnage réel, s'il étoit Roi d'Egypte & que Tot fût ſon Miniſtre ou ſon Secrétaire, certainement ils voyagerent dans de bonnes intentions, puiſque tous les Peuples de l'Europe & de l'Aſie; ſemblent s'accorder pour dire que ces deux perſonnages furent les premiers qui leur communiquerent eux-mêmes les lettres & l'art d'écrire, quoiqu'à la vérité à des époques tres-différentes & très-éloignées.

Thèbes fut bâtie par une colonie d'Ethiopiens, qui ſortoient de Siré, la Ville de Séir, ou de la canicule. Diodore de Sicile dit que les Grecs, en mettant un O devant Siris, avoient rendu ce mot inintelligible pour les Egyptiens. Siris étoit donc Oſiris; mais il n'étoit ni le ſoleil, ni Abraham, ni un perſonnage réel. C'étoit l'étoile Sirius, ou la canicule; déſignée ſous la figure d'un chien, à cauſe de l'avertiſſement qu'il donnoit à Atbara, où furent faites les premières obſervations de ſon lever héliaque, ou de ſon dégagement des rayons du ſoleil, qui le rendoit facilement perceptible à l'œil nud. C'étoit encore l'aboyant Anubis, & on comparoît figurément ſon premier aſpect au jappement d'un chien, parce qu'il annonçoit qu'on ſe préparât à la prochaine inondation. Je penſe donc que ce fut le premier hiéroglyphe, & qu'Iſis, Oſiris & Tot, furent enſuite des inventions qui s'y rapportoient. Je ſuis d'autant mieux fondé à avancer cela; que, dans tout, Axum, qui fut jadis une grande Ville, il n'y avoit pas un ſeul autre hiéroglyphe que le chien, autant que j'en ai pu juger par les fragmens

fragmens groſſiers des figures de cet animal, repréſenté en différentes poſtures, & qu'on diſtingue facilement parmi les ruines ſur tous les piedeſtaux.

Il n'y a nul doute que non pas l'Aſtronomie, mais les hiéroglyphes furent inventés à Thèbes, où la théorie de la conſtellation du chien fut particulièrement étudiée, à cauſe des rapports qu'elle avoit avec l'année rurale des Egyptiens. Ptolémée (1) nous a conſervé l'obſervation d'une aſcenſion héliaque de Sirius, le quatrième jour après le ſolſtice d'été, qui répond à l'an 2250, avant Jeſus-Chriſt; & il y a de très-fortes raiſons de croire que, long-tems avant cette époque, les Thébains étoient de bons Aſtronomes (2). De plus, on peut penſer que ceci donne à Thèbes une bien plus haute antiquité, que ne lui en attribue la chronique d'Axum, que j'ai citée.

Les obſervations aſtronomiques peuvent ſervir à jamais & plus elles ſont anciennes, plus elles ſont utiles & précieuſes. Celles de la plus haute antiquité pourroient être profitables pour les Aſtronomes de nos jours, puiſque Newton en appelle à celles du Centaure Chiron. On peut certainement trouver, dans un certain nombre de ſiècles, des équations, qui, à cauſe de la petiteſſe des quantités, peuvent quelquefois avoir échappé à l'attention la plus ſcrupuleuſe de deux ou trois générations; &, d'après un tableau comparatif des cieux depuis une longue ſérie d'âges, on appercevroit beaucoup d'altérations dans le firmament, d'anciennes étoiles preſqu'éteintes, & de nouvelles com-

(1) Uranologion. P. Petau.
(2) Banbridge. Ann. Canicul.

mençant à s'allumer. Un *Herschel* (1) Thébain auroit pu nous donner l'hiſtoire des Planètes, qu'il obſervoit, & qui, après avoir paru pendant pluſieurs milliers d'années, ne ſont plus viſibles, ou bien ont changé de forme.

Le cadran, ou le cercle d'or d'Oſimandyas; montre quels immenſes progrès les Anciens avoient fait en ſi peu de tems dans l'Aſtronomie. Il eſt auſſi la preuve de la décadence très-ancienne & du renouvellement des arts en Egypte; puiſque l'uſage & la connoiſſance de la Sphère Armillaire furent perdus lors de la deſtruction de Thèbes, & qu'elle ne fut découverte de nouveau, que ſous le règne de Ptolémée Soter, trois cens ans avant Jeſus-Chriſt. Je crois que cette immenſe quantité d'hiéroglyphes, qui couvrent toutes les murailles des Temples & les façades des Obéliſques, ne contiennent que des obſervations aſtronomiques.

Ces hiéroglyphes me paroiſſent être les éphémérides de pluſieurs centaines de ſiècles, & cela donne ſuffiſamment la raiſon de leur nombre. Leur ancienneté & leur exactitude ſont inconteſtables. Elles demeuroient expoſées en public afin qu'on pût les conſulter dans toutes les occaſions; & la profondeur à laquelle on avoit creuſé en les gravant, la dureté des pierres qu'on avoit choiſies, l'épaiſſeur, la maſſe de ces blocs énormes, tout ſembloit braver les injures du tems.

Je ſais bien que la plupart des Ecrivains, qui ſe ſont occupés de ces matières, ſont d'une opinion différente. Ils regar-

(1) Aſtronome bien au-deſſus de mes éloges.

dent ces hiéroglyphes comme des emblêmes myſtérieux de philoſophie & de morale. Un ſceptre, diſent-ils, eſt le ſymbole hiéroglyphique d'un Roi. Mais où trouverons-nous un ſceptre ſur les antiques monumens de l'Egypte? Ou bien, qui nous dira que c'étoit l'emblême de la royauté parmi les Egyptiens, au tems de la première invention de l'Ecriture figurée? — Le ſerpent tenant ſa queue dans ſa bouche, dit-on encore, ſignifie l'éternité de Dieu, qui n'a ni commencement ni fin. C'eſt-là un objet de la foi chrétienne, une vérité que le Chriſtianiſme a révelée; mais qu'on ne trouve nulle part dans le polythéïſme des Inventeurs des hiéroglyphes. N'avoit-il ni commencement ni fin, Cronos, ou Ouranus? Cela pouvoit-il encore s'appliquer à Oſiris, à Tot, dont le pere, la mere, la naiſſance, & les mariages, ſont connus? Si l'éternité de Dieu étoit une vérité indépendante de la révélation, & imprimée dans l'ame des hommes dès le commencement des ſiècles, ſi c'étoit une vérité deſtinée à être comme de tous les tems, & dont chaque homme pût trouver le ſentiment dans ſon propre cœur, il eût été aſſurément bien inutile d'employer ſix ſemaines de travail pour écrire une vérité auſſi commune, ſur des tables de granit, ou de porphyre.

Il n'en eſt point de l'Aſtronomie, comme de la philoſophie. Plus les obſervations des aſtres ſont anciennes, plus elles ſont utiles. Mais le diſcours d'un Prêtre Egyptien ſur la Divinité, ſur la morale, ou ſur l'hiſtoire Naturelle, ne vaudroit pas aujourd'hui la peine d'avoir été gravé ſur une pierre. Une des raiſons qui me font penſer que de pareilles matières ne ſont point l'objet des emblêmes hiéroglyphiques, c'eſt que, dans tous ceux que j'ai eu occaſion de voir, & peu de perſonnes en ont

vu davantage, j'ai conſtamment trouvé la répétition des mêmes figures, ce qui prouve clairement & inconteſtablement qu'ils ſe rapportent à l'hiſtoire du Nil, à ſes différentes périodes d'accroiſſement & de décroiſſement, à la manière de le meſurer aux vents d'Eté ; en un mot, nous ne pouvons pas ſuppoſer que, dans des obſervations ſemblables à celles que nous trouvons chaque jour dans nos Almanachs, on abandonnât un ſens clair, dont l'avantage étoit évident, pour donner différentes ſignifications aux hiéroglyphes, dont on ne laiſſoit point la clef, & dont par conſéquent on devoit prévoir l'inutilité.

Je me contenterai en parcourant un champ ſi vaſte, de m'arrêter un moment ſur un fameux perſonnage hiéroglyphique, le Secrétaire d'Oſiris, Tot, dont je vais eſſayer d'expliquer les fonctions. Si je me trompe, je ne ſerai pas ſeul : mais je donne mon opinion comme m'étant propre, & je la ſoumets de bon cœur au jugement des perſonnes plus ſavantes que moi. Le mot *Tot* eſt Ethiopien, & il n'y a preſque point de doute qu'il ne ſignifie la canicule. C'étoit le nom qu'on donnoit au premier mois de l'année Egyptienne. Les habitans de la Province de Siré s'en ſervent à déſigner une Idole compoſée de différentes parties hétérogènes ; & c'eſt le ſeul ſens qu'il ait dans pluſieurs de leurs livres. Ainſi, un homme n'eſt point un Tot : mais le corps d'un homme nud, avec une tête de chien, une tête d'âne, ou un ſerpent au lieu d'une tête, eſt un Tot. Suivant le ſens de ce mot, c'eſt, j'imagine, un Almanach, ou un tableau des phénomènes céleſtes, qui doivent arriver dans un tems limité & qu'on expoſe pour l'utilité du public ; & plus il comprend de tems, plus il eſt chargé d'emblêmes, ou de ſignes, qui marquent les obſervations.

INDÉPENDAMMENT de pluſieurs autres caractères ou figures, le Tot ordinaire tient, je crois, dans ſa main, une croix avec une anſe, qu'on nomme *Crux Anſata*; ce qui a occaſionné beaucoup de conjectures parmi ceux qui ont voulu expliquer les hiéroglyphes. Cette croix attachée à un cercle, eſt ſuppoſée déſigner les quatre élémens, & l'influence que le ſoleil a ſur eux. Jamblique (1) prétend que la croix, dans la main de Tot, eſt le nom de l'Etre Divin, qui ſe répand dans tout l'Univers. Sozomène (2) croit que c'eſt un ſymbole de la vie à venir, & l'ineffable image de l'éternité. Mais quelques autres, étrange différence! ont oſé dire que c'étoit le Phallus, ou l'emblême de la génération, tandis qu'un dernier déchiffreur (3) n'y a vu que la bouſſole des Marins. Mon ſentiment, au contraire, eſt que c'étoit une figure expoſée en public, pour les raiſons que j'ai démontrées. La croix avec une anſe, que cette figure tenoit dans la main, n'étoit autre choſe que le monograme de ſon nom TO, & T°T ſignifioit Tot, de même que nous écrivons le mot Almanach ſur la collection des révolutions céleſtes, qui doivent avoir lieu dans l'année.

LE changement de ces emblêmes & leur multitude obligeoit de les reſſerrer, & c'eſt conſéquemment ce qui produiſit l'altération des formes originales. Alors un ſtyle, ou un petit inſtrument plus facile à manier, fut tout ce qu'il falloit pour graver les petits *Tots*, au lieu des peſans outils, dont on s'étoit ſervi pour ſculpter les grands. Mais enfin les hommes s'accou-

(1) Jamblich. de Myſt., ſect. 8, cap. 5.
(2) Sozomen, Eccleſ., hiſt., lib. 7, cap. 15.
(3) Herw., Theolog. Ethnica, p. 11.

tumerent tellement à cette altétation, qu'ils connoiſſoient mieux ce qu'elle déſignoit, qu'ils ne l'auroient reconnu ſous les formes primitives, & les nouvelles gravures devinrent de préférence aux figures originales, ce que nous pouvons appellet les premiers élémens ou les racines de l'Ecriture.

L'on verra par la ſuite, dans l'hiſtoire que j'ai tracée, des guerres civiles de l'Abyſſinie, que le Roi forcé, par une rebellion de ſes Sujets, de ſe tetirer dans la province de Tigré; étant à Axum, trouva une pierre couverte d'hiéroglyphes, qu'il imagina d'après pluſieurs recherches d'inſcriptions, qu'il m'avoit vu faire, & d'après les converſations que j'avois eues avec lui, pouvoir me convenit. Rempli de cette bonté vraiment magnanime, de cette attention, dont il m'honora pendant tout le tems que je demeurai dans ſes Etats, il porta cette pierre avec lui, quand il revint de Tigré, & qu'il fut tétabli ſur le tône de Gondar.

Ce morceau eſt, ce me ſemble, un de ces Tots particuliers; un de ces Almanachs portatifs de l'eſpèce la plus curieuſe. Toute la pierre n'a que quatorze pouces de long & ſix de large; & ſa baſe eſt de trois pouces de hauteut, projetée en dehois du bloc & couverte d'hiéroglyphes. Une figure d'homme nud eſt montée ſut un crocodile, & a la tête tournée d'un côté oppoſé à celle de l'animal. Il a auſſi à chacune de ſes mains, deux ſerpens & un ſcorpion, qu'il tient tous pat la queue; dans ſa main droite eſt un nœud coulant auquel pend un bélier. Dans la gauche un lion, qu'il tient pat la queue. La figure eſt en relief; & elle porte ſur ſa tête un bonnet pareil à celui qu'on met ordinairement ſur celle qui reptéſente la

Déeſſe Iſis. Tout autour de la figure, la façade de pierre ſur laquelle on l'a ſculptée, eſt couverte d'un grand nombre d'hiéroglyphes de toute eſpèce. Au-deſſus il y a une image bien remarquable ; c'eſt une tête de vieillard, dont les traits ſont fortement deſſinés, & la barbe très-épaiſſe, & qui eſt coëffé d'un bonnet rayé. Je crois qu'elle repréſente le Cnuph, ou l'ame du monde (1), quoiqu'Apulée diſe, avec peu de vraiſemblance, qu'on ne la peignoit point comme une créature vivante. Le derrière de la pierre eſt diviſé en huit compartimens (2), qui ſont remplis de caractères hiéroglyphiques, tels qu'ils étoient tracés peu de tems avant qu'on leur donnât la figure entière de lettres. Il y en a pluſieurs parfaitement bien formés. La croix avec l'anſe eſt dans un des compattimens, & Tot dans un autre. Sur le bord préciſément au-deſſus de l'endroit briſé, il y a 1119, & ces chiffres ſont ſi bien gravés qu'on pourroit les prendre, même de nos jours, pour un modèle de Caligraphie. 45 & 19, ainſi que quelques autres caractères arithmétiques, ſe trouvent dans les divers compartimens, parmi les hiéroglyphes.

Je penſe que cette pierre eſt une de ces ſculptures, que les Egyptiens appelloient anciennement un livre ou un Almanach. On en expoſoit ſans doute la collection dans un lieu, où on pouvoit les voir facilement, afin de faire connoître au Peuple l'état des cieux, le cours des ſaiſons, & les maladies qu'il avoit

(1) Animus Mundi.

(2) J'imagine que c'eſt à cauſe du climat qu'il n'y a que huit compartimens de marqués. Dans les quatre mois que duroient les pluies, les cieux étoient ſi couverts, qu'il étoit impoſſible de faire aucune découverte.

à redouter dans l'année, ainſi que nous le faiſons dans nos Almanachs.

Hermès, dit-on, compoſa 36,535 livres. Probablement ils étoient de cette ſorte, & ils devoient contenir les obſervations correſpondantes, que les Aſtronomes avoient faites dans un certain tems à Méroë, à Ophir, à Axum, & à Thèbes, & qui étoient communiquées & publiées pour l'utilité générale. Porphire nous donne un détail particulier des Almanachs Egyptiens (1). « Ce que contiennent les Almanachs Egyptiens, » dit-il, n'eſt qu'une petite partie des inſtitutions Hermaïques. » Ils ne parlent que du lever & du coucher de la lune, des » planètes, des étoiles & de leur influence, ainſi que de quel- » ques avis ſur les maladies. »

Il eſt très-remarquable qu'indépendamment du Tot; que je viens de décrire, il y en eut cinq ou ſix préciſément les mêmes, à tous égards, qu'on avoit déjà dépoſés dans le Muſæum Britannique. L'un d'eux, & le plus grand de tous, eſt fait de ſycomore; les autres ſont de métal. Lord Shelburne en a, m'a-t-on dit, un autre dans ſon cabinet que je n'ai point eu occaſion de le voir. Mais je ſais qu'il paroît qu'en ſculptant ces figures, on a eu grand ſoin de les rendre légères & portatives; & leur reſſemblance exacte prouve qu'on les deſtinoit à être expoſées en différens lieux aux yeux du Peuple, & qu'elles n'étoient autre choſe que des Almanachs Egyptiens.

Nul témoignage ne nous apprend que les lettres fuſſent

(1) Porphyry Epiſt. ad Anebonem.

connues

connues du tems de Noé ; & toute recherche, à cet égard, ſeroit ſans doute inutile. Cependant il me paroît très-difficile qu'aucune ſociété adonnée à différens travaux puiſſe ſubſiſter long-tems ſans elles. Il n'y a point de doute, ce me ſemble, qu'elles n'aient été inventées bientôt après le déluge, & long-tems avant Moïſe, & qu'elles ne fuſſent, du tems de ce Légiſlateur, d'un uſage commun parmi les Peuples idolâtres.

Il me ſemble également probable que le premier alphabet étoit Ethiopien ; qu'il fut d'abord formé d'hiéroglyphes, & enſuite de caractères plus courans, plus faciles à tracer, & plus propres à être appliqués aux affaires ordinaires. M. Fourmont eſt tellement de cet avis, qu'il dit que trois lettres de l'alphabet Ethiopien ont encore évidemment un caractère hiéroglyphique, & que le Béta reſſemble à la porte d'une maiſon ou d'un Temple. Mais je me permettrai de lui obſerver que les portes des maiſons & des Temples, qu'on bâtiſſoient dans les premiers tems, étoient quarrées, parce qu'on ne connoiſſoit point alors les ceintres. Le Béta fut fait d'après les portes des premiers Troglodites, qui vivoient dans les montagnes. Ces portes étoient rondes & firent naître l'idée de faire des ceintres, lorſque l'architecture ſe fut perfectionnée.

Quelques Auteurs ont attribué aux lettres une origine divine. Ils diſent que Dieu même les enſeigna à Abraham. Mais ce fait n'eſt confirmé nulle part, quoiqu'on ne puiſſe nier que, d'après le témoignage de l'Ecriture, il paroît qu'il y avoit deux caractères connus de Moïſe, quand Dieu lui parla ſur le Mont-Sinaï. Les deux premières tables de la loi furent écrites par le doigt de Dieu. Il n'eſt point dit en quels caractères ; mais

Moïſe, qui les reçut pour les lire au Peuple, devoit ſûrement les entendre. Quand il eut briſé ces tables, & qu'il eut un ſecond entretien avec Dieu ſur la montagne, au ſujet de la loi, il en reçut l'ordre ſpécial d'écrire, non en caractères Egyptiens, ou hiéroglyphiques, mais en écriture courante, pareille aux caractères dont ſe ſervoient les Marchands Ethiopiens ; *pareille aux lettres d'un cachet.* C'eſt-à-dire, qu'il ne devoit point tracer une *peinture* en hiéroglyphes, qui repréſentaſſent la choſe ; car la loi le défend, & les conſéquences dangereuſes que cela auroit produit étoient évidentes : mais il devoit écrire la loi en caractères courants, qui repréſentaſſent des ſons, & non rien de ce qui étoit apparent dans le ciel ou ſur la terre ; en lettres dont les Iſmaélites, les Cushites & les Nations, qui faiſoient le commerce des Indes, ſe ſervoient dès long-tems dans les affaires, en ſignant leurs envois, leurs marchés ; & c'eſt-là le ſens de ces mots, PAREILLE AUX LETTRES D'UN CACHET.

D'APRÈS cela on voit clairement que ce n'eſt point Dieu, qui donna les lettres aux hommes, & que ce n'eſt point Moïſe, qui en fut l'inventeur ; mais qu'avant la promulgation de la loi ſur le Mont-Sinaï, Moïſe connoiſſoit les deux différens caractères, qui exiſtoient, parce qu'il avoit appris à les connoître en Egypte, & durant le long ſéjour qu'il avoit fait parmi les Cushites & les Paſteurs de l'Arabie pétrée. Il paroît auſſi que l'Ecriture ſacrée des Egyptiens étoit conſidérée comme profane & défendue aux Hébreux, & que les caractères vulgaires des Ethiopiens étoient les caractères ſacrés des Juifs, & ceux dans leſquels leur loi fut d'abord écrite. Le texte eſt clair & préciſ. « Et les pierres, où ſeront les noms des enfans d'Iſraël, ſeront

» au nombre de douze conformément à ces noms, & gravées » comme un cachet ; & chaque pierre aura un nom conformé- » ment aux douze tribus (1). » Cela veut dire tout ſimplement, vous n'écrirez point ſuivant la manière employée juſqu'à ce jour, parce qu'elle induit le Peuple à tomber dans l'idolâtrie. Vous ne repréſenterez point Juda ſous l'emblême d'un *lion*, Zabulon d'un *vaiſſeau*, Iſſachar d'un *âne* couché entre deux fardeaux. Mais, au lieu de parler aux yeux par des peintures, vous vous ſervirez de l'écriture vulgaire, dont ſe ſervent les Marchands, qui exprime des *ſons*, non des *choſes*. Ecrivez les noms de Juda, Zabulon, Iſſachar, en lettres telles que celles dont ſe ſervent les Marchands pour leurs affaires. Et ſur la plaque d'or pur qu'Aaron portoit ſur ſon ſein, il étoit écrit dans le même alphabet, comme la gravure d'un cachet : SAINTETÉ AU SEIGNEUR (2).

CES cachets inventés en Orient, dès la plus haute antiquité, y ſont encore d'un uſage général, juſqu'à ce jour, & on les porte ſur la main. On y lit toujours ou le nom de la perſonne, qui les porte, ou quelque ſentence religieuſe. Les Grecs, après les Egyptiens ſe ſervirent de la méthode hiéroglyphique, & ils graverent des figures ſur leurs cachets. L'uſage de l'une & de l'autre de ces manières a toujours été commun en Angleterre.

Nous trouvons enſuite qu'au lieu de ſe ſervir de pierre ou d'or, Moïſe, pour plus de commodité, écrivit dans un livre. « Et ceci arriva quand Moïſe ſe fut propoſé d'écrire les paroles

(1) Exod., chap. 28, verſ. 21.
(2) Ibid, chap. 28, verſ. 36.

„de la loi dans un livre, jusqu'à ce qu'elles fussent achevées (1) : „

CERTES, quoique Moïse n'ait inventé aucun caractère, il est probable qu'il en connoissoit deux, & qu'il s'en servit. Peut-être aussi essaya-il davantage, peut-être qu'il fit des altérations dans l'alphabet Ethiopien alors en usage, afin d'accroître la différence entre l'écriture, dont se servoit les Nations idolâtres & celle qu'il vouloit rendre particulière aux Juifs. Le premier changement fut d'écrire de droit à gauche ; tandis que l'Ethiopien étoit & est encore aujourd'hui écrit de gauche à droit, ainsi que l'alpahabet hiéroglyphique (2). Le second fut de supprimer les points, qui, dans tous les tems, doivent avoir existé dans l'écriture Ethiopienne, & avoir fait partie des lettres avec lesquelles ils ont été sans doute inventés. Je ne vois même pas comment elle pourroit avoir été lue sans ces points. Aussi quelque chose qu'on prétende sur l'antiquité de l'application des points masotétiques ; l'invention n'en est certainement pas nouvelle. Ils doivent au contraire avoir existé dès l'instant que le langage fut écrit.

JE présume que les changemens faits par Moïse, furent promptement adoptés après que la loi fut écrite, & qu'ils furent appliqués aux nouveaux caractères, parce que, peu de tems après ; Moïse reçut l'ordre de Dieu de soumettre la loi au Peuple ; ce qui auroit été parfaitement inutile, si les caractères n'avoient pas été assez familiers à tous les Juifs pour qu'ils pussent aisément les lire.

(1) Deut, chap. 31, vers. 24.
(2) Voyez les hiéroglyphes, dans les estampes qui les représentent.

Il me paroît auſſi que les mots Ethiopiens ſont toujours ſéparés, & qu'ils ne peuvent pas s'écrire enſemble, ou être joints comme les mots Hébreux ; & la réunion des mots l'un à l'autre, dans l'écriture hébraïque, doit avoir été faite exprès pour la rendre plus différente encore de l'écriture Ethiopienne. Quoiqu'il n'y ait réellement que peu de conformité entre les lettres Ethiopiennes & les lettres Hébraïques, & pas davantage entre ces dernières & les ſamaritaines, certes je crois que les langues de ces Nations ont eu jadis bien plus d'affinité que la différence de leur alphabet ne ſemble l'annoncer ; & c'eſt cette affinité primitive qui fait qu'un grand nombre de mots de l'Ancien-Teſtament n'ont réellement point de racine dans leur langue propre, & ne peuvent dériver d'une origine hébraïque : mais, dans l'Ethiopien, ces mots ont une origine claire, ſimple, ſans équivoque, & l'on peut les y ramener & les en faire redeſcendre ſans aucune difficulté.

Je terminerai ce que j'ai à dire ſur ce ſujet, en obſervant que l'alphabet Ethiopien renferme vingt-ſix lettres, dont chacune a une virgule ou un point, qui lui eſt annexé & qui en change le ſon ; de ſorte que cela fait réellement cinquante-deux lettres très-diſtinctes. Mais il faut dire encore que cet alphabet n'avoit dans l'origine que vingt-cinq lettres ; le P latin lui manquoit, & on étoit obligé de lui ſubſtiſter une autre lettre. Palus, par exemple, étoit appellé Taulus, Oulus ou Caulus. Petros ſe prononçoit Ketros.

Ensuite, les Ethiopiens remplacerent la lettre, dont ils avoient beſoin par un T, & ils le mirent à la fin de leur alphabet en lui donnant la force du P, quoique ce ne fût en

eſſet que la répétition d'une même lettre plutôt qu'une invention. En outre, ils ont auſſi vingt autres lettres de la nature des diphthongues, dont quelques-unes ne ſont pas, j'imagine, de la même antiquité que les premières lettres de leur alphabet, mais ont été inventées dans les derniers ſiècles pour la commodité des Copiſtes.

L'on doit obſerver qu'en parlant à préſent de l'Ethiopien; j'entends parler ſeulement du Geez, ou de la langue des Paſteurs, dans laquelle ſont compoſés les livres de cette Nation. De tous les autres langages qu'on parle en Abyſſinie, aucun n'a des caractères qui lui ſoient propres. Mais lorſqu'après un long banniſſement dans le pays de Shoa, la famille royale fut rappellée au Trône, & que l'on ſubſtitua l'Amharic au Geez dans la converſation, & pour l'uſage vulgaire, on fut obligé d'ajouter ſept caractères nouveaux afin de pouvoir exprimer tous les mots du nouveau langage. Cependant jamais aucun de leurs livres n'a été écrit qu'en pur Geez. Il y a même, dans le pays, une ancienne loi, maintenue par la tradition ſeulement, qui ordonne que quiconque oſera tenter de traduire les Livres ſacrés en Amharic, ou en quelqu'autre langue vulgaire, ſera égorgé de la manière qu'on égorge les moutons, que ſa maiſon ſera raſée, & que toute ſa famille ſera vendue & réduite en eſclavage. Auſſi ſoit que la crainte de cette loi fût feinte ou véritable, on me l'oppoſa comme un grand obſtacle, lorſque je voulus avoir les traductions du Cantique de Salomon, dont j'ai déjà dit que je donnerois ici quelques paſſages, pour faire connoître les divers langages des Peuples d'Abyſſinie.

Le Geez eſt exceſſivement dur à prononcer & ſans aucune

harmonie. Il eſt rempli des lettres D & T, auxquelles on donne un accent, qui reſſemble à une ſorte de bégayement. En conſidérant le peu de largeur du Golfe, qui ſépare l'Abyſſinie de l'Arabie, on n'eſt point étonné que les langues de ces deux pays aient beaucoup d'affinité. Le Geez n'eſt nullement difficile à apprendre pour ceux qui ſavent déjà quelqu'autre langue Orientale. J'ai remarqué plus haut que les racines de pluſieurs mots Hébreux ne pouvoient ſe trouver que dans le Geez ; ainſi, je crois qu'il eſt indiſpenſable qu'on l'étudie ſi l'on veut obtenir une intelligence un peu approndie de la langue hébraïque.

WEMMERS a compoſé un petit Dictionnaire Ethiopien, qui, malgré ſon peu d'étendue, eſt très-eſtimable ; & j'ai oui dire qu'il y en avoit divers autres, la plupart faits par des Prêtres catholiques. Mais le plus conſidérable & le plus ſavant de tous ces ouvrages eſt celui de Jacob Ludolf, Allemand très-inſtruit dans les langues Orientales. Ce Savant a auſſi compoſé une grammaire pour le Geez, qu'il a publiée avec ſon Dictionnaire *in-folio.*

LA Grammaire de Ludolf, lue avec attention, eſt plus que ſuffiſante, pour rendre une perſonne, d'une intelligence ordinaire, très-avancée dans la langue éthiopienne. Le même Auteur a auſſi écrit un petit eſſai ſur la Grammaire & le Dictionnaire du langage Amharic; eſſai qui, relativement au peu de ſecours qu'avoit Ludolf, prouve une capacité & des talens ſurprenans. Cependant il reſte encore beaucoup à faire à cet égard; & il eſt très-difficile, à cauſe du défaut de livres en Amharic, de pouvoir porter à un certain degré de

profondeur les ouvrages, qu'on compoſera ſur ce langage, à moins qu'un homme de génie, n'aille y conſacrer ſon tems & ſon application dans le pays même. L'Amharic n'eſt ni plus difficile que le Géez, ni moins rapproché de l'hébreu & de l'arabe, mais la prononciation en eſt plus harmonieuſe.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE IV.

Obſervations ſur les vents aliſés, & ſur les mouſſons. — De la manière dont on ſe ſervoit de ces vents pour le voyage d'Ophir & de Tarshish.

Ce qui eſt vraiment triſte, & qui montre bien la vanité des entrepriſes humaines, c'eſt qu'il m'ait fallu employer les chapitres précédens à tirer du ſein de l'oubli l'hiſtoire de ces Nations, qui les premières ont habité la terre, & qui non-ſeulement ont connu les élémens des lettres, mais porté toutes ſortes d'Etudes, de Sciences & d'Arts, juſques à la plus haute perfection. Nous voyons que ces Arts & ces Sciences avoient jeté en Orient des racines profondes, & qu'ils n'en ont pas été aiſément extirpés. Le premier & le plus funeſte coup, qu'ils reçurent, fut la deſtruction de Thèbes, & de ſes Rois, lorſque les Paſteurs, commandés par Salatis, s'emparerent de l'Egypte. Les Sciences & les Arts furent alors renverſés de fond en comble. On les releva : mais ils éprouverent encore un nouvel échec, quand les Paſteurs ayant à leur tête Sabaco, revinrent faire la conquête de la Thébaïde. Enfin leur troiſième chûte eut lieu, lorſque l'Empire de la Baſſe-Egypte, & non, je crois, celui de la Thébaïde, fut transféré à Memphis & que cette Ville fut priſe, comme le racontent les Anciens Hiſtoriens, par les ſeuls Paſteurs d'Abaris ou du Delta, quoiqu'il ſoit peu probable, que, pour une choſe auſſi agréable aux

Paſteurs que le renverſement d'une Ville, toute la Nation ne leur ait pas prêté ſon aſſiſtance.

Ce ſont-là, je penſe, les principales époques de la décadence des Arts & des Sciences en Egypte. Quant aux invaſions de Nébuchadnezzar & de ſes Babyloniens, elles ne furent fatales qu'aux Villes & à leurs Habitans. Elles furent d'ailleurs paſſageres, & les conſéquences n'en pouvoient être de longue durée. Les Prophéties en avoient annoncé à-la-fois, le commencement & la fin. La conquête des Aſſyriens ne fut qu'une expédition de pillage. L'Ecriture-Sainte elle-même nous apprend qu'elle ne devoit durer que quarante années ſeulement, la moitié de la vie d'un homme (1); & qu'elle étoit principalement deſtinée à dédommager Nébuchadnezzar des malheurs, qu'il avoit éprouvés au ſiège de Tyr, où les Habitans irrités détruiſirent eux-mêmes leurs richeſſes, & priverent ce Conquérant du butin qu'il eſpéroit. Les Babyloniens étoient, après les Egyptiens, le Peuple le mieux policé; l'Egypte ſouffrit de leur rapacité, non de leur ignorance, au lieu qu'elle avoit eu à ſouffrir horriblement de l'ignorance des Paſteurs pendant tout le tems de leurs conquêtes.

Après la deſtruction de Thèbes, le commerce & probablement les Arts, s'enfuirent de l'Egypte pendant un certain tems, & ſe retirerent à Edom, Ville dont l'hiſtoire nous eſt bien peu connue, mais qui étoit pourtant à cette époque, ainſi que ſon territoire, le pays le plus riche du monde. David, qui régnoit dans le voiſinage de Sidon & de Tyr, appelle

(1) Ezech., chap. 29 verſ. 11.

Edom, la Cité forte. « Qui me portera dans la Cité forte » n Qui me conduira dans Edom (1) ? »

David, à la ſuite d'une ancienne querelle, & ſans doute auſſi à l'inſtigation des Tyriens ſes amis, s'empara d'Edom, la détruiſit & en diſperſa les Habitans (2). Il étoit alors le guerrier le plus puiſſant du Continent. Tyr & Edom étoient rivales; & le Prince Hébreu, en faiſant la conquête de cette dernière Ville, qu'il unit à ſon Royaume, auroit anéanti le commerce, par les moyens mêmes qu'il employoit pour le cultiver & ſe l'approprier, ſi Tyr n'avoit pas été à même de ſuccéder à Edom, & de raſſembler ſes Marins & ſes Ouvriers, que la conquête avoit diſperſés.

David prit poſſeſſion de deux ports, Eloth & Ezion-Gaber; d'où il fit avec beaucoup de ſuccès, juſqu'à la fin de ſon règne, le commerce à Ophir & à Tarshish. Nous demeurons frappés d'étonnement quand nous réfléchiſſons aux ſommes immenſes que ce Prince reçut en ſi peu de tems des mines d'Ophir. Ce qu'il eſt rapporté que David (3) & ſes fils, fournirent pour l'édification du Temple de Jéruſalem, excède huit cens millions de notre monnoie, ſi toutefois le talent, dont l'Ecriture parle

(1) Pſeaume 60, verſ. 9, & Pſeaume 108, verſ. 10.

(2) Samuel, lib. 2, chap. 8, verſ. 14. — Les Rois, lib. 1, chap. 11, verſ. 15 & 16.

(3) Les Rois, lib. 1, chap. 9, verſ. 26. Chron., lib. 2, chap. 8, v. 17. Chron, chap. 22, verſ. 14, 15, 16, chap. 29, verſ. 3, 4, 5, 6, 7. Trois mille talens hébraïques d'or, réduits en monnoie angloiſe, font vingt-un millions & ſix cens mille livres ſterling; c'eſt-à-dire, cinq cens dix-huit millions quatre cens mille livres tournois.

en cet endroit, étoit le talent Hébraïque (1), & non un poids qui eût la même dénomination, dont la valeur fût moindre, & qu'on réservât spécialement pour le commerce de ces métaux précieux, l'or & l'argent. Peut-être étoit-ce un poids Indien ou Africain, d'abord particulier aux mines mêmes, où l'on alloit chercher l'or, & approprié à cette riche marchandise, ainsi que nous avons substitué en Angleterre pour les mêmes matières un poids qui a un quart de moins que le poids ordinaire (2).

Salomon, qui monta sur le Trône après David son pere, succéda également à l'amitié que David avoit contractée avec Hiram, Roi de Tyr. Salomon visita en personne Eloth & Ezion-Gaber (3), & les fortifia. Il rassembla un grand nombre de Pilotes & de gens de mer qui s'étoient enfuis d'Edom, lorsque son pere en avoit fait la conquête, & dont la plupart s'étoient retirés à Tyr & à Sidon, les deux seules Villes commerçantes de la Méditerranée. Hiram lui fournit beaucoup de matelots : mais les matelots de Tyr, n'étoient pas capables d'exécuter les projets de Salomon, s'ils n'eussent pas été dirigés par des Pilotes & des Marins accoutumés à la navigation du Golfe

(1) La valeur du talent hébraïque est spécifiée dans l'Exode, chap. 38, vers. 25, 26. Car 603,550 personnes étant taxées à un demi-sicle chacune, elles doivent avoir payé en tout 301,775 sicles; & cette somme, est-il dit, montoit à 100 talens & 1775 sicles. Déduisez les deux dernières sommes, & il restera 300,000 sicles qui, divisés par 100, feront 3000 sicles pour chaque talent.

(2) Il y a, dans l'original, notre once *Troy*, différente de l'*Averdupoise*. Le *Troy* est un poids anglois qui a 12 onces, & l'*Averdupoise* en a 16. (*N. du T.*)

(3) Chronique, chap. 8, vers. 17.

d'Arabie & de l'Océan Indien; des hommes enfin, tels qu'étoient ceux qui vivoient autrefois à Edom, & que le Roi des Juifs venoit de recueillir à Eloth & à Ezion-Gaber.

La navigation de la mer Rouge étoit bien différente, à tous égards, de celle de la Méditerranée; car la Méditerranée peut être regardée, en comparaiſon de la mer Rouge, comme un paiſible étang, dont les rivages ſont très-peu écartés l'un de l'autre. D'ailleurs cette petite étendue de mer eſt ſi remplie d'Iſles, que le Pilote avoit beſoin de plus d'art & d'habileté pour éviter la terre, que pour l'aborder. Elle eſt de plus ſujette à des vents variables, puiſqu'elle ſe trouve au Nord des 30° de latitude, limites que la Providence a données à ces vents ſur toute la circonférence du Golfe. La navigation de l'Océan Indien eſt gouvernée par des loix plus régulières, plus commodes pour les Marins, & très-différentes de celles auxquelles la Méditerranée eſt ſoumiſe. Mais, avant d'aller plus loin, il eſt néceſſaire d'expliquer ce phénomène.

Tous ceux qui connoiſſent un peu l'hiſtoire d'Egypte, ſavent que les vents du Nord y règnent pendant les ſix mois de la plus grande chaleur, & qu'on les y nomme les vents Etéſiens, ou les vents d'Eté. Ces vents balayent la vallée du Nord au Sud qui eſt la direction de l'Egypte, ainſi que celle du Nil, qui la partage. Les deux chaînes de montagnes, qui bordent l'Egypte à l'Orient & à l'Occident, forcent le vent de ſuivre cette direction préciſe.

Il eſt naturel de penſer qu'il en ſeroit de même pour le Golfe d'Arabie, ſi cette mer étroite avoit une direction pa-

rallèle à la terre d'Egypte, c'eſt-à-dire, du Septentrion au Midi. Cependant le Golfe d'Arabie, ou ce que nous appellons la mer Rouge, s'étend preſque du Nord-Oueſt au Sud-Eſt, depuis Suez juſques à Moka. Là, elle tourne & va preſque de l'Eſt à l'Oueſt, juſques à ſa jonction avec l'Océan Indien par le détroit de Babel-mandeb, ainſi que je l'ai déjà dit; & on pourra mieux le voir encore en conſultant la Carte.

Ainſi les vents Etéſiens, qui ſont directement Nord en Egypte, prennent ici la direction du Golfe, & ſoufflent avec force dans cette direction pendant tout l'Eté; c'eſt-à-dire, que, depuis le mois d'Avril juſques au mois d'Octobre, le vent règne du Nord-Oueſt ſur toute l'étendue de la mer Rouge, en remontant juſques au détroit, & que de Novembre en Mars, il eſt directement contraire, & deſcend le Golfe depuis le détroit de Babel-mandeb juſques à l'Iſthme de Suez.

Ces vents ſont appellés par quelques perſonnes les vents aliſés: mais c'eſt par erreur qu'on leur a donné ce nom, qui peut ſervir à répandre de la confuſion dans les relations & à les rendre inintelligibles. Le vent aliſé eſt un vent qui ſouffle pendant tout le cours de l'année, & qui a toujours ſoufflé du même point de l'Horizon, tel le vent de Sud-Oueſt, au Sud de la ligne, règne ſur l'Océan pacifique & ſur l'Océan Indien. Mais, au contraire, les vents dont nous parlons à préſent s'appellent mouſſons. Chaque année, ils ſoufflent régulièrement ſix mois du Nord & ſix mois du Sud ſur le Golfe d'Arabie, tandis que ſur l'Océan Indien au-delà du détroit de Babel-mandeb, leur direction eſt préciſément oppoſée pendant le même tems; c'eſt-à-dire, que, pendant l'Eté, ils viennent du Sud,

& pendant l'hiver, ils viennent du Nord, avec une légere inclinaiſon à l'Eſt ou à l'Oueſt.

L'on obſervera donc qu'un vaiſſeau partant de Suez ou du Golfe de l'Elan, dans quelque mois d'Eté que ce ſoit, rencontrera un vent de Nord-Oueſt très-violent, qui le portera directement du Golfe à Moka. A Moka, la côte va de l'Orient à l'Occident, juſques au détroit de Babel-mandeb; ainſi, le vaiſſeau parti de Moka aura, pendant un court eſpace de chemin, des vents variables, mais la plupart du tems ſouffiant de l'Oueſt; & ces vents le conduiront bientôt au détroit. Il n'a donc plus beſoin de la mouſſon du Golfe, qui venoit du Nord, & quand il a paſſé dans l'Océan Indien, il rencontre une autre mouſſon directement oppoſée, pendant les ſix mois d'Eté, à celle qui l'avoit favoriſé ſur la mer. Cette mouſſon ne lui eſt pas moins favorable. Elle ſouffle du Sud-Oueſt, & le porte à pleines voiles, ſans aucun délai, ſans aucun obſtacle, dans quelque port de l'Inde, qu'il veuille aller.

A ſon retour, il a le même avantage. Il fait voile pendant les mois d'hiver avec la mouſſon propre à cet Océan, qui ſouffle alors du Nord-Eſt, & qui le conduit au détroit de Babel-mandeb; le détroit franchi, il trouve dans le Golfe un vent de Sud-Eſt directement contraire à celui qui eſt dans l'Océan; mais la route qu'il a beſoin de faire eſt contraire auſſi; & ce vent de Sud-Eſt, ſuivant la direction du Golfe, le mène à Suez, ou dans le Golfe de l'Elan, en quelqu'endroit enfin qu'il ait beſoin de ſe rendre. Juſques-là tout eſt ſimple, clair, aiſé à comprendre; & c'eſt-là la raiſon pour laquelle dans les premiers âges, le commerce de l'Inde ſe fit ſans aucune difficulté.

CEPENDANT il s'eſt élevé beaucoup de doutes ſur le port; appellé *Ophir*, d'où l'on tira l'immenſe quantité d'or & d'argent, qui étoit néceſſaire dans le tems, où l'on voulut ſe préparer à bâtir le Temple de Jéruſalem. On n'a pas pu encore s'accorder ſur la partie du monde, où étoit ſitué cet Ophir. Avec ce voyage, on en faiſoit auſſi un à Tarshish, qui éprouve les mêmes difficultés. La même flotte alloit dans ces deux endroits, pendant la même ſaiſon.

POUR reconnoître avec certitude le lieu où étoit Orphir, il eſt néceſſaire d'examiner ce qu'en dit l'Ecriture; & de raſſembler tout ce qui le décrit préciſément, ſans permettre que notre imagination nous emporte plus loin.

PREMIÈREMENT, pour aller faire le commerce à Ophir, on partoit du Golfe de l'Elan, & on traverſoit l'Océan Indien.

SECONDEMENT, les retours étoient en or, argent & ivoire; mais principalement en argent (1).

TROISIÈMEMENT enfin, les flottes demeuroient pour aller & pour venir, préciſément trois ans (2), & elles ne reſtoient jamais ni plus ni moins de tems dans ce voyage.

OR, ſi les flottes de Salomon partoient du Golfe de l'Elan pour l'Océan Indien, leur voyage exigeoit de toute néceſſité qu'elles ſe ſerviſſent des mouſſons, parce qu'il ne règne point

(1) Rois, liv. 1, chap. 10, verſ. 2.
(2) *Ibid*, & 2, chron., chap. 9, verſ. 21.

d'autres vents

d'autres vents ſur ces mers. Et ce qui prouve indubitablement qu'elles en profitoient, c'eſt le terme précis de trois ans, qu'elles mettoient pour ſe rendre à Ophir, & revenir à Ezion-Gaber. Car il eſt clair, de manière à n'avoir beſoin ni de preuve, ni de l'appui d'aucun raiſonnement, que ſi ce voyage avoit été fait avec des vents variables, on n'auroit jamais dû obſerver qu'il falloit un terme limité pour l'allée & pour la venue. Les flottes auroient pu retourner d'Ophir dans deux, trois, quatre ou cinq ans; & le terme fixe de trois ans auroit été impoſſible à obſerver, dans quelque endroit du Globe qu'eût pu être ſitué Ophir.

Ni l'Eſpagne, ni le Pérou ne pouvoit être Ophir. Pendant une partie du voyage qu'il eût fallu faire pour ſe rendre dans ces endroits, on auroit trouvé des vents variables, & conſéquemment le retour en eût été incertain. L'Iſle de Ceylan, dans les Indes Orientales, ne pouvoit pas non plus être Ophir. On s'y rend & on en revient, à la vérité avec les mouſſons: mais j'ai déjà démontré qu'un an eſt tout ce qu'il faut pour un pareil voyage. En outre, Ceylan a bien de l'ivoire: mais elle n'a ni or, ni argent; & quant à Saint-Domingue, elle ne poſsède, ni de l'argent, ni de l'ivoire.

Quand les Tyriens découvrirent l'Eſpagne, ils y trouverent une immenſe quantité d'argent, en maſſes énormes: mais ils le porterent à Tyr par la Méditerranée, & ils l'envoyerent enſuite par terre juſques ſur la mer Rouge, afin de payer les marchandiſes qu'ils faiſoient venir des Indes. Tarshish n'eſt pas non plus un port qu'on eût pu trouver dans aucun de ces voyages: ainſi,

cette partie de la deſcription pêche, & d'ailleurs il n'y a pas non plus des Eléphans en Epagne.

Ce furent les mines d'Ophir, qui fournirent probablement de l'or en Orient, dans les premiers âges. Conſéquemment il auroit dû paroître de grandes traces d'excavations. Cependant en aucun des endroits, dont nous venons de parler, on ne trouve de grandes marque de l'exploitation d'aucune mine. Les anciennes traces des mines d'argent, qui étoient en Eſpagne, ſont à préſent ignorées; & il n'y a jamais eu de mines d'or.

Juan-Dos-Santos (1), moine Dominicain, dit que ſur la côte d'Afrique, dans le Royaume de Sofala, ſitué vis-à-vis de l'Iſle de Madagaſcar, il y a des mines d'or & d'argent, plus abondantes qu'aucune autre mine connue, ſur-tout celles d'argent. Elles paroiſſent avoir été exploitées depuis les premiers ſiècles. Elles étoient encore ouvertes & on y travailloit; quand les Portugais conquirent cette partie de la Péninſule; & vraiſemblablement qu'on les a abandonnées depuis la découverte du Nouveau-Monde, plutôt par politique que par aucune autre raiſon.

Juan-Dos-Santos raconte qu'il aborda à Sofala en l'année 1586, & qu'il remonta la grande riviere de Cuama, où les moines de ſon Ordre deſirant toujours d'être dans le voiſinage de l'or, avoient placé leur Couvent. De-là il pénétra à environ deux cens lieues dans le pays, & il vit les mines d'or, qu'on exploitoit

(1) Voyez le Voyage de Dos-Santos, publié par Legrand.

alors dans la montagne d'Afura (1). A une distance considérable de ces mines, étoient les mines d'argent de Chicoua. Dans les unes & les autres, on trouve des excavations, qui paroissent très-anciennes; & auprès de ces divers endroits, les maisons des Rois sont actuellement faites de paille & de boue, tandis qu'il y subsiste encore des restes considérables de bâtimens, construits avec des pierres & de la chaux.

C'est une tradition généralement adoptée dans ce pays là; que ces ouvrages ont appartenu autrefois à la Reine de Saba, & qu'ils furent bâtis dans le tems du commerce de la mer Rouge, & à cause de ce commerce. Tous les Caffres (2) conservent parmi eux la mémoire de ce fait.

Eupolemus, ancien Auteur, cité par Eusèbe (3), dit, en parlant de David, qu'il fit construire des vaisseaux à Eloth, Ville d'Arabie, & qu'il envoya des mineurs, ou, comme il les appelle, des *hommes à Métal*, à Orphi ou Ophir, Isle de la mer Rouge. Mais, par la mer Rouge, cet Ecrivain entend, sans doute, l'Océan Indien (4); & par Orphi, vraisemblablement il désigne l'Isle de Madagascar. Orphi, ou Ophir, pourroit avoir été le nom du Continent, au lieu de Sofala, ou bien Sofala, où les mines sont, pourroit avoir été le Continent d'Orphi.

(1) Voyez la carte de ce Voyage.

(2) M. le Chevalier Bruce, qui conserve exactement l'orthographe orientale, écrit *Cafis*. (*Note du Traducteur.*)

(3) Euseb., Præp., Evang. lib. 9.

(4) Dionysii Periigesis, vers. 38. And Comment. Eustathii in eundem.; Strabo, lib. 16, pag. 765. — Agathemeri Geographia, lib. 2, chap. 11.

Les Rois des Iſles ſont ſouvent cités dans ces Voyages. Socotorra, Madagaſcar, les Commoras, & pluſieurs petites Iſles des environs, ſont apparemment ce que l'Ecriture appelle les *Iſles*. Tout ſe réduit donc alors à trouver un lieu, ſoit Sofala, ſoit quelqu'autre contrée adjacente, qui puiſſe fournir indubitablement de l'or, de l'argent & de l'ivoire en grande quantité, qui ait de vaſtes excavations, & qui, en même tems ſoit dans une poſition telle, par rapport aux mouſſons, qu'il faille abſolument trois ans pour en faire le voyage, ſans qu'il exige plus de tems, ni qu'on puiſſe le faire en moins, & ce lieu eſt Ophir.

Essayons maintenant de nous rendre à ces mines de Dos-Santos, avec les mouſſons, que nous avons déjà expliquées en décrivant le voyage des Indes. Les flottes, ou les vaiſſeaux, partant en Juin d'Ezion-Gaber, ſe rendroient à Moka avec la mouſſon du Nord. Là, non la mouſſon, mais la direction du Golfe change, & la violence des vents de Sud-Oueſt, qui règnent dans l'Océan Indien, ſe fait quelquefois ſentir dans la route de Moka. Les vaiſſeaux mouillent alors dans ce port; & y attendent un tems plus calme & des vents favorables, qui le conduiſent juſques en-dehors du détroit de Babel-mandeb, dans le court paſſage duquel le vent eſt toujours variable. S'ils avoient beſoin de ſe rendre aux Indes, leur route ſeroit à l'Eſt-Nord-Eſt; ou au Nord-Eſt-quart-de-Nord; & ils trouveroient un vent très-fort de Sud-Oueſt, qui les porteroit dans quelque partie de l'Inde où ils voulûſſent aller, dès qu'ils auroient doublé le Cap Gardefan.

Mais les choſes ſont bien différentes, s'ils ſont deſtinés pour

Sofala, leur route eſt preſque au Sud-Oueſt, & ils rencontrent au Cap Gardefan un vent violent de Sud-Oueſt, qui leur eſt directement contraire. Etant obligés de retourner dans le Golfe, ils prennent ce vent pour un vent aliſé, parce qu'ils ne peuvent faire leur route de Moka, qu'avec la mouſſon d'Eté, qui ne les conduit que juſques au détroit de Babel-mandeb, & qui les laiſſe enſuite abandonnés à un vent contraire, à un courant très-fort, & à une mer tempétueuſe.

Il étoit abſolument impoſſible de tenter un pareil voyage à la voile, parce que les vaiſſeaux n'alloient dans les premiers tems que vent arrière. Si on l'avoit voulu achever, il auroit fallu employer des avirons (1); & beaucoup de dépenſes inutiles & la perte d'un grand nombre d'hommes, euſſent été les conſéquences néceſſaires de ces eſſais. Ceci n'eſt point une ſimple conjecture. Le Prophète Ezéchiel décrit le fait: en parlant des voyages des Tyriens, & peut-être même de celui que je viens de tracer. Il dit: « Tes rameurs t'ont portée dans les grandes » eaux (l'Océan); le vent d'Orient t'a briſée dans le milieu » des mers (2). » En un mot, le vent d'Orient, c'eſt-à-dire; le vent de Nord-Eſt, étoit la vraie mouſſon propre à les conduire à Sofala. Cependant, n'ayant point de voiles, étant ſur une côte, où le vent donnoit en plein, ſur une côte très-dangereuſe, & dans une mer très-groſſe, il leur eût été impoſſible avec leurs avirons, d'échapper au naufrage.

Enfin, la philoſophie, l'obſervation, la perſévérance infa-

(1) Ezech, chap. 27, verſ. 6.
(2) Ibid, chap. 27, verſ. 26.

tigable de l'homme, qui cherche à exécuter tous les projets que ſon intérêt lui ſuggere, triompherent de ces difficultés, & apprirent aux Navigateurs du Golfe d'Arabie, que ces vents périodiques qu'ils avoient d'abord regardés comme des obſtacles invincibles au commerce de Sofala, étoient, quand on les connoiſſoit, les moyens les plus sûrs & les plus prompts d'exécuter ce voyage.

Les vaiſſeaux qui, alloient trafiquer à Sofala, partoient en Eté du Golfe d'Arabie, ainſi que je l'ai déjà dit; & profitoient d'une mouſſon du Nord, qui les conduiſoit à Moka. Là, la mouſſon leur manquoit, par rapport au changement de direction du Golfe. Les vents de Sud-Oueſt, qui ſoufflent en dehors du Cap Gardefan, dans l'Océan Indien, avoient tant de violence qu'ils ſe faiſoient ſentir juſques dans la route de Moka, & rendoient cet endroit aſſez difficile pour les vaiſſeaux. Mais bientôt le vent changeoit. Le tems devenoit calme; & les vaiſſeaux, j'imagine, étoient dans le mois d'Août, tranquillement à l'ancre ſous le Cap Gardefan, où étoit le port que long-tems après, on a appellé Promontorium Aromatum. Là; les vaiſſeaux étoient obligés de demeurer juſqu'en Novembre, parce que, pendant tous les mois de l'Eté, les vents, au Sud du Cap, ſouffloient violemment du Sud-Oueſt, & étoient, comme je l'ai expoſé plus haut, directement contraires au voyage de Sofala. Mais le tems n'étoit pas perdu. On achettoit là une partie des marchandiſes, qu'on vouloit rapporter, telles que l'ivoire, l'encens & la Myrrhe; & les vaiſſeaux même étoient l'endroit, où l'on tenoit le marché de ces divers objets.

Je penſe qu'en Novembre les vaiſſeaux partoient avec un

vent de Nord-Eſt, avec lequel ils auroient bientôt fait leur voyage. Mais, à la hauteur de la côte de Mélinde, ils rencontroient, au mois de Décembre, une mouſſon irrégulière du Sud-Oueſt, que, de nos jours, le Docteur Halley a obſervée le premier. Cette mouſſon les empêchoit d'arriver à Sofala, & les obligeoit de relâcher dans le petit Port de Moka, auprès de Mélinde, ou plus près encore à Tarshish, que nous trouvons ici par accident, & que nous regardons comme un puiſſant garant de la rectitude de nos idées ſur tout le reſte du voyage.

Dans les annales de l'Abyſſinie, nous voyons qu'Amda Sion, ayant porté la guerre ſur cette côte, dans le quatorzième ſiècle, avoit, dans le nombre de ſes vaſſaux rebelles, un Chef de Tarshish, pays déſigné dans le même endroit, où nous venons de le placer.

Les vaiſſeaux de Salomon étoient donc obligés de s'arrêter à Tarshish juſques en Avril de l'année ſuivante. En Mai, le vent paſſoit au Nord-Eſt, & probablement les portoit dans le cours du même mois à Sofala. Tout le tems qu'ils reſtoient à Tarshish étoit utilement employé. Une partie de leur cargaiſon devoit être priſe là, & ſans doute on l'achetoit, ou on en concluoit le marché, pour la prendre au retour. Depuis le mois de Mai, de la ſeconde année, juſques à la fin de la mouſſon en Octobre, les vaiſſeaux ne pouvoient pas quitter le Port : le vent étoit au Nord-Eſt ; mais, pendant ce tems, les Navigateurs-Commerçants, embarquoient les marchandiſes, que, j'imagine, ils avoient trouvé toutes prêtes.

Les vaiſſeaux repattoient de Sofala dans le mois de Décembre de la ſeconde année, avec la mouſſon du Sud-Oueſt, qui, en peu de ſemaines, les auroit portés dans le Golfe d'Arabie, ſi à la hauteur de Moka, près de Mélinde & de Tarshish, ils n'avoient pas rencontré la mouſſon de Nord-Eſt, laquelle les obligeoit d'entrer dans ce Port juſques à ce qu'elle fût changée. Enſuite le vent de Sud-Oueſt venoit à leur ſecours, au mois de Mai de la troiſième année, avec ce vent, ils franchiſſoient le Détroit de Babel-mandeb & ſe rendoient à Moka, où ils étoient confinés par la mouſſon d'Eté, qui régnoit ſur le Golfe d'Arabie, depuis Suez juſques dans l'Yémen. Là ils attendoient que cette mouſſon du Nord changeât & paſsât au Sud-Eſt, en Octobre ou en Novembre, & alors ils faiſoient aiſément route pour le Golfe de l'Elan, où ils arrivoient vers le milieu ou la fin de Décembre de la troiſième année. Ils n'avoient pas beſoin de plus de tems pour compléter leur voyage: mais il étoit impoſſible d'en employer moins. En un mot, ils avoient changé ſix fois de mouſſon, ce qui fait exactement trente-ſix mois, ou bien trois ans; &, autant que j'en puis juger, il n'y a point d'autre combinaiſon de mouſſons ſur toute l'étendue du Globe, qui pût être auſſi-bien appliquée à ce voyage.

Si l'on conſulte la Carte, & qu'on la garde devant ſoi, pendant qu'on lira ces détails, on verra qu'il ne reſte plus aucune difficulté. C'eſt pour l'inſtruction de mes Lecteurs que cette Carte a été faite, non pour celle du ſavant Prélat (1) à qui elle eſt dédiée, & qui eſt bien plus capable de répandre un

(1) Le Docteur Douglas, Evêque de Carliſle.

nouveau

nouveau jour, même ſur ce ſujet, qu'il n'a beſoin de profiter de mes obſervations.

Le célèbre Monteſquieu ſoupçonne qu'Ophir étoit réellement ſur la côte d'Afrique; & les conjectures de ce grand Homme méritent peut-être plus d'attention, que les aſſertions d'un autre. Il avoit trop de lumières & trop de ſagacité, pour douter de la réalité de ce voyage, & pour chercher Ophir & Tarshish en Chine. Cependant ne connoiſſant point les particularités des mouſſons, qui règnent ſur ces côtes, dont Eudoxe a parlé le premier, mais d'une manière très-légère, & que le Docteur Halley a depuis peu obſervées & décrites, il étoit ébranlé, en conſidérant que, du tems de Salomon, un vaiſſeau ne faiſoit dans trois ans qu'un millier de lieues, que nous regardons à peine comme un trajet d'un mois. D'après cela, il ſuppoſe que la lenteur du voyage étoit occaſionnée par l'imperfection des vaiſſeaux, & il fait là-deſſus beaucoup de calculs & de raiſonnemens ingénieux, dont il tire les conſéquences. Il ſuppoſe donc que les vaiſſeaux employés par Salomon étoient de l'eſpèce, qu'il appelle Jonques (1) de la mer Rouge, faits de papyrus, & recouverts de peaux d'animaux ou de cuir.

Pline (2) a dit qu'une de ces Jonques de la mer Rouge demeuroit vingt jours à faire un voyage, qu'un vaiſſeau Grec ou Romain auroit fait en ſept jours; & Strabon (3) avoit obſervé la même choſe avant Pline.

(1) Eſprit des Loix, lib. 21, chap. 6.
(2) Plin. lib. 6, cap. 22.
(3) Strabo, lib. 15.

Cependant la lenteur de ces vaiſſeaux (1) ne peut point réſoudre la difficulté, car ſi les Jonques étoient les vaiſſeaux, qu'on envoyoit à Ophir, elles auroient été employées bien davantage dans les voyages de l'Inde, qui étoient plus courts. Mais les Egyptiens faiſoient ce voyage en un an; & c'étoit tout ce qu'auroit pu faire un vaiſſeau Grec ou Romain. Les Jonques ne compoſoient donc point les flottes de Salomon. Ce Prince employoit des vaiſſeaux Tyriens & Iduméens, les vaiſſeaux les plus ſolides & les meilleurs voiliers de leur tems. Quiconque a vu l'impétuoſité de la mer, la force des courans, & la violence des vents du Sud-Oueſt, au-delà du détroit de Babel-mandeb, n'a pas beſoin qu'on lui prouve, par aucun raiſonnement, qu'un vaiſſeau fait de papyrus & de cuir ne réſiſteroit pas une heure dans cet Océan.

CERTES les Jonques étoient des bâtimens très-légers & très-commodes, faits pour traverſer le Golfe étroit, qui ſéparoit les Sabéens des Cushites, vis-à-vis d'Azab, ſur la mer Rouge, & pour porter des proviſions de l'Arabie heureuſe dans les endroits les plus déſerts de la côte d'Azab. J'ai déjà donné à entendre que les noms des lieux qu'on trouve dans ces parages, démontroient ſuffiſamment les pertes conſidérables d'hommes occaſionnées par les voyages de Sofala, avant qu'on ſe ſervît de voiles & qu'on eût appris à connoître les mouſſons.

A préſent, je vais examiner juſques à quel point cette vérité eſt confirmée par les noms divers qu'on avoit donnés aux

(1) Je ſais qu'il y a beaucoup d'opinions contraires ſur ce ſujet, & que les Jonques doivent avoir été de différente eſpèce. *Vide Sabn.*

lieux où l'on paſſoit, & qu'ils conſervent encore dans le langage du pays.

Il eſt fait mention, dans les voyages de Sofala, de trois Mokas (1), ſitués en divers endroits, & fort éloignés l'un de l'autre. Le premier eſt dans l'Arabie déſerte, preſque par les 30° de latitude Nord, & non loin de l'extrémité du Golfe de Suez. Le ſecond eſt par 13°, à peu de diſtance du détroit de Babel-mandeb; & enfin le troiſième eſt par 3° de latitude Sud, près de Tarshish, ſur la côte de Mélinde.

Le nom de Moka, dans la langue Ethiopienne, ſignifie une priſon; & il eſt préciſément appliqué aux trois endroits, dont nous venons de parler, parce qu'un vaiſſeau eſt forcé de ſéjourner quelques mois dans chacun d'eux, pour attendre le changement des mouſſons & avoir la liberté de pourſuivre ſon voyage.

A Moka, près de l'extrémité du Golfe de Suez, le vaiſſeau qui a beſoin de faire route au Sud, pour ſe rendre au détroit de Babel-mandeb, reſte empriſonné tout l'hiver, & juſques à l'inſtant où la mouſſon d'Eté vient le délivrer.

A Moka, dans l'Arabie heureuſe, il en arrive autant au vaiſſeau, qui veut ſe rendre à Suez, pendant les mois d'Eté. Il peut bien revenir du détroit de Babel-mandeb, dans la route de Moka, à cauſe de la direction accidentelle de la partie du

(1) M. le Chevalier Bruce écrit ce mot *Mocha*.

Golfe qui eſt près de l'entrée : mais, dans le mois de Mai, le vent de Nord-Oueſt, le force de relâcher à Moka, & là, il attend que la mouſſon du Sud-Eſt vienne lui permettre d'achever ſa route.

Après qu'on a doublé le Cap Gardefan la mouſſon d'Eté, qui ſouffle du Nord-Eſt, porte le vaiſſeau à pleines voiles vers Sofala ; mais une mouſſon anomale l'arrête à la hauteur de Mélinde, & le fait aborder à Tarshish, où il eſt empriſonné, pendant ſix mois, dans un autre Moka. Ainſi ce mot, employé avec emphaſe, pour déſigner les lieux où les vaiſſeaux ſont néceſſairement détenus par rapport à la viciſſitude des mouſſons, prouve la vérité de ce que j'ai dit.

Le dernier Cap qu'on trouve ſur le rivage d'Abyſſinie, avant d'entrer dans le détroit de Babel-mandeb, eſt le Cap Defan. Les Portugais l'ont appellé Cap *Daſui* : mais le mot *Daſui*, n'a de ſignification dans aucun langage. Les Abyſſiniens du côté deſquels il eſt ſitué, le nomment Cap *Defan*, c'eſt-à-dire, le Cap des Funérailles. C'étoit-là, ſans doute, que le vent d'Eſt pouſſoit à terre les cadavres, de ceux qui avoient fait naufrage ſur ces mers. La pointe de la même côte, qui s'avance dans le Golfe, un peu en-deça du détroit de Babel-mandeb, étoit appellée par les Romains *Promontorium Aromatum* ; & depuis les Portugais lui ont donné le nom de Cap *Gardefui*. Mais les Abyſſiniens & tous les Navigateurs de la mer Rouge, ne le nomment que le Cap *Gardefan*, le Promontoire de la ſépulture.

Plus près encore du détroit, dans le Royaume d'Adel

il y a un petit Port qu'on appelle *Meté*, c'eſt-à-dire, la mort; ou bien *il eſt mort* ou *ils ſont morts*. Plus à l'Oueſt encore eſt le Mont-Félix, que les Portugais ont ainſi nommé par corruption. Les Romains l'appelloient *Elephas Mons*, la montagne de l'Eléphant, & les naturels du pays, le nomment Jibbel-Féel, ce qui veut dire la même choſe que le nom latin. Les Portugais, qui ne ſavoient point que Jibbel-Féel ſignifioit le Mont de l'Eléphant, ſe ſont laiſſé entraîner par le rapport des ſons, & l'ont appellé le Mont-Félix, le Mont heureux, titre auquel ce lieu n'a ſûrement aucun droit.

Le détroit par lequel on paſſe du Golfe d'Arabie, dans l'Océan Indien, eſt appellé, par les Portugais, Babel-mandel; mais ce mot n'a aucun ſens. Le nom que lui donnent les Orientaux, eſt Babel-mandeb, c'eſt à-dire, la porte de l'Affliction. Ptolémée (1) place auprès de ce détroit une Ville, qu'il nomme en Grec Mandaeth, ce qui me ſemble n'être qu'une corruption de Mandeb.

Le Promontoire, qui forme le côté Méridional du détroit & la Ville qui y eſt ſituée, portent le nom de *Diræ*, ce qui veut dire l'enfer, & Ptolémée les appelle Δειρη (2). C'eſt auſſi une traduction du nom ancien, parce que le mot de Δειρη, ou *Diræ*, n'a aucune ſignification en Grec.

Après avoir paſſé Moka, on trouve, dans le canal, un

(1) Ptolem., Geog., lib. 4, cap. 7.
(2) Ibid.

grouppe d'Iſles, appellées Jibbel Zékir, c'eſt-à-dire, les Iſles de la prière en mémoire des morts. Plus loin, dans la même direction en ſuivant le Golfe, on en voit d'autres déſignées par le nom de Sébaat Gzier, ce qui veut dire honneur à l'Eternel; & nous pouvons ſuppoſer que ces Iſles avoient été ainſi nommées au retour de la navigation périlleuſe de Sofala.

Toute la côte à l'Eſt de l'endroit où le Cap Gardefan s'avance au loin dans la mer, eſt le territoire de Saba, qui de tems immémorial, a été le lieu où l'on a vendu l'encens, la myrrhe & le baume. Derrière Saba, on trouve dans l'Océan Indien, le pays appellé *Regio Cinnamonifera*, où croît, en effet, une immenſe quantité de canelle ſauvage.

Dans l'intérieur des terres, qui ſont près d'Azab, il y a, ainſi que je l'ai déjà obſervé, de grandes ruines, dont quelques-unes ſont compoſées de petites pierres jointes avec de la chaux, & ont une adhérence extrêmement forte. Il y a ſur-tout un Aquéduc, lequel ſervoit anciennement à porter une grande quantité d'eau, provenant d'une fontaine ſituée dans les montagnes; & ſans doute, ce monument doit avoir contribué beaucoup à l'ornement, à la ſalubrité & aux délices de Saba. Il eſt conſtruit de grands blocs de marbre, tirés des montagnes voiſines, placés l'un ſur l'autre, ſans chaux, ni ciment, mais joints avec des crampons d'airain très-fort. L'on trouve auſſi dans le même endroit, un grand nombre de puits, ou de réſervoirs, d'environ ſix pieds de large, faits également de blocs de marbre, taillés en portion de cercle, & adaptés l'un à l'autre avec des crampons pareils à ceux de l'Aquéduc. Ceci

eſt d'autant plus ſurprenant qu'Agatharcidès (1) raconte, que les Aliléens & les Caſſandrins, ſitués dans le Sud de l'Arabie, préciſément vis-à-vis d'Azab, poſſédoient tant d'or qu'ils en donnoient pour du fer, le double du poids, le triple pour de l'airain, & le décuple pour de l'argent. Cet Auteur ajoute qu'en creuſant la terre dans ces contrées, on trouvoit des morceaux d'or gros comme des noyaux d'olive, & quelquefois davantage.

Il me ſemble vraiment extraordinaire, ſi l'airain étoit à un ſi haut prix, en Arabie, qu'on l'employat, à Azab, aux choſes les plus communes. Mais, quoi qu'il en ſoit, les Habitans du continent d'Afrique, & ceux de la Péninſule d'Arabie, qui lui eſt oppoſée, s'accordent à dire que c'étoit-là l'Empire de la Reine de Saba, fameuſe par le voyage qu'elle fit à Jéruſalem. Ils ſoutiennent que ces monumens d'Architecture lui ont appartenu; qu'ils étoient érigés dans le Chef-lieu de ſa réſidence; & que tout l'or, l'argent & les parfums ſortoient de ſon Royaume de Sofala, qui étoit le même lieu qu'Ophir, & qui venoit juſques à Azab, s'étendant à-la-fois ſur les côtes de l'Océan Indien, & ſur celle de la mer Rouge.

L'on croira peut-être que c'eſt ici le lieu, où je vais raconter le voyage, que la Reine de Saba fit en Paleſtine. Mais l'importance de cette expédition, & la place qu'elle occupe dans les Antiquités Judaïques, rend ce ſujet digne d'être traité en particulier. D'ailleurs la connexion, qu'il eſt ſuppoſé avoir avec la fondation de l'Empire des Abyſſiniens, dont je vais bientôt

(1) Agatharcidès, pag. 60.

tracer l'Hiſtoire, m'engage à différer d'en parler juſqu'alors. Contentons-nous à préſent de continuer à décrire l'ancien commerce du Golfe d'Arabie, & nous reprendrons le récit du voyage de la Reine de Saba, lorſque nous le pourrons, ſans interrompre ce que nous avons encore à dire ſur d'autres matières.

CHAPITRE V.

CHAPITRE V.

Etat chancelant du Commerce de l'Inde. — Les expéditions militaires des Perſes lui nuiſent. — Il reprend ſa vigueur ſous les Ptolémées. — Il tombe en décadence ſous l'Empire des Romains.

Les jours proſpères du commerce, qui enrichit le Golfe de l'Elan, ſembloient preſque être à leur terme. Cependant, après la révolte des dix Tribus, Edom demeurant à la famille de David, on continua à faire quelque trafic ſur cette mer, malgré les difficultés qu'on avoit à ſurmonter (1). Ces expéditions durerent juſques à la fin du règne de Joſaphat (2) : mais alors Joram ſuccédant à ce Prince, les Edomites ſe révolterent, ſe choiſirent un Roi de leur Nation, & ne furent plus ſoumis aux Rois de Juda, juſques au règne d'Uzziach (3) qui conquit Eloth, le fortifia, & l'ayant peuplé d'une Colonie de Juifs, y fit revivre l'ancien commerce. Les choſes demeurerent ainſi juſqu'au tems du Roi Ahaz, quand Rezin, Roi de Damas, s'empara d'Eloth (4), en chaſſa les Juifs, & établit à leur place une Colonie de Syriens. Mais le vainqueur ne jouit pas long-tems de ſon triomphe. L'année ſuivante, il fut vaincu lui-

(1) 1 Rois, chap. 22, verſ. 48. — 2. Chron. chap. 20, verſ. 36.
(2) 2 Chron. chap. 21, verſ. 10. — 2 Rois, chap. 2, verſ. 22.
(3) 2 Rois, chap. 14, verſ. 22. — 2 Chron. chap. 26, verſ. 2.
(4) 2 Rois, chap. 16, verſ. 6.

même par Tilgath-Pileſer (1); & un des fruits de la victoire de ce dernier fut la priſe d'Eloth, qui depuis ne rentra jamais ſous la domination des Juifs, ni ne leur procura plus aucun avantage.

Les guerres continuelles, qui dévaſterent les Villes du Golfe de l'Elan, l'expulſion des Edomites, tous les grands événemens enfin qui ſe ſuivirent immédiatement l'un l'autre, interrompirent le commerce de la mer Rouge, dont les Ports n'avoient plus aucune ſûreté, étant ſans ceſſe ſous des Puiſſances Etrangères, & remplis d'une ſoldateſque toujours ardente au pillage. Ce commerce paſſa donc dans un lieu, qui étoit le centre d'un grand empire, & où il devoit plutôt eſpérer de trouver un Gouvernement doux & policé, que dans des villes toujours peu ſûres, & ſur des frontières continuellement expoſées aux ravages. Les marchands des Indes & ceux d'Afrique convinrent de ſe réunir en Aſſyrie, comme ils avoient fait du tems de Sémiramis. Les uns s'y rendoient par le Golfe Perſique & l'Euphrate, les autres en traverſant l'Arabie. L'Aſſyrie devint donc le principal marché du commerce de l'Orient.

Les conquêtes de Nabopollaſer, & de ſon Fils Nebuchadnezzar, avoient répandu une quantité prodigieuſe d'or & d'argent dans Babylone. Le premier de ces Conquérans avoit non-ſeulement pillé Tyr (2), mais encore le Temple de Salomon (3), & tout l'or que le Prince Hébreu avoit autre-

(1) 2 Rois, chap. 16, verſ. 6.
(2) Ezech, chap. 26, verſ. 7.
(3) 2 Rois, chap. 24, verſ. 13. — 2 Chron. chap. 36, verſ. 7.

fois tiré d'Ophir. Il avoit, en outre, conquis & dévasté l'Egypte, & interrompu la communication du commerce dans toutes ſes Villes, en exterminant la plus grande partie de leurs habitans; ainſi, de toutes parts, il acquit des richeſſes immenſes; & heureuſement pour les perſonnes, qui faiſoient le commerce, l'Aſſyrie avoit des loix écrites; & cet avantage particulier ſauva leurs propriétés de la violence & de l'injuſtice.

Je penſe que la phraſe qu'on lit dans la Bible, « La loi des » Mèdes & des Perſes n'eſt point altérée (1), » doit déſigner ſeulement les loix écrites, d'après leſquelles ces pays étoient gouvernés, au lieu de demeurer abandonnés au caprice des Juges, comme étoit le reſte de l'Orient, & comme il l'eſt à préſent tout entier.

L'Empire des Aſſyriens ſe trouvoit dans la ſituation, que je viens d'expoſer, lorſque Cyrus parut. Ce Prince ayant conquis Babylone (2), & fait égorger Belshazzer (3), qui en étoit Roi, devint maître du commerce & de toutes les richeſſes de l'Orient. Quel que ſoit le caractère que les Hiſtoriens attribuent à ce Conquérant celèbre, la conduite qu'il tint, par rapport au commerce de l'Orient, décèle une grande foibleſſe. Non content de l'étonnante proſpérité qui avoit élevé ſon Empire ſur les ruines des autres Etats, & qui peut-être auſſi étoit dûe à la fidélité gardée aux marchands Etrangers, par ſon Peuple, que des loix écrites rendoient circonſpect, Cyrus forma le plus abſurde

(1) Dan. chap. 6, verſ. 8. — Eſther, chap. 1, verſ. 19 & chap. 6, v. 5.
(2) Ezra, chap. 5, verſ. 14. — Dan., chap. 6, verſ. 5.
(3) Dan., chap. 5, verſ. 30.

& le plus déſaſtreux de tous les projets, celui de tourmenter les commerçans, & d'envahir l'Inde entière, afin de ravir d'un ſeul coup toutes les richeſſes qu'elle poſſédoit. Il exécuta ce plan d'une manière auſſi folle qu'il l'avoit conçu. Il ſavoit que de grandes caravanes de Marchands venoient des Indes en Perſe & en Aſſyrie, en traverſant l'Ariana, c'eſt-à-dire, la côte déſerte qui s'étend tout le long de l'Océan Indien, juſques au Golfe Perſique, & qui eſt preſqu'entièrement dépourvue d'eau & d'autres proviſions, dont les Caravanes ont toujours ſoin de ſe munir; & il tenta de ſuivre la même route pour entrer dans l'Inde, avec une grande Armée. Treize cens ans auparavant Sémiramis avoit voulu exécuter un pareil deſſein; mais ſon Armée périt dans le déſert; & celle de Cyrus périt de même, ſans qu'il lui fût poſſible d'enlever un ſeul cornet de poivre dans aucune partie de l'Inde.

La même deſtinée attendoit Cambyſe, ſon Fils & ſon Succeſſeur. Cambyſe voyant la prodigieuſe quantité d'or, qui paſſoit d'Ethiopie en Egypte, réſolut de marcher à la ſource, & d'enlever, en un ſeul jour, ces tréſors, qu'il jugea que le commerce lui amenoit trop lentement.

L'expédition que Cambyſe fit, en Afrique, eſt trop bien connue pour que j'aie beſoin de m'arrêter ici à la décrire. Elle eſt devenue fameuſe, par l'extravagance, qui l'avoit fait concevoir, par les déſaſtres & l'énormité des pertes qu'elle entraîna, & par le châtiment terrible & mérité, qui en fut le prix. Ce fut enfin l'une de ces monſtrueuſes folies, qui ont rendu célèbre la vie du Prince le plus inſenſé, qui ait jamais déshonoré les Annales du Monde. Le caractère le plus lâche eſt peut-être le

plus enclin à l'avarice ; mais quand cette paſſion s'eſt empatée du cœur humain, elle eſt aſſez forte pour l'exciter à des entrepriſes auſſi hardies que celles qui ſont dictées par les plus nobles vertus.

TANDIS que Cambyſe envahiſſoit l'Egypte, & s'y abandonnoit aux plus horribles excès, il apprit que du Midi de ce pays, il venoit beaucoup d'or pur, indépendamment de celui qui arrivoit du haut du Golfe d'Arabie, & qui étoit alors tranſporté en Aſſyrie, où il circuloit dans le commerce. Ce renfort d'or appartenoit en propre & excluſivement à l'Egypte, &, par ce moyen, elle faiſoit avec l'Inde un commerce fort lucratif, quoique peu étendu. Cambyſe ſut auſſi que les gens, qui étoient Maîtres de ces tréſors, étoient *Macrobii*, c'eſt-à dire, qu'ils vivoient long-tems, & qu'ils poſſédoient un pays ſéparé de lui, par des lacs, des montagnes & des déſerts. Mais ce qui le frappa encore davantage, c'eſt que, dans le chemin par où il falloit paſſer pour les attaquer, il y avoit des multitudes de ces belliqueux Paſteurs, dont j'ai déjà aſſez parlé pour qu'on les connoiſſe ſuffiſamment.

Voulant alors flatter ces Paſteurs & conſerver la paix avec eux, Cambyſe tomba avec fureur ſur les Dieux & les Temples de l'Egypte. Il égorgea le Bœuf Apis, & il détruiſit Memphis, & tous les Edifices qu'il rencontra ſur ſon paſſage. Cette conduite ne pouvoit que plaire aux Paſteurs, également ennemis de ceux qui rendoient un culte aux animaux, & de ceux qui habitoient les Villes. Auſſi, après ces ſanglans préliminaires, Cambyſe conclut avec eux une paix ſolemnelle, chaque Nation jurant l'une à l'autre une éternelle amitié. Malgré cela,

il ne fut pas plutôt rendu à Thèbes, dans la Haute-Egypte; qu'il envoya une grande partie de ſon Armée piller le Temple de Jupiter Ammon, l'un des plus grands objets de l'adoration des Paſteurs : mais ce détachement de ſon armée périt, ſans qu'il en revînt un ſeul homme. J'imagine que tout fut enveloppé par quelqu'un de ces épais nuages de ſable, que le vent charrie ſouvent dans les déſerts. Cambyſe marcha alors contre les *Macrobii*, en remontant le long des bords du Nil. Là, le pays trop élevé pour pouvoir être fertiliſé par les débordemens du Fleuve, reſtoit ſans culture; & un grand nombre d'Aſſyriens moururent, parce qu'ils manquerent de ſubſiſtance.

Un autre détachement de l'armée ſe rendit dans le Pays des Paſteurs, qui lui fournirent des proviſions : mais indignés du ſacrilège, dont les Aſſyriens s'étoient rendus coupables envers Jupiter Ammon, ils conduiſirent ces Troupes dans des endroits, où elles ne purent pas ſe procurer de l'eau. Cambyſe avoit déjà ſouffert toutes ces pertes, & il n'étoit pas encore arrivé au-delà du 24° de latitude, qui eſt le parallèle de Syené. De-là il dépêcha des Ambaſſadeurs ou des eſpions, pour reconnoître les contrées, qui étoient devant lui; parce qu'il vit bien qu'il ne devoit plus compter ſur le ſecours des Paſteurs. Ces eſpions trouverent tout le Pays, rempli de Nègres guerriers, d'une haute ſtature, & d'une force de corps prodigieuſe, leſquels s'exerçoient continuellement à la chaſſe des lions, des éléphans, & des autres monſtres de ces forêts.

Ces Peuples poſſédoient une ſi grande quantité d'or, que leurs inſtrumens & leurs uſtenſiles les plus communs, étoient faits de ce métal; mais, en même-tems, ils ne connoiſſoient point le

pain ; & leur pays étoit de nature à ne produire aucune eſpèce de grains, dont on pût en faire. Ils ne ſe nourriſſoient que de chair crûe, ſéchée au ſoleil, & principalement des giraffes, des rhinocéros & des éléphans, qu'ils tuoient à la chaſſe. C'eſt avec de tels alimens, qu'ils vécurent toujours, & qu'ils vivent encore ; & c'eſt ainſi que j'ai vécu moi-même tout le tems, que j'ai demeuré parmi eux. Auſſi paroît-il étrange que des hommes réduits à cette nourriture, & ne la changeant ni ne la variant jamais, aient été caractériſés par leur longévité.

A l'arrivée des Envoyés de Cambyſe, ils ne furent point du tout alarmés. Au contraire, ils les regarderent comme des hommes d'une eſpèce inférieure. Ils leur demanderent de quoi ils ſe nourriſſoient ; &, en apprenant qu'ils mangeoient du pain, ils appellerent cet aliment de la *fiente*, parce qu'ils le comparerent, j'imagine, à cette eſpèce de pain, que j'ai vu chez les miſérables Agows, leurs voiſins, & qui eſt fait avec du ſeigle bâtard, que les Agows recueillent avec peine dans leurs champs, deſſéchés par les rayons d'un ſoleil brûlant. Les hommes, à qui s'étoient adreſſés les Ambaſſadeurs de Cambyſe, rirent en entendant dire que ce Prince demandoit qu'ils ſe ſoumiſſent à lui, & ils ne purent que mépriſer la folie qu'il avoit eu de conduire une armée juſques-là.

Ils parlerent avec ironie de l'eſpérance qu'il avoit de les conquérir ; &, en ſuppoſant même qu'il eût ſurmonté tous les obſtacles, que lui offroit le paſſage du déſert, & que ſon armée fût prête à entrer dans leur pays, ils lui conſeillerent de retourner ſur ſes pas, pendant qu'il le pouvoit, au moins pour

un certain tems ; c'eſt-à-dire , juſqu'à ce qu'il pût produire un homme de ſon armée qui bandât l'Arc, qu'ils lui envoyoient ; ajoutant qu'alors il pourroit continuer à s'avancer, & former des eſpérances de conquête.

L'on verra bientôt la raiſon, qui les engageoit à envoyer un Arc à Cambyſe. Je fais mention de la quantité d'or, qu'ils avoient alors, de la chaſſe qu'ils faiſoient aux éléphans, de leur manière de vivre de chair crûe, & ſur-tout de la circonſtance de l'Arc, parce que ce ſont des choſes que je puis certifier avoir vues moi-même encore en uſage chez eux. Certes, en voyageant, c'eſt une grande ſatisfaction que de pouvoir être à même de prouver des vérités que, par un manque de connoiſſance du pays, on a traitées de menſonges, & dont on s'eſt ſervi pour décréditer les Hiſtoriens.

Les Perſes étoient tous de fameux Archers. Auſſi l'humiliation qu'ils éprouverent, en ne pouvant pas bander l'Arc qu'on leur avoit envoyé, leur fut très-ſenſible : mais le récit de l'immenſe quantité d'or, que les Ambaſſadeurs avoient vu, fit encore une plus grande impreſſion ſur l'eſprit de Cambyſe. Toutefois il étoit hors d'état de ſe procurer ces richeſſes ; parce qu'il n'avoit point de proviſions & qu'il lui étoit impoſſible de s'en procurer dans le pays, où il vouloit marcher. Son armée diminuoit chaque jour ; la mort lui enlevoit beaucoup de Soldats ; d'autres ſe diſperſoient ; & il fut contraint de ſe retirer en Egypte, après avoir vu une partie de ceux qui l'avoient accompagné, réduits à l'extrême néceſſité de ſe manger les uns les autres (1).

(1) Lucan. lib. 10, verſ. 280.

Le Roi

Le Roi de Perſe, Darius, eſſaya d'une manière généreuſe, & vraiment digne d'un grand Monarque, de faire fleurir le commerce. Il fit partir des vaiſſeaux, qui paſſerent de l'Indus dans l'Océan, & qui de-là pénétrerent dans la mer Rouge. Vraiſemblablement ce voyage lui procura les connoiſſances néceſſaires pour bien établir ce commerce dans ſes Etats; car, ſes vaiſſeaux durent traverſer le Golfe Perſique, & ſuivre leur route tout le long de la côte Orientale de l'Arabie. Ils durent voir les Marchés des parfums & des épiceries à l'entrée de la mer Rouge; & apprendre la manière de traiter pour de l'or & de l'argent, comme il étoit néceſſaire qu'on traitât, dans ces lieux de commerce, leſquels étoient préciſément ſitués ſur la même côte, d'où l'or & l'argent étoient tirés. Je ne ſais donc pas pourquoi M. de Monteſquieu (1) a parlé, avec tant de mépris, de cette expédition de Darius. Il paroît pourtant qu'elle fût exécutée, ſans beaucoup d'embarras & de dépenſe, & ſans qu'on y perdît des hommes ou qu'ils euſſent à ſouffrir; preuve certaine que le plan en avoit été, dès l'origine, très-ſagement combiné. Darius étoit fameux par ſon amour pour les Sciences; ce que nous pouvons voir par l'envie qu'il eut d'être admis parmi les Mages & par le cas qu'il faiſoit d'un tel honneur, puiſqu'il voulut qu'on le gravât ſur ſa tombe.

L'Expédition d'Alexandre, dans l'Inde, fut de tous les événemens, celui qui menaça le plus le commerce du Continent d'être totalement détruit, ou du moins d'être diſperſé dans divers canaux. D'abord le renverſement de Tyr lui fut très-nuiſible, parce qu'il anéantit, pendant quelque-tems,

(1) Eſprit des Loix, lib. 21, chap. 8.

la navigation du Golfe d'Arabie. Enſuite le commerce eut auſſi à ſouffrir de la marche d'Alexandre à travers l'Egypte, lorſque ce Prince entra ſur les terres des Paſteurs, & qu'il forma le projet de pénétrer, par l'Ethiopie, juſques aux Sources du Nil. Si nous jugeons de lui par ce que nous ſavons de cette partie de ſon expédition, nous ne ſerons pas diſpoſés à croire, comme beaucoup d'autres, que ce Prince mêlât de grands projets de commerce à ſes projets de conquête. L'inquiétude qu'il témoigna ſur ſa naiſſance dans le Temple de Jupiter Ammon, & la première queſtion qu'il fit au Grand-Prêtre, » Où eſt ce que le Nil prend ſa Source ? » décèlent un eſprit rempli de tout autre objet que de ceux du commerce. Car il étoit préciſément dans le lieu le plus propre à acquérir des lumières ſur les rapports des Nations commerçantes ; il ſe trouvoit dans le Sanctuaire du Dieu cornu (1), du Dieu qu'adoroient ces Paſteurs, les Voituriers Africains des productions de l'Inde ; il étoit dans un Temple enfin, qui, quoique ſitué au milieu des ſables de la Libye, & ne poſſédant ni or ni argent, pouvoit fournir plus de renſeignemens ſur le commerce de l'Inde & de l'Afrique, qu'on n'en auroit raſſemblé dans aucun autre lieu du monde. Cependant nous n'avons vu nulle part ni qu'Alexandre ait fait alors une ſeule queſtion, ni qu'il ait pris le moindre arrangement relativement au commerce de l'Inde avec Thèbes ou avec Alexandrie, qu'il bâtit enſuite.

Après avoir examiné le grand Océan au Sud, Alexandre donna ordre à Néarque, de ranger la terre, avec ſa flotte, en remontant le Golfe Perſique, tandis qu'une partie de ſon armée

(1) Lucan. lib. 9, verſ. 515.

le ſuivroit par terre, & qu'ils pourroient ſe prêter mutuellement des ſecours, parce qu'il y avoit beaucoup de difficultés à vaincre pour ceux qui devoient faire la route par terre ; & que de bien plus grands dangers attendoient les Navigateurs qui s'expoſoient dans des mers inconnues à aller contre les mouſſons. Néarque lui-même, étant rendu à Babylone, apprit au Roi de Macédoine le ſuccès de ſon voyage ; & ce Prince lui ayant dit de pourſuivre ſa route, ſur la mer Rouge, Néarque ſe rendit heureuſement juſqu'à l'extrémité de cette mer.

L'HISTOIRE nous apprend que l'intention d'Alexandre étoit de faire le commerce de l'Inde par le Golfe Perſique ; & c'eſt pour cette raiſon, qu'il briſa toutes les cataractes & les écluſes que les Perſes avoient conſtruites ſur les rivières, qui communiquoient avec l'Euphrate. Cependant il ſemble qu'il ne fit aucun uſage de la connoiſſance qu'il avoit de l'Arabie & de l'Ethiopie ; ce qui me fait croire que l'expédition de ſa flotte n'étoit pas une idée de ce Conquérant. Il eſt rapporté que lorſqu'Alexandre alla dans l'Inde, l'Océan Indien étoit parfaitement inconnu. Malgré cela, je ſuis porté à croire que ce voyage fut fait d'après quelques Mémoires qui étoient teſtés du voyage de Darius. Ce voyage de Darius eſt parvenu juſqu'à nous avec toutes ſes circonſtances, & il eſt très-probable qu'il n'étoit point ignoré d'Alexandre. Mais je ne crois pas que jamais ce Conquérant ait eu le deſſein de porter le commerce de l'Inde à Babylone.

CERTES, quand il auroit eu au contraire le deſſein formel de l'empêcher, il n'auroit pas pu faire des choſes qui y euſſent mieux réuſſi, que le renverſement de Tyr, la diſperſion de ſes

habitans, la perſécution des Orites, qui charrioient les marchandiſes à travers le grand déſert de l'Ariana, & enfin la fondation d'Alexandrie ſur la Méditerranée.

En bâtiſſant ſa Ville, Alexandre y appella le commerce de l'Inde, & il y eût été fixé éternellement, ſi le Cap de Bonne-Eſpérance n'avoit point été découvert.

Les Ptolémées, les Princes les plus ſages qui aient été aſſis ſur le Trône d'Egypte, s'appliquerent avec la plus grande attention à cultiver le commerce de l'Inde, à ſe maintenir en paix & en bonne intelligence avec toutes les contrées, qui pouvoient entretenir quelque branche de ce commerce; & au lieu de chercher de le troubler en Aſie, en Arabie, ou en Ethiopie, comme avoient fait leurs prédéceſſeurs, ils n'épargnerent aucun ſoin pour l'encourager de tous les côtés.

Ptolémée I régnoit alors à Alexandrie, dont il prépara non-ſeulement la grandeur, mais qu'il eut le bonheur de voir arriver au plus haut point de ſa gloire. Ce Prince diſoit ſouvent que la vraie Puiſſance d'un Roi ne conſiſte point à acquérir lui-même des richeſſes, mais à enrichir ſes Sujets. Il ouvrit donc les Ports de l'Egypte à toutes les Nations commerçantes, il encouragea tous les Etrangers, protégea les caravanes, & la navigation de la mer Rouge; & il rendit, en peu d'années, Alexandrie l'entrepôt-général des marchandiſes de l'Inde, de l'Arabie, & de l'Ethiopie. Il fit plus encore pour aſſurer la durée de ſon Empire, dans le tems même où il paroiſſoit n'avoir d'autre intérêt que le bonheur de ſon Peuple; il éleva, avec le plus grand ſoin, ſon fils Ptolémée Philadel-

phe ; & l'heureux génie de ce Prince répondit à tout ce qu'un tel pere avoit droit d'en attendre. Auſſi, dès que le pere vit ſon fils en âge de gouverner, fatigué lui-même par les longues guerres qu'il avoit eu à ſoutenir, il lui remit ſa couronne.

PTOLÉMÉE avoit été nourri, dès l'enfance, dans le métier de la guerre. Auſſi entretint-il ſans ceſſe des forces militaires, qui le firent reſpecter de toutes les Nations, dans ces tems de trouble & de ravage. Il avoit toujours prête à marcher une flotte de deux cens vaiſſeaux, qu'il tenoit dans le Port d'Alexandrie, la ſeule partie de ſes Etats par où il eût à craindre quelque inſulte. Tout ce qui bordoit le derrière de ſon Royaume étoit ſagement gouverné, & faiſoit un commerce floriſſant, à la proſpérité duquel la paix étoit néceſſaire. Enfin, ce grand Prince mourut dans le ſein du repos, après avoir mérité le glorieux nom de *Soter*, ou de *Sauveur du Royaume*, que lui ſeul fonda, & dont la plus grande partie du Peuple différoit de lui, par le langage, la couleur, les mœurs & la Religion.

L'ON eſt vraiment étonné quand on conſidere juſqu'à quel point de perfection Ptolémée avoit porté le commerce de l'Inde, de l'Ethiopie & de l'Arabie, & quels progrès il avoit déjà faits pour le réunir à celui d'Europe. La preuve en eſt dans Athénée (1), qui en fait mention, à l'occaſion d'une fête que Ptolémée Philadelphe donna au Peuple d'Alexandrie, à ſon acceſſion au Trône, que ſon Pere venoit de lui céder.

(1) Athen., lib. 5.

L'on fit une eſpèce de proceſſion, ou de marche pompeuſe, dans laquelle, indépendamment des femmes des autres pays, il y avoit un grand nombre d'Indiennes; & par Indiennes nous devons entendre, non-ſeulement les Indiennes d'Aſie, mais encore les Abyſſiniennes & les Habitantes des hautes parties de l'Afrique, parce que toutes ces contrées ſont compriſes ſous la dénomination générale de l'Inde. Ces Indiennes étoient en habit d'Eſclaves, & chacune d'elles conduiſoit un chameau chargé d'encens de Shéher, de canelle, & d'autres aromates. Après elles, venoient pluſieurs Noirs Ethiopiens, portant les dents de ſix cens Eléphans. Une autre Troupe avoit une grande quantité d'ebène; & une quatrième étoit chargée de cet or très-pur, qui n'eſt point fouillé dans les mines, mais qui, dans la ſaiſon des pluies du tropique, eſt entraîné par les eaux qui tombent des montagnes, & ſe trouve en petits grains, ou boulettes, que les gens du Pays & les Commerçans appellent de nos jours *Tibbar*. A la ſuite on menoit 24,000 chiens de l'Inde Aſiatique, c'eſt-à-dire, de la péninſule de l'Inde. Ces chiens étoient ſuivis par un nombre prodigieux d'animaux étrangers, & d'oiſeaux, tels que des perroquets, & des oiſeaux d'Ethiopie, qu'on portoit dans des cages. Derrière eux, marchoient 130 moutons d'Ethiopie, 300 d'Arabie, & 20 de l'Iſle de Nubie (1), 26 bufles de l'Inde, auſſi blancs que de la neige, & 8 d'Ethiopie, 3 Ours bruns & 1 blanc, lequel on avoit ſans doute tiré du Nord de l'Europe; 14 léopards, 16 panthères, 4 lynx, une giraffe, & un rhinocéros d'Ethiopie.

Quand nous voyons ce prodigieux mêlange d'animaux,

(1) C'eſt probablement d'Atbara. L'ancien nom de l'Iſle eſt Méroé, & elle ne porte le nouveau que depuis Cambyſe.

réunis ſi aiſément, & à l'improviſte, nous devons imaginer quelle quantité d'objets ordinaires de négoce, il devoit y avoir, en proportion, dans Alexandrie.

Le flux du commerce ſe porta vers cette Ville, avec la plus grande impétuoſité : on y trouvoit en abondance tout ce qui ſervoit au luxe de l'Orient. L'or & l'argent qu'on envoyoit anciennement à Tyr, prirent la route la plus courte de l'Iſthme, quand Tyr n'exiſta plus. De-là on les portoit à Memphis, & on les embarquoit ſur le Nil pour Alexandrie. L'or, qui ſortoit de l'Occident & du Midi du Continent, étoit rendu dans le même Port, en moins de tems encore & avec moins de riſque, parce qu'il n'avoit pas beſoin de traverſer la mer Rouge, & qu'on trouvoit avec profuſion à Alexandrie, toutes les marchandiſes de l'Arabie & de l'Inde.

Pour faciliter la communication de l'Egypte avec l'Arabie, Ptolémée bâtit dans la contrée des Paſteurs, ſur la côte de la mer Rouge, une Ville, à laquelle il donna le nom de ſa mere Bérénice (1). Ce lieu fut deſtiné à ſervir de relâche aux commerçans qui remontoient ou deſcendoient le Golfe & qui venoient de l'Inde & de l'Ethiopie. De-là les cargaiſons de ceux qui craignoient de perdre le tems des mouſſons, ou qui l'avoient déjà perdu, étoient portées en trois jours ſur les bords du Nil, par les Habitans de la campagne voiſine, & enſuite le Nil les conduiſoit à Alexandrie.

Ptolémée voulut encore rendre la communication entre le

(1) Plin., lib. 6, cap. 23.

Nil & la mer Rouge plus facile ; & il tenta, ce qui avoit été vainement eſſayé deux fois avec de grandes pertes ; il tenta de joindre, par un canal (1) de cent pieds de large, la mer Rouge & le Nil, & il eut le bonheur d'y réuſſir, en le faiſant conduire de la mer Rouge dans le Péluſiac, qui eſt la branche orientale du Nil. L'on dit de plus que Ptolémée fit conſtruire en ouvrant ce canal, différentes écluſes : mais elles devoient aſſurément être fort peu néceſſaires ; car entre le Nil & la mer Rouge, la différence du niveau n'eſt preſque rien.

Ce grand & noble ouvrage ne fut pourtant point auſſi utile au commerce que Ptolémée l'eſpéroit. Les marchands fatigués de la longueur du tems, qu'il falloit employer pour ſe rendre à l'extrémité du Golfe, & plus fatigués encore de la navigation intérieure du canal, & enſuite de celle du Nil, préféroient la manière plus prompte & plus commode de charger par terre leurs marchandiſes à Bérénice, &, après trois jours de chemin, de leur faire deſcendre le Nil juſqu'à Alexandrie. Le canal fut donc abandonné. Les marchandiſes continuerent à être tranſportées par terre, de Bérénice aux bords du Nil ; & cet uſage dure encore à préſent.

Il ſemble que Ptolémée employa les vaiſſeaux de l'Inde & de la mer Rouge, à faire le commerce de la Péninſule, & que la manière d'aller traiter dans l'Inde directement, avec des vaiſſeaux Egyptiens, reſtoit entièrement ignorée, ou du moins oubliée. Auſſi le Roi d'Egypte envoya deux Ambaſſadeurs, Mégaſthènes & Denis, pour connoître par leur rapport quel

(1) Strabo, lib. 7, p. 932.

étoit

l'Etat de l'Inde depuis la mort d'Alexandre. Ces Ambaſſadeurs firent leur voyage avec promptitude & ſans danger ; & ſi ce qu'ils raconterent de l'Inde étoit exactement vrai, il devoit, à tous égards, animer les Egyptiens à ſuivre le commerce de ces contrées. Pendant ce tems-là, Ptolémée voulant procurer plus de facilité aux vaiſſeaux, qui faiſoient la navigation de la mer Rouge, réſolut de pénétrer dans la partie de l'Ethiopie, qui s'étend le long des côtes de cette Mer. Il avoit même l'intention, à ce que diſent les Hiſtoriens, de dépouiller les Ethiopiens de leurs richeſſes.

Cependant on ne peut guère ſuppoſer que Ptolémée fut aſſez mal inſtruit de ce que produiſoit un pays ſi près de l'Egypte, pour ne pas ſavoir qu'il n'y avoit ni or, ni argent, & que de vaſtes forêts le couvroient dans toute ſon étendue ; car ce Pays n'étoit que la partie de l'Ethiopie, appellée alors Barbaria, aujourd'hui Barabra, & habitée par des Paſteurs errans, avec leur bétail, des plaines dans les montagnes, ſuivant que les pluies l'exigent. Une conjecture plus probable, c'eſt que le Roi d'Egypte deſiroit de changer les mœurs de ces Peuples, afin qu'ils puſſent lui devenir utiles pour un objet de la plus grande importance.

Ptolémée eut ſoin d'entretenir, ainſi que l'avoit fait ſon pere, une flotte nombreuſe & une puiſſante armée : mais il ne poſſédoit pas, comme pluſieurs des Princes ſes rivaux, beaucoup d'Eléphans, dont on faiſoit alors uſage à la guerre. Les Ethiopiens, qui en avoient en grand nombre dans leur pays, faiſoient la chaſſe à ces animaux & ſe nourriſſoient de leur chair ; & Ptolémée deſiroit d'avoir les Eléphans en vie, parce qu'il ſe

propoſoit de réſerver pour lui ceux qui lui ſeroient néceſſaires, & d'employer les autres comme un objet de commerce, dont il pourroit profiter avec ſes voiſins.

LA MANIERE dont il voulut exécuter ſon entrepriſe a quelque choſe de ridicule. Craignant de trouver trop de difficulté à ſubſiſter dans ce pays, il prit ſeulement à ſa ſuite cent Cavaliers Grecs, qu'il fit revêtir d'habillemens d'une forme monſtrueuſe & d'une grandeur déméſurée, qui ne laiſſoient paroître que les yeux de ceux qui les portoient. Leurs chevaux étoient auſſi maſqués avec des harnois énormes, qui les cachoient entièrement. Ainſi déguiſés ces guerriers entrerent dans la partie de l'Ethiopie qu'ils vouloient conquérir, ſemant, par leur ſeul aſpect, une terreur, que leur vigueur & leur courage augmenta encore toutes les fois qu'ils en vinrent aux mains. Mais ni la force, ni les prières ne purent rien gagner ſur les Paſteurs. Ils ne voulurent abſolument point condeſcendre à changer la manière de ſe nourrir à laquelle ils étoient accoutumés depuis ſi longtems. Tout le fruit que Ptolémée put recueillir de ſon expédition, fut de bâtir une Ville, ſur le rivage de la mer, dans un coin, qui eſt au Sud-Eſt du pays; & il lui donna le nom de Ptolémaïs Théron, c'eſt-à-dire, Ptolémaïs, dans la contrée des bêtes ſauvages.

J'AI déjà dit, & je le répéterai encore, que la raiſon pour laquelle les vaiſſeaux qui remontent, ou qui deſcendent le Golfe d'Arabie, rangent toujours le rivage Ethiopien, & pour laquelle la plupart des Villes ſont bâties ſur ce rivage, c'eſt que l'eau y eſt beaucoup plus abondante que ſur la côte d'Arabie. Auſſi étoit-il très-important pour le commerce que ce rivage fût connu &

civiliſé dans toute ſon étendue ; & vraiſemblablement les cent Grecs de Ptolémée n'avoient d'autre but que d'examiner quels étoient les moyens, qu'il falloit employer pour y réuſſir.

Ptolémée Evergètes, fils & ſucceſſeur de Ptolémée Philadelphe, ſe chargea lui-même d'achever la découverte. S'étant mis à la tête d'une armée en bon ordre & munie de tout ce qui lui étoit néceſſaire, & ayant ordonné à ſa flotte de côtoyer le rivage pour remonter la mer Rouge, il pénétra à travers le pays des Paſteurs, juſques à celui des Ethiopiens Troglodites, Peuple au teint noir & aux cheveux laineux, qui habite les contrées adoſſées aux montagnes de l'Abyſſinie. Il fit (1) même plus. Il franchit ces montagnes, força les Habitans à ſe ſoumettre à lui, bâtit un grand Temple à Axum, capitale de Siré, & éleva un grand nombre d'Obéliſques, dont pluſieurs ſont encore de bout. Enſuite, marchant au Sud-Eſt, il deſcendit dans le pays de la myrrhe & de la canelle, pays ſitué derrière le Cap Gardefan, où ſe réuniſſent la mer Rouge & l'Océan Indien. Là, il traverſa la mer pour ſe rendre ſur la côte oppoſée. Il y trouva les Homérites, Nation, qui, vivant ſur le rivage de l'Arabie & ſéparée des Abyſſiniens par la mer, ne forme pourtant avec eux qu'un même Peuple.

Ptolémée Evergètes dompta quelques Princes Arabes, qui voulurent d'abord lui réſiſter ; & il eût été en ſon pouvoir de faire ceſſer dans ces contrées le commerce de l'Inde, s'il n'avoit pas été auſſi grand Politique que vaillant Guerrier. Mais, il n'uſa de la victoire que pour engager & forcer ces Princes

(1) Mon. Aduli.

à protéger le commerce, à encourager les étrangers, & à défendre de tout leur pouvoir la sûreté des rapports du négoce, en faisant de rigoureux exemples des voleurs de terre & de mer.

CEPENDANT si les trois premiers Ptolémées furent fonder le commerce, & maintenir sa splendeur, le règne des derniers Princes de leur nom, qui les remplacerent, sembloit n'être fait, que pour accélérer son déclin. Mais, sur le penchant de sa ruine, le commerce d'Alexandrie fut soutenu par deux événemens célèbres dans l'histoire, la destruction de Carthage, par Scipion, & celle de Corinthe par le Consul *Mummius*. Ces deux événemens sauverent l'Egygte, & maintinrent sa prospérité, malgré les ravages qu'elle a souffert dans le tems de la guerre entre Ptolémée VI & Ptolémée VII. Alexandrie fut alors assiégée, & non-seulement on lui enleva ses richesses, mais on la réduisit aux dernières extrémités; & si les vexations horribles de Ptolémée VII avoient duré plus long-tems, cette Ville seroit restée absolument déserte. Cependant les effets de l'injustice de Ptolémée firent une forte impression sur ce Prince lui-même; il révoqua bientôt les édits cruels par lesquels il avoit banni d'Alexandrie tous les marchands étrangers; & il s'appliqua dèslors à soutenir le commerce, & à faire fleurir les Sciences & les Arts.

TOUTEFOIS la rigueur impolitique, qu'il avoit déployée au commencement de son règne, avoit affecté le commerce jusques dans l'Inde même. C'est du moins ce que semble prouver l'anecdote que nous a conservé Possidonius, & que Strabon critique assez inutilement. Un jour, les Troupes postées sur le

bord du Golfe d'Arabie, trouverent un vaiſſeau abandonné à la merci des flots, & dans lequel il n'y avoit qu'un ſeul Indien, preſque mort de faim & de ſoif, lequel on mena au Roi. Cet Indien raconta, qu'ayant fait voile d'un port de l'Inde, il s'étoit égaré dans ſa route, & qu'après avoir conſommé toutes ſes proviſions & avoir vu périr tous ſes compagnons de voyage, il avoit été conduit, où on venoit de le trouver, ſans qu'il sût où il étoit. Il conclut ſon diſcours, en offrant de ſervir de guide aux perſonnes que le Roi voudroit envoyer dans l'Inde. Cette propoſition fut acceptée, & le Roi nomma Eudone pour accompagner l'Indien. Strabon ſe moque de cette hiſtoire. Cependant nous pouvons dire qu'il n'a pas ſaiſi ce qu'elle a de plus ridicule.

L'on dit que le Roi ordonna qu'on apprît la langue Grecque à l'Indien, & qu'il attendit avec patience qu'il sût la parler. Sûrement il falloit que le Maître chargé d'inſtruire cet Indien, eût quelque langage commun avec ſon écolier, & il valoit mieux qu'on apprît à Eudoxe la langue Indienne, parce que cela auroit été tout auſſi aiſé & bien plus utile dans le voyage qu'il devoit entreprendre. En outre, eſt-il poſſible de croire que, depuis le tems que les Egyptiens trafiquoient dans l'Inde, il n'y avoit pas un ſeul homme dans Alexandrie, qui pût ſervir d'interprête au Roi, tandis qu'un grand nombre d'Egyptiens alloient tous les ans faire le commerce dans l'Inde, & y ſéjournoit pluſieurs mois à chaque voyage? Ptolémée Philadelphe avoit pu trouver dans Alexandrie ſix cens femmes Indiennes à-la-fois, lorſqu'il donna une fête à ſon pere; & dans le moment où le commerce duroit depuis bien plus long tems, le nombre des Indiens avoit-il pu décroître dans la capitale de l'Egypte, où leur langue y étoit-elle moins bien entendue? Ajoutons en-

core que la ſageſſe du Roi ne brilla pas beaucoup, quand il voulut confier la conduite d'un vaiſſeau & de quelques-uns de ſes Sujets à un ſi habile Pilote que cet Indien, qui, à ſon premier voyage, s'étoit égaré avec ſes compagnons.

CROYONS plutôt que l'Inde & l'Océan qui la baigne, étoient auſſi bien connus en Egypte, qu'ils leſont à préſent; & la magnificence qui accompagna Eudoxe dans ſon Ambaſſade, ſemble démontrer que ſoit que l'hiſtoire de l'Indien trouvé fût vraie ou non, l'Ambaſſadeur n'avoit d'autre but que de détruire les funeſtes impreſſions qu'avoient fait ſur les Nations commerçantes, les extorſions & les injuſtices dont le Roi s'étoit permis d'accabler les étrangers au commencement de ſon règne.

QUAND Eudoxe revint de l'Inde, Ptolémée VII n'étoit déjà plus. Cependant Cléopâtre, veuve de ce Prince, ſentit ſi bien l'importance de l'Ambaſſade d'Eudoxe, qu'elle projetta d'en envoyer une ſeconde, & fit faire en conſéquence des préparatifs encore plus ſuperbes que pour la première.

MAIS Eudoxe, voulant apparemment tenter des expériences relatives aux vents aliſés, manqua ſon paſſage, & fut jetté ſur la côte d'Ethiopie. Il y aborda, ſe rendit très-agréable aux naturels du pays, & rapporta en Egypte une deſcription aſſez particulière de ces contrées & de leurs productions, pour fournir aux Ptolémées toutes les connoiſſances qui avoient rapport à l'ancien commerce de l'Arabie.

DANS le cours de ſon voyage, Eudoxe découvrit une partie de la proue d'un vaiſſeau, qui avoit été briſé par la tempête.

La figure d'un cheval, ſculptée ſur cette proue, l'engagea à s'informer d'où pouvoit être le vaiſſeau ; & quelques-uns des matelots qui étoient avec lui, & qui avoient été employés dans les voyages d'Europe, reconnurent auſſi-tôt que la proue qu'ils voyoient, appartenoit à un de ces navires, qui naviguoient ſur l'Océan Atlantique. Eudoxe (1) ſentit tout de ſuite l'importance de cette découverte, qui ne prouvoit rien moins que l'exiſtence d'un paſſage autour de l'Afrique, de l'Océan Indien dans l'Atlantique. Plein de cette idée, à ſon retour en Egypte, il montra la proue qu'il avoit trouvée à pluſieurs navigateurs Européens : tous déclarerent que c'étoit celle d'un vaiſſeau de Cadix en Eſpagne.

Cette grande découverte ne pouvoit être plus intéreſſante pour qui que ce fût que pour Eudoxe ; car, peu de tems après, étant tombé dans la diſgrace de Ptoléinée Lathyrus, huitième du nom, & ſe trouvant en danger de perdre la vie, il s'embarqua ſur la mer Rouge, fit le tour de la Péninſule d'Afrique, traverſa l'Océan Atlantique & arriva heureuſement à Cadix.

Ce voyage d'Eudoxe réveilla bientôt, en Egypte, l'eſprit des découvertes, & le deſir de parcourir le monde, & différens Voyageurs porterent leurs recherches dans l'intérieur du pays, où l'on trouva, dit-on, des Nations ſi ignorantes, qu'elles ne connoiſſoient pas même l'uſage du feu ; choſe qui nous paroîtroit preſqu'incroyable, ſi l'exemple ne s'en étoit pas renouvellé de nos jours.

(1) Plin. Nat. Hiſt. liv. 2, cap. 67.

Ce fut ſous le règne de Ptolémée IX, qu'Agatharcidès (1) compoſa ſa deſcription de la mer Rouge.

Quoique les Règnes des autres Ptolémées, qui finirent avec le XIIIme de ce nom, ſoient remplis de grands événemens, ils n'ont rien, qui ſe rapporte au ſujet que nous traitons à préſent. Leur magnificence continuelle, leurs profuſions doivent ſans doute avoir fait conſommer une grande quantité d'objets de commerce ; & il n'en falloit pas davantage; ou ſi le commerce avoit eu beſoin de plus grands encouragemens, il les avoit ſans doute déjà obtenus, lorſqu'il arriva à ſon plus haut point de proſpérité, ſous le Règne de la célèbre Cléopâtre, que ſa magnificence, ſa beauté & ſes talens rendirent plus admirable qu'aucune des merveilles de ſa Capitale. De ſon tems, toutes les Nations abondoient à Alexandrie, où la curioſité, ainſi que le commerce, les attiroit. Arabes, Ethiopiens, Troglodites, Mèdes, Juifs, étoient accueillis & protégés par la Reine d'Egypte, qui leur parloit à tous, dans leurs différens langages (2).

La découverte de l'Eſpagne, la poſſeſſion des Mines de l'Afrique, d'où les Egyptiens tiroient leur argent, & la révolution, qui ſurvint au ſein de l'Egypte même, interrompirent le commerce de la côte d'Afrique. Du tems de Strabon, peu de Ports de l'Océan Indien, même ceux qui étoient le plus près de la mer Rouge, étoient connus. Je crois vo-

(1) Diodweli's, Diſſertat. vol. 1. Græc. Min. Id. Ox. 1698, 8 v.°

(2) Plut. vita Ant., pag. 913. Tom. 1, part. 2, Lubec 1624. fol.

lontiers

lontiers, que dès le moment où Céſar conquit l'Egypte, le commerce, qu'Alexandrie faiſoit avec l'Inde, commença à décroître.

Les Mines que les Romains poſſédoient en Eſpagne, près de la ſource du Bétis (1), ne leur rendoient pas plus de 15,000 l., par an (2); & cette ſomme n'étoit aſſurément pas ſuffiſante pour faire le commerce de l'Inde. Auſſi les immenſes richeſſes des Romains ſemblent plutôt être dérivées des prix exceſſifs des marchandiſes, que de l'étendue du commerce. Nous ſavons (3) effectivement qu'on faiſoit cent pour cent de bénéfice, dans le négoce ordinaire, ſur tout ce qui venoit de l'Inde.

L'Egypte & tous les pays circonvoiſins commencetent alors à ſe voir livrés à la guerre, dont ils avoient été exempts depuis très-long-tems. Le Nord de l'Afrique fut ſans ceſſe rempli de troubles, après le premier renverſement de Carthage. De ſorte que nous pouvons penſer que le commerce de l'Inde commença encore de ce côté-là à ſe faire, à-peu près, de la même manière qu'avant le Règne d'Alexandre. Mais il s'étoit beaucoup étendu du côté de la Perſe, & il avoit trouvé un paſſage court & facile dans le Nord de l'Europe, où s'établit dès-lors un marché d'épiceries.

(1) Strabo, lib. 3.

(2) Quinze mille livres ſterling ſont à-peu-près 352,500 livres tournois.

(3) Plin., lib. 6, cap. 23.

NÉANMOINS je dois avouer que, s'il eſt vrai, comme le rapporte Strabon (1), que les Romains employaſſent au commerce de l'Inde cent vingt vaiſſeaux, il avoit fort peu perdu de ſa vigueur. Mais, dans ce cas, nous devons croire que les voyages ſe faiſoient pour le compte des Marchands étrangers, & avec leurs fonds. Juſques au Règne de Ptolémée Philcon, les Juifs d'Alexandrie firent une grande partie du commerce de l'Inde. Toute la Syrie étoit remplie de Marchands; & le plomb, le fer, le cuivre, ſuppléoient, en quelque ſorte, l'or & l'argent, qui ne reparurent plus qu'en petite quantité, juſques au moment où l'Amérique fut découverte.

MAIS l'ancien commerce de l'Inde, qui ſe faiſoit par le Golfe d'Arabie & par l'Afrique, & dont l'or & l'argent étoient les ſeuls moteurs, continua chez les Ethiopiens, & ne ſouffrit point de diminution. Ces Peuples, défendus par de vaſtes déſerts, étoient heureux de pouvoir jouir de leurs richeſſes, avec ſécurité, juſques à ce qu'une nouvelle découverte leur donna des rivaux & des Maîtres pour leur commerce.

UNE des raiſons qui me font imaginer que le commerce des Indes n'étoit pas floriſſant, ou du moins en grande eſtime, quand les Romains eurent envahi l'Egypte, c'eſt que bientôt après Auguſte tenta la conquête de l'Arabie. Il y envoya Elius Gallus, qui partit d'Egypte avec une Armée, & qui ne trouva en Arabie qu'un Peuple timide, efféminé,

(1) Strabo, lib. 2, pag. 81.

à peine capable de ſe mettre en défenſe, lorſqu'il y étoit réduit par la violence, & ignorant abſolument tout ce qui avoit rapport à la guerre. Elius découvrit pourtant bientôt que les Arabes étoient plus ruſés que les Romains, & qu'ils l'emportoient ſur eux par la connoiſſance du Pays, que leur avoit donné l'uſage de charrier des marchandiſes. Les guides que prit le Général Romain le conduiſirent de déſaſtre en déſaſtre, juſqu'à ce que ſon armée eût preſqu'entièrement péri de faim & de ſoif, ſans avoir vu la moindre partie de ces richeſſes, dont ſon Maître l'avoit envoyé s'emparer.

Telle eſt cette expédition d'Auguſte, conçue avec le même eſprit, & auſſi juſtement malheureuſe que celles de Sémiramis, de Cyrus & de Cambyſe, l'avoient été.

L'on voit, dans Strabon (1), que le commerce d'Afrique fut perdu, comme celui de l'Inde; car, en parlant du voyage d'Eudoxe, cet Auteur le traite de fable. Mais ſon raiſonnement prouve préciſément qu'il peut n'en pas être une, & ce voyage devoit ſervir d'encouragement, pour qu'on dût chercher à rouvrir ce commerce, & qu'on eſſayât de connoître parfaitement la côte. L'abandon du commerce d'Afrique paroît auſſi clairement, par ce qu'a écrit Ptolémée (2), qui, en parlant du Promontoire, oppoſé à l'iſle de Madagaſcar, dit que la côte d'Afrique étoit habitée par des Antropophages;

(1) Strabo, lib. 2, pag. 98.

(2) Ptolem., lib. 4, cap. 9, pag. 115.

que tout ce qui étoit au-delà du 8° étoit inconnu, & que la côte s'étendoit depuis ce Cap jusques au continent de l'Inde, auquel elle étoit jointe (1).

(1) Ptol. lib. 7, cap. 3.

CHAPITRE VI.

Du Voyage de la Reine de Saba à Jéruſalem. — Tradition abyſſinienne concernant cette Reine. — Du Fondateur de l'Empire d'Abyſſinie. — L'Abyſſinie embraſſe la Religion juive. — L'Hiérarchie Judaïque ſe conſerve encore parmi les Falasha. — Conjectures ſur la verſion de la Bible qu'a cette Nation.

C'est à préſent que, rempliſſant la promeſſe, que j'ai faite plus haut, je vais donner quelques détails ſur le voyage de la Reine de Saba (1), & ſur les conſéquences qui en réſulterent. Je parlerai de la fondation de la Monarchie Ethiopienne, où le Sceptre s'eſt conſervé juſques à ce jour dans la Tribu de Juda. Si je ſuis obligé de revenir ſur mes pas, & de remonter vers des ſiècles reculés, c'eſt pour pouvoir faire connoître à-la-fois l'hiſtoire du commerce de la mer Rouge, & celle de ce Royaume Judaïque, que rien n'a encore pu, ni changer, ni détruire.

Nous ne devons point être étonnés, ſi le trafic continuel, & l'importance des affaires que les Tyriens & les Juifs faiſoient, avec les Cushites & les Paſteurs de la côte

(1) Saba, Azab ou Azaba. Tous ces mots ſignifient le Sud ou le Midi.

d'Afrique, les avoient ſi bien familiariſés les uns avec les autres. Ce fut au point, que la Reine de Saba, Souveraine de ces contrées, conçut naturellement le deſir de voir, par elle-même, ce que devenoient les tréſors, qu'on exportoit de chez elle, depuis tant d'années, & elle voulut connoître le Prince qui les employoit avec tant de magnificence. Il ne peut y avoir aucun doute ſur ſon voyage. Payens, Arabes, Maures, Abyſſiniens, tous les Peuples d'alentour l'atteſtent, & en parlent preſque dans les mêmes termes que l'Ecriture.

PLUSIEURS anciens Auteurs (1) ont cru cette Reine Arabe. Mais Saba étoit un Royaume particulier, & les Sabéens un Peuple diſtinct des Ethiopiens & des Arabes, & ils n'ont ceſſé de l'être que depuis peu de tems. L'Hiſtoire nous apprend que les Sabéens avoient coutume d'être gouvernés par une Reine, plutôt que par un Roi; coutume qui ſe conſerve encore parmi leurs deſcendans.

Medis levibuſque Sabæis,
Imperat hos ſexus Reginarumque ſub armis,
Barbariæ (1), pars magna jacet.

CLAUDIAN.

LES Arabes prétendent que le nom de la Reine de Saba, qui vint à Jéruſalem, étoit *Belkis*. Les Abyſſiniens la nomment *Maqueda*. Jeſus-Chriſt l'appelle la Reine du Midi, & ne lui

(1) Tels que Juſtin, Cyprien, Epiphane, Cyrille.

(2) Ce mot déſigne le pays ſitué entre le tropique & les montagnes d'Abyſſinie, le pays des Paſteurs.

donne point d'autre nom : mais il atteſte la vérité de ce voyage. « La Reine du Midi s'élevera au jour du Jugement, contre » cette génération, & la condamnera : car elle vint des extré- » mités de la terre pour entendre la ſageſſe de Salomon, & » elle contemplera celui qui eſt plus grand que Salomon (1). »

Cependant l'Ecriture ne raconte aucune autre particularité concernant cette Reine : mais il n'eſt point probable que Jeſus-Chriſt eût dit qu'elle venoit des extrémités de la terre, ſi elle eût été Arabe, & qu'elle eût eu près de 50 degrés du continent par derrière elle. L'or, la myrrhe, l'encens, étoient des productions de ſon Pays ; & les diverſes raiſons que donne Piñéda (2), pour prouver qu'elle étoit Arabe, ne ſervent qu'à me convaincre davantage qu'elle étoit Ethiopienne, ou de la Race des Paſteurs Cushites.

Une choſe qui démontre clairement qu'elle n'étoit point Arabe, c'eſt que les Sabéens Arabes, ou les Homérites, qui habitoient la côte d'Arabie, oppoſée au rivage d'Azab, étoient gouvernés par des Rois & non par des Reines, au lieu que les Paſteurs ont toujours obéi à des Reines & leur obéiſſent encore. De plus, les Rois des Homérites ne ſortoient jamais de leur pays ; &, dès qu'ils paroiſſoient en public, on les aſſommoit à coups de pierres. Aſſurément un Peuple, qui traitoit ainſi ſes Souverains, n'auroit pas ſouffert que ſa Reine allât voyager, ſi, par haſard, il eût été gouverné par une Reine ; ce qui n'étoit pas.

(1) S. Math., chap. 12, verſ. 42. — S. Luc, chap. 11, verſ. 31.

(2) Pin. de Reb. Salomon, lib. 4, cap. 14. = Joſephe, Origene, S. Auguſtin, S. Anſelme, penſent qu'elle étoit Ethiopienne.

L'on ne ſait point ſi la Reine de Saba profeſſoit la Religion des Juifs, ou le Paganiſme. Le Sabéïſme étoit répandu dans tout l'Orient. C'étoit ſans ceſſe la pierre d'achoppement des Juifs. Mais en conſidérant la multitude de gens, qui alloient continuellement de la Paleſtine en Afrique, & le tems que dura ce commerce, il ne paroîtroit point étonnant que la Reine de Saba fût Juive. — « Et quand la Reine » de Saba entendit parler de la ſageſſe de Salomon, concer- » nant le nom du Seigneur, elle vint à Jéruſalem pour lui » propoſer des queſtions difficiles (1). » — Jeſus-Chriſt parle d'elle avec éloge, & la donne pour exemple aux Juifs (2). En remerciant Salomon, cette Reine elle-même fait alluſion à la *Bénédiction de l'Eternel*, accordée pour jamais à la *ſemence* d'Iſraël; ce qui n'eſt nullement le langage d'une Payenne, mais qui montre, au contraire, une perſonne bien informée de l'ancienne Hiſtoire des Juifs.

Il paroît également qu'elle étoit fort inſtruite, & qu'elle avoit, non cette ſorte de ſavoir particulier à l'Ethiopie, mais bien celui, qui étoit particulier aux Juifs; car nous voyons qu'un des motifs de ſon voyage, étoit de vérifier ſi Salomon étoit réellement auſſi ſavant qu'il avoit la réputation de l'être. Elle veut enfin lui propoſer des allégories, ou des paraboles, dans leſquelles Nathan avoit parfaitement inſtruit Salomon.

La ſcience des Orientaux, & des Rois qui avoient des relations entr'eux, ſur-tout des Rois de Paleſtine & de Syrie, con-

(1) 1 Rois, chap. 10, verſ. 1. — 2 Chron. chap. 9, verſ. 1.
(2) S. Matth., chap. 12, verſ. 43. — S. Luc, chap. 11, verſ. 31.

ſiſtoit

ſiſtoit principalement à montrer leur habileté dans les queſtions qu'ils ſe propoſoient l'un à l'autre. — « Et Joas, Rois d'Iſraël, » envoya vers Amaziah, Roi de Juda, diſant: le chardon, qui » étoit dans le Liban, envoya dire au cèdre du Liban, donne » ta Fille pour épouſe à mon Fils; & il paſſa alors une bête » ſauvage, qui étoit dans le Liban & qui écraſa le chardon » ſous ſes pieds. » — « Voilà que tu dis que tu as frappé les » Edomites, & ton cœur s'eſt gonflé d'orgueil. Demeure main- » tenant chez toi. Pourquoi t'expoſer à tomber, toi & Juda, » avec toi (1). »

Les Annales d'Abyſſinie ſont remplies de détails ſur le voyage de la Reine de Saba; & il en réſulte une opinion moyenne, qui n'eſt nullement improbable. Elles diſent que cette Reine étoit Payenne lorſqu'elle partit d'Azab, mais que remplie d'admiration à la vue des ouvrages de Salomon, elle ſe convertit au Judaïſme, dans Jéruſalem; & qu'elle eut du Roi des Hébreux un fils, à qui elle donna le nom de Ménilek, & qui devint le premier Roi des Abyſſiniens.

Cependant quelque aſſurance que ces Annales nous donnent d'un tel fait, & quelque danger qu'il y eût à vouloir en douter en Abyſſinie, je ne prétends point l'établir ici comme une vérité; & encore veux-je moins le contredire poſitivement, quoique la Bible n'en diſe rien du tout. Que ce fait ſoit vrai ou non, j'imagine que dans les circonſtances où la Reine ſe trouvoit avec Salomon, & le Prince Hebreu bien loin d'être difficile dans ſon choix, étant adonné particulièrement aux

(1) Chron., chap. 25, verſ. 18 & 19.

Iduméennes & aux autres femmes étrangeres, il put naturellement ſe livrer à l'amour avec cette Reine, dont les rapports d'intérêt & d'amitié, lui étoient depuis long-tems ſi avantageux, & qui, de ſon côté, avoit sûrement, en entreprenant un ſi long voyage, fait des avances ſuffiſantes.

Les Abyſſiniens, Juifs & Chrétiens; croient que le Pſeaume 45, contient une Prophétie ſur le voyage de cette Reine à Jéruſalem; & ils diſent qu'elle étoit accompagnée par une fille d'Hiram, qui vint de Tyr dans la Capitale de la Paleſtine. Ils ajoutent que la dernière partie du Pſeaume déclare qu'elle aura de Salomon un Fils, qui ſera le Roi d'une Nation de Gentils.

La Reine s'en retourna donc à Saba, ou Azab, avec ſon Fils Menilek, qu'elle garda auprès d'elle quelques années, & qu'elle renvoya enſuite à ſon Pere pour le faire inſtruire. Salomon ne négligea rien pour l'éducation de cet enfant. Menilek fut oint & couronné Roi d'Ethiopie, dans le Temple de Jéruſalem; &, à cette époque, il prit le nom de David. Enſuite il revint à Azab, où il conduiſit une Colonie de Juifs, parmi leſquels étoient pluſieurs Docteurs de la Loi de Moïſe, particulièrement un de chaque Tribu. Il établit ces Docteurs Juges dans ſon Royaume; & c'eſt d'eux que deſcendent les Umbares actuels, Juges ſuprêmes, dont trois accompagnent toujours le Roi. Avec Menilek, étoit auſſi Azarias, Fils du Grand-Prêtre Zadok, lequel porta une copie de la loi, qui reſta confiée à ſa garde. Azarias reçut auſſi le titre de Nebrit ou de Grand-Prêtre; & quoique le Livre de la loi fût brûlé dans l'Egliſe d'Axum, pendant que la guerre des Maures

dévaſtoit le Royaume d'Adel, la charge d'Azarias fut conſervée, à ce qu'on aſſure dans ſa famille, dont les deſcendans ſont encore aujourd'hui Nébrits, ou Prêtres de l'Egliſe d'Axum.

Toute l'Abyſſinie fut donc convertie au Judaïſme, & le gouvernement de l'Egliſe, & celui de l'Etat, furent entièrement modelés ſur ce qui étoit alors en uſage à Jéruſalem.

Le dernier uſage que la Reine de Saba fit de ſon pouvoir, fut d'établir la loi, qui devoit ſervir à jamais de règle pour la ſucceſſion au trône dans ſes Etats. D'abord elle ordonna que la Couronne ſeroit toujours héréditaire dans la famille de Salomon; en ſecond lieu, qu'après elle aucune femme ne pourroit porter cette Couronne, ou être déclarée Reine, mais qu'on la défèreroit à ſon héritier mâle, quelqu'éloigné qu'il fût, à l'excluſion des femelles plus rapprochées. Elle voulut que ces deux articles fuſſent conſidérés comme la loi fondamentale de ſon Royaume, & ne puſſent jamais être abolis ni altérés. Enfin la Reine établit que les Héritiers mâles de la Maiſon Royale ſeroient rélégués dans une haute montagne, où ils ſeroient détenus priſonniers juſques à leur mort, ou juſqu'à ce que la ſucceſſion au Trône leur fût ouverte.

La raiſon de cet exil n'eſt point connue; c'eſt un uſage particulier à l'Abyſſinie. Mais la coutume d'être gouverné par des Reines eſt très-ancienne, & a prévalu parmi les Peuples Paſteurs des pays voiſins dans le dernier ſiècle, & s'eſt maintenue depuis, ainſi qu'on le verra par la ſuite de cette hiſtoire. Cette coutume exiſtoit en Nubie dans le tems d'Auguſte,

quand Pétreïus, ſon Lieutenant en Egypte, prit la Reine Candace priſonnière. Elle duroit auſſi ſous Tibere, ainſi que nous l'apprend le baptême de l'Eunuque (1) de la Reine Candace, qui vraiſemblablement avoit ſuccédé à celle que vainquit Petréïus, & qui ne nous eſt repréſentée au moment de ſa défaite que comme une femme infirme & privée d'un œil (2). Candace étoit le nom de toutes les Souveraines de ces contrées, comme Ceſar étoit celui de tous les Empereurs Romains. Quand à l'exil des Princes, qui deſcendoient de la Reine de Saba, cette Reine l'ordonna, ſans doute, pour empêcher qu'il s'élevât entre ces Princes, des diſcordes pareilles à celles qu'elle avoit vu à Jéruſalem déſoler la famille de David (3).

La Reine de Saba, après avoir inſtitué ces loix, qu'elle rendit irrévocables pour toute ſa poſtérité; & après avoir eu un règne de quarante ans, mourut 986 ans avant Jeſus-Chriſt. Son fils Ménilek lui ſuccéda; & les annales d'Abyſſinie nous apprennent que ſes deſcendans occupent encore le Trône. Ce qui ſemble garantir cette vérité, c'eſt que ce n'eſt point une doctrine nouvelle, mais qu'elle a été conſtamment & également maintenue, dès ſon origine juſqu'à ce jour, c'eſt-à-dire, lorſque les Abyſſiniens ſe convertirent à la loi Juive; &, depuis qu'ils ont embraſſé le Chriſtianiſme. Nous pouvons de plus

(1) Actes des Apôtres, chap. 8, verſ. 27 & 28.

(2) Ceci montre la fauſſeté de ce qu'obſerve Strabon, quand il dit que, ſuivant la coutume établie à Méroé, dès que le Souverain étoit mutilé, de quelque manière que ce pût être, les Sujets imitoient cette imperfection. Dans ce cas, tous les Sujets de Candace ſe feroient donc chacun crevés un œil. Strabo., lib. 17, pag. 777 & 778.

(3) 2 Samuel, chap. 16, verſ. 22. — 1. Rois, chap. 2, verſ. 13.

ajouter que le témoignage de toutes les Nations voiſines, amies ou ennemies, s'accorde ſur ce fait avec les Abyſſiniens. Ces Nations different ſeulement ſur le nom de la Reine de Saba, ou plutôt en ce qu'elles lui donnent deux noms.

CETTE différence, relativement à une époque ſi ancienne, ne doit point affoiblir la vérité de l'Hiſtoire, ſur-tout quand nous voyons que, de nos jours, les Reines ont quelquefois trois ou quatre noms, & que les Rois en ont toujours trois au moins; ce qui véritablement occaſionne, dans l'Hiſtoire, une grande confuſion.

QUANT à ce qu'on a dit, pour prouver que la Reine de Saba étoit Arabe, la fauſſeté en eſt ſuffiſamment démontrée. Tous les Habitans de l'Arabie heureuſe, & principalement ceux de la côte oppoſée à Saba, ou Azab, étoient réputés Abyſſiniens, & leur pays faiſoit partie de l'Abyſſinie, dès les premiers ſiècles juſques aux conquêtes des Mahométans & long-tems après eux. Ils étoient Sujets de l'Empire d'Abyſſinie; d'abord Payens Sabéens, comme les autres Sujets de cet Empire, enſuite, dit la tradition, convertis au Judaïſme durant l'édification du Temple de Jéruſalem, & continuant à être Juifs, juſques à l'an 622 de l'ère chrétienne, qu'ils devinrent Mahométans.

MAINTENANT je vais donner une liſte des Rois Abyſſiniens, deſcendans de Salomon & de la Reine de Saba. Leur emblême eſt un lion paſſant dans un champ de gueule, & ayant pour motto, « *Mo Anbaſa am Nizilet Salomom am Negardè* » *Judé*; » ce qui ſignifie, « le lion de la race de Salomon, » & de la Tribu de Juda, a triomphé. »

Les Miſſionnaires Portugais, au lieu d'un lion paſſant, qui eſt réellement ſur l'écuſſon du Roi, lui ayoient donné un lion rampant, afin de pouvoir mettre une croix entre les griffes de ce lion Juif. Mais ce Prince a repris ſon lion paſſant, tel qu'il étoit du tems de Salomon, ſans porter dans ſes griffes aucun ſymbole de religion ni de paix.

LISTE
DES ROIS D'ABYSSINIE,

Depuis MAQUEDA, *Reine de Saba, juſques au commencement de l'ère Chrétienne.*

	ans.		ans.
MENILEK, ou DAVID I, régna	4	KATZINA	9
HENDEYDA, ou ZAGDUR.	1	WAZEHA	1
AWIDA	11	HAZER.	2
AUSYI	3	KALAS	6
SAWÉ	31	SOLAYA	16
GESAYA	15	FALAYA.	26
KATAR	15	AGLLBU	3
MOUTA	20	ASISENA	1
BAHAS	9	BRUS	29
KAWIDA.	2	MOHESA	1.
KANAZA.	10	BAZEN	16

MENILEK monta ſur le Trône 986 avant Jeſus-Chriſt ; & pour que ce laps de tems fût rempli par les vingt-deux Rois, il faudroit qu'ils euſſent régné plus de quarante-quatre ans chacun, ce qui eſt impoſſible. Le règne des vingt-un Rois d'Iſraël donne

un *medium* de vingt-deux ans pour chacun ; & on regarde la durée de ce règne très-conſidérable. Mais quand bien même on calculeroit d'après cet exemple le tems qui s'eſt écoulé de Ménilek à Bazen, il manqueroit bien plus de la moitié du nombre d'années que comptent les Abyſſiniens. Ainſi, leur rapport eſt évidemment faux.

MAIS je ferai encore une objection non moins importante contre cette liſte de Rois : c'eſt que, parmi tous leurs noms, il n'y en a pas un ſeul dont la racine, ni la dérivation, ſoit Ethiopienne.

L'ON ſera maître de donner à cette ancienne liſte le crédit qu'on voudra. Pour moi, je me bornerai à ne déſapprouver que ce qui eſt abſolument impoſſible, ce qui eſt contraire à l'autorité de l'Ecriture, ou ce que je ſais, par expérience, être abſolument faux. Il exiſte encore d'autres liſtes en Abyſſinie, que j'ai pareillement vues, & qui n'ont pas plus d'autorité que celle que je viens de tranſcrire.

J'OBSERVERAI ſeulement à propos de cette liſte, qu'il s'y trouve un Roi, qui m'a fait l'honneur de porter mon nom, environ deux mille ans avant que ce nom vînt en Angleterre ; & préciſément le nom Abyſſinien eſt écrit de la même maniere que le mien l'étoit autrefois, avant que la folie & l'amour de la nouveauté en euſſent corrompu l'orthographe.

TANDIS que j'étois en Abyſſinie, les Grecs apprirent au Roi cette ſingularité, & ce Prince s'en amuſa beaucoup. Quelquefois

quefois en voyant Michaël, Fafil (1), ou quelqu'autre Grand de ſa Cour vouloir me rendre quelque ſervice, parler avantageuſement de moi, il diſoit gravement: qu'il alloit recommander à ſon Conſeil d'examiner ma généalogie pour ſavoir ſi je ne deſcendois point des héritiers mâles de ce Brus, qui avoit régné neuf ans avant l'ère Chrétienne; que j'avois l'air d'un homme dangereux, & qu'il étoit tems que je fuſſe envoyé en exil à Wechné, à moins que je n'aimaſſe mieux perdre un bras ou une jambe, ſi les Juges me reconnoiſſoient pour un des deſcendans du Roi Brus. A cela je répondois que quoiqu'il plaiſantât, certainement un de mes ancêtres avoit été Roi, non d'Abyſſinie, non quelques années avant le Chriſt, mais douze cens ans après notre Rédemption; que les armes de ma famille portoient un lion comme le ſien: mais que quelque bien fondées que fuſſent ſes appréhenſions à mon ſujet, j'oſois l'aſſurer que les ſeules connexions que j'avois avec lui, étoient par les *Héritiers femelles*.

Dans d'autres momens, que j'étois exceſſivement abattu; & que je déſeſpérois de revoir l'Angleterre, ce Prince, qui connoiſſoit bien la cauſe de ma triſteſſe, avoit coutume de dire au Sérach Maſſéry: « Prépare le Sendick & le Nagaréet; » raſſemble les Juges; que mes Troupes ſe mettent ſous les » armes, parce qu'il faut faire les funérailles de Brus. C'eſt » un Ozoro de la race de Salomon, & d'après quelque » choſe, que je ſais, il peut bien être un des héritiers de la » Couronne. Apporte auſſi beaucoup d'eau-de-vie, parce que » tout le monde s'enivre, quand on fait des obsèques dans ſon pays. »

(1) Ceci ſera expliqué dans le récit du Voyage.

QUOIQUE les époques fixées dans le livre d'Axum ne ſoient pas préciſément d'accord avec notre manière de compter, il y a ſi peu de différence, que nous ne pouvons douter que la révolte des dix Tribus & le naufrage de la flotte de Roboam n'aient été cauſe que Ménilek tranſporta ſa Cour à Tigré (1). Cependant quelle qu'en ſoit la cauſe, Ménilek quitta Azab, & il vint réſider auprès d'Axum, dans un lieu qui porte encore aujourd'hui le nom d'*Ageda Daid*, la maiſon de David. A peu de diſtance de cet endroit, il y en a un autre, appellé *Azabo*, nom de ſon ancienne Capitale. On y voit les reſtes de quelques Edifices qui étoient conſtruits de pierres & de chaux. Ces deux endroits ſont une preuve qu'Axum étoit déjà tombé au tems de Ménilek, parce qu'autrement il eût été tout naturel qu'il s'y rétirât en abondonnant Azab.

LE pays, qui eſt ſitué tout autour du cap Gardefan, & qui s'étend au Sud, le long de l'Océan Indien juſques à Sofala, fut long-tems gouverné par un Officier, appellé *Bahar-nagash*, titre qui ſignifie Roi de la mer, ou du rivage de la mer. Un autre Officier, revêtu du même titre, commandoit dans l'Arabie heureuſe, qui depuis les premiers tems, où ces pays furent peuplés, juſques à la conquête des Muſulmans, a appartenu à l'Empire d'Abyſſinie. Le Roi lui-même portoit le titre de *Nagash*, ou *Najashi*. Pluſieurs Gouverneurs de Province, ſpécialement ceux de Gojam, étoient déſignés de même ;

(1) Le Temple que la Reine de Saba avoit vu bâti, & ſi richement orné, fut pillé la cinquième année du Règne de Roboam, par Seſac, c'eſt-à-dire, 13 ans avant la mort de Ménilek. Ainſi, ces événemens avoient dû le dégoûter du commerce qu'on faiſoit à Saba, lieu de ſa première réſidence.

& il en eſt réſulté pour l'hiſtoire une grande confuſion. Nous trouvons, par exemple, quelquefois trois Rois, qui, dans le même tems, ſemblent avoir occupé le même Trône; ce qui eſt invraiſemblable dans quelque pays que ce ſoit. Nous ſommes obligés de ſuppoſer qu'un ſeul de ces trois Princes poſſédoit la Couronne, & que les deux autres étoient ſimplement Nagashs: car, puiſque la loi fondamentale de la Reine de Saba, loi qui ſubſiſte juſqu'à ce jour dans toute ſa vigueur, banniſſoit les héritiers mâles dans les montagnes, nous ne pouvons concevoir comment trois freres auroient pu régner à-la-fois dans le même Royaume. Mais quoique ceci ſoit un grand ſujet d'embarras dans les annales de ces contrées, ce n'eſt pourtant pas le ſeul & j'en ferai bientôt connoître un autre.

Comme nous allons perdre de vue la religion Juive & la race de Salomon, il faut, avant de ceſſer d'en parler, que j'ajoute ce que j'ai à dire des Falasha, dont j'ai déjà fait mention, en citant des exemples de leur langage, parmi ceux des Nations étrangeres, qu'on croit venues de la Paleſtine en Abyſſinie, lorſque Joſué s'empara de leur pays. Je n'ai épargné aucunes peines pour me procurer quelques notions exactes ſur l'hiſtoire de ce Peuple curieux; j'ai vécu dans une intime amitié avec pluſieurs de leurs principaux perſonnages, renommés pour leur ſavoir; & je ſuis certain qu'autant qu'ils l'ont pu, ils m'ont fait connoître la vérité.

Ce qu'ils racontent de leur origine, & qui eſt fondé ſur la ſeule tradition, c'eſt qu'ils vinrent de Jéruſalem à la ſuite de Ménilek. Ils ſont donc parfaitement d'accord, avec les Abyſſiniens, ſur l'hiſtoire de la Reine de Saba, laquelle,

diſent-ils, étoit Juive, ainſi que ſa Nation, avant le tems de Salomon. Ils diſent auſſi qu'elle vivoit à Saba, ou Azab, pays de l'encens & de la myrrhe, ſitué aux bords de la mer Rouge; & ils ajoutent de plus qu'elle alla à Jéruſalem ſous les auſpices d'Hiram, Roi de Tyr, dont la fille l'accompagnoit, comme il eſt dit dans le pſeaume 45; qu'elle ne fit point le voyage par mer, ni qu'elle ne traverſa point l'Arabie, de peur des Iſmaélites; mais qu'elle ſe rendit d'Azab en Paleſtine, & en revint, en faiſant le tour de Maſuah & de Suakem, eſcortée par ſes propres ſujets, les Paſteurs; & qu'enfin elle ſe ſervit du chameau, la voiture ordinaire de ſon Pays, & que celui qu'elle montoit étoit blanc, d'une grandeur prodigieuſe, & d'une extrême beauté.

Leur récit ne differe preſque en rien de celui des Abyſſiniens ſur tout le reſte de cette hiſtoire, ſur la naiſſance & l'inſtallation de Ménilek, qui fut leur premier Roi, ſur la venue d'Azarias, d'un des anciens de chaque Tribu d'Iſraël, & des autres Docteurs de la Loi, dont ils nient ſeulement que les Deſcendans ſe ſoient faits Chrétiens, comme les Abyſſiniens le prétendent. Les Falasha diſent encore, que quand le commerce de la mer Rouge tomba entre les mains des Etrangers, & que la communication entr'eux & Jéruſalem fut interrompue, les habitans ſe retirerent loin de la côte, & les Villes reſterent déſertes; qu'ils avoient été eux-mêmes habitans de ces Villes, où ils trafiquoient, & s'occupoient principalement à faire des briques, des tuiles, des pots, & à couvrir les maiſons en chaume, & que, trouvant que les plaines de Dembéa leur offroient tout ce qu'il falloit pour exercer leurs talens, ils ſe fixerent dans cette Province, & y

porterent la fabrique de la poterie à un degré de perfection difficile à imaginer.

Ce Peuple induſtrieux ſe multiplia prodigieuſement, & il étoit déjà très puiſſant, au tems de la converſion de l'Empire au Chriſtianiſme, ou comme les Falasha l'appellent eux-mêmes, au tems de l'Apoſtaſie ſous Abreha & Atzbeha. Alors ils ſe choiſirent pour Souverain un Prince de la Tribu de Juda, & de la race de Salomon & de Ménilek. Ce Prince ſe nommoit Phinéas. Il refuſa d'abandonner la Religion de ſes Peres; & c'eſt de lui que les Souverains de Falasha deſcendent en droite ligne. Ainſi, ils ont un Prince de la Maiſon de David, quoique les Abyſſiniens aient, par manière de reproche, appellé cette famille Bet Iſraël, pour donner à entendre, qu'elle s'eſt révoltée contre la race de Salomon, & la Tribu de Juda. Il y a peu de doute que quelques-uns des deſcendans d'Azarias n'aient auſſi conſervé leur ancienne foi. Quoiqu'il n'y ait point eu de ſang répandu préciſément par rapport à la différence de religion, chacun de ces Peuples ayant un Roi, qui a les mêmes prétentions que l'autre, ils ſe ſont livrés pluſieurs batailles par des motifs d'ambition & de rivalité.

Vers l'an 960, la Famille des Princes des Falasha tenta de s'emparer du Trône d'Abyſſinie; & les autres deſcendans de Salomon furent preſqu'entièrement exterminés ſur le Roc de Damo, ainſi que je le raconterai ci-après. Cette guerre ſanglante porta au comble l'animoſité qui exiſtoit déja entre les deux Familles. Mais enfin le pouvoir des Falasha fut tellement affoibli, qu'ils ſe trouverent forcés d'abandonner la pro-

vince de Dembéa, où, n'ayant point de cavalerie, ils ne purent ſe ſoutenir. Dès-lors ils ſe réfugierent dans les rochers eſcarpés & preſqu'inacceſſibles, qui hériſſent la haute chaîne des montagnes de Samen. Ils ont choiſi pour leur capitale, un de ces rochers, que la nature ſemble avoir diſpoſé exprès pour ſervir de fortereſſe; &, depuis ce moment, cet endroit porte le nom de Roc Juif.

UNE déroute ſanglante que les Falasha éprouverent en l'année 1600, les mit à deux doigts de leur ruine. Gédéon, leur Roi, & Judith, leur Reine, furent tous deux tués dans cette action. Depuis ils cherchent moins les troubles & les combats. Ils paient la taxe, qu'on leur a impoſée, & on les laiſſe paiſiblement ſe gouverner à leur manière.

PENDANT que j'étois en Abyſſinie, leur Roi & leur Reine, s'appelloient encore Gédéon & Judith; & ces noms ſemblent être les noms de préférence de la Famille Royale. Dans ce tems-là leur population s'élevoit, dit-on, à cent mille hommes effectifs.

LES Abyſſiniens les mieux inſtruits & les plus ſages conviennent à peu-près de la vérité de tout ce que je viens de rapporter. Mais vraiſemblablement toutes les circonſtances des troubles qu'occaſionna la converſion au Chriſtianiſme, ne nous ſont pas entièrement connues.

LA ſeule verſion de la Bible qu'aient les Falasha eſt en Geez, & c'eſt la même dont ſe ſervent les Abyſſiniens Chrétiens, qui ſont les ſeuls Scribes, & qui vendent des copies

aux Juifs. Mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il ne s'eſt jamais élevé la moindre diſpute ſur le texte de la loi entre les Docteurs des deux Religions. Ils n'ont point de Kérikétib, ou de Commentaires différens. Ils n'ont jamais entendu parler ni du Talmud, ni du Targum, ni de la Cabale; & ils ne portent ni franges (1), ni rubans ſur leurs robes Pontificales; enfin, autant que j'ai pu le ſavoir, il n'y a pas un ſeul Scribe parmi eux.

Je leur demandai comment ſortant de la Judée, ils avoient adopté le langage, que je leur entendois parler, & ſi c'étoit celui de quelqu'une des Nations, qui habitoient les côtes de la mer Rouge. Ils me répondirent, que ce pouvoit être le langage des Nations, qu'ils avoient trouvées ſur la côte d'Azab, à leur arrivée de la Paleſtine, mais qu'ils ne faiſoient que le conjecturer; & la raiſon qu'ils m'en donnerent étoit aſſez vraiſemblable. Ils obſerverent que venus dans l'Abyſſinie, en parlant hébreu, & avec l'avantage d'avoir des livres dans cette langue, ils avoient oublié leur hébreu (2), & qu'ainſi il n'étoit pas probable qu'ils puſſent retenir un autre langage dans lequel ils n'avoient point de livres, & qu'ils n'avoient pas appris à exprimer par le moyen des lettres.

Je leur demandai auſſi, pourquoi venant de Jéruſalem ils n'avoient point des copies de la loi, en Hébreu, ou en Sama-

(1) Nombres, chap. 15, verſ. 38 & 39. — Deut., chap. 22, verſ. 12.

(2) Nous voyons qu'il en arriva de même, en moins de tems, durant la captivité; quand les Juifs oublièrent la langue hébraïque, & ne parlerent plus que Chaldéen.

ritain, ou au moins le Pentateuque, & l'Octateuque. L'un & l'autre étoient en leur poſſeſſion à leur arrivée de la Judée, me dirent-ils : mais leur flotte étant détruite ſous le règne de Roboam, & la communication devenant très-difficile à cauſe des guerres des Syriens, ils s'étoient trouvés néceſſairement obligés d'avoir les écritures traduites, & de faire uſage des copies, qui étoient entre les mains des Paſteurs, leſquels, ſuivant leur tradition, étoient tous Juifs, avant le tems de Salomon.

Je leur demandai, comment les Paſteurs avoient eu une verſion, puiſque nonobſtant l'invaſion de l'Egypte par Nébuchadnezzar, invaſion qui fut le plus long obſtacle à leur communication, les Iſmaélites Arabes en traverſant l'Arabie, eurent toujours accès à Jéruſalem & en Syrie, & continuerent à y faire un grand commerce par terre. Alors ils m'avouerent naïvement qu'il leur étoit impoſſible de répondre à cela d'une manière ſatisfaiſante, parce que les tems étoient trop reculés & que la guerre avoit détruit tout ce qui pourroit leur fournir des renſeignemens authentiques.

Je leur demandai enfin, s'ils avoient jamais eu quelques Mémoires ſur leur pays, ou ſur l'hiſtoire des autres Nations. Et ils me répondirent, en héſitant un peu, qu'ils ne pouvoient pas dire, s'ils en avoient eu ou non; mais que s'ils en avoient eu, ils devoient avoir été détruits dans la guerre de Gragné.

Voila tout ce que je pus apprendre de ce Peuple; encore me fallut-il beaucoup de patience & de prudence pour leur faire ces queſtions & pour ſéparer la vérité du menſonge dans leurs réponſes, car la plupart d'entr'eux, dès qu'ils peuvent deviner

deviner la raiſon pourquoi on les interroge, diſent toujours ce qu'ils croient devoir plaire davantage. C'eſt même ce qui arrive avec tous les Peuples de Barbarie.

Les Falasha nient que le ſceptre ſoit jamais ſorti de la maiſon de Juda, parce qu'ils ont un Prince régnant de cette maiſon. Ils prétendent que la Prophétie, concernant la converſion des Gentils, s'accomplira à l'arrivée du Meſſie, qui n'eſt pas encore venu, & qu'alors tous les Peuples de la terre ſeront Juifs. Mais je confeſſe qu'ils ne m'ont point donné une explication claire & préciſe de cette Prophétie, & qu'ils ſembloient même ne l'avoir jamais conſidérée avant. Bien différens de nous en général, ils ne parloient ſur ce ſujet, ni avec intérêt, ni avec chaleur, & ils ne paroiſſoient même pas du tout ſe ſoucier de s'entretenir de leur Religion, quoiqu'ils fuſſent très-prompts à citer les paſſages de l'Ecriture, quand il y avoit quelque perſonne, qui parloit Amharic avec l'accent barbare dont ils le prononcent. Auſſi cette indifférence me fit concevoir que leurs Ancêtres n'étoient ni en Paleſtine, ni préſens à ces diſputes, qui ſuivirent la mort de Jeſus-Chriſt, & qui ont continué depuis.

Les Falasha ſoutiennent que le livre d'Enoch, eſt le premier livre de l'Ecriture qu'ils ont reçu. Ils ne connoiſſoient point celui de Seth : mais ils placent Job immédiatement après Enoch ; de ſorte qu'ils n'ont point une idée vraie du tems où Job a vécu, & ils diſent que c'eſt un peu après le déluge. Ils croient auſſi que le livre, qui porte le nom de ce Prophète, eſt ſon propre ouvrage.

PLUSIEURS difficultés ſe préſentent ſur le récit des Falasha. Quoiqu'ils diſent qu'ils ſont venus de Jéruſalem du tems de Salomon, & qu'ils ſortent des différentes Tribus, ils ne parlent tous qu'un ſeul langage, & ce langage n'eſt ni l'Hébreu, ni le Samaritain, qu'aucun d'eux ne peut ni lire ni entendre. La réponſe qu'ils font à cette objection, n'eſt nullement ſatisfaiſante, par pluſieurs raiſons très-ſenſibles.

LUDOLF, l'homme le plus ſavant qui ait écrit ſur ce ſujet, dit qu'il y a apparence que la Bible Ethiopienne, ou du moins le Pentateuque a été traduit ſur la verſion des Septante; & il en juge par le grand nombre d'helléniſmes, qu'on y trouve, ainſi que par les noms des Oiſeaux, & des pierres précieuſes, & par divers autres paſſages, qui paroiſſent être copiés du Grec littéralement. Il imagine auſſi que la verſion Abyſſienne eſt l'ouvrage de Frumentius, qui fut le premier Evêque d'Abyſſinie, quand cet Empire fut converti au Chriſtianiſme ſous Abréha & Atzbéha, 333 ans après Jeſus-Chriſt, ou un peu plus tard.

QUOIQUE j'aye rapporté avec moi tous les livres de l'Ancien-Teſtament Abyſſinien, je n'ai pas encore eu le tems d'en faire la comparaiſon & de vérifier ce que dit Ludolf : mais je les ai dépoſés pour la ſatisfaction du public, dans le *Muſæum* Britannique, eſpérant que quelque Savant voudra ſe charger de ce travail. Je dois obſerver en même-tems, qu'il eſt bien plus naturel de croire que les Grecs en comparant les copies enſemble, effacerent les mots ou les paſſages qu'ils trouverent différens de la verſion des Septante, & les rétablirent d'après

cette verſion, parce que cela ne pouvoit point déplaire aux Juifs, qui ſavoient bien que tous ceux qui avoient travaillé à la verſion des Septante, étoient Juifs eux-mêmes.

De plus, comme la copie Abyſſinienne de la Bible fut traduite, ſuivant l'opinion de M. Ludolf, par l'Evêque *Frumentius*, plus de trois cent trente ans après Jeſus-Chriſt, & que la verſion des Septante eſt faite du tems de Ptolémée Philadelphe, plus de ſoixante ans avant l'ère Chrétienne, il s'enſuit que ſi les Juifs ſe ſervent de la traduction de Frumentius, & ſi elle a été faite ſur la verſion des Septante, ces Juifs devoient avoir été au tems de la converſion de l'Abyſſinie, plus de quatre cens ans, ſans aucun livre quelconque. Ainſi, ils conſervoient de mémoire toutes les loix Juives, qui ſont en vigueur parmi eux; & toutes les obſervances lévitiques, leurs purifications, leurs abſtinences, leurs pénitences, leurs ſacrifices, ont été retenus ſans qu'ils les euſſent en écrit, pendant le long eſpace de quatre cens ans.

Cet effort de mémoire n'eſt peut-être pas abſolument impoſſible: mais il le paroît beaucoup. Nous ſavons qu'à Jéruſalem même, le Siége de la loi & du ſavoir Judaïque, l'idolâtrie commençant à faire des progrès durant le court règne de quatre Rois ſeulement, la loi dans cet intervalle, fut tellement oubliée & méconnue, qu'une copie en étant tombée par haſard entre les mains de Joſias, ce Prince la lut, & en voyant ce qu'elle contenoit, il fut ſi frappé de l'oubli qu'on en avoit fait qu'il craignit auſſi-tôt la deſtruction de la Cité de David & de tout le Peuple. J'ajouterai encore que quiconque obſerve

l'obſtination, l'opiniâtreté, l'endurciſſement, qui forme le caractère de ces Juifs, ne pourra pas croire facilement, qu'ils aient jamais reçu volontiers *l'Ancien-Teſtament* des mains d'un Peuple, qui s'eſt déclaré le champion du *Nouveau*.

Ils n'ont aucune connoiſſance du Nouveau-Teſtament, ſi ce n'eſt par ce qu'ils en ont entendu dire dans la converſation. Ils ne le maudiſſent pas : mais ils le regardent comme un Ouvrage extravagant, où l'on ſuppoſe que le Meſſie eſt venu ; car ils ſe font du Meſſie l'idée d'un Prince temporel, d'un Prophète, d'un Pontife, d'un Conquérant.

Il n'eſt pas vraiſemblable que des Juifs euſſent voulu, ſans une néceſſité abſolue, recevoir la loi & les Prophètes de la part d'un Chrétien ; au lieu qu'ils pouvoient bien les recevoir d'autres Juifs, qu'il regardoient comme leurs freres, ainſi que l'étoient les Abyſſiniens, quand on fit cette traduction. D'ailleurs, rien n'auroit pu les empêcher d'adopter une traduction réellement faite par des Juifs, d'après le texte même, telle que la verſion des Septante étoit alors. Mais j'avoue qu'il s'offre beaucoup de difficultés de toutes parts, & je déſeſpere de les voir réſolues, à moins qu'elles ne le ſoient par une analyſe profonde & raiſonnée, de ce que j'ai recueilli ſur le langage des Falasha ; & pour cela, je requiérs, avec ardeur, le ſecours des Savans. Le livre des Cantiques de Salomon contient aſſez de mots pour pouvoir ſervir à faire décider la queſtion ; pour qu'on ſache enfin d'où viennent les Falasha, & pourquoi ils n'ont point la Bible dans leur propre langue, puiſqu'une verſion leur eſt néceſſaire ?

Je crois plutôt que Frumentius a traduit le Nouveau-Teſtament que je ne crois qu'il a traduit la Bible ; parce que, dans

la traduction du Nouveau-Teſtament, il put être aidé par les perſonnes de ſa communion, qui étoient en Egypte. C'eſt même une raiſon de plus pour me faire penſer qu'à ſon arrivée en Abyſſinie, Frumentius trouva la Bible traduite en langage & en caractères Ethiopiens, parce que le Bagla ou Geez étoit un caractère inconnu, & une langue également inconnue, non-ſeulement à lui, mais encore à toute l'Abyſſinie, excepté la ſeule Province de Tigré; de ſorte qu'il n'auroit pas eu plus de peine à apprendre à ces Peuples la langue Grecque, & l'écriture Grecque, que de traduire le Nouveau-Teſtament en Ethiopien, en ſe ſervant des caractères Geez. Il ſe ſeroit épargné beaucoup de tems & de ſoins; il ſe ſeroit ſervi de toute l'Ecriture-Sainte, telle qu'elle étoit reçue dans ſon Egliſe, & la langue Grecque & les caractères Grecs auroient été auſſi faciles en Amhara que le Geez. Ceux même des Habitans de la Province de Tigré, qui ne ſavoient point encore lire, auroient appris à lire & à écrire en Grec, comme ils pouvoient l'apprendre en leur propre langue.

Je ne ſais point s'il a exiſté une traduction Arabe auſſi ancienne de la Bible. S'il y en a eu une, les mêmes raiſons que je viens d'établir, auroient dû la faire préférer, & l'Evêque Frumentius n'auroit eu également beſoin que de traduire le Nouveau-Teſtament. Mais il en fut tout autrement quand il trouva la Bible déjà traduite en Geez; & il continua, avec raiſon, à faire paſſer l'Ecriture-Sainte dans cette langue, en ſe ſervant des caractères qui lui ſont propres, afin que l'Evangile pût remplir ſa deſtination, & ſervir de témoignage en faveur des Chrétiens contre les Juifs.

CHAPITRE VII.

Livres dont on ſe ſert en Abyſſinie. — Enoch. — L'Abyſſinie n'eſt point convertie par les Apôtres. — Converſion du Judaiſme au Chriſtianiſme, opérée par Frumentius.

LES ABYSSINIENS adoptent l'Ecriture-Sainte, comme nous l'adoptons, & ils comptent le même nombre de livres que nous : mais ils les diviſent d'une autre manière. C'eſt, du moins, ce que j'ai vu chez quelques particuliers; parce que peu d'entr'eux ſont aſſez riches pour acheter tous les livres hiſtoriques ou prophétiques de la Bible. L'on en peut dire autant pour ce qui concerne le Nouveau-Teſtament. Les copies, où il eſt tout entier, ſont fort rares. Nulle part, excepté les Egliſes, on ne voit que les Evangiles & les Actes des Apôtres ; encore pour qu'un homme poſsède ſeulement ces livres, il ne faut point aſſurément que ce ſoit un homme de la claſſe ordinaire.

PLUSIEURS livres de la Bible ſont oubliés des Abyſſiniens. De ſorte qu'il eſt tout auſſi difficile de ſe les procurer, même dans les Egliſes, quand on veut en prendre copie, que quand on veut, parmi nous, conſulter des vieux Regiſtres enſévelis dans la pouſſière des Greffes.

L'APOCALYPE de Saint-Jean eſt leur lecture favorite. Ils l'intitulent : *La viſion de Jean Abou Kalamſis;* ce qui me ſemble n'être qu'une corruption d'*Apocalypſis*. Mais, en même-tems,

je puis à peine imaginer que Frumentius, qui étoit Grec d'origine & homme de lettres, ait pu faire une ſi étrange faute.

L'on ne diſtingue point, dans ce pays-là, les livres Canoniques des livres apocryphes. Bel & le Dragon ſont lus avec la même dévotion que les Actes des Apôtres; &, j'en frémis! la plus grande partie des Lecteurs en eſt tout auſſi édifiée. C'eſt avec un eſprit de piété & non dans l'intention de ſemer du ridicule que je dirai que Saint-George & ſon Dragon, ſont devenus d'après de folles légendes, des objets preſqu'auſſi reſpectables pour eux, que les plus grands Prophètes de l'Ancien-Teſtament & les Apôtres du Nouveau.

Les vieux Prêtres Abyſſiniens liſent avec beaucaup de zèle & de plaiſir le Cantique de Salomon. Mais ils ont ſoin d'en défendre la lecture aux jeunes. Elle eſt interdite aux Diacres, aux Laïques & aux femmes. Ils croient que Salomon compoſa ce Cantique en l'honneur de la fille de Pharaon; & ils ſont loin d'être de l'avis de quelques-uns de nos Docteurs, qui croient que cet ouvrage renferme une allégorie ſur le Chriſt & ſon Egliſe. L'on me demandera peut-être pourquoi j'ai préféré ce livre pour le traduire, voyant la difficulté particulière qu'il y avoit à ſe le procurer (1)? Mais à cela je répondrai que ce choix ne vint pas de moi, & que je ne fus point informé tout de ſuite des obſtacles, que j'avois à éprouver. Le premier livre auquel je penſai, fut celui de Ruth, parce qu'il étoit le plus court. Mais ce ſujet ne plut point aux Scribes & aux Prêtres, qui devoient traduire pour moi, & ils ne voulurent pas

(1) On trouvera la verſion en Geez, qui ſont les premiers caractères du Monde, dans l'Appendix.

s'en charger. Ils choisirent eux-mêmes le Cantique de Salomon, & ils s'engagerent à le traduire. Je le recommandai bien à deux ou trois jeunes Ecrivains, qui acheverent bientôt leur version en se faisant aider par leurs amis. J'avois été obligé de leur procurer une permission expresse pour qu'ils pussent mettre l'ouvrage dans les divers langages du pays : mais ce fut une permission passagere, qui n'éprouva point de difficultés réelles, quoiqu'on voulût en faire d'apparentes.

Un Neveu de l'Acab Saat, Abba (1) Salama (2), jeune homme d'un génie peu commun, demanda l'agrément de son Oncle, avant de commencer la traduction; mais Abba Salama lui répondit en faisant allusion à une ancienne loi du pays, que s'il l'entreprenoit, il seroit égorgé de la manière qu'on égorge les moutons; & que cependant si je voulois lui donner de l'argent, il le permettroit. Je n'aurois point fait attention à cela. Mais quelques jeunes gens parlerent au Ras Michaël (3), qui devina tout de suite de quoi il s'agissoit, & ayant fait appeller l'Ecrivain, il lui demanda ce que son Oncle lui avoit proposé. Celui-ci avoua franchement qu'il lui avoit dit que s'il commençoit la traduction, il seroit égorgé comme on égorge les moutons. Quelques jours après Michaël interrogea Abba Salama, sur la vérité de ce fait. Abba Salama répondit d'une manière affirmative, & parut vouloir persister dans ce qu'il avoit avancé.

(1) *Abba* est un mot syriaque & éthiopien, qui signifie *Pere*.

(2) J'aurai occasion de parler, plus au long, de ce Prêtre, qui étoit l'ennemi invétéré & dangereux de tous les Européens, & le principal Officier ecclésiastique de la Maison du Roi.

(3) Alors Premier Ministre. On aura beaucoup à parler de lui par la suite.

AINSI

« Ainsi donc, dit le Ras, en s'adreſſant au jeune-homme, » votre Oncle déclare que ſi vous traduiſez le livre pour » Yagoubé, il vous égorgera comme on égorge un mouton; » & moi je vous jure par Saint Michaël, que ſi vous ne le » faites pas, je vous ferai donner la mort. Conſidérez mainte- » nant quels riſques vous préférez courir; & revenez dans huit » jours me faire part de votre choix. » Mais, avant les huit jours révolus, il m'apporta le livre, très-ſatisfait de l'excuſe, que lui avoit fourni Michaël pour pouvoir gagner le prix de la traduction.

Abba Salama ſe plaignit de cela une fois que j'étois préſent, & le nom de *Franc* fut malicieuſement prononcé. Mais le Ras lui dit ſeulement, en lui jettant un regard ſevère: « Re- » tenez votre langue, Abba. Vous ne ſavez pas ce que vous » dites. Vous ne ſavez pas que vous êtes un fou: mais je le ſais, » moi; & ſi vous prononcez encore une parole, je le publierai à » toute la terre. »

Après le Nouveau-Teſtament, les Abyſſiniens placent les Actes des Apôtres, qu'ils appellent *Synnodos*, & l'on peut dire qu'autant que les cas ſont applicables, ces Synnodos ſervent de loi écrite dans le pays. Ce livre a été traduit de l'Arabe en langage Geez. Ils ont enſuite une liturgie ou livre de prières générales, indépendamment de pluſieurs autres prières particulières pour les jours de fête, ſous les noms deſquels elles ſont déſignées.

Le livre, qui vient à la ſuite de celui-là; s'appelle *Haimanout Abou*. Il contient principalement la collection des Ouvrages des Peres Grecs, traitant & expliquant certaines

héréſies ; ou articles de foi, qui ont été l'objet des diſputes de l'ancienne Egliſe Greeque. Les traductions des Ouvrages de Saint-Athanaſe, Saint-Baſile, Saint-Jean Chryſoſtôme & Saint-Cyrille, ſont auſſi répandues parmi les Abyſſiniens. Il eſt vrai que je n'ai jamais vu les traductions des deux derniers, & qu'il ne m'eſt tombé ſous la main que quelques fragmens de celle de Saint-Athanaſe : mais il n'en eſt pas moins certain qu'elles exiſtent.

Un autre livre révéré dans ces contrées eſt le Synaxar, ou la fleur des Saints, dans lequel les miracles, la vie, & les menſonges de leurs Saints ſont très-longuement recueillis, en quatre monſtrueux volumes *in-folio*, remplis d'un bout à l'autre des fables les plus abſurdes.

Ils ont un Saint contre lequel le diable combattit ſous la forme d'un ſerpent de neuf milles de long. Le Saint le jetta du haut d'une montagne & le tua. Un autre Saint convertit le diable, qui ſe fit moine, & vécut quarante ans d'une manière édifiante, faiſant pénitence pour avoir tenté le Chriſt ſur la montagne. On ne dit pas ce que le diable devint enſuite.

Un autre Saint, qui n'avoit jamais mangé ni bu depuis le ventre de ſa mere, ſe rendit à Jéruſalem, où il célébroit la meſſe au Saint-Sépulcre ; &, le ſoir, il ſe retiroit ſous la forme d'une cigogne. J'en citerai encore un. C'étoit un Saint qui étant malade & ayant l'eſtomac fort dérangé, eut envie de manger des perdrix. Il en appella une paire ; & auſſi-tôt deux perdrix toutes rôties prirent la volée, & vinrent ſe placer ſur ſon aſſiette pour être mangées.

Toutes ces hiſtoires ſont racontées & affirmées par de fort honnêtes gens ; & elles deviennent une terrible pierre d'achoppement pour les Jéſuites, qui voudroient envain prétendre que leurs miracles fuſſent mieux atteſtés, ou plus dignes de foi.

Il y a encore d'autres livres d'un plus petit volume & de moindre conſéquence. Tel eſt l'Organon Denghel, ou l'inſtrument muſical de la Vierge Marie, compoſé vers l'an 1440, par Abba George : ce livre eſt très-eſtimé pour la pureté de ſon langage, quoique l'Auteur fût Arménien.

Enfin, le dernier Ouvrage de cette Bibliothèque Ethiopienne, eſt le livre d'Enoch (1). La première fois qu'on entendit parler de ce livre, pluſieurs Savans de l'Europe eurent un grand deſir de le voir, croyant que, ſans doute, il devoit renfermer beaucoup de ſecrets & d'hiſtoires inconnues. Là-deſſus un impoſteur trouvant ſous ſa main un livre Ethiopien, l'intitula : *les Prophéties d'Enoch ;* & il écrivit ce titre au commencement de la première page. M. Peyereſc (1) n'eut pas plutôt entendu parler de cet Ouvrage, qu'il l'acheta fort cher de l'impoſteur, qui le tenoit en ſa poſſeſſion. Enſuite on le dépoſa dans la Bibliothèque du Cardinal Mazarin, où M. Ludolf ayant eu accès, il reconnut que c'étoit un livre Gnoſtique, ſur les myſtères du ciel & de la terre ; mais qui ne contenoit pas un ſeul mot d'Enoch, ni de ſes Prophéties. Auſſi M. Ludolf

(1) Vid. Origen. contra Celſum, lib. 5. — Tertull. de Idol. cap. 4. = Drus in ſuo Enoch. = Bangius in Cœlo Orientis exercit. 1. quæſt. 5 & 6.

(2) Gaſſendi in vita Peyreſc, lib. 5.

eſt parti de-là pour ſoutenir qu'il n'exiſtoit point de livre d'Enoch; mais il s'eſt mépris.

POUR gage public de ma reconnoiſſance pour toutes les obligations que j'ai à une Nation humaine, bienfaiſante, ſavante & polie, & principalement au Roi Louis XV, j'ai fait préſent à ſon Cabinet d'une partie de choſes curieuſes, que j'ai rapportées des pays lointains, hommage qui a été accueilli avec une honnêteté & une attention, dignes d'engager tous les Voyageurs dont l'ame eſt généreuſe à ſuivre mon exemple.

PARMI les Ouvrages que j'ai dépoſés, à Paris, dans la Bibliothèque du Roi, ſe trouve une copie magnifique des Prophéties d'Enoch, en grand *in-quarto*. Une autre eſt jointe aux livres de l'Ecriture, que j'ai rapportés en Angleterre; & elle ſuit immédiatement le livre de Job, ſuivant l'ordre établi par l'Egliſe d'Abyſſinie. Il y en a une troiſième, que j'ai fait remettre à la Bibliothèque d'Oxford, par les mains du Docteur Douglas, Evêque de Carliſle.

LA plus ancienne hiſtoire de ce livre eſt bien connue. L'Egliſe la regarda d'abord comme apocryphe; &, comme il étoit cité dans l'Epître de Jude, la même ſuſpicion tomba ſur cette Epître. D'après cela le Concile de Nicée la rejetta du nombre des livres Canoniques: mais le Concile de Trente, raiſonnant mieux, rendit à l'Apôtre Jude, l'honneur que ſon Epître méritoit.

Nous pouvons obſerver, en paſſant, que l'allégation que

fait Jude d'un ouvrage apocryphe, ne prouve nullement qu'il croyoit ou qu'il garantiſſoit la vérité de ce que contenoit cet ouvrage. Mais c'eſt un argument *à fortiori*, dont Jeſus-Chriſt lui-même fait ſouvent uſage, & qui ne ſignifie pas plus que celui-ci : Vous, diſoit-il aux Juifs, vous déniez certains faits ; par une ſuite de vos préjugés, tandis que vous avez recueilli ces faits dans vos propres livres, & que vous les y reconnoiſſez pour vrais. Cette manière de raiſonner eſt, en effet, très-bonne & très-concluante : mais elle ne prouve point du tout que ce qu'on cite eſt vrai. Voilà comment s'exprime Jude : Vous, dit-il, vous ne croyez point la venue du Chriſt & un dernier Jugement. Cependant votre ancien Enoch, que vous reconnoiſſez pour le ſeptième homme qui eſt venu après Adam, vous l'a annoncé clairement & en propres termes depuis long-tems. Et, effectivement, la citation eſt la même mot pour mot, dans le ſecond chapitre du livre d'Enoch.

Tout ce qu'il y a d'important à dire de plus ſur ce livre d'Enoch, c'eſt que c'eſt un livre gnoſtique, contenant l'âge des Emims, des Anakims & des Egregores, qui ſont appellés les enfans de Dieu, qui conçurent de l'amour pour les filles des hommes, & qui en eurent des fils, qui étoient des géants. Ces géants ne paroiſſent pas avoir été auſſi bienveillans envers les fils & les filles des hommes, que leurs peres l'avoient été : car d'abord ils commencerent à dévorer tous les animaux terreſtres ; enſuite ils ſe jetterent ſur les oiſeaux & ſur les poiſſons, qu'ils avalerent auſſi ; leur faim n'étant point ſatisfaite, ils conſommerent tout le grain, toutes les recoltes que les hommes avoient préparées ; puis tous les arbres, tous les buiſſons ; & enfin ils tomberent ſur les hommes eux-mêmes pour les manger.

Les hommes furent avec eux, tels que nos modernes navigateurs font avec les sauvages; ils n'eurent point peur de mourir, mais bien d'être mangés après leur mort. A la fin, ils se plaignirent à Dieu de la voracité des injustes géants; & Dieu envoya un déluge, qui noya les géants & les hommes.

Telle est la réparation que cet ingénieux Auteur a jugé à propos d'attribuer à la Providence, comme une réponse à la première plainte, & en même-tems la mieux fondée qui lui ait jamais été adressée par un homme. Je crois que ceci remplit les quatre ou cinq premiers chapitres. Ce n'est pas un quart de l'ouvrage: mais ma curiosité ne me conduisit pas plus loin. La catastrophe des géants, & l'équité, qui avoit accompagné cette catastrophe, m'avoient pleinement satisfait.

Je me rappelle que quand on fut en Angleterre que j'avois donné ce Livre à la Bibliothèque du Roi de France, nos savans Compatriotes ne me donnerent pas le tems d'arriver à Londres, où ils auroient pu tout à loisir parcourir une autre copie de ce livre: mais le Docteur Woide partit pour Paris, muni de lettres du Secrétaire d'Etat pour Lord Stormont, Ambassadeur à la Cour de France, dans lesquelles on le prioit d'aider le Docteur à se procurer l'examen du présent que j'avois fait à Sa Majesté Très-Chrétienne. M. Woide obtint facilement ce qu'il demandoit, & une traduction de l'ouvrage fut rapportée à Londres. Mais je ne sais pas pourquoi elle n'a point encore été publiée. J'imagine que la conduite des géants n'a pas plus contenté le Docteur Woide que moi.

Je terminerai cette digression par une particularité très-curieuse:

le Synaxar que les Catholiques appellent *Flos Sanctorum*, ou la Vie & les Miracles de leurs Saints, rapporte l'Hiſtoire de la converſion des Abyſſiniens au Chriſtianiſme en 333, & dit que quand Frumentius & Œdéſius furent préſentés au Roi, qui étoit encore fort jeune, ils le trouverent liſant les pſeaumes de David.

Le Synaxar & le livre d'Enoch ne prouvent nullement que les Abyſſiniens fuſſent anciennement Juifs; car ils étoient tous les deux en auſſi grande autorité parmi les Payens, qui profeſſoient le Sabéïſme, la première religion de l'Orient & particuliérement celle des *Paſteurs*, que parmi les Juifs. Ces livres d'ailleurs ont continué à être écrits avec le même caractère ou les mêmes lettres, qu'ils l'étoient au commencement: ce qui acheve de me convaincre qu'il n'y a pas eu d'autre écriture, ni dans ce Pays, ni dans le fond de l'Arabie, depuis celle qui a dû naiſſance aux Hiéroglyphes.

L'Histoire d'Abyſſinie commence à préſent à être dégagée en partie de cette confuſion, qui a preſque ſans ceſſe obſcurci le peu de faits qu'on a recueillis concernant les Nations Barbares des premiers tems. D'après l'Hiſtoire Abyſſinienne, il eſt évident que Bazen fut le contemporain d'Auguſte; qu'il régna ſeize ans; & que la Naiſſance de Jeſus-Chriſt arriva dans la huitième année du règne de ce Prince. De ſorte que la huitième année de Bazen fut la première du Chriſt.

Amha-Yasous, Souverain de la Province de Shoa, dans laquelle les foibles reſtes de la race de Salomon s'enfuirent, au moment d'une cataſtrophe, que j'aurai occaſion de rapporter;

Amha-Yaſous, me donna la liſte ſuivante des Rois, qui ont régné dans l'Abyſſinie depuis le tems dont nous parlons. Ce fut le même Prince, qui me procura tous les livres des Annales d'Abyſſinie, qui m'ont ſervi pour compoſer cette hiſtoire. J'en excepte pourtant deux, dont l'un me fut donné par le Roi, & l'autre, qui eſt la chronique d'Axum, par le Ras-Michaël, Gouverneur de la Province de Tigré.

LISTE

LISTE
DES PRINCES DE SHOA.

Bazen.	Araad.
Tzenaf Segued.	Saladoba.
Garima Asferi.	Abamida.
Saraada.	Tezhana.
Tzion.	Caleb, 522.
Sargai.	Guebra Mascal.
Bagamai.	Constantine.
Jan Segued.	Bazzer.
Tzion Heges.	Azbeha.
Moal Genha.	Armaha.
Saïf Araad.	Jan Asfeha.
Agedar.	Jan Segued.
Abreha & Atzbeha, 333.	Fere Sanai.
Asfeha.	Aderaaz.
Arhpad & Amzi.	Aizor.

Del Naad, 960 (1).

Cette liste est conservée dans le Monastère de Debra

(1) La durée du Règne de ces Princes est si longue qu'elle est presque incroyable. Mais comme nous n'avons, de leur histoire, que leurs noms, nous ne pouvons point faire de réforme sur des date. que nous ne connoissons pas.

Libanos, en Shoa. Les Abyſſiniens n'ont aucun doute ſur ſon exactitude. Mais à moi elle me ſemble très-douteuſe. Si elle étoit vraie, elle feroit remonter cette Monatchie à une très-haute antiquité.

Ce qui a répandu beaucoup de confuſion ſur toutes ces anciennes Liſtes, c'eſt que les Rois y ont toujours deux & quelquefois trois noms. Le premier eſt leur nom de baptême, le ſecond eſt un ſurnom, & le troiſième un nouveau nom qu'ils prennent à leur avènement au Trône.

Il y a encore une autre ſource de mépriſes, c'eſt que quand il ſe préſente à-la-fois deux noms, dont l'un eſt le nom d'un Roi, & l'autre ſeulement la dénomination de la qualité d'un Roi, ils ſont comprés comme deux freres. Par exemple, Atzbéha ſignifie le Béni, ou le Saint; & je ſoupçonne beaucoup qu'Atzbéha & Abréha, qui ſont dits être deux freres, déſignent ſeulement Abraham le Saint ou le Béni; parce que c'eſt ſous le règne de ce Prince que l'Abyſſinie fut convertie au Chriſtianiſme.

Caleb (1) & Elesbaas furent long-tems pris pour deux Princes contemporains; mais enfin on reconnut en compulſant les anciens Auteurs, qu'Elesbaas étoit ſeulement un ſurnom, qui ſignifie bienheureux ou Saint, titre dont on avoit décoré Caleb, pour avoir fait une expédition en Arabie contre Phinéas, Roi des Juifs, & perſécuteur des Chrétiens.

(1) Caleb & Atsbéha, dont on a fait Elesbaas.

Il y a eu quatre événemens très-intéreſſans, pendant le règne de ces Princes. Nous avons déjà fait mention du plus grand, qui eſt la naiſſance du Chriſt dans la huitième année de Bazen. Le ſecond eſt la converſion de l'Empire au Chriſtianiſme, ſous Abrécha & Atzbécha, laquelle, ſuivant notre manière de compter, eut lieu l'an 333 de l'ère Chrétienne. Le troiſième, eſt la guerre de Caleb contre les Juifs; & le quatrième enfin eſt le maſſacre des Princes ſur la montagne de Damo. Les époques & les circonſtances de tous ces événemens ſont bien connus, & je les rapporterai avec la brièveté, qui convient à l'hiſtoire.

C'est par eſprit de ſyſtême plutôt que parce qu'ils étoient convaincus de la vérité de leurs opinions, que quelques Auteurs (1) Eccléſiaſtiques, nous ont voulu perſuader que la converſion de l'Abyſſinie arriva au commencement de notre Ere, c'eſt-à-dire, très-peu de tems après le règne de Bazen. D'autres ont prétendu que Saint-Matthias, Saint Barthélemi, ou quelques autres des Apôtres, après qu'ils eurent reçu la miſſion d'aller inſtruire les Nations, commencerent par prêcher la loi du Chriſt aux Abyſſiniens & les convertirent tous. Enfin, l'on dit que c'eſt l'Eunuque, baptiſé par Philippe, qui, en retournant auprès de la Reine Candace, fut l'Apôtre de cette Nation, laquelle l'entendant prêcher, crut auſſi-tôt en Jeſus Chriſt, & adopta la vérité de l'Evangile. Mais toutes ces opinions peuvent paſſer pour des rêves indignes d'un examen ſérieux; à moins toutefois qu'elles n'aient été inventées par des motifs particuliers.

(1) Surius, Tom. 5, d. 24. = Card. Baronius, Tom. 7, Annal. A. C. 52 n.° 23.

Jusques à la mort du Christ, qui vécut plusieurs années après Bazen, très-peu d'hommes furent convertis même en Judée. Rien de ce que nous voyons dans l'Ecriture ne nous induit à croire que les Apôtres se dispersèrent loin les uns des autres, immédiatement après la crucifixion. Nous savons même, au contraire, qu'ils vécurent pendant long-tems en Communauté. En outre, il n'y a point apparence que si les Abyssiniens avoient été convertis par quelqu'un des Apôtres, ils eussent demeuré, pendant l'espace de trois cens ans, sans avoir d'Evêque, sans que leur Eglise fût gouvernée, bien qu'ils fussent dans le voisinage de plusieurs Etats, dont l'Hiérarchie étoit déjà formée; sans demander au moins à ces Etats voisins, quelques Prêtres qui vinssent à leur secours, & qui pussent les informer des motifs qui faisoient assembler les Conciles, & de tous les canons que ces Conciles promulguoient; car de pareils rapports eussent été nécessaires pour conserver l'Orthodoxie & l'uniformité de communion entre l'Eglise Abyssinienne & celles qui existoient dans ces premiers trois cens ans de notre ère.

L'on pourroit encore observer que si, du tems de Saint-Philippe, la religion Chrétienne n'avoit pas encore pénétré, ainsi que nous en avons la preuve, jusques à la Cour de Candace, qui étoit bien plus près de l'Egypte, elle ne devoit sûrement pas s'étendre sitôt dans les contrées lointaines des montagnes d'Abyssinie. Il faut remarquer de plus que si l'Ethiopie, où régna Candace, étoit le même pays que l'Abyssinie, l'histoire de la Reine de Saba devroit être rejettée comme un mensonge; puisqu'il y auroit eu une femme assise sur le Trône de ce Royaume cinq cens ans après que les femmes en avoient été exclues par une loi fondamentale du pays.

Digitized by Google

Il eſt bien reconnu, d'après pluſieurs Ecrivains reſpectables & exempts de tout eſprit de controverſe, que cette Candace régna ſur les bords du Nil, dans l'Atbara, pays plus voiſin de l'Egypte. Sa Ville capitale fut conquiſe par un des Lieutenans d'Auguſte, quelques années avant la converſion de l'Eunuque. J'aurai ſouvent occaſion, dans le cours de cette hiſtoire, de faire mention de ſon Royaume & de ſes Succeſſeurs qui ont exiſté comme les Rois Abyſſiniens, long-tems après la conquête des Mahométans. Lorſque je traverſai l'Atbara, ils étoient encore ſur le Trône; sûrement ils n'en ſont pas deſcendus depuis ce tems-là.

Mais il eſt un fait certain, qui doit mettre fin à toutes ces diſcuſſions, c'eſt que les Abyſſiniens continuerent à être Payens & Juifs pendant plus de trois cens ans après le tems des Apôtres. Ainſi, au lieu de prendre Bazen, le premier Roi de la Liſte que je viens de rapporter, pour le Prince ſous lequel l'Abyſſinie abandonna le Judaïſme pour le Chriſtianiſme, comme quelques Auteurs l'ont écrit d'après les annales Abyſſiniennes, je choiſirai les treizièmes, Abréha & Atzbéha, que je crois pourtant n'être qu'un ſeul Prince. Mais, avant d'entrer dans le récit de ce mémorable événement, j'obſerverai que de Bazen à Abréha, 341 ans s'étant écoulés, & la huitième année de Bazen étant la première du Chriſt, la converſion ſous Abréha & Atzbéha, doit s'être opérée l'an 333 de l'ère Chrétienne, ou 341 ans après Bazen.

Nous ſavons certainement que le premier Evêque employé à la converſion de l'Abyſſinie, fut envoyé d'Alexandrie par Saint Athanaſe, qui remplit lui-même le Siège Epiſcopal de

cette Ville dès l'an 326. Ainſi, tout ce qu'on dira pour rapporter la converſion de l'Abyſſinie & l'ordination de ſon Evêque à une époque antérieure doit être faux, & cette converſion & cette ordination, ont donc eu lieu vers l'année 330, où un peu plus tard ; car Socrates (1), dit que Saint-Arhanaſe lui-même étoit alors nouvellement placé ſur le Siége d'Axandrie.

POUR achever de nous débarraſſer de tout ce qui pourroit nous arrêter en chemin, je dirai, avant de commencer l'hiſtorique de la converſion de l'Abyſſinie, pour quelle raiſon j'ai rapporté que quelques Auteurs Eccléſiaſtiques avoient attribué cette converſion aux Apôtres. L'on a trouvé où l'on a prétendu avoir trouvé à Alexandrie, le Canon d'un Concile, qu'on dit être celui de Nicée ; mais ce Canon n'avoit jamais été auparavant, ni connu, ni vu dans aucun pays ; & ils n'a jamais paru écrit qu'en Arabe. Je puis même aſſurer, d'après l'inſpection, que j'en ai fait, que c'eſt dans un ſi mauvais Arabe, qu'à peine le ſens peut en être compris ; & ſi on en faiſoit l'interprétation d'après les règles ſtrictes de la grammaire, on n'y comprendroit rien du tout. Cependant ce Canon a ſervi de règle dans tous les Conciles ſuivans, pour la préſéance de l'Abuna d'Ethiopie, & il l'a fait placer immédiatement après le Prélat de Seleucie. La vénérable antiquité de ce Canon fut conſidérée & vantée par les Jéſuites, qui avoient bien leur deſſein, comme une découverte d'un prix ineſtimable pour l'Egliſe d'Ethiopie.

JE ne me permettrai plus qu'une ſeule obſervation pour ob-

(1) Ludolf, vol. 2, lib. 3, cap. 2.

vier à une difficulté, qu'on pourroit rencontrer en liſant ce qui va ſuivre. L'hiſtoire Abyſſinienne raconte clairement & poſitivement que Frumentius, l'Apôtre de l'Abyſſinie, vint dans ce Royaume, ſous le règne d'une femme ; ce qui eſt abſolument en contradiction avec ce que nous avons déjà dit, & qui, en même-tems, ſemble ſavoriſer l'hiſtoire de la Reine de Candace. Mais à cela je réponds que, quoiqu'il ſoit bien vrai que toutes les femmes ſont exclues du Trône d'Abyſſinie, il eſt vrai auſſi qu'il y a une autre loi, ou coutume, non moins rigoureuſement obſervée que la première, par laquelle la Reine, ſur la tête de qui le Roi a mis la Couronne, de ſon vivant, ſoit que ce Roi fût ſon époux, ſon fils, ou ſon parent, devient à la mort du Monarque, régente du Royaume & Tutrice du Roi Mineur pendant tout le tems qu'elle vit.

Supposons donc qu'une Reine ſoit couronnée par ſon époux, & que cet époux meure & laiſſe un Fils, tous les Freres & les Oncles de ce Fils ſont bannis & envoyés priſonniers dans la montagne ; & la Reine gouverne le Roi & le Royaume durant la minorité. De plus, ſi ſon Fils meurt, & qu'il ſoit remplacé par un de ſes Freres, mineur, comme lui, ou par quelqu'autre jeune Prince, qui n'eſt point parent de la Reine, & qu'on retire peut-être de la montagne, cette Princeſſe conſerve la Régence. Elle ne la quitte abſolument pas que le Roi ne ſoit majeur ; elle règle abſolument à ſon gré, & ſuivant ſa fantaiſie l'éducation & l'entretien du Prince ; & il ne peut pas y avoir d'autre Régente pendant tout le tems de ſa vie.

Cette Régente eſt appellée *Iteghé* ; & indubitablement le Royaume étoit ainſi gouverné au tems dont nous parlons.

L'Hiſtoire nous apprend que le Roi étoit mineur; conſéquemment ſon éducation, & toute ſa maiſon étoient, ainſi que le gouvernement de l'Etat entre les mains de *l'Iteghé*. Je m'étendrai davantage quand il en ſera tems, ſur ce qui concerne cette importante place.

Le Philoſophe Meropius, établi à Tyr, mais Grec de naiſſance & profeſſant la religion Grecque, s'étoit embarqué ſur la mer Rouge dans un vaiſſeau allant aux Indes, & amenoit avec lui Frumentius & Œdéſius, deux jeunes hommes, qu'il avoit réſolu de pouſſer dans le commerce, après leur avoir donné une éducation diſtinguée. Le vaiſſeau fut briſé ſur un rocher des côtes d'Abyſſinie. Meropius périt, en ſe défendant contre les naturels du Pays, & les deux jeunes gens furent pris & conduits à Axum, où la Cour d'Abyſſinie réſidoit alors. Quoique, dans un âge peu avancé, ils ne tarderent pas à ſentir les avantages de leur éducation. Ils apprirent très-promptement la langue des Abyſſiniens; &, comme, dans ce Pays-là, on eſt naturellement diſpoſé à admirer les étrangers, les deux Grecs furent bientôt regardés comme deux prodiges. Œdéſius, qui vraiſemblablement étoit le moins intelligent des deux, fut nommé Maître du garde-meuble & de la Maiſon du Roi; place qui depuis a été conſtamment remplie par un étranger comme lui, & de la même nation. Pour Frumentius, la Reine Régente le jugea digne d'être chargé de l'éducation du Roi, qui étoit en bas-âge; & il ſe dévoua tout entier à cette Princeſſe.

En inſtruiſant ſon Elève dans les Sciences, Frumentius lui inſpira beaucoup de vénération & d'amour pour la religion Chrétienne; & enſuite il partit pour aller étudier lui-même cette Religion

cette religion à Alexandrie, où, comme je l'ai déja dit, il trouva Saint Athanaſe, qui venoit d'être élevé à l'Epiſcopat de cette Ville (1).

FRUMENTIUS lui raconta brièvement ce qui étoit arrivé en Ethiopie, & lui fit valoir les grandes eſpérances qu'il y avoit de convertir cet Empire, ſi on y envoyoit des hommes capables de ſemer l'inſtruction parmi le Peuple. Athanaſe ſaiſit cette occaſion, avec tout le zèle d'un homme digne de la place qu'il rempliſſoit. Il ſacra Frumentius Evêque d'Axum. A ſon retour, le nouveau Prélat trouva le Roi dans les mêmes diſpoſitions qu'il l'avoit laiſſé. Ce Prince embraſſa le Chriſtianiſme. La plus grande partie de l'Abyſſinie ſuivit ſon exemple; & l'Egliſe d'Ethiopie ſe maintint dans un eſprit d'union & de charité, qui dura juſques à la mort de cet Evêque. Tandis que les troubles, les héréſies ſe propageoient dans l'Orient, cette Egliſe & celle d'Alexandrie, à qui elle devoit ſa naiſſance, furent les ſeules qui reſterent pures & exemptes de toute fauſſe doctrine.

CEPENDANT ce fut peu de tems après la converſion de l'Abyſſinie, que l'Arianiſme, favoriſé par Conſtance, fit de ſi grands progrès. Nous avons une lettre d'Athanaſe à cet Empereur, qui s'étoit adreſſé à lui pour qu'il dépoſât Frumentius de ſon Siège, parce qu'il n'avoit point voulu accueillir cette héréſie, où du moins parce qu'il avoit refuſé de l'introduire dans ſon Diocèſe.

(1) Vide Baron., Tom. 4, pag. 331, & alibi paſſim.

Il paroît que cette converſion de l'Abyſſinie s'effectua paiſiblement, & ſans aucune effuſion de ſang ; & ce qui eſt encore plus remarquable, c'étoit pour la ſeconde fois que l'Empire changeoit de Religion, de la même manière, avec la même facilité & le même ordre. Nul Prêcheur fanatique, nul Saint trop emporté, nul inſenſé, ardent à faire des Martyrs, ou à le devenir lui-même, ne cauſa de trouble. Ces deux grands événemens ne coûterent pas la moindre goutte de ſang à une Nation ſage, quoique barbare, parce qu'aucune perſécution ne fut la ſuite de la différence de ſentiment en fait de Religion. Si la guerre a ſouvent déſolé l'Abyſſinie, elle n'a eu que des motifs purement temporels.

CHAPITRE VIII.

Guerre de l'Eléphant. — Première apparution de la petite vérole. — Les Juifs perſécutent les Chrétiens en Arabie. — Ils ſont vaincus par les Abyſſiniens. — Mahomet ſe déclare l'envoyé de Dieu. — Opinion ſur le Koran. — Révolution ſous Judith. — Rétabliſſement des Princes de Shoa, de la race de Salomon.

Sous le Règne commun des deux Princes, Abréha & Atzbéha, les annales de l'Abyſſinie rapportent une expédition, qui ſe fit aux extrémités de l'Arabie heureuſe, & que les Auteurs Arabes, & Mahomet lui-même, dans ſon Koran, appellent la guerre de l'Eléphant. En voici la cauſe.

Presqu'au milieu de la Péninſule d'Arabie, il y avoit un Temple, pour lequel on conſervoit la plus grande vénération, depuis plus de quatorze cens ans. Les Arabes racontent que ce fut-là qu'Adam planta ſa tente, lorſqu'il fut chaſſé du Paradis Terreſtre. Cependant Eve, par je ne ſais quel accident, mourut, & fut enterrée ſur le rivage de la mer Rouge, à Jidda; &, à deux journées de marche, à l'Orient de cette Ville, on montre encore ſa tombe, couverte d'un tapis de gazon verdoyant, qui a une cinquantaine de pas de long.

DANS le Temple de la Péninſule, il y avoit une pierre noire ſur laquelle, dit-on, Jacob eut, ainſi que l'Ecriture le rapporte, la viſion des Anges, qui deſcendoient & remontoient l'échelle qui touchoit au Ciel. L'on raconte auſſi, & c'eſt un peu plus vraiſemblable, que ce Temple fut bâti par Séſoſtris, pendant ſon voyage en Arabie; & que ce Prince y étoit adoré, ſous le nom d'Oſyris, comme il l'étoit alors dans toute l'Egypte.

LA dévotion que toutes les Nations voiſines avoient pour ce Temple & pour ſon Idole, fit naturellement naître l'idée de faire de cet endroit un grand entrepôt, pour le commerce de l'Inde & de l'Afrique, dont la liberté, comme nous pouvons l'imaginer, avoit été un peu gênée, par les établiſſemens des Nations étrangeres, ſur les bords de la mer Rouge. C'eſt donc pour remédier à cette gêne, qu'on choiſit ce lieu, ſitué au centre du Pays, & acceſſible de tous côtés, ſans être commandé par aucun. On le nommoit Becca, ce qui ſignifie la Maiſon. Mais depuis, Mahomet, renverſant l'Idole, & dédiant le Temple au vrai Dieu, l'appella la Mecque (1), nom ſous lequel il a continué, juſqu'à ce jour, d'être le grand marché, où ſe fait le commerce de l'Inde.

CEPENDANT le Roi d'Abyſſinie, Abréha, voulant détourner ce commerce, & le rendre plus avantageux à ſes Etats, bâtit une très-grande Egliſe, dans le Pays des Homérites, auprès de l'Océan Indien; & afin d'encourager les Etrangers à s'y rendre, il y établit, avec encore plus d'étendue, tous

(1) Mecca.

les privilèges, tous les avantages, dont jouiſſoit le Temple Payen de la Mecque.

UNE Tribu particulière d'Arabes, appellés les Béni Koreish; étoit chargée du ſoin du Caba, car c'eſt ainſi qu'on nommoit la Tour ronde de la Mecque. Ces Arabes prirent l'alarme; ils craignirent de voir leur Temple abandonné, non-ſeulement par ceux qui avoient coutume de s'y rendre par dévotion, mais auſſi par les Marchands; &, pour prévenir ce malheur, un parti d'entr'eux ſe rendit, pendant la nuit, au Temple d'Abréha, y entra, brûla tout ce qui pouvoit être conſumé, & ſouilla le reſte, avec des excrémens humains.

ABREHA fut bientôt inſtruit d'un ſi infâme ſacrilège. Ce Prince monta ſur un Eléphant blanc, & s'étant mis à la tête de ſes Troupes, il réſolut, pour ſe venger, de détruire le Temple de la Mecque. Dans ce deſſein, il traverſa, dans ſa longueur, le Pays-Bas, qui s'étend ſur le bord de la mer, & qu'on nomme Téhama, où il n'éprouva aucune réſiſtance, de la part des Arabes, ni ne ſouffrit aucun mal, que par le manque d'eau. Après quoi il marcha droit à la Mecque, ou du moins il crut y marcher.

ABOU THALEB, qu'on croit le Grand-Pere de Mahomet, étoit alors Gardien du Caba. Il eut l'adreſſe de perſuader à ſes Compatriotes, les Béni Koreish, de ne pas faire la moindre réſiſtance, ni d'avoir, en aucune manière l'air de vouloir ſe défendre. Il étoit allé déjà lui-même au-devant d'Abréha, & s'étoit préſenté à ce Prince. Il y avoit alors, à Taïef, un autre Temple d'Oſiris, que les Béni Koreish

regardoient d'un œil jaloux, parce qu'il étoit en rivalité avec celui de la Mecque; & Abréha fut ſi bien induit en erreur, par les faux avis d'Abou Thaleb, que, croyant que le Temple de Taïef étoit celui de la Mecque, il le raſa, juſques dans ſes fondemens; puis il ſe diſpoſa à ſon retour.

Mais il ne tarda point à connoître ſa mépriſe; &, ſans ſe repentir d'avoir détruit Taïef, il réſolut de détruire auſſi la Mecque. Cependant Abou Thaleb ne s'étoit point éloigné du Vainqueur : ſa grande hoſpitalité, l'abondance de proviſions, qu'il procura à l'Armée d'Abréha, lui gagnerent entièrement l'amitié de ce Souverain, qui, apprenant bientôt que Thaleb n'étoit point d'une claſſe inférieure, mais qu'il étoit un Prince de la Tribu des Béni Korcish, Nobles Arabes, l'obligea de s'aſſeoir en ſa préſence, & le retint conſtamment auprès de lui. Enfin, ne ſachant comment le récompenſer dignement, Abréha lui demanda de lui faire connoître ce qu'il étoit en ſon pouvoir de lui accorder, qui lui fût le plus agréable; & qu'il le ſatisferoit auſſi-tôt. Abou Thaleb, profitant de la promeſſe de l'Empereur, le pria de lui fournir un homme, qui lui aidât à retrouver quarante bœufs, que les Soldats lui avoient dérobé.

Abreha, qui s'attendoit que la faveur, que l'Arabe alloit demander, étoit d'épargner le Temple, & qui, dans ce cas, avoit réſolu de ne pas le refuſer, ne put cacher l'étonnement que lui cauſoit la ſimplicité d'Abou Thaleb, & il le lui témoigna même d'une manière, qui prouvoit qu'une telle demande l'avoit rabaiſſé dans ſon eſtime. Mais Abou Thaleb, lui dit, en ſouriant & d'un air très-calme. « Si le Temple,

» qui eſt devant vous, eſt celui de Dieu, comme je le crois, » & que Dieu veuille qu'il reſte debout, vous ne pourrez » jamais le détruire. Si, au contraire, ce n'eſt point le Temple » de Dieu, ou, ce qui revient au même, s'il a ordonné que » vous le détruiſiez, je vous aiderai non-ſeulement à le démolir, » mais à charrier au loin ſur mes épaules, juſqu'à la dernière » pierre. Pour moi, je ne ſuis qu'un Paſteur, & ma profeſſion » eſt de prendre ſoin des troupeaux. Sur quarante bœufs, qui » m'ont été volés, il y en a vingt, qui ne ſont point à moi, » & dès demain je ſerai mis en priſon par rapport à cela. » Ni vous, ni moi, ne pouvons croire que Dieu veuille ſe mêler » de cette affaire : ainſi, je vous demande un ſoldat, qui puiſſe » trouver le voleur & me faire rendre mes bœufs, afin qu'on ne » me prive pas de ma liberté. »

ABREHA avoit alors fait repoſer ſon armée, & par conſidération pour ſon Hôte, il n'avoit point touché au Temple; quand tout-à-coup, dit l'Auteur Arabe, il parut venir du côté de la mer, un troupeau d'oiſeaux appellés Ababil, ayant la face comme les lions, & portant dans chacune de leurs ſerres, une petite pierre de la groſſeur d'un pois, qu'ils laiſſerent tomber toutes enſemble ſur l'Armée d'Abréha; de ſorte qu'elle fut entièrement détruite.

L'AUTEUR du Manuſcrit (1), dont j'ai tiré cette Fable, rapportée auſſi par pluſieurs autres Hiſtoriens, & mentionnée dans l'Alkoran, ne ſemble pas y croire beaucoup : car il obſerve qu'il n'y a point d'oiſeau, qui ait une face de lion ; qu'Abou

(1) Siège de la Mecque, par El Hameeſy.

Thaleb étoit un Payen, Mahomet n'étant pas encore venu que les Chrétiens étoient adorateurs du vrai Dieu, le Dieu de Mahomet; & qu'ainſi s'il y a eu quelque miracle, c'étoit un miracle du Diable, une victoire en faveur du Paganiſme, & deſtructive de la foi du vrai Dieu. En concluant, il dit que ce fut à cette époque que la petite-vérole & la rougeole parurent pour la première fois en Arabie, & détruiſirent preſqu'entièrement l'Armée d'Abréha. Mais ſi des pierres pas plus groſſes que des pois, jettées par les Ababils, ont tué l'Armée entière d'Abréha, on ne voit pas comment cette Armée put mourir enſuite de la petite-vérole & de la rougeole.

CEPENDANT tout ce qu'il y a d'intéreſſant pour nous dans ce fait, c'eſt que le ſiège de la Mecque doit être regardé comme l'époque de la première apparution de cette terrible maladie de la petite-vérole, qui commença en l'année 356; & pluſieurs circonſtances ſemblent prouver que l'Armée Abyſſinienne en fut la première victime.

QUANT à l'Egliſe qu'Abréha avoit bâtie; près de l'Océan Indien, elle demeura libre & à l'abri de toute inſulte juſques au moment où les Mahométans s'emparerent de l'Arabie-heureuſe. Alors elle fut entièrement détruite, ſous le Califat d'Omar (1). Telle eſt la manière dont les Abyſſiniens & les Arabes racontent la guerre de l'Eléphant. J'en ai parlé, parce qu'on la trouve dans les Ecrivains les plus reſpectables de ces tems-là.

MAIS mon devoir eſt de mettre mes Lecteurs à même de ſe

(1) Fetaat El Yémen.

tenir

tenir ſur leur garde, & de ne point adopter littéralement tout ce que je rapporte, concernant un fait quelconque, quand il n'y a point d'objection ſuffiſante, qui puiſſe me le faire rejetter en entier.

ABREHA régna vingt-ſept ans. Il fut converti au Chriſtianiſme en 333, & mourut en 360. Il ſemble impoſſible que dans le court eſpace de vingt-ſept ans, toute l'Abyſſinie ait pu être convertie au Chriſtianiſme. La converſion des Abyſſiniens eſt repréſentée comme ayant été l'ouvrage de fort peu de tems. Mais l'Auteur Arabe, Hameeſy, dit que même l'Arabie-heureuſe étoit remplie d'Egliſes, lors de la guerre de l'Eléphant; ce qui n'eſt nullement probable. Une choſe, qui ajoute encore à l'invraiſemblance de ce fait, eſt cette partie de l'Hiſtoire, où l'on raconte la converſation du pere ou du grand-pere de Mahomet avec Abréha. Car, en ſuppoſant que la guerre a eu lieu en 356, Mahomet étant né en 558, il y auroit entre ces deux époques deux cens deux ans, période trop longue pour la vie de deux hommes. Je crois que cette expédition n'a eu lieu qu'après le règne d'Abréha; & j'expoſerai bientôt la raiſon qui me fait penſer ainſi.

DÈS le commencement du commerce de l'Afrique avec la Paleſtine, le Judaïſme fit de grands progrès en Arabie; & après la deſtruction du Temple de Jéruſalem par Titus, l'accroiſſement de la population & des richeſſes des Juifs, les avoit rendus maître abſolus de pluſieurs parties de la Péninſule. Dans le Neged, juſques auprès de Médine, il s'étoit établi de petits Princes, qui s'appelloient eux-mêmes Rois, & qui, étant entraînés dans les guerres de la Paleſtine, devinrent très-

formidables aux Nations commerçantes & pacifiques de l'Arabie, profondément plongées dans la corruption des Grecs.

PHINÉAS, Prince Juif d'auprès de Médine, ayant vaincu Saint-Arétas, Gouverneur de Najiram, commença à perſécuter les Chrétiens avec barbarie & à leur faire ſubir des ſupplices d'un genre nouveau. Il fit remplir de feu pluſieurs grandes foſſes, dans leſquels on précipita tous ceux des Habitans de Najiram qui refuſerent de renoncer au Chriſtianiſme. Arétas & quatre-vingt-dix de ſes compagnons, éprouverent ce ſort affreux. Cet Arétas eſt ainſi appellé par les Grecs, mais les Arabes le nomment Aryat, & les Abyſſiniens Hawaryat, c'eſt à dire, l'Evangélique.

MAHOMET, dans ſon Koran, parle du Tyran Phinéas, & l'appelle le Maître des fournaiſes ardentes : mais il ne blâme ni n'approuve ſa cruauté, ſe bornant à dire : « Ceux qu'il a » fait ſouffrir, dépoſeront contre lui au jour du jugement. »

JUSTIN, Empereur des Grecs, étoit alors occupé à faire la guerre aux Perſans ; ainſi, il ne put donner aucun ſecours aux malheureux Chrétiens, qu'on perſécutoit en Arabie. Mais, en 522, il envoya une Ambaſſade à Caleb, ou Elesbaas, Roi d'Abyſſinie, pour le ſolliciter en faveur des Habitans de Najiram, Chrétiens de la communion Grecque, dont Caleb étoit lui-même. Caleb accéda aux demandes de l'Empereur, & auſſi-tôt il donna ordre à Abréha, Gouverneur de l'Yémen, de marcher au ſecours d'Arétas, fils de celui qui avoit été brûlé. Arétas raſſembloit alors des Troupes, &, ſe trouvant

renforcé par ce ſecours, le jeune Guerrier ne voulut point attendre l'arrivée de l'Empereur d'Abyſſinie, pour venger la mort de ſon pere ; mais ayant joint Phinéas, qui faiſoit en ce moment traverſer un bras de mer à ſon armée, il le battit complétement & l'obligea de ſe jetter lui-même à cheval dans la mer & de paſſer à la nage de l'autre côté pour ne pas être pris. L'Empereur ne tarda pas à traverſer la mer Rouge, accompagné d'une armée puiſſante. Phinéas s'empreſſa auſſi de raſſembler ſes Troupes diſperſées, & les deux concurrens ſe livrerent une ſanglante bataille, où la fortune de Caleb triompha de nouveau.

Il paroît que cette partie de l'Arabie, près de Najiram, qui fut le théâtre de la victoire de Caleb, appartenoit à l'Empereur des Grecs, Juſtin, puiſqu'Arétas s'adreſſa directement à Conſtantinople pour obtenir des ſecours, & que ce ne fut qu'à la ſollicitation de Juſtin que Caleb marcha au ſecours d'Arétas, non comme un Souverain, mais comme un ami. C'étoit auſſi de la même manière qu'Abréha, Gouverneur de l'Yémen, avoit d'abord ſoutenu la même cauſe, & couru du Midi de l'Arabie avec des Troupes Abyſſiniennes pour combattre les Juifs étrangers, qui de la Paleſtine étoient venus faire des invaſions en Arabie, & qui n'avoient aucune connexion avec les Abyſſiniens Juifs Homérites, originaires du Sud de la côte d'Arabie oppoſée à Saba.

Cependant aucun des Royaumes Juifs ne fut détruit, ni par les victoires de Caleb, & d'Abréha, ni par les conquêtes des Perſans, qui ne tarderent point à ſe faire redouter. Ils ſe maintinrent dans le Néged, qui eſt au Nord de l'Arabie, non-

ſeulement après que Mahomet eut paru, mais juſqu'après l'Hégire, car ce fut la huitième année de cette ère que le Juif Hybar fut aſſiégé dans un château, qu'il avoit dans le Néged, & tué par le Gendre de Mahomet, Ali, qui depuis cette victoire fut appellé Hydar Ali, c'eſt-à-dire, Ali le Lion.

Les manuſcrits Arabes diſent poſitivement qu'Abréha, qui vint au ſecours du jeune Arétas, étoit Gouverneur de l'Arabie Heureuſe ou l'Yémen; car déſormais je n'emploierai que ce dernier nom pour déſigner la partie de la Péninſule appartenant aux Abyſſiniens. Cet Abréha pourroit donc avoir été le Prince qui s'entretint avec le pere de Mahomet, & qui perdit ſon armée devant la Mecque. S'il en étoit ainſi, l'origine de la petite vérole ſeroit reculée juſques à l'année 522, préciſément cent ans avant l'Hégyre; & alors ce que diſent les Arabes & les Abyſſiniens ſeroit également vrai.

Les deux Officiers, qui gouvernoient l'un l'Yémen, & l'autre la côte oppoſée d'Azab, qui, comme je l'ai expliqué plus haut, appartenoient à l'Abyſſinie, étoient décorés du titre de *Najashi*, titre que prenoit le Roi lui-même; & ces deux Officiers portoient ſur leur tête une couronne d'or. Je ſuis donc perſuadé que c'eſt-là la raiſon de cette confuſion de noms, que nous rencontrons dans les manuſcrits Arabes, qui parlent de l'Yémen. C'eſt auſſi le fondement de l'hiſtoire trouvée dans quelques manuſcrits qui racontent que Jaffar, frere de Mahomet, ſe réfugia auprès du Najashi, Gouverneur de l'Yémen; qu'il en fut bien traité, & qu'il demeura auprès de lui, juſques à ce qu'il joignît ſon frere dans la campagne d'Hybaréa. Bientôt après ſa grande victoire ſur le Béni Koreish, à la der-

nière bataille de Béder Hunéin, Mahomet, dit-on, écrivit à ce même Najashi, pour le remercier de la manière dont il avoit traité ſon frere, & en récompenſe, il l'invita à embraſſer ſa Religion; ce qu'on aſſure que le Najashi fit immédiatement. Tout cela ſe trouve dans les livres Arabes; & tout cela eſt vrai, autant qu'on le peut conjecturer, d'après les Mémoires de ces tems-là, écrits avec partialité par des bigots zélés, dont l'imagination étoit toujours échauffée; car c'eſt ainſi qu'étoient indubitablement tous ces Anciens Auteurs Arabes.

La ſeule erreur ſe trouve dans l'application de cette hiſtoire au Najashi du Roi d'Abyſſinie, qui étoit placé bien loin du théâtre de ces actions, ſur de haures & froides montagnes, très-défavorables à ces loix, qui, dans les plaines & dans les pays chauds, ont tenté des hommes voluptueux & lâches, & les ont déterminés à embraſſer la Religion Mahométane.

La plus honteuſe proſtitution s'introduiſit dans l'Egliſe Grecque, avec une multitude innombrable d'héréſies, qui étoient d'abord accueillies comme les vrais principes de la Religion, & qui bientôt après étoient perſécutées de la manière la plus cruelle & la plus abſurde. Leurs menſonges, leurs légendes, leurs Saints, leurs miracles, & ſur-tout, la conduite déſordonnée des Prêtres, les faiſoit regarder en Arabie avec non moins de mépris que les Juifs; & s'ils ſe fuſſent montrés ſous leur vrai point de vue, ils auroient été mépriſés bien davantage.

Les inſpirations de la nature qui ſe faiſoient ſentir dans le cœur d'un payen honnête, conſtamment occupé de longs, pénibles & dangereux voyages, l'exciterent ſouvent à ré-

fléchir, que c'étoit cette Providence par qui il étoit conduit d'une manière inviſible, qui fourniſſoit à tous ſes beſoins & le ſauvoit fréquemment des dangers dans leſquels ſon ignorance, & ſon imprudence le conduiſoient. Exempt de tout ſyſtême empoiſonné & de tout préjugé pervers, il deſiroit de connoître ſon bienfaiteur & de pouvoir l'adorer avec pureté & ſimplicité de cœur, ſans ſe livrer à ces folies, à ces momeries, avec leſquelles des Prêtres ignorans & des Moines imbécilles ont déguiſé le culte qui lui eſt dû. Animé par la charité, conſtant dans ſes devoirs envers ſes parens, plein de reſpect pour ſes ſupérieurs, attentif & bienveillant pour les animaux même; en un mot, conſervant dans ſon cœur les principes de la première Religion, que Dieu avoit inculqué dans le cœur de Noé; l'Arabe étoit déjà préparé à en embraſſer une plus parfaite que ne paroiſſoit l'être le Chriſtianiſme défiguré dans ce tems-là par la folie & la ſuperſtition.

MAHOMET de la Tribu des Béni-Koreish ſe chargea, ſans qu'on ſache à l'inſtigation de qui, d'être l'Apôtre d'une nouvelle Religion, prétendant avoir pour unique objet l'adoration du vrai Dieu. Mais remplie en apparence de la morale des Arabes, de cette patience, de cette abnégation de ſoi-même, ſupérieure peut-être à ce que l'Evangile nous recommande pour être ſauvés, ſa Religion n'étoit au fond qu'une complication de blaſphême, de menſonge d'injuſtice & de corruption. Mahomet étoit, ainſi que tous les Arabes de ſa Tribu, profondément ignorant. Il n'y avoit, parmi eux, qu'un ſeul homme en état d'écrire; & l'on ne doutoit point que cet homme ne dût ſervir de Secrétaire à Mahomet: mais, par malheur, le Prophète ne put pas lire ſon écriture. L'Hiſtoire de l'Ange, qui lui

apportoit les feuilles du Koran, eſt bien connue, & tout le reſte de la Fable ne l'eſt pas moins. Les plus ſages de ſes parens ſe moquoient de l'impudence qu'il montroit en prétendant avoir des communications avec des Anges. Cependant, lui & ſes Apôtres, ayant gagné quelques-uns des plus vaillants guerriers des Béni-Koreish, & perſévérant toujours également dans leurs projets, ils réuſſirent à fonder une nouvelle Religion, dans le Temple même de la Mecque, ſur les ruines de l'Idolâtrie & du Sabéïſme.

Mahomet n'inſtitua aucune pratique ſévere. Les prières fréquentes, les ablutions qu'on recommandoit étoient agréables & faciles à un Peuple ſédentaire, qui habitoit un climat chaud. La légèreté d'un tel joug le fit donc bientôt préférer par ceux qui étoient rebutés par les long jeûnes, les pénitences, & les pélérinages; & le poiſon de la religion fauſſe, mais commode, dont la ſource étoit à la Mecque, ſe répandit bientôt de-là chez toutes les Nations commerçantes. L'Inde, l'Ethiopie, l'Afrique & preſque toute l'Aſie l'embraſſerent ſoudain; & chaque Caravane la rapportoit dans le ſein de ſes compatriotes; car ces Peuples ne ſe montroient pas moins jaloux de prêcher & de faire propager leur nouvelle foi, qu'ils n'étoient attachés au commerce. Le Temple de la Mecque, l'ancien rendez-vous des Marchands de l'Inde, ne fut peut-être jamais plus fréquenté qu'alors, & le double motif des voyages qu'on y faiſoit, étoit encore comme autrefois, le commerce & la Religion.

J'obſerverai ici que les Arabes, commencerent bientôt après, à s'adonner à la culture des lettres, & devinrent très-attachés à

leur propre langue. Mahomet lui-même en étoit tellement jaloux, qu'il donnoit l'élégance ſeule de ſon Koran, pour un plus grand miracle que la Réſurrection des morts. Cela n'étoit pourtant point généralement avoué dans ce tems-là. Il y avoit même des écrits, qu'on regardoit, ſinon comme ſupérieurs au Koran, au moins comme égaux. De nos jours même, j'ai vu en Angleterre par rapport à ce Livre, un eſprit d'enthouſiaſme, qui n'étoit guere moindre que celui qu'il inſpira aux compagnons de Mahomet. Les incrédules modernes, tels que Sale & ſes Diſciples, l'élèvent autant qu'ils peuvent ; & ils vont juſques à dire qu'il a été dicté par l'eſprit de Dieu. Excepté ſeulement le troiſième verſet du premier chapitre de la Genèſe, « Et Dieu dit que la lumière ſoit, & la lumière fut ; » ils défient qu'on leur montre dans toute l'Ecriture un paſſage égal pour la ſublimité à pluſieurs paſſages du Koran. En ſuivant, ſans examen, toutes les traditions parvenues juſqu'à nous, ils voudroient perſuader une foule d'abſurdités, qu'aucun homme de bon ſens ne peut croire. Ils diſent que le Koran eſt compoſé dans le ſtyle le plus pur, le plus chaſte, & que la Tribu des Béni-Koreish étoit la plus polie, la plus ſavante, & la plus noble de toutes les tribus d'Arabes.

Voici ce que je réponds. Les Béni-Koreish deſcendent d'Iſmaël, Fils d'Agar, & ils furent, dès leur origine, ſuivant leur propre témoignage (1), en partie établis à la Mecque, & en partie vivant de racines ſur le rivage de la mer. D'où vient donc alors ce grand ſavoir, & cette ſupériorité de nobleſſe ? Trouverent-ils leur ſcience dans le déſert, ou dans le Temple de la

(1) El Hameeſy.

Mecque ?

Mecque? Les brigands la tirerent-ils de la mer? Soïouthy, l'un des Ecrivains les plus renommés pour la connoiſſance de la langue Arabe, a trouvé dans le Koran pluſieurs centaines de mots, Abyſſiniens, Indiens, Perſans, Ethiopiens, Syriaques, Hébreux, Chaldéens, dont il fait remarquer la racine, & qu'il reſtitue aux Nations à qui ils appartiennent. Certes, cela ne pouvoit pas être autrement. Les caravanes, qui venoient continuellement faire le commerce, à la Mecque, devoient néceſſairement changer la langue du pays, en y introduiſant une foule de nouvelles locutions & de mots nouveaux, pour ſuppléer à ſa pénurie originaire. Quelqu'un pourra-t-il donc me perſuader qu'un livre ſera un modèle de correction, de pureté, d'élégance; en Anglois, lorſqu'on y trouvera un millier de mots, Gallois, Irlandois, François, Eſpagnols, Malabares, Mexicains, & Lapons? Que devroit-on penſer d'un tel mêlange? Pourroit-on nous le recommander comme un exemple de la manière d'écrire purement?

Ce que je dis du Koran peut être généralement appliqué à la langue Arabe. Quand on l'appelle une langue abondante, & que les Profeſſeurs vous diſent ſavamment qu'il y a ſix cens mots pour exprimer une épée, deux cens pour exprimer du miel, & trois cens pour ſignifier un Lion; je dois encore obſerver que ce n'eſt point-là ce qui caractériſe une langue abondante, mais une confuſion de langues. Car ces mots, au lieu d'être des noms diſtincts, ne ſont que des épithètes différentes. Par exemple, un lion peut être appellé un jeune lion, un lion blanc, un petit lion, un gros lion; je le déſignerai encore par le titre de cruel, d'ennemi de l'homme, d'habitant du déſert, de roi des animaux, de celui qui cherche le ſang.

Il en eſt de même en Arabe ; & cependant on dit que tous ces mots ſont les noms du lion. Prenons encore une épée pour exemple. L'inſtrument tranchant, l'inſtrument qui diviſe, l'amie de l'homme, la maîtreſſe des villes, l'arme qui fait les veuves, l'arme longue, l'arme à la pointe acérée : tout cela peut ſe dire en Anglois comme en Arabe.

Les Arabes ſont un Peuple vivant dans un pays, dont la plus grande partie eſt un déſert. Ils habitent ſous des tentes ; leur principale occupation eſt d'élever & de ſoigner du bétail ; & ils ſe marient toujours dans leur propre famille. Ainſi, l'on voit que la langue d'un tel Peuple doit être fort pauvre par elle même ; d'autant que la nature de leur climat ne leur offre aucune variété d'images. Auſſi furent-ils toujours de très-mauvais Poëtes, comme leurs ouvrages le prouvent. Mais ſi, contre la règle générale, le langage de l'Arabie déſerte eſt devenu un langage très-abondant, ce ne peut avoir été qu'à cauſe du mêlange des diverſes Nations, qui venoient trafiquer à la Mecque. En même tems, le langage devoit être très-corrompu, là où il y avoit le plus grand concours d'Etrangers ; & il l'étoit, en effet, parmi les Beni Koreish du Caba.

Lorsque j'entends enſuite des gens qui louent la pureté du ſtyle du Koran, cela me rappelle le Vieillard de la Comédie, qui vante ſon Neveu, parce qu'il ſait lire le Grec ; & qui, dès qu'on lui demande s'il entend le Grec que ſon Neveu lit, répond que non, qu'il n'en comprend pas un mot, mais que la prononciation lui en plaît beaucoup.

Les guerres, qui enſanglantèrent l'Arabie, d'abord quand les

Grecs & les Perſans combattirent, & enfuite lorſque Mahomet voulut établir ſa nouvelle Religion, nuiſit beaucoup au commerce de la Mecque, où les Nations venoient auparavant ſe rendre, par un accord univerſel. Les caravanes, qui oſerent ſe haſarder pendant les tems de trouble, furent ſurpriſes ſur leur route, tantôt par un parti, tantôt par l'autre. Auſſi les Marchands & le commerce s'éloignerent bientôt de la Mecque, & allerent s'établir au Sud du Golfe d'Arabie, dans les mêmes lieux où s'étoient tenus anciennement les marchés, & où s'étoient donnés les premiers rendez-vous des Commerçans du Monde. Azab, ou Saba, fut rebâtie. L'on releva également les murs de Rahecta, de Zeyla, de Tajoura, de Soonaal, ſur la côte de la mer Rouge, & d'un grand nombre d'autres Villes, ſur le rivage de l'Océan Indien.

Les conquêtes des pays, que les Abyſſiniens poſſédoient en Arabie, forcerent tous ceux de cette Nation, qui s'y trouvoient, à ſe réfugier ſur la côte d'Afrique, dans de petits territoires, qui, par ce moyen, obtinrent bientôt de la conſidération. Adel, Mara, Hadéa, Auſſa, Wypo, Tarshish, & pluſieurs autres Provinces, prirent le nom de Royaumes, & acquirent une Puiſſance & des richeſſes ſupérieures à celles de beaucoup de Royaumes plus anciens qu'eux.

Le Najashi, Gouverneur de l'Yémen, embraſſa la Religion de Mahomet, & ſe retira ſur la côte africaine du Golfe d'Arabie. Son Gouvernement, ayant été dès longtems ébranlé, par les guerres des Arabes, fut enfin totalement détruit. Mais dans le Royaume d'Adel, le commerce des

Indes prit une vigueur, qui rappelloit les premiers tems de ſa proſpérité.

SANS relever chaque objection, ſans m'amuſer à y répondre, & à entrer dans des diſcuſſions trop polémiques, pour un ouvrage du genre de celui-ci, je crois avoir fait diſparoître le plus grand nombre des difficultés, qui ont, pendant long-tems, embrouillé cette partie de l'hiſtoire du Monde. Il en reſte cependant encore une, qui ſe trouve dans les Hiſtoriens Arabes; c'eſt que le Najashi, qui ſe ſoumit à la loi mahométane, étoit inconteſtablement de la Famille Royale d'Abyſſinie. Mais j'obſervetai que ce Najashi pouvoit être certainement tel qu'on le dit, & qu'il étoit, ſans doute, Noble, ſuivant le ſens qu'on attache à ce mot, dans ce pays-là, où il n'y a d'autre nobleſſe que la parenté du Roi, & où perſonne ne peut être regardé comme parent du Roi, par la ligne maſculine. Mais les ſœurs, & les filles des Princes, qui ſont bannis dans la montagne, ſont maîtreſſes de ſe marier à leur fantaiſie; & tous les enfans qui proviennent de ces mariages ſont réputés Nobles, comme étant Alliés du Roi. L'on peut donc aſſurer, avec certitude, que le Gouverneur de l'Yémen, que Mahomet convertir, étoit, ainſi que ſa poſtérité, allié, par les femmes, aux Rois Abyſſiniens. Mais prétendre qu'aucun deſcendant mâle de cette famille ſe ſoit fait Muſulman, c'eſt avancer un fait, ſans aucun fondement, & ſans aucune probabilité.

LE Calife Omar, après avoir conquis l'Egypte, détruiſit la fameuſe Bibliothèque d'Alexandrie. Mais ſes Succeſſeurs penſerent autrement que lui ſur les Sciences profanes. Les

Livres Grecs, de toute eſpèce, & principalement ceux qui avoient rapport à la Géométrie, à l'Aſtronomie, & à la Médecine, furent recherchés de tous côtés, & traduits en Arabe. Les lettres, encouragées, refleurirent; le commerce, marchant d'un même pas, s'étendit avec les Sciences. La Géographie & l'Aſtronomie furent par-tout étudiées avec ſoin; & on les appliqua utilement aux grands voyages qu'on entreprit.

Les Juifs qui, dans tous les tems, ont ſervi les Arabes, ſe plièrent beaucoup à leur goût pour les Sciences. Ce Peuple s'étoit alors exceſſivement accru. La rapidité des conquêtes des Mahométans, en Arabie & en Egypte, où leur ſecte avoit fait de grands progrès, fut cauſe que les Juifs devinrent encore plus puiſſans en Abyſſinie. Cet Empire recevoit alors de l'Egypte l'Arianiſme, & toutes les autres héréſies qui déſolerent l'Egliſe Grecque. Les liens du Chriſtianiſme étoient rompus; & le Peuple, en général, ſembloit plus porté à accueillir une Religion nouvelle, qu'à ſe conformer aux règles de la ſienne propre, quand ces règles ſe trouvoient différentes de celles qu'inventoient ſans ceſſe le caprice & le délyre du bigotiſme. Par une ſuite de ces déſordres, la métropole de l'Egypte fut détruite, & abandonnée aux Sarafins; & les Abyſſiniens ſe montroient tellement diſpoſés à reſſembler à leurs freres les Cophtes, qu'une révolution, en faveur du Judaïſme, parut alors auſſi aiſée dans ce pays, qu'elle l'avoit été en Egypte en faveur de la nouvelle Religion de Mahomet.

Une famille Juive avoit toujours conſervé une ſouveraineté

indépendante, dans la montagne de Samen, & la réſidence royale étoit établie ſur un rocher pointu, appellé le Roc Juif. Pluſieurs autres montagnes inacceſſibles ſervoient de forteresſes naturelles à cette Nation, devenue très-nombreuſe, par les fréquens renforts qu'elle avoit reçus de la Paleſtine & de l'Arabie, d'où les Juifs avoient été chaſſés.

Gédéon & Judith occupoient alors le Trône des Juifs. Leur fille Judith, qu'on nomme en Amhara *Eſther*, & quelquefois *Saat* (1), c'eſt-à-dire, *le feu*, étoit une femme d'une rare beauté, & remplie de talens pour l'intrigue. Elle avoit été mariée au Gouverneur du petit Diſtrict de Bagna, dans le voiſinage de Laſta, deux pays également infectés de Judaïſme.

Cette Judith s'étoit fait un parti ſi puiſſant, qu'elle réſolut de détruire de fond en comble le Chriſtianiſme, & avec lui, la lignée des deſcendans de Salomon, qui régnoit ſur l'Empire d'Abyſſinie. Les Enfans de la Famille Royale étoient en ce tems-là confinés, d'après l'ancienne loi dont j'ai déjà parlé, ſur la montagne preſqu'inacceſſible de Damo, dans la Province de Tigré. Le court règne & la mort imprévue du dernier Roi, Aizor, la déſolation qu'une maladie contagieuſe avoit répandu dans la cour & dans la capitale de l'Empire, la foibleſſe de Del Naad, enfant deſtiné à ſuccéder à Aizor, tout perſuada Judith qu'il étoit tems de placer ſa famille ſur le Trône, & de rétablir la Religion Judaïque en exterminant la race de Salomon. En conſéquence, elle alla ſurprendre la

(1) Elle eſt auſſi appellée par Victor, *Tredda Gabez*.

montagne de Damo, & elle fit égorger tous les Princes, qui y étoient, dit-on, au nombre de quatre cens.

Au premier bruit, qui se répandit, d'une si sanglante catastrophe, quelques Nobles d'Amhara conduisirent le Roi, enfant Del-Naad, devenu le seul rejetton de sa race, dans la puissante & fidèle Province de Shoa; &, par ce moyen, la Famille Royale fut conservée.

Cependant Judith s'empara du Trône, malgré la loi établie par la Reine de Saba; &, par cette première interruption de la succession des descendans de Salomon, cette Princesse, qui auroit dû recevoir un autre prix des moyens horribles, dont elle s'étoit servie pour usurper la Couronne, non-seulement en jouit elle-même pendant un règne de quarante ans, mais elle la transmit à cinq de ses descendans, dont les noms barbares annoncent qu'ils sortent originairement du pays de Lasta. Voici ces noms.

Totadem. Jam Shum. Garima Shum. Harbai. Marari.

Les Auteurs Abyssiniens, ainsi que les Européens, ont étrangement différé sur la durée de ces règnes. La seule chose sur laquelle les Abyssiniens s'accordent, c'est que toute cette dynastie ne fut qu'une scène de violence, de meurtre, & d'oppression.

Judith & ses descendans furent remplacés par une famille

Noble de Lasta, qui leur étoit alliée. L'hiſtoire de cette ſeconde révolution, & des cauſes qui la précéderent, eſt ignorée dans le pays même où elle ſe paſſa. C'eſt donc envain qu'on voudroit la chercher ailleurs. Tout ce que nous ſavons, c'eſt qu'alors la Cour retourna de nouveau au Chriſtianiſme ; & que ces nouveaux Rois furent auſſi différens des premiers par leurs mœurs que par leur Religion. Uſurpateurs, comme les autres, ils ont eu la gloire de laiſſer des noms chéris & reſpectés. Ces noms ſont,

TECLA HEIMANOUT. KEDUS HARBÉ. ITIBAREK. LALIBALA. IMERANHA CHRISTOS. NAACUETO LAAB.

CES Princes n'étant point de la lignée de Salomon, on n'a inſéré dans les annales d'Abyſſinie, rien de ce qui les concerne, excepté la vie de Lalibala, qui paſſe pour un Saint, & qui vécut vers la fin du douzième ſiècle, ou au commencement du treizième. Toute la période de cette uſurpation, en comptant le long règne de Judith, ne comprend guères plus de trois cens ans, pendant la durée deſquels onze Princes ſont montés ſur le Trône de Salomon. Ainſi, en ſuppoſant que Judith ſoit morte dans la dernière année du dixième ſiècle, chacun de ces Princes, par un partage égal, ſeroit ſenſé avoir régné vingt-quatre ans, ce qui eſt exceſſif. Tout ce tems-là eſt enveloppé de ténèbres. Nous pourrons bien former des conjectures : mais, puiſque nous ne ſommes pas en état d'en faire davantage, il eſt inutile de ne faire que cela.

J'AI ſuivi les hiſtoires & les traditions, qui ſont regardées comme

comme les plus authentiques, dans le pays, & quoique je puiſſe différer de ce qu'ont écrit quelques Auteurs Européens, cela ne m'a point arrêté, parce que je ſais qu'aucun de ces Auteurs n'a pu puiſer dans d'autres ſources que celles où j'ai puiſé moi-même, & que la diſſemblance, qui peut ſe trouver entre nos récits, doit être le fruit d'une imagination vague ou de ſuppoſitions haſardées.

Vers l'an 1200, tandis que Lalibala régnoit en Abyſſinie, les Chrétiens furent violemment perſécutés en Egypte. Les Sarraſins avoient alors achevé la conquête de ce Royaume; & les Maçons & les Tailleurs de pierre furent plus vivement pourſuivis que les autres, parce que les Arabes regardoient leur métier comme la plus grande des abominations. Lalibala offrant un aſyle, dans ſes Etats, à tous ceux qui ſe déroboient à la perſécution, en recueillit un grand nombre. Ayant devant lui les reſtes des anciens ouvrages des Troglodites, il fit faire pluſieurs Egliſes, qu'on creuſa dans le roc ſolide de la Province de Laſta, ſa patrie, où elles ſont demeurées entières juſqu'à préſent, comme elles y demeureront vraiſemblablement juſqu'à la dernière poſtérité. Elles ſont remplies de grandes colonnes, qu'on a taillées dans la maſſe du roc, ainſi que chaque eſpèce d'ornemens, tels qu'on auroit pu les exécuter dans des édifices conſtruits avec des pierres taillées ſéparément.

Ce Prince entreprit de réaliſer la prétention favorite qu'ont les Abyſſiniens de pouvoir changer le cours du Nil. Il vouloit, par ce moyen, faire ceſſer la cauſe de la fertilité de l'Egypte, poſſédée par les ennemis de ſa Religion. Nous devons croire que, s'il eût été au pouvoir de l'homme de réaliſer ce projet,

il ne pouvoit tomber en de meilleures mains que celles à qui Lalibala en confia l'exécution. C'étoit un Peuple écarté de ſon pays natal par ces Sarraſins, qui recueilloient les fruits que produiſoit la fécondité du fleuve, à la place de ce Peuple même qu'ils avoient forcé d'aller au loin chercher d'autres demeures.

CEPENDANT Lalibala, en voulant détourner le cours du Nil; ne conçut point la folle idée de le faire ſortir de ſon canal; entrepriſe dont la poſſibilité a ſi long-tems & ſi mal-à-propos occupé les eſprits. Il avoit ſeulement le deſſein d'affamer l'Egypte; &, comme la fertilité de ce pays n'eſt point dûe au cours ordinaire du Nil, mais à ſes débordemens, produits par les pluies du Tropique, il avoit, dit-on, trouvé & calculé d'après une inſpection très-attentive, que, dans les hautes parties des montagnes, où il coule pluſieurs rivières, ces rivières pouvoient être interceptées par le moyen des mines, & rejettées du côté du Sud, au lieu de tomber dans le Nil, qu'elles groſſiſſent conſidérablement en ſe précipitant vers le Nord. De cette manière il crut être capable d'empêcher le fleuve de croître au point de jamais inonder & fertiliſer l'Egypte; & il étoit ſi sûr du ſuccès de ſon projet, à ce que m'ont aſſuré les Habitans de ces contrées, que détournant le cours de deux grandes rivières, il les porta du côté de l'Océan Indien, où depuis elles ont continué à couler. Il avoit de plus commencé un nivellement, vers le Lac Zawaïa, où pluſieurs rivières ſe verſent au commencement des pluies, & il auroit effectivement par-là détourné le cours de toutes ces rivières; ce qui n'eût pu que diminuer conſidérablement le courant qui eſt au-deſſous.

LA mort, ennemie conſtante de ces travaux Herculéens, la mort

interposa son pouvoir, & mit un terme aux entreprises de Lalibala Tous ces Ouvrages ont été faits dans le pays de Shoa ; & Amha Yasous, Prince de Shoa, jeune-homme plein d'esprit, avec lequel j'ai vécu plusieurs mois à Gondar, dans la plus grande intimité, m'assura qu'on les voyoit encore, & qu'ils étoient faits de manière à ne pas se méprendre sur leur usage. Il m'ajouta qu'il les avoit lui-même souvent visités, & qu'il étoit convaincu que l'entreprise auroit complétement réussi, conduite par celui qui l'avoit conçue & dans les circonstances où les choses étoient alors. Amha Yasous me dit aussi que, dans les annales de Shoa, il étoit dit que Lalibala ne fut point arrêté dans son travail par la mort : mais que les moines lui avoient persuadé que si une grande quantité d'eau étoit portée dans les Royaumes arides d'Hadéa, de Mara, & d'Adel, qui croissoient chaque jour en population, & qui déjà étoient aussi puissans que l'Abyssinie elle-même, ces Royaumes stériles deviendroient le jardin du Monde ; qu'aux premières apparences de la diminution du Nil, un si grand nombre de Sarrasins abandonneroit l'Egypte, & viendroit s'établir dans ce pays, que non-seulement ils l'affranchiroient de sa domination, mais qu'ils seroient assez forts pour envahir l'Empire entier d'Abyssinie. D'après ces conseils, continua Amha Yasous, Lalibala renonça à son premier plan, qui étoit d'affamer l'Egypte ; & il en exécuta un second, en employant ses Ouvriers à creuser des Eglises souterraines ; travail inutile, sans doute, mais mieux assorti que l'autre au génie des hommes ordinaires.

Don Roderic de Lima, Ambassadeur du Roi de Portugal, vit, en 1522, les restes de ces grands Ouvrages, & il y voyagea

dedans pendant pluſieurs jours, ainſi que nous l'apprend Alvarez (1), Chapelain & Hiſtorien de cette Ambaſſade, dont je parlerai par la ſuite.

LALIBALA ſe diſtingua à-la-fois & comme Orateur, & comme Poëte. L'ancienne fable d'un eſſaim d'Abeilles, poſées ſur ſes lèvres, tandis qu'il étoit au berceau, a été renouvellée, pour prouver la douceur de ſon élocution.

A Lal'bala ſuccéda Iméranha Chriſtos, qui n'a rien de remarquable que d'être le fils d'un pere tel que Lalibala, & le pere d'un fils tel que Naacueto Laab, l'un & l'autre fameux par des faits vraiment extraordinaires, quoique d'un genre bien différent. Ceux de Lalibala conſiſtent dans d'immenſes entrepriſes de mécanique. Ceux de Naacueto Laab ſont l'ouvrage de l'ame & bien plus difficiles à exécuter; c'eſt une victoire à remporter ſur l'ambition; c'eſt enfin l'abdication volontaire d'une Couronne, à laquelle il avoit ſuccédé, ſans qu'on pût lui en faire un crime.

TECLA Haimanout, moine né dans l'Abyſſinie, élevé à la dignité d'Abuna, fonda le fameux Monaſtère de Débra Libanos dans la Province de Shoa. C'étoit un homme célèbre à-la-fois par la ſainteté de ſes mœurs, par l'étendue de ſon eſprit, & par ſon amour pour ſa patrie. Profitant du grand crédit qu'il avoit acquis ſur le Roi Naacueto Laab, il lui perſuada de réſigner par délicateſſe de conſcience, une Couronne, qui, bien qu'on pût dire qu'il l'avoit reçue de ſon Pere, reſtoit toujours ſouillée d'un crime originaire d'uſurpation.

(1) Alvarez, Relation de l'Ambaſſade de Don Roderic de Lima.

Les descendans de Salomon n'avoient pas cessé de se perpétuer depuis Del Nahad, qui, comme nous l'avons vu, avoit été dérobé au massacre de la montagne de Damo. Contens de posséder la fidèle Province de Shoa, ces Princes y maintinrent leur résidence, sans tenter une seule fois, à ce qu'il paroît par leurs annales, de remonter sur le Trône qui leur appartenoit.

RACE DE SALOMON

Bannie, & régnant en Soha.

Del Naad.	Asfeha.
Mahaber Wedem.	Jacob.
Igba Sion.	Bahar Segued.
Tzenaf Araad.	Adamas Segued.
Nagash Zaré.	Icon Amlac.

Tout porte à croire que Naacueto Laab, de la maison de Zagué, étoit un Prince juste & pacifique.

Par la médiation de l'Abuna Tecla Haimanout, il y eut un traité conclu entre Naacueto Laab & Icon Amlac, traité qui renfermoit quatre articles fort extraordinaires.

Le premier portoit que Naacueto Laab, Prince de la Maison de Zagué, résigneroit incontinent le Trône d'Abyssinie, à Icon Amlac, Prince de la lignée de Salomon, régnant alors en Shoa.

Le ſecond, qu'une partie du pays de Laſta ſeroit donnée à Naacueto Laab, & à ſes Héritiers, en toute propriété, & d'une manière irrévocable; qu'il conſerveroit, comme marques de Souveraineté, deux Tymbales ou Nagaréers; que les pointes des lances de ſes Gardes, les globes qui ſurmontoient ſon ſendeck, c'eſt-à-dire, l'eſponton auquel étoit attaché ſon drapeau, ſeroient d'argent; que le Siège ſur lequel il s'aſſeoiroit ſeroit d'or, & auroit la même forme que ceux des Rois d'Abyſſinie; & que lui & tous ſes deſcendans ſeroient affranchis de tous hommages, ſervices, taxes & contributions publiques; & qu'ils reſteroient décorés du titre de Rois de Zagué, ou Rois de Laſta.

Le troiſième article diſoit qu'un tiers du Royaume ſeroit cédé, en propriété abſolue, à l'Abuna, lui-même, pour l'entretien de ſon Etat, du Clergé, des couvens & des Egliſes d'Abyſſinie; & ceci eſt devenu depuis, dans l'Hiſtoire Abyſſinienne, une époque, ou une ère, appellée l'ère du partage.

Le quatrième & dernier article portoit: qu'aucun Abyſſinien ne pourroit déſormais être élu Abuna, quand bien même il ſeroit ſacré, & envoyé du Caire.

En vertu de ce traité, conclu & juré ſolemnellement; Icon Amlac prit poſſeſſion de ſon Trône, & Naacueto Laab, & l'Abuna, furent également mis en poſſeſſion de ce qui leur étoit accordé.

L'article du Traité, qui ſembloit le plus ſujet à être en-

freint, étoit celui qui élevoit un Royaume dans un Royaume. Cependant un des faits les plus remarquables, dans les annales d'Abyſſinie, c'eſt que la convention entre Icon Amlac & la Maiſon de Zagué fut rigoureuſement obſervée pendant près de cinq cens ans; car elle eſt de l'année 1300, & elle n'a été rompue qu'à la mort du Prince Zaguéan, que le traître Allo Faſil maſſacra, dans la guerre malheureuſe de Bégemder, ſous le Règne de Joas, en 1768, l'année avant mon arrivée en Abyſſinie.

Il n'y avoit point non plus eu, depuis cette époque, d'Abuna né en Abyſſinie.

Quant au don exhorbitant, d'un tiers du Royaume, accordé à l'Abuna, il a été, en grande partie, diminué ſous différens prétextes de torts faux ou réels. La première atteinte conſidérable lui fut portée ſous le Règne du Roi Théodore, qui, bien loin de perdre, par cette infraction, l'amour de ſon Peuple, a toujours été conſidéré comme le modèle des Souverains.

Fin du Tome I.er

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

LIVRE PREMIER.

L'Auteur voyage en Egypte, & parcourt la Mer Rouge, juſques à ſon arrivée à Maſuah.

CHAPITRE PREMIER. *L'Auteur s'embarque à Sidon. — Il touche à l'Iſle de Chypre. — Il ſe rend à Alexandrie. — Il part pour Roſette. — Il arrive au Caire.* Page 1

CHAP. II. *L'Auteur arrive au Caire. — Il ſe procure des lettres du Bey & du Patriarche. — Il viſite les Pyramides. — Obſervations ſur leur conſtruction.* 26

CHAP. III. *Départ du Caire. — L'Auteur s'embarque ſur le Nil pour la Haute-Egypte. — Il viſite Métrahenny & Mohannan. — Raiſons de croire que c'eſt à Mohannan qu'étoit autrefois Memphis.* 46

CHAP. IV. *Départ de Métrahenny. — Arrivée dans l'Iſle d'Halouan. — Fauſſe Pyramide. — Motifs qui ont fait bâtir ces édifices. — Cannes de ſucre. — Ruines d'Antinopolis. — Accueil que reçoit à Antinopolis le Chevalier Bruce.* 75

CHAP. V. *Continuation du voyage dans la Haute-Egypte. — Ruines d'Ashmounein. — Ruines de Gawa Kibeer. — Mépriſe de M. Norden. — Achmim. — Couvent de Catholiques. — Dendera. — Ruines ſuperbes. — Aventure avec un Saint du pays,* Page 100

CHAP. VI. *Arrivée à Furshout. — Aventure du Pere Chriſtophe. — De Thèbes. — De Luxor & de Carnac. — Ruines d'Edfu & d'Eſné. — Continuation du Voyage.* 126

CHAP. VII. *Arrivée à Syène. — Le Chevalier Bruce va voir la Cataracte. — Tombeaux remarquables. — L'Aga propoſe au Chevalier un voyage à Deir & à Ibrim. — Retour à Kenné.* 165

CHAP. VIII. *Départ de Kenné. — Voyage à travers le déſert de la Thébaïde. — Montagnes de marbre. — Arrivée à Coſſéir, ſur la mer Rouge. — Séjour à Coſſéir.* 185

CHAP. IX. *Voyage au Jibbel Zumrud. — Retour à Coſſéir. — Le Chevalier Bruce s'embarque à Coſſéir. — Il viſite les iſles de Jaffateen. — Il arrive à Tor.* 227

CHAP. X. *Départ de Tor. — Traverſée ſur le Golfe de l'Elan. — Relâche à Raddua. — Relâche & ſéjour à Yambo. — Arrivée à Jidda.* 268

CHAP. XI. *Détail de ce qui arrive à M. Bruce à Jidda. — Viſite que lui rend le Viſir. — Inquiétudes de la factorerie. — Honnêteté & politeſſe*

des Anglois qui ſont le commerce de l'Inde. — Polygamie. — Fauſſe opinion du Docteur Arburnoth.—Preuves que cette opinion eſt contraire à la raiſon & à l'expérience. — Départ de Jidda. Page 298

CHAP. XII. *Route après le départ de Jidda. — Konſoda. — Ras Hell, borne de l'Arabie heureuſe. Arrivée à Lohéia. — Route vers le détroit de l'Océan Indien. — Arrivée au détroit. — Retour à Lohéia, par la voie d'Azab.* 332

CHAP. XIII. *Départ de Lohéia pour Maſuah. — Vue d'un volcan. — Relâche à Dahalac. — Importunités d'un Revenant. — Arrivée à Maſuah.* 373

LIVRE SECOND.

HISTOIRE des premiers tems du commerce de l'Inde & de l'Afrique. — Du premier Peuple, qui habita l'Abyſſinie & l'Atbara. — Conjectures ſur l'origine de la langue de ces Pays.

CHAPITRE PREMIER. *Du commerce de l'Inde dans les premiers ſiècles. — Etabliſſement de l'Ethiopie. — Troglodites.—Edification des premières Villes.* 419

CHAP. II. *Premier établiſſement de Saba & du Sud de l'Afrique. — Paſteurs. — Leurs occupations particulières, & leur ſituation. — L'Abyſſinie eſt occupée par ſept Nations étrangeres. — Exemples*

Digitized by Google

de leurs divers langages. — Conjectures ſur ces Nations. 436

CHAP. III. *Origines des caractères ou lettres. — L'Ethiopien eſt le premier langage. — De quelle manière, & pour quel deſſein les lettres hébraïques furent formées.* Page 471

CHAP. IV. *Obſervations ſur les vents aliſés, & ſur les mouſſons. — De la manière dont on ſe ſervoit de ces vents pour le voyage d'Ophir & de Tarshish.* 489

CHAP. V. *Etat chancelant du Commerce de l'Inde. — Les expéditions militaires des Perſes lui nuiſent. — Il reprend ſa vigueur ſous les Ptolémées. — Il tombe en décadence ſous l'Empire des Romains.* 513

CHAP. VI. *Du Voyage de la Reine de Saba à Jéruſalem. — Tradition abyſſinienne concernant cette Reine. — Du Fondateur de l'Empire d'Abyſſinie. — L'Abyſſinie embraſſe la Religion juive. — L'Hiérarchie Judaïque ſe conſerve encore parmi les Falasha. — Conjectures ſur la verſion de la Bible qu'a cette Nation.* 541

Liſte des Rois d'Abyſſinie. 551

CHAP. VII. *Livres dont on ſe ſert en Abyſſinie. — Enoch. — L'Abyſſinie n'eſt point convertie par les Apôtres. — Converſion du Judaïſme au Chriſtianiſme, opérée par Frumentius.*

Liſte des Princes de Shoa. 577

CHAP. VIII. *Guerre de l'Eléphant. — Première*

Digitized by Google

apparution de la petite vérole. — Les Juifs persécutent les Chrétiens en Arabie. — Ils sont vaincus par les Abyssiniens. — Mahomet se déclare l'Envoyé de Dieu. — Opinion sur le Koran. — Révolution sous Judith. — Rétablissement des Princes de Shoa, de la race de Salomon. Page 587

Fin de la Table des Matières.

AVIS AU RELIEUR.

CARTE de la mer Rouge, à la fin du premier Volume.

Pl. 1.re Canja à la voile. Page 45
2 Plan, coupe & développemens du Canja. 48
3 Peinture à fresque, trouvée dans les Sépulcres de Thèbes. 141
4 Peinture à fresque, trouvée dans les Sépulcres de Thèbes. 144
5 Sheik El Harb, de la Tribu des Béni Koreish. 288
6 Femme Arabe de Lohéia, de la Tribu des Béni Koreish. 350
7 Figure d'une pierre représentant un TOT trouvé à Axum. 476
8 Table d'hiéroglyphes trouvée, à Axum, en 1771. 480

ERRATA.

PAGE 17, ligne 24, Quadrant, *lisez* quart de cercle.
152, 20, Ces Sphinx, *lisez* Ces Termes.

Veuve HÉRISSANT, Imprimeur ordinaire du ROI.

Digitized by Google

005641.06

Digitized by Google

Digitized by Google